TABLEAU

DE LA POLOGNE

ANCIENNE ET MODERNE,

SOUS LES RAPPORTS GÉOGRAPHIQUES, STATISTIQUES, GÉOLOGIQUES, POLITIQUES, MORAUX, HISTORIQUES, LÉGISLATIFS, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

PUBLIÉ EN UN VOLUME;

PAR MALTE-BRUN,

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE, AUGMENTÉE ET ORNÉE DE CARTES;

PAR LEONARD CHODZKO,

Ancien élève de l'Université de Wilna; membre de l'Académie royale de Nancy; de la Société Philotechnique; de celle de Géographie; de la Société française de Statistique universelle de Paris; auteur de l'Histoire des Légions polonaises sous la République et le Consulat français.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET Cᵉ, ÉDITEURS.

1831.

PRÉFACE.

A l'époque où Napoléon transporta en Prusse et en Pologne la guerre continentale, l'Europe entière tourna les yeux vers ces contrées; on voulut en mieux connaître la géographie, afin de pouvoir apprécier exactement les événemens militaires qui s'y passaient. La Pologne surtout, fidèle alliée de la France, qui combattait alors sur ses propres frontières, devint l'objet d'une attention plus spéciale. Jusqu'alors ce pays, étourdiment exploré par quelques voyageurs prévenus, n'avait point eu de peintre fidèle, et sa statistique comme son histoire n'étaient consignées que dans un petit nombre d'ouvrages très-incomplets. La curiosité française fit donc un appel au célèbre géographe Malte-Brun, qui, réunissant en six mois le plus de matériaux possible, secondé par quelques notes insuffisantes de MM. Niemczewski, Stubilewicz et Maleszewski, livra, en 1807, à l'impression son *Tableau de la Pologne ancienne et moderne.* Mais cet auteur si consciencieux, ignorant la langue polonaise, comprit lui-même la difficulté de l'entreprise, et avoua dans son livre qu'il n'avait voulu faire qu'un travail préparatoire. « Une description de la Polo-
» gne, dit-il, a été jusqu'à présent l'objet de vœux inutiles. Nous
» avons fait quelques recherches dans la vue de remplir cette lacune
» dans la géographie. L'intérêt des circonstances actuelles nous
» engage à en publier les résultats encore très-imparfaits. C'est sans
» aucune présomption, et pénétré uniquement des sentimens d'amitié
» et d'estime pour la nation polonaise, comme pour une alliée fidèle

48865

» du Danemark, que, dans cet écrit, un Danois entreprend de faire » un peu connaître la Pologne. C'est un simple cadre que l'on pré- » sente aux Polonais instruits pour les exciter à en remplir les vides » par des recherches nouvelles. En faveur de nos sentimens, ils nous » pardonneront les erreurs que nous n'aurons pas pu éviter. »

L'ouvrage, en effet, contenait des erreurs et des inexactitudes; mais ces défauts inévitables étaient plus que rachetés par les nombreuses qualités qu'on retrouve dans tous les ouvrages de Malte-Brun. En 1812, l'attention fut rappelée de nouveau et plus vivement que jamais sur cette partie de l'Europe. Au moment de la fameuse expédition, des spéculateurs enlevèrent à Paris tous les ouvrages relatifs à la Pologne et à la Russie, et un grand dépôt en fut établi à Wilna. On espérait que des soldats conquérans aimeraient à étudier leur conquête, et que les résultats de la campagne doubleraient la valeur de ces livres. Mais le destin en décida différemment; à tous les désappointemens qui suivirent cette invasion, il fallut joindre encore celui des libraires. La retraite des Français ayant laissé la Lithuanie ouverte à nos ennemis, ils entrèrent dans Wilna, et, modernes Omar, brûlèrent les ouvrages qu'ils ne voulaient pas lire. Le *Tableau de la Pologne* fut du nombre. Presque anéanti dans cet incendie, il est devenu fort rare, et demandait depuis long-temps une nouvelle édition.

A mon arrivée à Paris, au mois d'août 1826, je rendis une visite à feu Malte-Brun, l'engageant à s'en occuper, et lui offrant de nouveaux et précieux renseignemens. Il y consentit; il voulait complètement refondre son ouvrage primitif, quand, au mois de décembre de la même année, la mort vint le frapper au milieu de ses projets. Cette perte fut d'autant plus douloureuse pour la Pologne, que le célèbre géographe, dont le nom avait force d'autorité, voulait et pouvait enfin rendre à ce pays toute la justice qui lui était due, et redresser les erreurs que contenait encore à son sujet le sixième volume de son *Précis de géographie universelle*. Toutefois, mes observations avaient porté leurs fruits; Malte-Brun avait témoigné le vœu de s'y rendre, et

les héritiers du savant géographe ont bien voulu, de concert avec l'éditeur propriétaire de ses œuvres complètes, m'en confier l'exécution.

Entraîné par mon travail, et par les riches matériaux qui m'arrivaient de toutes parts, au lieu d'une révision j'ai fait une refonte.

Après avoir groupé dans la première livraison tous les documens que les savans polonais ont pu me fournir sur la géographie, la statistique et l'histoire naturelle de la Pologne, j'ai voulu dans la seconde jeter un coup d'œil sur son ensemble historique, législatif et littéraire. Abdiquant mon rôle d'auteur, pour donner place à des plumes compatriotes, j'ai laissé parler trois écrivains qui, chacun pour leur part, ont bien voulu coopérer à un tableau national.

Ainsi le *Précis historique* qui se trouve au milieu du livre est l'ouvrage d'un de nos jeunes publicistes qui a déjà pris rang dans la littérature.

L'*Essai sur l'ancienne législation polonaise* est dû aux immenses recherches de M. Joachim Lelewel. Le hasard a fait tomber son manuscrit entre mes mains, et, en le publiant, j'ai voulu relever ma faiblesse en la fortifiant de toute l'érudition de mon illustre professeur.

Enfin la *Littérature ancienne de la Pologne,* qui termine l'ouvrage, est une série de fragmens que M. Michel Podczaszynski a bien voulu détacher pour moi d'un travail plus considérable. Jeune encore, cet écrivain s'est livré à des recherches laborieuses sur l'ancienne Pologne, qu'il se propose de publier un jour. L'insuffisance des matériaux ne le décourage point, et il ose espérer que ses lecteurs, lui tenant compte des obstacles qu'offrait une matière pareille, s'attacheront plus au fond qu'à la forme de son écrit.

Voilà quelle est l'histoire de cette nouvelle édition. OEuvre de conscience et de bonne foi, elle a été composée avec les élémens les plus complets possibles; mais si nous avions omis quelques détails, si des erreurs avaient passé sous notre plume, involontaires et inaperçues, nous appelons les réclamations et les réfutations fondées sur des

preuves. Le but de notre vie entière est désormais d'attirer sur notre patrie déchue l'attention européenne; et, ne pouvant la faire glorieuse dans le présent, nous exhumons les souvenirs de son passé.

Paris, 3 mai 1830.

Léonard Chodzko.

TABLEAU

DE LA POLOGNE

ANCIENNE ET MODERNE.

CHAPITRE I.

Situation, étendue, divisions géographiques, frontières, tableau chronologique de la réunion et du démembrement des provinces.

Nous nous proposons de décrire la Pologne dans toute l'étendue qu'elle avait avant les démembremens successifs qui l'ont effacée de la liste des États indépendans. Ainsi, nous devons suivre les anciennes divisions, qui seules répondent avec exactitude aux limites de la Pologne, qui seules figurent dans l'histoire de cet État, et qui d'ailleurs sont infiniment plus favorables aux intéressans tableaux de la géographie naturelle, que ne le sont les séparations arbitraires dictées par des conquérans. L'immense étendue de pays enclavée d'un côté entre le cours de l'Oder et les sources de la Dzwina et du Dniéper, et de l'autre entre la mer Noire et la mer Baltique, formait un État célèbre dans les annales de l'Europe. Les bords des rivières navigables, couverts de villes florissantes où l'industrie, l'aisance et le luxe des habitans attestaient le bonheur commun; les rives hospitalières de la Wistule et du Niémen garnies de ports et de greniers, où les Anglais venaient échanger leurs produits; une administration forte, introduite par les soins de Kasimir-le-Grand; les fabriques et les manufactures encouragées sous Sigismond Ier et son fils Sigismond-Auguste; la Baltique, couverte de vaisseaux aux couleurs nationales, sous Sigismond et sous le dernier des Wladislas; les arsenaux formés à Puçk, à Kazimierz, à Wladyslawow, et que ce roi remplit d'armes et de canons; de nombreuses bibliothèques fréquentées par une foule d'hommes savans; les lettres et les sciences cultivées avec succès : tels sont les traits principaux sous lesquels la Pologne apparaissait au milieu de notre vieille Europe. Mais cette heureuse puissance ne devait pas durer; la main destructive du temps l'avait déjà touchée. Des maux de toutes les sortes vinrent fondre en foule sur ce pays infortuné, et renverser en peu de temps les travaux de plusieurs siècles. Cependant la Pologne n'est pas détruite, elle n'est que subjuguée, et la Providence, dans ses impénétrables décrets, ne peut que réserver de meilleurs jours à ce pays trop longtemps malheureux!

Après avoir considéré l'ensemble de la Pologne, nous jetterons notre premier coup d'œil sur son état politico-géographique; puis nous entrerons dans la Petite-Pologne ou *Haute*, composée d'anciens palatinats de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, province située au sud-ouest par rapport à Warsovie, et principalement limitrophe de la Haute-Silésie et de la Hongrie.

De là nous descendrons dans les plaines de la Grande-Pologne, nommée aussi *Basse*, à cause du niveau de son sol. Là nous parcourrons successivement les palatinats de Posen, de Kalisz, de Siéradie et de Lenczyça, dans la Kuiavie, les palatinats de Brzesc-Kuïawski et d'Inowroclaw. En Mazovie, les palatinats de Mazovie, de Plock, de Rawa et la terre de Dobrzyn. En parlant de la Poméranie, nous donnerons quelques détails sur la navigation des Polonais dans la Baltique.

Passant de là dans la PRUSSE-POLONAISE, nous trouverons les palatinats de Culm, de Malborg ou Marienbourg, et la Prusse Ducale.

La PODLAQUIE, contrée située à l'orient de Mazovie, qui dépendait proprement de la Petite-Pologne, sous les rapports politiques, mais qui fut long-temps une province séparée, nous arrêtera quelques instans. Entrant ensuite dans le GRAND DUCHÉ DE LITHUANIE, qui occupe tout le nord-est de l'empire polonais, nous visiterons les palatinats de Wilna, de Troki, qui forment la *vraie Lithuanie;* à l'ouest, le duché de *Samogitie,* contrée qui joignait au titre de palatinat celui de starostie; à l'est et au sud, les dépendances de la Lithuanie, les *Russies noire* et *blanche,* composées des palatinats de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski, de Minsk, de Poloçk, de Witebsk, de Mscislaw et de Smolensk.

Sortant de ce grand duché par le nord, nous passerons dans la KOURLANDE, qui, avec la contrée de *Semigalle,* formait un duché vassal de la couronne unie de Pologne et de Lithuanie; et dans la LIVONIE, dont une portion formait un palatinat nommé la *Livonie-Polonaise.*

Nous parcourrons ensuite au midi de la Lithuanie plusieurs provinces qui, dans l'ordre politique, dépendaient de la Petite-Pologne. C'était d'abord, aux pieds des monts Karpates, la RUSSIE-ROUGE, qui comprenait la terre de Halicz (Gallicie) et la *Pokucie,* ainsi que le palatinat de Belz et la terre de Chelm. Au nord-est de ce point, nous trouvons la WOLHYNIE, la PODOLIE, l'UKRAINE et le pays des *Kosaks,* ce qui formait ensemble les palatinats de Wolhynie, de Podolie, de Braçlaw, de Kiiovie et de Czerniéchow ou Tschernigove.

Enfin, nous jetterons un coup d'œil sur la WALACHIE et la MOLDAVIE, vassales de la Pologne pendant près de deux siècles.

Nous aurons ainsi visité les provinces qui formaient les États de la république de Pologne, et qui avaient conservé jusqu'à son envahissement, en 1795, le nom de deux grandes divisions dites des deux nations, c'est-à-dire *de la couronne* et *de la Lithuanie.*

Toute la Pologne jointe au grand duché de Lithuanie, et augmentée de la Prusse-Polonaise, de la Russie-Rouge, de la Kourlande et de la Livonie, occupait, jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle, une immense étendue de pays. Ses frontières étaient, au nord-ouest, la Baltique avec les ports de Dantzig, d'Elbing, de Libau et de Windau; au nord et à l'est la Moskovie, et marquées seulement en partie par le cours de la Dzwina et du Dniéper, en remontant jusqu'à leurs sources (1); au sud les possessions ottomanes, et déterminées en grande partie par le cours du Dniéster, qui séparait les provinces vassales de la Moldavie et de la Walachie; encore au sud la Hongrie et la Silésie, et bordées par la masse majestueuse des monts Karpates; à l'ouest encore la Silésie et les États électoraux de Brandebourg, en exceptant toutefois de cet ensemble la Prusse ducale, dont la capitale est Konigsberg, et dont aucune partie de cette frontière, du côté des États prussiens, n'avait de bases naturelles.

Un territoire de cette forme embrassait au-delà de 30,000 milles carrés (2) de superficie (3) Mais après les pertes que cette puissance éprouva sous le règne de Jean-Kasimir, et telle qu'elle fut jusqu'à l'année 1772, elle ne présentait que 21,334 milles carrés (4).

La population totale de la Pologne, avant l'époque de la malheureuse guerre avec la Suède, sous Jean-Kasimir, c'est-à-dire avant 1655, s'élevait à 15 millions d'habitans. Les combats continuels qu'elle eut à soutenir à cette époque pendant près de vingt ans contre les Suédois, les Moskovites, les Kosaks, les Transylvaniens, les Tatars et les Turcs, lui coûtèrent près de 3 millions d'hommes (5).

(1) Quoiqu'il fût un temps où le Dniéper roulait ses eaux au milieu de l'empire lithuanien.

(2) Un mille de Pologne équivaut à un mille d'Allemagne, ou à peu près à deux lieues de France, ou enfin il est égal à sept verstes de Russie.

(3) SWIENCKI, *Descrip. de l'anc. Pologne,* t. I, p. 4. Édit. de 1816.

(4) CZACKI, dans son immortel Essai *sur l'esprit des lois de la Lithuanie et de la Pologne,* t. I, p. 227.

D'après les calculs faits par les trois gouvernemens envahisseurs lors des trois partages de la Pologne, la superficie du pays aurait été de 12,455 milles carrés.

(5) BANDTKIE (S.-G.), *Hist. de Pologne,* t. II, p.

L'on ne voyait plus alors que des monceaux de ruines aux lieux qu'occupaient naguère les châteaux des nobles et les hameaux des cultivateurs. Elle penchait ainsi de tous côtés vers sa décadence.

Située entre la mer Baltique et la mer Noire, coupée dans tous les sens par plus de quatre mille rivières, la Pologne présentait tous les avantages d'un commerce lucratif; couverte de troupeaux de toute espèce, hérissée d'immenses forêts qui pouvaient fournir le bois le plus propre à la construction des vaisseaux, riche en minéraux, en métaux et en marbre, plus abondante en sel qu'aucun autre pays de l'Europe; telle était cette terre habitée depuis le quatrième siècle de l'ère nouvelle par la plus noble et la plus vaillante branche de la race slavonne.

Tout ce qui précède l'époque de l'introduction du christianisme en Pologne est placé par la critique historique au rang des fables. Ce n'est que depuis 965 que Miéczyslas Ier, en recevant le baptême, se rapprocha de la Bohême, et y introduisit les livres saints. Le fils de Miéczyslas, Boleslas-le-Grand (*Chrobry*), jeta en 1008 les fondemens des couvens des Bénédictins à Siéciéchow et à Lysagora. Les pères de cette vénérable congrégation eurent ensuite leurs couvens à Tyniéc, à Trzemeszno, à Iendrzeïow et autres lieux, où ils conservèrent religieusement le dépôt des premiers monumens de la civilisation polonaise.

Boleslas-le-Grand, vengeant l'irruption qu'avait faite Wladimir-le Grand dans les pays des Slavons et la Chrobatie, non-seulement reprit ces possessions, mais il entra victorieux à Kiiow en 1018. D'un autre côté, ses armes victorieuses soumirent la Bohême et la Moravie, jusqu'à la Saala et à l'Elbe. Après le règne de Miéczyslas II, les princes russiens (1) poussèrent de nouveau leur émigration jusque sur les bords du San, et formèrent le duché de Przémysl. Boleslas-le-Hardi réussit à les chasser; mais son successeur, Wladislas-Herman, fut contraint de les laisser maîtres de ces possessions, et la Pologne revint ainsi à son état primitif, c'est-à-dire au territoire occupé depuis par la Petite et la Grande-Pologne, avec la Silésie, la Mazovie et la Poméranie. Boleslas-Krzywousty (*bouche de travers*) signala son règne par la réunion de plusieurs provinces. Après, les Poméraniens, les Lutiques, étendus sur les bords de la Baltique, au-delà de l'embouchure de l'Oder, furent contraints de subir la loi du vainqueur; mais le partage impolitique de ces pays que Boleslas-Krywousty fit, en 1139, entre ses quatre fils, affaiblit tellement cette puissance, qu'il fallut par la suite tout le génie et toute l'activité de Wladislas-Lokiétek pour en réunir les parties détachées. Dans la guerre opiniâtre qu'il soutint contre les chevaliers Teutoniques, ceux-ci s'emparèrent de la Poméranie et de la ville de Dantzig, possessions immémoriales de la Pologne. Son successeur Kasimir-le-Grand, dont le règne est des plus mémorables, ne put leur reprendre la Poméranie, et se désista de son droit sur la Silésie en faveur de la maison de Luxembourg régnant en Bohême; mais cette dernière province, dans laquelle, selon l'expression de Dlugosz (Longinus), *coulaient le miel et le lait,* revint, par droit de succession, à la Pologne après l'extinction des princes russiens en Russie-Rouge.

Le règne de Louis de Hongrie fut peu favorable à la Pologne; c'est celui de la jeune Hedvige sa fille (1382-1399), qui fut pour ce pays une époque de gloire et de grandeur. Par son mariage avec Wladislas-Jagellon, grand-duc de Lithuanie, cette princesse réunit à jamais ces deux nations en un seul corps politique. C'est sous le glorieux règne de ces illustres époux que la Pologne vit l'académie de Krakovie relevée, les starostes hongrois chassés des châteaux de la Russie-Rouge, qu'on voulait réunir à la Hon-

431. Quant à l'état actuel de la population de l'ancienne Pologne, on la trouvera à la fin du volume, d'après le géographe moderne Stanislas Plater.

(1) La différence qui sépare les *Russiens* et les *Russes* est très-notable. Les *Russiens*, en polonais, s'appellent *Rusini*, tandis que les Russes sont *Rossyanié*, d'une dénomination toute moderne que se sont donnée les tzars de Moskovie, depuis Pierre Ier. C'est la langue des *Russiens* qui est désignée par quelques auteurs sous le nom de *rusque* ou *rousniaque*. Ainsi, dans tout le cours de cet ouvrage, le mot *Russe* est synonyme de *Moskovite*. L'explication de cette importante question historique se trouvera plus détaillée, lorsqu'il sera question du tableau de l'histoire de Pologne.

grie, les khans des Tatars et les hospodars de Walachie et de Moldavie contraints à prêter hommage de vassalité; les couronnes de Bohème et de Hongrie mises aux pieds de ses souverains; son alliance recherchée par les différens princes d'Allemagne; enfin la puissance teutonique ruinée dans la bataille de Grunewald, le 14 juillet 1410, où elle perdit 50,000 hommes. Telle fut la Pologne sous le règne glorieux de Wladislas-Jagellon et de son illustre et vertueuse épouse Hedvige. Maîtresse des deux mers, la Pologne vit fleurir son commerce, et son sol se couvrit de villages et de cités. Les règnes suivans de Sigismond Ier, et de son fils Sigismond-Auguste, au milieu d'une longue paix, répandirent le bonheur sur toutes les classes des habitans. Sous ces princes, les sciences, les arts, l'industrie, la tolérance, le commerce, concouraient à faire de ce pays une puissance du premier ordre. Nicolas Radziwill, Nicolas Firley, les Gorka, les Laski, le grand Tarnowski, rivalisèrent de zèle pour relever l'agriculture et le commerce. Christophe Szydlowiecki, André Koscielecki s'occupèrent de l'administration et du trésor public. On vit des marchands anglais s'établir avec de nombreuses familles, et placer le siége d'un riche commerce à Kazimierz sur la Wistule, à Kowno sur le Niémen, où ils se livraient au trafic le plus lucratif. Pierre Tomicki, célèbre politique; Jean Ocieski, fort de sages conseils; Jean Tarnowski, aussi grand citoyen que guerrier redoutable; Falczewksi, économiste et politique consommé, enfin une série d'hommes éminens dans toutes les branches des sciences, répandirent le plus vif éclat sur le règne des Jagellons, dont la dynastie, pour le malheur des Polonais, s'éteignit en 1572. Malgré cette extinction, l'heure de la décadence de la Pologne n'était point encore sonnée; car à la diète de convocation après le décès de Sigismond-Auguste, en 1573, la tolérance fut garantie solennellement; et avec elle le commerce d'abord, et ensuite les sciences, mirent la Pologne sur le premier plan de la civilisation. Les écoles et les imprimeries furent propagées sur toute la surface du pays. Le règne du brave Batory, la valeur et les conseils du grand Zamoyski auraient été le gage assuré d'un heureux avenir sans l'avènement de Sigismond III au trône de Pologne, avènement qui vint détruire toute l'espérance de ses habitans.

Sigismond III, de la maison suédoise de Wasa, commença la fatale période où l'édifice de la république, sapé dans ses fondemens, devait crouler avec fracas après un long ébranlement. Les Jésuites se mirent alors à la tête de ce drame funeste. Leur intolérance et leurs intrigues prévalurent sur l'opposition de la partie saine de la nation (1). C'est par leur coopération que Sigismond III perdit la couronne de Suède, qu'on arracha à son fils la couronne de Moskovie, qu'on amena la malheureuse guerre avec Gustave-Adolphe dans la Livonie et dans la Prusse-polonaise.

Le règne de Wladislas IV fut brillant sous beaucoup de rapports; mais cet éclat n'empêcha point que sous le règne suivant, celui de Jean-Kasimir, tous les symptômes d'une prochaine décadence n'arrachassent, en 1666, à la prévision de ce prince des prédictions sinistres, prédictions qui, à la fin du dix-huitième siècle, devaient se réaliser.

Jean Sobieski, aussi grand capitaine que mauvais politique, releva au dehors la gloire des armes polonaises, mais ne fit rien pour le bien de l'intérieur.

Les deux Auguste de la maison de Saxe, et les événemens arrivés sous le règne du pusillanime Stanislas-Auguste Poniatowski, effacèrent enfin de la liste des nations un peuple dont l'existence datait de dix siècles. Cette vie nationale n'est pourtant pas entièrement épuisée. Ce que la glorieuse guerre de l'indépendance sous Kosciuszko n'a pu obtenir pour la Pologne, une poignée de braves l'a obtenu pour elle, à l'ombre des étendards français, sur les champs de l'Italie. Dombrowski et Kniaziewicz, avec leurs légions d'Italie et du Danube, ont conservé précieusement l'impérissable bataillon appelé peut-être à relever les destinées futures de la Pologne. Sans en profiter eux-mêmes, ils ont combattu vaillamment pour l'indépendance des nations. Enfin, à l'ouverture de la campagne de 1806 et 1807, la formation du

(1) Voyez Piasecki, Lubienski et plusieurs autres écrivains contemporains, ainsi que ceux de notre temps, tels que Sniadecki, Soltykowicz, Bentkowski, Lelewel, etc.

grand-duché de Warsovie, son agrandissement en 1809, l'espoir d'une régénération complète en 1812, les nouveaux combats de 1813 et 1814, et plus tard les nouveaux retranchemens de 1815, qui désignèrent un royaume nouveau à la géographie de l'Europe; tels sont les derniers traits d'un tableau où l'on voit la vaillance et la générosité d'une nation payée par tant et de si grandes infortunes!

Nous avons pensé que le lecteur verrait avec intérêt l'ordre chronologique dans lequel les provinces polonaises ont été conquises, ou réunies, ou perdues, ou régénérées. Dans cette vue, nous avons emprunté en extrait le tableau qu'on va lire aux *Dix siècles écoulés de l'ancienne Pologne* du savant Lelewel, publiés tout récemment à Warsovie.

1° *La Pologne conquérante. — De* 860 *à* 1139 (280 *ans.*)

An 700. Krakus en Chrobatie et à Krakovie. — Wisimir en Poméranie.

860. Ziémowit occupe le trône des Popiels. — Ses conquêtes et celles deses successeurs de la Mazovie et des Lenczyçaniens.

965. Le baptême de Miéczyslas; ses conquêtes au-delà de l'Oder.

999. Conquête de la Silésie et de Breslau, de la Chrobatie et de Krakovie, de la Moravie et de la Poméranie.

1002. Conquête de la Bohême et sa perte, en 1004. — Guerre avec les Allemands.

1007. Conquête de Luzace.

1012. Celle de Lubusz.

1018. Le 30 janvier, traité de paix de Budyszyn avec l'Empire, à l'avantage de la Pologne. Guerre avec les Russiens. Le 14 août, Boleslas-le-Grand entre victorieux à Kiiow, leur capitale.

1024. Couronnement de Boleslas-le-Grand.

1034—1035. La Pologne perd la Moravie, la Chrobatie trans-karpathienne, la Poméranie, la Russie et la Silésie. — Ryxa se retire de la Pologne dont elle reste séparée.

1036. Maslas détache la Mazovie jusqu'à l'année 1041.

An 1042. La Silésie reconquise.

1054. Les états russiens tombent en partage.

1070—1077. Boleslas-le-Hardi fait la conquête de cette même Russie. — Expéditions de la Hongrie.

1081. Perte de la Russie. — Affluence des Juifs.

1109. Défaite des Allemands près de Hundsfeld (Psiépolé), près de Breslau, sous le commandement de l'empereur Henri V.

1110. Traité de paix de Bamberg, offert par le vainqueur, en vertu duquel Henri V se désiste de toutes ses prétentions sur la Pologne.

1119. La Poméranie subjuguée.

1121. Conquête des Lutiques ou des Wilks (Wilcy.)

1124. La Poméranie devient chrétienne.

1139. La Pologne est partagée en duchés.

II° *La Pologne en partage. — De* 1139 *à* 1333. (200 *ans.*)

An 1139. Le nombre des Palatins augmente.

1157. Traité de paix de Krisgove, humiliant pour la Pologne, mais qui ne fut pas exécuté.

1161. Expédition malheureuse contre les Prussiens.

1170. Le christianisme en Livonie.

1173. Formation du duché de Poméranie sur l'Oder.

1180. Synode de Lenczyça. — Établissement du sénat polonais.

1207. La ville de Dantzig et la Poméranie sont envahies par les Danois. — Les Prussiens ravagent la Mazovie.

1218—1225. Swientopelk chasse les Danois.

1225—1228. Introduction des chevaliers Teutoniques en Mazovie, par le duc Conrad.

1227. Congrès de Gonzawa (palatinat de Kalisz); Leszek I et le duc de Breslau, Henri. — Guerre de la tutelle; le staroste Swientopelk s'arroge le titre de duc de Poméranie.

1240. Invasion des Mogols.

An 1245. La Russie-Rouge fait la conquête de Lublin.

1246. Couronnement de Daniel, unique roi catholique de la Russie-Rouge, (depuis Gallicie.)

1252. Couronnement de Mindowe (Mendog), unique roi catholique de la Lithuanie, par une bulle du pape Innocent IV, en 1251. — Dotations d'après les lois allemandes.

1260. Nouvelle invasion des Mogols.

1264. Les Iadzwingues ou Padlaquiens défaits complètement.

1266. La Russie-Rouge battue à Piéta.

1270—1290. La Pologne fait des pertes sensibles par les gages et l'envahissement par les Allemands, de la Luzace, de Lubusz, de Grossen et de la Marche de Brandebourg.

1281. Invasion des Lithuaniens dans le palatinat de Lublin.—Leszek-le-Noir les repousse.

1289. Les troubles éclatent.

1295—1296. Nouvelle réunion de la Poméranie et de Dantzig, de la Pologne, de Krakovie, de Sandomierz, de Siéradz, de Lenczyça et de Brzesc-Kuïawski.

1298. Une partie de la Poméranie est perdue de nouveau.

1300. Wladislas-Lokiétek au jubilé à Rome. —Wenceslas, roi de Bohème, se couronne en Pologne.

1302. Lublin est reconquis.

1303. La terre de Michalow cédée aux chevaliers de la Prusse.

1309. La perte de la Poméranie et de Dantzig.

1309. Les troubles à Posen.

1311. Les troubles à Krakovie.

1319. 20 janvier, couronnement de Wladislas-Lokiétek, à Krakovie.

1323. La terre de Dobrzyn rentre à la Pologne.

1325. Alliance de Wladislas-Lokiétek avec Gedymin, grand-duc de Lithuanie.

1327. Les duchés du Silésie cessent de faire partie de la Pologne.

1331. 14 juin, mémorable diète de Chenciny : c'est la première réunion opérée par Lokiétek, où on s'occupe des intérêts majeurs de la patrie.—Le 27 septembre, bataille de Plowce, contre les chevaliers de la Prusse.

An 1332. La Kuïavie et la terre de Dobrzyn, conquises par les chevaliers Teutoniques.

III° *La Pologne florissante.—De* 1333 *à* 1587. (250 *ans.*)

An 1335. 22 novembre, congrès de Wyszogrod, entre Kasimir-le-Grand et les rois de Hongrie et de Bohème.

1335—1339. Désistement de la possession de la Silésie.

1339. 8 mai, Kasimir désigne le roi Louis de Hongrie, à Krakovie, pour son successeur.

1343. 8 juillet, traité de paix de Kalisz, et recouvrement de la Kuïavie et de la terre de Dobrzyn.

1345—1346. Traité de paix avec le roi Jean de Bohème; Wschowa (Fraustadt) revient à la Pologne, et Swidnica (Schweidnitz) s'en détache. La république de Pskow devient tributaire de la Lithuanie.

1347. 8 mars, diète de Wisliça, et promulgation de nouvelles lois pour la Pologne.

1349. Guerre avec Olgierd, grand-duc de Lithuanie. La république de Novogorod-la-Grande, devient tributaire de la Lithuanie.

1355. Congrès de Bude de Hongrie. — Dantzig reconnue pour ville anséatique.

1363. Les Tatars de Pérékop se soumettent à la Lithuanie.

1365. Inowroclaw, Bydgoszcz (Bromberg) et Gniewkow réunies à la Pologne.

1366. Traité de paix avec Olgierd, grand-duc de Lithuanie.

1368—1370—1373. Expéditions d'Olgierd à Moskou.

1370. Krakovie est reconnue ville anséatique.

1386. Wladislas-Jagellon, grand-duc de Lithuanie, élu roi de Pologne. — Première union des deux nations.

An 1387. Le christianisme en Lithuanie. — Établissement des colonies tatares dans cette province.

1396. La Moldavie vassale de la Pologne.

1398. Bataille près de Worskla entre les Lithuaniens et les Tatars.

1410. Victoire remportée par Wladislas-Jagellon sur les chevaliers Teutoniques, près de Grunewald et Tanneberg, dans la Prusse ducale.

1412. Acquisition de la starostie de Spiz (Zips), située dans les Karpates.

1413. 2 octobre, diète de Horodlo où on donne de nouveaux priviléges à la Lithuanie.

1417. Le christianisme en Samogitie.

1429. Congrès de Luck (Lucéorie) entre l'empereur Sigismond et les ducs de Lithuanie. L'intrigue du premier ne lui réussit point.

1443. Le duché de Sévérie uni à la Pologne par achat.

1447. Kasimir règne en Pologne et en Lithuanie. — Cette dernière s'empare de Brzesc, nommé depuis Brzesc-Litewski.

1452. La Lithuanie s'empare de Luck et Wlodzimierz en Wolhynie.

1453. Le duché d'Oswiécim acquis par la Pologne.

1454. La Prusse s'unit et se soumet à la Pologne. — Guerre avec les chevaliers Teutoniques.

1457. La Lithuanie s'empare de Braçlaw en Podolie.

1460. La Lithuanie perd Pskow ou Pleskow.

1462. Les palatinats de Rawa et de Belz reviennent à la Pologne.

1466. 19 octobre, traité de paix de Thorn ratifiant la soumission de la Prusse.

1468. Diète de Nowy-Korczyn. — Chambre des nonces ou députés.

1479. La Lithuanie perd Novogorod-la-Grande.

1484. Perte de Kiliia et de Biélogrod.

1490. La Lithuanie perd la Sévérie au-delà du Dniéper.

1494. La Lithuanie perd Bransk et Starodub.

1494—1513. Le duché de Zator est acquis à la Pologne.

An 1495. La ville de Plock revient à la Pologne.

1496. 29 mai, diète de Piotrkow (Petrikau). — Prépondérance et suprématie arrogante de la noblesse.

1506. Règne de Sigismond Ier.

1514. 10 juillet, perte de Smolensk. — 8 septembre, Victoire d'Orsza, remportée sur les Moskovites.

1515. Congrès de Vienne entre l'empereur Maximilien, Sigismond, roi de Pologne, et les rois de Bohème et de Hongrie.

1526. Union de Mazovie avec la Pologne.

1533. Traité de paix avec la Turquie.

1534. Traité de paix avec la Moskovie.

1560. Chambre des nonces (députés) en Lithuanie; et jugement territorial.

1561. Arrangemens pour la Kourlande et la Livonie. — Guerre avec les Moskovites.

1569. 1er juillet—11 septembre, réunion définitive de la Lithuanie à Lublin. — La Podlaquie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine font partie de la province dite la *Petite-Pologne*.

1570. Synode de Sandomir; les ariens ou sociniens.

1578. Les jésuites en Pologne, introduits par le cardinal Hosius.

1582. 15 janvier, traité de paix à Zapole et Khivérova. Gorka. — La Livonie et Polock sont reconquises.

1585. Nouveaux troubles en Livonie et à Riga.

IVe. *La Pologne en décadence.* — *De* 1585 *à* 1795 (218 *ans.*)

An 1588. 25 janvier, victoire près de Byczyna (Bitschen en Silésie), où Zamoyski fait prisonnier l'archiduc Maximilien.

1595. Nouvelle confirmation de l'union des deux nations, à Brzesc-Litewski.

1595.—1600. Expédition en Moldavie.

1600. Guerre de la Livonie.

1605. 27 septembre, victoire de Kirchholm. — Le faux tzar Démétrius à Moskou. — Marie Mniszech, sa femme.

1609. Guerre avec Moskou.

An 1610. Victoire de Kluzyn. — Le 27 août Wladislas, fils du roi Sigismond III, proclamé tzar de Moskovie.

1611. Smolensk est reconquis sur les Moskovites.

1612—1616. Nouvelles expéditions en Moldavie.

1620. Depuis le 17 septembre jusqu'au 7 octobre, combats près de Céçora. — Mort du célèbre Zolkiewski. — Guerre avec la Suède.

1621. Riga est perdue pour la Pologne. — La même année la Moldavie et la Walachie cessent de relever de la république.

1633—1634. Nouvelles victoires près de Smolensk, sur les Moskovites. — Le 15 juin, traité de paix signé à Wiazma.

1637. Les districts de Lauenbourg et de Butow reviennent à la Pologne, après le décès de Boguslas XIV, dernier duc de Poméranie.

1638. Les Kosaks sont abaissés.

1642. Introduction de la vertueuse et active congrégation des Piaristes.

1648. Guerres avec les Kosaks.

1652. Le déplorable *liberum veto* se fait entendre pour la première fois.

1654. Nouvelle guerre avec Moskou. — Le 29 septembre, Smolensk est perdu.

1655. Guerre avec la Suède.

1656. Guerre avec l'électeur de Brandebourg.

1657. Guerre avec le palatin de Transylvanie.

1657. 19 septembre, traité de paix à Welau, et la souveraineté de la Prusse ducale reconnue.

1658. 16 septembre, traité de Hadziacz.

1660. 3 mai, traité de paix d'Oliwa. — Le roi Jean-Kasimir renonce à ses prétentions sur la Suède. — Perte de la Livonie, sauf un petit palatinat du même nom. — Étienne Czarniecki, célèbre général.

1667. 30 janvier, traité d'Andruszow, pour treize ans. — La Sévérie, la Czerniéchovie, l'Ukraine Transboristane et la ville de Kiiow, sont cédées aux Moskovites. — Ces derniers rendent en retour Polock, Witebsk et la Livonie polonaise.

An 1672. Guerre avec les Turcs. — Perte de Kamiéniec. 18 octobre, paix de Buczacz.

1674. Nouvelle guerre avec les Turcs. — Jean Sobieski.

1676. 17 octobre, traité de paix de Zuråwno; la plus grande partie de l'Ukraine rentre à la Pologne.

1683. 12 septembre, délivrance de Vienne par le roi Sobieski. — Ingratitude de l'Autriche.

1686. 6 mai, traité de paix conclu avec les Moskovites contre la volonté nationale, par Grzymultowski, Marcien Oginski, Alex. Potocki, etc., par lequel Sobieski cède à perpétuité Smolensk, Czerniéchow, Kiiow et Sévérie.

1699. 26 janvier, traité de paix de Karlowitz, par lequel les Turcs rendent Kamiéniec et tout ce qu'ils avaient envahi en Podolie et en Ukraine.

1701. Guerre de Suède.

1718. Commencement de la déplorable et directe influence des tzars dans les affaires de la Pologne.

1738—1763. Passage continuel des troupes étrangères.

1764. Avènement de Stanislas-Auguste Poniatowski, amant de Catherine II, au trône de Pologne.

1768. Confédération de Bar pour secouer l'influence étrangère.--Les Pulawski.

1772. Premier partage.—Une partie de la Russie Blanche, la Russie-Rouge, la Prusse Polonaise, etc., sont envahies et perdues.

1773. Diète de Poninski. — Thadée Reyten, surnommé le *Caton polonais*.

1773. Commission d'éducation nationale établie par la république de Pologne, après la suppression universelle des jésuites.

1778—1780. Projet de lois d'André Zamoyski.

1785. Mouvement général pour la régénération de la république.

An 1788—1792. Diète constituante, antérieure à l'assemblée constituante de France de 1789.

1791. 3 mai, constitution de Pologne, antérieure à la constitution française du 3 septembre 1791.

1792. 14 mai, complot de Targowiça. — Guerre avec les Moskovites.

1793. Second partage de la Pologne par les cabinets de Pétersbourg et de Berlin.

1794. 24 mars, guerre de l'indépendance nationale. — Le généralissime Kosciuszko fait prisonnier, le 10 octobre, à Maciéiowicé.

1795. Troisième partage et anéantissement de la république de Pologne.

V° *La Pologne en régénération — Depuis 1796 jusqu'à nos jours.*

An 1796—1801. Subjuguée par la trahison plus que par la force, la Pologne cesse d'exister sur la carte européenne; mais la même année voit se former les bataillons polonais, qui, marchant à l'ombre des étendards français, ont perpétué l'espoir d'une prochaine régénération. — Les généraux Dombrowski et Kniaziéwicz en Italie et sur le Danube, avec leurs légions, représentent la nation polonaise; et si, après cinq ans de travaux, leurs espérances sont déçues, l'année 1806 fait naître de nouvelles espérances.

1807. Traité de paix de Tilsit et formation du grand-duché de Warsovie, avec un statut constitutionnel.

1809. Le grand-duché accru de quatre nouveaux départemens.

1812. Campagne de Moskou. — Nouvel espoir d'une régénération complète. — Les désastres de la retraite détruisent les efforts des Polonais.

1815. Les trois voisins de la Pologne, en partageant pour la quatrième fois ce pays, transforment le grand-duché de Warsovie dans sa plus grande partie, en nouveau royaume de Pologne, que la Russie obtient pour elle. — Le roi de Prusse garde pour lui le grand-duché de Posen. — L'Autriche détache les quatre districts du palatinat de Lublin, et enfin ces trois souverains placent sur la carte européenne une nouvelle république de Krakovie sous la protection de la Sainte-Alliance.

An 1829. 24 mai, couronnement à Warsovie du roi de Pologne Nicolas 1er, empereur de Russie.

Tel fut le sort d'une puissance jadis du premier ordre. Sa surface, avant le premier partage consommé en 1772, en tirant une ligne droite des frontières de la Kourlande à l'embouchure du Yahorlik dans le Dniéster, embrassait 220 milles polonais de longueur, et 200 milles de largeur de 15 au degré, en ne prenant que depuis Mscislaw jusqu'à Starnberg, ville frontière de Brandebourg (1).

Passons maintenant à la description physique générale.

CHAPITRE II.

Vues générales, sol, fleuves, plaines, montagnes, et observations géologiques et physiques.

Selon l'opinion généralement reçue, le nom de la Pologne, en polonais *Polska*, dérive du mot champ, plaine, *polé*, *rownina*. Cette nation, comme tant d'autres, a pris dans la nature du pays qu'elle habitait le motif de la dénomination particulière par laquelle elle se distingue des autres branches de la grande race slavonne. On saurait d'autant moins révoquer en doute cette étymologie, que les noms des autres tribus slavonnes en présentent des exemples; ainsi, le nom des Kroates, ou probablement Chrobates, signifie montagnards, celui des Poméraniens, *Pomorzanie*, indique des peuples voisins de la mer (2).

En effet, la plus grande partie de la Pologne s'étend, comme une plaine immense, des bords de la Baltique aux rivages du Pont-Euxin.

(1) Ladowski, *Grammaire Géographique*, t. I, p. 119.

(2) Michov, *Chron. reg. pol.*, cap. 2. Dlugosz, lib. I, p. 22 et 45. Voyez les autres étymologies chez Kromer, *Polonia*, p. 34. Ed. Elzév. 2e.

A l'exception des palatinats de la Russie-Rouge, de Sandomir et de Krakovie, on ne trouve dans cette vaste contrée que des collines et des mondrains. La Lithuanie, la Kourlande, les Russies Blanche et Noire, la Polésie, la Podlaquie, presque toute la Grande-Pologne, la Poméranie, et même toute la Prusse, sont couvertes d'un sable profond qui occupe les plaines et les hauteurs voisines des eaux courantes. Ce sable est blanchâtre dans l'intérieur, noir et rougeâtre sur les bords de la mer (1). Mais cette bande sablonneuse est comme parsemée de petits plateaux de terre glaiseuse ou marécageuse. Un plateau de glaise se montre en Samogitie (2); un autre plus montagneux, et entrecoupé de lacs, forme cette partie de la Lithuanie qui touche au sud-est de la Prusse-Ducale. Le terrain de l'intérieur de la Kourlande est fort, gras et argileux (3). La même nature de terrain, la même succession de plaines, de collines, de tourbières et de lacs sans nombre, la même variation du sable à l'argile, de l'argile à la glaise, règnent aussi en Poméranie, en Brandebourg, en Basse-Saxe, et dans une partie du Danemarck (4).

Partout on trouve dans cette région des blocs plus ou moins gros de granit rouge et gris, des puddings quartzeux, des cristaux qui jouent les pierres fines, de l'ambre jaune, plus ou moins abondant, des pétrifications, surtout agatisées, des madrépores. On reconnaît même une identité complète entre la manière dont il se forme des enfoncemens circulaires près de Birze, vers la frontière de Semigalle et de Lithuanie, et l'écroulement qui donna naissance au lac d'Arend, dans le Brandebourg (5) : circonstance qui, jointe à la forme particulière de tous ces lacs, indique une origine semblable pour tous. Les îles flottantes sont ici un phénomène assez commun; les Polonais les appellent *Plique des lacs*, et ce sont en effet des tissus de racines et d'herbes, semblables à la plique des cheveux (1). Quelques-unes de ces îles paraissent et disparaissent périodiquement avec une certaine régularité.

Ces grandes plaines aquatiques, à l'est et au sud de la mer Baltique, atteignent et dépassent même les points qui marquent le partage des eaux entre les diverses mers. Ce partage, loin de présenter une crête, comme M. Ph. Buache l'avait rêvé, n'offre, au contraire, dans sa plus grande étendue, que des marais et des étangs. Tel est, comme nous le verrons par la suite, l'état de la Polésie, ou Russie-Noire, et d'une grande partie de la Russie-Blanche, c'est-à-dire des palatinats de Nowogrodek, de Minsk et de Polock (2). Une tradition populaire généralement accréditée veut que ces contrées marécageuses aient anciennement formé une petite Méditerranée; plusieurs preuves paraissent le constater. Il est vrai qu'il n'existe point de montagnes (3) qui aient pu servir de digue à une semblable mer. Il faut dire aussi que les grands fleuves de la Pologne, quoiqu'ils s'écoulent vers deux mers diverses, communiquent dans les grandes pluies par quelques-unes de leurs rivières tributaires, et confondent ensemble leurs eaux (4).

Le Dniéper, ou Borysthène, vient de l'intérieur de la Russie, et s'écoule par l'Ukraine dans la mer Noire. Ce beau et grand fleuve reçoit, du côté des Polonais, une infinité de rivières, parmi lesquelles la plus considérable est d'abord la Bérézyna, qu'un canal nouvellement creusé fait communiquer avec la Dzwina, à travers une région couverte de marais et de

(1) Guettard, membre de l'Académie des sciences, année 1762, p. 237.

(2) Alex. Guagnini, p. 47, t. I des *Scrip. rer. polon.* de Pistorius.

(3) Busching, *Géog.*, t. I, part. 2, p. 283. Il l'a vu. S. Plater, *Géog. de l'est de l'Europe*, 1824, pag. 265.

(4) D. Seetzen, dans le *Magasin minéralogique Allemand* de M. Hoff, I chel., p. 404.

(5) Merian, *Topograph. Brandeb.*, p. 21.

(1) Rzonczynski. *Hist. natur.*, p. 161.

(2) Le savant Staszic dit dans son ouvrage sur la *Géologie des Karpates*, que près de Pinsk il y a un lac du milieu duquel une partie des eaux s'écoule vers le midi et l'autre vers le nord, p. 18, ce qui prouverait qu'il existe une crête ou une élévation intérieure quoique bien insensible.

(3) Rzonczynski. *Hist. natur.*, p. 161.

(4) Le professeur de l'Université de Wilna, le savant feu Stubilewicz, confirma cette opinion à Malte-Brun quand ce dernier fit paraître la première édit. de cet ouvrage. Cependant les deux autres savans de Pologne Skrzetuski et Staszic sont d'avis qu'il existait jadis une mer en Polésie.

lacs ; l'autre est le Prypec ; il entraîne les rivières de Wolhynie et de Polésie, telles que le Styr, le Stochod, le Horyn, le Slucz, et autres ; il communique avec le Bug et le Niémen par les canaux de Muchawiec et d'Oginski, et même souvent, au printemps et en automne, par les inondations qui font alors un lac immense de presque toute la Polésie. Le Borysthène, grossi de toutes ses eaux et de celles de la rive gauche, s'avance vers le Pont-Euxin, franchit les treize cataractes, *Porogi*, peu considérables, il est vrai, mais qui indiquent toujours un abaissement du niveau du terrain. Ces inégalités du sol paraissent être des prolongemens d'une élévation légère, qui sépare les terrains crayeux de la Wolhynie des riches plaines de la Podolie, et qui, vers Léopol, devient une chaîne de montagnes, ou plutôt un plateau très-élevé. Le *Boh*, l'Hippanis des anciens, naît à l'est de ce plateau ; le *Dniéster*, qui est l'ancien Tyras, prend naissance sur le plateau même, au pied des monts Karpates ; l'un et l'autre s'écoulent vers le Pont-Euxin. Ces rivières sont profondément encaissées, et bordées de rochers calcaires tendres, qui recèlent du gypse, et servent de support à une couche épaisse de terre noire et grasse (1).

Sur les revers septentrionaux de cette même crête, naît le *Bug*, que l'on confond ordinairement avec le *Boh*. Il roule des eaux noirâtres (2), et perd son nom en se mêlant avec la Narew, qui vient des plaines de la Podlaquie, et dont les eaux sont, dit-on, mortelles pour les serpens.

La *Wistule*, descendue des montagnes de la Silésie supérieure, entraîne une cinquantaine de rivières plus considérables, telles que le San, la Piliça, la Narew, etc. Le *San* prend naissance près des racines d'un énorme chêne qui ombrage également les sources du Dniéster et de la Theisse (3).

La *Warta*, roulant, comme la Wistule, dans un lit large et mal encaissé, ravage souvent les champs voisins, et, après avoir pris l'aspect d'un grand fleuve, finit cependant par porter à l'Oder le tribut de ses eaux.

(1) Notes de Slewicki, chez Guettard, p. 298, 306.

(2) Dlugosz, lib. I, p. 18. Kromer, p. 61.

(3) Dlugosz, p. 17. Swiencki, t. II, p. 4.

Le *Niémen*, l'ancien *Chronus*, nommé *Memel* par les habitans allemands de la Prusse, est le fleuve principal de la Lithuanie. Seul parmi les fleuves polonais, il roule paisiblement dans son lit cylindrique ; ses eaux tranquilles ne minent point leurs bords, n'entraînent point les forêts déracinées ; son lit fut nettoyé, sous le règne de Sigismond-Auguste, par Nicolas Tarlo (1). Au midi, le Niémen communique avec le Prypec par le canal Oginski ; au nord, il reçoit la *Willia*, dont la source est voisine de celle de la Bérézyna ; enfin, au sud-ouest, des rivières qui s'écoulent dans la Narew, affluent de la Wistule, se trouvent bien rapprochées du Niémen.

La *Dzwina*, en allemand *Duna*, sortant du voisinage des sources du Dniéper, traversait le territoire polonais, et, depuis 1772, formait la limite septentrionale des États de la république de Pologne. Toutes ces rivières s'écoulent dans la Baltique.

D'après cet aperçu du sol polonais et des rivières qui l'arrosent, on voit que la Pologne, considérée dans son ensemble, s'étend comme une vaste plaine entre la mer Baltique et la mer Noire. Mais cette plaine s'élève pourtant, dans sa partie méridionale, vers une grande et haute chaîne de montagnes qui tient à un très-vaste système ou ensemble de terrains élevés, dont une extrémité se rapproche des embouchures du Rhin, et l'autre de celles du Danube ; embrassant ainsi les hauteurs de la Wetteravie, de la Hesse, de la Thuringe, les monts métalliques de la Saxe, les montagnes de la Bohême, les monts des Géans ou de Sudètes, les plateaux de la Moravie, et enfin les superbes Karpates entre la Hongrie et la Pologne, dont les chaînes s'étendent dans la Transylvanie et le bannat de Temeswar.

Ainsi, dans le système montagneux de l'Europe, ce que les Alpes gagnent sur la hauteur, les Karpates le retrouvent en largeur (2).

(1) Dlugosz, p. 21. Swiencki, t. II, p. 191.

(2) Nous suivrons ici la description géologique des Karpates, comme de toute l'ancienne Pologne, d'après le fameux Stanislas Staszic, ancien élève de Daubenton et de Brisson, et ami de Buffon dont il a traduit en polonais les *Époques de la nature*. Potulicki, membre de la Société des Amis des Sciences

La chaîne des Karpates qui s'étend entre la Transylvanie, la Walachie et la Moldavie, se nomme *Lipsos* et *Fogarasz*. Celle qui domine la Pokucie est appelée *Bieszczady*. Celle enfin qui se trouve entre les rivières du Dunaïec, de la Biala et du Raab, est connue sous la dénomination de *Bieskidy*. La partie des Karpates la plus élevée est nommée de temps immémorial les *Tatres* (Tatry), que quelques-uns font dériver des Tatars, dont les excursions venaient se briser contre les phalanges des vaillans Sarmates, qui, par leur bravoure, protégeaient ainsi les autres peuples de l'Europe contre les envahissemens des barbares.

Les noms de ces montagnes ont été cités de diverses manières par les géographes. Selon César, la *forêt Hercynienne* s'étendait parallèlement au cours du Danube, depuis les bords du Rhin jusqu'aux contrées habitées par les Daces (1); ainsi les montagnes entre la Pologne et la Hongrie y étaient comprises. Pline dit que les *monts Hercyniens* embrassent la Germanie jusqu'à la Wistule (2). Selon Ptolomée, la forêt Hercynienne s'étendait jusqu'aux *monts Sarmatiques* (3); et ces monts sont nommés par lui *Karpates oros*, le mont Karpate, dans l'endroit où il en parle plus particulièrement (4); ils séparent, selon lui, la Sarmatie de la Dacie et de la Pannonie. Il est donc clair qu'en comprenant toutes les montagnes de l'Allemagne centrale, de la Bohême, de la Moravie et de la Haute-Hongrie sous le nom de *système hercynio-karpatien*, nous ne faisons que rétablir une façon de parler aussi classique que conforme à la vérité physique.

Toute l'étendue de la Pologne présente les traces de l'action violente causée par la retraite des eaux maritimes. D'innombrables lacs qui couvrent encore plusieurs palatinats recèlent dans leur sein des plantes et des poissons de mer, tels que les *abdominalis clapea*, Lin., *muræna*, *calmo eperlanus*, qui ne se trouvent point dans les lacs de la Haute-Pologne.

Parmi ces lacs, il en existe d'une profondeur incommensurable, tels que ceux de *Duswiaty*, au nord de la Lithuanie; à *Hryczyn*, au midi de cette province; à *Smolno*, dans la Poznanie; à *Tukum*, près de Dantzig; et enfin le lac de *Goplo*, célèbre dans les fastes de la Pologne. Tous ces lacs ne s'élèvent que de quinze à vingt pieds au-dessus des eaux de la Baltique, tandis qu'il est probable qu'ils ont jusqu'à plusieurs milliers de pieds de profondeur.

Dans toute la Pologne on trouve des restes de fossiles et de plantes qui appartiennent à d'autres régions, ou dont on ne connaît même plus les espèces. La Grande-Pologne, et la Lithuanie surtout, présentent ces phénomènes, et on les conserve à Posen, à Kalisz, à Piotrkow, à Biala, à Niéswiéz. Des restes immenses de baleines, retirés du fond de ce sol, sont suspendus encore sur les tours et les vieux châteaux, et fournissent matière aux contes et aux histoires populaires. On trouve près d'Olyka, de Lachwa et de Niéswiéz, des mâchoires de bison d'une grandeur énorme. Sous le règne du dernier roi polonais, lorsqu'on creusait le canal pour la jonction du lac de Hryczyn avec le Prypéc, on trouva une ancre de vaisseau, que l'on déposa à Niéswiéz dans le cabinet de curiosités des princes Radziwill. Sur les bords du Wiéprz, près de Lubartow, on retira un os de trente pieds de longueur d'un animal inconnu : on conserve cet os dans le château des princes Sanguszko.

Sur les bords de la Wistule, à Czersk, à Gora, et tout près de Warsovie, on reconnut des os de mammouth (l'animal de l'Ohio, Cuvier). A l'embouchure de la Biala, dans la Wistule, ainsi que près de Siéwiérz et d'Oswiécim, on découvrit également un immense fossile de mammouth.

On conserve aujourd'hui encore la mâchoire énorme (treize pieds sept pouces de longueur) d'un animal inconnu (1). Les salines de Wiéliczka renferment aussi des dents d'éléphant.

En 1808, on retira une dent d'éléphant à Praga, faubourg de Warsovie, et une autre encore entre Olkusz et Dombrowa. En 1810 et 1815, à Kamiénczyk, à l'embouchure du

de Warsovie, par ses écrits, contribua aussi à répandre les connaissances géologiques en Pologne.

(1) Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VI, cap. xxiv.

(2) Pline, lib. IV, cap. xiv.

(3) Ptolom., lib. II, cap. xi.

(4) *Ib.* lib. III, *passim*.

(1) Staszic, p. 57.

Liwiéc dans le Bug, on trouva une tête et une mâchoire de rhinocéros; on retira aussi des débris de rhinocéros à l'embouchure de la Nida dans la Wistule. Tous ces fossiles ont été déposés dans le cabinet de la Société des Amis des Sciences de Warsovie.

On a reconnu au fond de la terre polonaise l'existence de grandes forêts de pins ou sapins, dont les troncs sont penchés vers le nord-ouest, d'où l'on conclut que l'action des grandes eaux était dans la direction du sud-est. En outre, sur les troncs de ces arbres on recueille une espèce de poix qui, d'après l'expérience faite par les savans chimistes Klaproth et Vauquelin, approche de l'acide oxalique, ou, selon M. Delametherie, est une alumine mellatée.

Enfin, ce qui prouve d'une manière irrécusable un grand déplacement des eaux, c'est que l'on trouve en Pologne les *madrepora arenaria, verrucosa, labyrinthiformis*, Lin., *fungites, ananas, astroites*, Lin., *millepora cellulosa, lichenoides*, Lin., qu'on ne rencontre dans aucune mer du Nord, mais qui fourmillent près d'Alger et dans les plaines du Mexique.

Au milieu de toutes ces révolutions de la nature, il est évident que les eaux s'éloignent, et que plusieurs rivières diminuent. La Warta, la Wistule, le Bug, le Wiéprz et la Dzwina, amoncèlent de plus en plus de nouveaux sables, et changent insensiblement de lits. On a des preuves évidentes que la Tysmiénica et le Wiéprz s'unissaient d'abord avec le Bug avant de porter séparément leur tribut à la Wistule.

Il y a des lits de rivières qui sont restés à sec, et plusieurs dont les eaux s'appauvrissent d'une manière extraordinaire. Le profond *Siélawiéc* formait une large barrière entre la Pologne et la Lithuanie, avant la glorieuse union de ces deux provinces; et aujourd'hui à peine en voit-on couler les eaux presque stagnantes.

Quant au système minéralogique, le fer prédomine partout; sur les crêtes les plus élevées, la déclinaison de l'aiguille aimantée est de 15 degrés, tandis que l'inclinaison présente des anomalies très-sensibles. Les traditions populaires veulent que les sommets de *Lysa-Gora* aient éprouvé les secousses d'un tremblement de terre accompagné d'éruptions volcaniques, à une époque antérieure à l'introduction du christianisme dans le pays : les décombres des lobes de fer sous lesquels on trouve de temps à autre des statues de divinités païennes, ainsi que des urnes funéraires remplies de cendres humaines, confirment cette opinion (1).

Tel est le caractère général de ce système de montagnes. La chaîne des Karpates, en particulier, se courbe en demi-cercle depuis les frontières orientales de la Moravie, jusque vers l'extrémité septentrionale de la Transylvanie; l'intérieur de ce demi-cercle est occupé par la Haute-Hongrie; un arc de la périphérie forme la limite méridionale de l'ancienne Pologne. Plusieurs pics granitiques qui s'élèvent dans les airs sont revêtus d'une couche immense de pierre calcaire, qui n'offre aucun indice de stratification (2). Du côté de la Hongrie, les montagnes secondaires s'étendent par branches dans la plaine; du côté de la Pologne, des plateaux argileux ou calcaires s'élèvent insensiblement jusqu'aux montagnes proprement dites. Celles-ci se présentent, au midi de Krakovie, sous la forme de remparts taillés à pic, placés les uns au-dessus des autres, comme par étages, et composés de quartiers de roches qui semblent prêtes à s'écrouler (3).

En s'acheminant de Krzémionki, Swosowicé et Wiéliczka, du côté du midi, vers les Tatres, une chaîne de montagnes successives se présente à la vue : tels sont d'abord les monts *Lancskorona*, puis ceux de *Lubnia* et de *Babia-Gora*, enfin la chaîne des *Tatres* primitifs.

Dans cette partie, les élévations principales sont nommées *Lanckorona, Kotun, Strewel, Klimentow*; elles sont d'environ trois mille pieds au-dessus de la mer, et ombragées par le pin, le bouleau, le genièvre et le hêtre.

Le mont de *Babia-Gora*, qui avait attiré l'attention des naturalistes, fut visité en 1804 par Staszic : ce savant, muni d'instrumens nécessaires pour un voyage instructif, constata que sa hauteur est de cinq mille pieds de Paris au-dessus de la mer Baltique. Il n'y trouva point le lac dont parle Rzonczynski. Staszic observa que toute cette montagne était cou-

(1) Staszic, *de la Géologie des Karpates*, p. 28.

(2) Lefebvre, *Journal des mines*, n° XII, p. 39.

(3) Rzonczynski, *Tractat.* III, sect. 1, art. 2.

verte de conglomérats. De son sommet il distingua les villes de Krakovie et de Sandomir. Dans la journée du 25 juillet 1804, il y aperçut un phénomène météorologique qui changeait sensiblement la position locale, et qui était produit par la réfraction des rayons du soleil. Le 1er août 1805, il fut témoin d'un autre encore : ce jour-là le thermomètre de Réaumur marquait 34 degrés de chaleur; le ciel était d'abord serein, avec un vent d'ouest, mais du côté du midi de petits nuages couvraient les pics des *Tatres*. A six heures, en descendant la *Babia-Gora*, et s'arrêtant au village de Spitkowicé, le baromètre était à 26, et le thermomètre à 19. Deux heures plus tard, un orage des plus épouvantables éclata avec fureur : des villages incendiés, des champs dévastés dans l'espace de quatre lieues, des cris de désespoir mêlés aux mugissemens des vents, offraient un spectacle terrible. La pluie et la grêle vinrent se mêler à la fois : la grêle était si forte, que, quatre heures après l'orage, Staszic vit de ses yeux une masse de glace tombée des nues, de la pesanteur de *cinquante-deux livres;* elle était très-polie et transparente. Tel fut l'effet du frottement rapide des deux nuages qui s'étaient rencontrés!

Un fait digne d'attention frappe ici les yeux de l'observateur, c'est la difformité des habitans, leur stupidité, leurs têtes énormes et leurs goitres repoussans; circonstance d'autant plus étonnante que, quoique le nombre des goitreux soit assez considérable dans ce canton, il ne s'en trouve nulle autre part dans toute la Pologne. Cependant le bétail n'est point soumis à cette infirmité. Le sol offre une quantité de sources d'eau aigre, dans laquelle prédomine l'hydrogène sulfuré.

En quittant cette terre ingrate, le voyageur, portant ses pas du côté de la rivière du Raab, rencontre inopinément une plaine immense, dans un enfoncement de trois mille pieds, et là, au milieu de la verdure et de villages disséminés, il aperçoit des espaces de terre fumante, et qui se consume dans l'étendue de quelques lieues, sans que les habitans s'en effrayent, tant la nature respecte ce terrain nécessaire à leur existence. Ils y vivent au sein de l'abondance; et, entourés de montagnes couvertes de neiges éternelles, ils contemplent avec émotion ces œuvres de la Providence impénétrables aux mortels (1).

En portant ses pas dans l'intérieur des montagnes, plus l'on approche des monts primitifs, plus les hommes sont forts, bien faits, et pleins d'intelligence. Dans les environs de *Nowy-Targ* et de *Magora*, la langue polonaise se parle avec plus de pureté que chez les montagnards voisins de Krakovie. En effet, ces montagnards retirent leurs subsistances des plaines basses; mais ils se plaisent à les consommer sur ces hauteurs froides. Là ces braves habitans foulent la terre de leurs pères, et ils sont toujours trop fiers d'être Polonais pour que le despotisme autrichien parvienne jamais à les germaniser. Ce sont plusieurs de ces intrépides montagnards qui méritèrent bien de la patrie en combattant, d'abord dans les rangs des confédérés de Bar en 1770, dans ceux de Kosciuszko en 1794, et enfin dans les légions polonaises en Italie et sur le Danube sous les généraux Dombrowski et Kniaziewicz. Honneur aux citoyens-paysans des monts Karpates!

En quittant ces chaînes, et s'élevant plus haut, on rencontre le mont *Krywan*, de douze cent quarante-huit toises au-dessus de la mer (2). De l'autre côté de celui-ci s'étend une plaine immense que forme le district de Liptow. Là, la vigne se marie avec les autres arbres. Les environs de Lewocin, Rosniawa, Koszycé et Péreslaw, anciennes villes slavonnes, que la politique autrichienne avait débaptisées pour leur donner les noms de *Leutschau*, de *Rosnau*, de *Kachau* et d'*Épernau*, offrent un pays abondant, un peuple cultivateur, et parlant bien la langue polonaise.

Une autre chaîne de montagnes, nommées *Woloszynia*, et plus hautes que les précédentes, sont encore dignes d'attention à cause des

(1) Ce phénomène d'une terre fumante paraît avoir quelque ressemblance avec des flammes qui s'exhalent dans les Apennins, sur une plaine assez étendue, entre Florence et Bologne, et que j'eus l'occasion d'examiner en 1826, lorsque j'eus l'honneur d'accompagner dans ce voyage le sénateur M. Oginski. On appelle dans le pays cet endroit le *Monte difo*, abréviation de *Monte di fuoco*.

(2) Malte-Brun, dans la première édition de cet ouvrage, p. 33, en s'appuyant sur Lefebvre, donne au *Krywan* 1303 toises d'élévation.

phénomènes qu'elles présentent. En comparant la végétation des Alpes avec celle des Karpates, on remarque que les prairies de Montanvert, près de Chamouny, élevées à cinq mille sept cent vingt-quatre pieds, sont en pleine végétation, tandis que sur les Karpates les plus hautes prairies n'arrivent qu'à quatre mille quatre cents pieds. Il est vrai que, dans la saison la plus chaude, le bétail trouve encore sa nourriture à *Woloszynia* et à *Babia-Gora*, à la hauteur de cinq mille trois cents pieds, et que, dans les environs de *Kiesmarck*, appelé autrefois *Rzézilawnia*, et aujourd'hui connu plus particulièrement sous le nom de *Fleischbank*, la végétation s'élève jusqu'à cinq mille six cents pieds; mais elle ne peut pas être comparée avec celle des Alpes. Une autre curiosité qui s'y rencontre, ce sont cinq lacs à la hauteur de quatre mille deux cents pieds. Un autre lac, beaucoup plus grand, nommé *Iezioro Rybié*, rempli d'un poisson de l'espèce *salmo alpinus*, Lin. (1), et celui appelé *Oko Morskié*, situé au nord des Tatres, à la hauteur de quatre mille cinq cent soixante pieds, et dont la profondeur a été reconnue de cinq cent quatre-vingt-trois pieds (2). Ce lac est privé de plantes et d'arbres. Toute végétation est morte, et on n'y aperçoit aucun poisson. Un autre lac, nommé *Czarné Iezioro*, situé à quatre mille cinq cent douze pieds, présente aussi les mêmes circonstances.

Plus l'on s'élève dans les Karpates, moins on rencontre d'arbres, si l'on excepte les sorbiers, les bouleaux noirs et le saule, qu'on trouve dans toutes les régions. Et, tandis que dans le Nouveau-Monde, au Pérou, la végétation des arbres ou arbrisseaux est à la hauteur de onze mille pieds; dans les Alpes, à celle de cinq mille quatre cents pieds, sur les Karpates, dans toute leur étendue, et au 49e degré de latitude, le chêne cesse de croître à deux mille quatre cents pieds; et les autres arbres, tels que l'érable, le hêtre, le sapin, le mélèze et les ifs, ne dépassent pas quatre mille trois cents pieds au-dessus de la mer.

Cependant il n'en est pas ainsi des bouquetins et des aigles royaux qui s'y trouvent en quantité, surtout dans les environs du *Grand-Kolbach*, qui s'élève à treize cent dix-huit toises au-dessus de la Baltique. L'aigle qui fait la chasse au bouquetin, lorsqu'il l'atteint, commence par lui crever les yeux pour l'empêcher de s'échapper à travers les rochers, et finit par lui arracher les entrailles.

L'un des plus hauts pics des Karpates est le *Grand-Krapak*, que les montagnards du lieu appellent *Wysoka*, et que les Allemands désignent par le nom de *Lomnizer-Spitze*. Ce pic, dont le lac *Iézioro-Zabié* baigne le pied, s'élève à treize cent soixante-dix toises au-dessus du niveau de la mer (1). Ces régions désertes, couvertes de neiges et de glaces éternelles, et où les rayons du soleil ne pénètrent que trois heures par jour dans les mois de juin et de juillet, présentent l'image de la mort. Ces monts escarpés renferment, selon les traditions du peuple, des trésors enfouis au fond des rochers. Ces superstitieux montagnards croient que l'invocation de certains esprits peut seule les faire découvrir; ils ont des livres, soit imprimés, soit manuscrits, qu'ils cachent soigneusement, et dans lesquels ils espèrent trouver le secret, le talisman, et les signes nécessaires pour parvenir à cette découverte; mais ce qui est digne d'observation, c'est que, parmi ces esprits qu'invoque leur grossière crédulité, se trouvent les noms d'*Amschaspands* et de *Bachman*, anges gardiens connus seulement dans la religion des Persans.

De tous les lacs formés dans les enfoncemens de ces montagnes, qui offrent des bassins sombres et solitaires où les eaux intérieures se rassemblent, le *lac Vert*, nommé *Zié-lona woda*, est le plus curieux; ses eaux paraissent être d'une couleur parfaitement verte, tandis que la même eau, prise dans un verre, est blanche, claire et limpide. La réflection des rochers environnans, couverts d'une mousse verte (lichen), produit ce singulier effet (2).

Cependant, à côté de cette nature sauvage et ingrate, on peut rencontrer çà et là de pe-

(1) Il ressemble infiniment à la truite dont se nourrissent les Lapons.

(2) Staszic, p. 131.

(1) Malte-Brun, d'après Lefebvre, lui donnait 1350 toises; nous rapportons ici celle du savant Staszic, qui l'avait mesuré lui-même en 1805.

(2) Staszic, p. 167.

tites prairies verdoyantes, jetées comme par hasard sur ces nappes de neiges. Ces prairies sont couvertes de *viola tricolor, de gentiana punctata, aconitum napellus, hieracium alpinum, tedicularis laponica, potentilla aurea, ramunculus glacialis,* etc. Enfin, ces montagnes offrent les mêmes phénomènes que les Alpes : tels par exemple que celui du *Jardin* que les curieux, quoique entourés de bien des dangers, visitent dans le voisinage du Mont-Blanc (1).

Enfin, dans le système général géologique des Karpates, tandis que sur les pics les plus élevés de *Krywan,* de *Kolbach* et de *Grand-Krapak,* à huit mille pieds au-dessus de la mer, au 40e degré de latitude, tout signe de végétation disparaît; la ville de Quito en Amérique, à la même hauteur et au 15e degré de latitude, présente la nature dans toute sa vigueur, avec ses beaux et vastes jardins!

C'est un phénomène très-digne de remarque que cette énorme couche de sel fossile qui entoure les Karpates de tous les côtés. — La partie septentrionale polonaise en est remplie, et, outre les fameuses salines de Wiéliczka et de Bochnia, nous donnons ici d'après Staszic, la liste des villes ou villages polonais auprès desquels se trouvent les mines de sel gemme : Slonsk, Racionzek, Busk, Tyrawa, Huczko, Lacko, Tarnowa, Sumin, Starasol, Drohobycz, Stebnik, Kolpec, Solec, Modrycz, Truskawiec, Nahaïowicé, Sprynka, Cisow, Bolechow, Lisowiéc, Sloboda ou Turza-Wiélka, Kalusz, Bachinia, Dolina, Rozniatow, Nowiça, Strutyn, Krasne, Rosolna, Starunia, Solatwini, Gwozd, Kryszka, Maniawa, Molodkow, Nadworna, Hoiowa, Lanczyn, Iwanowcé, Sopow, Delatyn, Zaryszcze, Staw-Bialy, Markowa, Molodniatyn, Peczynicé, Kolomca, Pererow, Kluczow, Iablonow, Kossow, Pistyn, Utrop, Kosmacz, Kuty.

(1) Lors d'un voyage pédestre en Suisse, fait en 1826, dans la compagnie du jeune Irénée Oginski, j'eus l'occasion d'arriver jusqu'au *Jardin* avec le prince palatin Adam Czartoryski, Auguste Potocki et les comtes Jean et Alexandre Medem, Kourlandais, qui voulaient bien m'honorer de leur amitié. Ainsi nous pûmes comparer les imposantes curiosités des Alpes avec celles de nos monts Karpates, tels que les a dépeints notre célèbre Staszic, et trouver entre elles plusieurs motifs de rapprochemens.

(1) Jean Sniadecki, dans sa remarquable *Géographie mathématique et physique ;* trois. édit. Wilna, 1818, p. 404.

CHAPITRE III.

Suite des vues générales. — Climat; qualité de l'air et des eaux; productions minérales, végétales et animales.

Après avoir pris cette idée générale de la nature du sol, idée que nous développerons dans la suite, il est facile d'établir le caractère du climat polonais. Quoique ce pays s'étende du 48e au 57e degré de latitude, les circonstances essentielles de la température y sont, à peu de chose près, les mêmes partout, excepté en Podolie et dans une partie de l'Ukraine. Ces contrées étant un peu abritées contre les vents septentrionaux par de vastes forêts, et ayant d'ailleurs leur sol incliné au midi, jouissent d'un été plus constant et par conséquent de saisons plus régulières que le reste de la Pologne. Néanmoins les froids y sont très-vifs, et les rivières y restent, encore de nos jours, comme du temps d'Ovide, très-long-temps enchaînées par les glaces. Quant aux Karpates, en général, ils présentent dans leur aspect, du côté du nord, une contrée ouverte aux vents froids, tandis que le côté opposé, qui s'étend vers la mer Noire, en est entièrement garanti. Ainsi l'ensemble de la Pologne étant fermé du côté du sud, par cette chaîne de montagnes, et du sud-est par celles de la Bohème et de la Silésie, son climat doit être naturellement plus froid que celui d'autres pays situés à la même latitude. La conservation des forêts de la Samogitie, de la Prusse orientale et de la Poméranie, aurait contribué infiniment à l'adoucissement du climat polonais; mais leur destruction partielle ou entière doit bientôt le rendre beaucoup plus rigoureux (1).

Quant aux monts Karpates eux-mêmes, il y règne un hiver perpétuel, ou du moins fort long, par suite de l'élévation du sol. L'influence de ce climat de montagnes se fait sentir dans les contrées qui en sont le plus rapprochées. Ainsi,

à Krakovie, les observations météorologiques réitérées ont démontré que la température parcourt 53° R., depuis le 24e du froid jusqu'au 29e de chaleur (1). Le froid ordinaire va du 20e au 22e degré R. En 1654, une gelée subite anéantit tous les blés aux environs de Krakovie, le jour même de la Pentecôte. La grêle ravage aussi très-fréquemment les contrées situées aux pieds des Karpates (2).

Si maintenant nous considérons le reste de la Pologne en masse, c'est le vent d'est qui y apporte les plus fortes gelées; il souffle du plateau de la Moskovie et des monts Ourals et Riphéens. Le vent du nord est moins froid et plus humide (3). A Warsovie, du moins, les vents occidentaux apportent un air pluvieux, épais et malsain; ils y règnent les trois quarts de l'année. Comme les vents du midi passent par-dessus les Karpates, ils ne peuvent que doubler l'action du froid.

L'hiver polonais est donc ordinairement aussi rigoureux que celui de la Suède centrale, malgré une différence de 10 degrés de latitude. D'après les observations faites par l'astronome Bystrzycki, et rapportées dans le Voyage de deux Français (4), les plus grands froids à Warsovie ont varié, dans l'espace de quatorze ans (1779—1792), de — 8° à — 25° R.; le terme moyen était de 17° $\frac{6}{7}$. Pendant dix-sept ans, le maximum du froid, à Upsal, avait été de — 11° ou — 12° à — 23°; et le terme moyen était de — 18° $\frac{3}{5}$ R. Mais remarquons que dans la série suédoise (5) il n'y a aucune année extraordinaire comme dans la série polonaise; car, à l'exception de l'année 1791, qui a donné — 8° $\frac{1}{2}$, toutes les autres s'élèvent au moins à — 12°.

Quant à la chaleur, sur ces mêmes quatorze années, dans celle de 1785, la plus forte allait à 38° de Réaumur.

La végétation indique peut-être mieux que le thermomètre la température. A Warsovie, le noisetier et le *daphne-mezereum* poussent des fleurs vers l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire cinq semaines plus tard qu'à Paris. L'auteur que nous suivons ici (1) indique encore les peupliers blancs comme fleurissant au mois de mars. « C'est dans le mois suivant que » s'épanouissent les fleurs du genévrier, du » saule, de l'aune, du bouleau, du frêne com- » mun; dans le mois de mai fleurissent le » hêtre, le sureau à grappes, le poirier sau- » vage et la berberis. Le mois de juin voit » fleurir le noyer, le sureau commun, la ronce » commune, l'asperge et le chanvre; la *datura* » *stramonia* fleurit au mois de juillet. »

Au surplus, le climat de la Pologne est très-capricieux. On a vu en l'an 974, selon Dlugosz, toutes les rivières rester prises depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. On vit une autre fois la Baltique gelée de telle sorte, qu'on allait de Dantzig à Lubeck sur la glace (2). Quelquefois les mois d'hiver présentent le phénomène d'une seconde végétation, provoquée par la douceur de la température. En 1568, on vit à Dantzig tous les rosiers fleurir de nouveau, vers la fin d'octobre; la même chose eut lieu en 1588, au mois de décembre; en 1659, la douceur de l'hiver fit sortir les abeilles par essaims. L'historien de la Lithuanie (3) donne des détails curieux sur les hivers de 1414 et de 1492; on vit, sous le 55e degré de latitude, les champs se couvrir de fleurs, au mois de janvier; les choux poussaient en tête; les blés levaient et formaient des épis; les oiseaux faisaient retentir partout leur gazouillement et même édifiaient leurs nids. Le mois de mars amena par contre-coup les froids les plus rigoureux. En une seule nuit, toutes les richesses de cet été précoce furent anéanties; et dans le cours de l'année, la nature épuisée ne put donner que de chétives productions.

(1) Jean Sniadecki, l. c. p. 51.

(2) Rzonczynski, p. 382, 408, etc., et Staszic, *Géologie des Karpates.*

(3) Conrad, *Diss. de effect. frigor.* Dantzig, 1670. Erndtel, *Warsavia physicæ illustrata* p. 37.

(4) *Voyage de deux Français en Allemgane, en Danemarck, en Suède, en Russie et en Pologne,* fait en 1790-1792; t. V, p. 40. Paris, 1796.

(5) *Géographie de toutes les parties du monde,* t. II, p. 47, par Mentelle et Malte-Brun.

(1) Erndtel, *viridarium Warsaviense, ad calc. Warsav. phys.*

(2) Rzonczynski, *Tract. VI,* sect. 1, art. 6.

(3) Koïalowicz, *Hist. lithuan.*, t. II, p. 6.

Quant aux froids qu'on éprouve en Lithuanie, ils sont rigoureux et pénibles. Le grand nombre de lacs qui couvrent cette province, et dont l'évaporation rafraîchit l'atmosphère en été, empêchent la chaleur de s'élever à Wilna au-delà de — 26° ½ R., tandis que le froid y arrive à — 29° ⅓ de Réaumur (1).

Les globes de feu, les parélies, les étoiles tombantes, l'aurore boréale, et d'autres phénomènes phosphoriques ou électriques, sont assez fréquens en Pologne.

Ces jeux des fluides atmosphériques y prennent souvent un aspect singulier et même effrayant. Parmi les apparitions bizarres citées par les auteurs polonais, il suffit de rappeler ce globe de feu qui parut se détacher du corps même de la lune (2), et cet autre phénomène curieux, dans lequel figure le roi Wladislas-Jagellon : autant qu'on peut en juger d'après un récit confus, il paraît que ce roi fut un jour enveloppé, en rase campagne, lui et toute sa suite, dans un *nuage électrique* (3), comme l'a été de nos jours M. de Saussure.

Les autres phénomènes, tels que des parélies et des paraselènes, qui se font voir en Pologne dans les journées de forte gelée, produisent un effet singulier. « Les observations » de plusieurs années, faites à Krakovie, m'ont » mis à même, dit le célèbre Jean Sniadecki (4), toutes les fois que le froid dépassait le 16e degré R. au-dessous de glace, lorsque le ciel était serein, au lever du soleil ou à celui de la pleine lune, d'être spectateur de ces tableaux en répercussion, soit de la lune, soit du soleil. Cependant c'est le 28 février 1785 que j'ai pu admirer le plus beau de ces spectacles, arrivé à Krakovie, par 17 degrés de froid. Sur une lisière blanche de plus d'un demi-degré de largeur, étendue dans l'air et parallèlement à la terre, il parut aussitôt après le lever du soleil, cinq autres soleils; c'est-à-dire, à côté du vrai soleil, quatre autres. Les deux premiers, plus rapprochés et plus clairs, étaient coupés par un cercle de lumière blanche, et perpendiculaire à la terre, au milieu duquel se trouvait le vrai soleil. Au sommet, on voyait projeté parallèlement à la terre sur tout l'horizon, un arc-en-ciel de sept couleurs plus prononcées, qui avait la forme de la nouvelle lune dans sa quatrième journée. Le cercle extérieur de cet arc était tourné vers le soleil; mais à peine cet astre se fut-il élevé davantage, qu'il disparut. Ainsi l'eau gelée en l'air peut, tout aussi bien que la pluie, donner naissance à des arcs-en-ciel. »

L'atmosphère de la Pologne réunit l'humidité et le froid à un assez fort mélange d'exhalaisons impures qui s'élèvent du fond de ses sombres forêts et de la surface de ses vastes marais. Aussi, quoique les indigènes ne trouvent pas l'air absolument malsain, il exerce souvent une influence très-sensible sur les étrangers (1).

L'insalubrité naturelle d'un air humide et froid est beaucoup diminuée par la violence des vents qui parcourent sans obstacle ces plaines immenses. Dans l'intérieur, ces vents ravagent très-souvent les plus grandes forêts, et sur les bords de la Baltique ils ont assez de force pour soulever de grandes quantités de sable, en former des collines, et souvent en couvrir des fermes entières (2).

Les pluies tombent tantôt avec une abondance, tantôt avec une violence extrême, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, qui présentent souvent un spectacle aussi terrible que magnifique. Un de ces orages mémorables eut lieu, le 30 juin 1812, après le passage du Niémen par Napoléon, sur une immense étendue de ce pays. Le souvenir de ce phénomène vit encore dans la mémoire de ceux qui en furent témoins, et il se trouve décrit avec une exactitude si élégante dans un ouvrage remarquable, publié par un anonyme, dont nous nous bornerons à citer ici l'original :

« Verso le undici della mattina ci parve sentire in lontananza il fragore del cannone. Mentre ciascheduno tendeva avidamente l'orecchio e udiva insensibilmente avanzarsi questo rombo, ci accorgemmo in fine esser' esso prodotto dal tuono.

(1) Jean Sniadecki, *Géogr. phys. et mathém.*, p. 363.

(2) Tylkowski, *Physica curiosa*, p. 9.

(3) Reizner, *Météorolog.*, cité par Rzonczynski.

(4) *Géogr. mathém. et phys.*, p. 314.

(1) Starowolski, *Polonia*, p. 98.

(2) Rzonczynski, p. 420.

» Il fluido atmosferico prese ad un tratto l'aspetto il più bizzarro e terribile : un furiosissimo colpo di vento da ponente precedè una colonna d'aria folta e insalubre. L'orizzonte fu ben tosto coperto da un vasto e densissimo strato di nubi, che minacciarono una di quelle furiose tempeste, che sogliono spesso nell' estate avvenire in quelle regioni.

» La violenza del vento atterra i fasci d'arme, pone sossopra e seco trasporta elmi, caschi et tutto ciò che la sua forza può spingere. La truppa che scorre sbandata a recuperare i suoi oggetti, il lungo rimbombo del tuono, le fulminanti striscie dei lampi, l'agitazione e il bisbiglio della vicina foresta, il vigoroso fischio del vento, la polvere densissima, che solleva, la confusione che momentaneamente fa nascere, quel cielo cosí minaccioso, quel terreno sterile ad arenoso limitato all' intorno da lunghe e nere foreste o pianure spaziose senza riparo, mentre porse un campo vastissimo di meditazione agli animi timidi e superstiziosi, dava a tutti noi l'aspetto sinistro d'un' armata disordinata e sconfitta.

» Quelle gravi e densissime nubi nelle quali ci trovavamo come ravvolti ed oppressi si sciolsero infine, e dei torrenti di pioggia caddero per trentasei ore continue.

» Le strade ed i campi rimasero allagati ; il caldo estremo, fin' allora sofferso, si cambiò ad un tratto in un freddo pungente.

» Quattromila cavalli perirono nella notte e nei susseguenti bivacchi per l'effetto di questa improvvisa mutazione, e ci obbligarono a lasciare in Wilna 120 cannoni e 500 cassoni ; alcuni convogli d'artiglieria, una quantità di bagagli furono momentaneamente abbandonati in quelle sabbie allagate dallo straripamento dei fiumi, ove annegarono non pochi conduttori e soldati. Questa spaventosa burrasca si era estesa in una linea di 50 leghe, quasi sopra tutta l' armata.

» Privi di ricovero non che del mezzo e del tempo di formarsi una baracca di qualsivoglia specie, ci convenne restare tutta la notte in piede sotto un diluvio e senza fuoco, spento sempre dalla violenza dell' acqua e della tempesta, non potendo nè muoversi, nè coricarsi sul terreno motoso ove ci trovammo affondati come in una palude.

» All' alba del 2 luglio « *si scorse in tanti* » *volti il nostro aspetto stesso* » pallidi, grondanti d' acqua, sonnacchiosi e stanchi, sembravamo larve, o naufraghi salvati d' allora. La carestia dei viveri era per altro la sola cosa che ci rendeva più penosa la nostra situazione..... (1). »

C'est en Pologne encore, et particulièrement en Lithuanie, qu'on voit souvent des incendies de forêts entières. Comme les bois sont ordinairement, en tout ou en partie, sur des marais, ils deviennent aisément la proie des flammes, dans les étés secs. Ces incendies sont ordinairement causés par la méchanceté ou par l'insouciance coupable des paysans, qui, dans leurs courses ou dans leurs travaux, voulant faire cuire leurs alimens, mettent inconsidérément le feu à cette tourbe desséchée : le feu gagne les racines des arbres, les abat, les enflamme ; les vents, à leur tour, attisent l'incendie, et la destruction n'est arrêtée qu'avec difficulté. Dans ces circonstances, l'air prend une intensité de chaleur considérable, la fumée s'élève en énormes colonnes, que viennent couper des nuages chargés d'électricité, et précurseurs d'orages terribles. Les éclairs et le tonnerre, produits par la fumée, ont déjà été observés par plusieurs naturalistes, dans les éruptions volcaniques. En Pologne, il n'est pas étonnant que la tourbe et les arbres embrasés dégagent une quantité prodigieuse de gaz inflammable qui, enveloppé de vapeurs fuligineuses, s'élève avec elles dans la région éthérée, et là, dégagé de ses enveloppes aqueuses, s'enflamme par le contact de l'électricité aérienne, et détermine par sa combustion tous les accidens d'un orage. C'est à l'abondance de cet air inflammable qu'il faut attribuer les tonnerres plus fréquens, plus forts et plus désastreux en Pologne qu'en aucun autre lieu. Les tourbes, les marais, exhalent abondamment ce fluide aériforme ; on l'en fait sortir partout à la moindre pression de la vase. En Lithuanie, l'année 1811 fut fertile en événemens de ce genre.

(1) Voyez *Gl' Italiani in Russia, memorie di un ufiziale italiano per servire alla storia della Russia, della Polonia e dell' Italia nel* 1812. *Italia*, 1826 ; t. I, p 290-292. (C. DE LAUGIER, Toscan.)

Quant aux curiosités naturelles qu'offrent en Pologne les trois règnes de la nature, les minéraux se trouvent en très-petite quantité dans cette grande plaine sablonneuse qui en occupe le nord et le milieu. Comme dans toute la partie septentrionale de notre globe, la terre y est pour ainsi dire encroûtée d'un dépôt ferrugineux. Tous les marais, toutes les prairies contiennent plus ou moins de fer limoneux. En plusieurs endroits, les pétrifications marines fourmillent, et cette substance énigmatique, nommée *succin* par les savans, et *ambre jaune* par le vulgaire, s'y trouve souvent en gros morceaux non-seulement près de la mer, mais sur plusieurs points de l'intérieur du pays (1), et aux pieds des Karpates. Dans cette bande sablonneuse de la grande ou basse Pologne et de la Lithuanie, les champs sont, comme en Danemarck, et en Skanie, couverts de blocs de granit ou de schiste, qui, dans les mains d'un peuple industrieux comme serait le peuple lithuanien si le gouvernement moskovite ne s'opposait à sa régénération, serviraient à élever des bâtimens durables. Mais, à l'exception des nitrières près d'Inowroclaw, ces plaines ne semblent contenir aucune substance saline, tandis que tout le long des monts Karpates s'étend une immense couche de sel gemme où l'on en trouverait en quantité suffisante pour fournir le monde entier, comme nous l'avons déjà démontré, et comme nous le ferons voir en décrivant Wiéliczka et Bochnia.

La haute ou la petite Pologne, et la Russie-Rouge qui en fait partie, offrent du fer excellent, du cuivre mêlé d'or et d'argent, de l'alun, du zinc, du vitriol, du soufre. La Pokucie et la Podolie, ainsi que les environs de Krakovie, possèdent diverses sortes de marbre. La partie de la Haute-Pologne comprise entre la Wistule et la Piliça renferme de nombreuses mines de plomb argentifère, de fer limoneux, de cuivre, de calamine, et plusieurs carrières de marbre. Les argiles et les gypses qui servent soit à la poterie, soit à la maçonnerie, et d'autres terres utiles, se trouvent dans plusieurs provinces, particulièrement dans les Karpates, en Podolie et en Lithuanie, dans le district d'Upita (1).

Mais la principale richesse de la Pologne consiste dans ses inépuisables moissons qui couvrent ses plaines. Le froment de la Podolie, de l'Ukraine, de la Wolhynie et de la Sandomirie, et le seigle de Lithuanie, croissent avec une abondance étonnante; l'un dans un sol fort et gras, l'autre dans le sable. La Samogitie semble être destinée par sa nature même à la culture du lin et du chanvre. Dans la Grande-Pologne, toutes les sortes de blés et de grains réussissent, mais leur culture y exige plus de soins et de travaux. Une partie de la Haute-Pologne et de la Russie-Rouge donne aussi du blé; en approchant des montagnes, on voit d'immenses vergers occuper presque tout le sol; les pommiers, les poiriers, les pruniers, les noisetiers, les pêchers y réussissent : on y a cultivé la vigne, mais avec moins de succès. On s'occupe de nouveau de cette culture. Dans les montagnes proprement dites, on ne récolte que de l'avoine et un peu d'orge.

Telle est, en général, la fertilité de la Pologne, que l'on en a exporté, selon des aperçus vraisemblables, trois cent soixante-cinq mille *lasts* de grains par année. Depuis les temps les plus anciens, jusqu'à l'extinction de la race des Jagellons, l'agriculture en Pologne se maintint dans l'état le plus florissant; les traces de cette prospérité sont restées dans les lois, les priviléges, les donations, et autres détails statistiques. Quoique, du temps de Kromer, la Pologne ait été ravagée par les invasions des Tatars, l'exportation du blé dans l'étranger s'éleva pourtant à cent mille *lasts* par année. Ainsi donc Rzonczynski pouvait dire

(1) Guettard, Acad. des sciences, 1762, p. 262, et Staszic, dans sa *Géologie des Karpates et de la Pologne*, citée plus haut.

(1) Voyez les *Élémens d'architecture*, par M. Charles Podczaszynski, professeur de l'université de Wilna. 1828. Wilna, chez A. Marcinowski, t. I, p. 36. Cet ouvrage remarquable est d'autant plus précieux que son savant auteur a su lui donner l'utilité nationale en unissant ses connaissances acquises dans l'étranger à celles que la jeunesse lithuanienne ne pourra manquer d'acquérir dans cette partie si intéressante avec la connaissance des positions locales. Il m'est agréable de payer ici un tribut de reconnaissance à M. Podczaszynski, comme au digne professeur dont j'eus l'honneur de fréquenter le cours d'architecture dans l'université de Lithuanie.

avec raison que, jusqu'au dix-huitième siècle, la Pologne était le grenier de l'Europe, et comparer sa fertilité à celle de l'Égypte (1). Les bateaux qui descendaient la Wistule pour porter des blés à Dantzig étaient évalués de quatre à cinq mille; ceux qui descendaient la Dzwina, au nombre de deux mille. On exporte encore des blés polonais par Pillau, Memel, Libau et Riga sur la Baltique, par Kherson et Odessa, sur la mer Noire, et par terre en Silésie. Cependant la Pologne a éprouvé d'horribles disettes. En 1638, on vit la Podolie couverte de cadavres : ses habitans tombaient morts de faim et de misère. En 1710, le même fléau s'étendit sur la Lithuanie. En 1784, on n'exportait déjà plus que cinquante mille *lasts* par année. Le morcellement de la Pologne par les partages successifs devait naturellement faire tomber l'agriculture; aussi lorsqu'en 1806 les armées françaises entrèrent sur le sol polonais, elles se virent exposées à la famine (2). Terribles effets d'une mauvaise administration et des ravages qu'entraîne la guerre! Aujourd'hui, quoique l'agriculture ne soit pas dans un état florissant, si la Pologne avait le bonheur de recouvrer son indépendance, l'expérience du passé et l'activité de ses habitans sont de sûrs garans qu'elle deviendrait de nouveau *le grenier de l'Europe*.

Le millet, le blé-sarrazin, et les autres productions végétales, y sont en très-grande abondance.

D'immenses forêts couvrent jusqu'à présent encore plusieurs provinces polonaises, et particulièrement la Lithuanie. Les pins, les sapins, le hêtre, le chêne, les mélèzes, les tilleuls, l'orme, le frêne et le bouleau, mêlent ensemble leur ombre hospitalière, et donnent à plusieurs forêts de la Pologne un aspect agréablement varié. Cependant quoique ces forêts comptent au-delà de cent espèces d'arbres, elles en possèdent peu qui soient propres à la construction. Dans l'état actuel, et dans les contrées situées entre les 52e et 57e degrés de latitude nord, les plus utiles sont le pin et le sapin, ainsi que le chêne, l'orme, le charme, le frêne, l'érable, l'aune, le bouleau et le peuplier; et dans les contrées situées entre les 47e et 52e degrés de la même latitude, le sapin noir et le mélèze, ainsi que le hêtre. Le mélèze a presque disparu dans les provinces du nord, mais il se trouve en abondance dans le midi (1).

Dans la Podolie et la Pokucie, au midi de la crête qui fait le partage des eaux, on ne voit plus de pins; mais en revanche, il s'y trouve un sapin odorant que les habitans nomment *cèdre*.

Il fut un temps, et particulièrement sous le règne de Sigismond et de sa femme Bone Sforza, princesse d'Italie, où la vigne croissait sans peine; mais soit par suite du changement dans la température, soit par l'abondance des vins importés des pays voisins à très-bon marché, cette branche d'industrie a été négligée : cependant dans plusieurs endroits, on commence à revenir avec succès à cette culture.

Le chêne à cochenille ou kermès et les ifs n'y sont pas non plus étrangers.

La flore polonaise, autant qu'elle peut être connue dans les ouvrages de Rzonczynski et de Ladowski, a pris un nouveau développement depuis que le savant Gilibert, et après lui les botanistes polonais, tels que Kluk, Iundzill, Besser, Szubert et Wodzicki sont parvenus à classer presque toutes les plantes, dans les provinces de l'ancienne Pologne.

Les abeilles fourmillent tellement que, dans plusieurs forêts de la Russie-Rouge, non-seulement les troncs des vieux arbres en sont remplis, mais le sol même est couvert de leurs ruches (2). Les abeilles choisissent de préférence les troncs des sapins, des *pinus picea*, des tilleuls et des chênes (3). En Lithuanie, elles sont fort nombreuses, leurs ruches sont pratiquées ordinairement dans le pin, *pinus silvestris*. Les environs de Kowno, entourés de bois de tilleuls et remplis d'abeilles, produisent un excellent miel, connu dans le pays sous le nom de *miod lipiéc*. Ce miel, dont on fait une boisson nommée hydromel, est le même que les

(1) Surowiecki, dans son ouvrage plein d'intérêt, intitulé : *De la Décadence de l'industrie et des villes en Pologne*, p. 154.

(2) Plater, *Géogr. de l'est de l'Europe*, p. 130.

(1) Charles Podczaszynski, cité plus haut, p. 81.

(2) Miechowski, *Sarmat. lib. I, cap.* 2. F. Paulus Jovius.

(3) Kromer, *Polonia, Elz.*, p. 30.

Polonais conservaient dans des cuves immenses, qu'ils laissaient en héritage à leurs descendans. Cet hydromel, lorsqu'il est vieux, est nommé *miod troyniak*. Les anciens historiens scandinaves rapportent des traits précisément semblables sur l'abondance de l'hydromel chez les Danois. Quelques écrivains grecs attestent que pluisieurs contrées au nord du Danube étaient inhabitables à cause de nombreux essaims d'abeilles qui en chassaient les hommes (1).

Un autre insecte, en déposant ses œufs sur les feuilles d'un chêne, fait naître un globule qui, cueilli avant l'entier développement de la rose, donne une belle couleur rouge ou cramoisie, nommée *kermès* (czerwiec). On en fait la récolte au mois de mai.

La Pologne ne manque pas de poissons; toutes les rivières en sont peuplées, et l'on assure que dans celle du Prypec ils semblent quelquefois se trouver à l'étroit. Dans la plupart des provinces, on trouve des lacs très-poissonneux; dans la Haute-Pologne, dans la Russie-Rouge et en Podolie, au lieu de lacs, on a creusé de très-grands étangs ou viviers (2). Dans les lacs on pêche des brochets, des perches, des turbots, des brêmes, des tanches, des anguilles; dans les viviers, on élève surtout des carpes; les rivières fournissent des truites, des barbeaux, des lamproies, des saumons, des estugreons et beaucoup d'autres espèces (3).

Les oiseaux les plus communs sont l'aigle, le faucon, le vautour, le cygne, la grue, la perdrix, la caille, l'étourneau, etc.; les grives sont plus rares. On voit arriver et disparaître avec la neige un petit oiseau nommé *sniégula* en polonais : il est très-recherché à cause de sa saveur exquise, mais il ne se montre guère qu'aux environs de Lowicz (4). Il y a aussi des cailles à pattes vertes, qui causent, dit-on, des spasmes à ceux qui en mangent.

Parmi les quadrupèdes, la Pologne doit, avant tout, vanter ses bœufs, surtout ceux de la Podolie et de l'Ukraine : ces bœufs sont originairement achetés en Moldavie et en Walachie. Vers le milieu du dix-septième siècle, après des guerres désastreuses, la Pologne en exportait encore soixante mille têtes (1). Les chevaux polonais sont bien faits, de moyenne taille, vigoureux, sûrs de pied et légers à la course. La cavalerie polonaise, admirée de toute l'Europe, en est la preuve. Long-temps les brebis, qui sont très-nombreuses, ne portèrent qu'une laine grossière; mais depuis plusieurs années, et surtout dans le royaume actuel de Pologne et dans le grand-duché de Posen, cette branche d'industrie agricole est poussée à un haut point de perfection, et l'on fabrique de très-beaux draps avec la laine qu'elles fournissent.

Les animaux sauvages trouvent encore un vaste asile dans les forêts de la Pologne, et surtout de la Lithuanie. Les cerfs, les élans et les daims sont devenus rares; les ours, les sangliers, sont encore communs, ainsi que les renards, les loups-cerviers, les écureuils, les lièvres, les lapins et les castors. Ces derniers deviennent journellement plus rares; ils construisent leurs cases isolément (2). L'animal le plus destructeur de la Pologne, c'est le loup, et après lui le glouton; ce dernier habite principalement les forêts de la Lithuanie.

Les stepps de l'Ukraine ont des troupeaux de chevaux sauvages, mais ils sont faciles à apprivoiser. Le *suhak*, animal du même pays, ressemble à la chèvre sauvage; et c'est sans doute du mâle de cette espèce qu'ont voulu parler ceux qui assurent qu'il y a dans les déserts de la Podolie, au-delà de Braçlaw, des béliers *unicornes*. Mais l'espèce de chamois unicorne dont les témoins oculaires ont affirmé l'existence au célèbre Conrad-Gesner, est la *skalna koza* des Polonais, et c'est un animal des monts Karpates (3).

Il y a aussi en Pologne des mulots, espèce de grands rats de champs, appelés dans le pays *susly*. Les environs de Nieswiéz en sont tellement peuplés qu'ils font souvent tort aux blés. Un prince Radziwill en avait apporté chez lui par curiosité; mais aujourd'hui les habitans font tous leurs efforts pour les détruire, sans pouvoir toutefois y parvenir.

(1) Hérodote, *lib. V, cap.* 10; Ælian, *lib. XVII, cap.* 35.

(2) Rzonczynski, p. 162. Starowolski, p. 36.

(3) Kromer, *Polon., Elz.*, p. 66-67.

(4) *Id.* p. 74.

(1) Ovalinski, *Polon. defensa*, p. 52.

(2) Wromer, p. 70.

(3) Gesner, *Cap. de Oryge*

L'histoire naturelle de l'ours et de l'élan est aujourd'hui bien connue. Dans quelques contrées de la Pologne, on se fait un métier de donner à l'ours une sorte d'éducation; on le mène prisonnier de ville en ville, et à force de mauvais traitemens on oblige cet animal moins stupide, et surtout moins féroce qu'on ne le pense communément, à faire des sauts et des simagrées propres à amuser et à attrouper la populace. L'ours pris très-jeune et élevé en domesticité se montre très-docile; on lui apprend même à servir à table, ou du moins à apporter les objets qu'on lui désigne, comme le font les caniches en France; mais avec l'âge son humeur sauvage se développe, et l'on ne garde pas long-temps cette singulière sorte de page. Les endroits les plus renommés pour cette éducation des ours sont deux petites villes de la Lithuanie, Smorgonié et Grodek de Galimski. La première obtint même dans toute la Pologne les honneurs du titre d'*Académie de Smorgonié*.

L'existence et la nature d'un grand animal sauvage, du genre des bœufs, nommé *bison*, en polonais *zubr*, et qui, en Europe, ne se trouve qu'en Pologne, ont beaucoup occupé les naturalistes. Nous pouvons en donner ici une notion exacte (1).

L'immense forêt de Bialowiéz est située en Lithuanie, entre les 52° 29′ et 52° 51′ de latitude nord, et entre les 41° 10′ et 42° de latitude, selon le méridien de l'île de Fer. Sa longueur est de sept milles de Pologne et de six de largeur. La surface totale est à peu près de trente milles carrés (52 lieues $\frac{1}{2}$ de France). Autrefois, elle faisait partie du domaine national de la république; mais après l'envahissement de la Pologne par Catherine II, cette tzarine en disposa d'une très-grande partie en faveur de ses courtisans; une autre portion appartient à la famille des Tyszkiewicz; et le reste, qu'on nomme aujourd'hui la *Fôret impériale*, au gouvernement. Le climat y est constamment froid; et tandis qu'on la traverse encore en traîneaux, le paysan a déjà commencé à cultiver les terres situées dans son voisinage. La rivière de la Narew la coupe en partie. On ne trouve dans son intérieur que trois villages; au milieu est situé celui de *Bialowiéz*. Près de ce dernier, le roi Auguste II fit bâtir un rendez-vous de chasse qui, depuis agrandi par Stanislas-Auguste, est maintenant en ruine.

Cette forêt est aujourd'hui placée sous la surveillance de douze gardes-forestiers. C'est dans cette forêt, qu'on peut nommer *forêt primitive*, qu'à côté de toutes sortes d'animaux sauvages se trouve notre *bison* (zubr) : il mérite une attention particulière.

Les anciens Germains l'appelaient *Wysent*; les Grecs et les Romains le nommaient *Bison*; les Moldaves, *Zimbr*; les Polonais, *Zubr* (prononcez Joubre). Le poil du bison est court, mais mou; il a une crinière et une barbe assez prononcées, et plus grandes ou plus petites, selon son âge. Ce n'est cependant qu'en hiver que la nature le revêt de cette fourrure, qu'il perd en été. Sa couleur est châtain-clair; les crins de sa tête ont, en hiver surtout, une odeur qui se rapproche de celle du musc; sa tête est énorme, eu égard au reste de son corps, et son front est voûté. Ses cornes sont noires, et, une fois cassées, elles ne renaissent plus. Ses yeux sont perçans, et leur blanc se remplit de sang lorsque l'animal est en fureur. Sa peau est deux fois plus forte que celle du bœuf ordinaire. Il a deux côtes de plus que le bœuf. Les parties naturelles sont fort peu distinctes chez les deux sexes. L'expérience a prouvé que le bison polonais pèse plus que celui d'Amérique. Cet animal passe l'été et une partie de l'automne dans les lieux humides et ombragés; dans les deux autres saisons, il cherche les lieux plus découverts. Il se frotte volontiers aux arbres, et s'enduit par là d'une croûte résineuse.

(1) C'est M. le baron Jules Brinken, chef forestier du royaume de Pologne actuel, qui est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mémoire sur la forêt de Bialowiéz*, in-4, chez Glücksberg. Ne l'ayant pas sous la main, nous avons puisé nos notes sur la forêt de Bialowiéz et sur le bison, dans le compte rendu de cette production, inséré dans le *Journ. scient. de Warsovie*, rédigé par M. Michel Ponczaszynski, et réimprimé ensuite dans un autre journal mensuel intitulé : *le Silvain* (*Sylwan*), l'un et l'autre de l'année 1827. En mettant à profit les observations de ses devanciers, tels que Herberstein, Gilibert (*Indig. nat. in Lith. de Bisoœ lith.*), Flemming (*Vollkomener teutscher Joger*), Buffon et quelques autres, M. Brinken a su leur ajouter un nouvel intérêt par sa propre expérience.

On voit les bisons se promener par troupes de trente ou quarante; mais les vieux s'isolent davantage, et ne marchent ordinairement qu'au nombre de trois ou quatre. Leur cri de ralliement est pareil à celui des porcs.

Le bison traverse les rivières lorsqu'il y est forcé, ou lorsqu'il a soif. Le vieux ne fuit pas l'homme, et il ne l'inquiète qu'alors qu'il en est attaqué. En hiver, ils se laissent approcher de vingt pas; mais si le voyageur rencontre leur bande sur son chemin, il est plus prudent d'attendre qu'ils soient partis, pour ne pas courir risque de devenir victime de leur fureur (1).

Le bison se nourrit de feuilles, d'écorces d'arbres et de plusieurs autres herbes. Il mange volontiers les boutons du tilleul et ceux de l'aune, sans toucher à l'écorce de ces arbres. On croit généralement que les bisons trouvent dans cette forêt des plantes qu'on chercherait difficilement ailleurs, et que c'est par cette raison qu'ils s'y tiennent; cependant ces plantes sont très-dangereuses pour le bétail apprivoisé. Ce sont : les *spirea ulmaria, ranunculus aeris, cnecus oleraceus,* et *anthoxantum odoratum,* très-communs en Pologne et en Lithuanie.

Ils sont plus maigres au printemps, et s'accouplent au mois de septembre. Dans ce temps, ils se livrent des combats qui sont souvent meurtriers. La femelle porte pendant neuf mois. Elle se cache dans des touffes pour se délivrer, et nourrit de son lait le nouveau-né jusqu'à l'automne. Le jeune bison croît jusqu'à l'âge de six à sept ans; les femelles n'atteignent guère que la trente ou quarantième année, tandis que les mâles vont très-souvent jusqu'à cinquante. En vieillissant, leurs dents usées ne leur permettent plus de mâcher; ils maigrissent alors, et puis ils meurent.

Dans l'âge de la force, ils terrassent les ours et autres animaux voraces. Ils sentent l'homme ou les animaux à quatre-vingts et à cent pas de distance. Pris jeunes, ils s'apprivoisent; toutefois il est prudent de ne pas s'y fier trop. Le bison déteste la couleur rouge; en la voyant, il se met en colère. Sa viande est bonne à manger.

En 1802, l'empereur Alexandre, par son oukase, adressé au gouverneur de Grodno, Benningsen, défendit toute espèce de chasse de cet animal. En 1826, M. Brinken trouva dans cette forêt trois cent quatre-vingt-un mâles vieux, deux cent cinquante-huit femelles et quatre-vingt-treize jeunes bisons, ce qui forme en tout sept cent trente-deux individus.

Plusieurs auteurs ont confondu l'animal nommé *urus,* en polonais tur, avec le bison, zubr. Aujourd'hui, ce dernier ne se trouve qu'en Pologne, et le savant *Cuvier* se trompa en disant, dans son *Règne animal,* t. I, pag. 270, » que le bison demeure actuellement dans les » forêts des Krapacks et du Caucase. »

(1) Le capitaine Franklin, dans son Voyage de l'Amérique du nord, en 1819-20-21, rapporte les mêmes observations sur les taureaux sauvages de ce pays-là.

CHAPITRE IV.

Considérations générales sur les mœurs, le caractère et la constitution physique des habitans.

Si les tableaux des mœurs et de la manière de vivre peuvent servir à semer quelque variété dans une description topographique, quelle qu'elle soit, à plus forte raison devons-nous y avoir recours pour la Pologne, où une grande diversité de peuples et de climats jette sur cette partie de notre travail un intérêt fécond et attachant. C'est aux recherches laborieuses de Thomas Swiencki, dans sa *Description de l'ancienne Pologne,* ainsi qu'aux ouvrages de J. U. Niemcewicz, de Lelewel, et de plusieurs autres auteurs, que nous empruntons les considérations suivantes sur les mœurs et l'esprit des Polonais.

Avant le septième siècle de l'ère chrétienne, les peuples slaves menaient une vie nomade. Les pères des Sarmates vivant, pour ainsi dire, dans l'état primitif de la nature, le territoire leur était commun. Cependant cet état ne pouvait pas durer toujours; dès le sixième siècle, les slaves commencèrent à se réunir en société. Procope, contemporain de l'empereur Justinien, vers l'an 562, trace le tableau suivant des premières mœurs des Slavons : « Les Slavons » et les Antes, et selon d'autres les Vénètes, » n'obéissent pas à un seul maître, mais ils vi-

» vent dans la démocratie. Ils demeurent isolés, et mènent une vie nomade. Le dieu de » la foudre est leur divinité, ils lui offrent en » sacrifice des bœufs et autre bétail; ils honorent aussi les rivières et les nymphes. Lorsqu'ils vont au combat, ils ne sont armés que » d'une pique et d'un bouclier; ils n'ont ni » chemises ni manteaux, mais ils portent des » pantalons. Ils parlent tous la même langue » barbare, et ne diffèrent point l'un de l'autre » dans leur structure; ils sont tous grands et » forts; leur teint est brun et leurs cheveux » châtains. Leur caractère n'est ni méchant ni » perfide, et, dans beaucoup de cas, ils rappellent les mœurs des Huns dans toute leur » simplicité. »

Constantin Parphyrogénite, empereur de Byzance, qui régna et écrivit au dixième siècle, atteste que les Slavons vivaient démocratiquement, et n'avaient point de chefs absolus. Des *supany* se trouvaient à la tête de leurs communes, et conciliaient les différends : ce nom de *supan* resta par conséquent dans le dialecte slavon, au point qu'aujourd'hui encore les préposés, en Karynthie et en Styrie, sont nommés *supany*. Les annales de la Pologne nous apprennent que Wladislas-le-Cracheur, lors de ses expéditions, avait auprès de lui un *supan* de la Grande-Pologne. Quant aux mœurs polonaises, nous les trouvons ainsi décrites dans l'historien polonais Dlugosz, page 43 : « Au commencement, les Polonais n'avaient » aucun rapport avec les autres nations, soit » par terre, soit par mer; leurs vêtemens » étaient grossiers, et ils les fabriquaient eux-» mêmes. Leur nourriture consistait en viande, » en poisson et en lait; ils n'avaient point de » richesses et n'excitaient pas l'envie de leurs » voisins. Ils payaient leurs impôts à leur souverain en pelisses de zibeline, de castor, de » lampart, et d'autres animaux qu'ils trouvaient dans leurs forêts; ils y ajoutaient du » poisson, du bétail et du blé; les ordres de » ce souverain tenaient lieu de lois; leurs » chaumières étaient couvertes de paille; libres et tranquilles, ils vivaient en paix entre » eux et avec leurs voisins : ce temps était un » âge d'or, de simplicité et de bonheur pour » notre nation. »

L'historien Bogoufal nous transmet à son tour les noms des douze chefs ou palatins (woiewoda).

Après la première réunion de la Chrobatie à la Pologne, par Ziémowit, les mœurs des Polonais commencèrent à changer et à suivre l'impulsion que leur donnèrent leurs rapports avec l'occident, et l'introduction du christianisme. C'est alors que les divinités païennes de ces peuples, telles que Iessa (Jupiter), Liada (Mars), Dziezdzilia (Vénus), Nia (Pluton), qui avait son temple à Gnezne; Dziewanna (Diane), Zywie Marzana (Cérès), et autres semblables, firent place au signe de la rédemption. Les temples de Krakovie, et les autels de Lelum-Polelum (Castor et Pollux), à Lysa-Gora, firent place aux autels chrétiens que Miéczyslas Ier y fit élever, et que multiplia son fils Boleslas-le-Grand. Ce dernier fut le vrai fondateur et le législateur de la nation polonaise. C'est par ses soins que la justice et la civilisation se répandirent sur cette terre. Il introduisit les Bénédictins, qui rendirent des services immenses à la Pologne; plusieurs villes furent alors bâties; à cette époque aussi fut fondé l'ordre équestre, dont la valeur et la gloire devaient porter si haut la grandeur de ce pays, avant que l'abus des prérogatives amenât l'anarchie et le désordre. Dlugosz, qui vivait et écrivait du temps de Jagellon et de Kasimir, nous donne le tableau des mœurs de cette époque, pag. 38 : « La noblesse polonaise, avide de » gloire militaire, méprise tous les dangers et » la mort même; prodigue au-delà de ses re-» venus; fidèle à son souverain, et s'occupant » de préférence de l'agriculture et de l'éduca-» tion des troupeaux; honnête avec les étran-» gers, et donnant aux autres nations des » modèles sublimes de bienfaisance et d'hos-» pitalité, elle se montre oppressive envers ses » propres paysans. Le peuple des campagnes » s'adonne à l'ivrognerie avec excès, ce qui » fait naître les querelles, les blessures, et par » fois l'homicide; toutefois, patient et habi-» tué aux travaux les plus pénibles, supportant » la faim, le froid et toutes les privations, il » croit aux sortiléges, aime la nouveauté, et » ne se fait point de scrupule du vol et du » pillage. Il se soucie peu des commodités » d'habitation. Courageux jusqu'à l'audace, il » est néanmoins prudent. »

Après la guerre de 1466, terminée heureusement, avec les chevaliers Teutoniques, la réunion de la Poméranie à la Pologne rendit le commerce florissant; et, comme l'observent Starowolski et autres écrivains, c'est de cette époque que datent l'introduction du luxe, et les premières atteintes qui furent portées à la pureté des mœurs des anciens Sarmates (1).

Jovius Ludovicus Decius, secrétaire du roi Sigismond Ier, écrivant soixante-dix ans après Dlugosz, trace ainsi le tableau des mœurs polonaises au commencement du seizième siècle: « Il est utile de remarquer, dit-il, la différence » qui existe entre les anciennes mœurs des Po» lonais et celles du temps de Sigismond Ier, » pour apprécier les heureux changemens qui » se sont opérés. Au commencement du règne » de Kasimir-le-Jagellon, les Polonais, entraî» nés dans de longues guerres, ne s'exerçaient » que dans l'art militaire. Les campagnes heu» reusement terminées, le luxe et la mollesse » remplacèrent la sévérité des vertus guerriè» res. »

Sous le règne d'Albert, les choses en restèrent au même point. Sous celui d'Alexandre, les progrès furent plus sensibles; le luxe de la table fut porté à un degré inouï; on s'épuisait en dépenses folles pour les vêtemens; des pelisses de prix et de longues coiffures, devinrent objets de mode; cependant sous ces défauts perçaient des vertus précieuses : le maintien sacré de la parole, et la tendance générale de toutes les classes des habitans vers l'étude et l'instruction, caractérisèrent ces temps où la barbarie était encore générale en Europe.

Tels étaient les vertus et les défauts de la nation polonaise quand Sigismond Ier monta sur le trône. Son père Kasimir avait déjà illustré cette nation et donné une forte impulsion au commerce. Confiant l'éducation de ses enfans à Callimach et à Dlugosz, il voulut que toute la jeunesse s'instruisît (1). Il fut ainsi le précurseur de cette époque qui éleva la Pologne à son apogée, sous le règne des deux Sigismond. Il était rare de rencontrer un gentilhomme qui ne parlât trois ou quatre langues; tous, sans exception, parlaient le latin; et c'est de cette époque qu'on a le plus d'ouvrages nationaux, écrits dans cet idiome. Le latin était la langue de la cour et de la diplomatie, comme l'est aujourd'hui la langue française. Les sciences y étaient si répandues que c'est avec justice qu'Erasme de Rotterdam dit des Polonais, dans sa lettre à Sévérin Bonar: « C'est dans ce » pays que la philosophie possède d'excellens » disciples, c'est là qu'elle forme ces citoyens » polonais qui osent être savans. »

Après la victoire de 1572, remportée sur les Tatars entre Wisniowiéc et le village de Lopuszna, où commandaient les grands-généraux Nicolas Kamiéniécki et Constantin, prince Ostrogski, les Polonais changèrent de costume et d'habitude, méprisèrent la débauche, à l'exemple de leur souverain, et s'adonnèrent à la culture des arts et des sciences.

En nous appuyant sur les auteurs du temps, juges compétens des faits qui les signalèrent, nous citerons ici littéralement quelques passages de l'Histoire du président de Thou. En parlant de la Pologne, il l'appelle « pays fertile, » plein de villes, de châteaux.... rempli d'une » noblesse courageuse, qui joint ordinairement » l'amour des lettres à l'exercice des armes. » Et plus bas, il exprime l'étonnement qu'il éprouva à la vue des gentilshommes polonais qui vinrent à Paris, en 1573, offrir la couronne des Piats à Henri de Valois: « On ne peut, » poursuit de Thou, exprimer l'étonnement de » tout le peuple, quand il vit ces ambassadeurs » avec des robes longues, des bonnets de four-

(1) En rapportant fidèlement les opinions des écrivains de cette époque, nous n'avons pas cru devoir les altérer; mais il est toutefois à observer que l'introduction des richesses et du luxe en Pologne, a été bien antérieure au quinzième siècle. Boleslas-le-Grand était peut-être un des rois les plus riches et les plus somptueux de l'Europe. Martin Gallus, premier historien polonais, qui vivait à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, nous transmet des détails sur la magnificence de ce roi. Ils seraient sans doute incroyables, si Dittmar, évêque de Mersebourg, contemporain de Boleslas-le-Grand, son ennemi le plus acharné, n'eût rapporté dans son histoire son étonnement sur les richesses du roi de Pologne : *Ineffabile dictu et incredibile.* » Dittmar les a vues, car il se trouva à Gnezne en l'an 1000, avec l'empereur Othon III.

(1) Ezacki, *Essai sur l'esprit des lois de Lithuanie et de Pologne.*

» rures, des sabres, des flèches et des carquois; » mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la » somptuosité de leurs équipages, les fourreaux » de leurs sabres garnis de pierreries; les bri- » des, les selles, les housses de leurs chevaux » enrichies de même, et un air d'assurance » et de dignité qui les distinguait supérieu- » rement..... Ce qu'on remarqua le plus, ce » fut leur facilité de s'énoncer en latin, en » français, en allemand et en italien. Ces qua- » tre langues leur étaient aussi familières que » la langue même de leur pays. Il ne se trouva » à la cour que deux hommes de condition qui » pussent leur répondre en latin, le baron de » Millau et le marquis de Castelnau-Mauris- » sière. Ils avaient été mandés exprès pour » soutenir, en ce point, l'honneur de la noblesse » française, qui rougit alors de son ignorance. » Pour ce temps-là, c'était beaucoup que d'en » rougir..... Ils parlaient notre langue avec » tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour » des hommes élevés sur les bords de la Seine » et de la Loire, que pour des habitans des » contrées qu'arrose la Wistule ou le Dniéper, » ce qui fit grande honte à nos courtisans qui » ne savaient rien, mais qui sont ennemis dé- » clarés de tout ce qu'on appelle science; aussi » quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, » ils ne répondaient que par des signes ou en » rougissant (1). »

Le célèbre Muret, au seizième siècle, comparant les nations alors réputées les plus polies et les plus savantes (les Italiens et les Polonais), se demande : « Quelle est, entre ces » deux nations, celle qui mérite qu'on la loue » davantage, sous le rapport des sciences et » des arts? Sont-ce les Italiens, dont la cen- » tième partie à peine étudie le latin et le grec, » et montre quelque goût pour les sciences; » ou les Polonais, dont un grand nombre con- » naît parfaitement les deux langues, et qui » paraissent animés d'une telle ardeur pour les » sciences, qu'ils y consacrent leur vie en- » tière (2)? »

En rapportant ces passages des auteurs étrangers à la Pologne, nous en ajouterons encore quelques-uns tirés de l'écrivain national Kromer, dans un ouvrage publié en 1574 (1). « Le peuple polonais a le teint clair, les che- » veux blonds; il est d'une belle stature et d'une » taille moyenne; la bonté et la loyauté natu- » relles se peignent sur la figure des deux sexes. » Le caractère des Polonais est franc et ou- » vert, ils aiment mieux être trompés que » tromper eux-mêmes. Plus enclins à la paix » qu'emportés vers la guerre; guidés par la » douceur et la magnanimité, ils ne sont ja- » mais vindicatifs ni audacieux. Ils suivent » l'exemple des grands, dévoués à leurs sou- » verains, à leurs chefs. Ils sont hospitaliers » et bienfaisans, ouverts et généreux dans leur » accueil envers les étrangers. Ils sont portés » à imiter les mœurs des autres peuples, et il » arrive quelquefois que la jeunesse, laissée à » elle-même, dévie du chemin du devoir : ce- » pendant toute la noblesse, ainsi que la bour- » geoisie, envoient leurs enfans aux colléges, » pour y apprendre la langue latine. Plusieurs » d'entre eux ont des maîtres particuliers. » Les filles nobles ou bourgeoises apprennent » le polonais et le latin, dans les couvens des » religieuses. Quand elles avancent en âge, » elles brodent et s'occupent de leur ménage. » Les Polonais aiment à visiter les pays étran- » gers; ils supportent patiemment toutes les » peines qui accompagnent ordinairement les » voyages, et dépensent peu. Ils acquièrent » en très-peu de temps une connaissance par- » faite de la langue du pays qu'ils visitent. Ils » imitent facilement la manière d'être et de » vivre des étrangers; plus capables d'imiter » que d'inventer, ils s'adonnent avec peine à » une seule branche d'étude, et sont plus pro-

(1) Voyez *Histoire universelle de* J. A. DE THOU, t. IV, p. 798, 819; t. VI, p. 699, in-4, édit. de 1749, et SOLIGNAC, *Histoire générale de Pologne*, t. V, p. 357.

(2) Qual' è fra le due nazioni italiana e polacca quella che merita maggior lode relativamente alle scienze ed alle arti? Sono forse gl' Italiani fra i quali si troverà appena la centesima parte che il studi il latino ed il greco, e che abbia il gusto delle scienze, ovvero i Polacchi, in mezzo ai quali un gran numero possiede a perfezione le due lingue, e che hanno un trasporto talmente deciso per le scienze et per le arti, che vi, consacrano la loro intiera esistenza.

(1) *De Situ Poloniæ et gente Polona*, dédié à l'évêque de Kuiavie, Karnkowski.

» pres aux sciences qu'aux arts mécaniques » qu'ils n'aiment pas. L'académie de Krako- » vie a déjà, depuis cent soixante-dix ans, » produit de savans mathématiciens, astrolo- » gues, philologues et philosophes. Le nombre » des médecins s'accroît chaque jour en pro- » portion des maladies qui règnent ici depuis » l'introduction du luxe et du libertinage. » L'économie n'a commencé à régner qu'au » moment où les longues guerres ont cessé. » (Il paraît qu'il s'agit ici de la guerre avec les Teutons pour la Poméranie et la Prusse, qui dura pendant cent quarante-six ans). « Les an- » ciens Polonais, nos ancêtres, poursuit Kro- » mer, ne pensaient point à amasser des ri- » chesses; ils étaient contens d'avoir satisfait » leurs premiers besoins, et vivaient en paix » et heureux dans leurs terres. Il y avait alors » moins de procès et d'envie, et plus de cor- » dialité et d'amour entre les frères, les cou- » sins et les voisins; les affaires litigieuses » pour leurs propriétés étaient bien rares, et » les parens ou les amis parvenaient presque » toujours à les terminer à l'amiable.

» Les nobles (*szlachta*), ou habitans ter- » riens, étaient nommés ainsi parce qu'origi- » nairement ils acquéraient en propriété les » terres des domaines des princes, qui leur re- » venaient par suite de leur service militaire. » De temps immémorial, leurs habitations » sont dispersées tant dans les bois que dans » les champs; chacun, dans son château ou » maison, s'occupe du ménage et de la chasse; » leurs femmes sont économes, prennent soin » de la cuisine, et font la toile, excepté celles » de la haute classe. Les femmes voyagent » dans des voitures couvertes, et les hommes » ordinairement à cheval. Les plus puissans » sont entourés d'une petite noblesse, habil- » lée de drap de même couleur. Cette assis- » tance n'est pas une nécessité, mais elle sert » à acquérir protection dans les tribunaux, » dont les places sont occupées par les grands, » ainsi que pour s'attirer la bienveillance des » sénateurs séculiers et ecclésiastiques, ou des » grands citoyens qui ont bien mérité de la » patrie. De cette manière, loin d'être humi- » liée, la petite noblesse tenait à honneur de » servir les grands, car il arrivait souvent que » les fils de ces grands chez lesquels un sim- » ple noble servait, leur donnaient protection » et asile, lorsqu'ils étaient favorisés de la for- » tune. La noblesse la plus nombreuse et la » plus puissante passait et terminait ainsi sa » vie à la cour des magnats. »

Jean Krasinski, dans son ouvrage dédié au roi Henri de Valois (1), donne, à peu près dans les mêmes termes, l'idée des mœurs polonaises.

Ce que nous disent, dans leurs ouvrages, Starowolski (2) et Levasseur de Beauplan (3), sur les changemens qui se sont opérés dans les habitudes nationales depuis le temps de Kromer paraît confirmer la décadence vers laquelle tendait la Pologne, sapée dans ses fondemens par une nouvelle extension d'un luxe qui n'était pas en proportion avec les revenus des particuliers.

Toutefois, au milieu de ces circonstances, l'activité, le courage, le caractère et les mœurs des Polonais ne cessaient d'attirer sur eux l'attention des étrangers. En effet, lorsqu'en 1659 le duc de Toscane, *Mattias,* expédia son émissaire Paul Minucci, à la cour de Warsovie, pour y négocier la succession de la couronne polonaise qu'il convoitait alors, ce même Minucci rapporta, dans sa relation manuscrite, la conversation suivante : « Comment trouvez- » vous ce pays? demanda la reine à l'émissaire » toscan.—Madame, répondit-il, malgré tous » les fléaux de la guerre qui ont attiré tant de » calamités sur ces contrés, l'on reconnaît en- » core partout la fertilité du terrain, et l'acti- » vité des paysans dans le rétablissement des » dommages causés. — Sachez, monsieur, ré- » pliqua la reine, que la nature de ces habitans » est de se plaindre du présent sans se rappeler » le passé, et sans craindre l'avenir; ainsi » donc s'il arrive que l'ennemi saccage une » ville et s'en aille, les citoyens de la même » ville rentrent le lendemain et la rebâtissent, » comme vous l'avez vu pour la ville de Wra- » tislaw, reconstruite en peu de temps, et en » face de l'ennemi qui n'en était séparé que » par la largeur de la Wistule (4). »

(1) Joanni Crassinii *Polonia*, 1574.

(2) *Polonia, sive Status regni Polon. Descrip.*, 1632.

(3) *Description de l'Ukraine*, 1660.

(4) Domande fatte dalla regina al sig. Minucci :

Bernard O' Connor, Anglais, médecin du roi Jean Sobieski, a tracé aussi le tableau des mœurs comme il les a vues. Partout la magnificence et la grandeur frappaient ses yeux. Nous nous contenterons de citer ici un passage de sa *Description de la Pologne,* qui pourra servir de réponse à tant d'autres descriptions étrangères, fabriquées avec une inconcevable prévention par les soi-disant *Observateurs* ou *Voyageurs modernes en Pologne,* etc., etc. Cependant on voit encore à présent, avec peine, des auteurs qui s'obstinent à croire aveuglément à ces *autorités compétentes,* et qui ont la hardiesse de répéter dans leurs *nouvelles* productions un ramas de *vieilles* absurdités, prises au hasard, çà et là, sans aucune appréciation préalable.

« Les Polonais, dit O' Connor, sont doués » de beaucoup d'esprit, d'une forte constitution, ne souffrent point de mollesse, et bravent toutes les fatigues. Ils s'exercent à la » chasse, se rasent la tête, portent des moustaches ; leur maintien est noble ; la canne » en main, le sabre au côté, ils ont avec celui-ci un petit sac orné d'argent, où ils mettent un petit couteau et une pierre à feu. » Ils se lavent journellement, depuis l'enfance, » la tête et le cou dans l'eau froide. Ils sont » sincères, honnêtes, et très-hospitaliers envers les étrangers. La noblesse s'instruit depuis la première jeunesse. Ils ont parmi eux » plusieurs savans du premier ordre, en mathématiques, en histoire, en éloquence, en » philosophie, en poésie, et particulièrement » dans le barreau. Dans tous ces genres, ils » ont rendu les plus grands services. Et je suis » convaincu, poursuit O' Connor, que les Polonais auraient rendu des services beaucoup » plus importans au monde savant, si le manque d'imprimeries, par suite des guerres et » des malheurs qui ont agité la Pologne, n'arrêtait l'impression des plus précieuses productions enfouies dans l'oubli. Les Polonais » sont tellement endurcis à toutes les intempéries de l'air, qu'ils supportèrent, malgré » une neige constante, toute la campagne de » 1663, contre les Moskovites. Leur habit, » *juste-au-corps,* ne va guère qu'au-delà des » genoux; il est accompagné d'une pelisse; ils » se servent aussi de manteaux de zibelines, » qui coûtent souvent plus de 1000 ducats. » Les moins riches les portent garnis de fourrures de léopard, de tigre et de lynx. Les » femmes, du temps de Jean Sobieski, s'habillaient toutes à la française : aujourd'hui, » sous Auguste II, elles ont sur leur tête des » bonnets de fourrure. Les Français emportent » des sommes énormes pour les modes. Plusieurs familles se ruinent par le luxe, car les » gens des nobles sont aussi richement habillés qu'eux-mêmes. Ils font construire des » châteaux aussi magnifiques que ceux d'Italie ; ils préfèrent l'habitation du rez-de-chaussée. Ces châteaux ont des dépendances (*officyny*), telles que la cuisine, l'écurie et autres. L'ameublement de l'intérieur est en » riches étoffes brodées d'or. Leurs maisons » situées près des frontières tatares ne sont » pas aussi soignées, à cause des fréquentes

« Como piacciono a V. S. questi paesi? al che replicai: » Sacra maestà, nelle rovine cagionate dalle tante » guerre si riconosce ben ancora la fertilità del paese » et la disinvoltura de' paesani nel risarcire il » guasto. Sappiate (mi soggiunse), che la natura di » questi abiattori è di dolersi del presente senza ri» cordarsi del passato, e senza temere dell' avve» nire, e per questo se il nemico hoggi distrugge » una città e si parte, i cittadini della medesima » tornano domani a riedificarla come havete veduto » di Wradislaw rifatta in poco tempo in faccia il » nemico non più lontano che la larghezza della » Vistola. »

Voyez *Relazione Mss. di Paolo Minucci fiorentino del negoziato fatto alla R. Corte di Polonia in proposito della successione che si trattava del principe Mattias di Toscana a quella corona l'anno* 1659. Ce manuscrit, avec plusieurs autres, très-précieux pour l'histoire de Pologne, se trouve chez le savant professeur Sébastien Ciampi, autorisé par le gouvernement du royaume de Pologne, à recueillir en Italie tous les documens qui peuvent intéresser l'histoire polonaise, et qui conserve à cet effet une correspondance très-active. Quant au passage cité, nous l'empruntons à l'article de M. Ciampi, fait à propos de l'*Histoire de Pologne* publiée à Milan par l'abbé Silvestre Ligurti (2 vol. in-12, chez Fortun. Stella, 1825), et qui se trouve inséré dans le n° LXII de l'excellent journal scientifique intitulé *Antologia di firenze*, paraissant sous la direction de son fondateur-directeur M. G. P. Vieusseux.

» incursions de ces hordes nomades. Il y a peu » de jardins dans ce pays, et si les Polonais » avaient plus de poires et de pommes, ils en » auraient tiré un grand profit en épargnant le » blé dont ils font la bierre. On trouve des » bains dans presque tous les villages; les da- » mes ne sortent ordinairement qu'accompa- » gnées de femmes âgées, espèce de matrones » surveillantes qui ne sont là que pour la » forme, car les Polonaises sont très-fidèles à » leurs époux. Les hommes, de leur côté, ont » une estime et un attachement inviolable » pour leurs femmes, cependant ils ne les lais- » sent pas prodiguer leurs biens. Les noces du- » rent communément pendant trois jours. On » accompagne ordinairement, à cheval, le » futur époux à l'église, tandis que la future » s'y rend en voiture. Dans les cérémonies fu- » néraires on voit suivre trois cavaliers, dont » dont l'un porte le glaive, l'autre la lance, et » le troisième une flèche, que l'on brise, vers » la fin de la cérémonie, contre le catafalque » du défunt. »

En général, les mœurs des Polonais suivaient l'exemple et l'impulsion que donnaient les princes. En 1596, avec la reine Anne, la dernière de la race illustre des Jagellons, épouse d'Étienne Batory, cessa la pratique des mœurs vraiment nationales et des usages antiques (1). Depuis, le germanisme envahit la Pologne: Sigismond III le favorisait tellement qu'il fit châtier son fils Wladislas, qui refusait de se costumer à l'allemande.

Sous Jean-Kasimir et Marie-Louise de Gonzague, les usages français prévalurent à la cour de Pologne. Les goûts étrangers prenaient peu à peu la place des anciennes habitudes des Sarmates. Plusieurs grands citoyens déclamaient hautement contre cette corruption (2); mais la nouveauté prévalut, on dédaignait de suivre les sages conseils, et la Pologne penchait insensiblement vers sa décadence. Les voix de Skarga, de Piasecki, de Lubienski, de Fredro, de Starowolski, d'Opalinski, et au dix-huitième siècle celle de Zaluski, furent des voix perdues dans le désert; et le règne des deux Auguste de Saxe, qui ne savaient pas même la langue polonaise, mit l'ancienne république sur le bord d'un précipice dont ne purent la tirer les efforts des Polonais, sous le règne de Stanislas-Auguste.

Toutefois sous ce règne, si déplorable sous le rapport politique, l'esprit et les mœurs des Polonais commencèrent à reprendre un nouveau caractère. La lutte mémorable entre les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale et la métropole, avait appris aux peuples à réclamer leurs droits contre la force et l'oppression. Sur notre continent, il était réservé à deux seules nations, la France et la Pologne, d'appliquer à leur propre existence les droits du nouveau monde; et tandis que la première se préparait lentement au développement du drame le plus imposant qui ait jamais frappé les yeux, la seconde le devançait, pour ainsi dire, dans la pratique de tous les principes; car ce que les autres peuples réclamaient, la Pologne le possédait déjà, et il ne s'agissait plus que de l'étendre sur toute la population.

D'abord, et aussitôt après la suppression universelle des jésuites, en 1773, de cette plaie si long-temps incurable en Pologne, une nouvelle existence s'ouvrit pour ces contrées. L'institution d'une *commission d'éducation publique,* inconnue aux autres peuples et qui leur servit de modèle, amena les changemens les plus salutaires. Plusieurs familles riches et puissantes contribuèrent beaucoup, par des subventions volontaires, à l'embellissement du pays, qui vit s'élever sur différens points des édifices magnifiques et élégans; les talens furent encouragés; les artistes des pays étrangers vinrent contribuer de toutes parts à jeter un charme nouveau sur une société voluptueuse et brillante, et aucun ne s'en retournait sans avoir été généreusement récompensé.

L'introduction d'un grand nombre de livres utiles multiplia le nombre des lecteurs. Elle ouvrit les yeux de la multitude, et la raison prit la place des préjugés et des superstitions. Ceux-là même qui avaient puisé leurs connaissances dans l'enceinte secrète des colléges jésuitiques, les consacrèrent au bien de la patrie. C'est au milieu de ces efforts généraux que la Pologne produisit une longue suite d'hommes célèbres dans toutes les branches des sciences,

(1) Piasecki, *la Chronique Européenne,* p. 174.

(2) *Voyez* A. Maximiliani: Fredro, *Fragmenta seu Belli et Togæ notationes.*

des lettres et des arts. C'est alors que d'une foule de brochures et d'autres petites productions jaillit cet esprit d'observation, cette soif de connaître, qui devait brûler des âmes ardentes, et incapables de repos du milieu au calme qui régnait alors en Pologne.

Dans les assemblées des diètes on entendit prononcer des discours pleins de cette éloquence claire, mâle, et empreinte de grandes beautés énoncées exclusivement dans le pur idiome polonais. Ce perfectionnement passait aussi chez les auditeurs dignes d'apprécier le vrai talent; et un public plus éclairé formait des orateurs plus habiles.

Des écoles s'ouvraient sur plusieurs points de la république. La congrégation des piaristes encourageait, par une noble émulation, l'accroissement et les progrès des écoles séculières. On avait établi une société élémentaire à l'effet de composer des ouvrages classiques pour l'instruction de la jeunesse, et dans son sein les savans contractèrent, chacun dans leur sphère respective, l'obligation d'écrire des traités.

Les universités de Jagellon et de Batory reprirent une nouvelle vigueur; les sciences exactes ne furent plus séparées depuis des connaissances capables de former de vrais et de vertueux citoyens : c'était le roi Stanislas-Auguste lui-même qui présidait à ce grand œuvre et en surveillait l'accomplissement.

A côté de ce changement subit des mœurs et de l'esprit national, à l'ouverture de la diète de 1776, on avait senti le besoin impérieux de modifier certaines lois qui, introduites depuis plusieurs siècles, successivement et suivant les besoins de chaque époque, exposaient alors l'administration de la justice à l'anarchie et à l'arbitraire. A cet effet, André Zamoyski traça le projet d'une réforme dans la législation, en 1778, qui servit de prélude à celle de 1791. Ainsi l'œuvre de Zamoyski précéda de douze années entières la convocation des États-Généraux en France, comme la situation polonaise du 3 mai 1791 devança de cinq mois celle des Français du 3 septembre 1791. Un temps viendra où l'histoire signalera encore avec plus de justice les rapports qui existent entre les révolutions de ces deux pays; c'est alors que le caractère polonais brillera dans tout son éclat : en France on a vu la noblesse lutter de toutes ses forces contre un nouvel ordre de choses, et en Pologne, au contraire, une vieille aristocratie aller au-devant des besoins du peuple, et lui présenter d'une main généreuse plus de franchise et de liberté qu'il n'en demandait. Le monde entier connaît les travaux mémorables de la diète constituante (1788-1792). Ces travaux attirèrent sur elle l'admiration des publicistes les plus célèbres. Si, depuis, l'influence déplorable des intrigues étrangères et des traîtres à leur patrie entraîna la Pologne dans l'abîme, sa gloire n'en restera pas moins belle et moins pure. Les souvenirs de la confédération de Bar, ceux de la guerre de l'indépendance nationale, enfin le spectacle imposant d'un peuple opprimé par une main de fer, et qui ne désespéra jamais de ses propres destinées, voilà des élémens de gloire et de grandeur qui survivront à l'anéantissement, et passeront à la postérité plus baux et plus durables. « Les Polonais, dit » un historien moderne (1), furent une nation » fière et brave, loyale et généreuse par caractère, capable de dévouement, et susceptible des plus grands sacrifices. Leur histoire » est pleine de nobles traits de courage; » nulle part on ne vit de plus beaux exemples » de cette vertu chevaleresque dont la France » prétend avoir conservé les traditions. Les » Polonais allient aux qualités morales la force » et la beauté du corps. La maison d'un gentilhomme fut toujours l'asile des vertus domestiques et d'une généreuse hospitalité. » Long-temps les nobles conservèrent dans » leurs mœurs une simplicité patriarcale..... » Leur sobriété ne laissait point de prise à » la corruption; aussi les Polonais ont-ils » conservé leurs mœurs pures, plus long-» temps qu'aucune nation de l'Europe. Il ne » fallut pas moins que deux siècles d'anarchie, » et le long séjour des troupes étrangères dans » leurs provinces, pour altérer cette simplicité » d'habitudes si favorable aux vertus qu'im-» pose la liberté. »

Toutes les contrées du globe furent foulées par les Polonais dispersés, évoquant chaque

(1) M. Léon Thiessé, *Résumé de l'histoire de Pologne*. Paris, 1824. Deux. édit., p. 6 et 7.

jour l'ombre de leur patrie. Aimables, et doués de cette grâce familière qui fait le charme de la société intime, ils justifièrent comme individus le titre de *Français du Nord*. Comme guerriers, se groupant ensuite autour des drapeaux français, ils restèrent fidèles jusqu'au dernier moment, à cette *cocarde tricolore dont la destinée fut de faire le tour du monde!* « J'en appelle à vous, braves camarades, » dit un de leurs généreux compagnons d'armes dans les dernières guerres; « j'en appelle à vous » qui avez servi dans les mêmes rangs, qui » avez partagé les mêmes dangers, et qui avez » sympathisé de si bon cœur avec les Polo- » nais; vous avez plaint leur sort, vous avez » rendu justice à leur valeur, vous avez fait » des vœux sincères pour les voir rentrer dans » leur patrie. Ces sentimens que les Polonais » vous ont inspirés, ainsi qu'à tous les gens » de bien, font le plus bel éloge de leur carac- » tère national (1). »

De valeureuses légions virent, en 1806, leur patrie se régénérer sur les bords de la Wistule et du Niémen. L'espoir d'une insurrection prochaine leur apparut. Le statut constitutionnel du grand-duché de Warsovie rappela, quoique faiblement, celui du 3 mai; la liberté individuelle et universelle fut alors fondée sur les droits de l'homme; l'esclavage demeura aboli, et magnats, gentilshommes, bourgeois, paysans, devinrent tous égaux devant la loi. Le patriotisme, le courage, le caractère et les mœurs des Polonais étonnèrent alors leurs amis et leurs ennemis. Et si, au milieu des bouleversemens et des guerres qu'elles a supportées, si, au milieu des différens régimes qu'elle a subis, la Pologne compte encore dans son sein quelques hommes isolés qui plient aveuglément à la volonté du pouvoir étranger, la masse des habitants, pure et vigoureuse, a conservé pour ses libertés nationales un amour si indélébile, qu'avec le concours de circonstances favorables la nation polonaise pourrait donner encore au monde le spectacle d'une renaissance complète. Ce ne fut donc pas en vain que le savant, le philosophe et philanthrope Staszic, en terminant son opuscule, au moment des lueurs d'une régénération prochaine de la Pologne, s'adressait ainsi à ses compatriotes : « Brave nation! » je t'avertis, profite du temps. Tu as déjà un » point fixe sur ta propre terre, où tu peux » te réunir et t'armer. Agis donc tout en- » tière, comme tu pourras, avec des moyens » soit légitimes ou illégitimes, ouverts ou » secrets. Tâchez, vous tous, d'être les plus » nombreux sous les armes. N'ayez point égard » aux événemens les plus désastreux, et s'il ne » vous était pas possible de recouvrer votre » entière existence politique, essayez au » moins de conquérir, les armes à la main, » votre nationalité, votre idiome, vos lois et » vos emplois. Vous êtes valeureux, depuis » des siècles comme des Hongrois : honte » donc éternelle à vous si vous n'obtenez au » moins leur indépendance. C'est un lâche, » qui seulement étant armé, rentre dans un » esclavage abject (1). »

Cette opinion sur la constance patriotique et le caractère des Polonais, opinion qui a été partagée par plusieurs auteurs de l'Europe savante, a été si vivement sentie par M. John Bowring, que nous ne pouvons nous empêcher de citer encore ici le passage suivant tiré de son remarquable ouvrage : « Quoique la pers- » pective d'une amélioration politique pour la » Pologne, dit cet écrivain distingué, soit en- » core éloignée et couverte de nuages, une con- » solation reste pourtant à ce peuple infortuné, » c'est qu'il n'a jamais laissé passer inaperçue » aucune chance d'espoir et de délivrance. Les » Polonais se sont souvent trompés dans leurs

(1) « Me ne appello a voi, bravi commilitoni, che avete servito nelle stesse file, che avete divisi gli stessi pericoli, e che simpatizzaste con animo dolce e fraterno con i Polacchi; voi avete compianto la sorte loro, voi avete reso giustizia al loro valore; voi formaste dei voti sinceri per vederli rientrare nella loro patria. Questi sentimenti che i Polacchi vi hanno inspirato, egualmente che a tutte le persone dabbene, forma il maggior elogio del loro carattere. » *Gl' Italiani in Russia*, tome I, p. 139, Florence, 1826. *Voy.* aussi les *Observations sur la Pologne et les Polonais, pour servir d'introduction aux Mémoires de Michel Oginski*, page 133.

(1) *De la Statistique de Pologne, aperçu rapide des connaissances nécessaires à ceux qui veulent délivrer ce pays, et à ceux qui veulent y gouverner*. Warsovie, 1807, in-8, p. 35, 36.

» calculs, mais ils ont été prodigues de leur » vie toutes les fois qu'ils ont entrevu quel- » que lueur de régénération. Ils ont constam- » tamment fait les plus grands sacrifices, ce qui » est au moins une preuve de leur dévouement » et de leur sincérité. Le perfectionnement de » ce peuple doit être basé sur un système d'é- » ducation plus général et plus étendu : et » tant que l'histoire de la Pologne sera pré- » sente au cœur des Polonais, il est impossible » que des mouvemens patriotiques ne s'y ré- » veillent pas avec énergie (1). »

On conçoit bien que tout ce que j'ai dit sur le caractère et les mœurs de la nation polonaise n'a rapport qu'à la noblesse. Le tiers-état fut très-peu nombreux en Pologne, et la classe agricole n'avait aucune part au gouvernement. Le peuple, généralement bon, était plongé dans l'ignorance. Admis aujourd'hui aux bienfaits de la loi dans une partie de la Pologne (dans le royaume actuel et dans le grand-duché de Posen), il suivra rapidement les autres nations en civilisation, et avec sa rare intelligence il rendra la Pologne aussi intéressante par son industrie, qu'il l'a déjà rendue célèbre par sa valeur et ses vertus guerrières.

CHAPITRE V.

Les Juifs en Pologne.

L'ÉTABLISSEMENT des Juifs en Pologne, leur population croissant dans une proportion effrayante; leur dépendance de chefs inconnus, guidés eux-mêmes par des mains invisibles; ce peuple mal connu, qui ne reconnaît d'autre patrie que la Palestine, et traite en contrée étrangère les lieux où il est né; qui, sacrifiant tout aux intérêts de la masse, adonné seulement au commerce et méprisant l'agriculture, possède des richesses immenses, et paralyse toute mesure du gouvernement qui tendrait à le nationaliser : tout cet ensemble d'abjection et de force cachée, de servitude générale et de tyrannie individuelle, mérite une attention spéciale, dans un pays pour lequel ils sont devenus un plaie permanente et incurable.

Nous emprunterons donc les principaux détails qui vont suivre à un écrit portant pour titre : *Aperçu sur les Juifs de Pologne, publié en* 1818 *par Vincent Corvin, comte Krasinski général de division, maréchal de la diète.* Dans cet ouvrage l'auteur s'appuie sur les publications de ses prédécesseurs, et surtout sur un écrit où le célèbre Thadée Czacki a su rassembler les observations les plus intéressantes.

La Pologne, devenue chrétienne dans le dixième siècle, se trouva promptement à la hauteur des lumières de cette époque et se réunit à l'Europe, en agrandissant ses liaisons commerciales et en faisant de son pays un dépôt commun des marchandises asiatiques et de celles du midi de l'Europe. Riche par son agriculture et par les productions si nombreuses de son sol, qui renferme aussi de nombreuses mines d'or, d'argent, de sel, ce pays présentait de grandes ressources pour le commerce.

A la même époque, l'esprit d'intolérance et d'avidité força beaucoup de familles juives à quitter leurs établissemens en Allemagne pour venir se fixer dans ce pays. Wenceslas Grabowski rapporte dans son ouvrage sur les Juifs polonais (1), que ce fut vers l'an 1096 qu'on vit les premiers Juifs en Pologne.

La même année vit refluer de la Bohème beaucoup de ces proscrits, qui trouvèrent en Pologne protection et repos. Néanmoins le nombre des Juifs allemands dut être supérieur à celui des Juifs bohémiens, si l'on en juge par l'idiome germanique qu'ils ont conservé jus-

(1) « Though the prospects of political melioration for Poland are remote and shadowy, yet this consolation is left,—that of any situation in which a chance of redemption has offered itself, the Poles have at all times availed themselves. They may have erred in their calculations; but they have been prodigal of their existence wherever they indulged a hope.—They have made great sacrifices; and that is the best evidence of their sincerity. The improvement of the people is going on under a most extensive system of education : and while the history of Poland is present to the minds of Poles, it is impossible that a patriotic feeling should not grow up spontaneously. »

Voyez *Wybor Poezyi Polskiey — Specimen of the Polish poets; with notes and observations on the literature of Poland*, by John Bowring. London, 1827. 1 vol. in-12, p. xxv préf.

(1) Ed. de 1611, § 4, p. 3.

qu'à nos jours dans leurs prières et leur langage habituel.

Ils ont été connus bien antérieurement dans les provinces méridionales de la Pologne et en Russie.

Les Rabbins font mention, dans leurs écrits, de royaumes juifs qui devaient exister non loin des bords de la mer Caspienne.

Le fameux géographe arabe Ebnhaacul, qui écrivit au commencement du dixième siècle, parle d'un royaume juif arrosé par la rivière Atel (1) (synonyme de Volga), qui devait être fameux par son agriculture, et dont le gouvernement se composait de neuf juges suprêmes. Il ajoute que le roi de cet État demeurait dans sa capitale, nommée Bat; qu'il avait une garde de douze cents soldats. Massoudy, autre géographe, contemporain du premier, dit qu'il y avait un royaume en Russie, nommée Koasar, dont la plus grande partie des habitans étaient Juifs (2); que le roi, ainsi que les principaux magistrats, suivaient la religion de Moïse, et que la capitale du royaume s'appelait Amol.

Le moine Nestor, écrivain russien (3), rapporte que les Juifs du royaume de Koasar envoyèrent des ambassadeurs à Wladimir-le-Grand, duc russien, avec des présens considérables, en lui proposant d'apostasier et de devenir Juif. Il leur répondit que Dieu réprouvait leur religion, puisque Jérusalem n'était pas en leur pouvoir, et qu'il ne croyait pas que cette religion fût bonne, puisque Dieu ne la protégeait pas.

Si les Juifs n'eussent pas possédé alors un pays étendu, s'ils n'eussent pas joui d'une certaine considération, ils n'auraient jamais osé faire une pareille proposition à un aussi puissant souverain. Dans le onzième siècle, la littérature des Juifs russiens fut considérablement enrichie (4). Benjamin de Tudella ne dit presque rien des synagogues polonaises, tandis qu'il parle beaucoup, peut-être même avec exagération, des richesses des Juifs russiens.

Quand Boleslas II, roi de Pologne, conquit, en 1074, Kiiow, capitale des ducs russiens, les soldats polonais brûlèrent les maisons juives qu'ils y trouvèrent (1). La première charte donnée aux Juifs, et que les annales polonaises ont conservée, fut accordée par Boleslas, duc de la Grande-Pologne, l'an 1264. Kasimir-le-Grand, à qui l'histoire reproche trop de faiblesse pour Esther, jeune Juive, née à Opoczno, donna sa sanction royale à ce privilége, et lui donna même plus d'extension. Krakovie, à cette époque, était une ville anséatique, unie par traité avec quarante autres villes de l'Europe. Ses relations commerciales durent êtres fort étendues, si l'on en juge par les cités qu'on y voit encore à présent et qui furent destinées au commerce par Kasimir-le-Grand (2). La Bourse qui existe encore aujourd'hui à Krakovie est une des plus belles de l'Europe.

Quand ce même Kasimir-le-Grand donna à Charles, empereur des Romains, sa petite-fille Élisabeth, née de sa propre fille Élisabeth et de Boguslas, prince de Stolpe, Wierzynek, bourgeois de Krakovie, demanda à son souverain l'honneur d'offrir à la jeune mariée 100,000 florins d'or comme présent de noces, somme immense pour ce temps-là, et égale à la dot que la roi avait donnée à sa petite-fille.

La religion chrétienne, encore dans sa pureté, ne permettait alors ni usure, ni commerce illicite; les seuls Juifs pratiquaient l'une et l'autre; ils commencèrent à jeter les fondemens de cette haine que tous les États en général leur ont portée depuis. Toujours sobres, vivant de peu, accoutumés aux humiliations, allant droit à leur but sans examiner le chemin qu'ils parcouraient, ils amassèrent, sous le

(1) Mose Hercen, éd. de Viston, an. 1733, p. 355, appelle la rivière Volga, Ethel. Constantin Porphyrogénète, *de Administrando imperio*, p. 337, appelle la même rivière Atel.

(2) *An arabian traveller of the tenth century, translated from a manuscript in his own possession.* London, 1800, in-4°.

(3) Édit. de Leipzig, 1744, p. 101.

(4) Dans le catalogue de la bibl. du Vatican, n° 300, p. 288, se trouve un fameux ouvrage d'Alp-Hathore, qui explique les livres de Moïse, écrit en Russie en 1094.

(1) Dlugosz, dans la même année.

(2) Martin Bielski, éd. de Krakovie, 1597, p. 238, cite jusqu'à cinquante-cinq villes ou bourgs que Kasimir-le-Grand avait fondés, entourés de murs ou fortifiés.

règne suivant, des richesses énormes ; et, leur population ayant augmenté en raison triple de celle des chrétiens, le gouvernement en conçut des inquiétudes.

Le grand-duc de Lithuanie Witold, cousin de Wladislas-Jagellon, accorda aux Juifs de Lithuanie le même privilége que Kasimir-le-Grand leur avait concédé en Pologne.

Louis de Hongrie, qui monta sur le trône de Pologne en 1371, gendre de Kasimir et son successeur, n'ayant pas hérité de sa bienveillance pour les Juifs, décréta leur proscription.

Wladislas-Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui épousa Hedwige d'Anjou, fille de Louis, et sépara de la Pologne la Hongrie, dont Marie sa fille eut la couronne, ordonna aux Juifs, qui portaient encore tous le costume polonais, d'y ajouter un morceau de drap rouge. On défendit aux chrétiens d'acheter leur viande, de manger et de communiquer avec eux, sous peine d'excommunication. Étienne Batory et Sigismond III donnèrent leur sanction royale à ces décrets.

Le roi Jean Olbracht, craignant une population toujours croissante, et qu'on ne pouvait plus évaluer, ordonna que les Juifs qui demeuraient éparpillés dans les villes, se réuniraient dans un faubourg particulier de chaque ville, et qu'ils seraient sous la surveillance des bourgmestres. En 1496, voyant que les Juifs prêtaient à usure aux jeunes gens de famille, qui sacrifiaient tout pour avoir l'honneur d'aller combattre les ennemis de la pâtrie ; qu'ils possédaient des hypothèques énormes sur toutes les principales maisons, ruinées par leurs intérêts excessifs, et remarquant en eux le dessein de s'approprier les terres et les fortunes de ces jeunes nobles, comme l'avaient fait les moines en France et en Allemagne, lors du départ de la noblesse pour la conquête de la Terre-Sainte, Jean Olbracht anéantit toutes leurs inscriptions hypothécaires, leur défendit d'user des droits de la noblesse et d'acheter des terres, leur faisant toutefois rembourser, avec un intérêt raisonnable, les sommes qu'ils avaient prêtées (1).

(1) *Volumina legum*, p. 254 : recueillis par Stanislas Konarski.

Sous Sigismond Ier, riches déjà de l'argent du pays qu'ils s'étaient approprié, tant par la voie du commerce que par suite de leurs inscriptions hypothécaires sur les biens de la noblessse, les Juifs ourdirent un traité, qui fut conclu par les anciens de leur culte, tendant à faciliter aux Turcs l'entrée de la Pologne, et à leur procurer les moyens de subjuguer le pays : les annales polonaises en font mention, quoique Pierre Kmita et Choinski, chancelier de la couronne, n'en aient laissé aucune preuve suffisante dans leurs mémoires (1) ; ils disent seulement qu'ils se sont mieux défendus avec leur argent qu'avec leur plume.

Les Juifs, en 1540, avançaient déjà dans leurs écrits qu'il n'y avait dans toute la Pologne que cinq cents marchands en gros, chrétiens, tandis qu'il s'y trouvait trois mille deux cents Juifs, et qu'ils avaient neuf mille six cents artisans travaillant l'or, l'argent, le plomb, ou fabriquant des étoffes. Toutes les lois polonaises ont constamment défendu aux Juifs de commercer sur l'eau-de-vie, de tenir des auberges (2) et de trafiquer avec les paysans qu'ils appauvrissaient en les rendant ivrognes, et en leur ouvrant ainsi le chemin du vice.

Ils fournissaient deux fois autant de recrues en raison de leur population (3), que les chrétiens. On leur donna à chosir sur toute la cour un seigneur (4) qui devait les administrer, tenir leur registre de population, les juger, etc.

Sigismond-Auguste fut étonné de leur énorme population, qui s'augmentait chaque jour. Voyant qu'ils parvenaient à se soustraire à toute espèce d'impôts, et qu'ils essayaient d'établir dans tous leurs écrits leur supériorité sur les chrétiens, il les soumit à une capitation. Ils représentèrent en vain que cette mesure était contre leurs lois (5) ; après beaucoup de débats, il fut ordonné que chaque Juif, homme ou femme, paierait un florin de

(1) Sinodq, an 1420.

(2) An. 1538. *vol. leg.* I, p. 254.

(3) *Vol. leg.* I, p. 375, an 1511.

(4) Le premier gouverneur des Juifs fut Michel de Brzesc, selon la nomination de Sigismond Ier, an 1506.

(5) David puni du ciel par la peste, pour avoir compté son peuple.

Pologne par tête (1). On croyait qu'il y avait déjà deux cent mille individus de cette nation; le recensement se fit, et la cour fut fort étonnée de ne voir sur la liste de la capitation que seize mille cinq cent quatre-ving-neuf Juifs des deux sexes (2). On prétend qu'étant à dîner à Knyszyn, Sigismond-Auguste se contenta de dire à son ami d'enfance, François Krasinski, évêque de Krakovie, fameux par les efforts qu'il fit pour entretenir la paix religieuse en Pologne, et qui, ce jour-là, parlait encore au roi contre l'inquisition et la sorcellerie : « Dites-moi, mon-» sieur, vous qui ne croyez pas que le diable » puisse se mêler de nos affaires, vous qui n'a-» joutez pas foi aux sorciers; dites-moi comment » il se fait que les Juifs, qui étaient deux cent » mille hier, ont pu se cacher sous terre, » pour ne paraître que seize mille cinq cent » quatre-vingt-neuf aujourd'hui qu'il s'agit de » payer la capitation? » — Votre Majesté sait, » lui répondit-il, que les Juifs n'ont pas be-» soin du diable pour être sorciers. »

A la première diète, on leur défendit, sous peine de mort, de faire le commerce des chevaux (3), et de tenir aucune ferme ni auberge.

Comme le costume des Juifs riches ne différait en aucune manière de celui des seigneurs de la cour, on leur défendit de porter des colliers d'or, ce qui était une prérogative de la noblesse, ainsi que des sabres et des épées ornés de pierres précieuses.

Les nobles polonais gardaient encore la coutume, qui venait des anciens chevaliers romains, de porter des bagues d'or où étaient gravées leurs devises et leurs armes. Les Juifs s'étant mis en possession de ce privilége, la loi le leur défendit expressément (4), et il leur fut seulement permis de graver sur leurs bagues des signes de commerce, le nom de la sainte Jérusalem (1) ou celui de la rivière Sabation (2).

Le cardinal Commendoni, nonce apostolique près de Sigismond-Auguste, parle beaucoup des Juifs, et dit qu'ils s'habillaient comme les nobles et les bourgeois, et dépassaient même les premiers en luxe.

A cette même époque, ils furent chassés de la Prusse (3).

Sous Sigismond III, les Juifs par leur nombre et leurs richesses, formaient presque un État dans le pays. Ils imprimaient beaucoup de livres où ils tournaient en dérision les rits de la religion chrétienne, et ils essayaient d'y prouver que la Pologne pouvait devenir une seconde Idumée, si les Polonais consentaient à changer de religion et à suivre la loi de Moïse; ce qui porta la diète à rendre un décret revêtu de la sanction royale, portant que tout Juif qui oserait, dans ses écrits, se moquer des rits chrétiens serait déporté.

La multitude de ces ouvrages causa une espèce de rixe entre les écrivains chrétiens et les écrivains juifs. La Pologne, qui possédait alors beaucoup d'imprimeries (4), fut inondée de pamphlets par les deux partis. Dans la chaleur de cette lutte littéraire, un médecin de Krakovie, nommé Szleszkowski, ayant publié contre les médecins juifs un ouvrage rempli de diatribes indécentes, un étudiant de Krakovie y répondit par un poëme où, faisant parler les morts (5), il dit que ni Rhadamante ni Minos n'ayant pu décider quels étaient ceux

(1) Un florin de Pologne valait alors, en comparaison de celui d'aujourd'hui, 9 fl. 18 gros (plus de 6 fr.).

(2) Voyez le livre de recette, an 1551, 52, 53. Bibliothèq. de Czacki, actuellement unie à celle des Czartoryski, à Pulawy.

(3) *Vol. leg.*, p. 607.

(4) Le second *Statut*, art. 8.

(1) *Acta Met. regnante Sigism. I*, an 1540.

(2) De la rivière Sabation, § 8, où parle Manassès ben Israel, de l'espérance d'Israël, p. 65. Après lui, Wolfius, *Bibl. Herb.*, an 1715, t. II, p. 141, dit que deux Juifs polonais, après avoir fait un grand pèlerinage, imprimèrent en langue allemande la description de cette rivière : cet ouvrage fut brûlé par les Jésuites, à Breslau.

(3) *L'Histoire de Prusse*, par Baczko, an. 1795, Konigsberg, p. 437.

(4) Voyez *Tableau synoptique de l'esquisse chronologique de l'Histoire de la littérature polonaise*, extrait de l'*Atlas des littératures*, publié par Adrien Jarry de Mancy.

(5) L'ouvrage de Szleszkowski fut imprimé pour la première fois en 1623; 2e édition, en 1649. Krakovie.

des médecins juifs ou chrétiens qui les servaient le mieux, ces juges équitables destinaient des récompenses égales aux uns et aux autres, sans s'informer de leur religion. Cette guerre de plume finit, au grand préjudice des imprimeurs.

Si, d'un côté, l'intolérance jésuitique et les vexations des starostes, sous Jean-Kasimir, contribua puissamment à la perte des Kosaks pour la Pologne; d'un autre côté, on doit attribuer la révolte de ces peuples, en Ukraine et en Zaporoz, aux Juifs qui tenaient malgré la loi, des fermes et des auberges (1). Ce ne fut qu'après la bataille de Beresteczko que la diète rendit un décret pour arrêter leurs rapines. Une nouvelle ère s'ouvrit bientôt pour les Juifs; un nouveau Messie remplit leurs espérances et troubla la Pologne. Sabatayzavi (2) forma des rassemblemens que la force armée seule parvint à disperser. Forcé de quitter la Pologne, il alla à Constantinople où il fut arrêté. Des Juifs du monde entier allaient lui présenter leurs hommages. Méhany, Juif de Pologne, écrivit contre lui; et même se rendit à Constantinople pour le convaincre de fourberie devant le divan, et démontrer la fausseté de sa mission prétendue divine.

Sous le règne de Michel Wiszniowieki, on découvrit de nouvelles trames entre les Juifs et la Turquie (3).

Jean Sobieski, auquel ils avaient prédit son avènement au trône, qu'ils nommaient dans leurs écrits fils du soleil, roi des rois, avait en eux la confiance la plus aveugle, et eut un Juif pour favori. Ce prince fut supplié par le sénat polonais, en 1682, de prendre en considération le bien de son pays, et de ne pas faire passer par les mains des Juifs toutes les grâces et les récompenses que le trône accorde.

Sous Auguste II, on remit en vigueur la loi qui défendait aux Juifs de tenir des auberges dans les villages.

Sous Auguste III, où tout était paralysé, les Juifs tantôt opprimant, tantôt opprimés, succombèrent enfin, après avoir un moment dicté des lois au pays.

En 1750, un néophyte de Walachie, nommé Franck, forma une nouvelle secte. Il se crut prédestiné à réunir toutes les religions. Il sépara de sa doctrine beaucoup de dogmes de la religion juive, en conserva néanmoins l'essentiel, et maintint le rit romain.

Arrivé en Pologne, il prêcha publiquement souleva les tribunaux contre lui, et fut enfermé dans la forteresse de Czenstochowa. Les troupes moskovites l'ayant élargi, il se rendit à Vienne, et de là en Moravie. Joseph II le fit déporter. Il alla s'établir à Offenbach, où il mourut, et fut enterré avec une pompe royale. Pendant que Franck réunissait tous les néophytes autour de lui, Israël Hirszowicz, rabbin de Miedzyborc, en Pologne, fondait une nouvelle secte, d'après la doctrine de Moïse Maïmonidès, Juif d'Alexandrie en Égypte.

Franck, craignant l'influence de cette nouvelle secte, forma une espèce d'association dont il se constitua chef héréditaire. Sa maxime, la même pour tous les pays, était qu'un Juif doit rester toujours Juif, et garder la loi de Moïse, mais qu'il peut suivre en public les rits de la religion dominante, pourvu qu'il observe les siens dans son intérieur.

Tout mariage, tant avec les filles des Juifs qu'avec celles des Gentils, leur était interdit, dans la crainte que le secret n'échappât. Il leur enjoignit de donner à leurs enfans une éducation convenable au pays qu'ils habitaient de se pousser par tous les moyens, d'exercer toute sorte de professions, et de disperser ainsi leurs diverses castes, qui n'admettent entre elles que la différence des richesses. Dans chaque capitale, ils avaient un doyen, qui choisissait et déterminait l'état auquel chaque enfant de ces néophytes devait se consacrer. L'administration, la police, l'armée, le commerce, renfermaient déjà dans tous les pays beaucoup de membres de cette secte.

Régis aujourd'hui par la fille de Franck (1),

(1) Voyez Climacter I, de Kochowski.

(2) *Joannis à Leutde Pserdomessiis dissertatio*, XXIII, p. 1076.

(3) Les lettres du 18 avril 1672 de Szumowski, grand-écuyer de la couronne, ambassadeur pour le traité de Buczac, sont remplies de plaintes à ce sujet.

(1) Franck avait ses gardes, ses chambellans et ses pages. A son enterrement, on porta son corps en grande pompe; une couronne ducale ornait son cercueil, et toute sa cour assista à ses obsèques.

ils n'envoient plus ni leurs fils ni leurs filles à la cour de leur souveraine, comme ils le faisaient du temps de son père (1). Les anciens se bornent à réunir leurs impôts religieux, qu'ils font passer, avec le rapport général, aux chefs suprêmes, et ceux-ci les adressent à Appenheim, capitale de ces nouveaux chrétiens.

La police française fit alors son possible pour découvrir le secret de cette secte politico-mystique; des agens furent envoyés dans tous les pays, même à Warsovie, et ne rapportèrent que des conjectures.

Sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski, on anéantit le premier rabbin parmi les Juifs du pays (2).

A la mémorable diète constituante (1788-1792), on proposa plusieurs moyens de les rendre utiles au pays. On voulait les assimiler au tiers-état, les faire jouir de toutes les prérogatives des citoyens; on destina même des récompenses pour ceux qui voudraient s'adonner à l'agriculture; mais la guerre qui suivit cette diète et le deuxième partage de 1793, paralysèrent ces mesures bienfaisantes. Chaque cour co-envahissante, sans mettre de différence entre les Juifs ses anciens sujets et les Juifs polonais, les a régis d'après ses anciens principes. Ce que ces pays ont perdu ou gagné à ce système, sort du cadre de ce coup d'œil sur les Juifs polonais, dont la population triplant presque toujours en comparaison de celles des chrétiens, peut faire craindre que ce pays ne deviennent une seconde Idumée.

Toujours unis entre eux, régis par les anciens de leur culte, et par des chefs que la loi ne reconnaît pas, les Juifs, dans leur état actuel, font de la moindre contestation entre un Juif et un chrétien une affaire nationale à laquelle la communauté entière prend part.

Leur gouvernement est établi sur des bases fixes; chaque petite ville a ses juges; chaque district, un rabbin; chaque province un more-

(1) Les enfans les mieux élevés y étaient envoyés de chaque ville, et y restaient jusqu'à l'âge de dix-neuf à vingt ans.

(2) Le premier rabbin, qui fait les fonctions de grand-prêtre, demeure en Asie. Il doit être toujours en voyage, et porte en langue hébraïque le titre de *Prince de l'esclavage*.

num (savant entre les rabbins); chaque partie de la Pologne, soumise à un souverain particulier, a son rabbi-morain (seigneur des savants).

Tous les Juifs de l'ancienne Pologne sont soumis à un seul chef qui dépend du chef général, résidant en Asie, lequel porte le titre de *Prince de l'esclavage*, mais à qui la politique ou la loi ordonnent d'errer continuellement de lieu en lieu.

Tous ces juges ou chefs, au moindre besoin d'argent, ordonnent un jeûne général, et chaque famille, si elle ne veut encourir un anathème, doit apporter à la caisse générale le prix de sa consommation journalière; de là il arrivait que les Juifs de la Lithuanie, par exemple, venaient, dans les cas urgens, au secours de ceux de Posen, de ceux de Warsovie, de Léopol, etc., et ainsi réciproquement.

Ils ont trois anathèmes épouvantables, *Niddony*, *Gherem* et *Schamatha* (1); leur serment est aussi un genre d'anathème contre les parjures : l'effet de ce serment est nul, lorsqu'il s'agit des chrétiens; car, selon leurs lois, tout serment prêté devant un chrétien, contre ou pour un chrétien, ou par son ordre, devient nul et non avenu.

Enfans encore quand ils se marient, ils sont pères de familles fort jeunes, et voyent en très-peu de temps de nouvelles générations. Ils font presque toujours banqueroute dès que leurs enfans sont établis, pour leur remettre clandestinement l'argent qu'ils détournent frauduleusement à leur profit; ne possédant aucun bien-fonds, ils ne présentent aucune garantie à leurs créanciers, et ruinent de cette manière beaucoup de familles moins aisées.

Ne reconnaissant d'autres lois que les leurs, ils éludent celles du gouvernement, ou les font taire.

On a fait beaucoup de calculs pour connaître leur population; mais à cet égard on n'a rien pu obtenir d'exact : leur religion et leur intérêt s'y opposent également; la plupart ne possédant aucune propriété foncière, ils ont pu facilement se soustraire aux yeux de l'administration et de la police, et il est très-présumable que la moitié de leur population est à peine

(1) *Lexicon Thamuldicum*, p. 828. *Thesaurus* Ugolini, t. III, p. 354.

portée sur les rôles actuels de la Pologne, surtout sur ceux d'aujourd'hui (1829) (1).

L'habillement du Juif polonais consiste dans une robe noire ou d'une couleur qui en approche, agraffée depuis le cou jusqu'à la ceinture, et dans un large manteau semblable à un froc; *ils* ont les cheveux courts ou même rasés sur le sommet de la tête, qu'ils couvrent d'une calotte; mais de côté, ils les laissent croître en longues touffes, *peysy;* ils portent la barbe longue, et des chapeaux à larges ailes ou des bonnets à poil, même en été. Ils sont toujours en pantoufles. Ce costume est uniforme dans toute l'étendue de la Pologne; cependant quelques-uns commencent à s'habiller à l'allemande. La misère dans laquelle vivent la plupart des Juifs, répand sur leurs visages une teinte pâle et livide, qui, jointe à l'extrême malpropreté de leur extérieur, rend leur aspect dégoûtant.

Malgré la clameur universelle qui les repousse en Pologne, les Juifs ne se laissent point rebuter; au contraire, les choses sont sur un tel pied que les seigneurs propriétaires des terres y souffrent l'établissement des Juifs. Les denrées, sans leurs secours, n'auraient aucune valeur; c'est entre leurs mains qu'elles reçoivent la préparation nécessaire à la consommation; c'est par leurs soins qu'elles se débitent au profit du seigneur terrien : le courtier prélève pour son salaire quelques deniers pour livre. La confection et le débit des liqueurs fermentées et spiritueuses, les moulins et les cabarets, sont les mines du propriétaire que le mercenaire juif fait valoir. Il y a toujours un cabaret principal qui est comme le marché auquel les consommateurs et les autres cabaretiers vont se pourvoir de grain, de sel, d'hydromel, de bière, d'eau-de-vie et de fourrage. C'est le juif aubergiste qui rend le plus d'argent au maître du lieu : aussi les nobles les protégent-ils de préférence aux chrétiens; ils lui abandonnent sans pitié l'intendance sur leurs paysans; ils cherchent même à ruiner les bourgeois chrétiens, en faisant toutes leurs provisions dans l'étranger par l'entremise des Juifs, sur lesquels ils peuvent exercer pleinement leurs caprices. De cette manière, il est arrivé que les Juifs ont partout le droit de bourgeoisie, exercent toutes les industries lucratives, habitent l'intérieur des villes, et ne laissent aux chrétiens pour toute ressource que les travaux qui n'offrent point de bénéfice, avec les faubourgs pour demeure; leurs prérogatives vont même si loin, que le plus gros endroit habité par des chrétiens et des paysans, n'est jamais réputé qu'un village, *wies.* Il suffit au contraire d'une douzaine de familles juives pour faire de ce même village une *miasteczko,* petite ville. Tandis que les Polonais n'accordent qu'avec beaucoup de difficultés le droit de noblesse aux étrangers les plus distingués, un Juif devenu catholique est par le fait gentilhomme; s'il est assez riche pour acquérir des possessions territoriales, le voilà en état d'être élu à toutes les places de la république, quand elle existait, et même encore à présent qu'elle a cessé d'être. Malgré d'aussi brillantes amorces, on n'a vu que très-peu de Juifs abjurer la croyance de leurs pères.

Presque tout l'argent comptant du pays est entre leurs mains : la noblesse leur hypothèque la meilleure partie de ses biens-fonds. En un mot la nation juive formait, après la noblesse, le plus puissant corps de l'ancienne Pologne. Ils ont des synagogues partout où ils sont nombreux; mais autrefois ils s'étaient divisés en provinces par toute la république; ils y tenaient régulièrement leurs diétines, et envoyaient leurs députés résider à Warsovie où ils formaient un grand conseil : tous les six ans, ils nommaient un maréchal, confirmé par le gouvernement. Aujourd'hui encore, en Gallicie, depuis la révolution, ils forment un corps particulier qui a son directorat propre, choisi dans sa nation, gouvernée par un de ses anciens.

Si, d'après l'opinion commune, les Juifs polonais passent pour être les plus adroits filous de l'Europe, c'est qu'ils y ont plus d'occasions d'exercer leur industrieuse avarice dans les divers états qu'ils professent; en effet, ils y sont

(1) D'après l'importante *Géographie de l'est de l'Europe*, publiée en 1825, à Breslau, par Stanislas Plater, nous trouvons que, sur la population absolue de vingt millions sept cent vingt mille habitans, établis sur le territoire de la Pologne, tel qu'il était avant l'année 1772, c'est-à-dire avant le premier partage de ce pays, il y avait en 1824, deux millions cent dix mille Juifs.

les seuls agens du négoce, les seuls artisans. Libres d'exercer tous les métiers, sans être entravés ni par les réglemens des corporations, ni par les frais de licence, ils ne s'adonnent cependant qu'aux moins fatigans et aux moins ingénieux; ils sont, par exemple, meuniers, couturiers, corroyeurs, passementiers, potiers d'étains. Cependant l'accroissement de leur population, et par-là le besoin, les force à exercer aujourd'hui des professions qui exigent plus de soins ou d'intelligence, telles que celles de charpentier, de tisserand, de pharmacien, de tailleur, de cordonnier, d'imprimeur, de libraire, etc., etc. Ils aiment de préférence l'orfèvrerie et l'horlogerie, à cause des facilités que cet état leur fournit pour commettre des fraudes sur les métaux. On est sûr de trouver un Juif, soit comme plaignant, soit comme accusé, dans les neuf dixièmes des procès. Il est très-rare que la police ne découvre pas un Juif au fond d'un vol, soit comme auteur principal, soit comme complice. Ils connaissent les recoins de presque toutes les maisons des familles, et ils deviennent par-là les seuls recéleurs dans toute la Pologne (1). Comme tout moyen de gagner de l'argent sans travailler leur paraît bon, ils trouvent même dans les charmes de leurs femmes et de leurs filles une honteuse source de richesse. C'est le seul motif qu'on puisse donner aux facilités qu'ils offrent aux étrangers, à moins pourtant qu'on n'aime mieux supposer que, semblables aux habitans de Hamil dont parle Marco-Polo, les Juifs de Pologne sont dirigés par quelque motif superstitieux. Depuis quelques années, ce n'est point assez pour eux que ces occasions fugitives et incertaines du passage des étrangers; de certaines rues de Warsovie, de Wilna, de Minsk et autres villes considérables, ont encore leurs maisons de prostitution en règle, ce qu'on n'avait point vu jusqu'à présent.

Les Juifs avaient, dans chaque ville, une sorte de tribunal et un chef de leur nation pour régler les affaires de police et juger en matière civile; les jugemens, les corrections dépendaient, comme on doit le présumer, du maître de la terre, qui tranchait du souverain dans ses petits États, et se réservait, ainsi qu'à ses gens, le droit de châtier tout Juif qui avait le malheur d'encourir leur disgrâce.

Lors de l'entrée des armées françaises en Pologne, en 1806 et en 1812, les Juifs furent appelés pour espionner les mouvemens de l'ennemi, et s'il s'en trouva parmi eux quelques-uns qui rendirent par là des services aux troupes gallo-polonaises, surtout dans la campagne de Moskou, le plus grand nombre cependant trahit si bien, et favorisa tant les Moskovites, qu'à côté de plusieurs autres motifs de la non-réussite de la guerre, la perversité des Juifs occupe une place considérable. Les Juifs de Wilna exercèrent les plus horribles atrocités sur les débris de l'armée en retraite. Ils croyaient par là mériter les égards des Russes; mais les vexations que leur font éprouver les employés du gouvernement, et surtout aujourd'hui un nouvel oukase de l'empereur Nicolas, publié au mois d'avril 1827, qui les fait servir comme recrues dans l'armée active, les ont un peu dégoûtés des Russes. Ils maudissent aujourd'hui la perte de la Pologne, et anathématisent les auteurs de ces ordres, auxquels ils ne peuvent pas se soustraire par la corruption. On assure que leur présence dans la première campagne de 1828, contre les Turcs, contribua puissamment à en paralyser les efforts.

Aucun des nombreux essais qu'on a faits, et qu'on fait encore pour la réforme des Juifs dans les différentes provinces de l'ancienne Pologne, n'a pu obtenir une exécution franche et pleine, et les Juifs restent toujours pour la Pologne une plaie très-difficile à cicatriser.

En parlant ici des Juifs, nous ne pouvons nous empêcher de donner quelques détails sur les *Juifs caraïtes* qui se trouvent en Pologne (1).

Le mot *cara* veut dire écriture. Les *caraïtes* suivent textuellement l'Écriture-Sainte, et rejettent le Talmud. Bartolocci les assimile aux Samaritains. Les Juifs rabbanites les appelent hérétiques, et assurent qu'ils suivent les opinions saducéennes. Les caraïtes prouvent qu'ils

(1) Joseph Rohrer, *Tableau de la monarchie autrichienne.*

(1) Voyez les œuvres de Thadée Czacki, et l'*Aperçu sur les Juifs de Pologne*, cité au commencement de ce chapitre.

n'ont que le calendrier de commun avec les saducéens, quoique; conformément à la croyance des derniers, ils reconnaissent l'immortalité de l'âme, et qu'ils n'accordent pas de corps aux anges.

Les rabbanites, et beaucoup de savans chrétiens, affirment que leur origine remonte à l'année 750 de l'ère chrétienne; ils disent que quand Anau et son fils Saül se séparèrent, à Babylone, des rabbanites, ils portaient le nom de fils de Jéhude, et que par la suite ils se sont appelés caraïtes.

Scaliger, Triglaud et Wolfius divisent leur histoire en trois époques : la première commence à Siméon-Ben-Schétach, l'année 106 avant l'ère chrétienne; la seconde, en l'année 750 de notre ère, lorsque Anau devint leur chef à Babylone; la troisième date du quinzième siècle, quand Gedali-Ben-Don-David, Juif de Lisbonne, vint à Constantinople pour réunir cette secte à celle des rabbanites, et, n'ayant pu y parvenir, se mit à la tête de la première.

Orobio, Juif des Pays-Bas, dont parle Treyland, pag. 215, assurait que Jésus-Christ était né de leur secte.

Ce qui distingue particulièrement les caraïtes des rabbanites, c'est qu'ils rejettent toutes les traditions, le Talmud et les rêveries des rabbins.

De tous les autres rabbanites, le nommé Ben-Moses est reconnu par eux comme leur législateur.

Leurs fêtes sont autrement comptées que celles des Juifs. Toute viande permise par l'Écriture est pure, selon eux, à moins que l'animal n'ait eu une maladie cutanée, ou qu'il ne soit estropié. Ils ne mangent pas non plus de femelles lorsqu'elles portent.

Les caraïtes étaient établis en Espagne, dans le douzième siècle; ils en furent chassés, à la demande des rabbanites. En Assyrie, ils étaient seuls de Juifs; et, au rapport de Mardochée, pag. 94, ils ont dû y être très-nombreux.

L'histoire de Pologne ne fait pas mention de l'époque à laquelle ils vinrent dans ce pays. Les premiers priviléges qu'ils obtinrent, et dont il reste des traces, sont de Sigismond Ier, pour les caraïtes de Luçk en Wolhynie; d'Étienne Batory, pour ceux de Halicz en Gallicie; et de Kasimir-le-Jagellon, en 1441, pour ceux de Troki en Lithuanie.

Witold, grand-duc de Lithuanie, dans le treizième siècle, amena à Troki trois cent quatre-vingt-trois familles de la Krimée : ils parlent quelquefois entre eux la langue tatare. Il n'y a pas de doute qu'ils ne soient venus en Pologne de la Krimée, mais il est impossible de déterminer, d'une manière précise, le temps de leur première migration.

La Bible qu'ils apprennent est une Bible hébraïque qui fut imprimée pour des chrétiens. Il est prouvé, par des actes du gouvernement polonais, que, dans l'espace de quatre siècles, aucun caraïte n'a été jugé criminellement, ce qui donne de leur religion et de leur morale une opinion bien avantageuse. Ils sont peu nombreux, et la plupart habitent les provinces méridionales de l'ancienne Pologne. Leur habillement est d'une couleur blanche (1).

En terminant ce coup d'œil rapide sur les Israélites habitant la Pologne, dont les expressions peuvent paraître sévères aux yeux d'entre ceux des lecteurs qui n'ont pas voyagé dans ce pays, nous devons cependant payer ici un tribut d'admiration à la conduite généreuse qu'ont tenue les Juifs à l'époque de la guerre de l'indépendance nationale, en 1794. En effet, lorsque toutes les classes des habitans se levèrent pour combattre l'agression étrangère, on vit se

(1) Pour terminer le tableau complet de la situation des Juifs en Pologne, nous devons renvoyer nos lecteurs à un ouvrage remarquable que va faire paraître, sous les auspices de l'empereur Nicolas, M. l'abbé Louis Chiarini, professeur de langues orientales, à Warsovie. Ce philanthrope éclairé a résumé, en deux volumes, la grande question : « Peut-» on rendre les Juifs plus heureux et plus utiles » aux pays qu'ils habitent?» Portant le flambeau de la science dans un abîme que nul avant lui n'avait sondé, il voit un grand pas vers leur réforme dans une traduction littérale de leur Talmud, code de lois informe, et qui seul les rend insociables. Nous pensons que cet ouvrage d'un savant aussi sage et aussi profond doit servir à extirper enfin la plaie la plus incurable qui ronge la Pologne, celle d'un peuple qui nourrit une constante antipathie contre le pays qui lui donne asile, d'un peuple qui n'opère jamais sa fusion avec les autres, et qui constitue toujours *un État dans l'État*.

former un régiment composé tout entier de Juifs. Commandés par le colonel Berek-Iasielowicz, Juif lui-même, ces intrépides soldats se distinguèrent dans plusieurs occasions par la plus grande bravoure. Ils succombèrent presque tous les armes à la main. Le colonel Berek, survivant à ce désastre, se trouva plus tard dans les troupes du grand-duché de Warsovie, et ce ne fut que dans la campagne mémorable de 1809, qu'il fut massacré dans un bourg appelé Koçk, non loin de Lubartow, par un détachement de hussards autrichiens, qui fondit sur lui à l'improviste.

En citant ce trait militaire, nous devons rendre encore hommage aux talens littéraires de Salomon Maïmon, de Zalkind-Hurwicz, qui sont connus dans l'Europe savante, ainsi qu'à Abraham Stern, membre de la Société royale des Amis des Sciences de Warsovie, inventeur d'une machine pour résoudre les questions les plus difficiles d'arithmétique. La Pologne s'honore, à juste titre, d'avoir donné le jour à ces savans.

Ayant ainsi rempli notre cadre géologique, et esquissé la peinture des mœurs et du caractère des habitans de la Pologne, nous allons nous livrer à l'examen géographique, statistique et historique de ce pays.

CHAPITRE VI.

ROYAUME DE POLOGNE (1).

Le royaume de Pologne à l'époque de sa prospérité, c'est-à-dire depuis l'union de la Lithuanie, en 1386, jusqu'au traité d'Oliwa, en 1660, formait une puissance du premier ordre, composée de la Petite-Pologne, de la Grande-Pologne, du grand-duché de Lithuanie, ainsi que de plusieurs États, fiefs de la couronne.

(1) Dans le cours de la description géographique, statistique et historique des trois grandes provinces de l'ancienne Pologne, nous suivrons l'important ouvrage de Thomas Swiencki, publié à Warsovie en 1816, ainsi que le résumé critique du même ouvrage, publié en 1818 par Joachim Lelewel.

LA PETITE ou HAUTE-POLOGNE

comprenait les palatinats suivans :

1° Krakovie, avec les duchés d'Oswiécim, de Zator, de Siéwierz, y compris la starostie de Spiz (Zips).
2° Sandomir.
3° Lublin.
4° Podlaquie.
5° Russie-Rouge, avec la terre de Chelm.
6° Belz.
7° Wolhynie
8° Podolie.
9° Kiiovie.
10° Braçlaw.
11° Czerniéchow, avec le district de Siewiérz-Nowogrodien (Sévérie).

LA GRANDE ou BASSE-POLOGNE

comprenait les palatinats suivans :

1° Poznanie, avec la terre de Wschowa (Fraustadt).
2° Kalisz.
3° Gnèzne.
4° Siéradie, avec la terre de Wiélun.
5° Lenczyça.
6° Brzesc-Kuïawski.
7° Inowroclaw.
8° La terre de Dobrzyn.
9° Ploçk.
10° Rawa.
11° Mazovie.
12° Poméranie.
13° Malborg (Marienbourg).
14° Chelmno (Culm).

Ces trois derniers palatinats formaient la Prusse-Royale ou Polonaise.

LE GRAND-DUCHÉ DE LITHUANIE

comprenait les palatinats suivans :

1° Wilna.
2° Troki.
3° Duché-starostie de Samogitie.
4° Nowogrodek.
5° Brzesc-Litewski.
6° Minsk.
7° Poloçk.

8° Witebsk.
9° Mscislaw.
10° Smolensk.
11° Livonie-Polonaise.

Les pays vassaux ou fiefs étaient : le duché de Prusse ; les districts de Lauenbourg et Butow, ou anciens duchés de Poméranie ; le duché de Kourlande avec la Sémigalle ; et les hospodarats de Walachie et de Moldavie.

Cependant ces trois grandes divisions avaient encore leurs subdivisions, auxquelles les écrivains nationaux et étrangers soumettaient leurs descriptions de ces pays. D'après ces subdivisions, la *Petite-Pologne*, proprement dite, embrassait le palatinat de Krakovie avec les duchés avoisinans, ainsi que les palatinats de Sandomir et de Lublin ; la *Grande-Pologne* contenait les palatinats de Poznanie, de Kalisz, de Gnèzne, de Siéradie et celui de Lenczyça ; la *Kuïavie*, les palatinats de Brzesc-Kuïawski, d'Inowroclaw, et la terre de Dobrzyn ; le *duché de Mazovie*, les palatinats de Ploçk, de Mazovie et de Rawa ; la *Prusse-Royale*, les palatinats de Poméranie, de Culm et de Malborg ; la *Prusse-Ducale* était aussi vassale de la Pologne ; la *Podlaquie* se bornait au palatinat de Podlaquie ; la *Russie-Rouge* comprenait les palatinats de Russie-Rouge, de Belz, et la terre de Chelm ; la *Wolhynie*, le palatinat du même nom ; la *Podolie*, le palatinat du même nom ; *l'Ukraine*, les palatinats de Kiiow, de Braçlaw, et celui de Czerniechow ; le *grand-duché de Lithuanie* et la *Samogitie* se composaient des palatinats ci-dessus mentionnés ; enfin la *Livonie* et la *Kourlande*, la *Walachie* et la *Moldavie*, formaient des provinces vassales de la Pologne.

LA PETITE-POLOGNE.

La Petite-Pologne proprement dite, composée des palatinats de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, avait pour frontières du côté du midi, les monts Karpates, depuis la petite ville de Iaslisk jusqu'à la starostie de Zips. A l'ouest, le duché de Teschen, la Biala qui se jette dans la Wistule ; la Silésie-Prussienne, comprenant le duché de Sévérie jusque au-delà de Czenstochowa ; enfin la terre de Wiélun et le palatinat de Siéradie. Du côté du nord, elle s'adossait aux palatinats de Lenczyça et de Rawa, c'est-à-dire à la Piliça qui porte ses eaux à la Wistule, et enfin aux palatinats de Mazovie et de Podlaquie. A l'est, elle avait le palatinat de Russie-Rouge pour limite.

Située sur le penchant des Karpates, riches en productions minérales et en blés, cette partie de la Pologne présente une réunion de beautés remarquables en tout genre.

En commençant par la description des montagnes les plus considérables, la *Lysa-Gora* se présente la première ; c'est à son sommet que s'élèvent majestueusement l'église de Sainte-Croix et le couvent des bénédictins, fondés par Boleslas-le-Grand, d'où la vue s'étend de tous côtés sur les sites les plus romantiques. Sa hauteur est environ de deux mille pieds. C'est là qu'on trouve les vestiges des autels de l'ancien paganisme.

Wawel. On trouvera la description de cette montagne quand nous nous occuperons de la ville de Krakovie. (*Voy.* p. 44.)

Iasna-Gora, près de Czenstochowa.

Koniuza, près de Proszowicé, avec une église.

Tyniec, près de la Wistule, avec le couvent des bénédictins.

Golesz, près de Wisloka, avec un château.

Chenciny et *Rabsztyn*, près d'Olkusz.

Pelczyska, à un mille de Wisliça, avec une église.

Babia-Gora, dans les Karpates, dont nous avons déjà parlé avec détail dans la description géologique des Karpates.

Iaworznik et *Skrzeczno*, dans le duché d'Oswiécim, couvertes de forêts et peuplées de cerfs et d'élans ; enfin, *Sadlnik*, *Sucha*, *Sola*, *Zarnowka*, *Osobita*, *Wielka-Puszcza*, *Wolek*. Telles sont les principales montagnes de la Petite-Pologne, décrites par Dlugosz.

En passant ensuite à la description hydrographique, nous y voyons, parmi les rivières les plus considérables, en première ligne la Wistule, en polonais *Wisla*, en allemand *Weichsel*, un des plus grands fleuves de l'Europe. Elle prend sa source au pied des Karpates dans le duché de Teschen, près du bourg de Skoczow. Grossie par cinquante autres rivières, elle se jette dans la Baltique près de Dantzig. Les principales rivières qui lui ap-

portent le tribut de leurs eaux sont, du côté droit :

La *Biala,* qui s'y jette près de Zebrace, et qui jadis traçait une ligne frontière entre la Pologne et la Silésie;

La *Sola,* la *Raba,* qui y arrivent près d'Uyscie;

La *Skawa,* le *Dunaiec,* dont l'embouchure est vis-à-vis d'Opatowiec, après avoir d'abord reçu le *Poprut* et la *Biala,* sortant de Giebultow;

La *Wisloka,* qui y tombe vis-à-vis de Polaniec;

La *Tislok,* qui se jette d'abord dans le *San :* ce dernier, découlant des Bieskidy dans les Karpates, et après avoir reçu le *Tanew,* porte ses eaux à la Wistule;

Le *Wiéprz,* qui prend sa source près de Tomaszow, reçoit la *Tysmienica,* et se jette, entre Pulawy et Stenzyca, dans la Wistule.

Quant aux rivières qui lui portent leur tribut sur sa rive gauche, les principales sont :

La *Przemsza-Czarna,* la *Smiérzionca,* la *Rudawa :* cette dernière se réunit à la Wistule, à Krakovie même;

Le *Prondnik,* la *Dlubnia,* la *Srzeniawa,* la *Nidzica :* cette dernière servait jadis de frontière entre le palatinat de Krakovie et celui de Sandomir;

La *Schodnia,* dont l'embouchure est près de Polaniec;

La *Koprzywnica,* la *Lukawa,* la *Kamionna,* la *Radomierza :* cette dernière vient s'y jeter près de Ryczywol;

La *Piliça,* qui prend sa source près de la petite ville de Piliça, et qui, grossie par la *Czarna* et la *Wolborka,* et autres plus petites rivières, tombe dans la Wistule près du village de Mniszow.

Dans les temps reculés, cette partie de la Pologne avait été d'abord nommée *Chrobatie-Blanche* (1). L'empereur d'Allemagne prétendait à sa possession, s'arrogeant le droit qu'avait Mogemir, roi de la Moravie, lorsqu'il s'empara de la Chrobatie. Mais Ziémovit, bisaïeul de Mieczyslas Ier, l'ayant reprise sur les Moraviens, dès lors la Krakovie et la Chrobatie firent partie du royaume de Pologne.

(1) Naruszewicz, *Hist. de la nat. polon.,* t. II, p. 92.

PALATINAT DE KRAKOVIE.

En suivant maintenant notre tournée géographique, dans les palatinats qui composaient anciennement la Petite-Pologne, nous commencerons par celui de Krakovie.

Dans son intégrité, ce palatinat contenait huit districts : ceux de Krakovie, de Sandecz, de Biecz, de Proszowice, de Xionz, de Czechow, de Lelow, de Szczérzec; trois duchés acquis de la Silésie, ceux d'Oswiécim, de Zator, de Sévérie, ainsi que la starostie de Zips.

La capitale de ce palatinat, Krakovie, en polonais *Krakow,* en allemand *Krakau,* ancienne résidence des rois de Pologne, est située sur la Wistule, au 50° 3' 52" de latitude du nord, et au 17° 35' 45" de longtitude orientale selon le méridien de Paris. Elle est célèbre par les couronnemens de ses rois, leurs tombeaux et le trésor royal, et par les événemens mémorables dont elle fut témoin, dans sa grandeur et dans sa décadence (1).

Son origine remonte vers l'an 700 de notre ère, et ce fut, dit-on, Krakus, duc de la Chrobatie-Blanche, qui la fonda. Reprise au onzième siècle sur les Moraves, par Ziémowit, et une seconde fois par Boleslas-le-Grand sur les Bohèmes, en 999, ce roi en fit sa capitale, qui auparavant était Gnèzne.

Assise dans une vallée délicieuse et sur les bords de la Wistule, la ville de Krakovie embrasse dans son sein une montagne historique, appelée *Wawel.* Son château, bâti par Krakus, successivement rebâti par les rois Piast, Sigismond Ier, Auguste II, fortifié par Dumourier, en 1768, restauré enfin sous la domination autrichienne, pour être réduit en casernes, a subi les fortunes les plus diverses : « A travers des traces de guerres, d'incendies » et de dévastation, s'écrie le comte Aug. de

(1) Swiencki, *Descript. de l'anc. Pol.,* t. I, p. 102; Ambr. Grabowski, *Descript. histor. de Krakovie et de ses environs,* 1822, p. 51; S. Plater, *Géogr. de l'est de l'Europe,* p. 115; W. Politowski, *Géogr. du roy. de Pol.,* p. 97; Alph. Rabbe, *Résumé de la géogr. de l'empire de Russie, du roy. de Pologne et de la répub. de Krakovie.* Paris in-18, 1828, deuxième partie.

» La Garde (1), on aperçoit quelques ruines » éparses de ce palais, qui luttent encore contre la puissance du temps; de vastes galeries » qui soutiennent des colonnes élancées; des » fragmens de sculpture en marbre, étonnés » de survivre à ce qui les entourait; sur des » vitraux gothiques, quelques peintures dont » la pensée s'efforce de deviner le sujet; de » riches débris qui attestent sa magnificence » passée; mais en vain cherche-t-on la salle » d'audience où Jagellon étonnait l'Europe par » le faste de sa cour; cette chambre de sénateurs dont le plafond, sculpté par les ordres » de Sigismond-Auguste, retraçait l'image des » nobles interprètes de la patrie. Plein du souvenir de Tarnowski, des Kmita, des Tenczynski, et de tant d'autres hommes célèbres, » on interroge ces murs devant lesquels des » générations se sont écoulées; mais en vain » s'efforce-t-on d'y recueillir l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges, on » revient sur ces marbres de la cathédrale retrouver des noms et des armes qui attestent » que cette illustre poussière fut jadis agitée » quelques instans.

» Des issues pratiquées à l'intérieur du » mont Wawel, conduisent dans des souterrains où, selon une tradition fabuleuse, vivait un immense dragon qui dévorait les » hommes et les animaux : les habitans, ne » sachant qu'opposer à ce fléau, étaient sur le » point d'abandonner la ville, quand Krakus » imagina de remplir la peau d'un veau de » matières combustibles et de présenter ce simulacre au monstre, qui, s'étant jeté dessus » pour le dévorer, en fut à l'instant consumé. » Les chroniques ajoutent même que cette » action lui valut la couronne. Le tombeau » de ce prince est près de la ville, sur une colline appelée *Mogila Krakusa*. »

Le château de Krakovie doit sa première magnificence à Kasimir-le-Grand. Wladislas-Jagellon l'avait augmenté. Sigismond Ier confia à Jean Boner son agrandissement; mais l'incendie de 1536 le détruisit. Reconstruit plus tard, il devint une fois encore la proie des flammes, sous le règne de Sigismond III. Il eut le même sort, en 1702, dans la guerre contre Charles XII; mais enfin le roi Auguste II l'avait fait rebâtir et lui avait rendu son ancienne splendeur, lorsque la main sacrilège des Autrichiens (1795-1809) osa le convertir en casernes. Une partie de ce château est aujourd'hui destinée à la société de bienfaisance, et sert ainsi d'asile à l'humanité souffrante.

C'était sous ces voûtes qu'étaient gardés le trésor et les joyaux de la couronne. Transportés à Warsovie, en 1764, à l'époque du couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski, ils furent reportés à Krakovie aussitôt après cette cérémonie et gardés jusqu'à l'année 1794, époque à laquelle cette dernière ville fut occupée par les Prussiens. Le trésor royal devint alors la proie de la cupidité des envahisseurs : cependant les souvenirs les plus précieux de la puissance polonaise en furent préservés; la manière dont on s'y prit n'était pas connue, lorsqu'un journal français, *le Constitutionnel* du 18 mai 1829, rapporta le fait suivant, à l'occasion du couronnement de l'empereur de Russie, comme roi de Pologne, dans la journée du 24 du même mois :

« Il y a soixante-dix ans, dit-il, que le peuple polonais n'a vu la cérémonie d'un couronnement. La dernière solennité de ce genre dont il avait été témoin eut lieu à Warsovie en 1764, après l'élection de son dernier roi, d'un Piast, de Stanislas-Auguste Poniatowski; et voilà qu'aujourd'hui, après ce long intervalle, rempli par tant de révolutions et de calamités, l'autocrate de Russie annonce, pour le 24 mai, son couronnement à titre de roi de Pologne. C'est ce jour-là que les Polonais entendront, pour la seconde fois, leur souverain prêter serment à une charte qui garantit la liberté individuelle et la liberté de la presse!.... Déjà une couronne nouvelle, qui coûte trois millions de florins, vient d'être fabriquée. Il a bien fallu se résoudre à cette dépense; les couronnes qui jadis ornaient le front des rois de la république de Pologne ont disparu de tous les regards. Elles existent, dit-on, encore, mais renfermées et cachées avec tant de soin, qu'elles peuvent rester ensevelies pendant des siècles, si aucun événement n'amène la divulgation volontaire du secret qui les couvre.

(1) *Les Obsèques de Kosciuszko*, poëme. Notes. p. 47, trois. édit. Londres, 1827.

« Voici comment on raconte la soustraction de ces débris précieux de l'ancien trône polonais : A l'époque du dernier partage, dit-on, deux moines, accompagnés de six serruriers, qui, après s'être confessés, ont juré sur l'Évangile de ne jamais révéler le secret dont ils allaient devenir dépositaires, se sont rendus au trésor national de Krakovie, ont enlevé tous les insignes de l'autorité des chefs de la république, sans toucher toutefois aux autres objets précieux, que l'on a retrouvés, il y a quelque temps, parmi les ajustemens de la reine de Prusse. Ces trésors, par la main de deux moines, ont été transportés en Lithuanie, confiés à la foi d'un gentilhomme, frère de l'un d'eux, et on a juré de ne les faire reparaître que lorsque la Pologne aura recouvré son ancienne splendeur. Le dépôt se compose de cinq diadèmes, quatre sceptres, trois pommes, deux chaînes d'or, et de ce sabre du grand Boleslas, que, pendant sept siècles, on attacha à la ceinture des rois de Pologne, dans la cérémonie de leur sacre. Parmi ces couronnes, on distingue surtout celle aux fleurs de lis, qui fut nommée *couronne des Français*, parce que trois personnes de la famille royale de France l'ont jadis portée; savoir : Louis, roi de Hongrie, fils de Charles-Robert, neveu de saint Louis; sa vertueuse fille Hedwige d'Anjou, épouse de Jagellon; et enfin Henri III, frère de Charles IX. Ainsi S. M. l'empereur de Russie ne posera sur sa tête aucun des cinq diadèmes portés par les chefs du peuple célèbre dont il va se faire proclamer roi..... »

Après avoir quitté le château royal, nous allons visiter les Églises de Krakovie, les seuls débris de l'ancienne splendeur de cette ville monumentale, qui, restés debout, semblent fatiguer le temps et braver ses injures.

C'est tout à côté du château royal que s'élève une superbe basilique, la plus belle et la plus intéressante des cathédrales de la Pologne. Témoin de la gloire des rois, elle leur sert aujourd'hui de lieu de sépulture. Soit que ces rois partissent pour des guerres lointaines, soit qu'ils rentrassent victorieux, ils s'empressaient d'y laisser d'imposans souvenirs. On y retrouve ainsi presque toute l'histoire de la république de Pologne, retracée de chapelle en chapelle.

Naruszewicz, s'appuyant sur la tradition de Bogufal, dit que le roi Wladislas-Hermann (1081-1102) y fonda d'abord une église, dédiée à saint Wenceslas. Son fils, Boleslas-Krzywousty (bouche-de-travers), au commencement du douzième siècle, l'agrandit considérablement. Brûlée en 1306, Nankier, évêque de Krakovie, la reconstruisit en 1320, sur un plan plus vaste. Après lui, le cardinal Bernard Macieïowski, Pierre Tylicki et Martin Sulikowski, évêques de Krakovie, y mirent la dernière main. Des rois, des princes et les grands de la Pologne, se sont empressés à l'envi de l'embellir. Kasimir-le-Grand la décora magnifiquement. Le feu y avait fait de grands ravages; mais Gembicki, qui arriva à l'évêché de Krakovie en 1643, lui rendit son ancienne splendeur. Ses autels, d'un beau travail, sont ornés de tableaux peints, pour la plupart, par des artistes polonais. Ceux de Thadée Conicz sont surtout remarquables. Le maître-autel est enrichi d'un tableau représentant le Christ sur la croix, par Thomas Dolabella, peintre de la cour du roi Sigismond III. Cependant ce sont les chapelles latérales, au nombre de seize, qui constituent la célébrité de ce temple; c'est là que sont les monumens funèbres des rois et des grands hommes de la Pologne (1).

Au milieu de l'église est le tombeau de saint Stanislas, tué par le roi Boleslas-le-Hardi. Le sarcophage en argent est sous un baldaquin; tout le reste est en bronze et en marbre. Le tombeau a été élevé aux frais de Martin Szyszkowski, et le sarcophage à ceux de Pierre Gembicki, tous deux évêques de Krakovie.

A côté de l'orgue, on remarque la chapelle où repose l'évêque Gaëtan Soltyk, célèbre par

(1) Les rois dont les cendres y reposent sont : Boleslas-le-Frisé, Kasimir-le-Juste, Leszec-le-Blanc, Wladislas-Lokiéteek, Kasimir-le-Grand, Wladislas-Jagellon, Kasimir-le-Jagellon, Jean Olbracht, Sigismond Ier, Sigismond-Auguste, Étienne Batory, Sigismond III, Wladislas IV, Jean-Kasimir, Michel Wisniowiécki, Jean III Sobieski, Frédéric-Auguste II. Les corps de Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciuszko y sont aussi déposés. La reconnaissance nationale réclamait la translation des restes de Dombrowski, mais la force s'y opposa! Les cendres des reines de Pologne Hedwige, Élisabeth, troisième épouse de Wladislas-Jagellon, et celles d'Anne, épouse d'Étienne Batory, y reposent aussi.

son patriotisme et ses malheurs : c'est le même que les Moskovites arrêtèrent en 1797 à Warsovie, et transportèrent au fond de la Moskovie.

Les tombeaux de Sobieski, de Poniatowski et de Kosciuszko sont dans le souterrain, à l'entrée de la chapelle où Wladislas-Jagellon fut inhumé.

A côté de plusieurs autres mausolées d'une grande beauté, on distingue celui en marbre blanc élevé à la mémoire de Michel Skotnicki. Il sort des ateliers du sculpteur Scotti, à Florence. La copie de ce monument se trouve dans cette dernière ville, dans l'église de Sainte-Croix. La cathédrale de Krakovie attend encore un autre monument : c'est une statue en marbre blanc, représentant Wladimir Potocki, due au ciseau du célèbre Thorwaldsen. C'est à la tendre sollicitude de son épouse, née princesse Thècle Sanguszko, que cette cathédrale sera redevable d'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne.

Le chapitre, les archives et la bibliothèque de la basilique sont riches en ouvrages précieux. Les curieux s'arrêtent encore devant l'immense cloche, appelée *Sigismond,* aux armes de Pologne et de Lithuanie, fondue en 1520. C'est la plus grande de toute la Pologne.

Les gouvernemens prussien et autrichien, à l'époque de l'envahissement de la Pologne (1794-1809), firent un affreux pillage des revenus et des trésors de cette basilique.

L'église de Sainte-Marie, élevée sur la grande place, par l'évêque Odrowonz, en 1226, en style gothique, svelte et élégante, avec une tour de deux cent quatre-vingts pieds de hauteur, est la plus belle après la cathédrale. A côté de plusieurs mausolées, on y distingue les tableaux d'Orlowski, peintre krakovien, et la descente de croix de T. Dolabella : ce tableau, selon d'autres, serait l'ouvrage du célèbre peintre polonais Simon Czechowicz.

C'est dans cette église, et le 24 mars 1794, qu'au début de la glorieuse guerre de l'indépendance nationale, le généralissime Kosciuszko, entourné d'un peuple immense, fit relire et jurer la constitution du 3 mai 1791.

L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul est due à Sigismond III, qui la bâtit pour les Jésuites; la pierre fondamentale fut posée en 1597 par le cardinal George Radziwill, évêque de Krakovie. On y remarque les tombeaux de la famille Branicki, dont le dernier rejeton, Jean-Clément Branicki, célèbre par son patriotisme et par sa constante opposition à l'influence déplorable du cabinet de Saint-Pétersbourg dans les affaires de la Pologne, y fut enterré en 1770.

On remarque dans *l'église de la Sainte-Trinité,* ou *des Dominicains,* qui fut construite sur les ruines d'un ancien temple païen, les tombeaux de Leszek-le-Noir, duc de Pologne, mort en 1389; celui de Philippe Callimacah-Buonacorsi, mort en 1496, précepteur des fils du roi Kasimir-le-Jagellon; ainsi que ceux de Simon Zimorowicz, poète, et Piotrkowczyk, typographe fameux. Le gouvernement autrichien y commit des grands dégâts, en la transformant en magasins et en lazarets, depuis 1804 jusqu'en 1809.

L'église des Franciscains, fondée par le roi Boleslas-le-Chaste, en 1237, se fait remarquer par les peintures de sa voûte, dues au pinceau d'André Radwanski (1757); les tombeaux de Petrycy et de Pierre Kochanowski, poètes polonais; et la boiserie du chœur, qui est incrustée de nacres et de perles.

L'église de Sainte-Anne, fondée en 1689, contient un beau monument où est déposé le corps de saint Jean Kanty, mort en 1473.

Les autres églises, dédiées à *saint Albert,* à *sainte Barbe,* à *Notre-Dame,* à *saint Thomas,* et celle *de la Sainte-Croix,* sont moins remarquables. Nous n'en parlerons pas autrement.

L'église de la Transfiguration, ou *des Piaristes,* est fort belle; elle est entretenue par cette estimable congrégation introduite en Pologne en 1642.

L'église de Saint-Jean a été fondée, au douzième siècle, par Pierre Dunin, comte de Skrzynno, qui, selon la chronique de Bielski, pag. 91, éleva, sur différens points de la Pologne, jusqu'à *soixante-dix-sept* églises et maisons religieuses.

Les églises de Saint-Marc et de *Saint-Kasimir,* dont les stations furent ornées, en 1816, des peintures de Michel Stachowicz.

On remarque encore *l'église de Saint-Idzi,* fondée dans le douzième siècle, par Wladislas-

Herman. Celle de *Saint-Bernard,* ornée de beaux tableaux exécutés par François Lexycki, Bernardin, peintre de Krakovie.

L'église de Saint-Stanislas, appelée Skalka, à Kazimierz, est la plus ancienne de Krakovie. Ce fut dans cette église que Boleslas-le-Hardi tua de sa propre main, le 8 mai 1079, l'évêque Stanislas (Szczepanowski?), canonisé en 1254 par le pape Innocent IV, et déposé l'année suivante dans la cathédrale, comme on l'a vu plus haut.

Enfin, on trouve actuellement, à Krakovie trente-huit églises, et vingt-sept autres, tant dans la ville que dans les faubourgs, mais ces dernières ont été détruites ou converties en établissemens profanes.

Le château des évêques de Krakovie est une des plus intéressantes curiosités modernes de la ville, surtout depuis la restauration qu'y fit son dernier évêque Jean-Paul Woronicz. Ce prélat distingué, et remarquable comme littérateur et comme poète, confia, en 1816, à l'architecte Étienne Humbert et au peintre Michel Stachowicz l'exécution du plan qu'il avait tracé lui-même pour l'embellissement de cet antique édifice. On y retrouve, soit en tableaux, soit en fresques, les événemens les plus mémorables de l'histoire de Pologne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1).

L'hôtel-de-ville, reconstruit par les soins de l'évêque Gaëtan Soltyk, et l'immense édifice appelé *Sukiennicé,* ouvrage de Kasimir-le-Grand, qui entourent la grande place de la ville, sont des monumens de la grandeur passée de cette capitale.

Les faubourgs de Krakovie sont : *Stradom, Kazimierz,* peuplé particulièrement de Juifs ; *Padgorze, Rybaki, Smolensko, Zwiérzyniec, Piasek, Kleparz,* remarquable par ses foires, *Wesola,* où se trouve le jardin botanique et l'observatoire astronomique.

Sous Sigismond Ier, la population de Krakovie montait à quatre-vingt mille âmes. Après une foule de vicissitudes, en 1787, sur le nombre de cinq cent trente-neuf maisons, sans y comprendre les faubourgs, la ville elle-même n'avait que neuf mille quatre cent quarante-neuf habitans. En 1818, on y en comptait vingt-quatre mille sept cent cinq quante-six, dont cinq mille quatre cent quarante-six Juifs.

Quant à l'univeristé de Krakovie, dont l'existence et le sort sont intimement liés à l'histoire littéraire de la Pologne, nous nous réservons d'en entretenir nos lecteurs dans le chapitre consacré au tableau de l'histoire de la littérature polonaise.

Les environs de Krakovie, aussi délicieux qu'imposans par leurs souvenirs, méritent l'attention de l'observateur.

Les plus remarquables sont : *Lobzow,* résidence d'été des rois de Pologne, élevée par Kasimir-le-Grand. On trouve dans le jardin contigu un tertre sous lequel on fait reposer Esther, Juive d'Opoczno, fameuse maîtresse de Kasimir-le-Grand.

La montagne de *Bronislawa,* au sommet de laquelle la reconnaissance nationale a élevé un monument à l'immortel Kosciuszko.

Zwiérzyniec, non loin de cette dernière.

Biélany, sur une montagne escarpée et couverte de forêts de chêne, où se trouve une église desservie par les Camaldules venus dans cet endroit en 1609.

Tyniec, célèbre par la première fondation des Bénédictins, sous Boleslas-le-Grand.

Lanckorona, avec un château, élevé par Kasimir-le-Grand. Les confédérés de Bar, en 1768, conduits par Beniowski, y repoussèrent les Moskovites. En 1770, des officiers du génie français l'avaient fortifié.

Promnik ou *Prondnik,* mémorable par la victoire remportée par Zamoyski sur l'archiduc Maximilien, et par la réception du nouveau roi électif Henri de Valois, par la noblesse polonaise.

Krzészowicé, avec des bains minéraux.

Tenczyn, d'où la célèbre famille Tenczynski tire son origine.

Alwernia, Czerna, Dembnik, Oycow, Pieskowa Skala, Grodzisko, etc., situés dans des positions enchanteresses.

Quant aux autres villes ou villages remarquables du palatinat de Krakovie, nous signalerons les suivans, avant de terminer la des-

(1) La description détaillée de ce château se trouve décrite avec un grand intérêt dans l'ouvrage de M. Ambr. Grabowski, déjà cité.

cription de ce palatinat, par celle des mines d'*Olkusz* et des salines de *Wiéliczka* et de *Bochnia*, si célèbres dans l'univers entier.

Piliça, avec un ancien château, jadis propriété des princes Zbarazski. La rivière de la Piliça prend sa source non loin de ce bourg.

Koniecpolé, château où prit naissance la famille Koniecpolski, fameuse dans les annales de la Pologne.

Olsztyn, *Mstow*, *Lelow*, *Smolen*, qui ont aussi leur place dans l'histoire.

Czenstochowa, avec un fort, une église et un couvent, est fameuse par l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge qui attire une foule de pèlerins. Cette ville, mémorable dans plusieurs guerres par sa résistance, l'a été dans la glorieuse confédération de Bar : c'est là que Kasimir Pulawski se maintint jusqu'à la dernière extrémité. En 1809, le corps de l'armée polonaise aux ordres de Dombrowski s'y distingua. En 1813, les Moskovites l'ayant occupée, firent raser les fortifications.

Iendrzeiow, fameux par la mort de l'historien polonais Vincent Kadlubek.

Proszowicé. Ses environs sont fertiles en blés.

Skalmierz ou *Skarbimierz*. En 1240, l'invasion des Tatars y fit sentir leur présence.

Mogila, abbaye des Cisterces, fondée vers 1065.

Siéwérz, capitale de l'ancien duché de Sévérie, acheté, en 1443, chez le duc de Teschen. Gaëtan Soltyk y demeurait ordinairement.

Oswiécim, ancienne capitale du duché du même nom, acheté, en 1457, par le roi Kasimir-le-Jagellon, du duc Janus.

Zator, ancienne capitale du duché de Zator, acheté, en 1494, par le roi Jean-Albert, du duc Janus.

Zywiec ou *Scepusia*, donné à l'ancienne famille des Komorowski, par Kasimir-le-Jagellon.

Wisnicé, *Melsztyn*, châteaux situés sur des montagnes. Dans le voisinage du second est le village *Luklawa*, fameux par le séjour et la mort de Faustin Socin, chef des Ariens.

Pierszowicé. Le célèbre général Jean-Henri Dombrowski y vit le jour le 29 août 1755.

Enfin on y remarque *Czorsztyn*, *Nowytarg*, *Sandecz*, *Dukla* et la starostie de *Spiz* ou *Zips*, située dans les monts Karpates. C'est cette dernière starostie qui fut la première envahie par l'Autriche, en 1770.

C'est encore dans le palatinat de Krakovie, et à cinq milles au nord de sa capitale, que se trouve le village de *Raçlawicé*, mémorable par la victoire remportée le 4 avril 1794, par les armées républicaines polonaises, commandées en personne par Kosciuszko, sur les Moskovites aux ordres de Tormassoff : victoire qui développa la guerre de l'indépendance nationale, soutenue pendant *huit* mois contre des ennemis si nombreux.

OLKUSZ. — WIÉLICZKA. — BOCHNIA.

Olkusz est pour la Pologne, sous le rapport des richesses minérales, ce que sont pour elle Wiéliczka et Bochnia, sous le rapport des richesses salines, quoique exploitées avec des procédés différens.

Quoiqu'il soit difficile de retrouver l'époque des travaux des mines de ces montagnes, on sait néanmoins qu'au treizième siècle, au temps de Miéczyslas III, on y envoyait déjà les malfaiteurs condamnés aux travaux forcés. Selon l'abbé Remie Ladowski (1), sous le règne de Kasimir-le-Grand, un moine, appelé Grégoire, fut le premier qui y aperçut les mines d'argent. Les couches se suivent dans l'ordre que voici : de la marne, de la brèche, de l'ardoise, du plomb argentifère avec un peu de fer et de calamine ; ensuite la pierre calcaire.

On peut juger avec quelle activité on exploitait les mines, lorsqu'on songe que, en 1455, le roi Kasimir-le-Jagellon étant occupé de la guerre avec la Prusse, il arriva qu'un Moravien, nommé Irzyk Stosek, et un autre, appelé Swieborowski, marchant à la tête des rebelles, s'emparèrent de huit cents chevaux qui étaient employés aux travaux des mines. Il y avait jadis un hôtel de la monnaie. Les actes publics prouvent qu'en 1658 la dîme royale de ces mines s'éleva à douze cent vingt-cinq marcs quatorze onces d'argent, et à treize cent cinquante-huit quintaux de plomb, ce qui sup-

(1) *Histoire naturelle du royaume de Pologne*, t. II, p. 229 (en polonais).

pose naturellement un produit total plus de dix fois plus grand, puisque la dîme n'était pas levée avec une extrême rigueur. En n'adoptant que les évaluations les plus modérées, le produit brut annuel de la mine valait 476,773 florins polonais d'alors, ou 1,907,100 florins d'aujourd'hui (1,239,615 fr., sur le pied de 13 sous par florin de Pologne). On a plusieurs fois délibéré sur les moyens de reprendre une exploitation aussi avantageuse (1).

Les guerres multipliées et souvent malheureuses, arrêtant les travaux de ces mines, parvinrent à les détruire; et les inondations des ruisseaux voisins achevèrent ce que la guerre avait commencé. Sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski, il se forma une compagnie de quelques citoyens pour la réexploitation de ces mines, et ils n'y perdirent pas. Les gouvernemens envahisseurs de la Pologne, l'Autriche et la Prusse, s'en occupèrent aussi. Le gouvernement actuel y avait destiné quelques fonds, mais il manque encore d'une activité nécessaire à cette entreprise.

A *Lgota,* à un mille d'Olkusz, on exploite une mine de calamine. Les marbres des environs de *Czarnow* sont mêlés de plomb. On y trouve un mélange assez curieux; c'est du plomb blanc spathique, combiné et pour ainsi dire fondu avec du sable. Ce minerai donne cinquante-quatre pour cent de plomb. Les mines les plus communes de cette contrée sont celles de fer. A *Drzéwiça,* on tirait jusqu'à soixante-dix quintaux de fer brut par semaine, d'un minerai qui se trouve dans du grès sablonneux. En d'autres endroits, la mine de fer limoneuse abonde comme aux environs de Konksié. A *Suchedniow,* à *Iendrzeïow,* à *Samsonow,* il y a des hauts-fours et des forges. A *Miédziana-Gora,* on a trouvé un morceau de fer natif; on y rencontre plus sûrement du pyrite de fer, du cuivre azuré, de la malachite, du vitriol et du plomb argentifère. Starowolski et Kromer disent que « les évêques » de Krakovie, parmi leurs autres possessions, » aimaient surtout la ville de *Slawkow,* à » cause des célèbres mines d'argent qui s'y » trouvaient. »

Les métaux ne forment pas la seule richesse de cette intéressante contrée. On trouve des pierres meulières très-bonnes, à *Mniow.* Il y a de beaux marbres en plusieurs endroits. A *Chenciny,* un filon perpendiculaire de pyrite de cuivre, large de trois aunes, traverse une colline composée de marbre. De ce filon de cuivre, on a tiré du lazulite (1); et le palatin Bendzinski a même fait hommage au pape Innocent IX d'une table de cette précieuse matière. A *Miedzianka,* il y a du cuivre vert, disséminé par petits nids dans du marbre.

Près d'*Ostrowiec* et de *Gorna-Wala,* les champs sont couverts d'une efflorescence de vitriol et d'alun.

En général, toute cette contrée paraît ne contenir que des roches composées de petits fragmens bizarrement mélangés, et renfermant également des minerais de toute sorte, disséminés par petites portions. C'est ce que les auteurs systématiques appellent des terrains d'*alluvion* et de *transport.*

Après avoir jeté un coup d'œil sur les richesses des mines, arrêtons-nous avec quelque détail, sur les salines de la Haute-Pologne, sur ces richesses incalculables dont une usurpation temporaire tire tout l'avantage.

Tout le long de la chaîne des Karpates, du côté du nord, s'élèvent des collines aplaties, composées d'argile, et quelquefois de plâtre. Sous cette couche on en trouve une autre qui consiste dans un sable fin, humide et mobile. Après ce sable vient une marne sablonneuse; c'est sous cette couche, quelquefois au milieu d'elle, qu'on rencontre le sel gemme.

Depuis Krakovie jusqu'à Léopol, la couche de sable se montre à jour dans la plaine. En montant au niveau de cent cinquante ou deux cents pieds au-dessus de la Wistule, les collines d'argile commencent, et partout où l'on a fait des fouilles un peu profondes, on a rencontré du sel gemme ou des eaux salées. On y voit jaillir des sources sulfureuses et bitumineuses. C'est dans ce terrain que se trouvent les deux fameuses salines de *Wiéliczka* et de *Bochnia* (2).

(1) Carosi, t. II, p. 186.

(1) Rzonczynski, p. 65.

(2) Parmi plusieurs ouvrages qui ont donné la description de ces salines, on remarque :

1° Une *Relation anonyme* dans les *Philosophi-*

A un mille polonais de Krakovie est située la petite ville de *Wiéliczka*. Du temps de Boleslas Bouche-de-Travers, au douzième siècle, elle était déjà connue; on l'appelait alors *Magnum Sal*, pour la distinguer de *Bochnia*, autre saline, mais beaucoup moins considérable. Dans les lettres-patentes données aux Bénédictins en 1120, il en est fait mention. Cependant la tradition populaire veut que ce soit sainte Cunégonde, fille de Béla IV, roi de Hongrie, et femme de Boleslas-le-Chaste, roi de Pologne, depuis 1239, qui, la première, découvrit ces salines. Kasimir-le-Grand entoura la ville de murailles, et prescrivit des lois pour la gestion de ces salines; elles formaient de temps immémorial les revenus des rois de Pologne; la dot des reines s'inscrivait sur une partie de ces revenus. Deux incendies, en 1510 et 1644, y firent de grands dégâts. Durant le premier, la présence d'esprit et l'activité admirable des deux préposés, André Koscielecki et Sévérin Betman, les sauva d'une destruction complète. Le second dura près d'une année entière, sans pouvoir être étouffé. Il y en eut encore un autre, en 1696; c'est le dernier.

Les salines de Wiéliczka se divisent en trois parties : 1° les monts vieux (Gory Stare), 2° les monts neufs (Gory Nowe), et 3° les monts Saint-Jean (Gory Ianinskie). Dans ces trois *monts* ou *champs*, il se trouve onze ouvertures, ou fenêtres, ou puits, qu'on nomme Daniélowiec, Gorsko, Regis ou Royale, c'est la plus ancienne; Gora wodna, Boza wola, Buzenin, Loïs, Ianina, Joseph, Leszno, Seraf, par laquelle les ouvriers entrent et sortent.

Non-seulement la ville est toute minée, mais les mines s'étendent encore de chaque côté à une distance égale à sa grandeur. Le gouvernement ayant soin de ne pas faire connaître la véritable étendue des salines, il est difficile de la préciser; nous ne pouvons ici nous appuyer par conséquent que sur le rapport du ministre des finances du grand-duché de Warsovie, présenté au roi de Saxe comme grand-duc (1810-1812), rapport qui leur donne douze cents toises en longueur et six cents en largeur (1). Toutefois, comme le meilleur sel se trouve dans la profondeur, on s'enfonce, par conséquent chaque jour au lieu de s'élargir. On porte cette profondeur à mille pieds. Le puits de *Gora wodna* ne sert qu'à faire sortir les

cale Transactions de Londres; juillet 1760, n° 61, art. 2, traduite en allemand avec des notes, dans le *Hamburgisches magazin*, t. IV, cah. 3, p. 275.

2° Schober, *Description physique*, etc., dans le *Hamburg. magazin*, t. VI, cah. II, p. 215. Il avait été le restaurateur et le directeur de ces salines.

3° *Mémoire de* Guettard, membre de l'Académie des Sciences, 1763; p. 203 et suivantes.

4° *Observations*, etc., par Berniard, dans le *Journal de Physique*, 1780, p. 157 et suivantes.

5° *Description*, etc., par Hansen, inspecteur des salines, publiée par Zollener, dans le *Berliniches magazin*, etc., année Ire, cah. III, p. 54.

6° *Voyage en Pologne, Russie*, etc., par Will. Coxe, traduction de P.-H. Mallet, 1786, t. I, p. 120 et suivantes.

7° *Notice physique et historique sur le sel*; Warsovie 1778. (En polonais.)

8° *De la Géologie des Karpates*, par Stan. Staszic, p. 60; 1815, Warsovie. (En polonais.)

9° *Description de l'ancienne Pologne*, par T. Swiencki, 1816, t. I p. 161. (En polonais.)

10° *Description de Krakovie et de ses environs*, par Ambr. Grabowski, 1822, p. 221. (En polonais.)

11° *Géographie de l'est de l'Europe*, par Stan. Plater, p. 109; Breslaw, 1825. (En polonais.)

Les cartes ou dessins connus dans le public, sont :

1° La carte de Martin German (d'après Malte-Brun, 1re édition de cet ouvrage, *hollandais*, d'après Ambr. Grabowski, *suédois*), géomètre aux salines de Wiéliczka, en quatre planches, publiée en 1645 : (*a*) carte de Wiéliczka; (*b*) vue du premier étage; (*c*) du troisième; (*d*) du quatrième, des excavations. Guillaume Hond, natif de La Haye en Hollande, les a gravées sur cuivre, et publiées à Dantzig en 1645.

2° Antoine Friedhuber publia, en 1768, quatre grandes nouvelles cartes de ces salines.

3° La vue des salines de Wiéliczka, en trois étages souterrains, prise et dessinée d'après nature par Michel Stachowicz, gravée par Langer à Vienne, et annexée à l'ouvrage de M. Ambroise Grabowski, cité plus haut.

(1) Busching porte son étendue de l'est à l'ouest, à six mille pieds, du sud au nord à deux mille pieds. Mais selon Hausen et Zollner, elle est seulement de onze cents *lachters* de cinq pieds du sud au nord, de quatre cents *lachters*, de l'est à l'ouest, et de cent vingt-trois *lachters* de profondeur.

eaux qui s'infiltrent des terrains supérieurs, car dans toute l'étendue de la mine on n'a pas trouvé une seule source d'eau. Dans le puits *Leszno*, le roi Auguste III a fait construire, en 1744, un escalier tournant de quatre cent soixante-dix marches, qui a coûté 40,000 florins de Pologne (1). C'est par le puits *Daniélowiec* que les voyageurs descendent à l'aide de cordes. Arrivés dans la première mine, on admire la grandeur et la propreté des allées et des voûtes. Dans plusieurs de celles-ci, on trouve des chapelles et des autels taillés dans le roc, c'est-à-dire dans le sel, et ornés d'un crucifix, ou de quelque image de saint, devant lequel brûle constamment une lampe. La chapelle de Saint-Antoine a trente pieds de haut. Il y a des salles très-vastes; quelques-unes servent de magasins pour les tonneaux pleins de sel, d'autres pour le fourrage des chevaux, et d'autres d'écuries pour ces animaux qu'on y tient au nombre de vingt à trente, selon les besoins des transports. Dans quelques endroits où il y a de l'eau, le pavé et les parois sont couverts de cristaux de sel entassés les uns sur les autres par milliers : plusieurs de ces cristaux pèsent une demi-livre et plus, et forment un coup-d'œil assez brillant quand on en approche plusieurs flambeaux, mais moins éblouissant toutefois que ne l'ont représenté quelques anciens voyageurs enthousiastes. Dans la chapelle de Sainte-Cunégonde, on voit la statue du roi Auguste II, taillée en sel; elle fut portée à Warsovie, mais le grand air l'ayant fait souffrir, on la remit de nouveau à sa place où elle se conserve parfaitement.

L'air est très-sain, quoiqu'il s'y forme du gaz nitreux qui s'élève vers le toit des allées où il s'enflamme quelquefois par l'approche des flambeaux. Il brûle lentement, avec une lueur rougeâtre. On le nomme sur le lieu *saletra* (salpêtre). Personne ne passe sa vie dans la mine, quoi qu'en disent les romanciers et les voyageurs. Les accidens malheureux y sont fort rares. On laisse, d'espace en espace de gros piliers de sel pour soutenir la voûte; cependant il y eut en 1745, un écroulement considérable. Autrefois on y voyait beaucoup d'échafaudages en bois, mais on les a ôtés à cause des incendies qu'ils auraient nourris.

(1) Zollner, *Voyage*, t. I, p. 281.

Dans les deux premiers étages le sel se trouve par grosses masses informes, où l'on pourrait tailler des blocs de trois cents, quatre cents et cinq cents pieds cubes. Les terres en rochers sont de trois sortes. C'est d'abord une marne d'une couleur grise et foncée, humide au toucher, quelquefois entremêlée de gypse. Dans cette marne, on trouve l'espèce de sel nommé *zielona* ou sel vert : il prend cette couleur d'un peu de marne qu'il contient. Parmi les variétés de ce sel, on distingue la *spisa* qui est de couleur grisâtre; le sel commun, la *lodowata*, ou sel glacé; il est combiné avec de la craie; enfin la *iarka*, qui est pour ainsi dire le sable salin. La seconde espèce de terre est une marne savonneuse qui renferme beaucoup de coquillages. Enfin la troisième espèce offre un mélange de sel impur avec du gypse et des pyrites : c'est dans ce mélange, nommé *zuber*, qu'on trouve le sel gemme ou les cristaux de sel, qui sont ou des cubes ou des prismes rectangulaires (1).

Après ces nids de sel, souvent fort irréguliers on trouve une couche de marne et de chaux pour arriver à la *szybikowa*, où la couche régulière de sel fossile est infiniment plus belle que la *zielona*. Ces couches alternent avec de l'argile, de l'ardoise et du gypse. Elles se dirigent, avec un fort abaissement, de l'occident à l'orient; elles s'inclinent principalement vers le midi, et par conséquent vers les monts Karpates. Les couches de sel sont en général fortement ondulées par en haut, tandis que leur base présente un niveau régulier. Souvent les couches, soit de terre, soit de sel, se trouvent interrompues par ce que les mineurs nomment des *coins*.

La troisième et dernière couche est celle qu'on appelle *oczkowata*, et où le sel fossile, plus compact et plus pur, est de forme sexangulaire. Jadis on en faisait un commerce considérable avec la Hollande et l'Angleterre, où on s'en servait dans les manufactures; à présent, on en fait de petits bijoux de toute forme qu'on vend aux visiteurs des salines.

On trouve dans le terrain, et même dans le corps du sel, des morceaux de bois noir, qui ressemblent souvent à de fortes branches d'arbre, et que le peuple donne au bétail. M. de

(1) Zollner, p. 292.

Born cite un fragment de défense d'éléphant retiré de cette mine ; et il ajoute qu'on y rencontre aussi des dents molaires et d'autres ossemens de ce quadrupède (1).

Le nombre d'ouvriers de ces salines dépend du plus ou du moins de travaux que les circonstances peuvent exiger. En 1811, le nombre total, tant ouvriers qu'adjoints, était de mille deux cent quatre-vingt-treize, dont quatre cents occupés à une pure excavation. Ils travaillent à la lumière des lampes pendant huit heures, et à leur sortie ils sont soigneusement visités. Les chevaux qui servent à l'intérieur pour faire monter le sel, deviennent aveugles lorsqu'ils sont exposés à l'air libre, mais les hommes sont exempts de cette incommodité.

D'après l'état de l'exportation, il est évident que, depuis la découverte de ces salines jusqu'à l'année 1812, on en a extrait *cinq cent cinquante millions* de cetnars de sel (2). Sous l'ancien gouvernement polonais, on en tirait six cent mille cetnars annuellement. Lorsque le gouvernement autrichien envahit ces trésors de la Pologne en 1772, il les exploita avec tant d'ardeur, qu'en 1807 il retira un million soixante-deux mille trois cent vingt-sept cetnars, et un million deux cent huit mille neuf cent soixante-seize en 1808. En 1809, quand les armes victorieuses des Polonais commandés par le prince Joseph Poniatowski, reprirent sur les Autrichiens la Gallicie, les salines de Wiéliczka appartinrent par moitié au grand-duché de Warsovie ; mais depuis 1815, la malheureuse Pologne ayant subi un nouveau partage, Wiéliczka tout entière fut de nouveau envahie par ces mêmes Autrichiens. En 1809, le produit de l'extraction annuelle des mines montait déjà à un million sept cent mille cetnars.

Les frais totaux étaient, en 1806, d'un demi-florin de Vienne (demi-franc) par cetnar, et le gouvernement autrichien le fait vendre sur les lieux comme il suit :

Le sel *Zielona.*	1 cetn., à	5½ fl.	de Vienne.
— *Szybikowa,*	*id.* à	6	*id.*
— *Oczkowatd.*	*id.* à	12	*id.*
Celui enfin le plus ord.	*id.* à	3	*id.* (1).

Qu'on juge du produit net que retire le gouvernement envahisseur ! Polonais, n'oubliez jamais le mal que vous fit Sobieski en sauvant la capitale de la plus ingrate nation !

Bochnia, autre saline à cinq milles de Krakovie, était déjà connue sous le règne de Kasimir II dit le Juste (1178-1194). Le sel fossile qu'on y trouve est aussi bon que celui de Wiéliczka, mais ni ses travaux ni sa grandeur ne peuvent lui être comparés.

Enfin nous dirons avec Malte-Brun, en terminant la description de ces mines et de ces salines : « Tant par ses productions importantes que par sa position militaire, la Haute-Pologne offre un intérêt majeur dans le cas d'un rétablissement quelconque de la Pologne. Car le souverain de la Pologne ne saurait jamais croire son trône affermi tant qu'un autre resterait maître de tous les passages des monts Karpates ; d'un autre côté, les salines de Wiéliczka sont le magasin naturel de toute la Pologne. La nature a rendu une séparation entre la Haute et la Basse-Pologne également désavantageuse pour toutes deux. La Wistule leur est commune, et ce débouché naturel de leurs productions, cette grande route aquatique devrait ne reconnaître qu'un seul souverain, si la diplomatie daignait consulter les intérêts des peuples. »

En sortant du palatinat de Krakovie, celui de Sandomir se présente le premier.

PALATINAT DE SANDOMIR.

Anciennement ce palatinat était divisé en sept districts, dont les noms suivent : Sandomir, Wisliça, Pilzno, Radom, Opoczno, Chenciny et la terre de Stenzyça. Jusqu'à l'année 1471 le palatinat de Lublin et la terre de Lukow firent partie du palatinat de Sandomir ; et jusqu'à l'année 1564, la terre de Stenzyça et le district de Radom composèrent la terre

(1) De Born, *Catal.*, t. I., p. 463.

(2) *Le cetnar* est un poids de cent livres ou cinquante kilogrammes : on le porte aussi à cent vingt livres.

(1) Voyez le *Décret impérial d'Autriche* du 20 août 1806, et le *Rapport du ministre des finances du grand-duché de Warsovie en* 1812.

de Siecіechow. En 1807, après la formation du grand-duché de Warsovie, et en 1809, après la reprise sur les Autrichiens de la Nouvelle-Gallicie, on forma le département de Radom, dont cette dernière ville était le chef-lieu, titre qu'elle a conservé même depuis la formation du nouveau royaume de Pologne en 1815; mais ce palatinat, depuis cette époque, porte le titre de Sandomir. En commençant par son chef-lieu nous entrerons dans la ville de *Sandomierz*, située sur la Wistule et ne comptant aujourd'hui que trois mille habitans. En 1240, elle fut incendiée par les Tatars, et pour la seconde fois en 1259. La ville fut entourée de murailles par Kasimir-le-Grand. En 1656, dans la guerre avec la Suède elle eut beaucoup à souffrir (1). En 1809, fortifiée par les Autrichiens, elle fut prise d'assaut par les Polonais : le jeune Marcellus Lubomirski y fut tué à la fleur de son âge. En quittant Sandomir, nous parcourrons plusieurs autres endroits parmi lesquels les plus remarquables sont les suivans :

Tarnow, avec un aucien château; patrie du célèbre Jean Tarnowski (n. 1498, m. 1550), aujourd'hui en Gallicie, avec huit mille habitans. Cette ville appartient à la famille des princes Sanguszko.

Krzysktofow, château des Ossolinski.

Baranow. Le roi Étienne Batory y résidait souvent.

Mielec, origine de la famille des Mielecki.

Ossolin, d'où vient la célèbre famille des Ossolinski.

Korczyn-Nowe Miasto, à l'embouchure de la Nida dans la Wistule; ville fameuse par la diète de 1468. Du temps de Sigismond-Auguste, elle possédait un fabrique d'armes (2).

Wisliça, sur la Nida, mémorable par les lois que Kasimir-le-Grand y promulgua en 1347.

Zborow, jadis propriété de la famille Zborowski.

Pinczow, autrefois appartenant aux Olesnicki, et depuis aux Myszkowski-Wielopolski.

(1) *Histoire de la guerre des Kosaks*, par Grondzki, p. 274 : cité par Swiencki.

(2) Czacki, *Des Lois de Lithuan. et de Pol.*, t. I. p. 218.

Cette petite ville est mémorable par la réunion des dissidens aux temps de Sigismond-Auguste. Ce fut ici que la Bible dite de *Radziwill* fut traduite en polonais et imprimée plus tard à Brzesc-Litewski. Le premier sinode des dissidens y eut lieu en 1555.

Rakow, surnommé *Athènes Sarmathes*, ville jadis peuplée, et remplie de fabriques de toute sorte (1). Fondée en 1569 par le castellan Sieninski, cette ville fut le refuge des savans, et particulièrement celui de la secte des ariens ou sociniens. Son imprimerie, une des plus actives, y donna le jour à plusieurs ouvrages. L'état florissant de ces contrées dura jusqu'au règne déplorable des jésuites, qui étouffèrent en Pologne tous les germes de l'éducation populaire. Les citoyens les plus distingués de cette ville devinrent le but de persécutions révoltantes, et Rakow, jadis florissante, tomba en ruines.

Szydlow, à un mille de Rakow.

Chenciny, avec un château élevé sur la haute montagne; ses environs sont fameux par les mines et les marbres dont ils abondent. La colonne de Sigismond III, qui orne encore aujourd'hui la ville de Warsovie, et haute de trente-huit pieds, a été élaborée à Chenciny, avant qu'elle eût reçu sa destination.

Kiélce, ville fondée en 1173; aujourd'hui elle est le chef-lieu du palatinat de Krakovie. Ses mines de fer, de cuivre, et anciennement d'argent, sont considérables. En 1511, les Hollandais avaient chargé soixante-huit de leurs vaisseaux du cuivre qu'ils avaient exporté de Kiélce et de ses environs. Actuellement, sa population monte à quatre mille habitans, et elle possède une direction générale des mines du royaume.

Rodoszyze. C'est dans ce bourg que l'armée républicaine polonaise s'est dissoute le 18 novembre 1794, après huit mois des efforts les plus courageux contre ses agresseurs.

Czarnylas, village mémorable par le séjour du prince des poètes polonais Jean Kochanowski. (n. 1530, m. 1584.)

Skrzynno, ancienne propriété de la famille Dunin, dont Pierre est fameux pour avoir bâti,

(1) Lubieniecki, *Hist. reformat. Polonicæ*, liv. III, chap. xii, p. 243.

de son vivant, jusqu'à soixante-dix-sept églises ou couvens.

Swienty-Krzyz ou *Sainte-Croix*. C'est sur cette montagne que Boleslas-le-Grand avait fondé, vers 1008, une église pour les bénédictins, qui rendirent un si grand service à la civilisation de la Pologne. L'église et le couvent de *Sainte-Catherine*, non loin de *Sainte-Croix*, sont aussi sur une très-haute montagne.

Zawichost, sur la Wistule, à un mille de Sandomierz. En 1205, le prince de Russie Roman y fut tué dans une bataille. En 1240, les Tatars ont brûlé cette petite ville. En 1657, le roi Charles-Gustave de Suède, réuni à Rakotzy, duc de Transilvanie, y passa la Wistule pour marcher d'abord sur Brzesc-Litewski, ensuite sur Warsovie.

Dirigeant ensuite nos pas vers le nord-est, nous entrons dans le

PALATINAT DE LUBLIN.

C'est en l'année 1471 que ce palatinat fut formé par le roi Kasimir-le-Jagellon. Il fut primitivement divisé en deux terres, celles de Lublin et de Lukow, et un district, celui d'Urzendow. Aujourd'hui il conserve le même titre de palatinat de Lublin, avec quatre arrondissemens et dix districts.

Lublin, chef-lieu du palatinat. Dans son état florissant, cette ville comptait quarante mille habitans; aujourd'hui elle en a treize mille, dont moitié de Juifs. Bâtie dans une situation charmante, cette cité conserve de nombreux souvenirs historiques. L'union de la Lithuanie avec la couronne de Pologne y eut lieu en 1659. Pour perpétuer la mémoire de cet événement, on y a élevé, depuis quelques années, un monument en fer dû aux soins patriotiques de Stanislas Staszic. L'ancien palais de Radziwill, transformé aujourd'hui en hôpital militaire, fut la propriété de Barbe Radziwill, épouse du roi Sigismond-Auguste qui y reçut les hommages de son vassal le duc de Prusse. Ornée de plusieurs édifices imposans, elle possède aussi des écoles palatinales, des sociétés des sciences, d'agriculture, de musique et de bienfaisance.

Kasimierz, à sept milles de Lublin, bourg fondé par Kasimir-le-Grand, avec un ancien château. Il fut jadis très-commerçant, aujourd'hui chef-lieu du district du même nom.

Dombrowiça. La famille des Firley en tire son origine.

Lubartow ou *Lewartow*, sur la rivière de Wiéprz, ville considérable dans les temps heureux de la Pologne; elle compte aujourd'hui près de trois mille habitans. Le collége catholique y fut jadis très-renommé. Aujourd'hui elle appartient à la famille des princes Sanguszko, et est le chef-lieu du district du même nom.

Sobieska-Wola. La famille Sobieski tire d'ici son origine. Marc Sobieski se distingua aux temps d'Etienne Batory.

Piotrowin, sur la Wistule, fameux par la résurrection d'un certain Piotrowin, qu'y devait opérer l'évêque saint Stanislas, le même qui fut tué par le roi Boleslas-le-Hardi.

Babin, village célèbre au milieu du seizième siècle. Son propriétaire, nommé Pszonka, y avait établi une *république de Babin* qui s'occupait de redresser, en les ridiculisant, les abus et les préjugés des Polonais, et servait ainsi au perfectionnement des mœurs.

Nous ne pourrions mieux terminer la description de l'ancienne Petite-Pologne, qu'en consacrant quelques détails aux célèbres *Pulawy*, résidence de la famille Czartoryski, lieux charmans que les poètes et les artistes, tant nationaux qu'étrangers, ont à l'envi célébrés. Pulawy est pour les Polonais, sous le rapport de leur antique gloire, ce qu'est pour les musulmans la Mecque et Médine. Jadis propriété des Tenczynski, cette terre passa entre les mains des Sieniawski, jusqu'au jour où cette illustre famille, dans la personne de Sophie Sieniawska, s'unit au prince Alexandre Czartoryski, palatin de Russie-Rouge, dont les descendans en sont actuellement possesseurs. L'ancien château de Pulawy fut brûlé par ordre de Charles XII, parce que Adam Sieniawski, grand-général de la couronne, avait pris parti pour Auguste II. Cette résidence avait commencé à être embellie en 1730, mais c'est depuis le prince Adam-Kasimir Czartoryski et son épouse, née comtesse Isabelle Flemming, qu'on y a réuni les souvenirs les plus précieux de la Pologne guerrière,

civique et littéraire, et qu'on y a construit un château et des jardins magnifiques. Au milieu du parc s'élève, sur les bords de la Wistule, un temple de Sibylle, où l'on conserve ces trésors nationaux, et où l'on voit une partie des cendres du grand Kopernik, de celles de Kochanowski, ainsi que plusieurs attributs militaires des plus célèbres guerriers polonais, dont la description a été consacrée dans un poëme de l'évêque J.-P. Woronicz, aujourd'hui archevêque et primat du royaume. La bibliothèque de Pulawy, déjà très-considérable, est devenue la plus riche de toute la Pologne après celle de l'université de Warsovie, depuis la réunion de la bibliothèque du grand Czacki. Ce dernier, célèbre par son patriotisme et son immense savoir, en avait formé une des plus complètes dans sa terre de Poryck; à sa mort, ce trésor littéraire était sur le point de passer à Saint-Pétersbourg, lorsque le prince Adam Czartoryski, palatin de Pologne, et ancien curateur de l'université de Wilna, n'hésita pas à employer à son acquisition une fortune déjà dérangée par la prodigalité de son père Adam-Kasimir, et réunit ainsi ce dépôt national à son ancienne bibliothèque, de sorte qu'elle présente aujourd'hui un ensemble de plus de soixante mille volumes, et d'inépuisables richesses pour l'histoire de Pologne. En 1829, le prince Adam y fonda une imprimerie, à l'effet de reproduire d'anciens manuscrits relatifs aux annales polonaises. Le premier livre imprimé à Pulawy est le Catalogue des doubles de la bibliothèque du prince, qui se sont vendus à l'enchère à Warsovie. Ce livre fait honneur aux presses de Pulawy. Pulawy compte aujourd'hui trois mille habitans. C'est à cette résidence que Delille avait consacré un passage dans son poëme sur les Jardins, que nous croyons devoir reproduire ici.

Et, pourrais-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élegance est jointe à la richesse,
Fortuné *Pulhavi*, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux t'entourent ces montagnes
Où, du grand Casimir, seul sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées.
Les aspects étrangers et tes propres trésors,
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors.
Dirai-je les forêts dont les monts se couronnent,
Où ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Où ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge?
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la fois dans ces flots radieux
Qu'un beau pourprecolore et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante!
Là d'un chemin public c'est l'aspect animé;
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image.
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature;
D'autres enfans de l'art ont chacun leur parure:
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs, c'est un musée, asile studieux;
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux:
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes faibles vers peut-être obtiennent un sourire.
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita?
Je reconnais de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnait la sibylle;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir;
Ici c'est le passé qui parle au souvenir.
Ces nombreux monuments enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de Mémoire;
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwel,
La chaîne de Stuard, ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière secrète.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des dieux me montrer les images;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté,
Où des murs bysantins, d'un temple où le druïde
Souillait de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Écosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.

Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde :
Un roc du Capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnaît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.

CHAPITRE VII.

LA GRANDE-POLOGNE.

Les plaines de la Basse ou Grande-Pologne appartiennent à ce système de la grande plaine sarmatique dont nous avons tracé le tableau au commencement de cet ouvrage. C'est partout cette couche d'argile sablonneuse (*lehm*) qui semble former pour ainsi dire la croûte de la Pologne entière (1). Des champs dont la fertilité naturelle récompense le laboureur industrieux; de superbes pâturages, soit dans les bas-fonds, le long des rivières, soit sur les hauteurs intermédiaires; plus loin, des lacs et des fleuves poissonneux, des marais inaccessibles, des déserts; enfin des forêts où le chêne, l'aune, le frêne commun et le peuplier blanc mêlent leur feuillage agréable à la sombre, mais éternelle verdure des pins, des mélèzes, des sapins et d'autres arbres conifères.

La Grande-Pologne (*Wielko-Polska*) proprement dite se composait autrefois du palatinat de Poznanie avec la terre de Wschowa (*Fraustadt*), de ceux de Kalisz, de Gnèzne, de Siéradie avec la terre de Wielun, et enfin du palatinat de Lenczyça. La starostie de Drahim et une partie considérable de la Nouvelle-Marche appartenaient aussi anciennement à la Grande-Pologne, mais l'une et l'autre furent envahies au milieu du treizième siècle par Jean Ier et Otton III, margraves de Brandebourg, et la Pologne perdit alors deux cent vingt milles carrés et près de deux cent soixante mille habitans (1). Le vaillant Wladislas-Lokiétek revendiqua une partie de ces usurpations brandebourgiennes, et Kasimir-le-Grand donna en fief les châteaux de Santok et de Driessen (*Drezdenko*), à Dobrogost et à ses frères, qui jurèrent solennellement à Krakovie leur vasselage à la couronne de Pologne.

La ville de Kustrin (*Kostrzyn*), sur l'Oder, appartenait aussi à la Pologne (2). Son castellan Grzymala y gouvernait en 1381, et en cette qualité il faisait partie des réunions de la Grande-Pologne.

Cette province est arrosée par plusieurs rivières dont les principales sont :

Warta, qui prend sa source près de Kromolow dans le Krakoviat, et débouche dans l'Oder près de Kustrin. Elle commence à être navigable à Unieïow.

Prosna, qui se jette dans la Warta près de Peizern (*Pysdry*).

Notec, en allemand *Netze*, qui vient du lac Goplo en Kuïavie, et porte ses eaux dans l'Oder près de Landsberg. C'est le canal de Bromberg (*Bydgoszcz*), appelé aussi *canal Frédéric*, qui réunit la Netze à la Wistule : il fut creusé de 1772 à 1775.

Parmi les montagnes on remarque celles de *Chelm* en Sieradie, de *Rzezuchowa*, de *Turza*, près du bourg de *Gromadno*, de *Zyrkow*, de *Giec*, entre Posen et Gnèzne.

Les habitans de la Grande-Pologne ne s'adonnent point seulement à l'agriculture, ils se livrent encore à l'éducation des bestiaux et aux manufactures. Du temps de Kasimir-le-Grand et de Sigismond-Auguste, les haras y étaient entretenus avec beaucoup de soin (3). Au treizième siècle les vignes étaient communes dans les environs de Posen sur la Warta. On en plante aujourd'hui dans les environs de Miendzyrzecz (*Mezeritz*), et de Miedzychod (*Birnbaum*). Quant à la richesse de ces contrées, en bestiaux, l'on peut en juger par les données suivantes : « La Prusse méridionale

(1) Carost, t. I, p. 130.

(1) *Histoire de Pologne* : dans l'*Almanach de Berlin* pour 1796.

(2) Naruszewicz, t. VII, p. 176.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 142; Czacki, *Des lois de Lithuanie et de Pologne*, t. II, p. 241.

» renfermait, en 1800, dans la campagne, » sans y compter aucune ville ni bourgade, » cent cinquante-sept mille cent quatre-vingt-» dix-sept chevaux; deux cent quarante-trois » mille quatre cent vingt-trois taureaux et » bœufs; deux cent soixante-neuf mille qua-» rante-sept vaches; deux cent trente et un » mille cent quarante et une têtes de jeune » bétail; un million deux cent onze mille » trente-sept brebis; trois cent vingt-neuf mille » cinq cent soixante-sept porcs.

» La Prusse-Orientale nouvelle possédait, à » une époque encore plus rapprochée, cent » cinquante-cinq mille quatre cent deux che-» vaux; six cent cinquante et un mille cinq » cent quatre-vingt-deux têtes de bétail; six » cent cinquante-cinq mille cent quatre-vingts » brebis; trois cent vingt-un mille sept cent » cinquante-trois porcs (1). »

Cette partie de la Pologne a fait depuis de grands progrès en agriculture : il faut la mettre, à cet égard, à la tête du reste de ce pays. L'agriculture alterne; les nouveaux procédés agronomiques, la plantation des forêts, de beaux jardins à l'anglaise, des constructions belles et commodes, commencent à se répandre dans toute la Grande-Pologne. On y voit des races de bestiaux amenées à grands frais des pays étrangers, et élevées avec soin. MM. Aloïse Biernacki, et après lui Désiré Chlapowski, Xavier Boïanowski, Ant. Szczaniecki, Bonaventure Niémoïowski, Jos. Morawski, se sont particulièrement distingués à cet égard, en servant de modèle à leurs concitoyens. Ils ont rendu en cela un grand service à leur patrie, qui ne doit espérer d'autres richesses que celles de la terre. Leurs campagnes, arrangées à la manière anglaise, présentent l'aspect de parcs magnifiques. La bergerie des mérinos purs de M. Biernacki, à *Sulislawice*, et surtout ses belles laines, sont connues en Europe. Ces deux respectables citoyens ont trouvé des imitateurs chez tous leurs compatriotes éclairés.

PALATINAT DE POZNANIE.

Considéré sous son ancienne division, ce palatinat se composait des districts de Poznanie, de celui de Koscian, et de celui de Walecz, de la terre de Wschowa, et de la starostie de Drahim.

Posen (Poznan), sur la Warta, chef-lieu du palatinat, fut entouré de murailles sous Kasimir-le-Grand. Aux temps de Starowolski, cette ville tenait le premier rang après celle de Krakovie, et au moyen âge elle fut anséatique. Elle a été rebâtie en 1073. Plusieurs rois de Pologne en firent leur résidence. La cathédrale possède les cendres de Miéczyslas Ier, de Boleslas-le-Grand, de Miéczyslas II, de Kasimir, appelé improprement le Moine, et de Przémyslas. En 1038, les Bohèmes brûlèrent cette ville. En 1606, la funeste intolérance jésuitique parvint à y détruire les temples des protestans. En 1656, les Suédois y commirent des ravages terribles. En 1793, Posen et le palatinat furent envahis dans le deuxième partage, par les Prussiens. En 1806, les proclamations de Dombrowski datées de Posen, appelèrent les Polonais aux travaux de leur future régénération. Napoléon y eut long-temps son quartier-général. Jusqu'en 1815 Posen fit partie du grand-duché de Warsovie, mais cette même année, au quatrième partage de la Pologne, la Prusse s'empara de nouveau de ce pays, et, dans l'état actuel, Posen est la capitale du grand-duché de ce nom, et la résidence du lieutenant du roi de Prusse. La ville actuelle, après la destruction de dix anciennes églises, en possède encore quatorze, et compte, avec ses faubourgs, vingt-cinq mille habitans tant polonais qu'allemands, dont cinq mille Juifs. Elle a aussi un gymnase, et une nouvelle bibliothèque publique de vingt mille volumes, fondée par la munificence d'Edward Raczynski. Les habitans de la Grande-Pologne toujours prêts à accomplir les devoirs du patriotisme, répondant à l'appel de l'archevêque Théophile Wollicki, en 1827, formèrent une souscription pour relever les tombeaux de Miéczyslas Ier et de Boleslas-le-Grand. Cette souscription nationale a été étendue sur le reste de la Pologne.

Tomice, à trois milles de Posen, est mémorable par la naissance de Pierre Tomicki, grand chancelier et évêque de Krakovie, mort en 1535, célèbre par ses lumières et la protection qu'il accordait aux sciences.

(1) Holsche, cité par Muller, *Géogr.*, t. II, p. 373.

Czarnkow, sur la Netze, bourg fondé en 1192, a prêté son nom à des Czarnkowski, dont l'un des membres, Stanislas-Sendziwoy, fut nommé le Cicéron de la Pologne. Niesiecki en parlant de lui dit qu'il avait changé la Grande-Pologne en aréopage par ses lumières (1). Ce bourg compte aujourd'hui deux mille cinq cents habitans.

Drahim, ancienne starostie, avec un château sur les bords d'un grand lac, fut envahie, en 1668, par l'électeur de Brandebourg, qui profita des troubles de la Pologne (2).

Miedzyrzecz, en allemand *Meseritz,* sur la rivière d'Obra, avec trois mille sept cents habitans, possède une manufacture de drap. En 1269, Otton, margrave de Brandebourg, avait inutilement assiégé le château de Miedzyrzecz. Après l'anéantissement de la république polonaise, le roi de Prusse, pour récompenser les services du marquis Lucchesini, fameux par son machiavélisme à la diète constituante (1788-1792), donna en toute propriété les les terres de Miedzyrzecz à ce ministre italien.

Ostrorog, qui a donné son nom à l'antique famille des Ostrorog.

Kornik, jadis appartenant à la famille Gorka, aujourd'hui à celle des Dzialynski.

Wschowa, en allemand *Fraustadt,* de sept mille habitans, fait un commerce lucratif. En 1706, les armées moskovites y furent battues par les Suédois.

Leszno, en allemand *Lissa*, ville de plus de huit mille habitans. Berceau de la famille Leszczynski, dont le roi Stanislas tirait son origine, elle appartient aujourd'hui à celle des princes Sulkowski.

Rawicz, avec huit mille habitans. Charles XII y tint ses quartiers d'hiver en 1704.

Rydzyna, Krobia, Boianowo, Gostyn, Miloslaw, Dolsk. Celte dernière est située entre plusieurs lacs.

Szroda, où se rassemblaient autrefois les grandes diétines de la Grande-Pologne.

PALATINAT DE KALISZ.

Il fut divisé d'abord en six districts ; savoir : Kalisz, Pyzdry, Konin, Naklo, Kcyn et Gnèzne ; mais sous le règne du dernier roi de Pologne Stanislas-Auguste, des districts de Kcyn et de Gnèzne s'était formé le palatinat de Gnèzne. En 1807, Kalisz formait un des départemens du grand-duché de Warsovie, comme depuis 1815 il forme un palatinat du nouveau royaume de Pologne.

Parcourant les endroits les plus remarquables de ce palatinat, nous entrerons d'abord à *Kalisz,* sur la Prosna, une des plus belles villes du royaume actuel, fondée vers l'an 655 de notre ère ; les ducs de la Grande Pologne y firent leur résidence ; Miéczyslas-le-Vieux y est enterré ; Kasimir-le-Grand y bâtit un château. En 1306, le duc de Lithuanie Witenes l'incendia. Elle a des écoles de cadets et palatinales, dont la dernière, la plus nombreuse en Pologne, fut transportée récemment à Pétrikau, à cause de l'esprit d'indépendance qui s'était manifesté parmi les étudians (1). Il y a cinq églises catholiques et une luthérienne. Population, près de quinze mille habitans. C'est une ville manufacturière qui possède plusieurs fabriques remarquables, particulièrement celle des draps des Repphans, qui est connue dans toute la Pologne et en Russie. C'est chez le nonce de Kalisz M. Vincent Niemoïowski, à la diète de 1820 et 1825, que la Pologne admira les mêmes vertus civiques qui illustrèrent les Reyten, les Korsak, les Kimbar !

Opatowek, petite ville actuellement relevée par l'immense manufacture des draps de Fidler, et surtout par l'appui que lui prêta son dernier propriétaire, le feu prince Joseph Zaïonczek, lieutenant du roi en Pologne. Les jardins d'Opatowek forment aujourd'hui une superbe promenade pour les habitans de Kalisz. Une belle chaussée y conduit les promeneurs.

Warta, ville de deux mille habitans, sur la rivière de ce nom. A la diète de Warta, en 1423, Wladislas-Jagellon organisa, avec les états du royaume, l'ordre judiciaire en Pologne. Ses environs sont des plus rians.

Turek est une nouvelle colonie manufacturière qui compte quatre mille habitans.

(1) Niesiecki, *Armoiries de Pologne et de Lithuanie,* t. I, p. 360.

(2) Zaluski, *Epist. familiar.*, t. I, p. 72

(1) Alph. Rabbe, *Géogr. de Russie et de Pologne.* Paris 1828, t. II, p. 612.

Konin, sur la Warta. Les chevaliers Teutoniques la brûlèrent en 1331. Aujourd'hui elle a près de deux mille quatre cents habitans.

Kolo, ville où se réunissaient anciennement les diétines du palatinat, célèbre aujourd'hui par plusieurs manufactures.

Kozmin appartenait autrefois à la famille des Sapieha.

Gnèzne, en polonais *Gniezno,* à sept milles de Posen, ville située dans une plaine, entre les lacs et les étangs ; la première capitale de l'ancienne Pologne. On y retrouve encore les vestiges d'un temple païen, mais c'est de cette ville que le christianisme se répandit le premier sur tout le royaume. En 996, Boleslas-le-Grand y fit apporter le corps de saint Adalbert, tué par les Prussiens. En 1000, l'empereur Otton y vint visiter Boleslas-le-Grand ; ce dernier s'y couronna en 1024 (1). En 1331, les Teutoniques la ravagèrent. En 1613, elle fut presque entièrement incendiée, au point que cette antique et jadis si célèbre capitale ne compte aujourd'hui que quatre mille habitans (dont sept cents Juifs), et cinq cent soixante-dix maisons. Toutefois, depuis le nouvel incendie qui y eut lieu il y a peu d'années, cette ville gagne infiniment en beauté. L'archevêché de Gnèzne joue un grand rôle dans les annales polonaises. L'archevêque de Gnèzne tenait les rênes du gouvernement dans les interrègnes, proclamait le roi élu, et le couronnait. Comme primat du royaume il en était le premier prince. Ce siége a été occupé par le célèbre littérateur Ignace Krasicki. Depuis peu d'années, il est transféré à Posen. Krasicki, né en 1734 à Dubiecko, et mort en 1801 à Berlin, y fut enterré dans l'église catholique. En 1829, les restes mortels de cet homme illustre furent transportés avec solennité, par les soins patriotiques de l'archevêque Wolicki, de Berlin à Gnèzne. Ils reposent dans la cathédrale, à côté des cendres de saint Adalbert, de Dombrowka, épouse de Miéczyslas Ier, et de Judith, épouse de Boleslas-le-Grand.

Kleçko, mémorable par un combat livré entre les Suédois et les Polonais en 1656.

(1) Plusieurs historiens veulent que ce soit Otton qui ait couronné Boleslas-le-Grand, tandis que le savant Lelewel prouve le contraire.

Naklo, sur la Netze, où commence le canal de Bromberg. On y voyait jadis un château fort. Boleslas Bouche-de-Travers s'en empara en 1120, après avoir fait mordre la poussière à quarante mille Poméraniens (1) : plusieurs tertres qu'on y aperçoit paraissent en faire foi.

PALATINAT DE SIÉRADIE.

Il se composait anciennement des districts de Siéradie, Piotrkow, Szadek, Radom, et de la terre de Wielun. Depuis 1815, Siéradie, comme chef-lieu d'arrondissement, fait partie du palatinat de Kalisz.

Siéradz, situé dans une vaste plaine, possédait jadis un château élevé par Kasimir-le-Grand. En 1292, les Bohèmes, irrités de n'avoir pas pu s'emparer du château, détruisirent la ville. En 1331, les Teutoniques y firent aussi de grands ravages. C'est à la diète de Siérads qu'Hedwige d'Anjou fut élue reine de Pologne en 1383. Aujourd'hui c'est une ville de mille neuf cents âmes. Elle a beaucoup gagné dans les dernières années, tant pour ses embellissemens que pour son importance manufacturière.

Lask, bourg et patrie du célèbre Jean Laski, archevêque de Gnèzne, éditeur des Statuts polonais sous le roi Alexandre.

Szadek, autrefois chef-lieu du district, où se trouvaient les diétines de tout le palatinat.

Païenczno. Les cendres de Joachim et celles de Martin Bielski, historiens polonais, reposent en ce lieu.

Piotrkow, en allemand *Petrikau,* entouré de murailles par ordre de Kasimir-le-Grand. Du temps des Jagellons, cette ville se rendit fameuse par ses diètes, et ensuite par de grands tribunaux qui distribuaient la justice à toute la Grande-Pologne. Aujourd'hui elle a plus de deux mille cinq cents habitans.

Witton, Radomsko, peu considérables.

Wielun, jadis chef-lieu de la terre du même nom et du district d'Ostrzeszow. Comme tant d'autres, cette petite ville a été aussi entourée de murailles par Kasimir-le-Grand. A l'époque de la guerre suédoise, en 1656, elle eut beau-

(1) Wladisl. Ludienski dans sa *Géogr. universelle.*

coup à souffrir, et plusieurs habitans protestans y périrent (1).

Krzepice, bourg avec un ancien château.

Boleslawiec, château près de la frontière de Silésie. Sous Wladislas-Jagellon, ce château fut assiégé pendant sept ans, et ce ne fut que la huitième année qu'il se rendit aux assiégeans (2).

Zdunska-Wola est une colonie manufacturière qui commence à s'élever.

PALATINAT DE LENCZYÇA.

Il formait autrefois un territoire composé des districts de Lenzcyça, de Brzeziny, d'Orlow et d'Inowroclaw. Depuis 1815, Lenczyça, étant le chef-lieu de l'arrondissement du même nom, fait partie du palatinat de Mazovie, du nouveau royaume de Pologne. Son ancienne étendue étant fort peu considérable, nous n'aurons à nommer ici que les endroits suivans :

Lenczyça, petite ville située au milieu de marais sur la rivière de la Bzura. Elle est fameuse par la réunion des ducs de Silésie et des évêques de Pologne, en 1180, au temps de Kasimir II, surnommé le Juste. Elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres avec les Lithuaniens, en 1294; avec les Bohèmes, en 1300; avec les Teutoniques, en 1331; et avec les Suédois, en 1656. Elle compte actuellement près de deux mille six cents habitans.

Unieïow, sur la Warta. Les vignes des environs furent jadis productives.

Brzeziny, autrefois chef-lieu du district, appartenant à la famille Lassocki, depuis à celle des Oginski. C'est dans cette ville que le père du célèbre poète Szymonowicz, Simon Brzezinski, vint finir ses jours. La ville fut embellie à la fin du siècle passé par les soins de Michel-Cléophas Oginski. Le chroniqueur polonais Stryikowski fit ses études à Brzeziny, qu'il appelait son Athènes.

Alexandrow, Ozorkow, Konstantynow, Zgierz, sont de nouvelles colonies manufacturières qui, depuis quelques années, commencent à avoir quelque importance.

Stryikow, Piontek. Ce dernier appartenait autrefois à l'archevêché de Gnèzne.

(1) Cellarius, p. 559, cité par le savant Swiencki dans sa *Descript. de l'anc. Pologne.*

(2) Stryikowski, *Chroniques,* p. 372.

Voilà la description rapide de la Grande-Pologne proprement dite, de cette province à laquelle se rattachent les premiers et les plus mémorables souvenirs de l'ancienne Pologne et même de la Pologne moderne. Passons maintenant en Kuïavie, que nous voyons figurer comme une province à part avant que les événemens politiques lui eussent fait perdre cette dénomination.

CHAPITRE VIII.

KUIAVIE.

Cette province renfermait autrefois les palatinats de Brzesc-Kuïawski, d'Inowroclaw, et la terre de Dobrzyn. Fertile et dans une position avantageuse, elle formait, du temps des Piasts, un duché séparé; mais depuis la mort de son dernier duc Wladislas de Gniewkow, cette partie de la Grande-Pologne n'a pas cessé d'appartenir à la couronne.

C'est dans cette province que se trouve le fameux lac de *Goplo,* illustré par des traditions fabuleuses en prose et en vers.

Quant aux palatinats qui composaient la province de Kuïavie, en suivant l'ordre indiqué par le laborieux Swiencki, nous rencontrons le

PALATINAT DE BRZESC-KUIAWSKI.

Les districts de Brzesc, de Kowal, de Przedecz, de Kruswiça et celui de Radzieiow, formèrent ce palatinat jusqu'à l'époque de l'envahissement de cette partie de la Pologne par la Prusse. Depuis 1815, Brzesc, comme chef-lieu de l'arrondissement, fait partie du nouveau palatinat de Mazovie.

Brzesc. On ajoute à cette petite ville le nom de *Kuiawski,* pour la distinguer de Brzesc-Litewski, sur le Bug, en Lithuanie. Aujourd'hui elle compte à peu près mille cinq cents habitans. Son dernier castellan, Denis Mniewski, se couvrit de gloire, en 1794, dans la mémorable guerre de l'indépendance nationale sous Kosciuszko, en organisant l'insurrection de la Grande-Pologne.

Wloclawek, fondé, selon Lubienski, par

Wladislas 1er, possède le chapitre de la cathédrale de Kruswiça, qui y fut transporté en 1172. En 1259, Swiantpelk, duc de Poméranie, fit beaucoup de mal à cette ville, et en 1328, les chevaliers Teutoniques ne lui en firent pas moins.

Nieszawa, *Radzieiow*, *Racionzek* avec d'anciens châteaux.

Kruswiça, située sur le lac de Goplo, avec un ancien château, voit s'élever, au milieu de ce lac, une tour célébrée dans les traditions les plus reculées. C'est dans cette tour que la famille régnante des Popiels a été, suivant les chroniqueurs, mangée par les souris, événement que le poème de Krasicki, *la Souriade* (Myszeis), chante avec une verve et une grace admirables. Zbigniew, fils naturel de Wladislas-Herman, ayant osé s'y révolter contre son père, en 1094, ce dernier en fut si indigné, qu'il fit ruiner entièrement la ville de Kruswiça; depuis cette époque elle n'a jamais pu se relever, et aujourd'hui même à peine présente-t-elle une bourgade de trois cents habitans privés de toute industrie.

PALATINAT D'INOWROCLAW.

Cette partie de la Pologne portait jadis le nom de duché de Gniewkow; mais plus tard elle prit le nom de palatinat, et se composait des districts d'Inowroclaw et de Bydgoszcz (*Bromberg*).

Inowroclaw, sur la Netze, eut à souffrir des chevaliers Teutoniques, en 1430, du temps de Wladislas-Jagellon; elle compte aujourd'hui au-delà de trois mille habitans, et possède une fabrique de salpêtre.

Plowce, village mémorable par la défaite, en 1331, des Teutoniques par Wladislas-Lokiétek.

Bydgoszcz, germanisé en *Bromberg*, était autrefois une ville très-considérable, quoique aujourd'hui encore elle soit assez importante et compte sept mille habitans. On y retrouve les traces souterraines des maisons qui s'étendaient au loin, ainsi que d'anciens poinçons qui prouvent que cette ville a eu le privilége de battre monnaie (1). En 1656, les Suédois y firent de grands ravages (1). C'est depuis cette époque que cette ville n'a pu reconquérir son ancienne splendeur. Envahie par la Prusse en 1772, dans le premier partage de la Pologne, elle fut réincorporée dans le grand-duché de Warsovie en 1807. Dans le quatrième partage de la Pologne, Bromberg fut encore une fois occupée par la Prusse, et devint le chef-lieu du département du même nom, faisant partie du grand-duché de Posen.

Dans la guerre de l'indépendance nationale, en 1794, les généraux Dombrowski et Madalinski s'y singnalèrent en en chassant les envahisseurs.

Pakosc, sur la Netze, avec un ancien château, et une église de réformés.

Entrons à présent en Mazovie, duché longtemps séparé de la Pologne, et dont la capitale fut Warsovie, comme elle est aujourd'hui celle du royaume formé par le congrès de Vienne en 1815.

(1) Surowiecki dans son ouvrage *de l'Industrie et de la Décadence des villes en Pologne.*

CHAPITRE IX.

MAZOVIE (2).

Le duché de Mazovie formait jadis une province composée des palatinats de Mazovie, de Rawa et de Ploçk, ainsi que de la terre de Dobrzyn. Celui de Mazovie était divisé en dix terres, celles de Czersk, de Warsovie, de Wyszogrod, de Zakroczym, de Ciechanow, de Wiz, de Liw, de Lomza, de Zambrow, de Nur.

Arrosée par la *Wistule* et le *Bug*, auxquels les eaux de la *Bzura*, de la *Piliça*, de la *Biebrza*, de la *Wkra*, du *Liwiec*, du *Swider*, etc., portent leur tribut, la Mazovie est un pays remarquable par l'immensité de ses forêts, qui ont infiniment changé d'aspect de nos temps. On y apercevait une grande quantité de taureaux sauvages auxquels on faisait la chasse, mais on n'en voit plus aujourd'hui.

(1) Zeiler, *Descript. Polon.*, chez Muzler, t. II, p. 518.

(2) Swiencki, *Descript. de l'anc. Pologne.*—Lelewel, *Observations crit. sur cet ouvrage.*—*Descript hist. et géogr. de la Mazovie*, insérée dans l'*Almanach politique* de 1825, publié à Warsovie.

L'historien Sarnicki se borne à dire que les Massagètes donnèrent leur nom à cette contrée sans entrer dans d'autres explications, tandis que le célèbre Naruszewicz, après avoir confronté les relations de ses devanciers, en déduit l'opinion suivante : Au troisième siècle de notre ère, ce pays était habité par des Sarmates de différentes tribus. Vers l'an 376, les hordes des Huns débordèrent dans l'Europe, et entraînèrent celles des Alans, des Samogètes, des Iadzwingues, nommés aussi Metanastes, et des Massagètes, établies entre le Don et le Dniéper. Les premiers, c'est-à-dire les Alans, s'arrêtèrent en Lithuanie, les seconds en Samogitie, les troisièmes en Podlaquie, les derniers enfin en Mazovie.

Cependant à l'époque des migrations des Slaves en Walachie, en Hongrie et en Pologne, ces différentes peuplades éprouvèrent des changemens subits, tandis que les Massagètes, ou les Mazovites, fidèles à leur origine, conservèrent leur nom. Peu de temps après l'introduction du christianisme, la Mazovie formait une province polonaise, car Boleslas-le-Grand fonda à Ploçk le chapitre d'un évêché du même nom. Les habitans de cette province formaient l'élite des forces militaires de la Pologne, parce que, selon Starowolski, quarante-cinq mille familles nobles s'y tenaient prêtes à la défense de la patrie. En effet, la bravoure des Mazoviens ne se démentit pas une seule fois dans toutes les campagnes qui eurent lieu, sous Sigismond III, contre les Moskovites; sous Kasimir, contre les Suédois; sous Auguste, contre Charles XII; et enfin dans les temps modernes, à l'époque de la glorieuse confédération de Bar, de l'immortelle guerre de l'indépendance nationale en 1794; dans les campagnes à jamais mémorables de 1807-1809, ainsi que dans celles où une foule de Mazoviens illustrèrent le nom polonais en Italie, en Espagne, en Russie, en Allemagne, etc. Dans le partage de la Pologne entre les Piasts, la Mazovie fit un pays à part; elle resta néanmoins sous la suprématie polonaise. Après l'extinction de ses ducs, en 1525, elle revint, sous Sigismond 1er, à la Pologne, avec le titre de duché, jusqu'à ce que Étienne Batory l'eût incorporée définitivement et l'eût mise sur le pied des autres palatinats de la république. A l'anéantissement de la Pologne, une partie de la Mazovie fut envahie par les Prussiens, et l'autre par les Autrichiens. En 1807, cette contrée fut désignée sous le nom de département de Warsovie, faisant partie du grand-duché; et depuis 1815 elle a repris son ancienne dénomination, celle de palatinat de Mazovie, quoique avec une délimitation différente.

Arrêtons maintenant nos regards sur Warsovie riche de tant d'illustrations (1).

Warsovie, en polonais *Warszawa*, en allemand *Warschau*, capitale de la Pologne, est située sur la rive gauche de la Wistule au 38° 42' 30" de longitude, et au 52° 14'28" de latitude géographique.

On croit qu'au temps Kasimir II, dit le Juste (1178-1194), ce roi, chassant de ce côté, se trouva dans une chaumière au moment où une mère de famille venait de mettre au jour deux jumeaux, les tint sur les fonts baptismaux, et donna à l'un le nom de *War*, et à l'autre celui de *Sawa*, ce qui, plus tard, devint l'origine du nom de *Warsawa*, prononcé jusqu'à ce jour par le peuple de cette manière. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins sûr que le premier diplôme qui soit parvenu à la connaissance de l'histoire, est celui du duc de Mazovie Conrad 1er, daté de Warsovie en 1224, quoique à cette époque la résidence ducale fût partagée entre Czersk et Ploçk. En 1339, les différends entre Kasimir-le-Grand et les chevaliers Teutoniques y furent débattus par l'intervention des commissaires du pape Benoît XIII. En 1525, après la mort des derniers ducs mazoviens, Janus et Stanislas, Warsovie rentra dans la possession du royaume; Bona, femme du roi Sigismond, s'y plaisait beaucoup. A la diète d'union de Lublin, en 1569, Warsovie fut choisi pour y tenir les séances. Sigismond III fut le premier qui transporta formellement de Krakovie à War-

(1) Voy. Swiencki cité plus haut; la *Descrip. hist. statist. de Warsovie*, par Luc. Golembiowski, membre de la Société royale des Amis des Sciences, Warsovie, 1827, deux édit.; la *Géogr. de l'est de l'Europe* par Plater. Nous regrettons vivement d'être privé du *Guide du voyageur en Pologne*, par Joseph Krasinski, publié en 1820.

sovie le siége du gouvernement, et le dernier roi Stanislas-Auguste obtint même des États assemblés la permission de se couronner dans cette ville, cérémonie qui a été renouvelée, le 24 mai 1829, par Nicolas Ier, empereur de Russie.

Composée de la vieille et de la nouvelle ville, ses autres quartiers se nomment encore comme il suit: *Nowolipié, Wielopole, Leszno, Grzybow, Marszalkowskie, Nowyswiat, Solec, Krakowskie-Przedmiescie, Marieville.*

L'étendue de cette ville a été progressive, au point qu'aujourd'hui la circonférence de ses remparts est de six mille cinq cent quatre-vingt-onze toises, en suivant la rive gauche de la Wistule, tandis que le faubourg de Praga forme un autre demi-cercle de dix-huit cent cinquante-trois toises.

Sa population différait en raison de ses accroissemens successifs; et l'on a constaté la progression suivante : pour l'année 1780, de soixante-dix mille; en 1784, quatre-vingt-seize mille cent quarante-trois; en 1787, quatre-vingt-dix-huit mille; en 1792, époque mémorable de la diète constituante, elle arriva à cent vingt mille habitans. Lorsque les Prussiens, en 1805, envahirent Warsovie, sa population s'élevait à soixante-huit mille quatre cent onze âmes. Depuis la régénération de la Pologne, en 1807, le nombre des habitans de la capitale va toujours en augmentant, tellement qu'aujourd'hui elle renferme dans ses murs cent trente mille individus sans compter la garnison, qui est ordinairement de vingt-cinq mille hommes, et les étrangers. La proportion de la population juive y est effrayante; depuis 1807 jusqu'à 1822, de neuf mille elle s'est élevée à vingt-sept mille cent quinze âmes.

La ville de Warsovie, y compris Praga, est divisée en huit arrondissemens ou cercles; on y compte deux cent quatorze rues, mille quatre cent deux maisons en pierres, mille sept cent trente en bois, cent douze châteaux, soixante grands hôtels du gouvernement, cinq mille huit cent huit fabriques et manufactures. La compagnie du Phénix y assure pour 54,512,528 florins de Pologne.

Les rues principales de Warsovie sont celles de Krakowskié-Przedmiescie (faubourg de Krakovie), Nowy-Swiat (le Nouveau-Monde), Sénatorska (Sénatoriale), Miadowa (du Miel, changée en celle rue Napoléon durant l'existence du grand-duché), Dluga (Longue), Podwale (Basse-du-Rempart), Krolewska (Royale), Marszalkowska (Maréchale), Elektorska (Electorale), et Leszno (Lésno). Parmi les places on remarque celle de Saxe, celles de la Vieille-Ville, de la Bourse, de Marieville, le Champ-de-Mars, Tlumackie, la place des Krasinski, la place de Sigismond, au milieu de laquelle s'élève une colonne en marbre de Pologne, surmontée de la statue en bronze de Sigismond III, érigée en 1643. On y prépare d'autres monumens, tels que la statue de Kopernik et celle du prince Joseph Poniatowski, œuvres du sculpteur Thorwaldsen, et dont l'érection a été confiée à M. Jacques Tatarkiewicz, Polonais, élève du célèbre Danois (1).

La Pologne étant un pays où le catholicisme n'éprouva jamais d'altération, il n'est pas étonnant que les églises occupent le premier rang dans les différentes villes, et qu'elles joignent à la grandeur une architecture imposante et de riches ornemens. En visitant celles de Warsovie, nous commencerons par la cathédrale, dédiée à *saint Jean,* et qui fut fondée vers 1250 par les ducs de Mazovie. Unie au château royal par des corridors, cette basilique a été richement ornée par Sigismond III. Un des beaux tableaux qui s'y trouvent, dû au pinceau de Bacciarelli, a été enlevé en 1807 pour le musée Napoléon, mais il fut restitué en 1815. Un des étendards pris sur les Turcs par Sobieski y est suspendu au-dessous de la nef. Plusieurs tombeaux élevés à la mémoire des hommes distingués contribuent à la beauté de son intérieur. C'est sous ses voûtes que le serment à la constitution du 3 mai 1791 fut prêté solennellement par l'assemblée de la diète tout entière.

(1) Pour perpétuer la mémoire de la fondation du monument de Kopernik, la Société des Amis des Sciences de Warsovie a confié le travail d'une médaille à un de ses compatriotes, M. Wladislas Oleszczynski, qui avait déjà remporté plusieurs prix d'honneur, et qui termine aujourd'hui ses études à Paris, sous la direction de M. David, statuaire, membre de l'institut, et de M. Tiolier, graveur-général de la Monnaie royale de France.

Après la cathédrale, nous rencontrons l'église des *Augustins*, qui est ornée des peintures de deux artistes polonais, Wakulewicz et Smuglewicz. Celle dédiée au *Saint-Sacrement* fut fondée par la reine Marie-Kasimire, épouse de Sobieski.

L'église des *Dominicains*, fondée en 1612, et consacrée en 1661, est très-vaste. Plusieurs tombeaux ornent son intérieur.

L'église des *Franciscains* possède une fort belle copie de la Transfiguration de Raphaël, faite par M. Oleszkiewicz.

La chapelle des *Piaristes* à Jolibord possède de beaux tableaux de l'école italienne, restaurés par la main de M. Kokular.

L'église des *Piaristes* est une des plus remarquables de la capitale; elle est desservie par cette vertueuse congrégation, introduite pour la première fois en Pologne en 1635. Le monument de Jean Tarlo, palatin de Lublin et ambassadeur sous Auguste II, y fut élevé par les soins de son épouse, née Sophie Krasinska.

En suivant la rue du Nouveau-Monde, la façade de l'église de *Sainte-Croix* frappe les yeux de l'observateur, et, sans contredit, c'est une des plus belles de Warsovie. Elle fut fondée en 1682, par Jacques Sobieski, et terminée en 1696 par Bartholomé Tarlo. Joseph Belloti en fut l'architecte. Divisée en haute et basse église, elle est ornée de peintures exécutées par les artistes polonais Martin Sokolowski, Krzeczkowski, Eleisither et Albertrandy, père du savant Jean Albertrandy. C'est dans cette église qu'on solennisa le premier et dernier anniversaire de la constitution du 3 mai, dans la journée du 3 mai 1792. C'est là encore qu'eurent lieu, en 1814, les célèbres funérailles du prince Joseph Poniatowski, avant que son corps eût été déposé à Krakovie.

L'église de *Saint-Alexandre*, élevée par l'architecte Aigner, au lieu d'un arc de triomphe qu'on devait bâtir pour la première entrée de l'empereur Alexandre.

Enfin Warsovie compte aujourd'hui vingt-six églises catholiques, dont quatorze avec des couvens de moines et quatre de religieuses; une église grecque, un temple de luthériens et un de calvinistes.

Toutefois en terminant notre revue des églises de la capitale, nous ne pouvons oublier celle des *Dominicains-Observans*, appelée aussi *Chapelle Moskovite*, qui a cessé de frapper les regards des curieux, mais dont le souvenir restera à jamais retracé dans l'esprit des Polonais. Fondée très-anciennement, ce n'est que dans les années 1819 et 1820 qu'elle fut détruite. C'est dans ce temple que reposaient les cendres des tzars de Moskovie, amenés comme prisonniers de guerre par le célèbre Zolkiewski, en 1611. Décédés à Gostynin, leurs restes y avaient été déposés. En 1634, le roi Wladislas IV, après avoir conclu le traité de paix avec la Moskovie, à la demande des nouveaux tzars, consensit à leur rendre les cendres des Schouïsky. Sous le règne de Stanislas-Auguste, Catherine II, héritière du trône des tzars, après avoir fait monter son ancien amant au trône de Pologne, ordonna à son ambassadeur Repnin de faire briser la table de marbre dont l'inscription attestait d'anciens désastres. Néanmoins ce souvenir parut encore trop frappant au gouvernement russe; on chercha l'occasion de le détruire entièrement, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un des moines dominicains ayant eu le malheur de se brûler la cervelle dans une des cellules du couvent attenant, on fit courir le bruit qu'il avait commis ce suicide sur l'autel même de l'église. On tira de cette profanation la conséquence qu'il fallait détruire entièrement l'église; on mit la main à l'œuvre avec une activité si constante, que dans moins de deux ans ce temple historique disparut; une nouvelle place se découvrit, et sur ses fondemens s'élève aujourd'hui le château de la Société des Amis des Sciences de Warsovie, dont nous parlerons plus bas.

Nous donnons ici l'inscription qui se trouvait sur la table de marbre dont il a été question.

JESU CHRISTI DEI FILII

Regis Regum Dei Exercituum gloriæ,

SIGISMUNDUS III, rex Poloniæ et Sueciæ;

Exercitu Moschovitico ad Clusinum æso, Moscoviæ metropoli deditione accepta, Smolensco Reipublicæ restituto.

Basileo Szuyscio magno duci Moscoviæ, et fratri ejus Demetrio, militiæ præfecto captivis jure belli

receptis, et in arce Gostinensi sub custodia habitis ibique vita functis.

Humanæ sortis memor
Ossa illorum hunc deferre
Et ne se regnante, etiam hostes
Iniusteque sceptra parantes,
Justis sepulturaque carerent
In hoc,
A se, ad publicam posteritatis memoriam,
Regnique sui nomen
Exstructo trophæo
Deponi jussit
Anno a partu Virginis MDCXX,
Regnorum Poloniæ XXXIII, Sueciæ XXVI (1).

Quant aux autres édifices du premier ordre, nous remarquons d'abord le *Château royal* (zamek krolewski). C'est le roi Sigismond III qui, le premier, en transportant la capitale du royaume à Warsovie, fit élever un château en pierre en remplacement de celui en bois qui jadis servait de résidence aux ducs de Mazovie. Ce fut lui encore qui y fit construire une salle des séances de la diète. Cependant ce ne fut que sous le règne de Stanislas-Auguste que l'intérieur de ce château fut orné avec une magnificence royale, comme il l'est aujourd'hui à l'extérieur, surtout lorsqu'il sera achevé d'après le plan nouvellement tracé. C'est ici encore le lieu de rapporter l'enlèvement du tableau représentant la captivité des tzars *Schouïsky*, par Zolkiewski, cédé par Auguste II au tzar Pierre Ier.

Après cette résidence royale transportons-nous à *Lazienki*, château de plaisance du feu roi Stanislas-Auguste, qui présente le modèle d'une beauté architectonique et d'une élégance admirable. C'est là que se trouve la statue équestre et en pierre de Jean Sobieski, foulant à ses pieds les Musulmans. Les points de vue y sont charmans sur toutes les issues. On y voit aussi une arène pouvant contenir quinze cents personnes. Le jardin et de belles pièces d'eau rendent ce séjour enchanteur. En quittant Lazienki on entre dans le *Belveder*, qui est un nouveau château dans le voisinage duquel furent jetés en 1792 les fondemens d'un temple à la Providence pour perpétuer le souvenir de la constitution promulguée le 3 mai 1791.

En revenant dans l'intérieur de la vieille ville, on admire le *palais du lieutenant du roi*, qui est sur l'emplacement de celui des Radziwill.

Le *palais du gouvernement*, dit *des Krasinski*, est un des plus imposans. Bâti vers la fin du dix-septième siècle par Krasinski, grand-trésorier de la couronne, il fut cédé à la république, et destiné à l'usage du gouvernement. C'est dans ce palais que la haute-cour nationale, composée des sénateurs-palatins et castellans, et présidée par Pierre Biélinski, statua, en 1828, sur l'accusation portée contre les membres de la Société patriotique polonaise; accusation qui fut écartée à l'unanimité moins une voix (1), et confirmée par le décret royal.

Le *palais de Saxe* est une des curiosités du premier ordre. Agrandi par Auguste II, il prit cette dénomination. Le jardin contigu est magnifique, et sert de promenade publique.

L'*Arsenal* actuel est sur l'emplacement de l'ancien hôpital; il abonde en munitions de guerre de toute espèce. Les casernes sont superbes et immenses.

Les hôtels du ministère de l'intérieur, des finances, celui de la Monnaie, élevés sur les dessins de l'architecte Corazzi, l'observatoire astronomique, le jardin botanique et les cabinets de curiosités appartenant à l'Université, sont très-remarquables.

Le *château de la Société royale des Amis des Sciences*, élevé par Corazzi, aux frais du célèbre Stanislas Staszic, est précisément sur l'emplacement d'une chapelle où reposaient les cendres des tzars de Moskovie, emprisonnés par Zolkiewski, en 1611, comme nous l'avons déjà dit.

L'*Hôtel-de-ville* est un grand édifice orné de plusieurs portraits des présidens de la ville et de ceux d'entre les magnats qui prirent, en 1791, le droit de bourgeoisie.

Le *palais des Zamoyski*, sur l'emplacement d'une maison habitée jadis par madame Orzelska, maîtresse d'Auguste II.

(1) Voyez *Histoire du règne de Sigismond III, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie*, etc., par J.-U. Niemcewicz, t. III. p. 195. Warsovie, 1819.

(1) Voyez le *Constitutionnel* du 29 août 1828 et le *Moniteur* du 31 du même mois.

Plusieurs autres palais, comme ceux de Chodkiewicz, de Pac, d'Ostrowski, de Potoçki, d'Oginski, de Czartoryski, etc., etc., rivalisent de beauté.

Le pont de bateaux qui unit la ville avec le faubourg de Praga, est long de deux cent soixante-trois toises. Depuis l'affreuse boucherie de 1794, Praga, dernier témoin du désespoir des Polonais, n'a pu se relever, et elle ne présente aujourd'hui aucun intérêt particulier.

Les institutions scientifiques en tout genre ont, à Warsovie, des établissemens. Les bibliothèques et les imprimeries y sont nombreuses, et un grand nombre de journaux quotidiens ou périodiques s'y publient. Warsovie possède deux théâtres polonais et un français; les bals et concerts y sont fréquens. Les rues sont parfaitement bien entretenues et éclairées. Les avenues du côté des barrières sont magnifiques.

Parmi les institutions philanthropiques, nous devons citer l'hôpital des Enfans-Trouvés, établi sous le règne de Stanislas-Auguste, par le vertueux abbé Baudoin, Français de naissance; l'Institut des sourds et muets, fondé en 1819 par le zèle infatigable de l'abbé Jacques Falkowski; celui de bienfaisance, présidé par l'illustre Niemcewicz; enfin l'établissement des soupes économiques, fondé et présidé par le généreux Wladislas Ostrowski, qui aux titres de la gloire guerrière et littéraire ajouta ceux d'une philanthropie éclairée, en consacrant son immense fortune au soulagement de l'humanité.

Les environs de Warsovie sont remarquables par divers châteaux, ou par les souvenirs historiques qui s'y rattachent : *Mokotow*, *Krolikarnia* (la Garenne), *Natolin*, *Powonzki*, où est établi le camp militaire dans la belle saison; *Mlociny*, *Mariemont*, *Bielany*, ce dernier est le Longchamps de Warsovie; *Uiazdow*, *Czerniakow* et cette *Wola*, fameuse par le champ d'élection; enfin le célèbre château de *Willanow*, sont autant de curiosités qui méritent l'attention particulière des étrangers. Ce dernier a besoin d'être connu plus en détail.

Willanow, à deux milles de Warsovie, est un château magnifique élevé, sur l'ordre de Jean Sobieski, par les Turcs prisonniers de guerre. Le fils de ce roi l'avait vendu à madame Sieniawska, dont la fille, mariée au prince Czartoryski, le céda à vie au roi Auguste II. En dernier lieu, cette propriété magnifique passa des mains de la princesse Lubomirska, en celles de Stanislas-Kostka Potocki, et de sa femme, née Lubomirska.

Le roi Jean Sobieski y finit ses jours en 1696. Des peupliers centenaires ombragent les allées de cette résidence. A côté des souvenirs antiques chers aux Polonais, et qui s'y trouvent réunis par les soins de son propriétaire, on aperçoit, avec un recueillement religieux, un monument élevé à la gloire des héros morts sur le champ d'honneur à la bataille de Raszyn, en 1809, ainsi que les tombeaux des deux illustres frères Ignace et Stanislas Potocki. La bibliothèque, les manuscrits, la galerie de tableaux de toutes les écoles, y forment un musée précieux.

En tournant nos regards vers les environs septentrionaux de Warsovie, nous y trouvons encore *Tarchomin* et *Wlochy*, deux belles propriétés du ministre de l'intérieur du royaume, Thadée Mostowski, dont le nom se rattache à plusieurs pages de l'histoire moderne de la Pologne, ainsi que le château et le jardin de Iablonna, appartenant d'abord au primat Poniatowski, puis à l'illustre prince Joseph : aujourd'hui Iablonna est une propriété du gouvernement.

Quant aux endroits situés dans ce palatinat, nous rencontrons parmi les plus remarquables :

Warka, sur la Piliça, ville peuplée, avec sept églises. Celle des Dominicains possède les tombeaux de Troyden, de Ziemowit, ducs de Mazovie, et d'Anne, sœur de Witold. En 1656, le célèbre guerrier Étienne Czarniecki y défit les Suédois.

Czersk, sur la Wistule, ancienne capitale des ducs de Mazovie. Entourée jadis de vignes et très-peuplée, elle est aujourd'hui dans un état de décadence complète. Anciennement Csersk était une castellanie.

Grodziec ou *Grotec*, bourg mémorable par la naissance du savant prédicateur Pierre Skarga-Pawenzki, et confesseur du roi Sigismond III.

Garwolin. Anciennement on y voyait une brasserie très-considérable.

Minsk, aujourd'hui chef-lieu de l'arrondissement, sur la Srebrna, possède une verrerie.

Stanislawow, ville bâtie par Stanislas, dernier duc de Mazovie, déchue totalement de son ancienne prospérité.

Liw, sur le Liwiec, autrefois chef-lieu de la terre du même nom.

Raszyn, à trois milles de Warsovie, contrée à jamais mémorable par une bataille livrée le 19 avril 1809, entre huit mille Polonais, commandés par le prince Joseph Poniatowski, et quarante mille Autrichiens, aux ordres de l'archiduc Ferdinand d'Est.

LA TERRE DE NUR.

Composée autrefois des districts de Kamienczyk et d'Ostrow, elle fait, depuis 1815, partie du palatinat de Ploçk. En examinant les situations les plus dignes de remarque, nous voyons d'abord la ville de *Nur,* sur le Bug, avec un ancien château. Elle fut jadis florissante; aujourd'hui elle est située dans l'arrondissement d'Ostrolenka.

Iendrzeiow, fondée par André Krzycki, neveu du fameux chancelier Tomicki. Ses environs étaient couverts de bois dans des temps reculés.

Wizna, avec un ancien château situé sur la Biebrza.

Au nord-est de Warsovie se trouve la ville de *Lomza,* sur la Narew, et qui, du temps des Jagellons, fut une des plus belles du royaume. Sous le règne de Sigismond-Auguste, les délégués de la Livonie y consommèrent, en 1563, l'acte de l'union de cette province à la Pologne. A l'époque de l'érection du grand-duché de Warsovie, Lomza fut le chef-lieu du département du même nom; depuis 1815 elle est celui de l'arrondissement, qui fait partie du palatinat d'Augustow.

Nowogrod, Ostrolenka, Ostrow, autrefois villes commerçantes.

Sielun fut anciennement chef-lieu du duché appartenant à l'évêché de Ploçk.

En descendant la Narew et suivant la rive gauche de cette rivière, le voyageur arrive dans *Pultusk,* ancienne résidence des évêques de Ploçk, qui possédait une imprimerie au seizième siècle. Du temps des ducs de Mazovie la Narew abondait en castors : aujourd'hui ces animaux y sont très-rares (1). Sous les Sigismonds, les environs de Pultusk étaient couverts de vignobles. Exposée aux invasions étrangères, Pultusk eut d'abord à souffrir, en 1364, lorsque les Lithuaniens non-seulement brûlèrent la ville, mais en firent autant de cent trente villages environnans et de trente églises. En 1365, les mêmes ravages se renouvelèrent encore. En 1656, les Suédois s'emparèrent de cette ville; en 1703, Charles XII y remporta une victoire sur les Saxons (1). Les champs environnans furent de nouveau témoins d'une bataille sanglante, livrée entre les Français et les Russes, le 26 décembre 1806. Depuis 1815, Pultusk est le chef-lieu de l'arrondissement du même nom, et qui fait partie du palatinat de Ploçk.

Ciechanow, Prasnysz, Bezdan, bourgs autrefois considérables. La seule terre de Ciechanow comptait, selon Starowolski, sept mille familles nobles.

Dès qu'on a parcouru ces bourgs, on indique aux curieux d'abord *Zakroczym,* anciennement chef-lieu de la terre du même nom, et mémorable par plusienrs combats livrés en 1794, entre les Polonais et les Prussiens; ensuite la petite ville de *Modlin,* qui est aujourd'hui une forteresse du premier ordre, construite en 1810; anciennement il y avait aussi, près de Modlin, quelques fortifications dont on voit les vestiges. Lors de la guerre avec Gustave de Suède, le palatin Potocki, à la tête de seize mille gentilshommes mazoviens, y tint tête aux Suédois. En 1813, la forteresse de Modlin étant investie par les troupes ennemies, le commandant de la garnison, le général Daendels, offrit de se rendre. Le colonel Alexandre Chodkiewicz, rejeton d'une famille illustre, ne put s'empêcher d'apostropher alors les officiers polonais qui siégeaient dans le conseil de guerre : « Ne voyez-vous pas, leur » dit-il, en montrant par la croisée la ville de » Warsovie, ces tours antiques de notre ca- » pitale qui surveillent nos actions! N'auriez- » vous pas honte de mettre bas les armes, et » de les laisser à la disposition de nos oppres- » seurs, avant d'avoir versé la dernière goutte

(1) Czacki, t. II, p. 264.

(1) Zaluski, t. III, p. 464, cité par Swiencki, p. 299, et Voltaire, dans *l'Histoire de Charles XII.*

» de notre sang. » En effet, Modlin tint jusqu'à la dernière extrémité, et ne céda que lorsque les résultats de la campagne d'Allemagne de 1813 ôtèrent tout espoir de résistance contre les forces russo-prussiennes.

Avant de quitter le palatinat de Mazovie, visitons encore les endroits suivans : *Bodzanow,* avec un ancien château, rasé par Mendog, duc de Lithuanie.

Wyszogrod, ville éloignée de neuf milles de Warsovie, et de cinq de Ploçk, est située sur les bords de la Wistule, dans une belle position. Autrefois, chef-lieu de la terre du même nom, elle comptait une population nombreuse, mais aujourd'hui elle ne possède que trois mille cinq cents habitans environ. Dans le partage de la Pologne entre la famille des Piasts, Wyszogrod échut, en 1329, à Jean, roi de Bohème, et c'est depuis 1382 qu'elle obtint le privilége d'être la capitale de la terre de Wyszogrod.

Czerwinsk, autre ville moins considérable que la première, mais très-ancienne.

Terminons enfin notre voyage géographique par le village d'*Arciszewo,* situé sur la rivière la Ryxa, et qui est la patrie des Arciszewski, dont deux sont devenus célèbres. Le premier, Élie, fut le chef de l'artillerie polonaise sous Sigismond III, et l'autre, Christophe, gouverneur du Brésil, et constructeur des forts de Bahia, Fernambuco et Rio-Janeiro. Les Hollandais frappèrent une médaille en son honneur. Cet illustre Polonais mourut en 1656 (1).

En sortant du palatinat de Mazovie, nous trouvons ceux de Ploçk et de Rawa. Parlons d'abord du premier.

PALATINAT DE PLOÇK.

Autrefois ce palatinat se composait des districts de Racionz, de Plonsk, de Bielsk, de Sierpc, de Szrensk et de Mlawa. En 1807, il changea sa dénomination de palatinat en celle de département; mais depuis 1816 il a repris la première, et fait partie du royaume actuel de Pologne.

La ville de *Ploçk,* située sur une hauteur au-dessus de la Wistule, à mi-chemin entre Warsovie et Thorn, attire d'abord nos regards. Les rois Wladislas-Herman et Boleslas Bouche-de-Travers y firent leur résidence, et plus tard Conrad Ier, duc de Mazovie, y établit sa capitale. L'église cathédrale de *Saint-Sigismond* y fut fondée en 968. Plusieurs souvenirs historiques se rattachent à cette ville. Le célèbre Czarniecki y passa la Wistule à la nage lors de la guerre suédoise. A l'époque de la confédération de Bar, Joseph Sawa Calinski s'y distingua particulièrement. Depuis 1818, les habitans de Ploçk s'occupent à relever les monumens érigés à la mémoire de Wladislas et de Boleslas, dont il a été question plus haut Outre les écoles palatinales, la ville de Ploçk possède une société littéraire d'une ancienne fondation, mais renouvelée en 1820. Cette ville, qui appartient à une des meilleures parties de la Pologne, compte près de sept mille habitans (1).

Plonsk, peuplée par les Juifs.

Szrensk, avec un ancien château et une église fondés par le palatin Félix Szrenski.

Mlawa, sur la Mlawka, aujourd'hui chef-lieu de l'arrondissement du palatinat de Ploçk.

Racionz, Karnyszyn, Sierpc, peu considérables.

Goslice, la famille des Goslicki y prit naissance; un d'eux, Laurent Goslicki, évêque de Culm, est auteur d'un ouvrage intitulé *de Optimo Senatore* (1564), qui fut traduit en anglais peu de temps après sa publication. Cette production attira à Goslicki la faveur particulière du roi Sigismond-Auguste, qui l'éleva à la dignité sénatoriale.

Dobrzyn, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est bâti sur la Wistule, est la patrie du fameux chancelier de la couronne Krzycki.

Arrivés au terme de notre tournée palatinale du territoire de Ploçk, nous ne citerions pas le village de *Trzebun,* situé dans l'économie de Brwilno, si un hasard qui y fit décou-

(1) Voyez la *Description topograph. et histor. de la terre de Wyszogrod,* par Vincent-Hippolyte Grawarecki, procureur du roiau tribunal civil du palatinat de Ploçk, membre de plusieurs sociétés savantes. Warsovie, 1823.

(1) En 1821, il a paru, à Warsovie, une *Description de la ville de Ploçk,* par V.-H. Gawarecki, cité déjà plus haut.

vrir une très-grande quantité d'anciennes monnaies ne l'eût rendu intéressant en fait de numismatique. Cet endroit attira toute l'attention du professeur Lelewel, qui donna au monde savant un ouvrage très-remarquable, fruit de connaissances aussi vastes que variées. Ce fut en 1824 qu'un paysan découvrit sous terre un pot rempli des différentes monnaies, pour la plupart des dixième et onzième siècles, appartenant à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Bohème, à la Hongrie, et même aux Byzantins, ce qui prouve l'étendue du commerce de la Pologne aux temps de Boleslas-le-Grand (1).

PALATINAT DE RAWA.

Il se divisait autrefois en trois terres, c'est-à-dire celle de Rawa, celle de Gostyn, et enfin celle de Sochaczew. Depuis 1816, Rawa forma un arrondissement du palatinat de Mazovie.

En commençant par *Rawa*, qui fut jadis une ville considérable, et qui possédait un immense château, célèbre par les prisonniers d'État qui y furent enfermés. Du temps de Sigismond-Auguste, le duc de Mecklenbourg y resta six ans. Charlosin, fils naturel de Charles de Sudermanie, depuis roi de Suède, fait prisonnier par Zamoyski dans ses expéditions de Livonie, y finit ses jours (2). Sous Sigismond III, le métropolitain Philarète de Rostow, et Basile, prince Galitzin, faits prisonniers près de Smolensk, furent long-temps gardés dans le château de Rawa. Ce n'est qu'après l'envahissement de la Pologne par les Prussiens, en 1795, que leur main osa détruire ces monumens des plus glorieux souvenirs. Aujourd'hui cette ville peut avoir à peu près deux mille cinq cents habitans.

Au nord de Rawa nous rencontrons la ville de *Sochaczew*, avec un ancien château situé sur la Bzura, aujourd'hui chef-lieu de l'arrondissement du palatinat de Mazovie.

(1) Voyez *Anciennes monnaies, trouvées à Trzebun, près de Ploçk, en* 1824, décrites par Joachim Lelewel. Warsovie, un vol. in-8. 1826, avec des planches numismatiques, dessinées et gravées par l'auteur (en polonais). Ces savantes dissertations furent d'abord insérées dans le Journal scientifique de Warsovie, rédigé par M. Michel Podczaszynski.

(2) Bandtkie, *Hist. de Pol.*, p. 246.

A l'ouest de ce dernier, et près des frontières de l'ancien palatinat de Brzesc-Kuïawski, se trouve *Gostyn* ou *Gostynin*, sur la Skrwa, ancien chef-lieu de la terre du même nom. C'est dans le château de Gostyn que les tzars de Moskovie, les deux Schouïsky, emprisonnés par les Polonais, en 1610, terminèrent leurs jours.

A peu près à mi-chemin entre Gostyn et Rawa, le voyageur traverse la ville de *Lowicz*, chef-lieu du duché du même nom, appartenant jadis aux archevêques de Gnèzne, ville considérable avec une belle église des Piaristes, et plusieurs autres. Ses foires sont renommées; sa population est de deux mille quatre cents habitans. De 1807 à 1814, Lowicz appartint au maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. L'épouse du grand-duc Constantin, née Grudzinska, a obtenu de l'empereur Alexandre le titre de *princesse de Lowicz*, qu'elle porte depuis 1820. Cette ville a des casernes d'artillerie et de cavalerie qui sont fort belles. Son jardin est superbe. En 1656, les Polonais y défirent les Suédois.

C'est non loin de Lowicz que se trouve *Nieborow*, appartenant jadis aux Nieborowski, et aujourd'hui aux princes Radziwill. Cette résidence, avec une autre nommée *Arcadie*, furent habitées et embellies par la princesse Hélène Radziwill, née Przezdziecka. La magnificence du jardin, les curiosités qu'on y a réunies, font de ces deux endroits les plus beaux sites de la Pologne.

Parmi les autres sites de ce palatinat, nous nommerons encore *Skierniewice*, avec un beau château des primats de Pologne. Le célèbre archevêque-primat Ignace Krasicki y passa une grande partie de sa vie. — *Biala*, *Bolimow*, dont les environs, jadis remplis de taureaux : aujourd'hui l'on n'y en voit plus. — *Radzieiowice*. La famille Radzieiowski en tire son origine. En 1645, le vice-chancelier Radzieiowski y reçut la reine Marie-Louise de Gonzague, épouse de Wladislas IV.

Grodzisk, *Mogielnica*, *Nowe-Miasto*. Cette dernière est la patrie de la famille Nowomieyski, illustre dans les annales de la Pologne.

Avant de nous séparer de la Mazovie, nous avons encore à y visiter la terre de Dobrzyn.

LA TERRE DE DOBRZYN (1).

Dans l'ancienne division elle se formait des trois districts de Dobrzyn, Rypin et Lipno. Arrosée par la Wistule, qui reçoit les eaux de la Drwença, de la Skrwa, du Mien, de la Skra, la terre de Dobrzyn possède en outre cinquante-deux lacs de différente grandeur; le pays est fertile en blés et en prairies. Dans l'état actuel Dobrzyn est situé dans le palatinat de Ploçk.

Resserrée dans son étendue, elle n'a que quelques endroits dignes d'une mention. *Dobrzyn*, sur la Wistule, est une ville très-ancienne et jadis peuplée, tandis qu'elle compte à peine aujourd'hui deux mille habitans. L'église des Franciscains date sa fondation de l'année 1316. En 1268, les Prussiens et les Lithuaniens, alors païens, causèrent beaucoup de mal à cette ville. Ces derniers la ravagèrent de nouveau en 1323. Ensuite vinrent les Teutoniques, auxquels le brave citoyen Chelmicki opposa une résistance héroïque. En 1656, les Suédois finirent ce que d'autres avaient commencé, et depuis cette époque la ville de Dobrzyn ne put se relever.

Lipno, fondé en 1349, est devenu, en 1816, le chef-lieu de l'arrondissement du même nom, avec une population de deux mille huit cents âmes.

Rypin compte mille sept cents habitans; *Bobrowniki*, fondé en 1403, possède un ancien et immense château en ruines.

Skempe est remarquable par un couvent dans une position délicieuse.

Dzialyn, dont la famille illustre des Dzialynski tire son origine; un d'eux, Paul Dzialynski, se distingua dans son ambassade en Angleterre du temps d'Élisabeth (1). A leur tour les héritiers de ce nom célèbre se sont signalés dans les derniers événemens de l'histoire de Pologne.

Arrivés ainsi au terme de notre tournée géographique dans le duché de Mazovie, nous ne pouvons pas nous empêcher de citer encore la petite ville de *Tomaszow*, remarquable par sa rapide élévation. Fondée en 1822, au milieu des champs et des forêts, par son propriétaire le sénateur-castellan Antoine Ostrowski, elle compte aujourd'hui une population de quatre mille habitans, toute industrielle et laborieuse. La fabrique de draps exporte à elle seule pour cinq millions de florins : les autres industries prospèrent à l'avenant. Des fermes à perpétuité garanties aux nouveaux acquéreurs; une école élémentaire et une quantité de belles maisons qui ornent la place et les rues de *Tomaszow*, voilà ce que doit cette nouvelle colonie à la munificence et aux soins du castellan Antoine Ostrowski. Ce généreux citoyen est fils de l'illustre Thomas Ostrowski, si célèbre dans notre histoire contemporaine par son dévouement et son patriotisme.

(1) Cette partie de la Pologne est placée dans l'ouvrage du savant Swiencki avant la description de Mazovie, et il s'appuie en cela sur Kromer (*Scrip. Mutz.*, t. I, p. 120), qui la fit partie du palatinat d'Inowroclaw. Cependant d'après Swiencki, p. 492; Guagnini, t. I, p. 31; Stryikowski, t. I, p. 54; Starowolski, p. 460; Celliarius, p. 660, que cite dans ses *Observations critiques* l'illustre Lelewel, il est clair que la terre de Dobrzyn appartenait à la Mazovie. Dans la *Description topographique et historique de la terre de Dobrzyn*, publiée en 1825 à Ploçk par V. H. Gawarecki, on lit à la page 36, « que Niesiecki met la terre de Dobrzyn » immédiatement après le palatinat d'Inowroclaw; » mais la sanction de la diète de 1717 l'unit au pa» latinat de Brzesc-Kuïawski. » Quant à nous, nous suivons ici la majorité de nos auteurs.

CHAPITRE X.

POMÉRANIE.

Cette province polonaise, avant le démembrement de la république, portait le titre de palatinat, et se subdivisait en dix districts, savoir : Tczew (*Dirschau*), Nowe (*Neuenburg*), Dantzig, Swiec (*Schwetz*), Tuchol, Czluchow, Mirachow, Puçk, Kosciorzyn et Skarszew. Les deux autres districts de Lawenbourg et Bitow appartiennent, depuis 1657, à la maison de Brandebourg.

(1) Voyez *Histoire du règne de Sigismond III*, par J.-U. Niemcewicz, t. I, p. 379.

Cet important palatinat avait pour frontières, au nord la mer Baltique, à l'est la Wistule, au sud la Kuïavie et la Grande-Pologne, et à l'ouest la Marche de Brandebourg. Arrosé par la *Brda*, qui prend sa source au lac de Kransko, par la *Czarnawoda*, la *Pepla*, la *Motlawa*, et la *Leba*, qui se jette dans la mer; coupé par les lacs *Lebsko*, *Uzdiec*, longs de cinq milles; *Osieczno*, *Stworzonogac*, long de sept milles et large de cinq, selon Dlugosz, *Krempsko*, *Charzykowo*, et plusieurs autres plus petits; ce pays était jadis peuplé par les Slaves, ayant dans leur voisinage les Lutiques ou Wilques.

Le nom de *Poméraniens* (1), qui veut dire *habitans des côtes*, n'est connu que par les écrivains du onzième siècle, et la *Poméranie*, qui veut dire région maritime, ne l'est que par ceux du douzième. Le premier prince des Poméraniens connu est Wortislas, en 1125, époque de l'introduction du christianisme en Poméranie; c'est ce Wortislas qui est la tige connue de la maison des ducs de Stettin. Ce prince laissa deux fils, Kasimir et Boguslas. Ces premiers descendans de Wortislas s'agrandirent à l'occident de l'Oder vers le Mecklenbourg, et vers la Moyenne-Marche de Brandebourg d'aujourd'hui, où ils propagèrent la religion chrétienne. Ces deux frères furent créés princes par l'empereur Frédéric Ier, sous le titre de ducs de Slaves, environ vers l'an 1180. On dit qu'ils régnèrent à Demmin, ville sur la Pene, qui était une de leurs conquêtes sur les Wilques ou Wilcy, Slaves idolâtres jusqu'au douzième siècle. Les descendans de cette famille y régnèrent jusqu'en 1637, année de leur extinction.

Quant à la maison de Poméranie qui a régné à Dantzig; moins ancienne que celle qui a régné à Stettin, elle descend d'un comte Sambor, qu'on ne cite qu'en 1175 environ. Sambor était gouverneur, pour le roi de Pologne Kasimir-le-Juste, d'une province qui s'étendait le long de la Wistule, et qu'on appelait la Marche de Dantzig; cette province ne faisait pas partie de la Poméranie. Swientopelk, fils ou petit-fils de Sambor, gouverneur de la même province vers l'année 1212, épousa la fille d'un autre gouverneur, nommé Janus, qui commandait en *Kassubie;* et, après la mort de son beau-père, Swientopelk s'empara de cet autre gouvernement vers l'an 1220. La Kassubie, province de la Pologne, s'étendait entre la Persante et la Leba, et cette région maritime était appelée aussi *Poméranie*.

Vers ce même temps (1220), Swientopelk s'allia avec Wladislas dit *le Cracheur*, duc de Poznanie. Ce prince, expulsé alors de son État par un autre Wladislas dit *le Haut*, son oncle, épousa une sœur de Swientopelk, nommée Helinga; et quelques années après Swientopelk, aidé de ce beau-frère, se révolta contre Leszek-le-Blanc, duc de Pologne réguant à Krakovie, à qui appartenaient les provinces de Dantzig et de Poméranie ou de Kassubie. Leszek marchait pour réduire Swientopelk, lorsqu'il périt près de Gonzawa, non loin de Gnèzne, en 1227, sous les coups de meurtriers envoyés, dit-on, par Swientopelk; laissant pour successeur un fils âgé de six ans, appelé Boleslas, connu depuis sous le nom de *Pudique* ou *Chaste*. Profitant de ce meurtre, Swientopelk usurpa la souveraineté dans ces gouvernemens; il s'affermit dans cette usurpation pendant la minorité de Boleslas, et prit le titre de duc de Poméranie, qu'il transmit à son fils Mszczug (*Mestvinus*).

Après la mort de ce dernier, les provinces de Kassubie et de Dantzig revinrent à la Pologne sous le titre de duché de Poméranie.

(1) Voyez l'ouvrage du savant Felix Loyko, publié d'abord en polonais, 1 vol. in-4, et traduit en français sous le titre suivant: *les Droits des trois puissances alliées sur les provinces de la république de Pologne, avec l'exposition de l'insuffisance et de la nullité de leurs droits;* Londres (Warsovie), 1774, 2 vol. in-8. C'est dans cet ouvrage fruit de recherches aussi pénibles que judicieuses, que son illustre auteur combat l'invention du mot *Pomerellie* au lieu de *Poméranie*. Ce premier n'est que du seizième siècle. Le nom allemand de *Pomerellen*, dont on a fait en latin *Pomerellia*, et en français *Pomérellie*, n'a été donné au palatinat de Poméranie que dans le seizième siècle. Le premier écrivain où l'on trouve le nom de *Pomerellen* est Eickstedt, qui écrivait vers 1553. On voit ce nom dans sa *Description de la Poméranie*, et Eickstedt, qui a écrit en latin n'a pas osé encore en faire le latin de *Pomerellia*. Cette dénomination n'a pas été adoptée en Pologne.

Il y avait, à l'époque de la mort de Mestvin, deux princes descendus de Wortislas Ier, dont l'un s'appelait Boguslas IV, et l'autre Othon Ier. Le premier de ces princes régnait à Demmin, l'autre à Stettin. Ils étaient tous deux fils de Barnim Ier, et petits-fils de Boguslas II, qui lui-même était petit-fils de Wortislas Ier. Ces princes, qui ne portaient pas le titre de ducs de Poméranie, mais celui de *ducs de Slaves* et celui des villes où ils régnaient, n'élevèrent point de prétentions à la successsion du duc Mestvin, ne croyant pas sans doute avoir droit à d'anciens domaines de la couronne, usurpés assez récemment par Swientopelk, et que la Pologne n'avait cédés à Swientopelk ou à son fils par aucun traité. Si quelqu'un avait pu disputer à Przemyslas la succession du duché de Poméranie, c'eût été Wladislas-Lokiétek, alors duc de Kuïavie et de Siéradie, et depuis roi de Pologne. Lokiétek était le plus proche héritier de Leszek-le-Blanc et de Boleslas-le-Pudique, sur qui la Marche de Dantzig et la Kassubie avaient été usurpées.

Le duché de Poméranie fut possédé tranquillement par la Pologne pendant les règnes très-agités de Przemyslas, qui fut assassiné par les margraves de Brandebourg Otton et Jean, en 1296; de Venceslas-Ottoacre, qui gouverna le royaume par ses lieutenans, et de Wladislas-Lokiétek, qui succéda à Venceslas en 1305. Les choses allèrent ainsi jusqu'à la rébellion des Swentza, qui appelèrent en Poméranie, non les ducs de Slaves, mais le margrave de Brandebourg Voldémar d'Anhalt, vers l'an 1309, et dans le temps où Lokiétek était occupé à recouvrer la Grande-Pologne, que les ducs de Silésie avaient envahie depuis 1305. Voldémar, auquel les Swentza avaient livré la ville de Dantzig, en fut chassé par Bogusz ou Boguslas, gouverneur du château, aidé par les chevaliers Teutoniques, à qui Conrad, duc de Mazovie, avait donné un établissement entre la Prusse et la Mazovie, environ quatre-vingts ans auparavant. Mais ces auxiliaires s'emparèrent eux-mêmes de Dantzig, ainsi que des principales villes de la Wistule, en 1310. Tous les voisins se jetèrent alors sur la Poméranie : les chevaliers envahirent à peu près ce qui composait ce palatinat avant l'année 1772; les margraves de Brandebourg, ce qui composait, à la même époque, la patrie septentrionale de la Nouvelle-Marche, le long de la rivière de Drawa ou Drage; et les ducs de Slaves s'emparèrent de ce qu'on appelait (toujours en 1772) les duchés de Kassubie et de Venden ou de Vandalie, et qu'on a appelés long-temps la Poméranie de Stolpe ou le duché de Stolpe. La partie du duché de Poméranie envahie par les chevaliers Teutoniques, et qui seule conserva long-temps le nom unique de Poméranie, fut cédée à cet Ordre par Kasimir-le-Grand, par un traité passé à Kalisz en 1343; mais par un autre traité passé à Thorn, en 1466, cet Ordre la rétrocéda à la Pologne sous un autre Kasimir, fils de Jagellon. C'est alors que cette province fut érigée en palatinat sous le nom de *Poméranie*.

La partie usurpée par les margraves de Brandebourg, et possédée par les électeurs de ce nom, ne leur avait jamais été cédée par aucun traité. Celle dont s'étaient emparés les ducs de Slaves leur fut maintenue par la permission tacite des rois de Pologne, avec lesquels ces princes contractèrent souvent des alliances, sans cependant qu'aucun acte ait jamais légalisé ce démembrement. C'est à cause de cette partie du duché de Poméranie qu'ils ajoutèrent à leur titre celui de Poméranie. Après l'extinction de la maison des ducs de Slaves, cette partie du duché de Poméranie passa aussi aux électeurs de Brandebourg, et prit le nom de *Poméranie Brandebourgeoise*.

Nous avons déjà dit qu'en 1343, la Poméranie fut cédée par Kasimir-le-Grand aux chevaliers Teutoniques, mais que, par le traité de Thorn de 1466 l'ordre teutonique la restitua à la Pologne; ajoutons que le traité d'Oliwa, de 1660, lui en confirma la paisible possession. Ainsi, depuis 1290 jusqu'en 1772, le 13 septembre, c'est-à-dire pendant *cinq* siècles, il ne se trouva ni duc de Stettin ni électeur de Brandebourg qui prétendît avoir des droits sur le palatinat de Poméranie, ou qui contestât ceux de la Pologne; et cependant Frédéric II l'envahit dans le premier partage de la République.

Quant aux districts de *Lawembourg* et *Butow*, parties de la Poméranie Polonaise, ils avaient été donnés, en 1455, pendant la guerre avec les chevaliers Teutoniques, par le roi Kasimir, fils de Jagellon ou Kasimir IV, à

Éric II, duc de Stettin, *ad fideles manus*, pour être tenus ainsi par ce prince tant qu'il plairait au roi (1).

En 1490, Boguslas X, fils unique d'Éric II, avait épousé Anne de Pologne, fille de Kasimir IV, qui laissa son gendre Boguslas dans la possession de Lawembourg et de Butow.

Enfin, en 1526, Sigismond Ier, fils du même roi Kasimir IV, et qui devait aux enfans de sa sœur Anne 14,000 ducats pour le reste de la dot de cette princesse, conféra, en extinction de cette dette, aux ducs George Ier et Baruin IX ses neveux, fils de Boguslas X et d'Anne, les villes de Lawembourg et de Butow, avec leurs dépendances, en fief de la couronne de Pologne, pour être possédées à ce titre par ces princes et par leurs descendans mâles.

Les ducs de Stettin conservèrent ces fiefs jusqu'au dernier prince de cette maison, Boguslas XIV, arrière-petit-fils de George Ier. Boguslas XIV mourut en 1637, le 10 mars; et la même année Lawembourg et Butow revinrent à la Pologne. A la diète de Warsovie de 1637, Wladislas IV réunit ces districts au palatinat de Poméranie, dont ils avaient été démembrés, comme on l'a vu, en 1455 (2), et ni la couronne de Suède, qui occupait alors le duché de Stettin, ni l'électeur de Brandebourg George-Guillaume, qui devait succéder au duc Boguslas XIV, en vertu des pactes de succession, et qui réclama ses droits au duché de Stettin contre la Suède, après la mort du duc Boguslas, ne formèrent aucune opposition à la réunion de ces démembremens au palatinat de Poméranie.

Lawembourg et Butow furent possédés par la république polonaise jusqu'en 1657, époque à laquelle l'électeur Frédéric-Guillaume, qui s'engageait à tourner ses armes contre la Suède, obtint du roi Jean-Kasimir, outre plusieurs autres avantages, ces préfectures pour les tenir en fief de la couronne de Pologne (1).

L'inféodation de Lawembourg et de Butow à Frédéric-Guillaume, par Jean-Kasimir, en 1657, fut renouvelée au même électeur, en 1670, par le roi Michel Wisniowiecki; en 1677, au même électeur encore, par le roi Jean Sobieski; en 1698, à l'électeur Frédéric III (qui se fit depuis roi de Prusse), par Auguste II. Mais cette même inféodation ne fut pas renouvelée par le roi Auguste III, parce que ce prince, en qualité de roi de Pologne, ne reconnaissait pas le titre de roi de Prusse, qu'avait pris l'électeur Frédéric III, en 1701, et que la chancellerie de Pologne ne pouvait ni recevoir de la cour de Berlin ni lui expédier aucun acte portant ce titre.

Tous ces électeurs brandebourgeois ont donc reconnu tenir ces portions du palatinat de Poméranie, en fief de la couronne de Pologne, propriétaire de ce palatinat, sans prétendre d'autres droits sur elle, ni aucun, de quelque nature que ce puisse être, sur le palatinat de Poméranie lui-même. Frédéric II, dans ses *Mémoires de Brandebourg*, qualifie d'*injuste* toute entreprise sur la Prusse-Polonaise, et cependant ce fut lui-même qui commit cette injustice violente en 1772.

L'intérêt historique, la vérité et l'impartialité nous ont obligé de rapporter ici ces détails sur les pays que la force a arrachés à la Pologne, et que plus tard le cabinet envahissant tenta de montrer comme sa propriété légitime, dans des dissertations historiques auxquelles le savant Loyko a répondu si victorieusement.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la marine de la Pologne.

(1) Les villes et châteaux de *Lawenbourg* et de *Butow* avaient été envahis sur la Pologne par les chevaliers Teutoniques, en 1310, et dans le temps où ces chevaliers s'étaient emparés de tout ce qui composait, jusqu'en 1772, le palatinat de Poméranie. Ils possédèrent ces villes jusqu'en 1454, époque où tous les États de Prusse renoncèrent à l'obéissance de l'ordre Teutonique pour se soumettre à la Pologne. Cette révolution dans la Prusse amena entre la Pologne et l'ordre Teutonique une guerre qui dura treize ans; et c'est la seconde année de cette guerre que Kasimir IV confia la garde de *Lawenbourg* et de *Butow* au duc Éric II. L'ordre Teutonique céda ces villes à la Pologne par le traité de Thorn, qui termina cette guerre en 1466. Voyez Dogiel, t. IV, p. 156, col. 1.

(2) *Vol. legum, III*, fol. 919.

(1) Le géographe Hubner se trompait quand il croyait que *Lawenbourg* et *Butow* furent donnés, en 1657, à Frédéric-Guillaume en *toute souveraineté*. Voyez Hubner, *Géogr. univ.* Easle, 1757, t. VI, p. 414.

DE LA MARINE DES POLONAIS SUR LA MER BALTIQUE.

Lorsque, après les combats terribles soutenus contre les chevaliers Teutoniques, de 1310 à 1466, les Polonais rentrèrent enfin dans la possession paisible de la Poméranie, leur ancienne propriété, le commerce de la Pologne et sa prépondérance sur la Baltique prirent un essor tout nouveau. On vit alors les marchands de Krakovie et de plusieurs autres villes s'embarquer sur leurs propres vaisseaux et aborder aux rivages de la Hollande, de l'Angleterre et de l'Espagne (1). Sigismond Ier, devenu conciliateur des différends entre la Suède et le Danemark, acquit une telle puissance que ce dernier État lui offrit la couronne, qu'il n'accepta point. Les traités de Nieszawa, en 1424, et de Brzesc-Kuïawski, en 1436, garantissaient déjà la libre navigation de la Baltique; cependant ce n'est que sous Sigismond-Auguste que la Pologne commença à s'occuper de ses flottes armées. Dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre les Suédois pour la possession de la Livonie, et dans celle avec le tzar Jean Vasilevitch, qui s'était déjà emparé de la Narwa, la flotte polonaise, commandée par le capitaine Szerpink, inquiéta vivement et captura souvent les vaisseaux suédois. La reine d'Angleterre Elisabeth et le roi de Danemark, dont les bâtimens servaient la cause de la Suède, ne furent pas traités avec moins de rigueur, et les lettres autographes de ces deux souverains, adressées à Sigismond, ne purent ébranler sa résolution. Les ennemis de la Pologne, incapables de tenir tête aux Polonais sur mer, commencèrent à semer la discorde sur le continent, et parvinrent à faire révolter les principaux citoyens de la ville de Dantzig contre le capitaine Szerpink, dont les jours même coururent de grands dangers, et les Danois parvinrent à la fin à détruire la flotte.

A l'élection de Henri de Valois au trône de Pologne, l'armement d'une flotte sur la Baltique fut expressément garanti dans ses *pacta conventa*. Le roi Étienne Batory, occupé des guerres continentales, n'eut pas le temps de porter ses soins vers la marine. Sigismond III, après avoir perdu ses droits sur la Suède, fit construire, pour les revendiquer, une flotte de neuf vaisseaux, qui remporta une victoire éclatante sur l'amiral suédois Hernschild. Le successeur de Sigismond, Wladislas IV, donna une nouvelle activité à la marine polonaise. Outre plusieurs arsenaux garnis de canons, il construisit une rade à Puçk, et éleva, sur la presqu'île d'*Héla*, les forts de Wladyslawow et celui de Kazimierz. L'amirauté de Dantzig, fondée en 1626, fut rétablie sous ce roi en 1635, et sa direction fut confiée à George Donhoff. D'un autre côté Jean Platner et Élie Arciszewski, frère du célèbre Christophe Arciszewski, contribuèrent, par leurs travaux, à fortifier la tête de pont sur la Wistule, près de son embouchure dans la mer, et garantirent ainsi le pays contre toutes les entreprises des ennemis, du côté de ce rivage. Cependant l'activité que Wladislas IV sut imprimer à la marine cessa presque à sa mort, arrivée en 1648. Le règne suivant, celui de Jean-Kasimir, si fécond pour la Pologne en malheurs de tous genres, entraîna vers sa décadence non-seulement la marine polonaise, mais parfois même l'existence politique de cette république. Ainsi disparurent des mers les trois pavillons polonais : national, royal et marchand.

Arrêtons maintenant nos regards sur le tableau historique de la ville de DANTZIG, en polonais GDANSK.

Dans l'histoire de la Pologne, la petite république de Dantzig figure quelquefois à côté des grandes puissances, et excite peut-être un intérêt plus vif, plus profond que plusieurs de ces empires qui l'environnent. Dantzig a plus d'une fois bravé des armées nombreuses, et l'on a vu deux grands États prêts à se déclarer la guerre, l'un pour soumettre cette ville, l'autre pour en maintenir l'indépendance. Cette ville a été la patrie du géographe Cluvérius, le séjour de l'astronome Hévélius et de beaucoup d'autres savans. Selon Busching, Dantzig doit déjà avoir été une ville florissante en 997, et non pas un simple bourg ou village. Selon M. de Suhm, les guerres de Waldemar Ier, roi de Danemark, semblent avoir donné lieu à l'établissement d'une colonie danoise dans cette position avantageuse, entre les années 1160 et 1170, et l'on explique assez généralement son nom moderne *Dantzig*, par *Dansvik*, port ou

(1) *Acta publica* RYMERI, t. V, p. 81.

golfe danois; dans les diplômes les plus anciens, on l'appelle simplement *Dansk* ou *Gdansk*. Les chevaliers Teutoniques l'agrandirent et la fortifièrent. Lorsque, en 1454, elle se mit sous la protection et la suzeraineté de la Pologne, cette puissance lui garantit des priviléges importans, parmi lesquels celui de la navigation exclusive sur la Wistule fut un des plus avantageux, en ce qu'il rendit Dantzig maîtresse de tout le commerce polonais par mer. Cette ville avait encore le droit de séance et de suffrage à la diète de Pologne et à l'élection d'un roi, celui de battre monnaie et de recueillir de l'ambre jaune. Le roi Kasimir conféra, en 1657, la noblesse aux magistrats, aux échevins et au conseil des Cent.

Les Dantzicois étant, en grande partie, originaires d'Allemagne, auraient voulu voir sur le trône de Pologne un prince allemand. Aussi, après la fuite du roi Henri de Valois, la ville donna sa voix à l'archiduc Maximilien, et y persista avec une opiniâtreté imprudente. Ayant même osé refuser de rendre hommage au roi Étienne, elle fut mise au ban et assiégée en 1577. Cette querelle fut enfin terminée par médiation, et le roi reçut cette ville en grâce, après qu'elle lui eut demandé publiquement pardon de sa faute; il la confirma dans ses droits et dans celui du libre exercice de la religion évangélique; mais elle fut taxée à une certaine somme d'argent.

En 1734, Dantzig reçut dans ses murs le roi Stanislas Leszczynski, et le protégea avec une fermeté inébranlable. Sa fidélité lui attira un siége et un bombardement de la part des Moskovites et des Saxons. Le cabinet de Versailles, dirigé par le faible Fleury, montra dans cette occasion moins de fermeté que n'en eut une petite république.

Lorsque le roi de Prusse, en 1772, envahit les pays qui entourent Dantzig, il était facile de prévoir que les priviléges de cette ville allaient être détruits; et, à la vérité, on ne peut s'étonner de ce que les Prussiens prétendirent naviguer librement sur un fleuve qui, en grande partie, coulait sur leur territoire, et qui était le seul débouché pour une partie de leurs États. La ville de Dantzig s'y opposa néanmoins, en invoquant la foi des traités et la protection de la Russie. En effet, Catherine maintint la ville dans une partie de ses droits; le commerce par mer lui fut laissé exclusivement.

Dantzig est situé à un mille d'Allemagne de l'embouchure de la Wistule. Sa population, qui montait anciennement jusqu'à quatre-vingt mille âmes, dit-on, compte actuellement cinquante mille individus. Des vergers, des jardins, des maisons de campagne, des magasins, le mouvement des voitures, des charrettes, des bateaux et des vaisseaux, annoncent déjà à une certaine distance qu'on va voir une cité industrieuse, opulente et populeuse.

Cette ville est bâtie d'une manière fort solide, mais peu agréable à l'œil. Les vestibules avancés dans les rues, les rendent étroites et défigurent les maisons. Parmi ses vingt-une églises paroissiales, douze appartiennent aux luthériens, deux aux calvinistes, et sept aux catholiques. Les luthériens sont donc les plus nombreux; mais les plus riches négocians se trouvent parmi les calvinistes. On y remarque un observatoire astronomique, un très-grand cabinet d'histoire naturelle et plusieurs sociétés savantes, gymnase et colléges. La ville est entourée d'ouvrages de fortification, et a soutenu plusieurs siéges; mais aujourd'hui on ne peut plus la regarder comme une bonne forteresse, puisqu'elle est dominée par les collines d'alentour. Le port de Dantizg est formé par l'embouchure de la Wistule, et défendu par les forts de *Munde* ou *Weichselmunde* et de *Wester-schanze*. La rade, ou ce qu'on appelle proprement le golfe de Dantzig, consiste dans une partie de la mer qui se trouve abritée contre les vents du Nord par la langue de terre sur laquelle est située la petite ville d'*Hela*. La ville de Dantzig possédait encore un *Werder* (Zulawy), ou île basse et fertile, entre la Wistule et la Motlau.

Dantzig renferme des raffineries de sucre, des fabriques de vitriol, de draps, de raz et autres étoffes en laine, de galons d'or et d'argent, de maroquin, de potasse, de salpêtre; il y a quatre chantiers de construction. L'eau-de-vie de Dantzig est renommée dans toute l'Europe; un auteur connu assure qu'il entre dans sa fabrication trois quarts de seigle contre un quart d'orge torréfiée (1).

(1) Rzoncyznski, p. 77.

Le commerce est la principale occupation des Dantzicois. Ils reçoivent de la Prusse et de la Pologne du blé et toutes sortes de grains, du bois, de la potasse, de la védasse, du lin, du chanvre, de la cire, et autres productions du sol. Ils vendent ces objets aux Anglais, Hollandais, Français, Danois, Suédois; ils n'en exportent qu'une petite partie sur leurs propres bâtimens. Ils importent des vins, des épices, du sel, des poissons, du fer, des draps, des soieries et autres objets de luxe.

En 1798, l'exportation monta à une valeur de 5,883,921 écus, l'importation ne fut estimée qu'à la somme de 1,925,395 écus. Dantzig gagne les frais de commission et en partie le frétage.

En 1807, la ville de Dantzig, assiégée par les troupes françaises, polonaises, badoises, etc., se rendit enfin au maréchal Lefebvre. Napoléon donna à ce dernier la ville de Dantzig, avec le titre de duché. En 1813, les troupes gallo-polonaises s'y défendirent opiniâtrément, commandées par le général Rapp. Depuis cette époque, Dantzig a passé sous la domination prussienne.

Les mœurs des Dantzicois offrent des traits estimables. Comme tous les habitans y sont ou commerçans ou manufacturiers, on voit partout l'activité de l'industrie et le calme des passions. En même temps, les relations commerciales qu'ils entretiennent avec Berlin, ainsi qu'avec l'Angleterre et d'autres pays étrangers, ont contribué à polir leurs mœurs: ces hommes, qu'un injuste préjugé représente comme uniquement sensibles à l'appât du gain, le sont aujourd'hui aux charmes des beaux-arts, des lettres et des sciences. Il n'y a presque point de père de famille qui ne procure à ses enfans une éducation conforme à sa fortune. Les jeunes demoiselles, surtout, s'adonnent à l'étude des langues, à la musique, à la danse, au dessin. Les jeunes gens se forment par des voyages.

Dans cette ville, les bons et les mauvais citoyens sont très-peu mêlés, et très-faciles à distinguer. L'intérêt général y soulève l'indignation publique contre tout individu qui manquerait d'honneur et de probité. D'ailleurs, on y voit fort peu de ces germes de discorde qui bouleversent les capitales. Là, rien ne donne le droit de dominer les autres; ni les talens, ni les richesses, ni même les services rendus à la chose publique: l'égalité républicaine, qui peut-être restreint l'élan de quelques génies supérieurs, étouffe aussi beaucoup de vices et beaucoup de folies au moment même de leur naissance. Les Dantzicois ne souffrent pas de mendians dans leur ville, parce qu'il y a des moyens d'occupation dans leurs nombreux ateliers publics, des asiles pour les infirmes dans leurs excellens hôpitaux, et des moyens d'amendement pour les vagabonds dans une maison de correction supérieurement organisée. L'institution d'une maison d'enfans trouvés empêche les assassinats d'enfans nouveau-nés, qu'on n'y voit jamais abandonnés dans les rues comme il arrive quelquefois dans d'autres grandes villes.

Une circonstance qui contribue puissamment à éloigner la misère et la corruption, c'est que les priviléges exclusifs du commerce et de l'industrie sont absolument inconnus: chacun exerçant librement la profession qui lui convient, fait prospérer également la chose publique et ses affaires particulières.

Le gouvernement de Dantzig était un des plus équitables, quant à l'administration intérieure. S'il arrivait qu'un méchant homme se trouvât élevé à une magistrature, il était forcé de devenir probe; autrement, son élévation n'était point de longue durée, surtout s'il était négociant. Ses confrères se disputaient l'honneur de le renverser.

Il est vrai qu'on fait à Dantzig de grandes dépenses. Les festins sont somptueux; on aime la bonne chère. La mode veut que toute famille honnête ait une maison de campagne avec un joli jardin. On se couvre des étoffes les mieux conditionnées et des meilleures pelleteries de l'Europe. Les meubles sont souvent magnifiques. On a de belles bibliothèques, de superbes chevaux, et beaucoup de domestiques proprement vêtus. Mais ce luxe est mesuré sur les revenus; il se montre dans des objets solides et utiles; et ces deux circonstances suffisent pour le justifier. Par quelle raison le luxe a-t-il pris une tournure aussi avantageuse au bien public? C'est que d'abord les Dantzicois aiment leur patrie; ensuite ils sont maîtres chez eux; les femmes n'y ont point le droit

de ruiner les familles, et n'en sont que d'autant plus estimables et mieux aimées : c'est à leur influence qu'on voit l'ivrognerie absolument bannie des festins de Dantzig, où règne une gaieté douce et peu bruyante; rien, d'ailleurs, de plus ravissant que les petites réunions des jeunes gens des deux sexes pour faire de la musique. Cet amusement est à Dantzig (comme à Copenhague) plus goûté que les spectacles, dont cependant cette ville n'est pas dépourvue. Il y a pourtant encore une classe peu nombreuse de vieux bourgeois qui, par avarice, ferment leur porte aux beaux-arts et aux talens; ils se rassemblent entre eux à des festins de famille, assez mesquins, où chacun apporte en nature sa quote part.

Quant aux endroits remarquables dans le voisinage de Dantzig, nous rencontrons la presqu'île de *Nehring*, donnée en propriété aux Dantzicois par le roi Kasimir-le-Jagellon.

Male-Zulawy, appelé en allemand *Klein-Werder*, plaines d'une fertilité étonnante où paissent des bêtes à cornes de la plus grande beauté.

Hela, presqu'île donnée à la ville de Dantzig par le roi Sigismond Ier.

Wladyslawow et *Kazimierz*, deux anciens forts sur les bords de la mer, dont on a changé depuis le nom, et que l'on retrouve encore sur la grande carte de la Pologne de Zannoni.

C'est non loin de Dantzig que se trouve *Oliwa*, couvent et église des Cisteaux, fondés en 1178, par le gouverneur de Poméranie Sambor (1). En 1454, année de la soumission des Prussiens à la Pologne, le roi Kasimir-le-Jagellon visita le couvent d'Oliwa. Cet endroit est fameux par le traité funeste à la Pologne, signé en 1660 par le roi Jean-Kasimir.

Tczewo, *Dirschau* en allemand, autrefois chef-lieu du district du même nom, sur la Wistule, fondée vers 1209. Mémorable par la bataille de 1626, entre le roi Gustave-Adolphe et le grand général Koniecpolski, où le roi de Suède fut blessé. En 1807, le général Dombrowski s'y distingua à la tête des Polonais.

Gniew, ou *Mewe* en allemand, anciennement chef-lieu du district du même nom.

(1) Dlugosz, liv. VI, pag. 537, cité par Swiencki, tom. I, pag. 352.

Enfin *Starogrod*, *Swiec*, *Pepelin*, *Tuchola*, *Ghoynice* ou *Conitz*, sur la Breda; *Sluchow*, *Sandek*, qui sont les plus considérables.

Avant que nous nous rapprochions de l'intérieur de la Pologne, l'attention du lecteur doit se porter sur les Prusses Ducale et Polonaise, dont la première fut appelée improprement *Électorale*.

C'est dans le dixième siècle que l'histoire de la Prusse commence à s'éclaircir. Plusieurs peuplades slavonnes se partageaient ce pays, borné par la Wistule à l'ouest, le Prégel, à l'est, et la Mazovie au sud. Ces peuples étaient les *Sudaviens*, les *Galindiens*, les *Schalavoniens*, les *Natangiens* et autres; leurs noms ont survécu long-temps aux révolutions politiques, et on désignait encore, il y a trente ans, sur les cartes, des contrées de la Prusse sous ces dénominations. Ces peuples ont été compris sous le nom général de *Borusses*, ou *Po-Russes* ce qui fut depuis changé en *Prusse*, dénomination actuelle des Prussiens. Ces peuples avaient vécu dans un état tranquille, mais sauvage, jusqu'à la fin du dixième siècle (1). A cette époque, le zèle des apôtres du christianisme crut y avoir découvert une nouvelle carrière. Les Prussiens ayant, en 997, mis à mort un de ces apôtres qui venaient changer le culte de leurs pères, les princes de la Pologne saisirent cette occassion pour subjuguer un pays qui était à leur convenance. Boleslas Ier vengea la mort de saint Adalbert, en ravageant la Prusse par le fer et le feu. Il paraît que cette méthode de conversion ne plut pas aux Prussiens; ils restèrent païens et libres, battirent entièrement les Polonais en 1163, et envahirent plusieurs provinces le long de la Wistule.

Waldemar II, roi de Danemark, soumit, au commencement du treizième siècle, la Livonie et la Prusse; et cette dernière province lui resta fidèlement attachée, même à l'époque où il perdit toutes ses autres conquêtes (l'an 1227).

Les faibles successeurs de Waldemar perdirent de vue les Prussiens, qui de jour en jour devenaient plus formidables pour les Polonais. Ces derniers, désespérant de pouvoir se mettre à l'abri des incursions des Prussiens,

(1) Érasme Stella, *Antiquit. Boruss.*, lib. II.

appelèrent au secours les chevaliers de l'ordre Teutonique, l'un de ces ordres, moitié religieux, moitié militaires, qui devaient leur origine aux croisades, et dont le premier devoir était de subjuguer les païens, lorsque ceux-ci osaient résister aux sermons et aux miracles. Les chevaliers porte-glaives s'étaient déjà fixés dans la Kourlande, et avaient profité des revers de Waldemar II pour lui enlever la Livonie. Maintenant les chevaliers Teutoniques vinrent s'établir dans le pays de Culm, que la Pologne leur céda; Thorn devint leur capitale et leur point d'appui dans les attaques continuelles qu'ils firent sur le territoire des Prussiens. Cet excellent choix prouve le génie militaire des chefs de l'Ordre; il paraît que leur politique n'a pas été moins admirable. Par les moyens réunis de la force et de l'adresse, ils parvinrent à subjuguer, en cinquante-trois ans, un pays qui avait résisté, pendant quatre siècles, aux armes victorieuses de la Pologne. Le grand-maître établit, en 1309, sa résidence à Marienbourg. Ce fut alors que la langue allemande, qui était celle de la plupart des chevaliers Teutoniques, devint dominante en Prusse. Mais l'état florissant des affaires de l'Ordre fit bientôt éclore chez ses membres cet orgueil sauvage, cette férocité, cet esprit de débauche et de licence, qui n'étaient que trop souvent les caractères prédominans de tous ces ordres de chevalerie, composés de nobles de toutes les nations, presque tous moitié fanatiques et moitié brigands. La tyrannie qu'exercèrent en Prusse les chevaliers Teutoniques fut si insuportable, que les habitans de ce pays préférèrent de se soumettre au joug des Polonais. De là, des guerres continuelles, dans lesquelles l'ordre Teutonique perdit sa gloire militaire, et à la fin son indépendance même. La bataille de Tannenberg, en 1410, où les Polonais firent un carnage effroyable de ces chevaliers, fut le premier coup qui ébranla leur puissance. En 1440, le villes de Dantzig, d'Elbing, de Thorn et autres, ainsi que la noblesse de plusieurs provinces, conclurent une alliance formelle contre l'ordre Teutonique. Enfin, en 1454, toute la Prusse-Occidentale se mit en insurrection contre l'Ordre, et se plaça sous la protection du roi Kasimir IV, qui leur confirma tous leurs priviléges; en sorte que ce pays forma en effet un État absolument indépendant de la république de Pologne, qui n'était soumis qu'au roi en personne, et qui tenait ses diètes à part.

La guerre sanglante qui fut la suite de cette affaire dura treize ans, pendant lesquels les Polonais ravagèrent entièrement la partie de la Prusse qui était restée fidèle à l'ordre Teutonique. On prétend que de vingt-un mille villages que comptait autrefois la Prusse, il n'y en eut que trois mille treize qui échappèrent aux flammes; près de deux mille églises furent détruites. La paix conclue en 1466 confirma les Polonais dans la possession de la Prusse-Occidentale, qui dès lors prit, sur les cartes et dans les géographies, le nom de *Prusse-Royale* ou *Polonaise*. L'ordre Teutonique ne conserva la possession de la partie restante qu'en se reconnaissant *vassal* de la Pologne.

Une telle dépendance devait paraître bien insupportable à ces chevaliers accoutumés de se regarder comme une puissance souveraine. Ils essayèrent de s'y soustraire par des négociations, et lorsque celles-ci ne réussirent point, ils tentèrent le sort des armes; la guerre dura six ans, et finit en 1525 par la paix de Krakovie, qui anéantit le pouvoir de l'ordre Teutonique et changea totalement la constitution de la Prusse. Le margrave Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre, fut reconnu par ce traité comme duc héréditaire de la Prusse, sous la souveraineté de la Pologne. Ainsi fut détruit, par une trahison, un empire fondé par la violence, et dont l'ordre Teutonique avait conservé la possession pendant trois siècles.

Albert introduisit dans la *Prusse-Ducale* la réforme de Luther, et fonda, en 1544, l'université de Kœnigsberg. En 1618, l'électeur Joachim Friderich fit entrer le duché de Prusse dans la maison électorale de Brandebourg, qui depuis cette époque en a conservé la possession.

Par le traité de *Wehlau*, en 1657, sous le grand-électeur Frédéric-Guillaume, le duché de Prusse fut élevé en souveraineté indépendante. Son fils et successeur, Frédéric Ier, prit en 1700, de sa propre autorité, le titre de *roi*, titre que la Pologne refusa de lui reconnaître jusqu'en l'année 1764.

On sait que le roi de Prusse s'empara, en

1772, de la Prusse-Polonaise, dont il étendit même les limites, en y comprenant le district de la Netze, démembré de la Grande-Pologne. Il établit ensuite une nouvelle démarcation entre cette nouvelle province et l'ancien royaume de Prusse. Par conséquent, dans les géographies du dix-huitième siècle, on vit disparaître les noms de *Prusse-Ducale* ou *Brandebourgeoise*, et *Prusse-Royale* ou *Polonaise*; ces deux provinces, différemment circonscrites, portent aujourd'hui les noms de *Prusse-Orientale ancienne*, et de *Prusse-Occidentale*.

Nous allons en tracer une rapide esquisse, d'après quelques ouvrages allemands que nous venons de recevoir.

La *Prusse-Occidentale*, y compris les villes de Dantzig et de Thorn, ainsi que le district de Netze, avait, d'après le cadastre de 1804, une étendue de seize cents lieues carrées de vingt-cinq au degré, et une population de huit cent dix-sept mille habitans, parmi lesquels il y avait plusieurs milliers de colons nouveaux, la plupart émigrés du royaume de Wurtemberg. Le sol est de plusieurs sortes. Un sable aride et stérile couvre les hauteurs qui sont à l'occident de la Wistule, du côté de la Poméranie; c'est là qu'était le désert de Waldaw, lande aujourd'hui peuplée. Le long des rivières, surtout de la Wistule et de la Netze, on trouve un terrain d'alluvion, noir, gras, humide, couvert de blé et d'herbes, et dépourvu de bois. On appelle *werder* les îles et les autres terrains jadis marécageux, aujourd'hui desséchés et en partie entourés de digues. La fertilité de ce petit *Delta* de la Wistule est prodigieuse pour un climat aussi boréal; les mauvaises récoltes de blé y rapportent douze pour cent, les bonnes trente et au-delà. Les paysans des *werders* jouissent de la liberté civile, sous la protection du roi ou des villes voisines. Sur la rive droite de la Wistule, du côté de la Prusse-Orientale, le sol est de terre glaise et d'argile, rempli de lacs et couvert d'immenses forêts. Les chênes deviennent ici d'une grandeur énorme; cependant on n'en trouve plus de semblables à celui dont les chevaliers Teutoniques se servirent comme d'une redoute, au rapport d'Énéas Sylvius. Un auteur prussien du dix-septième siècle avait vu un chêne dont le tronc avait vingt-sept aunes de circonférence (1). Les ingénieurs prussiens ont, au commencement de ce siècle, trouvé dans la Prusse-Occidentale plus de trois millions d'arpens de bois et forêts.

On recueille dans l'intérieur de cette province de l'ambre jaune dans les couches de houille imparfaite (2). Les champs sont parsemés de fragmens de granit, de gneiss et d'autres roches semblables.

Nous avons sous les yeux des tableaux détaillés sur les diverses productions et exportations de cette province. En voici les résultats: on récolte, année commune, neuf mille quatre cent trente *wispel* de froment : le *wispel* a vingt-quatre boisseaux; quatorze mille trois cents *wispel* de seigle, soixante-huit mille quatre cents *wispel* d'orge, soixante-quatre mille cinq cent trente *wispel* d'avoine, quatre mille sept cents *wispel* de pois, treize mille trois cent trente *wispel* de blé sarrasin. Le lin, le tabac, les pommes et autres fruits forment encore un objet considérable. L'état du bétail domestique était, en l'an 1801, ainsi qu'il suit : cent quatre-vingt-quinze mille deux cent quatre-vingt-quinze chevaux, quatre cent dix-huit mille trois cent soixante-quatre bêtes à cornes, neuf cent six mille six cent soixante et onze bêtes à laine, trois cent cinq mille trois cent trente-neuf porcs. Il y avait quarante-un mille cinq cent quarante-deux ruches d'abeilles. On fabriquait du drap, des bas, des chapeaux, des toiles, des cuirs, de la potasse et de la wédasse, pour la valeur de plus de deux millions d'écus (3).

Le sol de la Prusse-Orientale est d'une fertilité plus uniforme; mais le climat y est beaucoup plus rigoureux que celui de la Prusse-Occidentale. On y cultive pourtant toutes sortes de grains, ainsi que du maïs, du millet, du lin, du chanvre, du houblon et de la garance. La culture des pommes de terre est poussée aussi loin dans la Prusse-Orientale que dans l'Irlande, et ce tubercule nourrit la plupart des habitans. Les forêts sont très-vastes, et fournissent abondamment les bois de con-

(1) Hartknoch, *Dissert. de Regno Prussiæ.*

(2) Seetzen, dans le *Magazin minéralogique* de M. Hoff, prem. année, quat. cah., pag. 406.

(3) Muller, *Géographie*, tom. II.

struction et de chauffage. On y recueille du kermès, nommé ici cochenille de Russie. On estime qu'il y a par mille carré, l'un portant l'autre, quatre mille huit cent vingt-un arpens de bois, ce qui, pour sept cent quatre lieues carrées, fait un total d'environ trois millions quatre cent mille arpens. Les ours, les élans et les autres animaux sauvages de la Pologne y abondent également. La pêche est très-importante, soit sur les côtes de la Baltique, soit dans les deux golfes d'eau douce, nommés le *Frisch-Haff* et le *Kursch-Haff*, soit enfin dans les lacs qui sont presque innombrables, et qui, conjointement avec les forêts, donnent à l'aspect du pays une agréable variété. Dans le coin méridional de l'ancienne Lithuanie prussienne, on trouve plus de deux cents lacs dans un rayon de vingt lieues; ceux de *Mauer* et de *Spirding* en sont les plus grands.

Quant à l'éducation des bestiaux, la Prusse-Orientale le cède à la Prusse-Occidentale, excepté pour les chevaux. En 1802, on n'y compta que trois cent deux mille neuf cent soixante-cinq têtes de bêtes à cornes, et cinq cent soixante-seize mille cinq cent trente-cinq bêtes à laine; mais il y avait quatre cent vingt-un mille trois cent quarante porcs; car le porc est l'animal domestique que les Lithuaniens, habitans de la partie la plus orientale de la Prusse, élèvent de préférence. Les ruches d'abeilles étaient au nombre de vingt-six mille neuf; en outre, toutes les forêts fourmillent de ces insectes utiles, et ces abeilles sauvages donnent un miel très-pur et une cire très-blanche.

D'après le même dénombrement, il s'y trouva trois cent quatre-vingt-quatre mille six cent cinquante-deux chevaux. On en distingue trois races : l'une est celle de Pologne et d'Ukraine; l'autre celle qui descend des chevaux allemands, danois, et surtout westphaliens, que les chevaliers Teutoniques amenèrent avec eux dans la Prusse. Les chevaux de la première de ces deux races sont plus lestes, mais d'un pied moins sûr que les autres. On peut encore compter ici une troisième race de chevaux; elle est petite, court-jointée, mais agile et capable de fatigue. On la regarde comme un reste de la race indigène, commune à la Prusse, à la Lithuanie, et même à la Scandinavie. Ce sont ces chevaux que les Français dans leurs campagnes du Nord appelaient abusivement *Koniak*, au lieu de *Konik*, c'est-à-dire un petit cheval.

Il y avait autrefois plusieurs haras royaux dans la Prusse-Orientale; mais depuis le dessèchement des marais de Stallupahnen on les a réunis tous dans cet endroit, qui n'est pas le plus favorable à cause de l'humidité. Ce district des haras, nommé le *Stutamt*, et dont le *Trackehmen* est le chef-lieu, est un établissement à peu près unique dans l'Europe, pour l'étendue et la magnificence; mais il serait plus utile pour les cultivateurs, s'il était disséminé par plusieurs sections sur toute l'étendue du pays.

Enfin, la Prusse-Orientale est la seule contrée de l'Europe qui possède en abondance cette substance curieuse dont les naturalistes n'ont pas encore su découvrir l'origine, et à laquelle on a improprement donné le nom d'*ambre jaune*.

L'ambre jaune, ou pour mieux dire le succin, était d'un prix énorme chez les anciens; ils le mettaient au niveau de l'or et des pierres précieuses. Les Phéniciens furent les premiers qui pénétrèrent dans les mers du Nord pour chercher cette matière; il paraît qu'ils ne poussèrent pas au-delà des côtes danoises. Mais du temps de Pline, les *Estiens*, habitans des pays maritimes depuis la Wistule jusqu'au golfe de Finlande, portaient jusque sur les bords du Rhin l'ambre jaune, qu'ils nommaient *glœs*, nom gothique qui dénote une substance vitreuse et brillante.

L'ambre a aujourd'hui moins de vogue. On en fait encore à Dantzig, à Stolp en Poméranie, et à Kœnigsberg en Prusse, des petits bijoux, des poudres d'odeur, un esprit acide, et surtout une huile fine qui sert pour le vernis. Les Danois et les Italiens exportent en grande partie l'ambre brut, et y gagnent la main-d'œuvre. C'est en Turquie, surtout, qu'on vend les produits de cette industrie, l'huile et l'esprit exceptés.

On estime la quantité d'ambre trouvée en Prusse, à deux cents tonnes par an; et comme c'est une régale, le roi en tire soixante-dix à quatre-vingt mille francs de revenu.

L'étendue du pays où l'on recueille actuelle-

ment le succin est d'à peu près huit lieues en longueur, depuis Pillau jusque au-delà de Palmaixen. Ce ne sont que les vents forts de nord et de nord-ouest qui le poussent sur le rivage. Mais aujourd'hui l'on a creusé dans les collines voisines de la mer, des puits et des galeries régulières qu'on exploite à la façon des mineurs.

On trouve bien de l'ambre dans l'intérieur du pays; mais les morceaux n'en sont que petits, et la quantité n'en est pas grande.

L'ambre est divisé, dans le commerce, en cinq classes : les morceaux de trois onces de poids se vendent séparément, le reste est vendu par tonneaux; le prix varie de deux cent trente-quatre rixdalers jusqu'à vingt par tonneau (1).

La population de la Prusse-Orientale s'élève à un million quatre-vingt mille individus. Presque la moitié de cette population se compose de Polonais et de Lithuaniens. On y a attiré des colons de plusieurs nations, des Suisses, des Français, des émigrés du Palatinat et du pays de Salzbourg. La valeur des produits des manufactures et des fabriques s'y élève très-haut. Elles consistent principalement en manufactures de toiles, d'étoffes de laine et de quelques soieries, en forges de fer et de cuivre, verreries, tanneries et moulins à poudre. Ce ne fut donc pas sans raison que les auteurs polonais vantaient la Prusse comme une des plus belles parties de la Sarmatie (2).

Outre cela les ports de la Baltique sont les débouchés naturels de la plus grande partie de la Pologne; il est facile de s'imaginer combien était énorme et irréparable la faute que les Polonais commirent dans le quinzième siècle, en négligeant de conquérir toutes ces contrées, et de les réunir intimement à la Pologne.

Quant à la *Prusse-Polonaise* ou *Royale*, nous y retrouvons les deux palatinats de *Culm* et de *Malborg*, et la province de *Warmie*, pays envahis par Frédéric II, en 1772, dans le premier partage de la Pologne.

(1) M. Seetzen, dans le *Journal allemand des fabriques, des manufactures et du commerce.* Nov. 1798, pag. 399.

(2) Rzonczynski, entre autres, l'appelle *Ocellus Sarmatiæ.*

PALATINAT DE CULM.

Dans son ancienne intégrité il se composait de deux terres, celles de Culm et de Michalow. Nous commencerons d'abord par la ville de *Culm*, en polonais *Chelmno*, ville très-ancienne, s'élevant sur une hauteur qui domine la Wistule. Les chevaliers Teutoniques l'avaient ceinte, en 1339, d'une muraille, contre les invasions des Prussiens. Cette ville, selon Cellarius, faisait jadis partie de la Hanse.

Starygrod, Althaus en allemand, avec un château sur les bords de la Wistule.

Culmsee, en polonais *Chelmzyca*, bourg fondé en 1251.

En remontant la Wistule les pas du voyageur rencontrent *Thorn*, en polonais *Torun*, ville considérable qui est située à l'embouchure de la Drwença, dans la Wistule. Fondée par les chevaliers Teutoniques, en 1235, elle fit partie de la Hanse, et jusqu'à la fin du quinzième siècle fut une des plus florissantes villes de la Prusse-Polonaise. C'est de Jean-Albert, comme dit Czacki, que date la décadence de Thorn et la chute de la puissance commerciale de Dantzig. Outre les désastres qui accompagent les guerres, qui ne l'épargnèrent point, la ville de Thorn eut beaucoup à souffrir, en 1724, des persécutions jésuitiques contre les protestans. C'est encore à la ville de Thorn que revient la gloire d'avoir donné le jour à l'immortel astronome polonais Nicolas Kopernick, qui y naquit le 19 février 1473, et qui mourut en 1543 à Frauenburg, au temps de l'âge d'or de la littérature polonaise, sous le règne de Sigismond Ier.

Après Thorn nous nommerons encore les endroits suivans :

Golup, sur la Drwença, bourg fondé en 1300 avec un château où résidait Anne, sœur de Sigismond III.

Michalow, chef-lieu de la terre du même nom.

Brodniça ou *Strasbourg*, sur la Drwença, fondé en 1285, avec une ancienne forteresse actuellement en ruines.

Graudentz ou *Grudziondz*, près de l'embouchure de l'Ossa, dans la Wistule. Aujour-

d'hui il y a une forteresse bâtie par les Prussiens après l'envahissement de la Pologne.

Rogozno, bourg avec un ancien château, fondé en 1393.

En quittant le palatinat de Culm, et se portant vers la Baltique, on entre dans le

PALATINAT DE MALBORG
ou MARIENBOURG.

Il fut formé avant le premier partage de la Pologne, en 1772, de quatre districts : Sztum, Christburg ou Kiszpork, Malborg ou Marienbourg, et Elbing. Aujourd'hui cette partie de l'ancienne Pologne entre dans la province de la Prusse-Occidentale, et appartient à l'arrondissement de Danzitg.

Parmi les villes de ce palatinat les principales sont, *Malborg*, en allemand *Marienbourg*, sur la rive droite du Nogate ou de la Wistule, qui est connue ici sous cette première dénomination. Cette ville, qui compte actuellement cinq mille habitans, est remarquable par un immense château élevé par les chevaliers Teutoniques, en 1381. Les grands-maîtres de cet Ordre en faisaient leur résidence favorite; plus tard les starostes, ou gouverneurs des économies royales polonaises, les remplacèrent. On disait autrefois de cette ville : *Ex luto Marienburg, Offen ex saxo, ex marmore Mediolanum* (1). Il y a peu de temps que les Amis des antiquités firent une quête dont le produit devait être destiné à réparer et à conserver cet imposant château, ce qui vient d'être exécuté (2). En 1410, Wladislas-Jagellon s'empara de Malborg sans pouvoir en faire autant de son château. En 1460, le roi Kasimir-le-Jagellon en prit possession. En 1646, les Suédois l'occupèrent après une résistance opiniâtre des assiégés.

Sztum, ville et château fondés en 1249, autrefois le chef-lieu du district. Le roi de Pologne Wladislas IV y conclut avec les Suédois une alliance pour vingt-cinq années.

Christburg ou *Kirszpork*, sur la Serguna, avec un ancien château.

(1) Cellarius, pag. 637, cité par Swiencki, tom. I, pag. 389.

(2) Plater, *Géog. de l'est de l'Europe*, pag. 31.

Elbing, en polonais *Elblong*, ville considérable avec un château élevé en 1237; autrefois ville anséatique. Elblong est entourée d'une muraille et de remparts. Elle compte aujourd'hui cinq églises luthériennes, une calviniste, une catholique, et une population de vingt mille habitans, dont deux cent cinquante Juifs seulement, selon le géographe polonais S. Plater. Il y a une librairie et deux imprimeries. Depuis 1454 elle appartint à la Pologne.

C'est près de ce palatinat que se trouve la province de Warmie.

Elle portait le titre de duché-évêché de Warmie. Ses évêques y avaient un très-grand pouvoir, et se gouvernaient d'après des lois particulières. Le dernier évêque de Warmie fut le célèbre littérateur Ignace Krasicki. Le chef-lieu de cette province était la ville de

Heilsberg, avec un château bâti en 1320. Le palais de résidence d'anciens évêques y était très-beau, et illustré par le séjour de Dantiscus, littérateur, du cardinal Stanislas Hosius, de l'historien Martin Kromer, et enfin de Krasicki, dont nous parlions tout à l'heure.

Bischofstein, en polonais *Biskupice*, *Resel*, *Seebourg*, *Wartenbourg*, bourgs assez considérables.

Allenstein, en polonais *Olsztynek*, sur la rivière d'Alla.

Wormidt, en polonais *Ornetta*, sur la Passarge, avec un ancien château bâti en 1316.

Braunsberg, fondé, en 1255, par l'évêque Bruno. Le cardinal Hosius, le premier qui introduisit en Pologne les Jésuites, leur fonda dans cette ville un collége. La superbe bibliothèque qui s'y trouvait fut transportée en Suède.

Frauenburg, sur le Haff, bourg fondé en 1297, avec une église cathédrale. C'est sur la tour qui en dépend que l'immortel Kopernik fit ses observations, composa ses ouvrages, et enfin ce fut là qu'il mourut le 24 mai 1543; il fut enterré dans la cathédrale. L'historien polonais Kromer fit mettre sur la tombe de son compatriote, l'inscription suivante :

D. O. M.
R. D. Nicolao COPERNICO, Thorunensi.
Artium et medicinæ doctori,
Canonico Warmiensi,
Præstanti astrologo, et ejus disciplinæ

Instauratori,
Martinus Cromerus, episcopus Warmiensis,
Honoris et ad posteritatem memoriæ
Causa posui
Anno christi MDLXXXI.

CHAPITRE XI.

PODLAQUIE (1).

Cette province portait aussi le titre de palatinat depuis 1520, jusqu'au dernier partage de la Pologne, en 1795. La Prusse s'en empara alors, mais par le traité de 1807, signé à Tilsit, le territoire podlaquien passa sous la domination de la Russie, et aujourd'hui c'est sous le nom de l'arrondissement ou province de *Bialystok,* qu'on reconnaît sur les cartes cette antique province polonaise.

Le palatinat de Podlaquie (*Podlasie*), dans son intégrité primitive, était situé entre la Mazovie et la Lithuanie à l'ouest et à l'est; au nord, de la Prusse-Ducale, et au midi, du palatinat de Lublin. Dans la division politique, il appartenait à la Petite-Pologne.

Hérissée jadis de forêts immenses, remplie de pâturages et arrosée par les rivières de Biebrza, de la Cetynia, et autres plus petites, la Podlaquie était la patrie de Iadzwingues, descendans des Sarmates, et connus aussi sous le nom de Iazygues.

Les historiens polonais Kadlubek et Bogufal nomment les habitans de ces contrées *Polexianiens* ou *Polesianiens,* c'est-à-dire habitans des forêts. Cette nation n'a jamais eu aucun rapport ni avec les Lithuaniens ni avec les Samogitiens, ni même avec les Mazoviens. Boleslas-le-Grand réunit la Podlaquie à ses États. Dans les temps postérieurs les ducs russiens y exerçaient leur pouvoir; mais sous Kasimir-le-Juste, cette province rentra de nouveau sous la domination polonaise. En 1241, les Lithuaniens envahirent la Podlaquie : depuis ils firent cause commune contre la Pologne; mais Boleslas-le-Pudique leur fit sentir, en 1264, la force de ses armes, et s'empara de la terre de Lukow. Sous le règne de Leszek-le-Noir, le nom des Iadzwingues resta à jamais effacé pour l'histoire ultérieure. Dès lors la Podlaquie passant alternativement sous la domination des Lithuaniens, des ducs de Mazovie, des Polonais et des chevaliers Teutoniques, resta cependant le plus long-temps aux premiers, c'est-à-dire jusqu'à l'union de la Lithuanie avec la couronne, en 1386.

Sous les Jagellons, la Podlaquie croissait en prospérité. La noblesse y était très-nombreuse et pleine de bravoure. D'après les historiens polonais, les deux seules terres de Drohiczyn et de Bielsk fournissaient un arrière-ban de vingt mille gentilshommes podlaquiens. Plusieurs d'entre eux se distinguèrent dans la guerre avec les Moskovites, sous le roi Etienne Batory. Les noms des citoyens guerriers, tels que ceux des Lesniowolski, des Woiewodzki, des Iaruzelski, et plusieurs autres, appartiennent à cette contrée.

Ce palatinat se composait des terres de Drohiczyn, de Bielsk et de Mielnik.

Dans la désastreuse guerre de 1655 contre les Suédois, la Podlaquie, comme le reste de la Pologne, éprouva tous les malheurs qui l'accompagnèrent.

En parcourant les différentes villes et bourgs de cette province, nous rencontrons d'abord *Drohiczyn,* sur le Bug, ancienne capitale de la Podlaquie, comme elle fut jadis, selon Naruszewicz, celle des Iadzwingues. En 1241, les Lithuaniens, commandés par Erdziwill, s'en emparèrent; en 1381, les chevaliers Teutoniques la ravagèrent; en 1382, les Mazoviens en prirent possession, et l'année suivante le grand-duc de Lithuanie Jagellon y rentra en maître. Sous le règne de Jean-Kasimir, les guerres suédoises ruinèrent cette ville au point qu'elle n'a pu se relever depuis. Après Drohiczyn, nous citerons les bourgs suivans :

Mielnik, autrefois chef-lieu de la terre du même nom, bourg situé sur le Bug, avec un château en ruines.

Bielsko, sur la Biala.

Suraz, sur la Narew, bourg entouré de monticules.

Tykocin est une petite ville bâtie sur les bords de la Narew. Son château-fort fut élevé

(1) Swiencki, tom. I, p. 403. Naruszewicz, tom. IV. Plater, pag. 220.

par le roi Sigismond-Auguste, et renfermait ses trésors. Ce point fut très-important pour les opérations militaires, surtout lors de la guerre suédoise. Le célèbre grand-général Étienne Czarniecki, auquel la république donna en héritage la starostie de Tykocin fonda dans cette ville un établissement pour douze guerriers invalides. L'illuslre patriote Jean-Clément Branicki fit élever, vers l'an 1760, sur la place de cette ville, une statue en pierre, à son célèbre prédécesseur (1). En 1703, Charles XII s'empara de Tykocin; en 1705, le roi Auguste II y renouvela l'institution de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Aujourd'hui sa population est de trois mille habitans, et elle fait partie du palatinat d'Augustow, du royaume de Pologne formé en 1815.

Au nord-est de Tykocin on trouve *Knyszyn*, avec un ancien château qu'affectionnait Sigismond-Auguste, et ce fut là qu'il mourut, le 7 juillet 1572. Avec lui s'éteignit l'illustre race des Jagellons.

Narew, *Suprasl*. Ce dernier possède un couvent. L'imprimerie y fut jadis très-active. A l'extrémité de la Podlaquie, le voyageur rencontre, dans sa tournée, le bourg d'*Augustow*, fondé par Sigismond-Auguste, et qui donna, depuis 1815, le nom au palatinat de ce nom, quoique son chef-lieu soit à *Suwalki*, dont la population actuelle ne dépasse pas deux mille habitans.

C'est à mi-chemin entre Drohisczyn et Augustow, que se trouve située la ville de *Bialystok*. Après l'anéantissement de la Pologne, en 1795, cette ville, passant en 1796 sous la domination de la Prusse, était le chef-lieu d'un département; mais depuis l'année 1807, lorsque cette province fut cédée, par le traité de Tilsit, à l'empereur de Russie, il en fit un arrondissement dont la capitale est Bialystock.

(1) L'inscription gravée sur ce monument porte, sur la face principale :

Stephano in Czarnka CZARNIECKI palatino Russiæ, duci copiarum regni omnium, quot ejus ætate fuerunt Poloniæ, hostium victori, regis vindici, patriæ liberatori Clemens in Branice et Ruszcza Branicki, palatinus Cracoviensis supremus dux exercituum regni ejus ex filia nepos posuit.

Cum frontem, vultum laurosque trophæis, cum tam nobile posteritas sera videbit opus, quid dicet? Posuit statuam monumenti claro heros heroi debita, duxque duci ducit, quod civi sit gloria summa probari laudarique suis regibus et patriæ privatæ sileant laudes, cedantque sequenti ingentem celebrent patria rexque virum.

Sur la deuxième face :

Excerptum ex diplomate Joannis Casimiri regis voluntate ordinum regni in comitiis generalibus Czarniecio anno 1661, die 13 junii Varsaviæ dato.

Majestatis nostræ nos puderet, nisi Stephani Czarniecki palatini Russiæ tota Europa celebratas virtutes testimonio nostro posteris consignaremus. Nihil enim magnum armis ætate nostra sine Czarniecio quæ non mirabitur ætas animum in arduis, felicem in periculis non magis fortem quam providum rebus perditis unica salus numinis providentia datus Stephanus effusa per regni provincia fœdissima calamitas, religiones pollutæ, omnia capta direpta diruta. Nos ipsi fide civium destituti miserrima ubique strages nulli ad obsistendum virtus donec Czarniecii fortitudo supra opinionem emicuit.

Sur la troisième face :

Optabant omnes virum qui statum Reipublicæ in pristinum reduceret spem in desperatis casibus erigeret, refractarium militem severiori disciplinæ restitueret. Labentem regni dignitatem stabiliret. Hæc omnia a Czarniecio adimpleta esse admiramur. Civem in illo Respublica experta est qui vulneribus mederetur bellicæ virtutes quæ uspinam gentium essent in eum confluxere summis meritis aut raris illi negare qui omnibus omnia dedit. Capiti nostro coronam, patriam civibus. Cives urbibus, urbes provinciis, provincias regno et magno ducatui Lithuaniæ reddidit, gentis utriusque famam summa gloria restituit.

Sur la quatrième face :

Fines patrios victoriis prævectus æquora et insulas suo nomine illustravit paucis copiis ingentes exercitus fudit aut fugavit. Servent Superi diu superstitum in ampla nepotum sobole quorum ex eadem fortuna radice fides in principem et virtus adolescat hostem. Quo itaque vindice Respublica patria pene pulsa solo nuper suas hæreditates recepit ei Tykocinum gratiæ nostræ monumentum æternum unanimi ordinum Reipublicæ consensu et comitiorum constitutione in hæreditatem locamus et donamus.

Joannes Casimirus, rex (*).

(1) Voyez *Description de l'ancienne Pologne*, par Swiencki; deuxième édition, t. I, p. 443, Warsovie, 1828.

Cette ville a été embellie par le grand-général de la couronne et castellan de Krakovie Jean-Clément Branicki, gendre du dernier roi de Pologne Slanislas-Auguste. Cet illustre patriote, le dernier rejeton de la famille Branicki, orna cet endroit avec une magnificence vraiment royale, au point qu'on n'a pas hésité de le nommer le Versailles de la Podlaquie. Branicki, né vers 1688, et mort à Bialystok, le 9 octobre 1771, est le même qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'anarchie de Pologne, par Rulhière. Actuellement Bialystok sert de résidence à un gouverneur, ainsi qu'aux tribunaux civil et criminel. Sa population monte à six mille habitans. Après Bialystok, les endroits suivans méritent une mention.

Goniondz, sur la Biebrza.

Bransk, Losice, Miendzyrzecz. Ce dernier possédait anciennement un collége remarquable.

Mordy, mémorable par la réunion d'un synode protestant, qui y eut lieu en 1563.

C'est sur le chemin de Grodno à Warsovie, que s'élève une petite ville de *Sokolow*, où, en 1578, les délégués de Riga prêtèrent serment pour observer les statuts promulgués à Drohiczyn, et signés par le chancelier Zamoyski, Solikowski et Agryppa, secrétaires du roi. Cette petite ville appartenait au trésorier de Lithuanie, Michel-Cléophas Oginski. En 1791, après la proclamation de la constitution polonaise, une grande affluence d'étrangers se porta dans ce pays, et Oginski fonda, non loin de Sokolow, une colonie appelée *Isabelsbourg*, qui s'accrut en peu de temps, mais qui tomba dès que la faction liberticide de Targowiça opéra cette déplorable réaction qui amena l'anéantissement de la Pologne!

A l'extrémité méridionale de notre province nous citerons *Wengrow*, petite ville qui possédait autrefois des manufactures considérables (1). Elle appartenait jadis aux princes Radziwill. Un d'eux, Nicolas-Czarny Radziwill, y donnait un asile généreux aux protestans, et on y voyait une imprimerie. Plusieurs synodes s'assemblèrent dans cette ville. En 1676, Jean-Bonaventure Krasinski, palatin de Mazovie, y fonda une église et un couvent des réformés.

Miedzna est un ancien château aujourd'hui en ruines; ce bourg fut propriété de Gothard Buttler, d'origine irlandaise, mais dont la famille s'était distinguée sous les rois Jean-Kasimir et Jean Sobieski.

Krzemien, village situé sur le Bug, mémorable par le séjour de Gustave-Adolphe, et par le passage des troupes de différentes nations qu'avait à combattre le roi Jean-Kasimir.

Ciechanowiec, sur la Nurzec, bourg appartenant jadis à la famille des Kiszka, dont le nommé Jean Kiszka, gendre du prince Constantin Ostrogski, avait en sa propriété soixante-dix bourgs et quatre cents villages (1). Décédé sans postérité, c'est la famille Radziwill qui hérita de cette immense fortune.

En faisant nos adieux à l'antique Podlaquie, nous rappellerons encore *Raygrod*, petite ville située près d'un lac, avec un ancien château fondé en 1281 par Troyden, duc de Lithuanie. Michel Glinski, transfuge chez les Moskovites, et proclamé en conséquence traître à la patrie par le roi Sigismond Ier, avait été possesseur de Raygrod, mais, depuis, la propriété en fut donnée au prince Nicolas Radziwill.

Passons maintenant à la description de la Lithuanie.

(1) Wyrwicz, *Géographie*.

CHAPITRE XII.

LITHUANIE (2).

Long-temps puissance distincte et gouvernée par ses grands-ducs, unie pour la première fois

(1) Sandius, *Bibliotheca anti-trinitariorum*, pag. 82, cité par Swiencki, t. I, p. 431.

(2) Voy. J. Dlugossi seu Longini, *Historiæ Polonicæ lib. XII*; Mathias a Miechow ou Miechovita, dans sa *Descriptio Sarmatiarum Asianæ et Europianæ*; M. Stryikowski, dans sa *Chronique*; S. Herbersteini, *Commentarii rerum Moscoviticarum* Joannis Lasicii (Lasicki), *De Diis Samogitarum cæterorumque Sarmatorum*; Michaylo, Lithuanien, dans le *Quædam ad Lithuaniam pertinentia ex fragminis* Michalonis, *Lithuani*; Albert Wiiuk

à la Pologne, en 1386, et fondue à jamais en un seul corps avec la république, en 1569, la Lithuanie, depuis cette époque jusqu'en 1795, formait, dans l'état politique, la troisième province de la Pologne. Composée des palatinats de Wilna, de Troki, du duché-starostie de Samogitie, de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski, de Minsk, de Poloçk, de Witebsk, de Mscislaw et de Smolensk, ce grand-duché s'appuyait, au nord, à la Kourlande, la Semigalle, la Livonie-Polonaise, et la province de Novogorod-la-Grande; à l'est, elle touchait à la Moskovie; au midi, à l'Urkraine, la Wolhynie et la terre de Chelm; à l'ouest enfin, elle était bornée par la mer Baltique, la Prusse-Ducale, et les palatinats de Podlaquie et de Lublin. Ses armes étaient un Cavalier en pleine course, le sabre levé sur la tête. Ce Cavalier de Lithuanie, conjointement avec l'Aigle-Blanc de Pologne, figurèrent inséparables sur les armes de la république, sur les étendards nationaux, sur les édifices publics, sur les monnaies, jusqu'au moment où la force étrangère et la trahison intérieure vinrent porter un coup liberticide à cette union que les siècles avaient consacrée : et pourtant, malgré cette violence, aucune force humaine, aucun régime, ne pourront altérer la sympathie qui existe entre les Lithuaniens et les Polonais.

Sous cette dénomination générale de grand-duché de Lithuanie, les palatinats de Poloçk, de Witebsk, de Mscislaw et de Minsk, composaient la *Russie-Blanche* (Riala-Rus). Le palatinat de Nowogrodek formait la *Russie-Noire* (Czarna-Rus). Une partie du palatinat de Brzesc-Litewski était nommée *Polésie*. Une partie du palatinat de Troki fut connue sous la dénomination de *Pays Transforestien* (Trakt Zapuszczanski), enfin la Samogitie s'appelait en polonais *Zmudz*.

La Lithuanie proprement dite, en polonais *Litwa*, se composait des palatinats de Troki et de Wilna. C'est un pays plat, généralement sablonneux et coupé de vastes marais ou tourbières. On trouve, dans ces tourbières un ocre ferrugineux qui donne quarante pour cent d'un assez bon fer. On y trouve aussi des pyrites cuivreux et beaucoup de pétrifications en agathe noire, toutes ressemblantes à des racines de pin. Dans les terrains sablonneux, on rencontre partout des granits rouges ou gris, en gros et petits blocs, ainsi que des *pouddings* ou masses conglomérées de diverses espèces de roches, contenant des cristaux, des quartz blanc, rouge, et d'autres couleurs, imitant les pierres-gemmes. Il s'y trouve beaucoup de débris d'animaux marins, tels que madrépores, et ce corail si rare dit de Gotland. Enfin on y découvre de très-gros morceaux d'ambre jaune (1).

Le pays, couvert d'immenses forêts, ne commença à être éclairci que du temps de Sigismond 1er, époque où la Pologne, marchant à la tête de la civilisation, comptait une population nombreuse. Ces forêts sont peuplées d'ours, de loups, de renards, d'élans, de chevreuils, de sangliers. Les lièvres, les canards, les coqs de bruyère, les perdrix et les gelinotes s'y trouvent par milliers. On distingue surtout un petit oiseau nommé *remis* dans le pays, et *parus pendulinus* par les naturalistes; il suspend son nid au bout des branches. Les *urus* paraissent diminuer en nombre et même dégénérer en grandeur et en force, si toutefois l'espèce n'est entièrement perdue. Les arbres les plus communs sont le pin résineux, le sapin, le chêne commun, le bouleau, le tilleul,

Koïalowicz, dans *Historiæ Lithuaniæ pars prior: de rebus Lithuanorum ante susceptam christianam religionem, conjunctionemque magni Lithuaniæ ducatus cum regno Poloniæ libri novem. Pars altera, seu de Rebus Lithuanorum a conjunctione magni ducatus cum regno Poloniæ ad unionem eorum dominiorum, libri octo;* Auguste Kotzbue, dans *Preussens altere Geschichte*, où on trouve des renseignemens importans sur la Lithuanie; Naruszewicz, tant dans son *Histoire de la nation Polonaise*, que dans celle *de la Tauride;* Czacki, dans l'*Essai sur l'esprit des lois de Lithuanie et de Pologne;* J. Lelewel, dans son *Coup d'œil sur l'antiquité des nations Lithuaniennes, et sur leurs relations avec les Hérules;* Wilna, 1808. Xav. Bohusz, dans ses *Recherches sur la Lithuanie;* Hlebowicz, dans la *Vie du grand-duc de Lithuanie Witold;* Thomas Swiencki, dans sa *Description de l'ancienne Pologne;* enfin Michel Oginski, dans ses *Mémoires sur la Pologne et les Polonais*, t. III, p. 275. Paris, 1827.

(1) Gillibert, lettre à Pallas, dans les *Nova acta petropol.*, 1777, et la Préface à sa *Flore d'Europe;* Staszic, dans la *Géologie des Karpates*, etc.

l'aune, l'orme, etc. On en tire une immense quantité de potasse et de védasse. Le miel s'y recueille dans une abondance extrême, on en fait des boissons agréables, comme l'hydromel et le *lipiéç-maliniéç*. Les pâturages sont excellens, le bétail d'une bonne race; les brebis ont une laine assez fine. Le seigle, l'avoine, l'orge, le froment, le blé sarrasin s'y récoltent en prodigieuse quantité. L'agriculture aurait même été portée, en Pologne, à un plus haut degré de prospérité, si l'esclavage des paysans et l'énorme population des Juifs n'entravaient pas ses progrès.

Les paysans de Lithuanie sont couverts, pour la plupart, d'une grossière chemise, d'un caleçon et d'un manteau de laine, quelquefois simplement d'une pelisse de mouton. Leurs souliers sont faits d'écorce d'arbre; leurs charrettes entièrement de bois d'orme, sans un morceau de fer, et même les brides et les harnais de leurs chevaux sont souvent tressés avec les branches d'arbres flexibles.

Avant de nous occuper de la partie statistique et historique de la Lithuanie, arrêtons-nous sur son hydrographie, et examinons les principales rivières de ce grand-duché.

En première ligne est le *Niémen*, nommé dans l'antiquité *Chronus*, par les Allemands *Memel*. Sortant du duché de Sluçk, ce fleuve baigne le bourg d'Iwié, la ville de Grodno, Merecz, Kowno, où il reçoit la Wiliia, et, traversant enfin la ville de Tilsit, il se jette dans le Kurisch-Haff et la Baltique. Il est le seul de la Pologne qui roule tranquillement ses eaux sans faire de dégâts considérables, et de plus, il est très-poissonneux. Sous le règne de Sigismond-Auguste, Nicolas Tarlo, porte-enseigne de Przemysl, contribua par ses frais à nettoyer le lit du Niémen des rochers qui l'obstruaient, et le rendit par là navigable. Sous le règne de Stanislas-Auguste, le mathématicien polonais François Narwoysz dirigea l'immense entreprise qui devait débarrasser le Niémen des énormes rochers qui coupaient encore sa navigation près le bourg de Rumszyszki, à trois milles de Kowno (1).

(1) Voyez article Narwoysz, dans la *Biographie portative des contemporains*, publiée à Paris sous la direction de M. V. de Boisjoslin. (1826-1830.)

Après le Niémen vient la *Wiliia*, en langue lithuanienne *Neris*, rivière qui sort des bois près de Dolhinow, et qui, grossie par la Narocz, la Wilenka, et traversant Wilna, se jette dans le Niémen à Kowno. La Wiliia est accrue à son tour par la *Swienta;* son nom est celui de *la Sainte*, à cause du baptême d'environ vingt mille habitans, convertis en ce lieu, en 1386, par le roi Wladislas-Jagellon.

La *Niewiaza* formait autrefois une ancienne frontière entre la Lithuanie et la Samogitie.

La *Szczara* et la *Dubissa* sont encore deux rivières considérables qui grossissent le Niémen.

En quittant le centre de la Lithuanie et en se portant au nord, nous trouvons le fleuve de la *Dzwina*, en allemand *Duna*, ou le *Rubon* des anciens. Il prend ses sources non loin de celles du Volga et du Dniéper. Il traverse Witebsk, Poloçk, Dunebourg, Riga, et tombe dans la Baltique.

En descendant du côté du midi se présente le *Dniéper*, anciennement *Borysthènes*, qui baigne les murs de Smolensk, de Mscislaw, de Kiiow, et grossi par la Bérézina, le Prypec, le Soje, et le Ros, porte à la mer Noire le tribut de ses eaux majestueuses. En 1370, du temps d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, le Dniéper traversait le milieu de ses États. Et antérieurement à cette époque, Boleslas-le-Grand enfonçait dans le lit du Dniéper les piliers en fer pour marquer les frontières de la Pologne.

La *Bérézina* est une rivière qui traverse le bourg de Boryssow, et qui se jette dans le Dniéper près de Rzeczyça. Elle fut témoin des événemens mémorables qui signalèrent sur ses bords la campagne de 1812.

En entrant dans la Polésie on remarque la *Iasialda*, qui tombe dans le Prypec; la Iasialda est réunie avec la Szczara, par le *Canal Oginski*. Michel-Kasimir Oginski, grand-général de Lithuanie, célèbre dans les fastes polonais par son patriotisme et ses talens, avait conçu, vers 1764, le vaste projet d'ouvrir une communication entre la mer Noire et la Baltique, au moyen d'un canal long de neuf milles (quatorze lieues de France). Après avoir fait travailler pendant quelques années, il se vit forcé, par suite des malheurs qui frappèrent la

Pologne, de faire suspendre les travaux pendant quelque temps; mais, vers 1780, on se remit à l'œuvre, et le succès le plus complet couronna cette entreprise véritablement patriotique. Ce grand citoyen y dépensa 12 millions de florins de Pologne (7,800,000 francs) de sa propre fortune, sans autre vue que celle du bien public et de la prospérité de sa patrie. La république perpétua le souvenir de ce dévouement en donnant à ce canal le nom de *Canal Oginski*. Déjà antérieurement au mois de janvier 1768, on avait décrété qu'il serait élevé une statue à Oginski; mais les troubles, et enfin l'anéantissement de la Pologne, ne permirent pas de réaliser ce projet. Au commencement du règne de l'empereur Alexandre Ier, le gouvernement donna la dernière main à ce canal, qui depuis est demeuré complètement navigable.

Un autre *canal de Muchawiec*, appelé aussi de *la République*, et non moins important que le premier, fut creusé en 1775, aux frais du gouvernement.

Le *Prypec* est un fleuve qui, grossi par la *Pina*, le *Stochod*, le *Slucz*, le *Ptycz*, se jette enfin dans le Dniéper.

Tel est le système général hydrographique des possessions lithuaniennes. Arrêtons-nous maintenant, et entamons leur histoire politique.

Koïalowicz, historien des Lithuaniens, après avoir élaboré les chroniques de Stryikowski, prétend que, vers l'an 900, il aborda sur les côtes une colonie d'Italiens, qui introduisit dans ce pays une certaine civilisation et en même temps cette foule de mots latins qui se font remarquer dans le langage lithuanien. Ces illustres fugitifs s'appelaient *Palæmon-Libo*, Julien *Dorsprungo*, Prosper et César *Colonna*, Hector et Ursin *Rosa*. De ces familles italiennes sortirent plusieurs dynasties souveraines qui gouvernèrent la Lithuanie proprement dite et la Samogitie. Aujourd'hui encore il y a des familles roturières, en Samogitie surtout, qui portent les noms de *Junius*, *Lucius*, *Plinius*, *Mucius*, *Livius*, et autres semblables; toutefois l'arrivée de Palæmon dans ces contrées est encore rangée par la critique historique dans la catégorie des fables, mais il est hors de doute que ce furent les *Hérules* ou *Giérules* qui commencèrent l'histoire de la Lithuanie. Ce peuple est le même qui, au cinquième siècle, avait envahi, avec Odoacre, l'Italie, et, revenant sur ses pas, s'étendit sur les bords de la Baltique, embrassant aujourd'hui la Prusse-Orientale, la Lithuanie, la Samogitie et la Kourlande. Les Lithuaniens, subjugués d'abord par les Russiens, ne tardèrent pas, au douzième siècle, de faire sentir leurs forces aux envahisseurs. Au treizième siècle, lorsque d'un côté les Tatars ravageaient les États russiens, les Lithuaniens de leur côté s'emparaient de Grodno, de Brzesc, de Drohiczyn, et ils ne s'arrêtèrent qu'aux bords du Prypec, et à la ville de Mozyr. Au nord, leurs armes victorieuses poussèrent jusqu'à la Dzwina, et à la ville de Poloçk. Revendiquant leur ancienne suprématie sur la Lithuanie, les Russiens du midi, conduits par Mscislav-Romanovitch, lui déclarèrent la guerre, en 1220; mais, battus près de la rivière de Iasiolda, ils furent contraints de se retirer, et les Lithuaniens augmentèrent leurs possessions par l'occupation de Pinsk et de Turow.

Ringold fut le premier qui prit le titre de grand-duc de Lithuanie, en 1235. Mindowe ou Mendog, promettant au pape d'embrasser la religion chrétienne, fut même couronné comme roi de Lithuanie, en 1252, à Nowogrodek, mais cela ne dura pas long-temps, car Mindowe se voyant trompé, retourna au paganisme, et ne mourut qu'en 1263. Depuis 1283 jusqu'en 1315, les ducs Lutuwer et Witènes régnèrent sur ce pays; mais la plus haute puissance de la Lithuanie ne date que du quatorzième siècle, lorsque Gédymin saisit les rênes du gouvernement. Impatient d'écraser la puissance russienne qui avait inquiété la Lithuanie, ce prince défit, en 1320, l'ennemi sur la rivière de Pirna, se rendit maître de la Wolhynie, de la Kiiovie, de la Sewerie, de Czerniechovie, et recula ses limites jusqu'à Putiwel, sur la Diésna. En 1340, lorsque Gédymin périt sur le champ de bataille, des mains des chevaliers Teutoniques, la puissance tataro-russienne commença à ravager la Podolie, mais Olgerd, successeur de Gédymin, vint au secours de ses neveux, Koryatowicz, qui étaient en possession de cette province, défit les tzars des Tatars en bataille rangée, et

agrandit la Lithuanie jusque vers les bords du Don et de la mer Noire. Pour se former une idée de l'étendue des possessions lithuaniennes, il suffit d'indiquer ici leur partage entre les fils de Gédymin : Monwid posséda Kiernow et Slonim; Narymond, Pinsk, Mozyr et une partie de la Wolhynie; Olgerd, Krewo, ancienne capitale du duché, et tout le pays jusqu'à la Bérézina; Kieystut, la Samogitie, Troki et la Podlaquie; Koryat, Nowogrodek et Wolkowysk; Lubar, Wlodzimierz avec le reste de la Wolhynie; Iawnut, Wilna, Oszmiana, Wilkomierz, Braslaw. Ce dernier succéda d'abord à son père, mais après sa mort ce fut Olgerd qui prit les rênes du gouvernement (1).

Olgerd fut le plus puissant des souverains de la Lithuanie. La république de Pskow, en 1346, et celle de Nowogorod, en 1349, le reconnurent pour leur maître. En 1363, les Tatars de Pérékop (Krimée) devinrent ses vassaux. A l'est, embrassant la cause du duc de Twer, il vint briser trois fois, en 1368, 1370, 1373, son sabre contre les remparts de la ville de Moskou, de cette ville où plus tard les grands-généraux de Pologne et de Lithuanie, et en dernier lieu, en 1812, les lances gallo-polono-lithuaniennes vinrent se croiser en face du superbe Kremlin! Kieystut secondait puissamment son frère dans ses conquêtes. C'est sous de tels auspices qu'Olgerd, descendant dans la tombe, laissa son brillant héritage à Jagellon, un de ses treize fils. Jagellon, monté sur le trône grand-ducal, en 1381, l'avait cédé à son cousin Witold, en 1386, lorsqu'il alla ceindre sa tête de la couronne des Piasts, unir sa main à celle d'Hedwige, et cimenter à jamais la glorieuse jonction de la Lithuanie à la Pologne. En 1389, il donna ses deux frères pour gouverneurs au duché de Sévérie-Nowogrodien et à la république de Nowogorod-la-Grande, tandis que d'un autre côté son cousin Witold, attaqué dans ses nouvelles conquêtes par les Tatars, les battit, en chassa une partie au-delà du Don, et transporta ceux qui tombèrent entre ses mains dans différentes contrées de la Lithuanie, où, au lieu de les réduire en esclavage, il leur donna des possessions avec la permission d'exercer librement leur culte. Ce sont les descendans de ces Tatars qui se montrèrent si dignes enfans de leur patrie adoptive, à l'époque de la guerre de l'indépendance, en 1794, et lors de la campagne de 1812. De cette manière Witold acquit la propriété, non-seulement des possessions russiennes, délivrées du joug des Tatars par son aïeul et par son oncle, mais encore de celles qui relevaient des autres petits tzars transborysthéniens. Tournant ensuite ses armes victorieuses du côté du nord, il força les républiques septentrionales, dont on soupçonnait la fidélité, à s'abaisser tremblantes devant lui, et à reconnaître sa suprématie sans aucune restriction. Enfin la Pologne et la Lithuanie arrivèrent, à cette époque, à un tel degré de puissance, que les ducs de Mazovie et de Russie, les tzars de Moskou, Basile, celui de Twer Borys, celui de Riézan, Olegh, les petits tzars de Perekop et du Volga, les maîtres Teutoniques, les Prussiens et les Livoniens, enfin l'empereur d'Allemagne Sigismond lui-même, accompagné de sa femme et de plusieurs princes, Erik, roi de Danemark et de Suède, ainsi que les ambassadeurs de l'empereur d'Orient Paléologue, se rendirent chez Wladislas-Jagellon à Luçk en Wolhynie, y tinrent un congrès général en 1428, où on délibéra sur la guerre contre les Ottomans, et où l'empereur d'Allemagne voulut inutilement, à force d'intrigues, jeter quelques germes de diversion entre Jagellon et Witold. Witold mourut en 1430. Kasimir-le-Jagellon, successeur de Wladislas, régnait encore avec éclat; toutefois le moment approchait où d'un côté les Ottomans allaient s'emparer de la Tauride, tandis qu'une nouvelle puissance moskovite subjuguant les Russies du nord et de l'est, devait resserrer les frontières de la Lithuanie.

Toutefois cela ne pouvait influer en rien sur l'union des deux nations, qui acquérait chaque jour de nouvelles forces; car, postérieurement à la première union de 1386, une diète, en 1413, tenue dans le bourg de Horodlo, ayant déclaré les Lithuaniens égaux aux Polonais à l'égard des charges et des lois, beaucoup de familles lithuaniennes s'allièrent à des familles polonaises; enfin les armes des deux nations furent réunies. On y régla encore que

(1) Koïalowicz, p. 281, cité par Swiencki, t. II, p. 197.

les Lithuaniens recevraient leur grand-duc de la main du roi de Pologne, et que, ce dernier venant à mourir sans enfans ni descendans habiles à lui succéder, les Polonais n'éliraient un nouveau roi que conjointement avec les Lithuaniens. L'alliance conclue en 1413 fut renouvelée en 1499, et on y ajouta, par forme d'éclaircissement, que les Lithuaniens n'éliraient point leur grand-duc sans l'agrément des Polonais, ni les Polonais leur roi sans le concours des Lithuaniens. En 1561, les chevaliers porte-glaives se soumirent, eux et la partie qui leur restait encore de la Livonie, à la domination du roi de Pologne, comme grand-duc de Lithuanie; le nouveau duc de Kourlande en devint également feudataire. Enfin, en 1569, sous Sigismond-Auguste, les Polonais-Lithuaniens tinrent, à Lublin, une diète où le grand-duché fut réuni au royaume de Pologne, de manière qu'ils ne formèrent plus ensemble qu'un même corps, soumis à un même prince qui devait être élu conjointement par les deux nations, sous le double titre de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie. On convint aussi que la diète serait toujours tenue à Warsovie, que les deux peuples auraient le même sénat, la même chambre pour leurs nonces ou députés; que leurs monnaies seraient au même titre; qu'enfin les alliances, les troupes auxiliaires, et toutes choses, seraient communes entre eux. Les campagnes de Moskou sous Sigismond III, Wladislas IV et Étienne Batory, montrèrent suffisamment que les Lithuaniens étaient dignes de nommer les Polonais leurs frères, car on les trouvait toujours disposés à tous les sacrifices, lorsqu'il s'agissait du bien-être général de la patrie. Dans les lois de 1673, 1677 et 1785, il fut réglé que chaque troisième diète se tiendrait en Lithuanie, à Grodno; on excepta cependant de cette règle les diètes de convocation, d'élection et de couronnement. En 1697, les lois polonaises et lithuaniennes reçurent une force et une autorité égale.

A l'époque de la régénération de la Pologne, les Lithuaniens donnèrent les preuves les plus convaincantes de leur dévouement pour la cause polonaise, dans les dernières années de l'existence de la Pologne. En effet, lorsqu'ils acquirent la certitude que, pour l'intérêt commun et pour donner plus de consistance à la nouvelle forme de gouvernement qu'on se proposait d'établir à la diète de 1788, il était nécessaire de resserrer davantage les rapports entre la Lithuanie et la couronne, c'est-à-dire la Petite et la Grande-Pologne, pour ne former de ces trois provinces qu'un seul État puissant, et faire disparaître totalement les distinctions qui avaient existé jusqu'alors entre les Polonais et les Lithuaniens, ils firent volontiers le sacrifice des priviléges auxquels ils avaient tenu avec une grande obstination, et renoncèrent sans difficulté à avoir une armée à part et un trésor séparé, en consentant à les réunir sous une seule et même administration avec les deux autres provinces.

Le monde entier fut témoin de l'héroïsme que montrèrent les Lithuaniens dans la glorieuse confédération de Bar, depuis 1788 jusqu'en 1792; dans les campagnes de 1792 et de 1794 contre l'envahissement étranger, où Kosciuszko, Lithuanien de naissance, couvrit d'impérissables lauriers les chaînes de la Pologne. Les Lithuaniens tombèrent, mais avec la Pologne entière, et ensevelis sous les débris communs. Combien ne vit-on pas de Lithuaniens figurer parmi ces patriotes polonais qui cherchèrent en France, en Italie et en Turquie, quelques chances de rétablissement pour une patrie victime de l'ambition étrangère? et combien d'entre eux ne se trouvèrent-ils pas sous les bannières de Dombrowski, en Italie, et sous celles de Kniaziewicz, sur le Danube? Ne vit-on pas, dans les années 1806 et 1809, accourir douze mille Lithuaniens, unis à leurs frères les Wolhyniens, les Podoliens et les Ukrainois, qui se rangèrent sous les drapeaux de l'armée du grand-duché de Warsovie? En 1812, leur joie aussi fut douce et vive, lorsqu'ils crurent renaître enfin à leur existence politique. L'on vit alors le Cavalier de Lithuanie réuni à l'Aigle-Blanc décorer les pavillons plantés sur les murs de Wilna : mais la désastreuse retraite de l'armée française porta un coup mortel aux destinées futures de ces contrées. Le royaume de Pologne fut proclamé en 1815; les diètes de Warsovie, de 1818, 1820 et 1825, restèrent muettes sur le sort du grand-duché de Lithuanie. Un dernier regard de la Lithuanie entière se tourna encore, plein d'espoir, sur Warsovie, dans la journée

du 24 mai 1829, journée du couronnement de Nicolas Ier, mais la réunion de la Lithuanie n'y fut pas même mise en question!....

Passons à la description des divers palatinats de la Lithuanie.

PALATINAT DE WILNA.

Dans son intégrité, et avant les deux partages de la Pologne, en 1793 et 1795, ce palatinat fut divisé en cinq districts : Wilna, Oszmiana, Lida, Wilkomierz et Braslaw.

Parmi les villes de la Lithuanie, plaçons sur le premier rang celle de *Wilna*, en polonais *Wilno*, et appelée improprement par les Allemands *Wildau*.

Cette cité, grande et belle, est située au confluent de la Wilenka et de la Wiliia, et est entourée de monticules qui rendent sa position des plus pittoresques. Antique capitale du grand-duché de Lithuanie, comme elle est aujourd'hui celle du gouvernement de Wilna, cette ville date sa fondation de l'année 1320. En ce temps le grand-duc de Lithuanie Gédymin, rentré dans ses foyers après la défaite des ducs russiens et la prise de Kiiow, alla un jour dans ces contrées à la chasse. Après avoir tué un taureau sauvage (*urus*), forcé de passer la nuit sur une montagne (appelée aujourd'hui *Montagne du Château*, gora Zamkowa), il eut un rêve dans lequel il lui semblait voir des loups de fer hurlant de toute leur force. Le grand-prêtre païen Lezdeyko, appelé auprès de Gédymin pour lui interpréter ce rêve, n'hésita pas à conseiller au prince d'élever en ces lieux une ville, en ajoutant que sa puissance ne pourrait pas manquer d'être grande. En effet les fondemens en furent jetés aussitôt, et la Lithuanie, après avoir eu d'abord pour capitale Kiernow, sur la Wiliia, puis Troki, vit le siége du gouvernement transporté définitivement à Wilna. Quant à Lezdeyko, qui avait conseillé de bâtir cette ville, du mot loup, *wilk*, et de celui conseiller, *radzic*, il prit le nom de *Radziwill*, et c'est de lui que sort la famille si puissante de ce nom (1). Quoi qu'il en soit, au reste, de ces traditions populaires, passées d'âge en âge, il n'en est pas moins sûr que la ville de Wilna prit chaque jour, depuis Gédymin, un accroissement plus considérable. L'ordre des Franciscains y fut introduit du temps d'Olgerd : persécuté d'abord, il sut cependant se maintenir. Sous Wladislas-Jagellon, le temple de Perkunas, ou de Jupiter, céda la place à une église, depuis cathédrale; et en 1387, après l'érection de l'évêché, la Lithuanie tout entière devint en fort peu de temps chrétienne.

Parmi les curiosités les plus remarquables de Wilna, nous examinerons les suivantes :

La *Cathédrale*, dédiée à saint Stanislas, et érigée en 1387, comme nous venons de le voir, prit un développement imposant dans les derniers temps de l'existence de la Pologne, et c'est aux talens de l'architecte polonais Gucewicz, et en grande partie au désintéressement de l'évêque Ignace Massalski, qu'elle doit sa magnificence actuelle. L'intérieur est orné des peintures de Smuglewicz. A côté de plusieurs chapelles latérales, celle dédiée à saint Kasimir, et tout en marbre, est fort belle; le cercueil d'argent, du poids de trois mille livres, fait par Sigismond III, conserve les restes de ce saint polonais (né en 1458, mort en 1480). Le grand-duc Witold (né en 1350, mort en 1430) y est enterré. La grande cloche, placée dans une tour peu éloignée de la cathédrale, fut fondue par ordre de Sigismond III, en mémoire de la reprise de Smolensk sur les Moskovites.

L'Église de *Saint-Jean*, desservie jadis par les Jésuites, est entourée de plusieurs vastes édifices consacrés aux établissemens scientifiques et à la célèbre université de Wilna, établie en 1579. Cette église immense a été restaurée intérieurement, il y a quelques années. La tour du clocher est la plus haute de la ville. Les deux autres églises, de *Saint-Ignace* et de *Saint-Kasimir*, furent aussi desservies jadis par les Jésuites; cette dernière, d'une belle architecture, appartient aujourd'hui aux missionnaires, qui ont encore une autre église dans la partie haute de la ville.

Les *Dominicains* et les *Bernardins* ont

(1) Voy. Kaïalowicz, *Hist. Lithuan.*, p. 264, cité par Swiencki, t. II, p. 207. Bernatowicz, dans son roman historique intitulé *Poïata fille de Lezdeyko*, Wilna, en 4 vol.

leurs églises avec leurs couvens; dans la première reposent les cendres du roi Alexandre; à côté de la seconde est un temple dédié à *sainte Anne*, d'architecture gothique. Quoiqu'il ne soit pas grand, son travail est cependant si beau et si admirable, qu'on en trouverait difficilement ailleurs un semblable.

Les *Basiliens*, les *Carmélites*, qui desservent la chapelle de la *sainte Vierge miraculeuse d'Ostrabrama*, les *Augustins*, les *Piaristes*, ont aussi leurs églises et couvens très-spacieux. L'église de *Sainte-Catherine* est ornée des peintures du célèbre Simon Czechowicz. Enfin la ville de Wilna compte quarante églises encore debout, et trente d'entre elles sont aujourd'hui desservies. Nulle cité n'offre le tableau d'une tolérance plus complète, car on y trouve des temples, des minarets, des synagogues, pour toutes les religions.

Jadis il existait un immense *château royal desJagellons*, qui se réunissait pour former un ensemble avec l'église cathédrale et les édifices élevés sur la *Montagne du Château*. Les rois Sigismond Ier et Sigismond-Auguste l'avaient agrandi et embelli, mais, en 1797 et les années suivantes, la main sacrilége des étrangers détruisit ces restes imposans de l'ancienne grandeur lithuanienne.

L'*hôtel-de-ville*, élevé au milieu de Wilna par les soins de l'architecte Gucewicz, est un édifice magnifique. L'arsenal, les palais des Paç, des Oginski, des Radziwill, de Chodkiewicz, aujourd'hui Poslowski, des Wankowicz, du gouvernement, et plusieurs autres vastes maisons, ornent cette ville.

En 1506, elle fut entourée d'une muraille. Les rues, qui sont tortueuses et étroites, attestent son origine antique; toutefois, après l'affreux incendie arrivé en 1610, elle se retrouva plus forte et plus belle. Mais c'est depuis l'année 1820 qu'elle a gagné infiniment quant à la propreté et aux embellissemens tant intérieurs qu'extérieurs.

L'observatoire astronomique, rendu célèbre par les travaux de Poczobut Odlanicki et de Jean Sniadecki; les cabinets de physique et d'histoire naturelle, formés par les soins de Stubilewicz et de Iundzill; le laboratoire chimique, tant illustré par le savant André Sniadecki; la salle anatomique, élevée sous la direction de l'architecte polonais Schultz; la bibliothèque de l'université et le Jardin des plantes, méritent d'attirer l'attention des voyageurs. Les asiles ouverts à la faiblesse ou à l'enfance, tels que les hôpitaux, la maison des Enfans-Trouvés et celle de la Société de Bienfaisance, placéedans les bâtimens de l'ancien château des Radziwill, cédé dans ce but par le prince Dominique, et qui doit ses plus beaux jours aux soins de ses anciens présidens Thomas Wawrzecki et Michel-Cléophas Oginski, sont entretenus avec beaucoup de soin.

La population actuelle de Wilna est de cinquante mille habitans, dont trente mille Juifs. Ces derniers s'y multiplient d'une manière effrayante.

Les faubourgs de Zarzecze, de Poplawy, d'Ostra-Brama, de Pohulanka, de Zwierzyniec, de Wierszupa, de Sniepiszki et d'Antokol, bâtis partie en bois et partie en briques, s'étendent au loin. Ce dernier (Antokol) est situé dans une position délicieuse. La magnifique église de *Saint-Pierre*, fondée par la famille du Paç, présente un travail fini en stucs.

Dans les environs, qui sont très-fréquentés dans la belle saison, on distingue *Zakret*, *Rybiszki*, *Kalwarya*, et le superbe domaine de *Werki*, à une mille de Wilna, s'élevant majestueusement sur lesbords de la Wiliia. Le château avec ses dépendances y fut bâti par l'évêque Ignace Massalski; il est actuellement en ruines.

Sortant de la ville de Wilna, nous voyons au sud-est la petite ville d'*Oszmiana*, éloignée de sept milles de la capitale, et qui sert de chef-lieu au district du même nom. Elle a une église en pierres et une autre en bois. Il y avait autrefois une imprimerie. Tout proche de ce bourg on a construit, en 1822, une maison de détention et de correction. La population s'élève à mille habitans. C'est de ce bourg que le septième régiment de Lithuanie accourut à marches forcées pour opérer la révolution de Wilna, le 24 avril 1794. En 1812, Napoléon, dans sa retraite, fut sur le point d'y être pris par les Kosaks.

Quant aux autres endroits plus dignes d'attention, et dispersés dans le palatinat de Wilna, nous citerons les suivans :

Kiernow, sur la Wiliia, à quelques milles de Wilna, fut jadis la capitale de la Lithuanie.

Olkienniki est un bourg mémorable dans la guerre civile par le combat qui y fut livré, en 1700, entre les Sapicha, les Oginski, les Pociey et les Wiszuiowiecki.

Olszany possède un ancien château construit par le duc Holsza.

Smorgonié est une petite ville connue par son académie de Ours. En 1812, Napoléon y remit le commandement de son armée en retraite au roi de Naples Joachim Murat. En 1818, lors du voyage du roi de Prusse à Moskou et à Pétersbourg, le propriétaire de ce domaine, le colonel de l'armée lithuanienne en 1812, Charles Przezdziecki, y reçut l'auguste voyageur et sa suite.

C'est à la distance d'un mille et demi de Smorgonié, et à mi-chemin de poste entre Wilna et Minsk, que l'attention du voyageur est frappée par une résidence de la famille Oginski, nommée *Zalesié*. Ce que sont les jardins de Pulawy, de Nieborow, d'Arkadya, de Dospuda, pour la Pologne, Zofiowka pour l'Ukraine, *Zalesié* l'est pour la Lithuanie. Michel-Cléophas Oginski y trouvant une maison de campagne avec un jardin à la française, commença dès l'année 1804 à faire de cet endroit un des plus beaux du pays. Depuis l'année 1822, il est tel qu'on l'admire aujourd'hui.

Molodeczno, petite ville aujourd'hui située dans le gouvernement de Minsk. Mémorable par le séjour de Napoléon en 1812, et par le fameux vingt-neuvième bulletin de la grande armée, daté de cet endroit. Les écoles du district y furent transportées, en 1811, de Bobruysk, quand on fit de ce derner une forteresse. Le château avec ses dépendances, élevé par le palatin Thadée Oginski, servait jadis de résidence à la famille de ce nom.

Au midi de Wilna, nous rencontrons encore la petite ville de *Lida*, autrefois chef-lieu du district, comme il l'est aujourd'hui de celui du même nom, mais situé dans le gouvernement de Grodno, avec huit cents habitans. On y voit les ruines d'un ancien château, saccagé en 1433 par le duc Swidrygello.

Zoludek, propriété des Tyzenhauz, ornée de beaux jardins.

Quittant enfin la partie méridionale de ce palatinat, et nous dirigeant vers ses parties septentrionales, nous ne pouvons nous dispenser de visiter la petite ville de *Wilkomierz* sur la Swienta, anciennement et actuellement encore le chef-lieu du district du même nom. La fondation de son château, selon Koïalowicz, est du dixième siècle.

A l'est de Wilbomierz, on rencontre *Swienciany*, petit bourg, aujourd'hui chef-lieu du district de Zawiley, dans le gouvernement de Wilna.

Postawy, Dolhinow, Widze. Ce dernier est le chef-lieu du district.

Birze, sur la frontière de la Semigalle, est une petite ville, jadis fortifiée, appartenant aux princes Radziwill, actuellement aux Tyszkiewicz. En 1625, le roi Gustave-Adolphe s'empara du fort, et emmenea avec lui à Riga soixante bouches à feu. En 1701, le 26 février, le roi de Pologne Auguste II y conclut avec le tzar Pierre Ier une traité offensif et défensif.

Braslaw sur le lac, avec un ancien château; anciennement chef-lieu de district.

Druia, Sapiezyn, Dryswiaty, Ucianie, Towiany. Ce dernier a un beau jardin appartenant aux Morikoni.

En sortant du palatinat de Wilna, nous entrons dans celui de Troki.

PALATINAT DE TROKI.

Il se composait jadis de quatre districts : Troki, Kowno, Grodno et Upita. Formant d'abord un duché gouverné par Kieystut et Witold, il fut transformé en palatinat sous Sigismond Ier.

D'une longueur disproportionnée à sa largeur, ce palatinat avait pour chef-lieu la ville de *Troki*, d'abord capitale du duché, ensuite celle du palatinat, et aujourd'hui celle enfin du district du même nom, dans le gouvernement de Wilna. Cette petite ville est située près d'un lac, au milieu duquel on aperçoit les vestiges d'un château habité en 1320 par Gédymin. En 1655, il eut beaucoup à souffrir lors de la guerre moskovite. Les couvens des Piaristes et des Bernardins y subsistent encore. En 1812, l'armée d'Italie, commandée par le vice-roi Eugène-Napoléon Beauharnais, y bivaqua quelque temps (1).

(1) Voy. *gl' Italiani in Russia, nel* 1812, par C. DE LAUGIER.

Au nord-ouest de Troki est *Kowno,* au confluent de la Wiliia et du Niémen, ville jadis considérable et très-commerçante. Plusieurs maisons en pierre, un bel hôtel-de-ville, huit églises, dont une luthérienne, et deux mille cinq cents habitans, voilà tout ce qui reste de son ancienne splendeur. En 1656, elle eut à souffrir des guerres continuelles (1). En 1812, les armées de Napoléon effectuèrent leur passage dans cet endroit. Cette ville a dû être fondée dans le dixième siècle. Située dans une belle position, le poète national Adam Mickiewicz, qui fut, dans les écoles de Kowno, professeur de littérature, lui consacra dans ses poésies plusieurs passages. A un mille de Kowno, les voyageurs s'arrêtent ordinairement pour visiter *Pozayscie* ou *Mons Pacis,* remarquable par une magnifique église et un couvent des Camaldules, fondés et richement dotés par le grand-chancelier de Lithuanie Christophe Paç. La construction de cette basilique a été confiée aux plus habiles artistes italiens. La dépense s'éleva à 8,000,000 de florins de Pologne.

En remontant ensuite le cours du Niémen, nous rencontrons le petit bourg de *Punie,* avec un ancien château, pris par les chevalier Teutoniques, en 1336, après une résistance héroïque de la garnison lithuanienne; celui de *Preny,* starostie appartenant jadis à la famille Buttler, et celui enfin de *Merecz* sur le Niémen, où le roi Wladislas IV demeurait souvent, et où il termina ses jours le 10 mai 1648. En 1821, ce bourg fut détruit par un incendie.

Strawienniki. C'est près du chemin de poste de Kowno à Wilna, et non loin du bourg de *Zyzmory*, qu'on aperçoit un beau château et un jardin, ornés par les soins de leur propriétaire Gabriel Oginski, ancien chef de la garde d'honneur lithuanienne auprès de Napoléon en 1812.

Dans l'extrémité méridionale du palatinat de Troki, se trouve aussi située la ville de *Grodno,* dont l'ancien château fut nommé par les chevaliers Teutoniques *Garten.* Cette ville, qui comptait en 1817 cinq mille quatre-vingt-onze habitans (1), est portée par le géographe Plater, en 1825, à sept mille habitans, dont la plupart sont Juifs. Elle a huit églises catholiques, deux des Grecs-Unis, une grecque, un temple luthérien et deux synagogues. Dans cette ville se tenaient les diètes, alternativement avec Warsovie. La salle des diètes a été bâtie par Auguste III. Stanislas-Auguste y fit élever plusieurs autres bâtimens, encouragé qu'il était en cela par Antoine Tyzenbauz, trésorier de la cour, qui par son activité et ses entreprises gigantesques mérita à juste titre le surnom de *Colbert de la Pologne.* Les manufactures de *Horodniça,* tout près de Grodno, et celles de *Lososna,* attestent, quoiqu'en ruines, l'immensité des services que cet illustre citoyen désirait rendre à son pays. Les souvenirs de cette ville se rattachent aux époques les plus fatales de l'histoire de Pologne; car c'est là que le vaillant roi Étienne Batory, au moment de promulguer la constitution durable qu'il réservait à ce pays, lui fut enlevé dans la journée du 13 décembre 1586. Ce fut aussi dans la malheureuse diète de Grodno, en 1793, qu'on arracha violemment la signature du second et inique partage de la Pologne entre la Russie et la Prusse. Ce fut enfin à Grodno que l'indolent Stanislas-Auguste signa, le 25 novembre 1795, l'acte de sa propre abdication, et scella ainsi son opprobre en même temps que l'anéantissement d'une république qu'il ne sut ni gouverner ni défendre.

Du temps de l'existence de la Pologne, Grodno n'avait été que le chef-lieu du district; aujourd'hui cette ville est la capitale du gouvernement du même nom. Le gymnase, une belle bibliothèque, et plusieurs cabinets scientifiques, s'y trouvent réunis.

Quant aux autres endroits de ce palatinat, nous jetterons les yeux sur les situations suivantes :

Poniewiez, chef-lieu du district d'Upita, aujourd'hui dans le gouvernement de Wilna.

Sereie, petite ville entourée de vingt-six villages, et qui passa, en 1687, avec la main de la princesse Charlotte Radziwill, dans celle

(1) Voy. Cellarius, pag. 656, et Rostowski, *Histoire des Jésuites de Lithuanie,* p. 358, cités par Swiencki.

(1) Voy. *Statistique du gouvernement de Grodno,* par Ignace-Emmanuel Lachnicki. Wilna, 1817.

des souverains de la Marche de Brandebourg. Depuis 1807, ce domaine appartient au gouvernement polonais.

Filipow, bourg mémorable par le combat livré en 1656 aux Suédois, et par la naissance, en 1608, d'André Wiszowaty, Arien, savant célèbre, et instituteur des enfans de Tarlo, palatin de Lublin.

Augustow, bourg qui donne aujourd'hui son nom au palatinat, dont la capitale est *Suwalki.* C'est près de cette ville qu'on creuse actuellement un grand canal à dix-sept écluses, pour la jonction de la Wistule par le Bug et la Narew au Niémen, pour se réunir ensuite à un autre canal, depuis le Niémen, par Dubissa, jusqu'à l'embouchure de la Dzwina dans la Baltique. La direction des travaux du premier de ces canaux est confiée au général Malleski, et l'exécution sur les lieux au lieutenant-colonel Ignace Prondzynski.

Kalwary et *Maryampol* sur la Szeszupa, aujourd'hui chefs-lieux de leurs arrondissemens.

A la suite de cette tournée géographique, nous placerons la description d'une terre magnifique, telle qu'elle nous a été communiquée par un Français qui en a tracé une esquisse rapide dans un voyage de Saint-Pétersbourg à Paris. L'intérêt de la nouveauté et le plaisir de voir un étranger rendre à nos sites nationaux toute la justice qu'ils méritent, excusent suffisamment cette digression.

« Le dernier rejeton, en ligne masculine, de l'illustre famille des marquis de' Pazzi, originaires de la Toscane, de cette famille qui depuis près de quatre siècles, a laissé tant d'éclat et de gloire dans les annales de Pologne; l'ancien général de division, aujourd'hui sénateur-castellan, Louis Paç, à la pacification générale en 1815, déposant une épée qu'il avait illustrée des bords du Tage à ceux de la Moskowa, voulut dans le calme de la paix se rendre utile à son pays, auquel il avait fait hommage de sa gloire militaire, et se rendit en Angleterre où, après de laborieuses recherches, il rencontra enfin en Angleterre, dans le comté de Norfolk, et au château de Holckham chez M. Cook, l'objet de ses investigations agronomiques. En conséquence, de nombreux colons écossais, des mécaniciens habiles, des baillifs ou économes écossais, furent transportés en 1815 à sa terre de *Dospuda,* située dans le palatinat d'Augustow en Pologne, et à 22 milles au sud de Kowno. Une ferme considérable fut soumise à une nouvelle organisation, et répondit tellement à l'attente du propriétaire, qu'en 1819 le prince Zaïonczek, lieutenant du roi de Pologne, en visitant la terre de Dospuda, fut témoin d'un fête agronomique où furent réunis sur un même terrain, des brebris améliorées, un troupeau choisi de bétail de race anglaise, et les instrumens aratoires les plus accrédités et le mieux adaptés au pays : le simulacre des travaux ruraux fut exécuté sous ses yeux. Des champs arides et incultes soumis à un assolement régulier; des colonies écossaises prospérant et répandant l'industrie dans le pays; des machines à battre le blé; des moulins à farine, d'autres à vanner le blé; une tannerie; une manufacture de douze métiers de napage anglais, ainsi que la fabrication de fromages de Chester : telles sont les améliorations que le général L. Paç a introduites dans sa terre de Dospuda.

» Après avoir traversé un pays agreste et inculte, le voyageur est agréablement surpris de descendre dans une plaine riante, soigneusement cultivée, traversée par plusieurs routes plantées d'arbres et bordées de haies vives. Au milieu de cette plaine s'élève un château sur le penchant d'une colline, adossé à un parc antique de cent six mètres de longueur flanqué de six tours élégantes et orné de soixante pinacles.

» On y arrive par une grande porte grillée qui joint les pavillons des écuries et des remises par une galerie gothique *à jour,* appuyée à un large fossé. Au bout d'une grande cour de quatre cents pas, parsemée de mélèzes et bordée de riches *clumbs,* s'offre au regard du voyageur un antique manoir; un portique élevé laisse un accès majestueux aux voitures, et la situation du château étant sur un terrain élevé il se présente favorablement de tous les côtés et domine une plaine de plusieurs lieues; un vaste parc anglais et une grande pièce d'eau limpide, ainsi qu'une petite rivière qui serpente à travers de riantes prairies, couronnent cet ensemble magnifique. Au-dessus d'un rez-de-chaussée, qui sert en quelque sorte de base

à tout l'édifice, s'élèvent pyramidalement un premier, second et troisième étages, ainsi qu'un fort entouré des créneaux qui complète cette architecture gothique. L'intention du propriétaire étant de dédier ce monument aux citoyens qui se sont illustrés en combattant pour leur patrie, M. Charles Aureli, élève de Canova, a exécuté par ses ordres des statues disposées dans les embrasures des croisées colossales du château. Sur la façade principale, on remarque les rois Boleslas-le-Grand et Wladislas-Jagellon ; au-dessus, Constantin Ostrogski et Georges Radziwill. Successivement on y voit le roi Étienne Batory, et au-dessus de lui Jean Zamoyski, ensuite le roi Jean Sobieski, et Jean Tarnowski. Sur la façade qui donne sur la terrasse du parc, on aperçoit Stanislas Zolkiewski, Jean-Charles Chodkiewicz, Étienne Czarniecki et Michel Paç, grands-géraux des armées de Pologne et de Lithuanie.

» Du vestibule gothique, on entre par la droite dans une salle d'ordre corinthien soutenue par vingt-quatre colonnes, et demi-colonnes, et couronnée d'un plafond orné des cassetons et rosons en relief. Ce local est décoré de plusieurs bas-reliefs, copiés de Canova, de divers bustes, de plusieurs tables de marbre antique, situées entre les colonnes, et d'une cheminée en marbre de Carrara, au-dessus de laquelle, moyennant une grande pièce de cristal, on aperçoit un jardin d'hiver spacieux, rempli de fleurs, de plantes et d'orangers, et au milieu un jet d'eau sortant d'un vase de porphyre.

» Le voyageur éprouve aussi une agréable surprise quand il visite les bains ou thermes, situés au-dessous de ce jardin de fleurs. Son architecture, sa peinture et ses décors sont d'un goût exquis, et imités des thermes romains. On remarque au milieu du salon la statue de Vénus, d'après celle de Canova en marbre blanc, qui se trouve à Florence.

» De la salle grecque, on entre dans celle du billard, dont le plafond est peint dans le style du moyen âge, et les parois représentent quatre faits d'histoire, savoir : l'abdication de Jean-Casimir, lue par le grand-chancelier de Lithuanie, Christophe Paç; la paix de 1667 conclue avec les Moskovites par le même grand-chancelier; une insurrection, où le vice-grand-général de Lithuanie Vincent Gonsiewski périt, apaisée par le grand-maréchal Michel Paç; le baptême dans l'église de Saint-Pierre, à Wilna, de soixante-dix jeunes Turcs pris à la bataille de Chocim par le même grand-général.

» En poursuivant cette visite, on entre dans la salle à manger gothique, voûtée, et peinte par Branca. Les vitraux sont en couleurs et ornés par deux rangs de portraits de famille.

» De là une grande porte vous conduit à une galerie longue de soixante-quatorze pieds; on y jouit, de la terrasse, de la vue du parc et d'une grande pièce d'eau. Le plafond, représentant les trois Arts, est peint par Nicolas de Angélis. On y remarque aussi une belle frise, par Jean-Baptiste Caretti. Une collection de tableaux des écoles italienne, flamande et française, orne les parois de ladite galerie.

» Vient ensuite le cabinet de bains, voûté, décoré de stucs, et d'un groupe de Vénus et l'Amour; ensuite une bibliothèque de style étrusque et une chambre avec des peintures gothiques d'un ensemble noble et élégant.

» Du grand vestibule, en tournant à gauche, on entre dans une salle d'armes antique. Les vitraux coloriés représentent les chevaliers armés; on y remarque aussi quatre victoires des Polonais, peintes *à fresque:* celle de Grunewald remportée sur les Teutons par Wladislas-Jagellon; de Kluzyn sur les Moskovites par Zolkiewski; de Kirchholm sur les Suédois par Chodkiewicz; de Chocim sur les Turcs par les grands-généraux Sobieski et Paç. Sur un fond de velours cramoisi et or, couleurs nationales de Lithuanie, sont placées différentes armures et cuirasses antiques : des drapeaux groupés, des fusils, et autres armes anciennes, remplissent cette enceinte. Dans les armoires, on remarque les trophées de famille enlevés à différentes batailles, notamment à celle de Chocim.

» Une porte s'ouvre au fond de la salle d'armes, l'on voit une grande salle ornée d'un plafond peint par de Angélis, Caretti et Branca, et ornée des quatre statues colossales de Condé, Turenne, Montecuculli et Eugène de Savoie. Cette pièce est un dépôt de cartes militaires et d'ouvrages stratégiques.

» On monte par un escalier à la chapelle gothique, de quarante pieds d'élévation, formo

octogonale, disposée de manière à entendre commodément le service divin des deux étages supérieurs, et même de la tribune et de l'escalier. Un tableau original de *Luc Giordano*, représentant le *Christ*, est au-dessus du maître-autel. Deux mausolées de famille, en marbre de Carrara, exécutés par Cincinnatus Baruzzi, élève de Canova, sont placés sur le côté de ladite chapelle : le premier est élevé à la mémoire de Joseph Paç, général des armées de Lithuanie; le second à celle de Michel-Jean Paç, grand-maréchal de la confédération de Bar, tous deux grands oncles du propriétaire actuel de Dospuda.

» A un quart de lieue du château de Dospuda se trouve la ville de *Raczki*, faisant partie du même domaine. Le général L. Paç y a fait construire une église dont la structure, la peinture, les riches ornemens en stuc et les statues, par les artistes italiens que nous avons cités, font l'admiration des visiteurs, aussi bien que l'hôtel-de-ville, bâtiment d'architecture gothique, carré, flanqué de quatre pinacles, avec une tour svelte et élégante au milieu.

» On doit toutes ces constructions à M. Henry Marconi, architecte de Bologne : il y a déployé autant de goût que d'habileté dans son art. Le maître-maçon Ignace Christini l'a très-bien secondé.

» On s'étonne avec quelque raison que le ministère polonais, en cassant l'arrêté du feu lieutenant du roi qui, en établissant la route de poste, l'avait abrégée de plus d'un mille et demi, ait tracé une autre ligne plus longue, sous le prétexte frivole de la proximité du canal. Cette mesure est d'autant plus à regretter, que la route primitivement désignée, traversant un pays fertile, et montrant au voyageur un site et des bâtimens assez rares encore en Pologne, répandait à l'étranger une opinion favorable sur la richesse et la culture de ce pays.

» C'est encore dans le voisinage de cette grande terre seigneuriale de *Dospuda*, et près du village de *Chomontow*, que se trouvait le point de réunion des anciennes frontières de la Prusse-Ducale, de la Mazovie et de la Lithuanie. Les trois poteaux plantés en triangle y existent encore; et, selon l'ancienne tradition, sur le même emplacement et à l'époque des grandes chasses, les trois ducs de ces trois différentes provinces y faisaient placer une table à manger, et passaient ainsi quelque temps assis chacun d'eux sur sa terre. »

Il faut remarquer que depuis l'année 1815, tous les endroits cités plus haut, à partir de Sereie, sont situés dans le royaume de Pologne actuel, dans le palatinat d'Augustow.

SAMOGITIE.

La Samogitie, appelée *Szamaïte* par les indigènes, et *Zmudz* en polonais, est une contrée située entre la mer Baltique, la Kourlande, la Lithuanie proprement dite et le Niémen. L'origine des Samogitiens est la même que celle des Lithuaniens. Le mot *Szamaïte* signifie *pays bas* en langue lithuanienne (1).

Couverte de forêts, arrosée par plusieurs rivières, baignée par quelques lacs spacieux, la Samogitie, dont le sol est composé principalement de glaise, donne de riches récoltes en lin et en chanvre, qui nulle part ne prennent un plus grand accroissement : on les exporte par Konigsberg, Memel, Libau et Riga. Les abeilles, qui fourmillent dans tous les bois, y produisent un miel excellent et une cire très-blanche. Les élans et les *urus* y erraient autrefois par troupes; aujourd'hui on ne voit plus d'*urus*, mais on y rencontre encore beaucoup d'ours, de loups, et autres animaux sauvages. Les grandes couleuvres qu'on trouve dans les forêts, étaient adorées par les anciens Samogitiens (2). Ce ne fut guère que sous le règne de Sigismond-Auguste (1548-1572), que ses habitans commencèrent à se civiliser : Jacques Laskowski y introduisit l'usage du calendrier, fit couper les bois sacrés, et conquit ce peuple au christianisme. On avait bien déjà, sous Wladislas-Jagellon et sous son cousin Witold, essayé de faire pénétrer, vers 1413, les lumières de la foi dans ces pays, Wladislas avait

(1) V. Miechowita, p. 206, chez Muzler, cité par Swiencki, t. II. p. 221. Mlodzianowski, cité par Niesiecki, écrivit : *Domestica ducatus Samogitiæ ornamenta.*

(2) Joan. Lasicius, *de Diis Samogitarum*, p. 55, éd. de Bâle.

même depuis fondé un évêché à Miedniki (1); mais ces peuples furent toujours lents dans leur marche, et aujourd'hui même, quoiqu'ils soient de très-bons catholiques, et quoiqu'une immense quantité de croix en bois artistement travaillées, et plantées soit près des chemins vicinaux, soit dans des villages, en offre la preuve, c'est un des pays où on aperçoit le plus de traces des superstitions anciennes. On comprendra facilement qu'il est question ici de la classe agricole; car tout ce qui tient à la noblesse et à la classe éclairée en Samogitie sut, dans toutes les circonstances où la Pologne réclama son secours, servir la cause publique avec un dévouement admirable.

Les Samogitiens n'ont que de petits chevaux, et leurs bœufs ne sont pas non plus d'une grande taille; mais ces animaux sont robustes et en grand nombre. Les cultivateurs s'obstinaient à se servir d'une charrue, ou plutôt d'un araire, entièrement composé de bois; ils prétendaient même qu'une charrue munie de fer, porterait malheur à leurs terres (2). Aujourd'hui il en est autrement. Ils ne commencent guère les semailles que trois semaines après la Pentecôte; mais les très-fortes chaleurs de l'été font mûrir les grains en six à sept semaines.

Quoique les habitations des Samogitiens ne soient pas, dans les différentes parties de cette contrée, bâties avec un soin égal, toutefois elles sont en bien meilleur état que celles des Lithuaniens, et jouissent de plus de commodités.

Plusieurs usages qui existaient ou qui sont encore en vigueur dans cette contrée, ont un caractère assez remarquable. Les cérémonies pour les mariages, usitées en Samogitie, en Kourlande, en Lithuanie et chez les anciens Prussiens, offrent des traits de ressemblance avec celles des Grecs et des Romains. La future épouse est, en apparence, enlevée par force de la maison paternelle, non pas par le prétendu, mais par deux de ses amis. Au jour des noces, on conduit la nouvelle épousée trois fois autour du foyer de la maison de l'époux : on lui lave les pieds, et de la même eau qui a servi à cet usage on asperge les meubles, le lit nuptial et tous les conviés. Puis on lui met du miel sur les lèvres, sans doute pour l'inviter à éviter toute querelle avec son mari; puis lui couvrant les yeux d'un voile nuptial, on la mène près de chaque porte de la maison; elle y frappe du pied droit, et au même instant on répand autour d'elle du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, des pois, des fèves et des pavots. Celui qui répand ces signes d'abondance dit, en s'adressant à l'épousée : « Si tu » restes fidèle à la religion, et prends soin de » ton ménage, il ne te manquera rien. » Ces mots dits, on lui ôte son voile et on la fait asseoir à la table du festin. Le soir, de jeunes filles lui coupent adroitement la chevelure pendant qu'elle danse, et la conduisent au lit nuptial en la battant (1).

Nous avons déjà parlé de l'idolâtrie des Samogitiens et de leur conversion au christianisme; nous devons ajouter ici quelques détails sur leurs divinités païennes. Leur Dieu suprême se nommait *Auxteia vis gist,* nom purement islandais ou gothique; car un Islandais dirait encore aujourd'hui *Haugsta visa geist,* pour indiquer le *suprême et très-sage esprit.* Le dieu du tonnerre était *Perkunas,* ce qui revient à peu près au *Pérun* des peuples slavons. Après les moissons, ils adoraient le dieu conservateur de leur contrée, sous le nom de *Ziémienik.* Un feu sacré était entretenu sur le haut d'une colline, en l'honneur de *Parni,* le dieu des saisons. Arbres, fontaines, plantes, tout était censé divin. Les serpens sacrés s'appelaient *Givoïte.* Il y avait un dieu pour les abeilles, un autre pour les oies, un troisième pour les bœufs, et ainsi de suite; celui des porcs se nommait *Krémata,* nom qui rappelle le mot grec *ktémata,* bestiaux. Les jeunes filles sacrifiaient à *Waïsganto,* dieu du lin et du chanvre; la prêtresse devait rester debout sur un pied, et si elle était obligée de s'appuyer sur l'autre, on augurait mal de la récolte de ces deux plantes, qui, depuis un temps immémorial, paraissent avoir fourni leurs vêtemens aux Samogitiens. Enfin il y avait une fête en l'honneur des morts. Ces peuples, bons et crédules,

(1) Koïalowicz, *Hist. Lithuan.*, p. 95.

(2) Guagnini, dans les *Script. rer. Pol.* de Pistorius, t. I, p. 45.

(1) Lasicius, p. 56.

plaçaient dans une cabane élevée au milieu des forêts, une table chargée de mets, entourée de chaises, fournie de couteaux et de serviettes, ils invitaient ensuite solennellement les morts à sortir de leurs tombeaux, et à venir manger ces mets préparés pour eux (1).

Les morts étaient encore honorés par diverses autres cérémonies. Aussitôt qu'un homme expirait, les Samogitiens habillaient le cadavre de tout ce qu'ils avaient de mieux, le plaçaient sur une chaise, et, en buvant de la bière en son honneur, lui chantaient des couplets dont voici la traduction :

« Hélas! pourquoi es-tu mort? N'avais-tu » pas de quoi manger et boire? Hélas! pour- » quoi es-tu mort? N'avais-tu pas une femme » aimable? Hélas! pourquoi es-tu mort? N'a- » vais-tu pas des bœufs, des chevaux, etc., etc.»

A l'enterrement, ils accompagnaient le corps à cheval, l'épée nue à la main, et en donnant des coups d'épée en l'air, ils défendaient aux mauvais esprits d'en approcher. En le déposant sur la colline qui devait lui servir désormais de demeure, ils lui donnaient quelques provisions, soit en bière, soit en pain; ils jetaient quelques pièces de monnaie, et si c'était une femme, ils mettaient à côté d'elle un peu de fil avec des aiguilles. Pendant trente jours consécutifs l'épouse devait pleurer sur le tombeau de son époux, au lever et au coucher du soleil. Les troisième, quatrième et sixième jours, après les funérailles, les autres parens du mort se réunissaient à un dîner triste et silencieux, auquel l'âme du mort était censée assister, accompagnée de plusieurs autres esprits. On leur offrait une partie des comestibles et des boissons, qu'on jetait par terre. Dans ces repas l'usage des couteaux était défendu. Après le dernier dîner, un prêtre se levait, et, en balayant gravement la maison, il disait dans son langage : « Vous avez mangé, vous avez » bu, ô âmes, maintenant allez-vous-en, allez- » vous-en. »

C'est cette fête en l'honneur des morts, appelée *Dziady*, qui a fourni à l'illustre écrivain Adam Mickiewicz, le sujet d'un de ses poëmes.

Avant l'anéantissement de la république de Pologne, en 1795, la Samogitie était partagée en vingt-huit districts. Aujourd'hui cette province fait partie du gouvernement de Wilna, et n'en compte plus que trois : ceux de Rossienie, Telsze et Szawle. Quant aux anciens districts, c'étaient Telsze, Wieszwiany, Medyngiany, Potumsze, Retow, Twery, Zorany, Uzwenty, Powendziany, Korklany, Kroze, Widukle, Rossienie, Eyragola, Iaswoynie, Wilkié, Wielona, Poïurze, Korszewo, Polonga, Birzniany, Dyrwiany-Wielkie, Dyrwiany-Male, Szawle, Berzany, Szadow, Tendziagola, Gondynga (1).

Ces chefs-lieux de districts étaient presque innombrables, et nous ne nous arrêterons que sur les principaux, qui sont :

Miédniki ou *Wornie*, anciennement capitale de la Samogitie et sa principale ville, fut bâtie, vers 1413, par ordre du grand-duc Witold, qui y fonda un évêché; la famille des princes Giedroyc l'occupait presque exclusivement. Cette ville est éloignée de trente-six milles de Wilna, et à quatre de Telsze.

Kieydany, sur la Niewiaza, est une ville fondée par un prince Radziwill, pour une colonie d'Écossais qui vinrent dans ces contrées chercher asile contre la persécution religieuse sous Jacques Ier, roi d'Angleterre. Long-temps elle fut florissante, aujourd'hui elle soutient encore assez bien son ancienne splendeur. Les habitans sont presque tous protestans. Sa population est de trois mille âmes.

Rossienie, à treize milles et demi de Kowna, chef-lieu du district du même nom. C'est dans ce district (autrefois celui de Korszew) que se trouve une maison de campagne nommée *Bordzie*, appartenant au citoyen Denis Paszkiewicz, et remarquable autrefois par un chêne énorme, appelé en langue du pays *Baublis*. Vieux de plusieurs siècles et respecté aux temps du paganisme, cet arbre, dont le feu avait attaqué les racines, fut enfin abattu par son propriétaire au mois de mars 1812, et transporté dans ses jardins. Dès qu'il fut scié, on put reconnaître distinctement son âge, et vérifier qu'il comptait près de dix siècles d'existence. Le

(1) Lasicius, p. 50.

(1) *Géogr. de Théodore Waga*, par Joachim Lelewel, que nous tirons du manuscrit original; et la carte de Pologne sous le règne de Stan.-Auguste, dressée et gravée par le même Lelewel.

tronc de ce Nestor des arbres samogitiens avait, de circonférence, dix-neuf aunes et six pouces de Lithuanie (trente-huit pieds et demi de Paris). Son diamètre était de sept aunes (quatorze pieds). Une fois transporté dans les jardins, le propriétaire fit creuser dans son intérieur un petit salon ayant treize aunes et cinq pouces de pourtour (vingt-six pieds et demi). Il le fit orner des portraits d'hommes célèbres de la Pologne et de l'Europe, ainsi que des anciennes armoiries du pays, etc. Lors de l'entrée du dixième corps de la grande-armée, aux ordres du maréchal Macdonald, duc de Tarente, en 1812, le tronc de cet arbre si extraordinaire devint pour les Français un sujet d'admiration.

Au nord de ces contrées nous rencontrons encore les endroits suivans, qui méritent quelque attention.

Kroze possède un collége fondé par le célèbre général Jean-Charles Chodkiewicz. C'était le comté appartenant aux princes Radziwill. Actuellement on y remarque un gymnase très-bien monté; ce fut dans cette petite ville que les étudians, en 1812, après s'être déguisés en lanciers polonais, parvinrent à effrayer les Russes et à les chasser de leurs murs. La patrie reconnaissante honora ce fait patriotique par une pièce de théâtre représentée aux acclamations générales, et intitulée *les Étudians à Kroze.*

Kretynga, sur les bords de la mer, possède une église magnifique fondée par J.-C. Chodkiewicz.

Polonga, en allemand *Polangen,* est un ancien port de mer du royaume de Pologne, comblé, en 1701, par les Suédois.

Sanct-Heiligen, autre ancien port de mer, est situé sur les frontières de la Kourlande. Une compagnie anglaise obtint du roi Jean III Sobieski le privilége d'y établir une colonie commerciale, à la tête de laquelle se mit un Anglais nommé *Horsht,* vers l'année 1685.

En rentrant dans l'intérieur de la Samogitie, nous voyons la ville de *Telsze,* chef-lieu du district du même nom, située près d'un lac.

Szawle, chef-lieu du district du même nom, était autrefois une dépendance royale; l'on y retrouve encore des traces de l'administration du trésorier Antoine-Tyzenhauz. En 1795, elle fut donnée par Catherine II à son favori Platon Zouboff.

Szhudy, bourg commerçant sur les frontières de la Kourlande.

Datnow, qui a des écoles des Bernardins. Il appartient à Antoine Chrapowicki, ancien colonel de l'armée de Lithuanie en 1812.

Wielona, avec un ancien château sur le Niémen, mémorable par le décès, en 1340, du grand-duc Gédymin.

Jurborg ou *Georgenburg,* qui possède aussi un ancien château dont la fondation remonte aux temps des chevaliers Teutoniques.

Retow, sur la Iura, anciennement chef-lieu de district et starostie, appartenant aujourd'hui à la famille Oginski. C'est dans ce domaine immense qu'on rencontre les noms propres de quelques anciennes familles romaines.

Nowemiasto ou *Wladyslawow,* dans une belle position, au confluent de la Szyrwinta et de la Szeszuppa.

Chwaloynie, avec les écoles des pères Carmélites.

En quittant ces pays maritimes, nous avons encore à visiter plusieurs palatinats intérieurs. Nous commencerons par celui qui nous paraît le plus rapproché dans notre pèlerinage géographique.

PALATINAT DE NOWOGRODEK.

Ce palatinat formait la *Russie-Noire* proprement dite, gouvernée autrefois par les starostes ou les lieutenans des grands-ducs de Lithuanie. C'est depuis l'année 1500 que cette contrée prit le titre de palatinat. Elle fut alors divisée en trois districts : Nowogrodek, Wolkowysk et Slonin. Depuis l'anéantissement de la Pologne, en 1795, une moitié de ce palatinat appartient, avec le titre de district de Nowogrodek, au gouvernement de Grodno, et l'autre, avec celui de district de Sluçk, au gouvernement de Minsk.

Dans cette province, plus élevée que les autres parties de la Lithuanie, la ville de *Nowogrodek* attire la première notre attention. Autrefois capitale du palatinat, elle est aujourd'hui celle du district du même nom. Son ancien château, bâti sur une montagne, fut saccagé au treizième siècle par les Tatars, et

peu de temps après conquis par les Lithuaniens. Ce fut là que Mendog fut couronné, en 1253, comme roi de Lithuanie. En 1314, les chevaliers Teutoniques brûlèrent la ville. Aujourd'hui elle a encore six églises et trois couvens, une mosquée et deux synagogues. Sa population s'élève à près de deux mille habitans. Après elle vient la ville *Sluçk*, autrefois capitale des ducs des Sluçk, dont le premier fut Olelko, fils de Wladimir, cousin du roi Wladislas-Jagellon. Le prince Janus Radziwill, ayant épousé Sophie Olelko, ce duché devint la propriété de cette illustre famille. C'était une ville bien fortifiée et autrefois riche en manufactures. Actuellement elle a encore deux églises catholiques, quatre des Grecs-Unis, un temple luthérien avec une école protestante. L'église catholique (fara), bâtie en bois de melèze, est debout dans toute sa force, depuis quatre cents ans. En 1825 on avait formé un gymnase à Sluçk.

Entre Nowogrodek et Sluçk on trouve *Nieswiez*, ville considérable, bien bâtie, avec un château de résidence de la famille Radziwill, fondée par le prince Nicolas-Christophe Radziwill, surnommé l'*Orphelin* (Sierotka). Le fameux Charles Radziwill fut le dernier qui maintint cette demeure dans son antique splendeur. Elle eut beaucoup à souffrir dans la confédération de Bar, depuis 1768 jusqu'en 1772, et en 1792 dans les guerres avec les Moskovites. C'est dans le voisinage de Nieswiez qu'on rencontre les bourgs de *Mir*, de *Kopyl*, de *Turocz*, tous faisant partie des domaines de Radziwill.

Nous ne pouvons passer sous silence le bourg de *Lachowicé*, qui possède un ancien château, mémorable par une victoire que remporta, en 1660, le grand-général Czarniecki sur le général moskovite Khavanskoï, après lui avoir tué quinze mille hommes.

Kleçk, bourg mémorable par la défaite des Tatars en 1506. Près de cet endroit se trouve une maison de campagne dite *Radziwillmonty*, avec un beau jardin, appartenant au prince Louis Radziwill.

Zausze, à un mille et demi de Nieswiez, avec un superbe jardin anglais, embelli par les soins de son propriétaire, le général Charles Morawskoie. L'empereur Alexandre s'y arrêta plusieurs fois dans ses voyages.

Snow, à trois milles de Nieswiez, avec un très-beau palais et jardin nouvellement construits par les soins de son propriétaire Kasimir Rdultowski.

Rozana, *Dereczyn*, *Zelwa*, trois bourgs considérables appartenant au prince Sapieha.

Slonim, sur la Szczara, chef-lieu du district de ce nom, avec sept églises, et une fabrique considérable de draps. Cette ville appartenait autrefois au grand-général de Lithuanie Michel-Kasimir Oginski, qui y vivait avec une magnificence vraiment royale. Elle est à jamais célèbre pour avoir vu naître l'immortel Thadée Kosciuszko, le 12 février 1646.

Zyrowice, couvent des Basiliens, avec une image miraculeuse de la sainte Vierge, attire une foule de dévots. La bibliothèque du couvent est très-considérable.

Wolkowysk, chef-lieu du district du même nom.

Izabelin, bourg fondé par la princesse Isabelle Czartoryska, née Flemming.

Szczorse, résidence de la famille Chreptowicz, avec un superbe palais, un beau jardin, et une bibliothèque choisie. Les villages appartenant à ce domaine sont fort bien bâtis, et la condition des paysans y est meilleure que dans aucun autre lieu de ces contrées.

Avant de quitter le palatinat de Nowogrodek, nous devons mentionner la maison de campagne du nom de *Hruszow*, où naquit, le 20 août 1742, l'illustre patriote Thadée Reyten, le Caton polonais, décédé le 8 août 1780; ses cendres furent déposées dans l'église de *Lachowicze*, où elles sont l'objet d'une vénération religieuse.

En quittant le palatinat de Nowogrodek, celui de Brzesc se présente dans toute la longueur de la frontière méridionale.

PALATINAT DE BRZESC-LITEWSKI.

Composé autrefois de deux districts, ceux de Brzesc et de Pinsk, ce palatinat formait la *Polésie* proprement dite. Aujourd'hui une partie de ce palatinat appartient au gouvernement de Grodno, et une autre à celui de Minsk.

Cette contrée, déshéritée de la nature, et

telle que nous la voyons sur nos cartes européennes sous la forme d'un immense marais polésien, couvert de forêts et de broussailles, est un des palatinats les moins habités de la Pologne, et ne présente qu'une très-petite quantité de villes ou bourgs qui puissent figurer dans un tableau géographique. Toutefois nous ne pouvons nous empêcher de commencer notre tournée par *Brzesc-Litewski*, ville construite au confluent du Muchalwiéc dans le Bug, avec un ancien château élevé en 1182 par le roi Kasimir-le-Juste. Passant alternativement par les mains des Tatars, des Russiens, des Polonais, cette ville était restée aux Lithuaniens, et ne fut envahie définitivement par les Moskovites qu'en 1795. L'évêque des Grecs-Unis y fait sa résidence. Les Juifs y ont aussi une synagogue fameuse, fréquentée par les Isarélites de presque toute l'Europe. Au seizième siècle, on y comptait plusieurs imprimeries; la célèbre *Bible de Radziwill* fut réimprimée dans cette ville aux frais de Nicolas Radziwill. Ce fut là aussi qu'en 1792 l'infâme complot de Targowiça prépara les chaînes qui furent rivées plus tard dans la diète illégale de Grodno. Sa population est de six mille habitans. *Terespol*, vis-à-vis de Brzesc, est aujourd'hui dans le royaume de Pologne. Au nord de Brzesc se trouve la maison de campagne de *Siehniewicze*, ce domaine et ses paysans furent affranchis par l'acte de Kosciuszko lui-même, fait en 1815.

En traversant le Bug, nous rencontrons la petite ville de *Biala*, qui possède un beau château des princes Radziwill; aujourd'hui elle est situé dans le royaume de Pologne. Au nord-est de Biala, on remarque *Wolczyn*, propriété appartenant aux princes Czartoryski. Le dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, y naquit le 17 janvier 1732.

Non loin de Wolczyn se trouve la petite ville de *Niemirow*, qui, en 1795, devint le point de réunion des frontières des trois puissances co-envahissantes. Les patriotes polonais n'avaient cessé de représenter au dernier roi, Stanislas-Auguste, la honte qui retomberait sur lui s'il accédait au triple partage de la Pologne, et ce prince sans caractère s'était toujours borné à répondre « que ne lui restât-il de ter» ritoire qu'autant que son chapeau à trois » cornes en pouvait couvrir, il n'en serait pas » moins roi de Pologne. » Lorsqu'en 1795 on planta à *Niemirow* les trois poteaux de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, il resta précisément autant de territoire neutre qu'il eu eût fallu pour placer le chapeau de Stanislas-Auguste.

Tournant nos pas vers la Polésie, nous rencontrons *Kobryn*, sur le Muchawrec, aujourd'hui chef-lieu du district du même nom. En 1812, ce bourg fut presque entièrement incendié. Sa population est de quinze cents habitans. Entre ce dernier et Brzesc-Litewski, on traverse le village de *Krupczyce*, mémorable par une bataille livrée, le 16 septembre 1794, entre les Moskovites aux ordres de Souvaroff, et les Polonais commandés par le général Charles Sierakowski.

Wysokie-Litewskie, appartenant à la famille des princes Sapieha, et *Bereza*, avec un couvent spacieux qui mérite une mention.

C'est en s'enfonçant dans les marais de ce palatinat que nous arrivons à *Pinsk* sur la Pina, capitale de la *Polésie*, comme elle est aujourd'hui celle du district du même nom, faisant partie du gouvernement de Minsk. On y voyait jadis un collége des Jésuites, fondé par le prince Stanislas Radziwill. Le bienheureux Jésuite *Boboli* y est enterré. Les Franciscains, les Dominicains et les Bernardins y ont aussi leurs églises et leurs couvens. C'est à Pinsk que le célèbre historien et poète Naruszewicz, né en 1733, fit ses premières études avant de se rendre à Wilna.

Turow était autrefois une ville considérable, appartenant à la Lithuanie depuis l'année 1220, après la défaite du duc russien Mstislav-Romanovitsch.

Avant de quitter ces contrées, nous nommerons encore *Ianow*, *Slawatycze*, *Lomazy*, *Wisnice*, *Kamieniec-Litewski*, *Horodyszcze*, *Bezdziez*, *Chomsk*, qui se trouvaient anciennement dans ce palatinat. Ce dernier bourg, situé aujourd'hui dans le gouvernement de Grodno, district de Kobryn, et appartenant au conseiller d'État Albert Poslowski, possède une fabrique de draps dont on vendit, en 1815, vingt-trois mille trois cent quatre arschines (une de ces mesures équivaut à deux

pieds deux pouces et deux cinquièmes de ligne de Paris.)

PALATINAT DE MINSK.

Avant le second partage de la Pologne, en 1793, ce palatinat se composait des trois districts, savoir : Minsk, Mozyr et Rzeczyça. Dans l'état actuel, le gouvernement de Minsk embrasse plusieurs parties des anciens palatinats de Poloçk, de Wilna, de Nowogrodek et de Brzesc-Litewski. Parmi ces villes, la plus considérable, après Wilna, est celle de *Minsk*, bien bâtie, et sise sur la rivière de la Swislocz. Sa population peut monter à vingt mille habitans. Elle est aujourd'hui capitale du gouvernement, comme elle fut jadis celle du palatinat. On y remarquait autrefois deux châteaux qui n'existent plus; on y compte dix églises catholiques, parmi lesquelles la cathédrale, ornée depuis 1796 par le premier évêque du diocèse de Minsk, Jacques Dederko; elle présente un beau coup d'œil. Au mois de mars 1818, époque périodique de la réunion des citoyens pour traiter leurs affaires, on y célébra avec une pompe extraordinaire une cérémonie funèbre en l'honneur de Kosciuszko, décédé en 1817, en Suisse; le président Haraburda prononça à cette occasion un discours remarquable. On y voit aussi quelques églises grecques et une synagogue. Le gymnase, fondé en 1773, y est sur un pied très-respectable. En 1812, le maréchal Davoust y fit son entrée le 8 juillet; les habitans de la ville donnèrent alors les preuves les plus honorables et les plus touchantes de leur patriotisme. On y créa même un journal, la *Gazette de Minsk*, sous la direction du préfet du gymnase Brodowski; mais, après la retraite désastreuse des armées françaises, il cessa de paraître. Le jour de la Saint-Joseph, qui est celui où se règlent entre les nobles leurs affaires particulières (*kontrakty*), attire à Minsk une réunion brillante : on y vient des environs et même de contrées éloignées. La salle de théâtre est grande et belle.

Au midi de Minsk se trouve le bourg de *Koydanow*, mémorable par la défaite, en 1221, des Tatars, par le duc de Lithuanie Skirmund.

C'est à une distance de treize milles de Minsk que les voyageurs traversent la petite ville de *Boryssow*, sur la Bérézyna, où l'on voyait deux châteaux; aujourd'hui on y aperçoit encore une tête de pont. Borys Ginwillowicz, duc de Poloçk, bâtit cette ville. Sous le règne de Sigismond Ier, elle fut le point de réunion pour l'expédition de Moskou en 1513. En 1655, les Moskovites s'emparèrent du fort de Boryssow. Cependant, en 1812, cette contrée fut témoin des événemens les plus mémorables; ce fut non loin de là, près du village *Studzianka* et *Zaniwki*, qu'eut lieu ce passage terrible de l'armée française en retraite, commandée encore en personne par Napoléon. Les Polonais, alors sous les ordres des généraux Dombrowski, Kniaziewicz et Zaïonczek, y donnèrent les preuves de la plus grande intrépidité.

Quant aux autres endroits remarquables de ce palatinat, nous indiquerons les suivans :

Smilowicze, bourg considérable, appartenant autrefois aux Oginski, actuellement aux Moniuszko.

Radoszkowicze, bourg assez considérable, sur le grand chemin, entre Minsk et Molodeczno.

Mozyr, chef-lieu du district du même nom, avec un ancien château sur le Prypec, mémorable par la défaite des Lithuaniens par les Tatars, en 1227.

Rohaczew, sur le Dniéper, anciennement chef-lieu du district de Rzeczyça.

Zaslaw, appartenant à la famille Przezdziecki. Il y avait jadis une imprimerie.

Sienkow, maison de campagne, dans une position charmante, appartenant à la famille Chmara. Elle se trouve située près du grand chemin, conduisant de Minsk à Wilna.

Homel, aujourd'hui dans le gouvernement de Mohilew, donnée au chancelier de Russie Roumiantzoff. Cette petite ville a depuis lors pris un développement remarquable.

Ihumen, bourg peu considérable, aujourd'hui chef-lieu du district du même nom.

Cholopienicze, avec des écoles de district.

Bobruysk, autrefois avec un château élevé sur la Bérézyna, possédait les écoles du district; en 1811, elles ont été transportées à Molodeczno, par les soins du sénateur Michel

Oginski, par suite du projet conçu en 1810 par le gouvernement de Saint-Pétersbourg de faire de Bobruysk une forteresse qui est aujourd'hui une position très-redoutable. Dans la campagne de 1812, la garnison russe, commandée par le général Ighnatiéff, y fut bloquée parles troupes polonaises aux ordres du général Dombrowski.

Touchant presque au terme de notre voyage en Lithuanie, il nous reste encore à parcourir quatre palatinats de ce grand-duché. Commençant par le plus septentrional, nous visiterons d'abord celui de Poloçk.

PALATINAT DE POLOÇK.

Formant anciennement un duché indépendant, qui s'étendait sur les deux bords de la Dzwina, et arrosé par la Dryssa, l'Uswiata, la Polota, la Dzisna, la Ula, ce pays entra sous la domination de la Lithuanie en 1219, à l'époque où un duc russien y fut tué par les Tatars. Après l'envahissement de ce duché par les Moskovites, en 1564, il présentait l'aspect d'un pays sauvage (1), au point que, lorsque le roi Étienne Batory alla reconquérir pour la Pologne ses anciennes possessions, son armée dut s'y frayer des chemins à chaque marche. Depuis 1500, ce duché a pris le titre de palatinat, mais il ne fut point partagé en districts. La plus grande partie de son territoire ayant été envahie par ordre de Catherine II, en 1772, par le premier partage de la Pologne, on en forma le gouvernement de Witebsk.

Les villes qui nous intéressent le plus dans ce palatinat sont les suivantes :

Poloçk, sur la Dzwina, qui y reçoit les eaux de la Polota, possédait autrefois deux châteaux, et se trouvait entouré de forts remparts. Cette ville, passant, en 1219 avec tout le duché, sous la domination de la Lithuanie, se trouva envahie, en 1564, par les Moskovites, sur lesquels le roi Étienne Batory la reconquit en 1579; il y autorisa en même temps l'entrée des Jésuites, et leur collége, en 1812, reçut de l'empereur Alexandre le titre d'Académie; mais les intrigues de cette congrégation, qui bouleversait la Russie, forcèrent ce prince, en 1820, à la chasser de tout l'empire. A cette époque, l'Académie passa entre les mains des Piaristes, avec le titre d'école du district. Aujourd'hui Poloçk est le chef-lieu du district du gouvernement de Witebsk. En 1812, le brave général Gouvion-Saint-Cyr y trouva son bâton de maréchal d'empire.

A l'ouest de Poloçk, on rencontre sur la route le bourg de *Dzisna,* situé au confluent de la Dzisna dans la Dzwina. Son ancien château fut fondé par le roi Sigismond-Auguste. Actuellement ce bourg est le chef-lieu du district du même nom, dans le gouvernement de Minsk.

Lepel, entouré des lacs, bourg et château fondés par Sigismond-Auguste. Actuellement c'est le chef-lieu du district du même nom, dans le gouvernement de Witebsk.

Ula, jadis château-fort. Les Moskovites s'en emparèrent, mais en 1568 il fut repris par l'armée polonaise, commandée par le prince Roman Sanguszko, vice-grand-général de Lithuanie.

Czaszniki, sur la Ula, mémorable par une victoire remportée en 1564, par les Polonais sur les Moskovites. En 1812, elle fut témoin d'un combat très-vif entre les Moskovites et les Français.

Dryssa, sur la Dzwina, fameux par un camp retranché des Russes en 1812.

Susza, au milieu d'un lac, avec un fort autrefois très-important.

Turowla, Sitno, Koziany, Niszcerda, Oswiey, cités par Swiencki, dans sa *Description de l'ancienne Pologne,* méritent une mention. Depuis 1772, tous ces endroits sont enclavés dans le gouvernement de Witebsk.

En quittant l'ancien palatinat de Poloçk, nous entrons dans celui de Witebsk, dont le territoire est devenu si célèbre depuis l'année 1812.

PALATINAT DE WITEBSK.

Originairement c'était un duché indépendant; mais dès que le grand-duc Olgerd eut épousé Julianne, fille du duc de Witebsk, il passa sous la domination lithuanienne. Dès 1500, ce duché prit le titre de palatinat, et il

(1) Neugebauer, p. 677, cité par Swiencki, t. II, p. 232.

le conserva jusqu'en 1772, époque à laquelle Catherine II, envahissant ce pays, remplaça cette dénomination par celle de gouvernement de Witebsk. Comme ancien palatinat, il se composait des deux districts, Witebsk et Orsza. En commençant par le premier de ces districts, nous y voyons, comme la ville la plus considérable, *Witebsk,* peuplée de quinze mille habitans. Elle est située sur les deux rives de la Dzwina, qui y reçoit le tribut de la Witeba. Aujourd'hui on y compte quinze églises, dont trois catholiques, dix des Grecs-Unis, et deux des Grecs-Orientaux. Son gymnase est considérable. En 1396, Swidrygello, frère de Wladislas-Jagellon, uni aux chevaliers porte-glaives, s'empara de cette ville et de son château, mais bientôt le vaillant Witold les reprit avec Swidrygello, qui ne put lui échapper. En 1624, l'archevêque de Poloçk, le martyr Josaphat Koncewicz, y fut massacré par les Desunites. En 1812, Witebsk fut le théâtre d'un des événemens de cette mémorable campagne.

Au nord-est de Witebsk est *Wieliz,* chef-lieu du district du même nom, avec cinq mille habitans. Sous Étienne Batory, le grand Zamoyski reprit cette ville sur les Moskovites, après des marches audacieuses exécutées depuis Witebsk par des chemins impraticables.

Parmi les autres endroits, les suivans méritent une mention :

Uswiata, avec un ancien château aujourd'hui en ruines, reconquis sur les Moskovites en 1580.

Ostrowno, sur la Dzwina, avec une église fondée par le roi Sigismond-Auguste, en mémoire de son heureuse campagne contre les Moskovites. En 1812, l'armée française s'y couvrit de gloire.

Suraz, sur la Dzwina, actuellement chef-lieu du district du même nom.

Iezierzyszcze, avec un château sur le lac du même nom, d'où sort la rivière d'Obola. En 1566, Stanislas Paç y remporta une grande victoire sur les Moskovites (1).

(1) Ce bourg se trouve placé dans la *Description de l'ancienne Pologne* par T. Swiencki, sous le palatinat de Poloçk; nous le rapportons sous celui de Witebsk, d'après la carte autographe de la Pologne, du savant J. Lelewel.

C'est sur le chemin de Smolensk à Minsk que l'on trouve *Dubrowna,* petite ville située sur le Dniéper, et qui est mémorable par une victoire complète où le roi Sigismond Ier, ayant à la tête de ses armées le grand-général de Lithuanie Constantin, prince Ostrogski, défit, le 8 septembre 1514, quarante mille Moskovites aux ordres de leur tzar Ivan Vasiliévitsch. En 1812, ce même endroit fut témoin d'événemens non moins extraordinaires, mais avec des résultats bien opposés, dans la cause gallo-polonaise.

En descendant le cours du Dniéper, le voyageur découvre d'abord *Orsza,* ville assez considérable, actuellement chef-lieu du district du même nom, dans le gouvernement de Mohilew. Ensuite *Szklow* et *Bychow,* avec les anciens châteaux fortifiés par leur propriétaire, le célèbre Jean-Charles Chodkiewicz. Après le premier partage de la Pologne, en 1772, le favori de Catherine II, Potemkine, fut mis en possession de ces terrres.

Nous nommerons encore ici les bourgs de *Bobr,* de *Gzereia,* de *Kopys,* de *Horki* et de *Bialynicze,* qui se trouvaient dans ce palatinat, comme ils sont aujourd'hui dans les gouvernemens de Mohilew et de Witebsk. Bialynicze possédait autrefois une imprimerie.

L'importance que s'est acquise la ville de *Mohilew,* sur le Dniéper, exige une mention plus détaillée : située à cinquante milles de Wilna, elle était autrefois chef-lieu de district. Mais depuis 1772, cette ville est devenue la capitale du gouvernement de ce nom, et le siége des archevêchés catholique et grec. Elle a quinze églises, dont deux catholiques, et nombre de belles maisons. Sa population s'élève à quinze mille habitans. Elle commerce avec Riga, Kœnigsberg, Dantzig et Odessa. L'ancien collége des Jésuites y fut fondé par Alexandre Gosiewski, palatin de Smolensk. En 1654, cette ville fut reprise sur les Moskovites. Dans un combat qu'il y livra, Charles XII fut légèrement blessé. Envahie en 1772, dans le premier partage de la Pologne, par Catherine II, cette ville fut réoccupée en 1812 par les Polonais aux ordres du prince Joseph Poniatowski; mais une retraite désastreuse ne leur permit pas de s'y maintenir long-temps. Aujourd'hui la ville de Mohilew est désignée

comme quartier-central-général de l'armée russe, dite *armée de l'Ouest*. Le gymnase de Mohilew est considérable. Depuis 1824, ce gymnase et celui de Witebsk, avec toutes les autres écoles qui se trouvent dans ces deux gouvernemens, furent détachés de l'université de Wilna, et annexés à celle de Saint-Pétersbourg. Depuis 1828 les écoles de ces deux gouvernemens restent sous la curatelle d'un fonctionnaire particulier (1).

PALATINAT DE MSCISLAW.

Connu d'abord sous le titre de duché, et gouverné par Simon Linguenis, frère de Wladislas-Jagellon. Les fils du premier, Michel et George Linguenicz, succédèrent à leur père; mais après leur mort, ce duché fut converti en palatinat sous le titre Mscislaw, titre qu'il conserva jusqu'à l'année 1772. Il ne fut point divisé en districts. D'après Bielski, cité par Swiencki, ce palatinat, en 1763, contenait deux mille trois cent vingt-trois maisons. Ces contrées sont très-boisées et marécageuses. Nous ne nous arrêterons qu'aux villes suivantes :

Mscislaw, autrefois chef-lieu du palatinat, comme il est, depuis 1772, celui du district du même nom, dans le gouvernement de Mohilew. Cette ville, située sur la Soje, qui porte ses eaux dans le Dniéper, a aujourd'hui cinq mille habitans; des écoles tenues par les Bernardins; six églises grecques, deux catholiques, et une dans la banlieue. En 1386, le grand-duc Witold y défit les armées de Swiatoslaw, duc de Smolensk, et celles commandées par Wigund, duc de Trubetsch.

Krasnopolé et *Radziwilow*, deux bourgs situés autrefois sur les frontières du palatinat de Smolensk.

Krzyczew, avec un ancien château, actuellement en ruines.

Andruszow, village situé sur la rivière de la Gorodnia, entre Smolensk et Mscislaw, est mémorable par un traité de paix entre la Pologne et la Moskovie, conclu le 30 janvier 1667, qui établissait une trêve de treize années. En 1686, sous le règne de Jean Sobieski, le honteux traité dit de Grzymultowski céda ces contrées, mais sa ratification n'en fut arrachée qu'à la diète de 1768, lorsque le favori de Catherine, Stanislas-Auguste Poniatowski, occupa le trône des Piasts. L'ancien palatinat de Mscislaw est fondu aujourd'hui dans le gouvernement de Mohilew.

Empressons-nous de quitter ces contrées de triste mémoire, et entrons dans le dernier palatinat du grand-duché de Lithuanie, où les reflets d'une gloire passée ranimeront la monotone description des villes et villages que nous avons laissés en arrière.

PALATINAT DE SMOLENSK.

Cette ancienne province, gouvernée jadis par des ducs indépendans, le fut, du temps de Wladislas-Jagellon, par le duc russien Swiatoslaw. Ce dernier prit les armes, en 1386, contre Witold, mais fut défait près de Mscislaw, et tué sur le champ de bataille. Son fils, George Swiatoslawitsch, eut en outre le malheur d'être fait prisonnier de guerre. Le vainqueur eut la générosité de le rendre à la liberté en le maintenant dans la possession du duché, sauf le serment de fidélité qu'il prêta entre les mains de Witold. Toutefois, en 1396, George se révolta contre son protecteur, et Witold fut forcé de lui déclarer la guerre. Battu sur tous les points, George ne trouva son salut qu'en se réfugiant à Riazan. Depuis cette époque toute la province de Smolensk fut incorporée à jamais à la Lithuanie, et son premier gouverneur fut Boreykowicz, dont la famille Chodkiewicz, et dans la suite celle des Chodzko, tirent leur origine. En 1403, George tenta encore une fois de revendiquer son duché; il occupa même la ville de Smolensk, mais il ne put s'y soutenir, et, contraint de fuir à jamais ces contrées, il alla terminer ses jours en Hongrie. D'après l'historien Bielski, Smolensk fut converti en palatinat dès l'année 1430, et rattaché à jamais à la Pologne par l'union de 1569. Par le traité illégal de 1686, Smolensk fut cédé à la Moskovie, sauf les deux arrondissemens de Sievez et de Newel, qui ne furent envahis par Catherine II qu'en 1772.

(1) Voy. l'*Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie*, par J.-H. Schnitzler. Paris et Strasbourg, 1829.

La plus grande partie de la noblesse de ce palatinat s'étant retirée dans ceux de Troki ou de Wilna, après ce traité de 1686, ce fut à Wilna qu'on choisissait les nonces aux diètes et les députés au tribunal de Lithuanie. En 1418, dans la bataille de Grunewald, les Smolensciens, enflammés par la présence du roi Wladislas-Jagellon, firent des prodiges de valeur. Ce palatinat se composait de deux districts : Smolensk et Starodub.

Smolensk, autrefois capitale du duché, ensuite celle du palatinat, et aujourd'hui enfin celle du gouvernement de Smolensk, de l'empire de Russie, est une ville grande, commerçante et peuplée, située sur la rive gauche du Dniéper. D'après les anciens historiens polonais, cette ville comptait huit mille maisons et deux cent mille habitans, dont quarante mille hommes propres à porter les armes. Entourée d'une muraille d'une épaisseur extraordinaire, elle était défendue par cinquante-deux bastions (1). En 1386, cette ville, avec toute la province, fut incorporée à la Lithuanie. En 1441, les habitans de Smolensk, après avoir tué le grand-duc de Lithuanie Sigismond, voulurent avoir pour leur maître George Linguénius, duc de Mscislaw; mais Kasimir-le-Jagellon, qui gouvernait alors la Lithuanie, confia à Gastold le soin de réprimer cette rébellion; et Smolensk éprouva alors le sort d'une ville révoltée. En 1500, le tzar Ivan Vasiliévitsch assiégea Smolensk; mais la bravoure des généraux lithuaniens George Paç et Nicolas Sollohub, fit échouer son entreprise. En 1514, la trahison célèbre de Michel Glinski livra de nouveau Smolensk aux Moskovites, qui en restèrent maîtres pendant près d'un siècle. En 1609, au mois de septembre, le roi de Pologne Sigismond III, à la tête de l'armée polono-lithuanienne, assiéga cette ville. Mikhaïl-Boryssovitsch Sehin (2) la défendit alors, à la tête de quarante mille hommes de garnison, pendant vingt mois; mais dans la journée du 13 juin 1611, le Polonais Bartholomée Nowodworski, chevalier de Malte, parvint à faire sauter une partie des remparts; et Dorostoyski, entrant à la tête de la garde par cette ouverture, détermina la reddition de la ville, qui rentra ainsi au pouvoir des Polonais. Sehin se défendit de son côté avec une vaillance extrême; mais il se vit obligé de se rendre à Jacques Potocki. On porte à soixante-dix mille le nombre des habitans tués dans cette affaire. A cette époque, Sigismond III y installa les jésuites. En 1632, après la mort de ce roi, cent mille Moskovites, commandés par Sehin, vinrent assiéger de nouveau la ville de Smolensk; mais la fermeté et le courage du commandant polonais Stanislas Woiewodzki, noble podlaquien, arrêtèrent les premières attaques des assiégeans. Au bout de quelques jours, la coopération du prince Christophe Radziwill, et enfin l'arrivée du nouveau roi de Pologne, Wladislas IV, à la tête de vingt mille hommes, contraignirent le Moskovite Sehin à se soumettre aux Polonais. Le traité du 29 septembre 1634, signé près de Wiazna, confirma à jamais la possession de Smolensk à la Pologne. Wladislas IV y fonda un évêché catholique, dont Pierre Parczewski fut nommé le premier évêque, et le dernier fut le célèbre littérateur Naruszewicz, évêque de Luçk. En 1654, le tzar Alexis Mikhaïlovitsch déclarant la guerre à la Pologne, s'empara de Smolensk et de son palatin Philippe Obuchowicz. Les Moskovites portèrent alors leurs armes jusqu'au fond de la Lithuanie. Depuis, ce que le traité d'Andruszow signé en 1667 sous Jean-Kasimir, avait cédé; ce qu'un autre traité signé illégalement par Grzymultowski, en 1686, sous Jean Sobieski avait osé confirmer, la pusillanimité de Stanislas-Auguste, en 1768, n'hésita pas à l'approuver officiellement, et Smolensk fut perdu pour la Pologne. Dans la mémorable campagne de 1812, il était réservé aux troupes polonaises commandées par le prince Joseph Poniatowski, de revendiquer le patrimoine de leurs ancêtres; les Polonais furent les premiers qui se trouvèrent sur les remparts de Smolensk, arrosés de leur sang et de celui du général Michel Grabowski, dont les mânes honorent aujourd'hui l'antique cité. La retraite de Napoléon fit rentrer de nouveau cette ville sous la puissance des tzars. Actuel-

(1) Kobierzycki, p. 82, Piasecki, p. 311, auteurs contemporains de Sigismond III, cités par Swiencki, t. II, p. 241.

(2) Selon Nestesuranoï, auteur russe, *Sehin* est appelé *Schtschokine.*

lement Smolensk est le chef-lieu du gouvernement du même nom, composé de douze districts, qui sont : Bieloï, Sytschewka, Gjatsk, Ioukhnove, Wiasma, Dorogobouje, Doukhovstschizna, Poriétsché, Smolensk, Krasnoï, Ielna et Roslawl.

Starobud, autrefois et aujourd'hui encore chef-lieu du district du même nom, mais qui maintenant fait partie du gouvernement de Czerniechow (Tschernigove).

Nous avons atteint les dernières limites de la Lithuanie. Arrivés ainsi au terme de notre voyage géographique, le chapitre suivant nous fera connaître la langue et la grammaire lithuaniennes.

CHAPITRE XIII.

De la langue lithuanienne, et principalement du dialecte samogitien.

Les provinces que nous avons décrites dans le chapitre précédent sont en partie habitées par une race particulière, dont les *Lettons* en Livonie, les anciens *Kourons* ou Kourlandais, les *Lithuaniens,* les *Zamaïtes* ou Samogitiens, et toutes les anciennes tribus de la Prusse-Orientale, forment des branches collatérales.

Les recherches ultérieures des savans jetteront sans doute une nouvelle lumière sur l'identité d'une foule de termes qu'un Grec ou un Romain comprendrait chez les Lithuano-Samogitiens ; il existe même dans cette langue beaucoup de mots gothiques ou scandinaves.

Comment les langages de la Grèce et de la Scandinavie, des Romains et des Scythes, se trouvent-ils mêlés ensemble dans la bouche de ces habitans, si peu connus dans les fastes du monde ?

Observons d'abord qu'il a certainement existé une langue universelle pour les colonies asiatiques en Europe, une *langue japhétique* qui, par une suite de la disposition primitive des nations européennes, s'est partagée en plusieurs idiomes, devenus à leur tour des langues-mères, telles que le grec, le slavon, le gothique, le celte. De ce principe reconnu par les antiquaires et les philologues du Nord, il suit qu'il peut se rencontrer dans deux dialectes japhétiques, comme par exemple le latin et le lithuanien, des traits de ressemblance, soit pour les mots, soit pour la syntaxe, sans qu'on puisse en conclure aucune communication directe entre les peuples qui s'en servent. Ces ressemblances peuvent être des restes de la langue primitive parlée par les premiers descendans de Japhet, et qui n'était pas plus du celte que du gothique ou du grec.

Quoi qu'il en soit, et avant que les écrivains d'origine lithuanienne, samogitienne ou enfin polonaise, nous initient dans leurs recherches faites sur les lieux, nous allons transcrire un petit glossaire des mots lithuaniens, et principalement du dialecte samogitien, tel qu'il se trouve dans la première édition de cet ouvrage (1). Feu Malte-Brun le devait au professeur de l'université de Wilna, Zacharie Niemczewski, qui faisait alors un voyage scientifique dans l'étranger.

Dieu, *Diévas* (Diévace). En persan *Dio*, et en latin *Deus*.
Ciel, *Dangus* (Dangouce). . . . . .
Soleil, *Saule* (Saoulé). En latin et en gothique, *sol*.
Lune, *Miénu* (Miénou). En grec *ménê*, en gothique *mâne*.
Feu, *Ugnis* (Ougnice). En latin *ignis*.
Eau, *Wandu* (Vandou). En danois *vand*.
Jour, *Diénas* (Diénace). En latin *dies*.
Nuit, *Naktis* (Nactice). En latin *nox*, en allemand *nacht*.
Foudre, *Perkunas* (Perkounace). C'est du slavon.
Homme (2), *Zmogus* (Jmogouce). . . . . .
Homme(3), *Wiras* (Virace). En latin *vir*.
Femme, *Zmona* (Jmonâ). . . . . .
Père, *Tiewas* (Tiévace). En grec *theios*, en espagnol *tio*, en anglais *tie*, oncle.
Mère, *Motina* (Motinâ). En danois *moder*, en latin *mater*, etc.
Fils, *Sunus* (Sounoucé). En allemand *sohn*, etc.
Fille, *Duktie* (Douktié). En grec *thugater*, en allemand *tochter*.

(1) Seulement, après le mot samogitien, nous avons ajouté entre parenthèses sa valeur d'après la prononciation française. Dans la conjugaison et la déclinaison qui suivent, nous avons aussi donné aux mots l'orthographe qu'exige cette prononciation.

(2) Au physique. — (3) Au moral.

Frère, *Brolis* (Brolice). En danois *broder*, et en diminutif *brolille*.

Sœur, *Sessou* (Cessou). En allemand *Sckwéster*.

Nom, *Wardas* (Vardace). . . . . .

Mot, *Zodis* (Jodice). . . . . .

Corps, *Kunas* (Counace). En grec *Kômos*, le tronc, chez Eustathe.

Dent, *Dantis* (Dantice). En latin *dens*, etc.

Œil, *Akie* (Akié). En latin *acies*, la vue.

Front, *Kakta* (Kakta). . . . . .

Nez, *Nosis* (Nossice). En latin *nasus*, etc.

Bouche, *Burna* (Bourna) . . . . . .

Cœur, *Szirdis* (Schirdice). . . . . .

Genou, *Kialis* (Kialice). En grec *skelos*, la jambe.

Pied, *Koye* (Coyé). En grec *kolon*, chez Euripide.

Pain, *Duna* (Doûna). Je le crois *finnois*.

Couteau, *Peylis* (Peïlice). En danois *peil*, flèche.

Cognée, *Kirwis* (Kirvice). . . . . .

Arbre, *Médis* (Médice). . . . . .

Pierre, *Akmu* (Acmou). En grec *akmôn*, une enclume, un objet qui résiste.

Or, *Auksas* (Aouxace). . . . . .

Bœuf, *Jautis* (Ioutice). En latin *Jumentum*.

Cheval, *Arklis* (Arclice). . . . . .

Chien, *Szunis* (Schounice). Imitatif.

Chienne, *Kale* (Calé). Diminutif de *canis*.

Chat, *Katié* (Catié). En danois *kat*, etc.

Coq, *Gaydis* (Gaïdice). En danois *gale*, chanter comme un coq.

Oie, *Zansis* (Jeansice). En allemand *gans*, en grec *chén*.

Poisson, *Zuwis* (Jouvice). . . . . .

Lièvre, *Zuykis* (Souïkice). En anglais *swift*, rapide.

Anguille, *Unguris* (Oungourice). En latin *anguis*.

Être, *Butie* (Boutié ou Bouti). . . . . .

Avoir, *Turiétie* (Touriétié ou Tourieti). . . . . .

Aller, *Eyti* (Eïti). En grec *eîmi*, je vais.

Donner, *Dutie* (Doutié). En grec *dou*, donne.

Voir, *Matiti* (Matiti). . . . . .

Se rappeler, *Atminti* (Atminti). En danois *ad minde*, en mémoire.

Méchant (adj.), *Pyktas* (Pyctace). En celte *pik*, piquer.

Bon, *Giaras* (Guiarace). En grec *geras*, honneur, *geraos*, honorable (1).

Grand, *Didis* (Didice). En grec *dios*, divin, *Dis*, Jupiter, l'air.

Petit, *Mazas* (Majeace). En français *mazette*, peut-être d'une racine celtique.

Noir, *Iudas* (Ioudace). En grec *ioeidês*, noir, pourpre très-foncé.

Vert, *Zalis* (Jealice). . . . . .

Bleu, *Miélinas* (Miélinace). En grec *mélas*, *mélanos*, noir, bleu-foncé.

Blanc, *Baltas* (Baltace). En ancien gothique, *balder*, le dieu lumineux.

Pesant, *Sunkus* (Sounouce). En danois *sunken*, coulé à fond, participe du verbe *synke*, anciennement *siunke*.

Léger, *Lengus* (Lingouce). En latin *levis*, léger, *lenis*, doux, etc.

Prompt, *Graytas* (Graïtace). En grec *krataipous*, qui a les pieds robustes.

Les mots, dans cette liste, qui ne correspondent à aucun mot des langues qui nous sont un peu familières, ou du moins connues, ont sans doute quelque rapport avec les idiomes finnois. Outre ces mots fournis par Z. Niemczewski, nous avons trouvé dans *Michalon* un passage où cet auteur assure que les substantifs latins *aer*, *ros*, *aurora*, *semen*, *linum*, *avena*, *pecus*, *ovis*, *rota*, *corbis*, *callis*, etc.; les adjectifs *levis*, *tenuis*, *juvenis*, *senis* (de *senex*); les participes *tractus*, *versus*, *sutus* et *merctus* ou *mersus* avec leurs composés, et les numériques *primus*, *unus*, *duo*, *tres*, *quator*, *quinque*, *sex*, *septem*, signifient précisément la même chose en lithuanien (2). Nous allons mettre à présent sous les yeux des savans un échantillon de la grammaire de cette langue.

(1) J'aurais pu rapprocher plus ces deux mots, si, en adoptant le dialecte corrompu des Grecs modernes, j'eusse écrit les sons grecs ainsi, *giraos*.

(2) Michal. *Fragmina*, p. 23 de l'édit. de Grasser, ou dans la *Polonia Elzevir*, p. 265.

Conjugaison du verbe BOUTIÉ, *être.*

Près. Ind. — Ach essou, je suis; *tou essi,* tu es; *ance ir,* il est (*is*, celui, en latin; *er*, est, en danois); *mess essam,* nous sommes; *ious essat,* vous êtes (*you*, vous, en anglais); *ani ira,* ils sont; *anos ira,* elles sont.

Imparfait et *parfait-prétérit. — Bouvaou,* je fus; *bouvaï, bouva;* plur. *bouvame, bouvate, bouvá.* (C'est évidemment de la même racine que le *fui, fuimus*, etc., des Latins.)

Parfait.— Essou bouvis, au masculin; *essou bouvousi,* au féminin. Voyez le participe ci-dessous.

Imparfait fréquentatif. Boudavaou, j'étais souvent; *boudavaï, boudava*, plur. *boudavame, boudavate, boudavá.*

Futur.—Boussiou, je serai; *boussi, bouss;* pl. *boussem, boussete, boussé.*

Dans tous ces temps de l'indicatif, on remarque une certaine ressemblance avec la forme des verbes latins et grecs, surtout dans la première et seconde personne du pluriel, ainsi que dans la seconde du singulier; mais la troisième du singulier et du pluriel du présent est de l'ancien gothique tout pur.

Impératif.—Bouk, sois; *tégoul bouss,* qu'il soit; *boukième,* soyons; *boukiete, tégoul bousse.*

Présent du subjonctif.— Kad boussu, que je sois; *kad boussié, kad bousse;* plur. *kad boussmi, kad bousstié, kad bousse.* (Le *kad* de ce mode ressemble bien au *quod* conjonctif des Latins.)

Futur du subjonctif. — Bouciou, je serais et ainsi de suite comme le précédent.

Participes. — Essas, celui qui est; *esanti,* celle qui est; *bouviss,* celui qui a été; *bouvoussi,* celle qui a été; *boussis,* celui qui sera; *boussenti,* celle qui sera. Ces participes sont très-bien formés, et donnent à la langue samogito-lithuanienne un avantage très-réel.

Nous ne donnerons pas toute la conjugaison du verbe *touriétié,* avoir; nous observerons seulement que ce verbe est plus complet que celui d'*être* et parfaitement régulier. Il a un imparfait *touriedavaou,* j'avais, etc., et un parfait-prétérit, ou si l'on veut un second *aoriste* grec; *touriéyaou,* j'eus; *tourieyètié, tourieyé;* plur. *tourieyom, tourieyote, tourieyo.* Il y a un autre parfait, *essou tourieis,* j'ai eu, ou littéralement *je suis ayant eu;* car *tourieis,* fém. *tourieioussi,* est un participe actif de ce même verbe, et signifie : qui a eu. Ce participe a son corrélatif au passif, *touriétass,* fém. *touriéta,* que l'on a eu ou eue. Certes, voilà deux participes très-utiles à la concision et à l'élégance du style, et qui manquent aux langues les plus cultivées et les plus célèbres.

La langue samogitienne possède encore un autre avantage. Presque tous les verbes, au moyen d'une certaine inflexion finale, prennent un caractère presque semblable à celui que les grammairiens latins désignent par le terme de *verba prægnantia.* Nous n'en citerons que deux exemples :

Skaïtiti, lire. —*Skaïtidinnti,* faire lire.
Valguiti, manger. — *Valguidinnti,* faire manger.

Mais c'est surtout par ses déclinaisons que cette langue ressemble au grec dorien et éolien, de la manière la plus frappante. Voici deux exemples ou *paradigmes,* dans lesquels l'article, le nom et un adjectif sont déclinés ensemble.

DÉCLINAISON DU MASCULIN.

Singulier.

Nominatif.	*Tass jmogouss guiarass;* cet homme brave.
Génitif.	*Tô jmogouss guiara.*
Datif.	*Tam jmogou guiarâm.*
Accusatif.	*Tan jmogou guiara.*
Vocatif.	*O jmogouss guiarass.*
Ablatif.	*Toumi jmogoumi guiarou.*
Locatif.	*Tame jmogouyé guiaramé,* c'est-à-dire *dans* cet homme brave.

Pluriel.

Nominatif.	*Tié jmoness guiari;* ces hommes braves.
Génitif.	*Toun jmoniou guiarou.*
Datif.	*Tiéms jmoniens giariems.*
Accusatif.	*Tass jmonouss guiaras.*
Vocatif.	*O jmonès guiari.*
Ablatif.	*Tiémis jmoniémis guiaraïs.*
Locatif.	*Toss jmoniouse guiarouss.*

DÉCLINAISON DU FÉMININ.

Singulier.

Nominatif.	*Ta jmôna guiarâ;* cette femme brave ou bonne.
Génitif.	*Tass jmonôs guiarass.*
Datif.	*Taï jmonaï guiaraï.*
Accusatif.	*Tan jmonâ guiâra.*
Vocatif.	*O jmòna guiâra.*
Ablatif.	*Tâ jmonâ guiâra* (1).
Locatif.	*Toié jmonoïe guiaroié,*

Pluriel.

Nominatif.	*Tass jmonass guiarass.*
Génitif.	*Toun jmonou guiarou.*
Datif.	*Tamss jmonamss guiaramss.*
Accusatif.	*Tass jmonâs guiârass.*
Vocatif.	*O jmonass guiarass.*
Ablatif.	*Tomiss jmonomiss guiaramiss.*
Locatif.	*Toss jmonose guiaross.*

Les traits de ressemblance que ces déclinaisons offrent avec celles du grec et du latin, sont trop frappans et trop nombreux pour ne pas être aperçus au premier coup d'œil par tous ceux qui connaissent ces deux langues savantes. L'article du nominatif, du génitif et de l'accusatif, c'est-à-dire des cas les plus essentiels du mot, sont pris du grec ancien avec très-peu de changemens. Les premiers Grecs disaient : *tos, té, ton;* au lieu de *hos, hé, hon,* et c'est ce pronom qui, prononcé d'après le dialecte dorique et éolien, a formé les articles *tas* et *ta* du nominatif samogitien. Les inflexions du mot lui-même se retrouvent presque pour tous les cas dans les diverses déclinaisons de la langue grecque; par exemple, le génitif *tô jmogaous* est semblable à celui de plusieurs mots grecs, surtout d'après le dialecte dorien. Le datif du singulier, le nominatif et l'accusatif du pluriel ont encore une forme tout-à-fait grecque. Les ablatifs du pluriel sont à la fois semblables aux ablatifs latins et grecs.

Cet hellénisme induirait un antiquaire systématique, anglais ou français, à chercher l'origine des Lithuaniens dans la Grèce; mais nous allons nous prémunir d'avance contre toute hypothèse de ce genre, en observant que *l'article* et *l'adjectif* des mots samogitiens offrent au datif du singulier une des formes de l'ancien gothique ou scandinave : car les Goths terminaient leur datif en *om,* comme on voit encore par l'Edda islandaise et par les autres vieux écrits en cette langue.

Ce n'est pas encore tout. Le *septième* cas de la déclinaison samogitienne, qui exprime le sens de notre préposition *dans,* répond à peu près, pour l'usage, au septième cas des Russes, appelé *prépositif* par les grammairiens de cette nation (1); mais la forme en est grecque, au moins au pluriel.

La manière de former le comparatif et le superlatif est particulière à la langue samogitienne. De *piktass,* méchant, on fait *piktessniss* ou plutôt *piktesnis,* plus méchant, *piktiaousiss,* le plus méchant. De même *guiarass,* bon, forme *guiaressniss,* meilleur, *guiariaousis,* le meilleur. On peut rendre tous les adjectifs *déterminés,* en ajoutant la syllabe *is* qui paraît faire l'office d'un article; par exemple, de *piktass,* méchant, on fait *piktassis,* le méchant. Précisément comme les Danois font de *mand,* un homme, *manden,* l'homme. Cette singularité de la langue samogitienne la rapproche donc des idiomes gothiques.

Voilà les *faits* que nous livrons à la discussion des savans. Il est impossible de méconnaître dans cette langue, jusqu'ici peu connue, et qui de jour en jour devient moins familière aux Lithuaniens et aux Samogitiens eux-mêmes, il est impossible, dis-je, d'y méconnaître les élémens d'une langue européenne ou japhétique, collatérale des langues gothique, slavonne et grecque. Ces élémens précieux peuvent servir à lier ensemble les langues en apparence les plus différentes, à découvrir le fil subtil de leur parenté et à deviner la marche qui les a conduites à leur état moderne. Par exemple, l'origine et la dégénération du verbe *sum* ou *esse* se trouvent, je pense, évidemment démontrées par ce tableau parallèle :

Grec.	Latin.	Lithuanien.	Russe.	Gothique.
Eimi, je suis.	*Sum.*	*Ach éssou.*	*Ia iésme.*	*Iag er.*
Eis, tu es.	*Es.*	*Ton essi.*	*Toui esi.*	*Du est.*
Esti, il est.	*Est.*	*Jis ir.*	*On'iest.*	*Han er.*

(1) Ici nous craignons de n'avoir pas bien déchiffré le manuscrit de Z. Niemczewski, d'où nous tirons ces détails.

(1) Heym, *Gram. russe.* Riga, 1794.

Il est clair que le *sum* des Latins n'est qu'une abréviation d'un ancien présent qui a dû être *esum* ou *essum*, d'où vient naturellement l'infinitif *esse* en latin, ainsi que le présent *esou* en lithuanien, et le futur *esomai* en grec.

Le verbe *être* comprend, en samogitien comme dans beaucoup d'autres langues, les restes réunis de *deux* verbes incomplets. L'infinitif *bouti* qu'on prononce presque *vouti*, se retrouve dans le russe *bout'*, être, dans l'allemand, *bin*, je suis, et dans l'anglais *be*, prononcez *bi*, être. D'un autre côté les imparfaits, ou pour mieux dire, les aoristes de ce verbe samogitien, dans la première et seconde personne du pluriel, *bouvame, bouvate*, rappellent incontestablement le *fuimus, fuiste* du latin. Voilà donc encore un anneau d'affiliation bien reconnu entre les idiomes grecs et gothiques, entre les deux langues-mères du midi et du nord.

Nous ne saurions pas dire si la langue samogitienne offre quelques ressemblances avec les faibles et obscurs restes de l'idiome que parlaient les tribus celtiques, tribus nomadiques et sauvages, rejetées peu à peu vers les extrémités occidentales, et opprimées même dans une grande partie de la Gaule par les *Belges* ou *Welches*, de la race gothico-germanique. Par une ridicule exagération, par un charlatanisme manifeste et révoltant, par des prétentions universelles et par cela même indignes d'aucune attention, les Pelloutier, les Court de Gébelin et leurs obscurs copistes ont réussi à faire absolument mépriser dans l'Europe savante les antiquités celtiques. Mais en abandonnant l'absurde hypothèse de la *préexistence* d'une langue celtique imaginaire « *dans toute l'Europe* », et même, selon un des savans Bas-Bretons, « *dans tout l'hémisphère* boréal »; en se bornant modestement à rechercher, distinguer et coordonner les restes très-obscurs et très-mélangés des idiomes celtiques de la Bretagne, de l'Auvergne, du pays de Galles et de l'Irlande, les antiquaires bas-bretons pourront sans doute trouver quelque analogie entre leur langue chérie et celle des Lithuaniens. Nous offrons de bonne foi nos fragmens sur les mœurs et l'idiome de ces peuples aux discussions de ces antiquaires, en désirant plutôt qu'en espérant qu'ils se bornent à n'en tirer que des conclusions raisonnables.

L'origine de cette race à laquelle les Lettons, les Lithuaniens, les Kourlandais, les Samogitiens et les anciens Prussiens appartiennent, est une des questions les plus difficiles de l'histoire européenne. Ces peuples font-ils partie de la race des *Wendes* ou *Vénèdes*, les plus anciens habitans connus des bords méridionaux de la Baltique? Ou auraient-ils pris naissance par un mélange des Vénèdes, des Finnois-Estoniens et des Goths? Forment-ils une race tout-à-fait distincte, et dans ce cas doit-on considérer cette race comme la souche des *Hérules*, ou ceux-ci ne sont-ils que les conquérans gothiques de ces contrées? Ne serait-ce pas plutôt l'ancienne race *sarmatique*, collatérale des Scythes et alliée des Gètes, qui, repoussée peu à peu par les Slavons, se serait réfugiée dans ces contrées? Il est certain que les mots scythiques d'Hérodote et de quelques autres historiens grecs ne semblent se retrouver que dans les idiomes finnois, et peut-être aussi dans le lithuanien, comme Bayer l'a observé. Si les races finnoises sont les restes des Scythes, la race lithuanienne serait assez probablement un reste des Sarmates, et l'on retrouve ici en Prusse les *Galindiens* et les *Sudini* de Ptolémée, en Livonie les *Vendes*, et peut-être les *Iazyges* dans les *Iatzwinges* de la Podlaquie. Enfin le véritable nom des Samogitiens est dans leur langue, d'après l'orthographe des Polonais *zamaites*, prononcez *jamaitess*, et il signifie les habitans d'un *pays bas*, ce que la Samogitie est par rapport à la Lithuanie. Or, ce nom pourrait bien être le même que celui des Sarmates, ou, comme Denys le Périégète et Eustathe l'écrivent, des *Samates*. Cette dernière hypothèse exige qu'on regarde, contre une opinion jusqu'à présent très-commune, les Sarmates et les Slavons comme *deux races* distinctes; car la langue lithuanienne, telle que nous l'avons retracée, diffère extrêmement du polonais et du russe.

Tels sont les renseignemens que nous a transmis Malte-Brun, et avant lui le professeur Niemczewski.

Aujourd'ui que l'attention de plusieurs écrivains polonais est tournée vers des recherches profondes et critiques dans les fastes natio-

naux; aujourd'hui que les précieux travaux de l'illustre J. Lelewel et du savant X. Bohusz, sur les nations lithuaniennes, devienneut l'objet d'intéressantes discussions entre MM. Denis Paszkiewicz, Gaëtan Lubicz Niezabitowski et Ignace Onacewicz, il y a tout lieu d'attendre quelques lumières sur des temps si éloignés. Le premier de ces hommes distingués, D. Paszkiewicz, tout en s'occupant d'agriculture dans ses terres en Samogitie, consacre ses loisirs à la réunion des antiquités civiles, militaires et littéraires du pays qui l'a vu naître. Le second, G. L. Niezabitowski, Samogitien de naissance, voué aux travaux littéraires à Warsovie, est sur le point de livrer au monde savant le fruit de ses constantes occupations: c'est une Histoire de Lithuanie et de Samogitie, ainsi que des langues et des littératures de ces pays. Cet ouvrage doit paraître sous peu, en langue polonaise et en trois parties. Le troisième enfin, le judicieux et laborieux J. Onacewicz, occupant la chaire de statistique et de diplomatie, près de l'université de Wilna en Lithuanie, a déjà fait preuve de persévérance par la publication d'importans manuscrits du savant Jean Albertrandy, sur l'histoire de Henri de Valois, d'Etienne Batory, de Kasimir-le-Jagellon, de Jean-Albert et d'Alexandre. Dans ce dernier ouvrage, il annonce qu'il a réuni tous les matériaux nécessaires pour l'histoire de la Lithuanie, ainsi que pour celle du règne de Wladislas-Jagellon, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie et de toutes les Russies. En rendant justice aux travaux de ces écrivains, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner l'ouvrage du sénateur-palatin, prince Adam Czartoryski, auquel la Société des Amis des Sciences de Warsovie, dont il fait partie, a confié la publication de l'*Histoire des Jagellons*. Là figureront tous les matériaux tirés des archives publiques, et des trésors de sa riche bibliothèque de Pulawy, et la république des lettres attend avec la plus vive impatience le fruit des travaux auxquels ce citoyen consacre aujourd'hui ses loisirs. Des noms aussi avantageusement connus dans toute la Pologne, sont de sûrs garans de la manière dont sera traitée l'histoire d'un pays mal connu jusqu'à ce jour; et nous qui résidons à l'étranger, nous attendons leurs publications pour porter hors des frontières de notre patrie les annales authentiques de la Pologne ancienne et moderne.

CHAPITRE XIV.

LIVONIE ET KOURLANDE.

Avec quelques remarques sur les pays limitrophes.

En perdant la Prusse, les Polonais avaient reçu le premier avertissement de leur mauvaise fortune; ils se virent presque exclus de la mer, qui forme au nord la frontière naturelle de la Sarmatie; ils tournèrent leurs efforts vers la reprise totale de la Livonie, qui leur offrait quelques ports. Ils auraient dû se contenter de resserrer les liens qui unissaient la Kourlande à leur république, en laissant les Suédois en possession d'une province qui rendit ceux-ci voisins, et par conséquent ennemis des Moskovites; mais ni le système des alliances naturelles, ni l'utilité des frontières sagement circonscrites d'après les localités, ni enfin la nécessité d'établir des forteresses sur les points les plus exposés à une invasion, n'entraient dans la politique des Polonais du dix-septième siècle. L'établissement des Russes en Livonie plaça la Kourlande et la Lithuanie entière dans une situation qui en rendait la défense presque impossible. Jetons un coup d'œil sur l'histoire de ces contrées.

Les *Esthoniens* et les *Liwes* ou Livoniens sont d'origine finnoise; ceux-ci paraissent avoir été les plus anciens habitans de la Livonie maritime et de la Kourlande proprement dite. Les *Lettons* sont évidemment la même nation que les *Lithuaniens*, leur langage et leurs mœurs le prouvent; mais leur origine est incertaine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Lettons, tant en Livonie qu'en Kourlande, ont eu constamment des querelles avec les *Liwes*, qu'ils ont peu à peu opprimés et forcés à adopter la langue lettonne ou lithuanienne, du moins pour le service divin. Il reste aujourd'hui fort peu de Liwes, ils sont confondus avec les Lettons.

C'est de ces deux races que se compose la

masse du peuple, dans les provinces de Kourlande, de Livonie et d'Esthonie. Courbés sous le même joug, ils conservent encore, de part et d'autre, leur orgueil national et leur haine héréditaire; ils contractent rarement des mariages ensemble; leur aversion mutuelle se manifeste même dans les couleurs de leurs habillemens : un Esthonien porte toujours du brun, un Lettonien ne quitte jamais le gris.

Cinq nations ont successivement conquis et dominé ces provinces en tout ou en partie; il en reste des colonies plus ou moins nombreuses, selon le temps qu'elles en sont restées tranquilles possesseurs. Des Danois, des Suédois, des Allemands, des Polonais, des Moskovites, s'y sont établis. La langue allemande domine dans les villes. En même temps, la noblesse est presque en totalité originaire de l'Allemagne septentrionale; elle se croit bien au-dessus des Russes ou des Polonais qu'elle a admis dans son sein. Voilà pourquoi, dans ces provinces, tous les individus libres, de quelque nation qu'ils soient, sont appelés *deutsche*, c'est-à-dire Allemands; au contraire, tous les paysans, tous les serfs sont *undeutsche*, c'est-à-dire non-Allemands.

C'est aux *Brémois* qu'on doit les premières notions certaines sur la Livonie; ce fut en 1158 qu'un bâtiment brémois, allant à Wisby sur l'île de Gotland, fut poussé par une tempête dans le golfe de Livonie, et vers l'embouchure de la Dzwina. Ils découvrirent le pays habité par les *Liwes*. Cette nation demi-sauvage leur permit d'y faire le commerce : c'est à la colonie que les Brémois y fondèrent que la ville de *Riga* doit son origine. En 1186, un ecclésiastique de Holstein commença à y prêcher le christianisme.

Il est cependant prouvé que les Scandinaves long-temps auparavant avaient visité ces contrées, tantôt en amis, tantôt en ennemis, ils les connaissaient sous le nom *d'OEst-Land*, qui veut dire *pays oriental*, d'où l'on a fait *Estland*, et en français *Esthonie*.

En 1196, Canut VI, roi de Danemark, après avoir subjugué les Wendes de la Poméranie, fit une expédition pour soumettre l'Esthonie. Il paraît que son grand-général Absalon, qui était en même temps archevêque, donna son nom à la ville de *Habsal*. Canut VI ne conquit que les îles et une partie de côtes. Son frère et successeur, Waldemar II, surnommé *le Victorieux*, résolut de lier ces conquêtes avec celles que les Danois avaient faites en Poméranie; il prit pour prétexte le projet de convertir les Livoniens à la religion chrétienne. Le pape lui envoya le célèbre drapeau rouge et blanc dit *Danebrog*, qui devint le palladium du Danemark; en un mot ce fut une véritable *croisade*. Une flotte de quatorze cents bâtimens transporta l'armée danoise; les plus grands bâtimens portaient cent vingt hommes, et les plus petits quatorze. La bataille gagnée près de Volmar, en 1220, mit toute la Livonie aux pieds du vainqueur. On convertit les Livoniens, c'est-à-dire on les força à se laisser baptiser. Les Prussiens furent ensuite convertis d'une manière non moins expéditive. Waldemar fonda les villes de Narva, de Rével, et autres. Mais lors de la captivité triennale de ce monarque, les pays conquis se remirent en liberté; ceci arriva vers l'an 1230. Cependant les Danois conservèrent encore quelques possessions dans ces contrées; l'Esthonie leur resta fidèle, du moins les villes; la partie qu'ils abandonnèrent la dernière fut l'île d'Oesel, qui, en 1645, fut cédée à la Suède (1).

D'autres conquérans continuèrent la croisade commencée par les Danois; déjà en 1202 se forma l'*ordre des chevaliers du Christ*, qui eut d'abord les mêmes statuts que celui des Templiers, et qui reconnaissait pour chef l'évêque de Riga. Tant que dura la prospérité de Waldemar, ces chevaliers n'ont pu être regardés que comme auxiliaires des Danois; cependant déjà, en 1206, l'évêque de Riga, Albert, leur avait donné le tiers de la Livonie, qu'il ne possédait pas, et plus tard le pape avait confirmé cette donation singulière. Le premier grand-maître de l'Ordre fut Winno de Rosbach; il donna à ses chevaliers le nom d'*ensifèri*, ou porte-glaives. Dès l'an 1238 ils se réunirent solennellement à l'ordre Teutonique, et en adoptèrent tous les statuts.

Ces chevaliers soumirent d'abord la Livonie et la Kourlande, entre l'an 1230 et l'an 1240. Un siècle de combats et de victoires étendit leur renommée, mais ne consolida pas leur puissance. En 1346, ils achetèrent l'Esthonie

(1) Suhm, *Histoire de Danemark*, en danois.

de Waldemar, roi de Danemark. En 1521, le grand-maître Walther de Plettenberg acheta du grand-maître Teutonique en Prusse la souveraineté. Par ce contrat, l'ordre des chevaliers Porte-Glaives devint indépendant, et fut admis au nombre des États de l'Empire. Vers ce temps, la réformation de Luther commença à pénétrer en Livonie. La désunion que les nouvelles opinions religieuses causèrent affaiblit la puissance de ces chevaliers. Le tzar Ivan Vasiliévitsch crut l'occasion favorable pour conquérir ces contrées. Pressés par les Moskovites, les habitans de Rével et de Narva se mirent sous la protection de la Suède; le grand-maître Gothard-Kettler céda la Livonie aux Polonais, résigna son titre de grand-maître, et devint, le 28 novembre 1561, premier duc de la Kourlande, après avoir prêté foi et hommage à le Pologne. Ainsi finit l'État fondé par les chevaliers Porte-Glaives, après avoir duré plus de trois siècles. Ces chevaliers avaient civilisé les Lettons et les Esthoniens, si l'on doit appeler *civilisation* l'établissement d'une caste privilégiée et la réduction de la nation primitive à l'esclavage.

Cependant les plus grands malheurs de ces pays ne commencèrent que dès l'anéantissement de l'ordre des chevaliers Porte-Glaives. Leurs dépouilles devinrent une pomme de discorde entre la Moskovie, la Suède et la Pologne.

Après cent ans de guerres presque continuelles, et dans lesquelles figurèrent avec distinction Talwosz, Jean-Charles Chodkiewicz, Jean Zamoyski, et plusieurs autres guerriers polonais, le traité d'Oliwa, en 1660, confirma la Suède dans la possession de l'Esthonie et de la Livonie, et la Kourlande resta soumise à la suzeraineté de la Pologne.

Le dix-huitième siècle ramena les horreurs de la guerre dans le sein de ces provinces; elles furent presque entièrement dévastées par les Moskovites qui les envahirent en 1710, et qui en restèrent définitivement maîtres, par la paix de Nystadt, en 1721.

Le repos dont elles ont joui depuis cette époque, n'a pas suffi pour cicatriser les plaies que la guerre, la peste et la famine avaient tour à tour fait naître dans ce malheureux pays. Quoique plus avantageusement situées que toute autre province de la Russie septentrionale, quoique liées avec l'Allemagne par les affinités de langage et de mœurs, ces contrées ne sont ni les plus peuplées, ni les mieux cultivées de l'Empire. La servitude des paysans y a été long-temps le principal obstacle aux progrès de la civilisation politique et économique. Mais quelques franchises accordées à ces provinces par l'empereur Alexandre depuis 1816, ont déjà porté leurs fruits, et la position des habitans s'est améliorée en raison des libertés qui leur ont été octroyées (1).

A l'époque où le duché de Livonie appartenait à la Pologne, il fut partagé, en 1588, en trois palatinats, Dorpat, Wenden et Pernau; mais depuis le traité d'Oliwa, cité plus haut, la Pologne ne conserva que le district de Dunaburg, qui porta, jusqu'en 1772, le titre de palatinat de la Livonie-Polonaise, embrassant les starosties de Dunaburg, Rzerzyca, Lucyn et Marienhaus. Toutefois, comme il restait, depuis le premier partage de la Pologne, une portion de territoire du côté gauche de la Dzwina, la république de Pologne n'avait cessé d'avoir aux diètes ses représentans, dits *nonces de la Livonie*. Jusqu'en 1793, deuxième partage de la Pologne, on les élisait en Lithuanie, à Poswole. Les derniers qui figurèrent à la diète constituante furent Niemcewicz et Weissenhoff.

Dunaburg, autrefois chef-lieu de la Livonie-Polonaise, comme il l'est actuellement du district du même nom, dans le gouvernement de Witebsk. Cette ville fut fondée en 1278 (2). Mais depuis le roi Étienne Batory, qui avait reconquis la Livonie sur les Moskovites, on vit s'élever, en 1582, le château fortifié. Sous le règne de Wladislas IV, Dunaburg devint très-commerçant, à cause de sa position sur la Dzwina. Depuis plusieurs années, on y a élevé une forteresse du premier ordre.

La Kourlande, située entre le 56e et le 58e degré de latitude septentrionale, jouit d'un climat salubre, mais rude, et sujet à des passages subits du chaud au froid; on y voit souvent des brouillards. Toutefois les hommes y

(1) Ces réformes ont été provoquées par un ouvrage allemand de M. Merkel, intitulé: *Die Letten*, c'est-à-dire, *les Lettons*.

(2) *Descript. de la Livonie*, par J.-Aug. Hillen.

sont robustes, et parviennent à une longue vieillesse. Le pays, agréablement varié, offre tour à tour des collines et des campagnes, des forêts de pins et des taillis de chênes (1).

Le terroir, à l'exception des environs de Windau et de Goldinga, est fort gras et argileux. La culture du lin est celle qui y réussit le mieux. On ne sème les grains que dans le mois de juin, mais l'espace de huit semaines suffit pour les faire croître et mûrir (2). Les prairies sont en grande partie couvertes d'eau pendant l'hiver; on prétend que les dépôts de ces eaux leur servent d'engrais. C'est à cause de cette opinion que les habitans, pendant trois ans, ensemencent de grains les marais desséchés; pendant trois autres années, ils y laissent rentrer les eaux, et y mettent du poisson.

Les forêts sont remplies de gibier, la mer et les rivières de poissons. On voit des carrières de marbre et des mines de fer et de charbon de terre; mais elles ne sont point exploitées, ou très-partiellement. On trouve sur les côtes beaucoup d'ambre.

La Kourlande exporte du blé, de l'orge, de l'avoine, des bois de construction, du chanvre, du lin, des potasses, des cuirs, des pelleteries, des plumes, des viandes salées et fumées, de la cire, du miel, de la résine, du suif, de l'ambre, de la bière et de l'eau-de-vie de grain et même de pommes-de-terre; mais il faut observer que plusieurs de ces articles viennent principalement des provinces qui l'avoisinent; les potasses, par exemple, de la Lithuanie, les cuirs de Pskow, les pelleteries de la Sibérie.

Quoique les établissemens industriels ne soient pas en grand nombre dans cette province, les habitans y sont actifs et laborieux; les villages offrent un aspect de bonheur et d'aisance, et les auberges y sont mieux tenues qu'en Lithuanie et même en Pologne.

Les duchés de Kourlande et de Semigalle, unis définitivement, en 1561, à la couronne de Pologne, comme nous l'avons déjà fait observer, lui appartinrent jusqu'au jour de l'anéantissement de cette république.

(1) Coxe, *Deuxième voyage en Danemark*, etc., t. II, p. 211 de la traduction française.

(2) Merian, *Topograph. Livon.*, fol. 8.

La constitution politique de la Kourlande ressemblait beaucoup à celle de la Pologne; c'était une république dont les nobles étaient les citoyens-souverains, sous la présidence d'un duc. En 1736, les intrigues du cabinet de Pétersbourg, après l'extinction de la maison de Gothard-Kettler, parvinrent à faire élire pour duc l'aventurier Biron, que les Polonais et les habitans de la Kourlande n'avaient pas même voulu regarder comme simple gentilhomme.

La noblesse de Kourlande, fière de descendre des anciens chevaliers Porte-Claives, maintient avec soin la distinction entre les *anciens* et les *nouveaux* nobles. Les anciens sont ceux dont les ancêtres ont assisté aux dernières assemblées des chevaliers, dans les années 1620, 1631 et 1634. On compte depuis ce temps beaucoup de nouvelles familles, qui ne sont point comprises dans la liste des membres de ces assemblées. Aucun chevalier de nouvelle date ne pouvait acquérir de dignité ni occuper un emploi supérieur. Un gentilhomme kourlandais jouissait en Pologne de l'indigénat, de même qu'un Polonais en jouit en Kourlande; mais les uns et les autres ne pouvaient réclamer les priviléges qui y sont attachés, que lorsqu'ils étaient établis dans l'un ou l'autre de ces pays. Les lois exemptent les vassaux des nobles et tous ceux qui sont attachés à leur service, d'impôts, de péage ou accise, pour tout ce qui leur appartient. Leurs terres étaient exemptes du logement des gens de guerre. Ils possédaient leurs domaines en toute propriété, et pour conserver les biens dans les familles on a établi le droit d'aînesse. Ils ne payaient aucune espèce d'impôt; mais en temps de guerre ils étaient obligés, comme vassaux de la Pologne, de servir à cheval. En 1727, le contingent de la noblesse fut fixé par convention à deux cents cavaliers, et à peu près autant de fantassins. Ils pouvaient s'en exempter en payant trente mille écus pour la première année de guerre, et dix mille pour chacune des suivantes. La noblesse avait entièrement sous sa dépendance les sujets qui naissaient sur ses terres; elle pouvait même faire des ordonnances particulières pour eux, pourvu qu'il n'y eût rien de contraire aux lois communes de l'État. Elle décidait selon son

bon plaisir les différends de ses sujets, était libre d'employer à son gré les châtimens corporels, de façon qu'un noble pouvait, aussi souvent qu'il le jugeait à propos, faire fustiger un de ses paysans. Mais le fouet par la main du bourreau et le bannissement étaient très-rares, parce que la terre eût perdu ainsi un sujet, dont la conservation tient fort à cœur aux propriétaires. Si un paysan se trouve prévenu de quelque délit capital, le seigneur de la terre est obligé par les statuts, sous peine d'une amende de mille florins, de le faire juger par une cour criminelle composée de nobles. Il faut dire à l'honneur des individus que ce pouvoir despotique a rarement été exercé d'une manière tyrannique.

Le duc, dans sa qualité de vassal, était obligé de fournir à la Pologne deux cents hommes de cavalerie ou cinq cents d'infanterie. Il ne lui était pas permis de mettre sur pied en temps de paix plus de cinq cents hommes de troupes réglées. Ses revenus étaient très-considérables; ils provenaient des douanes, des taxes féodales, et surtout des domaines que l'on suppose former un tiers du duché. Le total de ces divers revenus était évalué à trois millions deux cent cinquante mille florins de Pologne. Vers le milieu du dix-septième siècle, le duc Jacques augmenta beaucoup ses revenus; il fit des traités de commerce avec diverses puissances de l'Europe, et l'Angleterre lui céda, en 1664, l'île de Tabago, en Amérique; il équipait même des vaisseaux de guerre pour les autres puissances, et, en 1653, il envoya au roi de Pologne, outre son contingent de vassal, mille hommes d'infanterie auxiliaire.

A l'époque de la guerre de l'indépendance nationale, en 1794, les Kourlandais se montrèrent dignes de la confiance qu'avait mise en eux le généralissime Kosciuszko. Les armes à la main, ces généreux citoyens défendirent leur liberté, et l'histoire inscrira au premier rang plusieurs de ces braves qui ne partagèrent l'infortune commune qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense. Le vaillant Frédéric Mirbach figura prrmi eux avec distinction.

Mittau, en lettonien *Ielgawa*, en polonais *Mitawa* ou *Nitawa*, ville considérable située sur l'Aa, anciennement résidence des ducs. Elle fut fondée en 1267. Sa population actuelle est de treize mille habitans, dont six mille Allemands, trois mille Lettons et quatre mille Juifs. Les rues sont larges, et plusieurs maisons fort belles. Il y a en outre trois temples luthéro-allemands, un luthéro-lettonien, un de calvinistes, une église catholique, une grecque, et deux synagogues. Son gymnase est très-bien monté; il possède une bibliothèque de dix-huit mille volumes, et un observatoire astronomique. Une société littéraire d'où dépendent un cabinet des curiosités naturelles et un château moderne, est digne de l'attention des étrangers. C'est dans ce château que la famille royale des Bourbons passa quelques années à l'époque de son émigration. Depuis il a été désigné pour servir aux diverses chancelleries du gouvernement de Kourlande (1).

Libau, en polonais *Lipawa*, peuplée de cinq mille habitans, possède une rade et un port peu profond. Il y entre, année commune, trois cents bâtimens. Elle est bien bâtie et commerçante.

Windau, aujourd'hui chef-lieu du district, avec un ancien château des chevaliers Teutoniques.

Goldinga, assez considérable, mais mal bâtie, actuellement chef-lieu du district. Elle possède des pêcheries importantes dans la rivière de Windau.

Tukum, chef-lieu du district.

Baldona. Les eaux minérales de cet endroit y attirent une foule de voyageurs.

Bask, bourg du district, avec un ancien château ruiné dans la guerre avec Charles XII. Sa fondation date de l'année 1442.

Schenberg, en Semigalle, appartenant à la famille des Korff.

Illukszta, appartenant à la famille Zieberg; son école publique est sur un pied respectable.

Friederichstadt, sur la Dzwina, d'où commence la Semigalle supérieure.

Iakobstadt, bourg sur la Dzwina, est un des principaux rendez-vous de ces artistes ambulans qui dressent des ours pour les faire voyager en Europe; ces industriels y ont une espèce d'académie qui rivalise avec celle de Smorgonié.

(1) Voy. Swiencki et Plater, cités plus haut.

Piltyn ou *Pilten*, sur la Windau, chef-lieu du district; c'était anciennement une starostie très-considérable, qui fut donnée, en 1610, du consentement des états de la république de Pologne, au duc Frédéric Kettler, pour prix de la bravoure qu'il montra à la bataille de Kirchholm contre les Suédois.

Assyten, campagne située dans le district de Pilten, où naquit, le 4 mai 1762, le célèbre général polonais Charles Kniaziewicz, dont le père, issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, était venu s'établir en Kourlande, en s'unissant à la maison des Korff.

Parmi les lacs qui coupent cette province, on remarque par leur grandeur ceux d'Arngern, d'Ismaïtoche, de Durben, de Gosmar, de Libau, de Papen, et enfin celui de Saucken, situé dans la paroisse de Iakobstadt. On prétend qu'il doit son origine à un éboulement de terres qui aurait englouti tous les environs avec les habitations. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que l'on trouve quelquefois dans les filets des pêcheurs des morceaux de bois qui semblent avoir appartenu à des habitations.

Avant de quitter la Kourlande, nous devons remarquer le promontoire de *Do-mes-nas*, qui s'avance entre le golfe de Livonie et la mer Baltique; il forme la pointe septentrionale de la Kourlande. Il y a un banc de sable et de pierre, très-dangereux pour les vaisseaux qui vont à Riga; mais les négocians de cette dernière ville, voulant préserver leurs armemens des risques que leur ferait courir cet écueil pendant la nuit, y ont fait élever deux phares, continuellement éclairés. Cette pointe était aussi la limite septentrionale des terres de la république de Pologne, avant que le dernier démembrement lui en eût ravi la possession.

Pour terminer ce coup d'œil sur la Kourlande nous rapporterons ici un passage intéressant pour l'ancienne Pologne, tant à cause des notions qu'il contient sur le cérémonial de l'investiture au duché par les rois de Pologne, que pour faire voir quel rôle imposant jouait alors la république.

« Les rois de Pologne, dit un auteur hollandais anonyme, n'ignorent pas l'avantage qui leur revient de la réunion de la Kourlande à leur couronne, car ils savent très-bien que, si c'est un fief du royaume de Pologne, ce n'est pas un fief donné, mais offert, *feudum ablatum, non datum*, et que *Heer-Meister*, dont les ducs de Kourlande sont en quelque manière les successeurs, étaient avant cette dernière révolution de puissans souverains. C'est pourquoi je ne connais point de prince au monde à qui un supérieur donne de si grandes marques d'honneur et d'estime, que le duc de Kourlande en reçoit des rois de Pologne, surtout lorsqu'il reçoit l'investiture de ces duchés, soit en personne, soit par ses ambassadeurs, car le duc a le privilége d'envoyer des ambassadeurs extraordinaires à cette solennité.

« Voici une description plus particulière des cérémonies de l'investiture, comme j'en ai été informé par un gentilhomme qui s'est trouvé à la dernière. Le présent duc ayant envoyé (en 1677) ses ambassadeurs, le baron Putkamer et le staroste Tirks, au roi Jean, ils furent reçus à demi-mille de Warsovie par le premier secrétaire d'État, dans le carrosse du roi, dans lequel ils firent leur entrée publique dans la ville. Tous les ambassadeurs qui résidaient alors à la cour, de même que plusieurs princes et sénateurs du royaume, les accompagnaient en carrosse; un grand nombre de nobles, de gentilshommes et d'officiers du roi précédaient les carrosses, montés sur de fort beaux chevaux; après eux venaient les trois carrosses des ambassadeurs, qui étaient suivis d'un grand nombre de chevaux de main, d'une compagnie des gardes à cheval, et de plusieurs cavaliers et gentilshommes, outre les laquais et les autres domestiques des ambassadeurs. Ils furent conduits avec ce beau cortége à leur hôtel. Le jour de l'investiture étant marqué, on rangea deux files de mousquetaires et de Hongrois des deux côtés des rues depuis leur logement jusqu'au château. Les gardes à cheval du roi se rangèrent dans le vieux château, et dans le château à la droite le régiment des gardes à pied avec les enseignes déployées; les trompettes et timbaliers se postèrent sur la galerie de fer. Le roi s'étant assis sur son trône, les sénateurs du royaume dans leurs siéges, et derrière eux la chambre basse ou les députés du royaume (car c'était une diète générale pour donner plus d'éclat à la solennité) sur leurs bancs, le châtelain ou sénateur de la

couronne, avec le premier secrétaire d'État dans le carrosse du roi, allèrent prendre les ambassadeurs à leur logement. A leur arrivée rauchâteau, toute la musique de guerre joua; lorsqu'ils furent arrivés aux degrés de la porte de fer, trois maréchaux, deux de la couronne de Pologne, qui étaient les deux princes Lubominski, et le troisième de la Lithuanie (Alexandre Polubinski), les vinrent recevoir portant leurs grands bâtons à la main, et les conduisirent au trône du roi. Comme ils entraient et s'avançaient vers le roi, les sénateurs se levèrent de leurs chaises à bras. Après que les ambassadeurs eurent prononcé leurs harangues, et reçu l'étendard sur lequel on voit les armes du roi d'un côté, et de l'autre celles du duc, on plaça deux chaises basses pour les ambassadeurs sur le trône du roi, et pendant que les gentilshommes de leur suite baisaient les

ains du roi l'un après l'autre, on invita les eux ambassadeurs à s'asseoir sur le trône à la main gauche du roi, et le premier ambassadeur, qui était le baron Putkamer, demeura quelque temps assis avec la tête couverte en présence de Sa Majesté. Après toutes ces cérémonies, on les ramena à l'hôtel qu'on leur avait préparé, de la même manière qu'on les avait conduits au château.

« Le jour suivant, le roi donna un grand festin, auquel on convia les ambassadeurs de l'Empereur, de Brandebourg et de Kourlande, qui prirent place avant tous les sénateurs qui étaient des conviés. Le roi Jean III but à la santé de leurs maîtres, premièrement de l'Empereur et de l'électeur de Brandebourg, ensuite à celle du duc de Kourlande, se tenant debout avec la tête découverte.

« A Warsovie, comme ailleurs, les ambassadeurs de Kourlande, de même que les ambassadeurs des autres princes, ont le droit de jurisdiction criminelle dans leur hôtel.

« Les Polonais entendent le cérémonial et les formalités d'État aussi bien qu'aucune nation du monde. Il y a apparence qu'ils les apprennent en Italie, où la plupart des gens de qualité voyagent. Ceux qui ont été en Pologne savent que ce que je dis est vrai, et Wicquefort, dans son *Traité des Ambassadeurs*, fait souvent cette remarque : c'est pourquoi le roi de France, les Vénitiens, l'électeur de Brandebourg, et les autres princes, envoient ordinairement pour les négociations en ce pays, les plus polis et les plus habiles de leurs ministres.

« Depuis la réunion de la Lithuanie à la couronne de Pologne, qui arriva l'an 1386, jusqu'au temps du malheureux prince Jean-Kasimir, les rois de Pologne ont toujours été regardés entre les plus grands monarques de la chrétienté; c'est ce qui a fait dire aux meilleurs écrivains allemands, comme Goldastus, Lymnæus, et plusieurs autres auteurs qui traitent des affaires d'État, *qu'il n'appartient qu'au roi des Romains et au roi de Pologne, de créer des ducs et des princes souverains, comme leurs vassaux;* et ils ne comptent que quatre grands rois par rapport à l'étendue de leurs domaines, le roi des Romains, le roi de France, le roi de Pologne et le roi de Hongrie.

« Paul Jove, qui est un auteur italien, dit qu'il n'y avait de son temps que trois héros, savoir : l'empereur Charles V, François Ier, roi de France, Sigismond Ier, roi de Pologne, et que chacun de ces princes eût mérité de gouverner seul tout l'univers, s'ils n'eussent pas été contemporains.

« Il n'y avait point de grandeur égale à celle des rois de Pologne durant le quinzième et le seizième siècle. Le roi Sigismond Ier possédait tout le pays qui est entre le Pont-Euxin et la mer Baltique. Il y ajouta la conquête de la grande province de Smolensko, avec la ville capitale du même nom, et du duché de Sévérie; de plus, sa famille était maîtresse des royaumes de Hongrie et de Bohème, aussi bien que du duché de Silésie : de sorte que la trop grande puissance et les vastes domaines de la maison de Jagellon donnaient de la jalousie à la maison d'Autriche.

« Ce roi Sigismond eut tant d'autorité dans l'empire, qu'ayant donné à Albert, marquis de Brandebourg, l'investiture du duché de Prusse, ce duc conserva toujours dans les diètes de l'Empire le même titre et le même siége qu'il avait lorsqu'il était grand-maître de l'Ordre, et qu'il dépendait seulement de l'Empereur.

« Samuel Puffendorf, dans sa Description du royaume de Pologne, lorsqu'il parle de son étendue, rapporte que, selon le calcul de plusieurs écrivains, le roi et la noblesse possèdent

quatre-vingt-dix mille cités, bourgs ou villages; les évêques avec le clergé séculier, cent mille; les ordres de religieux et de religieuses, soixante mille neuf cent cinquante villages : de sorte que si le compte est véritable, le royaume de Pologne comprend encore deux cent cinquante mille villes ou villages. Cependant il était autrefois beaucoup plus étendu, car il a perdu de ses frontières de tous les côtés, les Turcs lui ayant enlevé l'Ukraine, la Podolie, la Moldavie et la Walachie, qui sont de grandes et fertiles provinces; les Moskovites, les pays de Smolensko, de Kiiow, avec le duché de Séverie; les Suédois, la Livonie; l'électeur de Brandebourg, la Prusse-Ducale; et la maison d'Autriche, la Silésie, la Moravie, etc. Nonobstant toutes ces pertes, la noblesse seule, grande et petite, est encore en état de mettre en campagne cent mille hommes de cavalerie (1). »

CHAPITRE XV.

RUSSIE-ROUGE.

(GALLICIE (2)),

Y compris les palatinats de Belz et la terre de Chelm.

Descendus rapidement des anciennes possessions polonaises du nord dans celles du midi, l'aspect du pays va nous présenter des sites bien différens. Là, nous parcourions des plaines immenses entrecoupées de lacs; ici il nous faut gravir des élévations terminées par les Karpates, qui varient agréablement et coupent à chaque instant l'horizon du voyageur.

Les monts Karpates et leurs branches occupent la partie méridionale de la Russie-Rouge; en s'éloignant de ces alpes sarmates, on les voit s'abaisser insensiblement en collines plus basses, et se perdre peu à peu dans les plaines de la Wolhynie et de l'Ukraine. La bande sablonneuse de la Petite-Pologne s'étend jusque dans la Russie. Ces sables commencent au-dessus de Krakovie, et continuent jusqu'à Zamosc et au-delà de Lezaysk, en tirant vers Léopol. La contrée de *Pokucie*, qui est entre le Pruth et le Dniester, est remplie de carrières d'ardoise, et aux environs du dernier fleuve on trouve ça et là des marais considérables. Mais, en général, pour ce qui a rapport à la culture, on peut diviser le terroir de ce royaume (Gallicie) en trois parties presque égales. Les montagnes et les marais formeront la première, où il n'est presque pas possible de faire passer la charrue; la seconde sera formée par les plaines de sables mouvans, qui ne portent que rarement des grains d'hiver; enfin la troisième sera de la bonne terre labourable, qui rend cinq et six pour un. On y recueille toutes les espèces de grains et de légumes; mais surtout du froment, de l'avoine et du blé noir (1).

Les meilleures terres sont dans les pays à l'est de Léopol, et dans quelques parties de l'ancien palatinat de Belz. En général on compte, dans les bonnes années, sur le quintuple de la semence. Quant aux parties sablonneuses et montueuses, on y sème rarement des grains d'hiver; mais, quand cela arrive, la semence n'est que quadruplée, quelquefois triplée seulement, même dans les bonnes années. Les asperges, les melons d'eau et plusieurs autres plantes y croissent spontanément et en abondance. Le genévrier y est l'un des arbrisseaux les plus communs. On a vu jadis aux environs de Léopol quelques vignobles; mais la rigueur de ce climat, quoique sous le parallèle de Paris, a fait abandonner cette culture. Depuis quelques années que l'on y revient, on n'a obtenu que des succès partiels.

On récolte dans toute l'étendue de la Galli-

(1) Voyez *Description de la* LIVONIE, *avec une relation de l'origine, du progrès et de la décadence de l'*ordre Teutonique, *etc., où se trouve, le* voyage de l'auteur, *de Livonie en Hollande, l'an* 1698, *etc., etc.* Utrecht, chez Guillaume Van Poolsum, 1705, in-8 minori, p. 394.

(2) Feu Malte-Brun avait le premier proposé d'écrire le nom de *Gallicie* par un *tz* pour se rapprocher de l'allemand *Galizien*, et pour rappeler un peu son étymologie polonaise de Halicz. Le géographe Barbier-du-Bocage, élève de Danville, avait même consacré dans ses cartes cette orthographe; nous croyons toutefois devoir suivre celle généralement adoptée.

(1) Rzonczynski, pag 67 et 68.

cie orientale une grande quantité de tabac, et à Makrotyn on fait des plantations considérables de rhubarbe.

On cultive beaucoup de lin et de chanvre, principalement dans les contrées avoisinant *Przemysl :* long-temps on n'en faisait que de grosses toiles, qui ne laissaient pas d'avoir un grand débit; aujourd'hui cette industrie acquiert une perfection notable. Les montagnes sont peuplées de tisserands, d'ouvriers en fer et d'autres manufacturiers ou fabricans : il ne manque à leurs ouvrages que la beauté du coup d'œil; car, pour la toile surtout, il serait impossible d'en trouver de meilleure qualité. On en fait déjà beaucoup de très-fine, qui est en même temps très-bonne et à très-bas prix. Le gouvernement autrichien a beaucoup encouragé les fabriques de draps, qui sont déjà très-nombreuses.

En 1817, la Russie-Rouge, ou Gallicie, comptait trois cent onze mille sept cent cinquante-trois chevaux, trois cent soixante-dix mille vingt-un bœufs, sept cent quarante-six mille cent vaches, quatre cent quatre-vingt-quinze mille brebis, et deux cent cinquante mille volailles (1). Les haras sont bien tenus, et non-seulement le gouvernement autrichien en tire de quoi remonter une très-grande partie de sa cavalerie, mais les marchands juifs font en chevaux un commerce lucratif avec les pays avoisinans, quelquefois même avec la Lombardie, le Piémont, la Romagne et la Toscane.

On n'y trouve point de lacs, mais plusieurs milliers de beaux et vastes étangs, dont les plus grands sont dans le district de Léopol. Il y a de ces étangs ou viviers qui ont une lieue carrée, et qui rapportent la valeur de 60,000 florins (2).

Les mines de fer produisent en Gallicie une excellente qualité de métal, aussi bon que celui de Suède. Les forges de Iakubeny en *Pokucie,* donnent annuellement au-delà de quatre mille cetnars (deux cent mille kilogrammes). Celles situées dans les districts de Stryi, de Sambor, de Zolkiew, sont aussi fort riches. A Kirlibaba en Pokucie, on exploite du plomb; à Nowytarg, à Sandecz et à Lanczko, on trouve de l'argent. Outre cela, ces contrées abondent en cuivre, vitriol, ambre; la pierre à feu y est d'une qualité excellente.

Enfin on voit aussi dans cette province une grande quantité de sources salées et sulfureuses : celle de Lubin jaillit dans un terrain marécageux, et qui semble creux. Les eaux tiennent en dissolution du soufre, du bitume, de la chaux, du gypse et du fer; elles déposent autour du bord de la source une croûte sulfureuse, dans laquelle on trouve de l'alun, du fer et du sel ammoniac (1).

Tels sont les principaux traits de la géographie naturelle de ce pays. Passons maintenant à son histoire; elle est d'une haute importance quand on veut renverser les prétentions absurdes que l'Autriche fit valoir pour justifier l'envahissement de la Russie-Rouge en 1772; elle rectifiera aussi l'erreur dans laquelle tous les divers auteurs étrangers qui, trompés par ce nom de Russie, y ont vu l'aveu tacite d'une suprématie que les Moskovites auraient exercée sur ces provinces, bien avant l'époque des démembremens de la Pologne.

Sans nous enfoncer dans des temps reculés, et sans entrer dans des discussions sur l'état primitif de ces contrées, nous dirons seulement qu'elles portèrent divers noms : 1° *Czerwiensk* (*Tchérvensk*), nom qui dérive du mot polonais *czerwony* (*tchervony*), et qui signifie le *pays rouge;* 2° *Chrobatie-Rouge;* 3° *Gallitch, Halicz* ou *Gallicie;* 4° *royaume de Russie* (Krolestwo Ruskie).

Avant la formation définitive du royaume de Pologne tout le nord des Karpates et la Haute-Silésie portaient le nom de la Grande-Chrobatie, Karpatie ou Kroatie. La partie orientale de ce pays fut appelée *Chrobatie-Rouge,* et la partie occidentale *Chrobatie-Blanche* ou Krakovienne. Les habitans de la Kroatie actuelle, ou de la Petite-Kroatie, sortirent de ce pays aux septième et neuvième siècles, comme l'attestent l'empereur Constantin Porphyrogenète ainsi que les traditions

(1) Voy. *Roy. de Gallicie, Tableau statistique,* par E. B. A. Léopol, 1821, in-fol. (en polonais).

(2) Starowolski, p. 36; Opalinski, *Polonia defensa.* Il y a dans la Gallicie orientale, trois mille cent cinquante-neuf étangs.

(1) Moll., *Annales des mines,* 1799, cah. IV, p. 197. L'article est de M. Wacher.

nationales. En mémoire de leur ancienne patrie, les Kroates divisèrent leur nouveau pays en Kroatie-Blanche et Kroatie-Rouge, usage qui subsista long-temps, et qui enfin disparut sous la domination étrangère.

La *Chrobatie-Rouge* ne changea son nom en celui de *Russie-Rouge* que quand elle fut définitivement envahie par les Russiens ou Russes-Scandinaves, conquérans de plusieurs autres peuples slaves, et de ceux de Novgorod et de Kiiow. Au onzième siècle encore, elle porte toujours dans l'histoire russe le nom de Czerwiensk.

La première invasion dont cette province polonaise eut à souffrir est celle du duc russien de Kiiow, Wladimir-le-Grand, appelé dans les chroniques scandinaves *Valdémar*. Dans la suite, Boleslas-le-Grand sut la reconquérir(1).

Cherchant à reculer ses frontières, et, le premier parmi les souverains russiens, subjuguant une peuplade slavonne, Wladimir-le-Grand brûlait du désir de se rapprocher des contrées européennes et de se mesurer avec ses voisins occidentaux.

Ne pouvant y parvenir autrement que par l'envahissement, Wladimir s'empara des possessions chrobatiennes du roi de Pologne Miéczyslas Ier, et ne s'arrêta dans sa course rapide que sur les bords du San et du Bug, en s'emparant en même temps de Przémysl.

Boleslas-le-Grand ne pouvant encore, dans son expédition de 992, venger les torts qu'avait essuyés son père, conclut une paix en 994. Cependant, à la mort de Wladimir, arrivée en 1014, et au partage entre ses fils des pays possédés par ce souverain, succédèrent des rivalités dont Boleslas-le-Grand ne tarda point à profiter. La fille de ce roi de Pologne épousa en 1008, Sviatopolk, fils de Wladimir, qui seul avait persévéré dans la religion catholique que son père ne professait point. Enfermé dans une prison jusqu'à la mort de Wladimir, il assouvit sa vengeance en immolant ses deux frères Hleb et Borys, et chassa, en 1016, de Kiiow Yaroslaf Ier, son troisième frère. Mais, repoussé comme usurpateur, Sviatopolk s'adressa à Boleslas-le-Grand, son gendre, qui, saisissant une occasion aussi favorable, se mit en marche pour reconquérir la Chrobatie-Rouge, et sa présence seule suffit pour écraser les troupes russiennes au pasage du Bug. L'année suivante leur fut plus désastreuse encore, car Boleslas, non content de cette victoire, porta ses pas jusqu'aux bords du Dniéper, entra triomphant, le 14 juillet 1018, à Kiiow, et reprit ainsi pleine possession de toute la Chrobatie-Rouge.

Cependant le règne suivant, celui de Miéczyslas II, si funeste à la Pologne, le fut particulièrement par un nouvel envahissement de la Chrobatie-Rouge par les ducs russiens, d'abord en 1026, ensuite en 1036 après la mort de Miéczyslas. De pareilles conquêtes enhardirent les Russiens, au point qu'ils poussèrent leurs excursions jusqu'en Podlaquie et en Mazovie.

Toutefois le moment approchait où la Pologne allait sortir de cette situation précaire. Le nouveau roi, Kasimir Ier, en épousant Marie, sœur de Yaroslaf Ier, et garantissant la possession de quelques châteaux dans la Russie, arrêta les désastres qui pouvaient résulter d'un envahissement prolongé. Mais cette liaison ne fut pas capable de concilier totalement les différends entre les deux pays; car, à la mort de Yaroslaf, de nouvelles mésintelligences entre

(1) Voyez les historiens polonais Dlugosz, Kromer, Stryikowski, Dogiel, et parmi les modernes Félix Loyko, dans sa victorieuse réponse aux prétentions éphémères des trois cours envahissantes en 1772; Naruszewicz dans son *Histoire de la Nation polonaise;* Ignace Lubicz Czerwinski dans son ouvrage intitulé *la Contrée Trans-Dniéstrienne*, Léopol, 1811; Thomas Swiencki dans la *Descript. de l'anc. Pologne*, Warsovie, 1816, t. II. Enfin, les *Histoires de la Pologne*, par George-Samuel Bandtkie, Joachim Lelewel; Joseph Miklaszewski, Valentin Kaïnko.

Le lecteur rencontrant la répétition du nom de *Russie*, aura sans doute présent à sa mémoire la note insérée à la page 8, qui lui rappelle qu'il n'a point ici affaire avec l'empire actuel de Russie, qui est, en langue du pays, *Rossya* ou *Rassiéïa*, mais avec la *Russie-Rouge*, qui est, dans la même langue, *Rus-Czerwona;* comme cela a déjà eu lieu avec les *Russies Blanche* et *Noire*, qui sont *Rus-Biala* et *Rus-Czarna*, et qui n'ont appartenu à l'empire actuel des tzars que depuis l'envahissement ou partage de la Pologne, consommée en 1772, 1793 et 1795.

ses fils éclatèrent avec force, et l'on fut obligé de recourir, en 1063, à l'intervention de Boleslas II, fils de Kasimir, régnant alors en Pologne.

Dans le partage des possessions de Yaroslaf, un de ses fils, Ysiaslaf, avait donné en hérédité à son frère Wladimir la principauté de Novgorod. Mais comme Wladimir et son fils Rostislaf moururent en peu de temps sans postérité, leur succession revenait de droit à leurs frères ou leurs oncles, qui existaient encore. Cependant, par un incident extraordinaire, un étranger, un duc de Poloçk, nommé Vscheslaf, envahit, en 1067, la Novgorod, et se proclame souverain. Une pareille audace trouva bientôt un châtiment, et, dans un combat meurtrier, l'envahisseur fut emprisonné et jeté dans les cachots de Kiiow. Une circonstance imprévue qui se présenta bientôt devint favorable à Vscheslaf. Les Polovciens s'étaient frayé un chemin jusqu'aux frontières de la Russie, et ils marchaient vers Kiiow, mettant tout à feu et à sang. Dans cette crise, les Kiiowiens, peu confians dans la capacité de leur souverain, n'hésitèrent pas à proclamer roi leur prisonnier. Ysiaslaf, alarmé, implora le secours de Boleslas II, son cousin. Un pareil allié fit bientôt sentir la puissance de ses armes, et, en 1068, Ysiaslaf fut rétabli sur son trône, tandis que la Chrobatie-Rouge se rangeait de nouveau au nombre des possessions polonaises. La ville de Przémysl voulut seule résister; mais elle fut prise d'assaut par Boleslas, qui la choisit pour sa résidence.

La tranquillité ne dura pas long-temps; car, dans l'année 1071, les sujets d'Ysiaslaf le chassèrent une seconde fois de Kiiow. Alors Boleslas reprit les armes. Vainqueur d'Igor, qui gouvernait à Wlodzimiérz et à Luçk, il entra à Kiiow, et y rétablit de nouveau le malheureux Ysiaslaf; mais des succès aussi brillans furent ternis par la licence et la débauche, dont Boleslas donna l'exemple à ses soldats.

Rappelé dans ses États, Boleslas s'en vit bientôt banni, à la suite de l'excommunication qu'attirèrent sur lui, et l'assassinat de saint Stanislas, qui voulait soumettre sa patrie au roi de Bohème, et plus encore ses débats avec le pape Grégoire VII, au sujet de la nomination aux évêchés, dont le saint-siége voulait s'approprier le droit en Pologne comme il avait déjà fait en Allemagne; et tandis qu'il terminait ses jours dans l'obscurité, son protégé Ysiaslaf tombait à Kiiow sous les coups de Vssévolod.

A l'avènement de Wladislas-Herman au trône de Pologne, Vassil-Rostislavitsch fut le premier qui, en commun avec les Polovciens, envahit, en 1081, une grande partie de la Chrobatie-Rouge. Depuis cette époque, ces contrées furent témoins de querelles continuelles entre les différens ducs successeurs de Vassil, et de guerres avec les Polonais eux-mêmes, qui ne tolérèrent jamais son usurpation. Un instant de calme parut régner, lorsqu'en 1100 les ducs russiens se partagèrent entre eux ces contrées : dans cette division, Michel Sviatopolk garda Kiiow, Wlodzimiérz et Halicz (Ghalitsch). David Igorovitsch resta maître d'Ostrog, de Dubno et de Busk. Enfin Vassilko et Volodar se fixèrent à Przémysl. Mais ce partage, au lieu de satisfaire leur ambition, ne servit qu'à déguiser leurs projets ultérieurs. En effet, douze mois étaient à peine écoulés que tous ces ducs conçurent un projet d'envahissement beaucoup plus vaste, et l'année 1101 vit les Russiens franchir la Wistule et arriver au cœur de la Pologne. A la nouvelle de cette injuste agression, l'énergie nationale reprit sa vigueur. Le roi Boleslas-Krzywousty (Bouche-de-Travers) gouvernait alors la Pologne. A peine fut-il entré en campagne que les Russiens furent écrasés sur tous les points. Une paix avantageuse couronna cette victoire, et Boleslas épousa même, en 1103, Wislawa, fille de Sviatopolk, duc de Kiiow et de Halicz.

Cependant de nouvelles mésintelligences étaient sur le point d'éclater entre les ducs russiens; un d'eux, Yaroslaf, fils de Sviatopolk et gendre de Boleslas, se vit chassé de son duché de Wlodzimiérz. Le roi de Pologne, occupé ailleurs à la défense de son pays, ne put tirer une prompte vengeance de cet outrage; mais, en 1123, les choses en vinrent au point que, conjointement avec Étienne, roi de Hongrie, il fut contraint de déclarer la guerre aux usurpateurs du trône de son gendre. Heureux dans toutes ses campagnes, il prit d'assaut les villes de Belz et de Wlodzimiérz, et il fit même prisonnier le duc Volodar. Yaroslaf

rentrait ainsi en possession de ses États, lorsque sa mort, arrivée sur ces entrefaites, arrêta les suites des victoires remportées par les Polonais et par les Hongrois.

Dérangé dans ses plans par cette circonstance imprévue, Boleslas conclut une nouvelle paix avec les Russiens, et remit Volodar, pour une forte rançon, en possession de son trône ducal. Mais la perfidie de Volodar appela bientôt de nouvelles représailles; comptant sur ses forces, il envahit une seconde fois la Pologne jusqu'à Biécz. Boleslas, forcé de vaincre, battit complètement, en 1125, près Wilichow, l'insolent envahisseur. Cependant cette leçon ne fut pas suffisante, les successeurs de Volodar, se disputant la couronne ducale, étaient constamment en guerre, soit entre eux, soit avec les peuples limitrophes. Enfin, le roi de Hongrie Béla, fatigué de ce voisinage, marcha contre les Russiens, les défit complètement près de Zpiz (Sips), et termina ainsi, pour quelque temps du moins, cette lutte acharnée.

Sur ces entrefaites, Boleslas-Krzywousty arrivait au terme de sa carrière; et ne prévoyant pas qu'il allait attirer sur sa patrie les malheurs qui désolaient la Russie, il eut l'imprudence, en 1139, avant de fermer ses yeux, de partager entre ses quatre fils le royaume de Pologne.

Dans les règnes courts et successifs de ces frères, dont quelques-uns entrèrent par des mariages dans l'alliance decs dus russiens, la tranquillité fut moins troublée; mais à l'avènement de Kasimir II, surnommé le Juste, ces ducs renouvelèrent leurs hostilités. En 1182, Mstislaf et Wladimir, qui régnaient en Russie-Rouge, se vouèrent une haine implacable. Kasimir prit sous sa protection le premier, le maintint dans le duché de Halicz, et Wladimir fut obligé de chercher asile en Hongrie; néanmoins les cruautés exercées par Mstislaf hâtèrent sa mort. En 1185, il fut empoisonné.

Wladimir, duc de Halicz, mourut en 1198 sans laisser de postérité, et les conseillers de Leszek-le-Blanc, prince mineur, proposèrent de réunir ou d'annexer le duché à la Pologne (1). L'historien Kadlubek, qui vivait alors, et qui fut depuis évêque de Krakovie, dit que c'était aussi le vœu des Russiens de Halicz; mais la régente Hélène de Belz, mère de Leszek-le-Blanc, obtint du conseil que ce duché serait donné à Roman, frère de Wladimir, et déjà duc de Wlodzimiérz (1).

Ce duc de Wlodzimiérz avait servi Kasimir contre son frère Miéczyslas-le-Vieux en 1191; et après la mort de Kasimir, il avait aussi embrassé la cause du jeune Leszek contre le même Miéczyslas, son oncle, en 1195. Roman fut investi du duché de Halicz au camp de Leszek, près de cette ville, dans le courant de la même année 1195.

Roman, duc de Wlodzimiérz et de Halicz, mourut le 19 juin 1205, tué dans une bataille livrée près de Zawichost, contre Leszek-le-Blanc, et il laissa deux fils en bas âge, Daniel et Wassilko ou Basile (2). Le duché de Halicz passa alors à son neveu Mstislaf-Mstislavitsch, surnommé Chrabry, ou le Valeureux, fils du duc de Halicz, Mstislaf.

Vers l'année 1214, les boyards qui avaient empoisonné le père, se révoltèrent contre le fils, et ils trouvèrent un appui à leur rébellion dans le même André qui, ayant envahi Halicz en 1185, en avait été chassé en 1188, et régnait en Hongrie, sous le nom d'André II, depuis 1205.

Les Russiens de Halicz, ayant chassé Mstislaf-Mstislavitsch, prièrent le roi de Hongrie de leur envoyer des troupes, et son second fils pour duc. André II avait trois fils: Béla, qui régna après son père sous le nom de Béla IV; Coloman et André. Le roi André envoya à Halicz son second fils Coloman, et lui ordonna de se faire couronner roi de Halicz. Il paraît que ce fut l'archevêque de Gran qui présida à cette cérémonie, en 1214. On trouve dans

(1) Voy. l'ouvrage du savant Félix Loyko, t. II, depuis la pag. 37, cité déjà à la description de la Poméranie, p. 72.

(1) C'est le même Roman, à qui Kasimir II avait donné le duché de Wlodzimiérz, en 1179, qu'il avait nommé à celui de Halicz en 1185. Kadlubek dit que ce Roman avait été élevé à la cour de Kasimir II, roi de Pologne.

(2) Voyez Bogufal, *Ap. Sommersb.*, t. II, p. 56. Dlugosz, l. 6, col. 594-5, etc. *Les Annales de l'Académie de Pétersbourg* donnent la date de cette mort à l'année 1212, sans en indiquer la cause.

Raynald une lettre du roi André II au pape Innocent III; lettre sans date, mais se rapportant à l'année 1214, dans laquelle le roi de Hongrie prie le pape d'autoriser l'archevêque de Gran à sacrer Coloman à Halicz. On voit aussi dans cette lettre le roi de Hongrie prendre déjà les titres de roi de Gallicie et de Lodomerie : *Andreas Hungariæ, Dalmatiæ, Croatiæ, Ramæ, Serviæ, Galiciæ, Ludomeriæque, Rex* (1).

Dlugosz, le premier des écrivains polonais connus qui ait parlé de ce couronnement de Coloman, dont les plus anciens historiens de Hongrie ne font nulle mention (2), dit que Coloman se rendit, en 1208, à Halicz avec sa femme ou sa fiancée Salomée, fille de Leszek-le-Blanc.

On trouve aussi dans Raynald une lettre du pape Honorius III, datée de la sixième année de son pontificat, ce qui revient à l'an 1222, qui constate que Coloman avait été couronné roi de Halicz, et le même auteur cite un titre de Boleslas-le-Pudique, ou Boleslas V, fils de Leszek-le-Blanc, dans lequel ce prince appelle reine de Halicz sa sœur Salomée, alors veuve de Coloman, et religieuse de l'ordre de Sainte-Claire (1). Ce titre, qui est de l'année 1255, constate encore le couronnement de Coloman comme roi de Halicz; et on voit bien pourquoi ce prince aurait pu s'appeler roi de *Galitie* ou de Halicz, mais on ne conçoit pas comment son père, André II, prit le même nom, et encore moins pourquoi il y ajouta celui de *Ludomérie* ou Wlodzimiérz.

Le grand-duché de Wlodzimiérz étant plus ancien d'un siècle que celui de Halicz, n'était point une dépendance de ce dernier; et Mstislaf-Mstislawitsch, chassé de Halicz par ses sujets, appuyés des Hongrois, n'avait pas même de droit au duché de Wlodzimiérz. Ce duché appartenait, par voie de succession, à Daniel et à Wassilko, tous deux Romanovitsch, ou fils de Roman, et non à Mstislaf-Mstislawitsch, qui n'était que leur neveu, et dont le père n'avait jamais possédé le duché de Wlodzimiérz.

Coloman ne s'était pas emparé non plus de Wlodzimiérz, qui est éloigné de Halicz d'environ quarante milles (soixante-dix lieues). On ne voit pas que le prince hongrois se fût emparé de quelque autre château de Halicz, et le royaume de Halicz n'était pas assurément d'une plus grande étendue que celui de Rama.

Quoi qu'il en soit de l'extension de ce nouveau royaume, Coloman n'en jouit ni longtemps ni paisiblement. Dlugosz, qui a parlé le premier de ces faits (1), dit « que la royauté de Halicz alarma les princes russiens, et que la cérémonie du sacre de Coloman, accomplie par des évêques latins, fit craindre à ceux de Halicz quelque danger pour leur rit. »

Les boyars de Halicz se révoltèrent contre Coloman, comme ils s'étaient révoltés contre Mstislaf-Mstislavitsch. Ce dernier prince, rappelé par eux, et assisté par Wladimir-Rurikovitsch, fils du duc de Kiiow, par Rostislaf-Davidovitsch et par un autre Rostislaf-Mstislavitsh en personne et par les milices de tous les autres princes russiens, marcha vers Halicz, défit une armée Hongroise près de cette ville, et assiégea le château. Coloman, qui s'y était enfermé, fut fait prisonnier avec sa femme, et envoyé au château de *Torczsko*, et Mstislaf-Mstislavitsch rentra dans son duché de Halicz. Après deux ans de captivité, le roi de Hongrie obtint la liberté de Coloman, en promettant que son troisième fils, André, épouserait Marie, fille du duc Mstislaf-Mstislavitsch, et que ce duc apporterait en dot à cette

(1) Voyez Raynald, *Annal. eccl.*, t. XIII, ad. an. 1214, n° 8, col. 1692, p. 215, col. 1.

(2) Thwocz, Bonfini, Ranzan, tous trois écrivains du quinzième siècle, ne disent rien ni de cette expédition de Coloman en Russie-Rouge, ni de son couronnement à Halicz.

(3) Raynald, t. XIV, *ad. an.* 1255, p. 11, col. 2, cité par Loyko.

(1) Kadlublek, qui n'est mort qu'en 1223, mais dont la chronique s'arrête aux événemens que l'on place sous l'année 1202, n'a rien laissé sur toute cette affaire de Coloman. Bogufal, évêque de Posen, qui est mort en 1253, et Baszko, custode de Posen, qui a continué la Chronique de son évêque jusqu'en 1271, n'en disent rien. L'anonyme archidiacre de Gnèzne, qui écrivait vers le quinzième siècle, n'en parle pas non plus. Dlugosz, historien du quinzième siècle, en parle sans doute, ou d'après les écrivains polonais, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ou d'après des chroniqueurs. (*Citation de* Loyko.)

princesse le duché de Halicz, mais ce mariage n'eut pas lieu.

Cependant la tranquillité ne dura pas longtemps; car Coloman, vers 1222, chassa de nouveau Mstislaf, qui mourut bientôt après. Daniel-Romanovitsch, pour venger son cousin, chassa à son tour Coloman, qui ne rentra plus dans Halicz. Ce roi mourut enfin, en 1241, à la suite d'une blessure reçue dans une bataille entre le roi André II et Bath et Kaydan, tzars de la Grande-Tartarie. Il ne laissa point de postérité (1); et les droits de ce prince, s'il en avait acquis sur le duché de Halicz, expirèrent avec lui.

Voilà tous les faits que l'histoire fournit pour fonder les prétendus droits de la couronne de Hongrie sur la Russie-Rouge, droits éphémères que l'Autriche, après six siècles révolus, mit en avant avec tant d'emphase à l'époque du premier envahissement de la Pologne en 1772.

On voit encore qu'à cette époque la Gallicie, ancienne province polonaise, n'était point étrangère aux Polonais; au contraire les dominations russienne et hongroise lui paraissaient insupportables. Un passage tiré d'un historien moderne, concernant l'époque du règne de Leszek-le-Blanc, fils de Kasimir-le-Juste, en offrira une nouvelle preuve.

« La célèbre famille de Volodar de Gallitch » (Halicz) venait de s'éteindre : Wladimir, » fils d'Yaroslaf, était mort sans enfans, quel- » ques années après avoir affranchi l'héritage » de ses pères du joug des Hongrois. Tout le » midi de la Russie s'agita, et chacun de ses » princes témoigna l'intention d'envahir cette » province riche, renommée par son commerce, » par sa population. Mais Roman, prince de » Wolhynie, prévint tous ses compétiteurs. » Élevé à la cour de Kasimir-le-Juste, attaché » par les liens du sang aux jeunes fils de ce » prince, et à sa veuve Hélène, fille de Vse- » volod, prince de Belz, qui avait eu part aux » affaires les plus importantes de l'État, il s'a- » dressa aux Polonais, et ce fut avec leur se- » cours qu'il entra dans le pays de Gallitch. » Le peuple, qui connaissait déjà ce prince, » n'aimait point l'excessive rudesse de son ca- » ractère. Les grands, les boyars, parurent » dans le champ des Polonais, et prièrent le » duc de Lechko-le-Blanc, fils de Kasimir, » de venir *lui-même les gouverner, ou de leur* » *envoyer un de ses lieutenans, afin de leur* » *éviter la funeste nécessité de participer aux* » *guerres civiles des princes russes*. Les boyars » lui proposèrent de l'or, de l'argent, des tis- » sus précieux, et tous les citoyens prirent les » armes. Ces avances furent inutiles, les Po- » lonais prêtèrent leurs forces à Roman, pour » l'asseoir sur le trône de Gallitch. Alors » ce prince, furieux contre les grands, qui lui » avaient témoigné tant de haine, commença, » comme un autre Busiria, à exercer toute sa » férocité dans ses nouvelles possessions. » C'est l'expression dont se sert l'évêque Kad- » lubek, historien contemporain, qui nous » raconte que Roman, altéré du sang des » boyars de Gallitch, les faisait enterrer tout » vifs, écarteler, percer de flèches; qu'en un » mot il inventait pour eux des supplices jus- » qu'alors inouïs. Plusieurs d'entre eux s'étant » réfugiés dans d'autres pays, il s'efforça de » les ramener dans leur patrie. Il leur promit » toute sa faveur, et ne les trompa point d'a- » bord; mais, quelque temps après, il in- » venta des calomnies, accusa ces hommes trop » crédules de prétendues conspirations, et » finit par les faire périr, pour s'approprier » leurs biens, citant ce proverbe : *que pour* » *manger tranquillement un rayon de miel,* » *il faut écraser les abeilles* (1). »

Après la mort de Mstislaf, le duché de Halicz passa sous la domination de Daniel-Romanovitsch. Ce dernier, nourrissant dans son cœur une haine farouche contre la Pologne, à cause de la mort de Roman, tué à la bataille de Zawichost, ouvrit le premier, en 1244, le chemin aux hordes tatares, dont les invasions répétées devinrent, depuis, si terribles et si redoutables à la Pologne. La ville de Lublin fut alors envahie par les Tataro-Russiens.

(1) Thom. Archidiac Spalat. *in Script. rer. Hung.* t. III, p. 610. Dlugosz, l. 7, col., 685. Ge. Pray, S. J. *Annal. reg. Hung.* Vindob, 1763, p. I, 259 et 265-6. Voyez aussi les tab. gén. des rois de Hongrie, dans *Script. rer. Hung.* t. I, pag. 763.

(1) *Histoire de Russie* par Karamzine, t. III, p. 125-126.

Non content du trône ducal, Daniel parvint aussi à obtenir du pape le rang de roi, et, en 1246, fut couronné sous ce titre à Drohiczyn, capitale de la Podlaquie.

Hypocrite au plus haut degré, il surprit la religion du pape Innocent IV, en lui faisant croire qu'il servirait de barrière à la chrétienté contre les Tatars, quoiqu'il les secondât dans leur guerre contre la Pologne; qu'il adhérerait à la religion catholique, s'il lui accordait seulement la faculté de se couronner roi. Devenant ainsi l'égal des rois de Pologne, ne craignant plus leur suprématie, il crut opportun de subjuguer tout ce qui l'environnait. Les Lithuaniens, occupés de leurs guerres civiles, n'eurent pas assez de forces pour s'opposer à l'envahissement de Daniel, qui, en 1252, leur arracha les villes de Slomin, de Wolkowysk et de Mscibow. Voyant ensuite que la Pologne était alors accablée, il tourna de ce côté ses vues ambitieuses; et, s'unissant aux Tatars, il commit, en 1260, des horreurs inouïes au sac de Sandomir. Non content de cela, ayant attiré les Lithuaniens dans son parti, Daniel ravagea, en 1262, la Mazovie, et fit trancher la tête à son duc Ziémomysl. Enfin cet homme formidable mourut en 1266.

Léon, fils et successeur de Daniel, hérita du trône ducal de Halicz, et de la haine de son frère contre les Polonais. En 1280, les Tataro-Russiens dévastèrent de nouveau la Pologne; mais l'invasion de l'année 1287 fut la plus sensible, car, dans dans cette seule année, les Tatars emmenèrent jusqu'à vingt mille femmes et filles de toutes conditions. Léon, qui secondait les Tatars dans ces excursions, mourut enfin en 1301. Ce fut lui qui fonda, vers 1268, la ville de Léopol, d'abord capitale du palatinat de la Russie-Rouge, comme elle l'est actuellemeat de toute la Gallicie.

Cependant le moment approchait où la domination usurpatrice des ducs russiens allait enfin cesser. En effet, Léon avait bien laissé deux fils, Wladimir et Léon II, mais tous les deux, croyant pouvoir impunément attaquer la Lithuanie, succombèrent, en 1321, près de Wlodzimiérz et de Kiiow, sous les coups du vaillant grand-duc de Lithuanie et de Russie Giédymin. La sœur de ces deux héritiers des princes russiens, nommée Marie, fut mariée à Troyden, duc de Mazovie; et lorsque les duchés indépendans de Kiiow, de Luçk et de Wlodzimiérz, reconnurent la souveraineté de la Lithuanie, il arriva que la Russie-Rouge, envahie par deux petits tzars tatars qui furent ensuite empoisonnés, retrouva son souverain dans la personne de Boleslas, duc de Mazovie, et fils de Troyden et de Marie, duchesse russienne, fille de Léon. En 1327, Troyden vint à Léopol, emmenant avec lui un grand nombre de familles mazoviennes; toutefois ce nouveau souverain de la Russie-Rouge n'eut pas le bonheur de plaire à ses sujets, qui l'empoisonnèrent en 1340.

A peine la nouvelle de cette mort inopinée fut-elle parvenue à la connaissance du roi de Pologne Kasimir-le-Grand, que ce monarque, uni par les liens de famille à Boleslas, accourut de Krakovie, à la tête de son armée, et, après un siége, s'empara de Léopol, garantissant toutefois à Ziémowit, frère de Boleslas, la possession du duché de Belz.

Kasimir-le-Grand, poursuivant sa marche victorieuse, occupa, presque sans résistance, les terres de Przémysl, de Lubaczew, de Sanok, de Halicz, de Trembowla et du Tustan (1). Réunissant ensuite tous les citoyens notables de la province, ce roi fit proclamer l'incorporation de la Russie-Rouge à la Pologne, y institua des palatins, des castellans, des starostes et des juges. En 1347, en donnant de nouvelles lois à la Pologne, il accorda aux Galliciens tous les droits des Polonais. En 1356, il accorda à la ville de Léopol les lois de Magdebourg, qui régissaient alors Krakovie et toutes les villes de la Pologne, comme étrangère aux institutions nationales des habitans des campagnes; ce qui ne fut aboli dans toute la république que par la diète constituante (1788-1792). Il accorda à tous les habitans des priviléges importans pour les indemniser de ce qu'ils avaient souffert pendant de longues années. Il protégea avec une égale tolérance toutes les religions, et introduisit dans ce pays beaucoup d'Allemands et d'Ar-

(1) Voyez les historiens polonais Kromer Naruszewicz, ce dernier au t. VII, p. 99, cité par Swiencki, t. II, p. 11.

méniens. A peine, à cette époque, cette province comptait-elle huit châteaux, tant les traces des guerres civiles y étaient récentes; et lorsque l'Autriche l'envahit, en 1772, on y comptait quarante villes royales, sans y comprendre celles appartenant aux riches seigneurs ou au clergé. Ainsi, par quatre siècles d'union intime avec la couronne de Pologne, la Russie-Rouge changea d'aspect, et cela uniquement par le système d'administration dont les bases avaient été jetées par le grand roi Kasimir.

Après le décès de ce prince, qui ne laissa pas de postérité, son neveu Louis, roi de Hongrie, plaça sur sa tête la couronne de Pologne. Ce prince, se rendant dans le duché de Wolhynie, possédé alors par le ducs lithuaniens, mais tributaire en même temps de la Pologne, trouva la Russie-Rouge si riche et d'une telle importance, qu'il n'hésita point à la détacher de la Pologne, et en donna le gouvernement à Wladislas, duc d'Opole (Oppeln). Disposant de tout au gré de son caprice, il fit ce même Wladislas gouverneur de Dobrzyn et de la Kuiawie, appela les starostes hongrois en Russie, et les établit dans plusieurs châteaux. Marchant de concession en concession, le malheureux Louis accorda encore plusieurs priviléges à la noblesse, et c'est de cette époque que date la prépondérance arrogante de cette aristocratie qui ouvrit à la Pologne l'abîme de l'anarchie.

A la mort de Louis, arrivée en 1382, la couronne de Pologne passa sur la tête de sa fille Hedwige. Cette illustre princesse, vouée de cœur et d'âme aux intérêts d'un pays qu'elle devait élever si haut, se mit elle-même à la tête de l'armée, et, âgée seulement de dix-neuf ans, parvint à chasser les starostes hongrois des provinces galliciennes, dont elle confia le gouvernement à des Polonais, et rentra ainsi dans la paisible possession de ces contrées.

Le traité de 1403, entre la Pologne et la Hongrie, garantit plus fortement que jamais à la première cette propriété. En 1443, le roi Wladislas, surnommé le Varnenien, accorda des priviléges si favorables aux individus des religions grecque et catholique, que l'attachement de ces contrées pour la Pologne alla toujours croissant.

Telle est en résumé l'histoire de la Russie-Rouge. Jamais pays ne souffrit plus souvent des invasions étrangères, et leur nombre offre un rapprochement curieux et surprenant. Voici comment un écrivain polonais classe les quatre-vingt-onze invasions qui eurent lieu dans ces malheureuses provinces, soit par les Tatars, soit par les Turcs ou Kosaks (1) : *Deux* sous Boleslas-le-Pudique; *deux* sous Leszek-le-Noir; *quatre* sous Kasimir-le-Grand; *deux* sous Wladislas-Jagellon : *cinq* sous Alexandre; *dix-huit* sous Sigismond Ier; *six* sous Sigismond-Auguste; *trois* sous Étienne Batory; *quatorze* sous Sigismond III; *quatre* sous Wladislas IV; *cinq* sous Jean-Kasimir; *deux* sous Michel-Korybut-Wisniowiecki; *quatre* sous Jean Sobieski, et *deux* sous Auguste II. Il faut y ajouter encore les invasions des Walakes et des Turcs, arrivées sous les règnes de Jean-Albert, d'Alexandre et de Sigismond Ier. Outre cela, après la perte de la Walachie sous Sigismond III, ces contrées se trouvèrent pour ainsi dire à la merci des Ottomans; jusqu'à l'année 1699, où le traité de Karlowitz leur donna une garantie tutélaire, et à partir de cette époque la population de la Russie-Rouge alla toujours en augmentant. Les révoltes des Kosaks, conduits par Chmielnicki, furent encore terribles pour ce pays. Les guerres de la confédération de Bar, dont les soldats armés pour la défense de la patrie et de la religion, combattirent vaillamment contre l'agression moskovite, lui coûtèrent aussi beaucoup d'hommes et d'argent. En 1772, l'Autriche sempara de ces provinces, et depuis lors elles n'ont pas cessé de jouir des douceurs de la paix. Mais combien de recrues tirées de la Gallicie n'ont-elles pas été sacrifiées dans ses guerres avec la Turquie, et plus tard dans cette lutte terrible qui commença dans les champs de l'Italie, en 1796, et qui ne se termina qu'en 1814! en 1809, les braves habitans de la Gallicie crurent se trouver au terme de leurs malheurs lorsque les phalanges du prince Joseph Poniatowski plantèrent le drapeau national sur les tours de l'antique

(1) Czerwinski, *Description de la contrée Trans-Dniéstrienne*, p. 58, et avec lui Swiencki, t. II, p. 17, dans la *Description de l'ancienne Pologne*.

Léopol; mais le sort en disposa autrement. En 1815, le congrès de Vienne ne prononça rien sur le sort de cette province.

Quant au royaume de Gallicie d'aujourd'hui, il fut formé en 1772, lorsque l'Autriche, étendant ses frontières, s'appropria non-seulement la Silésie polonaise, les deux palatinats de Russie-Rouge et celui de Belz, mais encore tous les districts de la Petite-Pologne renfermés entre la Wistule et le San, ainsi que plusieurs morceaux de la Wolhynie et de la Podolie.

Ces provinces, ainsi démenbrées, reçurent le titre de royaume de Gallicie et de Lodomerie. On ne désigna point les pays qui devaient être compris sous l'un ou sous l'autre de ces deux noms; toutes ces nouvelles possessions furent organisées et considérées comme un seul État, qui ne reçut cette double dénomination que parce que jadis les rois de Hongrie l'avaient ainsi stipulé dans leurs titres.

Le nom de *Lodomerie* est donc un terme de diplomatie qui se trouvait à peine mentionné sur quelques cartes, et qui même, depuis 1809, était entièrement tombé en désuétude.

Ornée de sites très-remarquables, la Russie-Rouge est arrosée par plusieurs rivières, parmi lesquelles le *Dniéster*, nommé par les Grecs et les Romains *Tyras*, et en moldave *Turla*, est la plus considérable. Prenant sa source à Dembowiça, près du château de Sobién, elle traverse le pays de Halicz, sépare ensuite la Podolie de la Walachie, et va se perdre enfin dans la mer Noire, près de Bialogrod ou Ackerman.

Après le Dniéster, la rivière du *San* est celle dont le cours se prolonge le plus long-temps; et, sortie des monts Karpates, à Bieskid, elle se jette dans la Wistule.

Le Stryi, qui mêle ses eaux à celles du Dniéster, près de Zydaczew, est une rivière qui séparait jadis le Slavons polonais de ceux établis près du Dniéper.

C'est encore dans la Russie-Rouge que le *Pruth*, le *Bug*, le *Dunaïec*, la *Wisloka* et le *Potlew* ou *Petlew* ont leurs sources, et c'est sur cette dernière que nous rencontrons la première et la plus considérable ville de toute la province, celle de

Léopol, en polonais *Lwow*, en allemand *Lemberg*, et en langue rousniaque *Lwihorod*. Située aux 49° 51' 40'' de latitude et 41° 42' 30'' de longitude, elle est aujourd'hui la capitale du royaume de Gallicie. Nous l'avons déjà dit ailleurs, Léopol fut fondé, en 1268, par le duc russien Léon, fils de Daniel, roi russien. Cette ville vit accroître promptement son commerce et sa population; et, sous le règne de Kasimir-le-Grand, en 1340, elle était une des principales de la Pologne. Aujourd'hui elle est la résidence du gouverneur-général du royaume, et des trois archevêques du culte catholique, des Grecs-Unis, et des Arméniens ou Ormiens. Elle compte quatorze églises et neuf couvens, un temple luthérien, et deux synagogues. Sa population est de cinquante mille habitans, sans la garnison, dont quinze mille Juifs. L'ancienne ville est étroite, et bâtie à l'antique; mais la nouvelle ville possède environ trois mille belles maisons. L'Université, nouvellement réorganisée en 1816, et une bibliothèque nationale, fondée par l'illustre Jos.-Max. Ossolinski, sont des curiosités remarquables. Le professeur et bibliothécaire, M. François Siarczynski, est un des savans qui honorent le plus par leurs travaux les lettres polonaises, en garantissant ce pays contre l'envahissement tenté par le germanisme. Plusieurs librairies et imprimeries y sont assez actives. Le commerce de la ville prend un grand essor à l'époque des *contrats*, ou réunion des citoyens pour traiter de leurs affaires. Ces contrats ont lieu au mois de juin.

Parmi les souvenirs historiques qui se rattachent à la ville de *Léopol*, on cite qu'en 1524, sous le règne de Sigismond-le-Vieux, les Turcs et les Tatars assiégèrent inutilement la ville, jadis garnie de forts remparts, qui sont maintenant changés en rues et en promenades. En 1586, le roi Étienne Batory y avait établi un sénat composé de quarante marchands et de quarante autres manufacturiers. En 1648, Bogdan Chmielnicki se présenta sous les murs de Léopol à la tête d'une armée formidable, et menaça de la détruire entièrement; mais les habitans s'en délivrèrent en payant une forte contribution. En 1672, les Turcs l'assiégèrent à leur tour : le brave commandant polonais Élie Loncki s'y défendit

vaillamment. En 1705, Charles XII s'empara de la ville, et la saccagea. En 1772, envahie par les Autrichiens, elle n'a été reprise momentanément qu'en 1809 : dans cette occasion les habitans donnèrent les preuves du plus beau patriotisme; mais la paix de Vienne, conclue la même année entre François Ier et Napoléon, garantit sans retour à la maison d'Autriche cette importante possession.

En sortant de Léopol, nous rencontrons, à l'est de cette capitale et sur le chemin de Zloczow, le bourg de *Gliniany*, mémorable par une confédération ou *rokosz*, qui s'y forma sous le règne de Louis de Hongrie. En 1648, les armées polonaises, commandées par Nicolas, prince Ostrogski, et Alexandre Koniecpolski, s'y rassemblèrent pour s'opposer à l'invasion de Chmielnicki.

En quittant Gliniany, on arrive à *Zloczow*, petite ville de six mille habitans, et qui est aujourd'hui le chef-lieu du cercle ou district. C'était autrefois la propriété du roi Jean Sobieski, qui y avait un beau château entouré de grands étangs. En 1674, le palatin de Russie-Rouge Stanislas Iablonowski y défit les Tatars, qui, de concert avec les Turcs, faisaient alors la guerre à la Pologne.

Suivant toujours la direction de l'est, et prenant le chemin de Tarnopol, on s'arrête au château de *Zborow*, fondé jadis par la puissante famille de Zborowski. Ce fut dans ce château qu'en 1649, le 19 août, Chmielnicki signa la paix avec Jean-Kasimir.

Au sud-ouest de Léopol est le bourg de *Grodek*, mémorable par la mort du roi Wladislas-Jagellon, arrivée en 1433. Plus bas, on rencontre un autre bourg nommé *Komarno*, connu par ses immenses étangs, qui sont très-poissonneux. Ces deux endroits sont situés aujourd'hui dans le cercle de Sambor.

En sortant de Léopol, en ligne droite vers le nord, on arrive à *Zolkiew*, petite ville de quatre mille habitans, et chef-lieu du cercle du même nom. Le célèbre Stanislas Zolkiewski, la terreur des Moskovites et des Ottomans, y fonda un superbe et fort château au commencement du dix-septième siècle. Ses cendres reposent dans l'église cathédrale. Le roi Jean Sobieski, arrière-petit-fils de Zolkiewski, y résidait souvent.

Tournant ensuite nos pas vers les Karpates, nous arrivons à l'ancienne ville de *Przémysl*, située sur le San, et qui, selon les écrivains polonais, fut bâtie au huitième siècle par Przémyslas, duc de Pologne. Elle possède maintenant près de sept mille habitans. Envahie pour la première fois par le duc russien Wladimir-le-Grand en 986, cette ville fut reprise par Boleslas-le-Grand en 1018. Occupée de nouveau par les Russiens, elle fut encore reconquise, en 1070, par Boleslas-le-Hardi. Après avoir plus tard essuyé les invasions, soit des Tatars, soit des Turcs, Przémysl se releva sous Kasimir-le-Grand, lorsque ce roi lui accorda plusieurs priviléges et y attira des Allemands qui depuis lors y ont établi le siége d'un commerce lucratif.

Au nord de Przémysl et en suivant la rive gauche du San, on trouve une autre ville très-intéressante, située sur le grand chemin entre Krakovie et Léopol; c'est la riche et commerçante *Iaroslaw*. Fondée, d'après toute probabilité, par Iaroslaf Ier, duc de Przémysl, mort en 1054, et fils de Wladimir; elle était déjà bien connue en 1234. Devenue la propriété de la famille des Tarnowski, elle passa par succession à Jean Granowski, que le roi Wladislas-Jagellon créa comte de Iaroslaw. Rendue plus tard auxTarnowski, le roi Kasimir IV la leur accorda, en 1470, en majorat (*ordynacya*), ainsi que ses dépendances; mais, en 1519, Sigismond Ier annula cette concession. Tombée ensuite entre les mains des Spytko, des Ostrogski, des Sieniawski, *Iaroslaw* est actuellement une propriété des Czartoryski. Son ancien château, élevé par Jean Melsztyn, fut ceint, en 1501, d'une forte muraille par Raphaël Melsztyn, castellan de Przémysl. Mais ce qui constituait l'importance de Iaroslaw, ce sont ses fameuses foires, les premières en Europe après celles de Francfort-sur-le-Mein. Les Allemands, les Italiens, les Persans, les Turcs, les Russes, y arrivaient avec une immense quantité de marchandises. On peut juger de l'importance de ces foires, quand on songe qu'on y réunissait vingt mille chevaux et près de quarante mille bœufs, sans compter d'autres animaux. En 1600, un incendie violent causa des pertes très-considérables à cette ville; cependant elle put se relever; mais un

second incendie, survenu en 1625, à l'époque de la grande foire, fut si terrible, qu'il anéantit pour dix millions de florins de Pologne, évalués par Czacki à quarante millions de florins d'aujourd'hui. Cet événement sinistre, joint aux guerres désastreuses que la Pologne eut ensuite à subir, éloignèrent les commerçans européens de cette ville. En 1774, l'empereur Joseph II lui accorda plusieurs priviléges favorables. La population de l'année 1826 était forte de dix mille habitans, dont deux mille cinq cent Juifs. Iaroslaw possède aussi un grand collége, sept églises, tant catholiques que des Grecs-Unis (1).

Dans le voisinage de Iaroslaw et de Przémysl, on remarque encore le château de *Kraziczyn*, élevé par Stanislas Krasicki, castellan de Przémysl, et terminé par son fils Martin Krasicki, palatin de Podolie, en 1613; le bourg de *Przeworsk*, où l'on fabrique de très-bonnes toiles, et *Oleszycé*, dans le château duquel, en 1716, le grand-général de la couronne Adam Sieniawski termina sa carrière. Nous devons encore mentionner la petite ville de *Dubieçko*, fondée par Pierre Kmita, grand-maréchal de la couronne. Acquise ensuite par la famille Krasicki, ce fut à Dubieçko que naquit, en 1734, le célèbre littérateur Ignace Krasicki.

Entre Rzeszow et Przeworsk, non loin de la rivière de la Wisloka, on voit le château de *Lancut*, bâti en forme de forteresse par Stanislas Lubomirski, successeur du célèbre Jean-Charles Chodkiewicz dans la guerre de Chocim, qui fournit le sujet d'un poëme épique au prince-archevêque Krasicki.

Aux pieds d'une chaîne des Karpates, et à égale distance de Sanok et de Sambor, est située la petite ville de *Dobromil*, fameuse autrefois par une imprimerie très-active, qui mit au jour les œuvres de Dlugosz en partie, et en entier celles de Kadlubek, d'Orzechowski, historiens polonais, ainsi que plusieurs autres ouvrages remarquables (1).

En quittant de nouveau les Karpates et suivant le cours de la Wisloka, qui se jette dans le San, on rencontre la petite ville de *Rzeszow*, peuplée de quatre mille cinq cents habitans, et servant de chef-lieu au cercle du même nom. Son gymnase, ses fabriques de toile et sa joaillerie méritent une mention.

Si nous tournons ensuite notre course rapide vers les contrées qu'arrose le Dniéster, nous trouvons la ville de *Halicz*, qui mérite une attention spéciale. S'élevant sur les bords du Dniéster, cette cité fut d'abord la capitale du duché du même nom; ensuite celle du royaume, où Coloman ne régna que trois ans; enfin de la terre de Halicz, composée des deux districts de Trembowla et de Kolomyia, et qui fit partie pendant quatre siècles du palatinat de Russie-Rouge. Le nom de *Halicz* tire son origine du sel qu'on y exploite, par suite du mot grec αλς ou Ἁλς qui signifie *sel*. D'autres villes d'Allemagne, telles que *Halle* en Tyrol, *Halle* en Magdebourg, en Saxe et en Suabe, *Reichenhalls* en Bavière, puisent aussi leurs noms à la même source. M. Neale se trompe par conséquent, lorsqu'il dit que *hal* est un mot slavon, qui signifie *sel* (2). Aujourd'hui Halicz compte à peine trois mille habitans, et fait partie du cercle de Stryi, dans le royaume actuel de Gallicie.

En remontant le Dniéster par sa rive droite, on arrive au bourg de *Zurawno*, mémorable à jamais par des combats où le roi Jean Sobieski, à la tête de dix mille Polonais, se maintint, depuis le 24 septembre jusqu'au 17 octobre 1676, contre quatre-vingt mille Turcs et cent trente mille Tatars, et en sortit vic-

(1) Nous avons consulté ici la *Description historique et statistique de la ville de Iaroslaw*, par Fr. Siarczynski, prévôt du collége de Iaroslaw. Léopol, 1826. L'auteur, connu déjà par plusieurs autres ouvrages, et pénétré de l'amour pour les antiquités de sa patrie, engage, dans sa préface ses compatriotes à en recueillir les débris, à les coordonner pour l'instruction contemporaine et celle de la postérité. Il en donne même l'exemple, en faisant paraître la Description de Iaroslaw, soigneusement collationnée. Une si noble invitation ne saurait être trop appréciée, surtout lorsqu'elle est appuyée par de laborieuses recherches.

(1) Voyez Swiencki, *Descript. de l'anc. Pol.*, t. II, p. 29, et Joachim Lelewel, dans le *Résumé critique de cet ouvrage*, à la p. 21.

(2) Voyez *Voyage en Allemagne et en Pologne*, p. 278, cité par Siarczynski, p. 12, dans sa *Description de la ville de Iaroslaw*.

torieux, après avoir signé un traité glorieux, dit *traité de Zurawno*, en faveur de la Pologne. Martin Kontski, général d'artillerie, rendit dans cette occasion les plus grands services.

A l'est de Halicz se trouve le bourg de *Monasterzysko*, sur la rivière de la Kropia. Le célèbre Étienne Czarniecki y fut blessé dangereusement dans une bataille contre les Tatars. Au nord de Monasterzysko est une petite ville de quatre mille cinq cents habitans, appartenant jadis aux Sienawski, et aujourd'hui servant de chef-lieu au cercle du même nom, dans le royaume de Gallicie, c'est *Brzezany*. Sortant de cette ville et se dirigeant au sud-est on arrive au bourg de *Trembowla*, situé aujourd'hui dans le cercle de Tarnopol. Son ancien château se trouvant assiégé en 1674 par les Turcs, le commandant de la garnison polonaise, Samuel Chrzanowski, désespérant de s'y maintenir, aurait capitulé sans l'héroïsme de son épouse, qui menaça de tuer le premier qui parlerait de se rendre. Le château de Trembowla fut sauvé, et le roi Jean Sobieski ne tarda pas à arriver pour consommer sa délivrance.

Sur le grand chemin de Halicz à Czernowitz le voyageur remarque le château d'*Obertyn*, mémorable par une victoire complète remportée, en 1530, par le grand-général Jean Tarnowski sur les armées walaques, commandées par l'hospodar Pierre. En descendant en ligne droite au midi d'Obertyn, on rencontre la petite ville de *Kolomyia*, actuellement chef-lieu du cercle du même nom dans le royaume de Gallicie. Jadis capitale de la Pokucie, Kolomyia garde le souvenir du serment de vassalité qui y fut prêté, en 1485, au roi Kasimir III par un hospodar de Walachie nommé Étienne, et par ses boyars (1).

C'est sur la frontière actuelle de la Pokucie et de la Boukovine que se trouve le bourg du *Kuty*, avec quatre mille habitans, sur la rivière du Bialy Czermosz, qui porte ses eaux dans le Pruth, et non pas sur le Pruth même, comme le dit Swiencki (2). Le bourg de *Kuty* donna son nom à la Pokucie (3).

(1) Voyez Bielski, p. 427; et Przyluski, *De provinciis Poloniæ*, chez Mützler, p. 386.
(2) *Descript. de l'anc. Pol.*, t. II, p. 34.
(3) Plater, *Géog. de l'Est de l'Europe*, p. 102.

En quittant ces contrées, qui formaient l'extrémité de l'ancienne Pologne, et parcourant les autres situations de la ci-devant Russie-Rouge, nous nommerons encore les suivantes:

Stanislawow, ville de sept mille habitans, appartenant aux Potoçki, et dont André Potoçki, palatin de Kiiovie, fut le fondateur; son fils Joseph la fit garnir d'une muraille. Située entre les deux bras de la Bystrzyça, cette ville commerçante, qui est aujourd'hui le chef-lieu du cercle du même nom, possède un gymnase et un tribunal civil et criminel.

Sanok est un bourg de quinze cents habitans, situé sur la rivière du San; il est actuellement le chef-lieu du cercle. Il a conservé encore son ancien château. C'est dans ce bourg que naquit le célèbre *Grégoire de Sanok*, le premier, selon Callimach, qui répandit le goût des sciences en Pologne. Ce savant termina sa carrière, en 1477, sur le siége archiépiscopal de Léopol.

Belz était autrefois le chef-lieu du palatinat du même nom; actuellement ce bourg ne compte que quinze cents habitans, et fait partie du cercle de Zolkiew dans le royaume actuel de Gallicie. Primitivement duché indépendant, et gouverné par les ducs russiens, Belz fut donné par Kasimir-l-Grand à Ziémowit, duc de Mazovie. Réuni plus tard à la Pologne, en 1462, il n'en fut détaché que par l'envahissement de 1772, consommé par l'Autriche. C'est dans cet ancien palatinat, et aujourd'hui dans le gouvernement de Wolhynie, district de Wlodzimiérz, que se trouve le bourg de *Poryçk*, mémorable dans les annales de la Pologne pour avoir vu naître le grand Thadée Czaçki, qui y reçut le jour le 28 août 1765. La fameuse bibliothèque, transportée depuis quelques années à Pulawy, chez Czartoryski, avait été formée pas ses soins (1).

Olesko, bourg et château situés dans le cercle de Zloczow, est la patrie de Jean Sobieski, roi de Pologne. Ce prince y naquit en 1629.

Tyszowice, petite ville qui fait actuellement partie du royaume de Pologne dans le palati-

(1) Voy. *Biogr. port. des Contemp.*, puliée sous la direction de M. Vieli de Boisjoslin. Paris, 1826-1830. Art. Czaçki.

nat de Lublin, est connue dans l'histoire nationale par la fameuse confédération de ce nom, formée, le 29 décembre 1655, pour aider le roi Jean-Kasimir contre les étrangers qui menaçaient alors de toute part le territoire polonais. Étienne Czarniecki et George Lubomirski en furent les chefs.

Chelm. Cette petite ville, qui fut jadis le chef-lieu de la terre du même nom, fait aujourd'hui partie du royaume de Pologne, palatinat de Lublin.

Horodlo, bourg situé sur le Bug, est remarquable par la diète qui y fut tenue en 1413, et où on donna de nouveaux priviléges à la Lithuanie, réunie à jamais à la Pologne.

Hrubieszow ou *Rubieszow,* petite ville située autrefois dans le palatinat de Belz, et actuellement dans celui de Lublin du nouveau royaume de Pologne. Appartenant au célèbre littérateur et philanthrope Stanislas Staszic, il la partagea, ainsi que ses dépendances, entre les paysans, en les déchargeant de tout servage.

Krasnystaw, petite ville de l'ancienne terre de Chelm, comme elle l'est aujourd'hui du palatinat de Lublin dans le royaume de Pologne formé en 1815. Elle servit de prison d'État à l'archiduc d'Autriche Maximilien, tombé entre les mains du grand-général Jean Zamoyski, à la bataille de Byczyna (Bitschen), livrée en 1588.

Zamosc est une ville considérable, et aujourd'hui une forteresse du premier ordre. Située au milieu de plaines immenses et de sites charmans, cette ville a été fondée par le grand Zamoyski (1540-1605). Elle est bâtie dans le goût italien, et les maisons sont garnies de trottoirs sous les arcades. L'académie qu'y fonda le même Zamoyski a été long-temps très-remarquable. Assiégée par Chmielnicki, en 1648, et par le roi Charles-Gustave en 1656, Zamosc sut repousser toutes leurs attaques. Jusqu'en 1772 elle fit partie de la terre de Chelm; mais cette année-là, envahie par l'Autriche, elle resta sous sa domination jusqu'en 1809, époque où les armées polonaises du grand-duché de Warsovie la reprirent. Depuis, Zamosc fut incorporé au grand-duché, ensuite au royaume de Pologne, avec le palatinat de Lublin. En 1813, la garnison polonaise, commandée par le général Maurice Hauké, y résista aux efforts des Moskovites, qui l'assiégeaient. Comme la ville de Zamosc formait le majorat (*ordynacya*) de la famille des Zamoyski, le gouvernement ayant désiré faire de cette place une forteresse du premier ordre, l'ordinat actuel Stanislas Zamoyski fut obligé de la céder en échange d'autres biens situés dans le voisinage de Zamosc. Ainsi les souvenirs glorieux attachés à cette ville furent transportés à *Szczebrzeszyn,* à trois milles de distance. Les écoles palatinales et la bibliothèque y furent alors installées ; plusieurs manufactures y furent établies, et Szczebrzeszyn compte actuellement trois mille habitans. Quant à Zamosc, sa population monte à quatre mille âmes sans la garnison.

Touchant au terme de notre voyage géographique dans la ci-devant Russie-Rouge, nous citerons encore la ville de *Brody*, qui a acquis depuis quelque temps une grande importance. Assise sur un terrain bas, et entourée de marais, cette ville est aujourd'hui sur la frontière de la Gallicie et du gouvernement de Podolie, ou de l'empire d'Autriche et de celui de Russie. Jadis propriété de Stanislas Koniecpolski, castellan de Krakovie, elle est actuellement celle de François Potoçki. Cette ville est le centre d'un commerce très-actif, exercé principalement par les Juifs, et sa population actuelle est de vingt-cinq mille habitans, dont les deux tiers Israélites. Elle a obtenu le privilége de ville libre, et sert ainsi d'entrepôt central aux marchandises exotiques et indigènes. Les foires de Brody sont très-fréquentées : à cette époque, on y ouvre un spectacle, exploité alternativement par des acteurs allemands et par des acteurs polonais.

CHAPITRE XVI.

WOLHYNIE.

De 1569 à 1793, époque du second partage de la Pologne, le palatinat de Wolhynie embrassait trois districts, ceux de Wlodzimiérz, de Luçk et de Krzémiéniec. Appuyée au nord sur la Lithuanie, à l'est sur l'Ukranie, au sud sur la Podolie, et à l'ouest sur la Russie-Rouge,

cette province, une des plus fertiles de la Pologne, possède un terrain crayeux qui produit en abondance du millet, du seigle, et le froment le plus farineux et le plus pesant qu'on connaisse (1). On y trouve quelques mines de fer limoneux, et près de Dubno de l'ambre jaune. Les environs de Krzémien et ceux de Wisniowiec présentaient autrefois quelques traces de filons d'argent (2). De vastes forêts ombragent une partie de cette province du côté de la Polésie. On y trouve dans les bois du romarin, des asperges, et d'autres plantes qui, quoique venues sans culture, ont toutes les qualités de celles que l'on élève avec grand soin dans nos jardins. Les lacs y sont très-poissonneux. Mais ce beau pays a essuyé à différentes reprises de grandes dévastations, surtout en l'année 1618, causées par l'invasion des Tatars.

L'illustre historien polonais Naruszewicz, le premier qui donna des notions positives sur les annales de ce pays, prétend que lorsqu'aux quatrième et cinquième siècles de notre ère les peuples slaves émigrèrent des contrées situées au-delà du Volga, ils prirent du nom de cette rivière celui de Wolhaniens (Wolghanie, et vinrent dans la contrée dont nous nous occupons. Dlugosz, en énumérant les rivières de la Pologne, dit qu'à l'endroit où l'Uczew se jette dans le Bug, près du bourg de Grodek, il y avait jadis un château qu'il nomme *Wolyn*, et qui donna son nom à toute la province (3).

Les choses étaient dans cet état lorsque, au dixième siècle, Igor et son fils Sviatoslaf, ducs russiens de Novgorod, conçurent le projet de subjuguer les Slavons situés sur la rive droite du Dniéper, et même au-delà. Naruszewicz, en compulsant l'histoire de Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance, a cru trouver les Drévlaniens et les Dregovitschans établis dans les environs de Drohiczyn-Chelmien; les Wolhaniens (Wolyncy) sur le Bug; les Kriwitschans en Polésie, sur les bords du Horyn, et les Lutschaniens sur ceux de la rivière du Styr (1). A la fin du dixième siècle, Wladimir-le-Grand subjugua enfin toutes ces nations, et la Wolhynie, changeant son nom contre celui de duché de Wlodimiérz, échut en partage à l'un des fils de Wladimir. En 1073, le roi de Pologne Boleslas-le-Hardi, dans sa marche sur Kiiow, assiégea la ville de Luçk où se sauva Igor, duc de Wladimiérz, et depuis cette époque la Wolhynie fut vassale de la Pologne. Lorsque plus tard Kasimir-le-Grand chassa de ce pays les Tatars, il l'incorpora au royaume de Pologne, fortifia ses villes, lui donna des lois, et établit l'ordre et la justice là où le joug mogol pesait sur les habitans. Le mariage du duc de Lithuanie, Wladislas-Jagellon, avec Hedwige, consomma l'union de ces deux grandes provinces. Et si depuis, quelques mésintelligences vinrent encore troubler la tranquillité, la diète de Lublin, convoquée en 1569 par le roi Sigismond-Auguste, les anéantit à jamais. Depuis cette époque, la Wolhynie fut incorporée à la couronne de Pologne, sous le titre de palatinat, et *le statut de Lithuanie* y prit force de loi. Par le second partage de la Pologne, en 1793, une partie de ce palatinat fut envahie par ordre de Catherine II, et le reste lors de l'anéantissement de la république en 1795. Alors on en forma le *gouvernement de Wolhynie*, divisé en douze districts. Son chef-lieu actuel est la ville de Zytomierz.

Nous commencerons notre tournée géographique dans l'ancien palatinat de Wolhynie, par la ville de *Luçk*, nommée aussi *Luceori*, ou enfin, selon l'orthographe française, *Loutsk*: elle est située sur la rivière du Styr, qui porte ses eaux au Prypéc. Cette ville avait autrefois un château-fort. Le diocèse de Luçk embrassait les palatinats de Wolhynie, de Podolie, de Brzesc-Litewski, et une partie de celui de Russie-Rouge. L'évêque de l'église grecque y a aussi sa résidence. D'après l'historien Naruszewicz, cette ville a été bâtie vers l'an 1000 par Wladimir-le-Grand; unie à la Pologne en 1073, et soumise par la suite à des chances diverses sous les ducs russiens. Elle est mémorable par le congrès des monarques qui s'y

(1) Rzonczynski, p. 67 et 294.

(2) Bielski, *Descript. de la Pol.*, p. 215, cité par Swiencki, t. II, p. 45.

(3) Dlugosz, t. I, p. 18.

(1) Naruszewicz, *Hist. de la nat. Pol.*, t. II, p. 416, cité par Swiencki, t. II, p. 46.

réunirent le 6 janvier 1429. L'empereur d'Allemagne Sigismond, et sa femme, le roi Wladislas-Jagellon, le grand-duc de Lithuanie Witold, les ambassadeurs de l'empereur de Byzance, et ceux de plusieurs autres villes de l'Allemagne, y tinrent des conférences pour s'opposer aux progrès de la puissance ottomane, qui menaçait déjà l'Europe. L'empereur Sigismond, qui regardait d'un œil de jalousie le roi Wladislas, voulut alors le rendre le jouet d'une intrigue; il promit la couronne royale de Lithuanie à Witold, à la condition qu'il se détacherait de son cousin Wladislas; mais cette cabale, qui fut l'origine d'une rupture entre les deux cousins, demeura sans résultat pour Witold. Le célèbre historien-poète Naruszewicz occupa à Luçk la chaire de l'église latine, y passa une très-grande partie d'une vie laborieuse, et y mourut même en 1796. L'évêque actuel est le vénérable Cieciszewski, élevé, après la mort de Bohusz-Siestrzencewicz, à la dignité de métropolitain de toutes les égliges catholiques de l'empire russe.

En se dirigeant au nord-ouest de Luçk, on arrive à *Wlodzimiérz*, jadis capitale d'un duché indépendant du même nom, et auquel appartenaient la Wolhynie et la terre de Chelm. En 1320, le grand-duc de Lithuanie Gédymin s'empara de cette ville, ainsi que de tout le duché. En 1365, le roi de Pologne Kasimir-le-Grand occupa à son tour la ville de Wlodzimiérz, et y fit élever un fort château qui, en 1370, fut rasé par les Lithuaniens sous les ordres des ducs Kieystut et Lubart. En 1431, à l'époque que la révolte du duc Skirgellon contre Wladislas-Jagellon, cette ville devint la proie des flammes (1). Aujourd'hui Wlodzimiérzest le chef-lieu du district du même nom.

Dans la partie septentrionale de ce palatinat, on trouve le bourg de *Kolki*, peuplé de Juifs; un autre, nommé *Czartorysk*, d'où la famille des princes Czartoryski, liée aux grands-ducs de Lithuanie, tire son origine; enfin le bourg de *Lubazew*, avec une collége des Piaristes.

Descendant ensuite dans les contrées méridionales de ce même palatinat, nous remarquerons :

(1) Naruszewicz, t. VII.

Pilawcé, bourg situé non loin des sources du Boh. En 1648, les troupes polonaises, commandées par le prince Dominique Ostrogski, Alexandre Koniecpolski et Nicolas Ostrorog, tous trois sans expérience de l'art militaire, et sourds aux avis de l'illustre prince Jérémie Wisniowiecki, reculèrent devant les Tatars et les Kosaks aux ordres de Chmielnicki. Par suite de cette honteuse retraite, Chmielnicki put marcher sur Léopol et Zamosc.

Ostrog, ville ayant autrefois un château-fort. Elle appartenait aux ducs russiens. Un d'entre eux, Daniel Wasilevitsch, neveu de Daniel, roi de Halicz, fut, selon Niesiecki, le premier qui prit le titre de duc ou prince d'Ostrog, et fut ainsi la souche des ducs Ostrogski, dont les noms figurèrent depuis lors dans les annales de la Pologne guerrière, civile et littéraire. Constantin Ostrogski fut célèbre par ses expéditions contre les Tatars et contre les Moskovites en 1512. Il avait un revenu annuel d'un million deux cent mille florins d'alors, ce qui équivaut, selon les tables d'évaluation de Czacki, à plus de dix millions de florins (à peu près 6,500,000 francs) de notre monnaie actuelle. Le duc Janus Ostrogski y fonda, en 1609, un majorat (*ordynacya*). Cette famille se trouvant éteinte en 1673, l'immense duché d'Ostrog passa aux princes Zaslawski, ensuite à Jérôme Lubomirski, et enfin aux princes Sanguszko. La première Bible slavonne y fut imprimée. Aujourd'hui cette ville est le chef-lieu du district du même nom, et compte cinq mille habitans.

Bazalia, *Krasilow*, *Konstantynow*, faisaient jadis partie du majorat d'Ostrog.

Korzec, petite ville, jadis possession des princes Korecki. Cette famille tirait son origine du duc Démétrius Olgerdowicz, qui éleva à Korzec un château, et qui succomba, en 1399, dans une bataille contre les Tatars. Sa fabrique de faïence et de porcelaine est très-active. Les plus habiles artistes y furent amenés de la Saxe par le prince Joseph Czartoryski, grand-panetier de Lithuanie.

Zaslaw est une petite ville située sur le Horyn. L'ancienne famille des princes Zaslawski, actuellement éteinte, donna son nom à cet endroit. Il est aujourd'hui le chef-lieu du district du même nom dans le gouvernement

de Wolhynie, et compte cinq mille habitans, dont plusieurs s'occupent du commerce. Cette ville appartient au prince Charles Sanguszko.

Klewan possède un ancien château et les écoles du district. C'est une propriété de la famille des princes Czartoryski.

Miedzyrzecz, autrefois ville fortifiée. La magnifique église des Franciscains possède les cendres du célèbre guerrier Jean-Charles Chodkiewicz, palatin de Wilna et grand-général de Lithuanie, mort dans le camp près de Chocim, le 24 septembre 1621 (1).

Olyka, entourée de vieilles fortifications, est une petite ville de trois mille habitans, avec un majorat (*ordynacya*) attaché à la famille des princes Radziwill.

Wisniowiec, petite ville qui donna son nom à la famille des princes Wisniowiecki, issus des ducs de Lithuanie. Un d'eux, Michel Korybut Wisniowiecki, fut élu roi de Pologne, et eut Jean Sobieski pour successeur.

Zbaraz est aussi une ville qui donna son nom aux princes Zbarazski, issus de la même famille que les Wisniowiecki. Ces deux familles sont actuellement éteintes.

Dubno est aujourd'hui une ville de six mille habitans, et chef-lieu du district du même nom dans le gouvernement actuel de Wolhynie. Elle fut fameuse autrefois par des *contrats*. Actuellement ces *contrats* ont lieu à Kiiow. C'est à Dubno que, le 8 février 1813, la Pologne perdit le grand Czacki, décédé dans son voyage de Poryçk à Krzémiéniéc.

En quittant, dans notre tournée rapide, l'ancien palatinat de Wolhynie, nous ne saurions mieux terminer sa description qu'en consacrant ici quelques mots à la ville de *Krzémiéniéc*. Située sur l'Ikwa, dans une position montagneuse, cette ville possède actuellement huit mille habitans, et sert de chef-lieu au district du même nom. Les ruines d'un château élevé par les ducs de Lithuanie, et habité par la reine Bona, attestent l'ancienneté de sa fondation. Cependant Krzémiéniéc se perdrait dans la foule des bourgs les moins importans, s'il n'était mis hors de ligne par la fondation du *Lycée* ou *Gymnase de Wolhynie,* monument le plus durable de la gloire de Thadée Czacki. Cet illustre savant y institua des chaires de droit, de sciences physiques, naturelles, et de mathématiques, de littérature ancienne et moderne, de beaux-arts et d'arts d'agrément. Plus tard, il y établit également des écoles de mécanique, de géométrie, d'organistes, de jardiniers, d'instituteurs de villages, l'observatoire astronomique, l'imprimerie, le jardin botanique, le cabinet de physique, la bibliothèque et un cabinet de médailles si précieux pour la Pologne qu'il subit, en 1828, le sort malheureux de la fameuse bibliothèque des Zaluski, c'est-à-dire qu'il fut transporté à Pétersbourg. Il y institua aussi plusieurs pensionnats de demoiselles. Enfin c'est par les soins de Czacki, et sous sa direction immédiate, que la jeunesse polonaise de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, put acquérir ces lumières qui l'ont rendue si chère à la gloire nationale. Aidé dans ses fondations utiles, soit par ses propres ressources, soit par des collectes volontaires que les citoyens de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine versaient dans le trésor commun de Krzémiéniéc, protégé par le gouvernement qui encourageait ses entreprises, et fort de la protection du curateur de l'université de Wilna, le prince Adam Czartoryski, ami personnel de l'empereur Alexandre, Czacki parvint à élever ce lycée de Krzémiéniéc, un de ses plus beaux titres à la reconnaissance des Polonais.

(1) Voy. *Hist. de J.-Ch. Chodkiewicz,* par Naruszewicz, édition de Thadée Mostowski, t. II, p. 297. Dans la même histoire, Naruszewicz dit que le corps de Chodkiewicz fut déposé à Ostrog; tandis que Swiencki, dans sa *Descrip. de l'anc. Pol.,* t. II, p. 60, le fait transporter à Miedzyrzecz.

CHAPITRE XVII.

PODOLIE.

Cette province, située à l'extrémité méridionale de la Pologne, est une des plus fertiles et des plus riches en sites pittoresques. Le climat y est plus tempéré que dans les autres contrées de la république; les plantes et arbrisseaux s'y développent plus tôt, et, tandis qu'ailleurs la neige blanchit encore le terrain, ici le cultivateur promène sa charrue

dans ses champs, dont la récolte trompe rarement ses espérances. Tous les fruits y viennent en pleine terre, et, selon Rzonczynski et Ladowski, l'herbe y pousse si haut, qu'à peine aperçoit-on les cornes du bétail qui y cherche sa nourriture. La Podolie, riche en productions minérales et végétales, l'est surtout en blé et en froment. Arrosée par une infinité de ruisseaux qui se jettent dans le Dniéster ou dans le Boh, cette province fournissait et fournit encore en froment les pays les plus lointains. Selon l'historien Sarnicki (1), du temps de Kasimir-le-Jagellon, le port polonais d'Ackermann servit de débouché aux productions de la Podolie. Il se rappelait d'avoir vu dans sa jeunesse une ambassade solennelle envoyée au-devant du roi Sigismond Ier par les Vénitiens, pour le prier de vouloir bien accorder la même facilité aux ports de la mer Noire, comme cela avait eu lieu du temps de Kasimir, afin que les habitans de Chypre n'éprouvassent pas de disette. Sous le règne de Sigismond-Auguste, le cardinal Commendoni visita en personne le cours du Dniéster et les cataractes qui s'y trouvent, près de Iampol. Il en fit une relation très-intéressante, dans le but d'établir un commerce actif entre Venise et la Podolie (2).

Les contrées qui forment cette province furent habitées au neuvième siècle par les Drévlans, branche slavonne; mais un duc russien de Novgorod, Sviatoslaf, fils d'Igor, et père de Wladimir Ier, rendit ce pays tributaire. Ses descendans y conservèrent leur suprématie jusqu'à l'époque des invasions des Tatars qui, d'un côté, dévastaient ces contrées, et de l'autre y élevaient des villes, telles que Bakota, Balakley, Czapcakley, Kuzmien, Kaczybey. La Podolie et les pays voisins se trouvaient dans cet état précaire, lorsque le grand-duc de Lithuanie Olgerd, vainqueur des Tatars, parvint, en 1331, à purger la Podolie et l'Ukraine de ces hordes barbares, et appuya les frontières de la Lithuanie aux rivages de la mer Noire (3).

(1) Chez Mutzler, p. 244.

(2) Recueillie par Albertrandy, et citée par Czacki, t. I, p. 211, Swiencki, t. II, p. 68, Niemcewicz, *Mém. sur l'anc. Pol.*, t. II.

(3) Koïalowicz, p. 287, et 287, et Stryicowski, dans sa *Chronique*.

Dans le même temps le roi de Pologne, Kasimir-le-Grand, réunissant, à titre d'hérédité, la Russie-Rouge à la mère-patrie, y comprit la Podolie, et, depuis l'année 1434, cette province prit le titre de palatinat. Ayant essuyé, depuis, toutes les dévastations qui accompagnaient les guerres soutenues contre les Ottomans, la Podolie fut tour à tour témoin de la gloire et des revers des armes polonaises. Par le second partage de la Pologne, en 1793, une partie de ce palatinat fut envahie par ordre de Catherine II, et le reste le fut en 1795, à l'époque de l'anéantissement de la république. Aujourd'hui il porte le titre de gouvernement de Podolie, et est divisé en douze districts. Sa superficie est beaucoup plus étendue que ne l'était celle de l'ancien palatinat.

Pour nous diriger utilement dans cette province, nous commencerons notre tournée géographique par la ville de *Kamiéniec-Podolski*, ancien chef-lieu du palatinat, comme elle est actuellement celui du gouvernement. Située sur des rochers escarpés, et sur les bords de la rivière du Smotrycz, qui se jette dans le Dniéster, cette ville a été fondée par Koryat, un des fils d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, et, vers l'an 1331, elle a été fortifiée; mais ces fortifications furent détruites en 1812, par ordre du gouvernement russe. La partie basse de la ville est très-bien bâtie, et sa population est de seize mille habitans, dont les Juifs composent la moitié. On y compte dix églises, dont cinq catholiques, quatre grecques, et une d'ariens. Du temps du gouvernement polonais, les individus condamnés aux travaux à perpétuité y étaient relégués. Pendant bien longtemps Kamiéniec fut occupé par les Turcs; mais le traité de Karlowitz, signé en 1699, la restitua à la Pologne, et elle ne lui fut ravie par les Russes qu'en 1793. L'évêché de Kamiéniec a été occupé par Adam Krasinski, qui brilla d'un si grand éclat dans la confédération de Bar.

Paniowce, petite ville qui avait un château fort sur le Smotrycz, élevé par Jean Potoçki, palatin de Braçlaw. En 1621, les Turcs l'assiégèrent inulilement.

Felsztyn, ville jadis fortifiée, est une colonie d'émigrés de la Grande-Pologne, et ses

habitans en conservent aujourd'hui le costume. Les foires de Felsztyn sont renommées.

Studzieniça, sur le Dniéster, rappelle la vigoureuse résistance de ses habitans contre les armées turques, en 1633. L'ennemi perdit près de mille hommes.

Mohilow ou *Mohilew* est une ville de sept mille habitans. Située sur le Dniéster, et environnée de montagnes, son climat est plus doux que celui du reste de la Podolie. Les fruits des jardins de Mohilew sont excellens ; les vers-à-soie y réussissent parfaitement. Cette ville fait avec les Walaques et les Grecs un commerce très-lucratif. L'évêque des Arméniens y a sa résidence. Les voyageurs qui y arrivent du midi sont obligés de faire quarantaine.

Au nord-ouest de Mohilew se trouve la petite ville de *Luczyniec,* sur la Niemiia, dans une belle position, et appartenant à la ville des Uruski.

Kopaygrod, bourg appartenant aux Sulatycki.

Kurylowce est un château d'une très-belle architecture, avec un grand parc, élevé par son propriétaire le maréchal de Podolie Stanislas Komar.

Czarnokozienice, sur le Zbrucz, possède un ancien château en ruines. Le marbre, l'albâtre et le gyps y sont abondans. Le célèbre Czarniecki y faisait de fréquens séjours.

Krzywce est un village remarquable par d'anciennes catacombes.

Antonowka est situé dans une position charmante, sur le penchant des montagnes de Miodobory. Son château, son jardin, et un cabinet de curiosités, y attirent l'attention du voyageur.

Czerniowce fut autrefois un double fort, élevé sur la rivière de la Morachwa qui séparait les palatinats de Podolie et de Braçlaw.

Konstantynow est un ancien château-fort, actuellement abandonné.

Latyczew, autrefois, et aujourd'hui encore, chef-lieu du district du même nom. Elle a une belle église et un couvent de Dominicains.

Miedziboz, petite ville qui possède les écoles du district, fondées en 1819 par le prince Adam Czartoryski. L'ancien château, un des plus grands de la Pologne, habité long-temps par des pachas turcs, et orné dans le goût oriental, s'est maintenu jusqu'à nos jours en bon état. On y fabrique d'excellens chapeaux.

Potok, petite ville située non loin des anciennes frontières de la terre de Halicz. Elle est le berceau de la famille des Potocki, et Étienne Potocki, palatin de Braçlaw, guerrier célèbre sous le règne de Sigismond III, y fut enterré dans l'église des Dominicains.

Zaleszzyki est un bourg fondé par Stanislas Poniatowski, castellan de Krakovie, père du roi Stanislas-Auguste. Son fondateur y avait établi des manufacturiers allemands.

Buczaç avait autrefois un château fortifié que possédait la famille des Buczacki. Cette famille, on le sait, joua un grand rôle dans les affaires de la Pologne. Le malheureux traité de paix signé dans cette ville, en 1672, entre le roi Michel Wisniowiecki et la Porte ottomane, rappelle la perte de la Podolie et de l'Ukraine.

Batow ou *Batoch* est un endroit mémorable par la défaite des troupes polonaises aux ordres du vice-grand-général de la couronne, Martin Kalinowski, battues par Chmielnicki à la tête des Kosaks et des Tatars réunis. Marc, frère de Jean Sobieski, tombé au pouvoir de ces barbares, y fut décapité de la main du khan Kantemir. On sait quelle vengeance en tira le roi Jean III, avant et durant son règne.

C'est dans le palatinat de Podolie que se trouve la ville de *Bar.* Appelée autrefois *Row,* elle changea de nom sous le règne de Sigismond Ier, parce que la reine Bona, sa femme, native de la ville de *Bari* en Italie, éleva en cet endroit un château auquel elle donna le nom de Bar. La célèbre *confédération de Bar,* formée en 1768 par les Pulawski, fut le signal de la lutte terrible qui s'établit entre la liberté polonaise et l'influence déplorable et le despotisme des puissances étrangères.

Avant de nous occuper de la description de l'Ukraine, nous allons entrer dans le palatinat qui avoisine la Podolie, dans celui de Braçlaw. En effet, T. Swiencki, d'après Cellarius, fait de Braçlaw une partie de l'Ukraine ; cependant les historiens Sarnicki, Stryikowski, Kromer, Guagnini et Lelewel l'unissent à la Podolie. Nous nous rangeons à l'opinion de la majorité, et nous commençons par le

PALATINAT DE BRAÇLAW.

Jadis composé de trois districts, ceux de Braçlaw, de Winniça et de Zwinigrod, il fait actuellement partie du gouvernement de Podolie. Dans des temps antérieurs, ce palatinat s'étendait jusqu'aux bords de la mer Noire. Avant le second partage de la Pologne, en 1793, ce palatinat, qui fut formé, en 1569, à la diète de Lublin, où se consomma l'union définitive de la Lithuanie à la Pologne, était coupé en deux parties par le *Boh*. Toute la partie méridionale du palatinat de Braçlaw touchant à la rive gauche du Dniéster fut appelée *Pobereze*, la côte.

En énumérant les situations remarquables, soit par leurs souvenirs historiques, soit par d'autres circonstances, nous voyons d'abord la ville de *Braçlaw*, jadis chef-lieu du palatinat, comme elle est aujourd'hui celui du district annexé au gouvernement de Podolie. Après que le grand-duc de Lithuanie Olgerd eut chassé les Tatars de la Podolie, ses neveux, les Koryatowicz, y fondèrent, vers l'an 1331, la ville de Braçlaw. Fortifiée par le roi Alexandre, mais bâtie tout entière en bois, son étendue a dû être considérable, comme on le voit aujourd'hui par les traces qui en restent. Elle fut dévastée par Bogdan Chmielnicki. L'historien Sarnicki appelle cette ville *la ville de Saint-Pierre*. L'armée polonaise, commandée par le prince Joseph Poniatowski, en 1792, y campa avant l'ouverture de la campagne contre les Moskovites, que commandait le général Kakhofskoï.

Targowiça ou *Tarhowiça* est aujourd'hui un bourg peu remarquable, mais tristement célèbre dans les annales de la Pologne par la formation du complot liberticide ourdi, le 14 mai 1792, par Stanislas-Félix Potocki, François Branecki, Sévérin Rzewuski et une douzaine d'autres serviteurs de ces trois chefs. Décoré par eux du titre de *confédération de Targowiça*, ce complot renversa l'œuvre de la régénération de Pologne par la constitution du 3 mai 1791. Selon Sarnicki (1), Targowiça dut son nom au grand commerce qu'elle faisait avec les Russiens et les Grecs. Du temps du chroniqueur Stryikowski, on voyait des vestiges de murailles qui s'étendaient au loin dans les champs, ce qui prouve une nombreuse population et une grande activité aujourd'hui éteintes.

Winniça, petite ville située entre les deux bras du Boh, fut et est encore aujourd'hui le chef-lieu du district du même nom. Fondée par les ducs de Lithuanie Koryatowicz, elle possédait un collége des Jésuites, remplacé aujourd'hui par un gymnase séculier qui jouit d'une grande réputation et compte au-delà de cinq cents étudians. Sur une population de trois mille habitans, les deux tiers sont Juifs.

Niémirow, petite ville qui appartient à la famille des Potocki; elle est située entre des collines dans une belle position. Ses manufactures sont florissantes. En 1737, on y tint un congrès dont la conclusion du traité entre la Moskovie, l'Autriche et la Turquie fut le dernier acte.

Busza, autrefois ville très-considérable, est située sur la rive gauche de la Murachwa, mais elle n'a plus rien de son ancienne importance. En 1652, le célèbre Étienne Czarniecki la reprit sur les Kosaks, à la suite d'un assaut où seize mille hommes perdirent la vie.

Iampol est une petite ville située sur le Dniéster, et actuellement chef-lieu d'un district du gouvernement de Podolie. Ses manufactures de draps, de bas, de voitures, sont considérables. Elle fait un grand commerce en vins. A une petite distance de Iampol, la navigaiton du Dniéster est interrompue par des cataractes ou porogues.

Obodowka, *Piontkowka*, sont de grandes terres seigneuriales appartenant à la famille des Sobanski. M. Isidore Sobanski vient d'établir à Piontkowka une grande fabrique de sucre de betteraves, qui lui donne déjà des résultats satisfaisans.

Hayssyn, petite ville, chef-lieu du district du même nom.

Pikow, où l'illustre savant polonais Jean Potocki termina ses jours, le 3 décembre 1815.

Human, ville de trois mille habitans, joue un grand rôle dans les annales militaires de la Pologne. Appartenant d'abord à la république, elle fut donnée, avec la circonférence de trente

(1) P. 270, cité par Swiencki, dans sa *Descript. de l'anc. Pol.* t. II, p. 181.

milles, au guerrier Alexandre Koniecpolski, ensuite elle passa dans la famille des Potocki. En 1625, les Turcs s'en étant emparés par capitulation, y massacrèrent jusqu'à vingt mille habitans des deux sexes. Plus tard un nommé Gonta, chef des Haïdamaks révoltés, y renouvela ces scènes d'horreur.

C'est dans le voisinage de Human que se trouve la fameuse résidence des Potocki, nommée *Zofiowka*, ornée d'un magnifique château et de jardins superbes, qui ont coûté plusieurs millions; ils furent créés par Stanislas-Félix Potocki, en mémoire d'une de ses épouses, nommée Sophie. Tout ce que l'art peut faire pour embellir une nature ingrate a été réalisé dans la fameuse Zofiowka. Stanislas Trembecki, poète polonais, composa un poëme intitulé *Zofiowka*, qui a été traduit en vers français par M. le comte de Lagarde, et publié en 1815 à Vienne. Human et Zofiowka sont aujourd'hui renfermées dans le gouvernement de Kiiow.

En quittant Human, nous entrerons dans la ville de *Tulczyn*, située, selon l'historien Swiencki, sur la Tulczynka, et selon le géographe Plater sur la Sielniça. Elle est remarquable par un immense château et de vastes jardins. C'est là que séjournait le chef du complot de Targowiça, Stanislas-Félix Potocki. Il y a vu finir ses jours, en 1805, au milieu de remords inutiles. Toutefois ses descendans laissent subsister une espèce de monument qui s'élève sur la place publique pour conserver la mémoire de cette soi-disant confédération, ainsi qu'un autre qui rappelle le passage par cette ville, en 1787, du roi Stanislas-Auguste, de ce monarque qui eut le courage de ratifier le triple partage d'un pays qu'il ne sut ni représenter dignement, ni défendre avec honneur.

Avant de nous éloigner de l'ancien palatinat de Braçlaw, nous devons rappeler encore un antique château-fort, appelé *Koniecpol*, situé au confluent de la Bersade dans le Boh. Selon l'historien Bielski (1), les terres seigneuriales de *Koniecpol*, appartenant à l'illustre famille des Koniecpolski, embrassaient dans leur étendue cent soixante-dix petites villes et sept cent quarante villages. *Koniecpol* vit naître le grand-général de la couronne Stanislas Koniecpolski, la terreur des Suédois et des Kosaks sous le règne de Sigismond III et sous celui de Wladislas IV. Ce fut le sieur de Beauplan, auteur de la *Description de l'Ukraine*, qui construisit, en 1634, par ordre de Koniecpolski, les forts de cette ville. Comme elle était située à l'extrémité des frontières de la Pologne, telles qu'elles étaient à cette époque, on y avait érigé une colonne en pierre de granit portant l'inscription de *Koniec Polski*, c'est-à-dire fin de la Pologne (1).

(1) Voyez *Descrip. du royaume de Pol.*, par Bielski, t. I, p. 222.

CHAPITRE XVIII.

UKRAINE (2).

Considérée comme une des provinces de l'ancienne Pologne, l'Ukraine (prononcez en polonais *Oukraïna*) proprement dite se composait des palatinats de Kiiow et de Czerniechow.

Le voyageur qui vient de quitter la montagneuse Podolie et la Wolhynie avec son terrain coupé, lorsqu'il arrive sur les frontières

(1) La description des pays qui nous occupent ici était déjà terminée, lorsque nous est parvenue la *Description statistique, topographique et historique du Gouvernement actuel de Podolie*, par l'abbé Laurent Marczynski, prédicateur de la cathédrale de Kamiéniéc, et chapelain des écoles de la même ville, 3 vol. in-8. Wilna, 1820-1823, avec gravures exécutées par M. Podolinski et J. Chrzczonowicz et avec cartes dressées par Jean Boiarski. Le zèle et le soin avec lesquels M. l'abbé Marczynski a composé son important ouvrage sont d'autant plus recommandables, que la Pologne est encore peu riche en ouvrages de statistique nationale.

(2) V. *Description de l'Ukraine*, par Guil. le Vasseur de Beauplan; Rouen, 1660. Naruszewicz, dans son *Histoire de la nation polonaise*, dans celle *de la Tauride*, et dans le *Journal du voyage du roi Stanislas-Auguste en Ukraine*; Swiencki, dans sa *Descript. de l'anc. Pol.*, t. II, p. 82; S. Plater, dans sa *Géographie de l'Est de l'Europe*.

de l'Ukraine, s'étonne à l'aspect de ces champs immenses connus sous le nom de *steppes*. Traversé par le majestueux Borysthène, auquel viennent se réunir la Diésna, la Sula, la Worskla, la Samara du côté de l'est, et du côté de l'ouest le Teterew, la Pierna, le Ros, la Tasmina, et plusieurs autres petites rivières, ce pays, riche et fertile en productions de toute espèce, en blés, en bestiaux et en fruits, fut de tout temps appelé le grenier de la Pologne, malgré les calamités qui pesèrent sur lui aux temps des guerres avec les Russiens, les Tatars, les Turcs, et enfin avec les Moskovites. Le peuple y est en général plus heureux que celui des diverses contrées polonaises, et le grand nombre des châteaux ou maisons seigneuriales donne aux sites de l'Ukraine un aspect assez original. Des ravins d'une immense longueur appelés dans le pays *iary* plusieurs grandes terres ou tombeaux des peuples décimés par le fer ou la peste, indiquent à l'observateur toutes les révolutions dont ces contrées ont été témoins. Une espèce de long rempart tracé dans ces plaines porte le nom de rempart de Zmiia (*Wal Zmiiowy*). Un autre, qui commence près de Biala-Cerkiew et qui disparaît vers le Dniéper, est nommé le *rempart de Trajan*, nom expliqué dans une tradition populaire, et écarté par la critique historique.

En cherchant à pénétrer dans les temps reculés, on voit que les Cimériens habitèrent jadis les contrées qui s'étendent depuis le fleuve du Kuban jusqu'à l'embouchure du Dniéster, vers la mer Noire. Hérodote, qui écrivait quatre cents ans avant l'ère vulgaire, rapporte qu'à l'époque de l'irruption des Scythes dans les pays des Cimériens, ces derniers succombèrent sous le nombre, et leurs souverains, sacrifiés par le fer du vainqueur, furent enterrés sur les bords du Dniéster, où on aperçoit encore des vestiges de leurs tombeaux. Des relations commerciales avec les Khosars et les Grecs de Byzance, une quantité de cités élevées par ce peuple industriel, donnèrent alors une grande activité à ces provinces, et les villes d'Olbia, de Nicosia, d'Ophinsa, etc., augmentèrent en richesse et en population. Plus tard elles furent témoins des guerres dans lesquelles Mithridate et les Romains combattirent avec des succès balancés. A leur tour les Goths, vers l'an 214, les Huns vers 376, poussèrent leurs incursions vers les bords du Dniéper. Dans le dixième siècle, les Russiens qui habitaient les bords du Ladoga, d'Onéga et de Biélo-Oziero, étant devenus, de peuples libres qu'ils étaient, sujets de Rurik, poussés du nord au midi, débordèrent dans ces contrées fertiles; et les ducs russiens établirent alors leur résidence dans la riche et opulente cité de Kiiow, colonie de fondation grecque. Les compagnons de Rurik, Oskold et Dyr, furent élevés à la dignité de gouverneurs de Kiiow, mais Oleg, tuteurs d'Igor, fils de Rurik, après avoir massacré les gouverneurs de Kiiow et soumis les Slaves, les Viatichans, les Radimitchans, les Sévériens et les Drévlans, peuplades indépendantes jusqu'alors, fonda cette puissance russienne, devenue plus formidable sous Igor, et arrivée à un haut degré de force sous Vladimir-le-Grand.

Gouvernée ainsi par Vladimir, elle commença à s'affaiblir dès qu'elle fut partagée entre ses douze fils. Les querelles et les dissensions qui en furent la suite fournirent aux Polonais une occasion de venger les peuplades envahies par les Russiens, et qui avaient été primitivement alliées de la Pologne. A cet effet, l'expédition de Boleslas-le-Grand, en 1018, contre Kiiow, couronnée par le succès, ramena au gouvernement de Kiiow Swientopelk, qui en avait été chassé par le prince Iaroslaf, et en détermina l'occupation par des troupes polonaises. A cette occasion, une ambassade fut envoyée à l'empereur de Byzance Bazile III, pour lui porter l'assurance du maintien de la tranquillité et de bon voisinage; on combla de riches présens l'empereur d'Allemagne Henri II, et Boleslas put rentrer dans ses États avec un immense butin et de nombreux prisonniers de guerre.

Boleslas-le-Hardi, arrière-petit-fils de Boleslas-le-Grand, entra aussi victorieux dans les murs de Kiiow, mais s'étant livré aux plaisirs et à la débauche, il perdit les fruits de ses victoires et flétrit son règne par des excès que l'histoire ne lui a pas pardonnés. Mais au moment où le cimeterre polonais menaçait les ducs russiens, on vit apparaître sur les steppes de l'Ukraine, des peuplades de Polovciens (*Polowcy*) issus de la race des Huns, comme

les Turcs et les Hongrois. En 1060, ils s'emparèrent de la ville de Pereaslaw, en Petite-Boulgarie, et profitant des dissensions entre les ducs russiens, ils s'établirent en Ukraine. Cependant les calamités qui affligèrent ces contrées firent place à des malheurs plus terribles encore, lorsque des hordes de Tatars, conduites d'abord par Gengiskan, et guidées ensuite par d'autres chefs, commencèrent cette lutte de cinq siècles entre la barbarie et la civilisation, entre l'Europe et l'Asie, lutte inégale pendant laquelle la Pologne seule préserva les autres puissances d'un envahissement total, et qui fut plus tard l'occasion et la cause de sa ruine.

La puissance russienne, affaiblie comme elle l'était par l'attitude menaçante des Tatars, croyait cependant pouvoir attaquer impunément les possessions lithuaniennes qui l'avoisinaient. Le grand-duc de Lithuanie Gédymin, déjà célèbre par ses guerres avec les Teutoniques, se mit alors à la tête de l'armée, traversa la Wolhynie, défit complètement les Russiens dans une bataille livrée près de la rivière de la Pierna ou d'Irpen; et s'étant emparé de toute l'Ukraine et de la ville de Kiiow, que le duc Stanislas avait quittée pour se retirer à Riazan, il ne retourna dans ses États qu'après avoir étendu ses frontières jusqu'à la rivière du Putywel et donné pour gouverneur-général aux pays conquis le duc de Holszany Mindowe. Cependant la Podolie, voisine de l'Ukraine, gémissait encore sous le joug des Tatars; mais cette contrée fut à son tour affranchie de ce fléau par le grand-duc Olgerd, fils de Gédymin : la bataille de Sine-Wody, livrée en 1331, accomplit l'union des deux provinces, et le grand-duché de Lithuanie s'étendit des bords de la mer Noire à ceux de la mer Baltique.

Le grand-duc Witold, neveu d'Olgerd et son successeur, fut encore obligé de marcher à la tête de nouvelles armées pour soumettre les Tatars révoltés, et les bords du Don furent témoins de la bravoure des Lithuaniens. Ce même Witold, embrassant plus tard la cause du tzar de Perecop ou Krimée Tokatmisz, ne fut pas aussi heureux dans la guerre soutenue contre Tamerlan, et la bataille livrée en 1398 près de la Worskla n'eut pas d'heureux résultats. Toutefois, il ne perdit point sa suprématie sur les Tatars transborysthéniens, et on vit le fils de Tokatmisz, le sultan tatar Seda, combattre sous les drapeaux de Wladislas-Jagellon, dans les champs de Grunewald, contre les Teutoniques.

Toute l'Ukraine, ainsi que le pays qui s'étend jusqu'à la mer Noire et embrasse la Walachie, soumis à la suprématie lithuanienne, restèrent dans cet état de vasselage jusqu'à l'année 1453, époque à laquelle Mahomet II, maître de Byzance, vint changer l'état politique de l'Orient. Peu de temps après cette conquête, les Ottomans en firent une autre sur les vassaux de la Lithuanie et de la Pologne. Une longue suite de guerres malheureuses et de batailles sanglantes, livrées dans les champs de l'Ukraine et de la Podolie, et les calamités qui en résultèrent n'eurent un terme que par le traité de Karlovitz, signé en 1699. Les Ottomans, jurant alors une amitié éternelle à la Pologne, s'unirent à elle pour combattre la nouvelle puissance moskovite qui commençait à déborder de toutes parts. L'histoire des guerres depuis Pierre Ier jusqu'à Nicolas Ier, et leurs conséquences pour l'empire du grand-seigneur sont connues. Quant à l'Ukraine transborystane, elle passa, avec la ville de Kiiow, par le traité illégal de 1688, sous la domination de tzars de Moskovie; et ce traité fut le sinistre précurseur de l'envahissement de l'Ukraine cisboristane accompli en 1793, dans le second partage de la Pologne.

Avant d'entreprendre notre tournée géographique habituelle dans les deux palatinats de l'ancienne Pologne, dans ceux de Kiiow et de Czerniechow, nous allons jeter un coup d'œil sur les Kosaks, dont l'histoire se lie intimement à celle de l'Ukraine.

LES KOSAKS (1).

Le voisinage inquiétant des Tatars et des Turcs du côté du sud-est des États de la république exigeant une continuelle attention de la part de cette dernière, ce fut sous le règne

(1) Voyez Sam. Gronocki de Grondy, *Historia belli Cosacco Polonici, conscripta an.* 1676. *Ex mss. monumentis historiæ Hungaricæ in lucem protulit Carolus* Koppi, *in regia scientiarum*

de Sigismond Ier (1506-1548) qu'on vit se former cette vigilante milice, et que le nom de Kosaks commença à être connu. Eustache Daszkiewicz, staroste de Czerkassy, défendait les frontières polonaises à l'est et le passage du Dniéper contre les Tatars; Przéslas Lanckoronski, staroste de Chmielniça, gardait celles de l'ouest, c'est-à-dire depuis le Duiéster jusqu'à Oczakow, contre les Ottomans. Daszkiewicz obtint de Sigismond, comme récompense de sa belle conduite dans les guerres contre les Tatars, les starosties de Czerkassy et de Kaniow. Ces districts étaient depuis long-temps exposés aux fréquentes incursions de ces voisins turbulens, et à leur approche les habitans avaient coutume de se cacher dans les îles du Dniéper et dans les marais que ce fleuve a formés, d'où ils épiaient le moment de tomber à l'improviste sur des détachemens isolés de Tatars. Daszkiewicz réunit cette espèce de chasseurs en corps réguliers et les soumit à une discipline militaire. Il les divisa en régimens et compagnies, leur donna des officiers de divers grades, et les équipa d'une manière uniforme. L'île de Chorcyça offrait aux Tatars les moyens de traverser le fleuve commodément et sans danger; elle devint le point de départ des expéditions dirigées contre eux. Daszkiewicz endurcit sa troupe contre les fatigues et les privations de toute espèce, lui inspira le goût des entreprises hardies, le mépris de la mort, l'aveugle obéissance aux ordres de ses chefs. La distribution des grades lui fut abandonnée. Le butin était partagé également entre tous.

Ces milices furent nommées Kosaks, d'un mot tatar qui désigne des troupes légères vivant de rapines.

En 1510, Sigismond Ier agrandit le territoire des Kosaks du côté des Porogues, c'est-à-dire au-delà des cataractes du Dniéper, et leur accorda plusieurs priviléges. Quand Eustache Daszkiewicz se présenta, à la diète de 1522, devant Sigismond, ce chef kosak conseilla au roi de porter toute son attention vers ce point des États de la république, d'y maintenir deux mille hommes toujours sous les armes, et quelques centaines de cavaliers pour la sûreté des communications intérieures; il proposa aussi d'élever plusieurs forts, entreprise facile dans un pays qui abondait en bois et en pierres. Daszkiewicz, reçu avec distinction par le roi, obtint de lui en pur don des terres et les deux châteaux de Krzyczew et de Cieciersko, au-delà du Dniéper; mais ses conseils salutaires furent négligés.

Le valeureux roi Étienne Batory, pénétré de l'importance des Kosaks, leur donna une organisation plus régulière. Vers l'an 1576, il les divisa en six régimens, chacun de mille hommes, distribués en centuries (sotnia) ou bannières, de sorte que chaque Kosak inscrit appartenait à une bannière sous laquelle il se rangeait aussitôt qu'il était appelé. Chaque centurie eut un chef permanent, et tous les régimens un général, nommé *hetman* (attaman), que le roi investissait en lui donnant comme marque de sa dignité un drapeau, une queue de cheval (bunczuk), un bâton de commandement ayant la forme d'une massue (bulawa), et un miroir. Les autres officiers supérieurs s'appelaient obozny (quartier-maître-général), sendzia (juge), pisarz (notaire), et assawula. Le prince Bogdan (Théodore ou Dieudonné)

universitate, historiæ universæ prof. Pestini, 1789, in-8. *Histoire des Kosaks*, par Lesur. Swiencki, cité plus haut. F. Schoell, conseiller d'ambassade prussienne en France, dans son *Histoire abrégée des Traités de paix*, par Koch, t. XIII; Paris, 1818. On trouve aussi des détails circonstanciés dans les *Recherches historiques sur les Sarmates, les Scythes, les Kosaks*, etc., par Bonusz-Siestrzencewicz, en 4 vol., 1812, Pétersbourg; ainsi que dans l'importante *Histoire de Pologne sous le règne de Wladislas IV*, par Gaëtan Kwiatkowski; Warsovie, 1823. Cependant aucun de ces écrivains ne cite un ouvrage intitulé *Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne avec un discours de leur origine, pays, gouvernement et religion;* et un autre des *Tartares Précopites*, par Pierre Chevalier, Paris chez Claude Barbin, 1663, in-12, p. 302, ouvrage que je possède dans ma collection des livres en langues étrangères relatifs à l'histoire de Pologne. L'auteur, en voyageant en Pologne, recueillait pour sa propre instruction des matériaux qu'il publia ensuite; il dit en outre dans sa préface qu'il conduisit deux mille quatre cents fantassins, polonais au premier siége de Dunkerque, et que des rapports si directs avec la nation polonaise lui faisaient un devoir agréable de s'occuper de l'histoire d'un peuple appartenant à la république.

Rozynski fut le premier hetman ainsi institué. Batory lui donna, pour lui et ses successeurs au commandement, la ville de Trychtymirow, et permit aux Kosaks d'habiter tout le district situé entre cette ville et Kiiow. Trychtymirow devint dès-lors le chef-lieu des Kosaks, la résidence de leur hetman, leur place d'armes et de réunion. En temps de guerre le roi gratifiait ordinairement chacun d'eux d'un ducat, d'une peau de bœuf, et quelquefois même d'une pelisse.

Mais le temps s'approchait où cette milice, après avoir rendu des services signalés à la cause polonaise, allait devenir la source de longues calamités pour la république. Sigismond III, successeur d'Étienne Batory, en 1587, suivit une fausse politique à l'égard des Kosaks. Méconnaissant l'utilité qu'il pouvait tirer de ces troupes en les opposant aux Turcs et aux Tatars; craignant plutôt que leurs incursions dans les terres de ces voisins ne l'impliquassent dans des guerres dangereuses, il défendit aux Kosaks toute expédition de ce genre. C'était saper les fondemens de leur institution, c'était vouloir détruire leur caractère. Bien plus, on remit en question leurs priviléges et leur indépendance, et Sigismond III, gouverné par les Jésuites, eut l'imprudence de heurter leurs opinions religieuses. A force de vouloir leur imposer l'autorité du pape, il excita parmi ce peuple un mécontentement général qui éclata plus d'une fois en rébellion ouverte. Les règnes successifs de Sigismond III, de Wladislas IV et de Jean-Kasimir, virent se prolonger des guerres dans lesquelles les Kosaks épiaient l'occasion de secouer un joug qu'ils abhorraient, et il fallut armer contre eux. En 1593, le prince Janus Ostrogski défit un nommé Kosinski, qui s'était mis à la tête de quelques milliers de Kosaks; en 1595, le grand-général Zolkiewski porta un coup terrible à ces peuplades, commandées par Nalewayko, et enfin, en 1637, Stanislas Koniecpolski remporta sur elles et sur leur chef Pauluk une victoire décisive, près de Kumeyki. Mais lorsque ces guerriers célèbres furent descendus au tombeau, les Kosaks, profitant de nouvelles dissensions qui éclatèrent parmi la noblesse polonaise, et irrités par l'anéantissement, en 1638, de presque toutes leurs prérogatives, ne mirent plus de bornes à leurs tentatives audacieuses.

Cependant Wladislas IV, ayant formé le projet de déclarer la guerre aux Turcs, et trouvant une forte opposition dans les États de la république, voulut engager les Kosaks à le seconder dans cette entreprise, en leur promettant la restitution de leurs prérogatives. Pour arriver plus facilement à ce but, le grand-chancelier George Ossolinski, qui jouissait de toute la confiance de son souverain, jeta les yeux sur un nommé Bogdan Chmielnicki, né, selon les uns, en Mazovie, et selon les autres à Lisianka en Ukraine. On lui accorda le titre de hetman. Mais la mort enleva Wladislas en 1648, au moment où il comptait sur la réussite de ses projets, et Chmielnicki, au lieu de seconder les Polonais, se déclara contre eux. Le dépit que lui causait la perte d'un procès au grod de Warsovie le porta à se joindre aux Turcs, et depuis lors, et surtout sous le règne de Jean-Kasimir, le nom de Chmielnicki devint la terreur des Polonais. Pour mettre le comble aux malheurs de ce pays, les Moskovites firent un traité avec les Kosaks, par lequel ces peuples belliqueux se soumirent au sceptre du tzar. La guerre qui en résulta entre la Pologne et la Moskovie, celle que lui déclara vers le même temps la couronne de Suède, mirent la Pologne au bord de l'abîme, et finirent par en détacher entièrement les Kosaks. On concluait, en effet, des trèves réciproques, toutes plus ou moins désavantageuses aux Polonais. Après la mort de Chmielnicki, arrivée en 1657, son fils George, âgé de seize ans, fut nommé son successeur, mais sous la tutelle de Jean Wyhowski. Ce dernier, pénétré d'une haute ambition, crut qu'en se détachant des Moskovites et passant chez les Polonais, il obtiendrait la souveraineté d'un duché russien, qui devait être formé des palatinats de Kiiow, Czerniechow et Braçlaw, mais uni à la république de Pologne. Immédiatement après cet arrangement, Wyhowski, à la tête de ses Kosaks, et renforcé par les troupes polonaises, se mit en campagne contre les Moskovites. La victoire leur fut fidèle, et les troupes du tzar furent écrasées sur tous les points. Toutefois les deux parties belligérantes, également fatiguées de cette lutte (la Moskovie ayant été

dévastée par les Tatars, et la Pologne se voyant menacée d'une guerre avec la Porte), conclurent, le 30 janvier 1667, à Andruszow, une trêve de treize ans. Les principales conditions de cette suspension d'armes regardaient les Kosaks. En voici la substance :

« Le tzar conservera les conquêtes qu'il a faites sur les Polonais, savoir : Smolensk avec tout le duché de Sévérie, tels que Dorogobouje, Biéla, Nevel, Siebeje, Krasnoï, Velije, ainsi que tout le pays et les châteaux qui sont autour de Czerniechow, et les villes, châteaux et pays qui s'étendent depuis Kiiow et le Dniéper jusqu'aux frontières de Putywel. Les limites des palatinats de Poloçk, Witebsk, Mscislaw; celles des districts d'Orsza, Mozyr, Rzeczyça, de même que celles de la Livonie méridionale, le tout situé sur les deux rives du Borysthène et de la Dzwina, resteront en entier à la Pologne, à l'exception de Wieliz, qui est démembré du palatinat de Witebsk, et conservé au tzar pour l'amour de la paix.

» Les Kosaks-Zaporogues seront sous la domination commune des deux États, prêts à servir contre les Turcs lorsqu'ils en seront requis. Les sujets des pays cédés réciproquement seront laissés dans le libre exercice de leur religion, soit catholique, soit grecque. (*Art.* 3.)

» Les Kosaks, qui demeurent en deçà du Borysthène, depuis Pereaslaw, sont déliés du serment de fidélité qu'ils ont prêté au tzar, et le tzar promet de ne les recevoir ni sous sa protection, ni dans ses villes et châteaux, pendant tout le temps que durera la trêve. Il en est statué de même à l'égard des Kosaks qui demeurent au-delà du Borysthène depuis Kiiow, que le roi de Pologne ne prendra point sous sa protection. (*Art.* 4.)

» La ville et le château de Kiiow restent au tzar avec le couvent de Peczenrsk, et son territoire pendant deux ans, et jusqu'au 15 avril 1669. Ils seront alors rendus avant la tenue des premières conférences pour la paix définitive, sans aucune rétribution de la part de la Pologne. (*Art.* 5 *et* 7.)

» Le tzar restitue à la Pologne Poloçk, Witebsk, Dunabourg, Lucyn, Rzezyça, Marienhausen, avec toute la Livonie méridionale. (*Art.* 6.)

» On donnera connaissance de ce traité au khan de la Krimée, afin qu'il observe pareillement la paix, au défaut de quoi on agira contre lui à forces réunies.

» On en donnera pareillement avis au grand-seigneur; et, au cas qu'il prît les intérêts du khan contre l'une ou l'autre des parties contractantes, on agira aussi à forces réunies contre lui. (*Art.* 18 *et* 19.) »

Mais le temps de cette trêve étant expiré, et ce traité ayant obtenu une ratification illégale par celui de 1686, signé par Grzymultowski, la suprématie de la Moskovie sur les Kosaks fut implicitement déclarée. Quand, en 1708, leur hetman Mazeppa abandonna le parti de la Russie pour embrasser celui du roi de Suède Charles XII, le tzar Pierre Ier résolut de les traiter en vainqueur. Depuis cette époque, ayant subi différens modes d'organisation sous les successeurs de Pierre-le-Grand, les Kosaks ont leur attaman, et se tiennent prêts à marcher au premier ordre de la cour de Saint-Pétersbourg. Ils mettent alors en campagne le nombre des troupes qu'ils se sont engagés de fournir, et sont en dehors de recrutement.

Ramenés maintenant à la description qui nous reste à faire des deux palatinats de l'ancienne Pologne que nous n'avons pas encore visités, nous commencerons par celui de Kiiow.

PALATINAT DE KIIOW.

Après la conquête de cette contrée sur les ducs russiens par le grand-duc de Lithuanie Gédymin, Wladimir, frère de Wladislas-Jagellon, gouverna le duché de Kiiow; mais le grand-duc Witold, cousin de Wladislas, ôta à Wladimir ce gouvernement, lui donnant en échange, et du consentement de Jagellon, le duché de Sluçk (1). Toutefois Olelko, fils de Wladimir, exerça la souveraineté en place de son père sous le règne de Kasimir, et ce ne fut qu'en 1470 que Kasimir-le-Jagellon transporta les ducs Olelko, à Sluçk, en convertissant le duché de Kiiow en palatinat du même nom. En 1560, il fut compris dans la division politique dite la Petite-Pologne, mais administré suivant les lois du *statut de Lithuanie*. Après le traité de 1686, tout le territoire

(1) Stryikowski, p. 467.

trans-borysthénien, avec la ville de Kiiow, passa sous la domination moskovite, tandis que la partie cis-borystane, divisée en deux districts, ceux d'Owrucz et de Zytomierz, composa jusqu'en 1793, époque du deuxième envahissement de la Pologne, le palatinat de Kiiow. Transformé, en 1796, en gouvernement, il fait, depuis cette époque, partie de l'empire actuel des tzars.

En commençant notre tournée dans ce palatinat, nous nous arrêterons à la ville *Kiiow*, que les Russes écrivent *Kief*. Cette cité, grande et belle, s'élève majestueusement sur la rive droite du Dniéper, dont la largeur est immense en cet endroit. L'origine de Kiiow remonte à l'époque du commerce actif qui régnait entre les Grecs et les Scythes, bien avant l'ère vulgaire, et, suivant un illustre historien polonais, ce furent les Grecs Chionites qui posèrent la première pierre d'une ville devenue depuis si célèbre dans l'histoire des Slaves (1).

Lorsque, en 1018, le roi de Pologne Boleslas-le-Grand entra victorieux dans Kiiow, on y voyait huit grandes places et quatre cents églises, ornées somptueusement de trésors enlevés à Théodosie (*Kaffa*); une partie de ces richesses passa dans la capitale de la Pologne, à Gnèzne, et plus tard, sous Mieczyslas II, les Bohémiens les emportèrent à Prague.

Kiiow fut entouré à plusieurs reprises de murailles ou remparts. On y trouvait aussi une cathédrale du rit catholique, ainsi que plusieurs autres églises, mais celles du rit grec sont beaucoup plus nombreuses. L'église de Sainte-Sophie, consacrée en 1037, et la plus remarquable, est dans la partie haute de la ville, appelée *Peczersk*, où sont des souterrains ou catacombes. Sous les débris de l'ancienne église de Saint-Basile on découvre des tables en albâtre avec des inscriptions grecques portant la date de l'année 260 de notre ère. Au commencement du dixième siècle, le duc russien Oleg conquit le premier cette ville sur les Slavons. En 988, le patriarche de Constantinople donna à Kiiow son premier métropolitain, dans la personne de l'évêque Michel. En 998, Wladimir-le-Grand y établit sa résidence. Marié à Anne ou Anastasie, sœur de Basile et de Constantin, qui occupaient le trône de Constantinople, il embrassa le christianisme. Les habitans, à l'exemple de leur souverain, se firent baptiser par milliers, et virent sans regret Péroun et leurs autres idoles plongées dans flots du Dniéper (1). En 1018 Boleslas-le-Grand, et en 1077 Boleslas-le-Hardi, y en entrèrent victorieux. En 1225, les Tatars la dévastèrent. En 1325, le grand-duc de Lithuanie Gédymin s'en empara à son tour. En 1416, un chef des Tatars nommé Edyga y fit tant de dégâts qu'elle n'a pu se relever depuis. En 1650, Chmielnicki l'occupa avec ses Kosaks, mais l'année suivante, le vice-grand-général de Lithuanie, prince Janus Radziwill, en chassa ce chef de rebelles. En 1660, la ville fut occupée par les Moskovites, et depuis 1686 demeura en leur pouvoir. Kiiow possède une académie et un gymnase. Long-temps les écoles du gouvernement de Kiiow furent sous la direction de l'Université de Wilna, mais aujourd'hui elles ont passé sous celle de l'Université de Kharkoff. J.-A. Zaluski, évêque de Kiiow, est connu dans les annales polonaises pour avoir formé une bibliothèque composée de deux cent mille volumes, dont il fit hommage à la république; mais, en 1759, la tzarine la fit transporter de Warsovie à Saint-Pétersbourg.

En quittant la ville de Kiiow, nous jetterons un coup d'œil sur les endroits suivans, situés dans le ci-devant palatinat.

Loiowygrod ou *Loiow* est un petit bourg élevé sur la rive droite du Dniéper et au nord de Kiiow. Il est mémorable par la victoire signalée qu'y remporta, le 31 juillet 1694, le prince Janus Radziwill, grand-général de Lithuanie, sur trente mille Kosaks révoltés et commandés par leur chef Krzyczowski.

Wasilkow et *Motowidlowka*, autrefois châteaux-forts, sont situés sur l'ancienne frontière de la Polésie.

Owrucz, petite ville sur la Naryna. Autrefois chef-lieu du district, elle l'est encore aujourd'hui, mais elle fait partie du gouvernement

(1) Voyez *Histoire de la Nation Polonaise*, par Naruszewicz, t. II, p. 189.

(1) Voyez *Statist. de Russie*, par M. Schnitzler, p. 342, cité plus haut.

de Wolhynie. Les écoles de la congrégation de Saint-Basile y sont sur un bon pied.

Trylisc et *Romanow*, sur la Kamiencza, sont mémorables dans les guerres des Polonais avec les Kosaks.

Stawiski a été fortifié, comme tant d'autres endroits contre l'incursion soit des Tatars, soit des Kosaks. Un trait de courage d'un militaire polonais honora les remparts de ce bourg. Zglobicki, l'un des intrépides soldats de Czarniecki, plantait l'étendard national sur le sommet des remparts de *Stawiski*, lorsque l'ennemi lui coupe la main; de l'autre il saisit l'étendard et le fixe; celle-ci est aussitôt abattue d'un second coup : mais, avant de mourir, il eut la consolation de voir son héroïsme couronné du succès.

Korsun est une petite ville située sur la Ros, et fondée vers l'an 1581, par le roi Étienne Batory. Les troupes polonaises, conduites par Nicolas Potoçki et Martin Kalinowski, y furent défaites en 1648, par les Kosaks, aux ordres de Chmielnicki.

Zytomierz, ville peuplée de six mille habitans, est actuellement le chef-lieu du gouvernement de Wolhynie, après avoir été jadis celui du district du palatinat de Kiiow. On y remarque quelques églises grecques, une catholique, et une école publique. Elle possède aussi un théâtre où se représentent des pièces polonaises.

Biala-Cerkiew ou *Bialocerkiew*, est une ville de trois mille habitans, avec un immense château appartenant aux Branecki.

Trychtymirow est une bourg que le roi Étienne Batory donna pour résidence à l'hetman des Kosaks.

Kaniow, sur le Dniéper, ancienne starostie, fut long-temps possédée par le prince Stanislas Poniatowski, neveu du dernier roi. C'est là qu'eut lieu le rendez-vous entre Catherine II et Stanislas-Auguste, en 1787.

Berdyczew est une ville très-commerçante et peuplée de dix mille âmes, dont les Juifs composent l'immense majorité. Elle est aujourd'hui située dans le gouvernement de Wolhynie.

Iahorlik, bourg situé au confluent du Iahorlik et du Dniéster. On y remarque une espèce d'obélisque triangulaire en pierre, qui indiquait les limites respectives de la Pologne et de la Turquie, telles que les avait tracées le traité de 1699, signé à Karlovitz.

Quant aux villes et bourgs situés dans l'Ukraine trans-boristane, et appartenant à l'ancien palatinat de Kiiow avant que le traité dit de Grzymultowski l'eût cédé, en 1686, à la Moskovie, nous nommerons, avec M. Swiencki,

Hadziacz, sur la Pszola, mémorable par un traité signé entre les Kosaks et la Pologne, le 16 septembre 1658.

Poltawa, sur la Vorskla, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement de ce nom, et mémorable par la défaite de Charles XII, dans la journée du 8 juillet 1709.

Batoryn ou *Batouryn*, ville fondée par le roi de Pologne Étienne Batory (1). En 1664, Jean-Kasimir y réunit une forte armée pour marcher contre les Kosaks, qui se jetèrent alors dans les bras des Moskovites.

Ieremiowka, appartenant jadis au prince Jérémie Wisniowiecki.

Pereaslaw, sur la Trubiça. Cette ville comptait près de six mille maisons avant les ravages qu'y commirent les Kosaks commandés par Chmielnicki. L'ancien collége des Jésuites y fut fondé par Luc Zolkiewski, neveu du grand-général Stanislas Zolkiewski.

Nizyn, sur la rivière de l'Ostrza, qui séparait jadis le palatinat de Kiiow de celui de Czerniechow, le dernier qui nous reste encore à décrire de l'ancienne Pologne.

PALATINAT DE CZERNIECHOW.

Les contrées qui composaient ce palatinat furent d'abord gouvernées par les ducs russiens, issus de Wladimir-le-Grand; mais le grand-duc de Lithuanie Gédymin, lorsqu'il eut défait, sur les bords de la Pierna ou Irpien, les ducs Stanislas de Kiiow, Olegh de Pereaslaw, Roman de Bransk, et enfin Léon de Luçk; ce grand-duc, disons-nous, réunit à ses États les villes et châteaux de Kiiow, de Bialogrod, de Slepowrat, de Kaniow, de Czerkassy, de Bransk, de Pereaslaw, et de plus le duché de Sévérie jusqu'au Putywel.

Vers l'an 1394, Wladislas-Jagellon, roi de

(1) Voyez Kochowski, *Climacter*, t. III, p. 102.

Pologne, confia à Korybut, son frère, le gouvernement de Sévérie et de Czerniéchovie; mais ce dernier ayant voulu se déclarer indépendant du grand-duc de Lithuanie Witold, ce chef jaloux se mit à la tête d'une armée, marcha contre Korybut, le défit près de Niedokudow, s'empara de Novogorod-Siewierski, et le fit prisonnier lui et sa famille. Il les mit tous en lieu de sûreté à Wilna, et établit les starostes dans les duchés occupés naguère par son captif. Plus tard, à la recommandation du duc de Riazan, Korybut fut mis en liberté et alla prendre possession des châteaux de Wolhynie, tels que Braçlaw, Winniça, Sokal, Krzémiéniéc. Il fonda alors Zbaraz et Wisniowiec, et donna ainsi origine aux puissantes familles des princes Zbarazski et Wisnioniecki, et c'est à cette dernière qu'appartenait Korybut Wisnioniecki, élu roi de Pologne avant Sobieski.

Vers 1490, époque de la fin du règne de Kasimir-le-Jagellon, les ducs qui gouvernaient la Sévérie s'étant rendus à Wilna pour y présenter leurs hommages au roi, se séparèrent brusquement de lui par suite d'un accident imprévu. Un des serviteurs du château brisa, par inadvertance, le doigt à un de ces ducs, au moment où il ouvrait la porte, et ils en furent tous tellement fâchés, que sans attendre aucune explication ultérieure, ils quittèrent Wilna, et se jetèrent entre les bras de la Moskovie, dont ils reconnurent la suprématie jusqu'à l'année 1634, époque où les victoires des Polonais sur le tzar Mikhaïl Fédorovitsch amenèrent le traité de paix signé près de Wiazma. Par ce traité, Smolensk, la Sévérie et la Czerniéchovie, rentrèrent sous les lois de la mère-patrie, et dans la diète de 1635, le palatinat de Czerniéchovie fut divisé en trois districts, qui prirent les noms de Czerniéchow, de Nowogrod et de Siewierz, et les palatins et les castellans y furent aussitôt institués (1).

Des guerres malheureuses avec les Kosaks, et d'autres soutenues contre les Moskovites, amenèrent, en 1667, la trêve d'Andruszow, et Czerniéchow fut perdu pour la Pologne, avec les autres contrées trans-boristanes.

(1) *Volumina legum*, t. III, p. 163, et t. IV. p. 13.

Parmi les villes ou bourgs remarquables de l'ancien palatinat de Czerniéchovie, nous nous arrêterons sur les suivans :

Czerniéchow ou *Tschernigove*, ville considérable située sur la Diésna, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement du même nom dans l'empire russe.

Nowogrod-Siewierski, autrefois résidence des ducs, aujourd'hui chef-lieu du district.

Bransk, ville mémorable par une victoire des Polonais, en 1664, commandés par le grand-général Michel Paç, sur les Moskovites aux ordres de Boriatinskoï. L'illustre famille polonaise des Tryzna y possédait de grandes terres.

Glinsk, ancienne propriété de la famille Glinski, dont un des membres, Michel Glinski, se rendit si malheureusement célèbre sous les règnes d'Alexandre et de Sigismond Ier.

Konotop, mémorable par une victoire remportée par les Polonais sur les Moskovites, en 1664.

Putywel, ancien château-fort, entouré d'immenses forêts.

On ne saurait mieux peindre l'importance que les provinces méridionales de l'ancienne Pologne doivent avoir aux yeux de la France et de l'empire ottoman, qu'en rapportant les paroles de feu Pierre Maleszewski. Ces observations furent insérées jadis dans le *Journal des Débats* du mois de fructidor an X, et dans l'*Essai sur le commerce de la mer Noire*, par M. d'Anthoine. Quoique la situation politique du pays dont il est question ait bien changé depuis, nous nous plaisons cependant à les reproduire. C'est un hommage rendu à la mémoire du savant Pierre Maleszewski, enlevé trop tôt à la France, son pays adoptif, et à la tendre sollicitude de sa famille.

« Les productions abondantes et variées de la Pologne ne furent long-temps exportées que par la mer Baltique. Dans les dernières années de son existence politique, les Polonais, fatigués de la taxe énorme des douanes du gouvernement prussien, commençaient à se persuader que la voie de la mer Noire serait, de toutes les manières, bien plus avantageuse pour leurs intérêts. L'ancien gouvernement de France, instruit de la fertilité des provinces méridionales de la Pologne, et de l'impor-

tance de leurs produits pour la marine et le commerce français se préparait à encourager les Polonais dans cette nouvelle entreprise; mais ce ne fut qu'un aperçu et le cabinet de Versailles ne l'eut que dans sa caducité.

» Ces provinces forment presque la moitié de l'étendue de la Pologne. Trois grandes rivières les arrosent; le Dniéper ou Boristhène, le Boh et le Dniester. Ces trois fleuves parcourent une bien plus grande étendue de pays que le Niémen et la Wistule, seules grandes voies du commerce par la mer Baltique, et les contrées qu'ils parcourent, malgré leur culture négligée, pourraient être appelées, à juste titre, la terre promise pour les premiers besoins de l'homme.

» Pour prouver l'abondance en denrées de ce pays, il suffirait de dire que l'Ukraine seule a pourvu à la subsistance des armées russes pendant toutes les dernières guerres avec les Turcs.

» Les bois de construction s'y trouvent d'une fort grande ancienneté et en grande abondance. On pourrait s'en convaincre par les rapports du maître mâteur de Toulon, envoyé exprès pour visiter les forêts de ce pays. Des mâts arrivés par Riga sont dix-huit à vingt mois pour être transportés de ces forêts par la mer Baltique, tandis que par la voie de Kherson ils sont arrivés en trois mois à Toulon, suivant l'essai que fit faire l'ancien gouvernement français; et le calcul de M. d'Anthoine a prouvé arithmétiquement que, pour les mâtures polonaises, la voie de Kherson est bien préférable à celle de Riga.

» Les salaisons de l'Ukraine valent bien celles d'Irlande, et le bas prix du bœuf, ainsi que du sel de Moldavie et de Krimée, permet, suivant les expériences faites, de les livrer, à Akerman ou à Kherson, à moitié meilleur marché qu'on ne les achète sur les lieux en Irlande.

» Le chanvre pour voiles et cordages, le crin, les laines communes, les toiles blanches et grises, et celles d'emballage; les cuirs crus et tannés, sont en grande quantité dans ce pays.

» Le salpêtre, le groudon, le suif, les huiles de chanvre et de lin, le miel, le beurre fondu, les graisses de cochon et autres, le houblon, la poix-résine, les eaux-de-vie de grains, y sont très-abondans.

» Les cires sont à si bas prix dans l'Ukraine, que, les marchands autrichiens les font venir par terre de cette province jusqu'en Gallicie, d'où ils les transportent également par terre, à travers la Moldavie et l'Autriche, jusqu'à Trieste, où ils les vendent encore, malgré ces transports énormes, et toujours par terre, avec un bénéfice considérable.

» Le tabac de l'Ukraine est excellent; on en a fait un essai en France en 1757, et il fut trouvé presque égal à celui de Virginie.

» La potasse et la védasse, qui depuis longtemps sortent de la Pologne par les ports de Dantzig, Kœnigsberg, Elbing, sont encore des productions de l'Ukraine. Il est aisé de voir ce que la différence du transport par la Baltique ou par la mer Noire, doit mettre de différence dans le prix.

» Ces pays, qui présentent une si grande richesse en denrées de nécessité, sont presque entièrement privés de manufactures; et le commerce français trouverait, par la mer Noire, un débouché également avantageux aux deux pays, en draps, soieries, quincailleries, vins, huiles fines, liqueurs, sucre, café, épiceries, drogues de médecine et de teinturerie, etc. Les tentatives déjà faites avant la révolution ont prouvé de quelle importance serait ce commerce pour la France, et principalement pour les départemens situés sur la Méditerranée.

» Le pavillon français pourrait même apporter toutes les marchandises du Levant dans ce pays. Ce commerce ne se fait actuellement que par des Juifs et des Arméniens, à travers la Moldavie; voie longue, coûteuse, et sujette, pour ces malheureux à mille avanies.

» La masse des exportations de ces contrées par la mer Noire deviendra, pour les Français, bien plus considérable que celle que les Anglais et les Hollandais obtiennent par la mer Baltique; comme aussi l'importation à faire de ce côté-là sera bientôt plus grande que du côté de Dantzig, de Kœnigsberg et de Riga, parce que les trois rivières, le Dniéper, le Boh et le Dniéster, *une fois rendues tout-à-fait navigables*, pénétreront plus avant dans l'intérieur du pays que le Niémen et la Wistule. Le canal

de la Muchawa, qui joint déjà la Wistule au Prypec, et celui d'Oginski, qui réunit le Boristhène au Niémen, feraient, par la suite, partager le commerce de la mer Noire à presque toute l'ancienne Pologne, et joindre aux avantages du commerce de la mer Noire, déjà immenses, l'avantage de celui de la mer Baltique.

» Les Français ne rencontreront pas de ce côté-là, comme sur la mer Baltique, comme partout ailleurs, ce peuple rival qui cherche à s'emparer de tout le commerce, et qui, pour le présent, soit par ses capitaux, soit par la nature de ses manufactures, soit enfin par sa politique, toute basée, en dernière analyse, sur son commerce, forme des obstacles si souvent difficiles à surmonter.

» La France d'ailleurs, par ses rapports, son crédit, la proximité de ses ports dans la Méditerranée, et par sa puissance sur cette mer, est la nation la plus propre pour faire ce commerce. »

Arrivés ainsi au terme de notre tournée historique et géographique dans les provinces anciennement polonaises, et qui ont tant de fois, victimes de la guerre et de l'henvahissement, changé de dominateurs, jetons un dernier coup d'œil sur la Moldavie et la Walachie, tributaires pendant si long-temps des États du roi et de la république de Pologne.

CHAPITRE XIX.

WALACHIE ET MOLDAVIE.

Bornées au nord par le Dniéster et la Pokucie, à l'est par la Bessarabie et le Pont-Euxin, au sud par le Danube, et à l'ouest par la Transylvanie, la Walachie et la Moldavie modernes composaient, dans les temps plus reculés, la Dacie, province de l'immense empire romain, illustrée par les victoires de l'empereur Trajan.

Ce pays, favorisé de la nature, possède d'immenses richesses en blés, bestiaux, pâturages, forêts, et plusieurs autres productions, source d'aisance et de commerce pour ses habitans. Son sol foulé par différentes peuplades dans les temps antérieurs au christianisme, soumis ensuite aux Romains, avait déjà, dès le douzième siècle, pris la dénomination des pays des Blaches ou Walaches. Selon l'historien Naruszewicz, du nom de Polowciens sortit celui des Walaques actuels, que les Hongrois appellent Oloches, et les Turcs Ifflaks.

La Walachie et la Moldavie, voisines de la Pologne, jouent un grand rôle dans les annales de cette dernière depuis le quatorzième siècle. Le roi de Pologne Wladislas-Lokiétek régnait à cette époque; et la Walachie avait déjà son palatin (voievode, hospodar). Charles, roi de Hongrie, issu de la maison de France, ayant conçu l'idée de subjuguer la Walachie, ne voulut pas se contenter d'une forte somme d'argent que lui offrait l'hospodar Bozorad pour apaiser un voisin aussi remuant; Charles envahit ces possessions, mais il fut défait complètement, et Bozorad put gouverner en paix la Walachie pendant près de trente ans, et la laisser indépendante à ses deux fils Étienne et Pierre.

Le partage de l'autorité entre les deux frères devint la source de longues dissensions, et amena l'intervention des Polonais dans les affaires intérieures de la Walachie. L'aîné, Étienne, qui soutenait la légitimité de ses droits, fut chassé du trône hospodarial par son frère Pierre, que secondaient les Hongrois. Kasimir-le-Grand régnait alors en Pologne. Étienne s'adressa à lui vers 1359, lui déclarant que, s'il voulait seulement l'aider à faire valoir ses droits sur la Walachie, il deviendrait le plus fidèle vassal de la Pologne. L'armée polonaise se mit donc en marche; mais ayant pénétré dans de grandes forêts dont les arbres avaient été sciés, elle fut en partie écrasée par leur chute, et obligée de se retirer avec une perte notable. Cette première invasion des Polonais fut suivie d'autres tentatives non moins malheureuses, au point que depuis cette époque on appela la Walachie *Tumulus Polonorum* (1).

Les victoires d'Amurat, qui venait de franchir l'Hellespont, ayant effrayé Pierre, il se vit réduit à chercher du secours en Pologne. Pour

(1) Kobiekzycki, cité par Swiencki, *Descript. de l'anc. Pol.*, t. II, p. 282.

l'obtenir, cet hospodar se rendit, en 1386, à Léopol, et y prêta hommage de vassalité au pied du trône du roi Wladislas-Jagellon, qui lui promit sa puissante protection. Les deux fils de Pierre, Alexandre et Roman, en firent autant en protestant de leur fidélité inviolable. Wladislas fit alors charger de vivres, à Koczubey, port polonais sur la mer Noire, des barques qui les transportèrent à Constantinople. Ce secours releva le courage des habitans, et pendant quelque temps les progrès d'Amurat furent arrêtés.

Alexandre, fils de Pierre, étant mort, l'héritage de la Walachie échut à ses deux fils Étienne et Élie. Le premier d'entre eux, étant majeur, gouverna cette province après avoir d'abord prêté un nouvel hommage de vassalité. Le roi Wladislas-Jagellon avait en outre cédé à Étienne le district de Szepin avec les châteaux de Chocim, de Czekun et de Chmielow, détachés de la Pologne. Quant à Élie, quoiqu'il fût beau-frère du roi, ayant épousé la sœur de Sophie, épouse de Wladislas, il témoigna tout haut son mécontentement de ce que son frère possédait plus de terrain que lui, et cette conduite imprudente le conduisit, lui et sa femme, dans le château de Siéradie, où il fut gardé à vue.

Ces mésintelligences de famille duraient encore lorsque Wladislas III, succédant à son père Wladislas-Jagellon, les aplanit, en 1435, en donnant une partie de la Walachie avec les villes de Kiliia et d'Ackerman, à Étienne, et le reste, dont Soczawa fut la capitale, à Élie. Le district de Szepin avec le château de Chocim, revint de nouveau à la Pologne, et les deux hospodars jurèrent avec plus de solennité encore, et sous de nouvelles conditions, le vasselage au nouveau roi Wladislas III.

Mais d'autres révolutions éclatèrent encore parmi les descendans de ces hospodars. Kasimir III, dit le Jagellon, qui régnait alors, se mêla de ces affaires. L'expédition de 1450 eut donc lieu contre l'hospodar Bogdan, et des succès balancés signalèrent cette entreprise onéreuse à la Pologne.

Mais le moment approchait où la puissance ottomane, après s'être emparée, en 1455, de Constantinople, devait s'élancer jusqu'aux bords du Danube. L'hospodar de Walachie Pierre fut le premier qui se ressentit de leur suprématie; et, ne pouvant obtenir de secours de la Pologne, qui avait alors à soutenir la guerre contre les Teutoniques, il se vit contraint de payer deux mille ducats, à titre de vassal, et c'est depuis cette époque que datent les prétentions de la Turquie sur la Moldavie et la Walachie, prétentions qui coûtèrent tant de sang à toutes les parties belligérantes.

Après la mort de Pierre, Étienne et Berendey se brouillèrent pour la possession de la Walachie. Étienne, maintenu dans sa souveraineté par le roi de Pologne, eut à soutenir l'invasion de Mathias, roi de Hongrie, qui venait à la tête de quarante mille hommes pour protéger Berendey; mais, complètement défait, Mathias put à peine se sauver dans son royaume.

En 1476, les Ottomans, toujours victorieux, vinrent camper sur les bords du Dniéster. Étienne, opposant une résistance héroïque, parvint, après avoir essuyé des pertes énormes, à se maintenir dans sa souveraineté.

En 1484, Bajazet, jaloux de venger la mémoire de son père, réunit de nouvelles forces contre les Polono-Walaques. Dans la guerre qui s'ensuivit, le roi de Pologne sut résister aux agresseurs. Mais l'année 1497 se présenta sous des auspices moins favorables. Le roi Jean Albert et son frère Wladislas, roi de Hongrie, conçurent l'idée de chasser l'hospodar Étienne de la Walachie, et d'y placer Sigismond, duc de Glogau. La mémorable défaite des Polonais dans la forêt dite de Bukowina termina cette expédition malheureuse, et changea subitement la politique de l'hospodar Étienne. Payant de retour la perfidie du roi Albert, ce prince embrassa le parti des Tatars et des Turcs, et réunissant ses forces aux leurs, il ravagea la Podolie et la Russie-Rouge. Par la suite, cette guerre se termina à l'amiable, et l'hospodar Étienne, après avoir prêté hommage de vassalité, désira et obtint pour lui, comme garantie de la part de la république, la Pokucie, pays voisin de la Boukovine.

Étienne étant mort en 1504, Bogdan, surnommé le Borgne, lui succéda. Aspirant à la main d'Élisabeth, sœur du roi de Pologne Alexandre, et ne pouvant l'obtenir, il s'en vengea par une déclaration de guerre qui four-

nit aux Polonais de nouvelles occasions de signaler leur bravoure, et où les deux frères Félix et George Strus se distinguèrent particulièrement. A l'avènement de Sigismond Ier au trône, Bogdan reprit les hostilités, mais défait, en 1509, par les Polonais commandés par le grand-général de la couronne Nicolas Kamieniecki, Bogdan rentra de nouveau sous le vasselage de la république.

Le successeur de Bogdan, Pétrylo, fit de vains efforts pour se révolter contre Sigismond. Défait dans une bataille livrée en 1532 par le grand-général Jean Tarnowski, il ne perdit pas courage.

En 1541, il se révolta de nouveau ; et cette fois, le vice-grand-général de la couronne Nicolas Sieniawski et André Tenczynski, staroste de Rohatyn, éprouvèrent sur les bords du Seret un échec auquel les armes polonaises n'étaient pas habituées.

En 1546, Élie, fils de Pétrylo, lui succéda à la souveraineté de la Walachie, et prêta l'hommage de vassalité à la république. Les différends qui survinrent, et l'intrigue d'Albert Laski, palatin de Siéradie, qui avait pour but de donner pour chef à la principauté de Walachie, Jacques Héraclius, despote grec de naissance, donnèrent lieu à une guerre, dans laquelle Laski parvint à son but. L'avidité du despote révolta les paisibles Walaques; pour s'en défaire, un parti nomma hospodar le nommé Tomza, et un autre parti le prince Démétrius Wisniowiecki. Ce dernier ayant été massacré, et Tomza décapité à Léopol, ce fut l'hospodar Alexandre qui prit les rênes du gouvernement sous la protection du sultan.

En 1572, un nommé Bogdan fut encore proclamé hospodar. En se soumettant à la Pologne, il lui promit un contingent de 24,000 hommes; le grand-seigneur, irrité de cet arrangement, mit à la tête de ses troupes, Iwonia, qui devait renverser et remplacer Bogdan.

Nicolas Mielecki défendit la cause de Bogdan; mais cédant à la force, il recula jusqu'à Kamiéniéc Podolski, tandis que Bogdan se rendait à Moskou, où il termina ses jours. Le grand-général de la couronne Iazlowiecki, chargé de venger l'honneur des armes polonaises, accourut à la tête de troupes, et cédant par traité à Iwonia la place de Chocim, il l'attira dans son parti, et Iwonia prêta serment de fidélité à la république. Les Ottomans, irrités de cette démarche, s'avancèrent avec de nouvelles forces; Iwonia fut obligé de déposer les armes en 1574, et fut remplacé par Pétrylo; mais ce dernier ayant fait peser un joug de fer sur les Walaques, tomba leur victime. Alors ces peuples ne virent rien de mieux que de s'adresser à l'hetman des Kosaks Zaporogues, nommé Podkowa, et le proclamer leur hospodar, dans la ville de Yassy.

Dans la suite, ces provinces, sujet éternel de discorde et de guerres entre la Turquie et la Pologne, devinrent le théâtre d'événemens désastreux. Iankula, Simon et Jérémie Mohila, qui se succédèrent avec des fortunes diverses, donnèrent lieu à des combats où le grand-général Jean Zamoyski, se mettant à la tête des troupes polonaises conduites par Gabriel et André Tenczynski, Jérôme Szaniaweki, Christophe, prince Zbarazski, Constantin, prince Wisniowiecki, les Danilpwicz, Charles Chodkiewicz, Stanislas Zolkiewski, Drohoiewski, Strus, les Potocki et autres, délivra d'un siége la ville de Chocim, et défit les ennemis dans une bataille rangée, sur les bords du Téleszyn.

Vers l'an 1608, l'hospodar Jérémie, après un long règne, descendit dans la tombe. Sa fille Marie avait épousé Étienne Potocki : c'est à cette princesse que remonte l'origine de la puissance de cette famille en Pologne. Les différends que fit naître la succession du vieux hospodar commencèrent cette longue suite de malheurs qui devaient ravir plus tard à la couronne de Pologne ces belles provinces longtemps ses vassales.

Étienne Potocki, jaloux de maintenir son beau-frère Constantin en Walachie, et de se dégager de la suprématie ottomane, tenta le sort des armes; mais malheureux dans son expédition, les armées polonaises furent contraintes de le soutenir. Le grand-général Zolkiewski commandait déjà à cette époque les troupes de la république, et soit qu'il désirât tourner toutes les forces de la Pologne contre la Moskovie, qui était en guerre avec la première, soit qu'il voulût ôter aux Polonais le moyen de se mêler aux familles puissantes de la Walachie, il conclut, selon les historiens polonais, de son chef, un traité par lequel il

céda, en 1616, la Walachie et la Moldavie à la Turquie, lui rendit la ville de Chocim, et consentit à la destruction des colonies polonaises de Raskow et Bersada, situées sur le Dniéster.

Mais de nouvelles intrigues ne tardèrent point à amener une rupture, qui éclata en hostilités ouvertes. Le grand-général Zolkiewski reçut de Sigismond III l'ordre de franchir le Dniéster. L'illustre guerrier, prévoyant les malheurs dont était menacé l'avenir de la république, suppliait dans une lettre le roi Sigismond de renoncer à cette fatale entreprise. Ces réclamations ne furent point entendues, et Zolkiewski marcha entouré de l'élite des guerriers polonais, tels que Jean Zolkiewski, son fils, staroste de Rubieszow, Lucas Zolkiewski, son neveu, Stanislas Koniecpolski, son gendre, Samuel, prince Korecki, Nicolas Strus, staroste de Halicz, Martin Kazanowski, Valentin Kalinowski, staroste de Lamiéniéc, Wolmar, Ferensbach, Doenhoff, Nicolas Potocki, Balaban, Tyszkiewicz, Chmielecki, et plusieurs autres. L'hospodar, Gracien, dont on soutenait la cause, s'y trouvait aussi avec un détachement de troupes walaques. Toutefois les forces polonaises étaient hors de toute proportion avec celles que les Turcs aux ordres Skiénder-Pacha, et les Tatars, sous Cantymir, déployèrent en cette guerre. Les champs de Céçora (Tchotchora), témoins de l'intrépidité des Polonais, furent à jamais illustrés par la mort glorieuse du célèbre Zolkiewski, qui scella de son sang, dans la journée du 6 octobre 1620, une vie consacrée tout entière à la patrie et à la gloire. Enhardies par cette victoire, de nouvelles masses ottomanes vinrent fondre sur la Pologne. La résistance héroïque de Charles Chodkiewicz, de Stanislas Lubomirski, de Michel Paç, sous les murs de Chocim, amena la paix de 1621. Plus tard, les victoires de Jean Sobieski illustèrent encore les armes polonaises, sans aucun avantage réel pour les intérêts de la république, qui marchait déjà vers sa décadence. Des flots de sang arrosèrent encore les plaines de la Walachie et de la Moldavie, jusqu'à ce que le traité de Karlovitz, signé en 1699, les eussent cédées définitivement à la Turquie. Quant aux guerres de cette dernière avec la Moskovie, et à leurs résultats divers depuis plus d'un siècle, ils sont présens à la mémoire contemporaine; mais comme ils ne se rattachent pas directement à l'histoire de la Pologne, nous terminerons ici notre coup d'œil sur la Walachie et la Moldavie.

CHAPITRE XX.

Statistique actuelle du territoire intégral de l'ancienne Pologne.

Après avoir complété notre description historique et géographique des États de l'ancienne république de Pologne, il nous semble utile de jeter un coup d'œil sur leur population actuelle, disséminée en divers États, depuis l'époque des envahissemens successifs opérés dans les années 1772, 1793, 1795 et 1815. Nous empruntons cette statistique à la *Géographie de l'est de l'Europe,* publiée en 1825 par M. Stanislas Plater, qui a d'autant plus de droits à la reconaissance de ses compatriotes, qu'il a conçu le premier, depuis l'anéantissement de la république, l'excellente idée de réunir dans un ensemble compact tous les élémens morcelés qui constituent aujourd'hui la Pologne. En ne s'attachant qu'aux nombres ronds, les calculs de M. Plater pourront différer de ceux qu'a adoptés dans ses précieux et conscencieux travaux le savant Adrien Balbi, soit dans sa *Balance politique du globe,* soit dans le tableau synoptique de *l'Empire russe comparé aux autres puissances du monde;* et de ceux encore qu'a consignés après lui M. J. H. Schnitzler dans son laborieux *Essai sur la statistique de Russie.* Observons toutefois que M. Plater a fait son ouvage sur les lieux mêmes, et qu'il a puissé ses faits à des sources authentiques. D'ailleurs me trouvant le premier à traduire cet extrait en langue française, je me fais un devoir de ne pas m'écarter du texte original, et d'en donner seulement une reproduction fidèle.

I° En commençant par la PRUSSE-OCCIDENTALE, formée lors du premier partage de la Pologne sous Frédéric II, roi de Prusse, on y trouve sur 400 milles carrés polonais, de

15 au degré, une population de 700,000 habitans, dont

Langue.		Religion.	
Polonais. . .	350,000	—Catholiques. . .	320,000
Allemands. .	330,000	—Protestans. . . .	350,000
Juifs. . . .	20,000	—Israélites. . . .	20,000
		—Ménomites . . .	10,000

La Prusse-Occidentale est partagée en deux arrondissemens, ceux de Dantzig et de Marienwerder (Kwidzyn); le premier se compose de huit districts : Dantzig, Oliwa, Neustadt (Nowemiasto), Karthus, Elbing (Elblong), Marienbourg (Malborg), Stargard, Berend; le deuxième arrondissement a treize districts qui sont : Marienwerder, Sztum, Rosenberg, Loebau (Lubawa), Strasbourg (Brodniça), Thorn (Torun), Culm (Chelmno), Graudentz, (Grudziondz), Schewtz (Swiencichow), Konitz, Schlochau, Flaton, Deutsch-Krone (Koronowo).

Le changement total des frontières établies pour la Prusse-Occidentale, qui troubla l'ordre des palatinats de l'ancienne Poméranie ou de la Prusse-Polonaise, ne nous permet (pour cette partie seulement de la Pologne) que d'établir des calculs approximatifs; mais il faut toutefois faire entrer dans notre statistique l'évêché-principauté de Warmie. Cet évêché, en lui donnant 100 milles carrés, et une population de 100,000 habitans, nous fait revendiquer pour une partie des pays envahis par la Prusse dans le premier partage de la Pologne, le nombre total de 800,000 habitans.

II° Le GRAND-DUCHÉ DE POSEN, tel qu'il existe sur les cartes de l'Europe politique, avec les limites des États tracées par la sainte alliance au congrès de Vienne, sur 540 milles carrés, contient une population absolue de 980,000 habitans, dont

Langue.		Religion.	
Polonais . .	640,000	—Catholiques. . .	580,000
Allemands. .	270,000	—Protestans. . . .	330,000
Juifs. . . .	70,000	—Israélites. . . .	70,000

Le grand-duché de Posen est partagé en deux arrondissemens, ceux de Posen et de Bromberg (Bydgoszcz); le premier (330 milles carrés, 650,000 habitans), est composé de dix-sept districts, qui sont : Posen, Obornik, Szamotuly, Bukow, Koscian, Szrem, Srzoda, Wrzesien, Pleszewo, Krotoszyn, Odolanow, Ostrzeszow, Krob, Wschowa (Fraustadt), Babimost (Bomst), Miedzyrzecz (Meseritz), Miedzychod (Birnbaum); le deuxième arrondissement, celui de Bromberg (210 m. c., 330,000 hab.), a dix districts : Bromberg, Szubin, Inowroclaw, Mogilniça, Gnèzne, Wongrowiec, Wiersitz, Chodziez, Czarnkow.

III° Le ROYAUME DE GALLICIE, tel qu'il se trouve annexé aux possessions autrichiennes, sur 1,500 milles carrés, compte 4,000,000 habitans, dont

Langue.		Religion.	
Polonais .	1,700,000	—Catholiques . .	1,480,000
Russiens .	1,800,000	—Grecs-unis . .	2,000,000
Walaques .	150,000	—Grecs-orientaux .	200,000
Allemands .	50,000	—Protestans. . . .	20,000
Juifs . . .	300,000	—Israélites. . . .	300,000

La Gallicie entière est divisée en dix-neuf cercles, dont les chefs-lieux sont : Léopol, Zloczow, Zolkiew, Przémysl, Rzeszow, Tarnow, Bochnia, Myslenicé, Sandecz, Iaslo, Sanoc, Sambor, Stryi, Brzezany, Tarnopol, Czortkow, Stanislawow, Kolowyia, Czarnowiça (Boukovine).

IV° La RÉPUBLIQUE DE KRAKOVIE, sur 20 milles carrés, possède une population de 110,000 habitans.

V° Le ROYAUME DE POLOGNE actuel, composé de huit palatinats, sur 2,270 milles carrés, compte une population de 3,700,000 habitans, dont

Langue.		Religion.	
Polonais .	2,700,000	—Catholiq. romain	2,900,000
Lithuaniens .	200,000	—	
Russiens. .	100,000	—Catholiq. grecs. .	100,000
Allemands .	300,000	—Protestans. . . .	300,000
Juifs . . .	400,000	—Israélites	400,000

Le royaume de Pologne est divisé en huit palatinats, trente-neuf arrondissemens, et soixante-dix-sept districts. C'est-à-dire : LE PALATINAT DE MAZOVIE (350 m. c., 750,000 h.)

PRÉCIS

RAPIDE

DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

« We and the Poles have, indeed, for many years, been the only two kingdoms, in which monarchical power and popular liberty have all along been happily united.

« Laurent-Grimald Goslicki's, *the acc. Senator. Done into english by* Oldiswath. »

De temps immémorial, le vaste pays situé entre la mer Baltique et la mer Noire fut occupé par les Slaves; mais, envahi à diverses époques par les Scythes, les Sarmates, les Goths, les Huns, les Gépides, les Avares, et autres peuplades, il changea aussi souvent de nom que les Slaves changeaient de maîtres. Lorsque, après des siècles d'esclavage, ces derniers reconquirent leur indépendance, ils se subdivisèrent en diverses branches, dont voici les principales :

A l'occident : les Vinides entre l'Elbe et l'Oder, jusque vers la mer Baltique, où les Obotrites et les Lutiques s'établirent; les Serbes, sur la Sâle; près des sources de l'Elbe, les Bohèmes, qui, après avoir adopté le christianisme, commencèrent à étendre leurs conquêtes en Silésie, en Moravie et dans la Chrobatie ou Kroatie.

Au midi : la Chrobatie-Blanche ou Grande, située dans les environs des Karpates, dont les peuplades s'étendirent jusque vers les côtes de la mer Adriatique, et devinrent Kroates ou Dalmates. La Pannonie fut envahie par les Magiares ou Hongrois, qui y fondèrent leur royaume. Les Boulgares occupèrent aussi une partie de cette contrée; mais ils adoptèrent bientôt la langue slave, et se fondirent dans la population primitive.

A nord et à l'orient : un peuple originaire de la Suède, appelé, vers la fin du neuvième siècle, par la ville de Novogorod, vint étendre ses conquêtes dans les environs; ce furent les Varègues ou Russiens. Ils envahirent bientôt toute l'étendue du pays, depuis Novogorod jusqu'à Kiiow, et poussèrent leurs victoires jusqu'en Chrobatie-Rouge (Czerwiensk), dans le voisinage des Karpates. Les nations conquises par eux prirent leur nom, mais sans abandonner leur langue, car les Russiens adoptèrent celle des Slaves, avec lesquels ils n'ont formé depuis lors qu'un même peuple. En acceptant la religion chrétienne, cette partie des Slaves suivit le rit grec.

Au milieu de tous ces peuples, dans les environs de la Wistule, s'étendaient les nations Léchites : c'étaient les Poméraniens, sur la mer Baltique; les Mazoviens vers l'orient; vers le midi les Kuïaviens, les Lenczyçaniens, les Siéradiens et les Krakoviens; enfin, les Polonais au centre. Les Poméraniens possédaient plusieurs villes commerçantes; leur duc Ismar se fit connaître dans une guerre navale contre les Danois. Krakus et Wanda ont régné chez

les Krakoviens, comme l'attestent leurs monumens et les traditions du pays. Les Polonais fondèrent plusieurs villes, telles que Posen, Gnèzne et Kruswiça, où régnèrent les Leszeks et les Popiels.

Telle fut la situation des peuples slaves jusqu'aux neuvième et dixième siècles, où l'histoire de ces contrées devient moins obscure. Sans nous arrêter aux traditions fabuleuses antérieures à ces siècles, nous commencerons notre récit à l'époque où les petites nations Léchites, pressées d'un côté par les conquêtes des Russiens, et de l'autre par les envahissemens des Bohèmes, ou plutôt de leurs maîtres, les Allemands, sentirent la nécessité de joindre leurs forces, pour former un État compact et capable de résister à des voisins aussi formidables. Pour accomplir cette union il fallut devenir conquérant : et tel est aussi le caractère de la première époque de l'histoire de la Pologne, dont nous allons retracer les principaux événemens en suivant le système et la narration du savant historien moderne Joachim Lelewel, et en puisant dans d'autres sources également recommandables.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

POLOGNE CONQUÉRANTE.

DE 860 A 1139.

(279 ans.)

Dynastie des Piasts. — Monarchie absolue.

ZIÉMOWIT (860-891), chef militaire sous le dernier Popiel, fils de Piast, simple cultivateur, ce qui n'est pas surprenant chez un peuple agricole, parvint au trône de Pologne vers 860. Il agrandit son territoire par la conquête; ses successeurs, LESZEK (892-921) et ZIÉMOMYSL (922-962), suivirent son exemple, et un de ses petits-fils, MIÉCZYSLAS Ier (964-992), régnait déjà sur les Polonais, les Lenczyçaniens et les Mazoviens : les Bohèmes et les Russiens étaient alors ses voisins.

A cette époque, les empereurs d'Occident se servaient du christianisme pour étendre leur pouvoir dans ces contrées, et les guerres des peuples slaves pour défendre leur religion, avaient encore un autre but, le maintien de leur indépendance. Les Empereurs instituaient des marquisats pour veiller sur leurs conquêtes, et souvent la nomination d'un évêque devançait leurs envahissemens. Déjà ceux des Germains ou Allemands atteignaient les frontières de Pologne; un Bohème, nommé Jordan, avait été institué évêque de ce pays, et Miéczyslas n'eut d'autre alternative que d'embrasser le christianisme; ce qu'il fit vers la fin du dixième siècle, en 965. Il épousa Dombrowka, princesse de Bohème, et, assisté par saint Adalbert ou Albert, évêque de Prague, il convertit bientôt ses peuples. Le clergé, tout-puissant alors, réduisit l'autorité du souverain à celle d'un simple marquis, comte, ou tout au plus duc, membre de l'empire germanique. Il payait un tribut, et assistait l'empereur dans ses guerres. A sa mort, Miéczyslas partagea ses États entre plusieurs de ses fils, dont l'aîné, BOLESLAS Ier (992-1025), impatient du joug qui pesait sur sa patrie, résolut de l'en délivrer. Pour augmenter son pouvoir, il occupa de force le territoire échu à ses frères, et lorsque ceux-ci eurent appelé les étrangers à leur secours, il conquit sur les Bohèmes la Silésie et Krakovie, avec tout le pays qui avoisine les Karpates. La puissance et la gloire militaire de Boleslas-le-Grand retentit en Allemagne. L'Empereur Othon III étant venu à Gnèzne en l'an 1000, pour y visiter la relique de saint Adalbert que les Prussiens, alors païens encore, venaient d'assassiner, et dont Boleslas avait racheté les dépouilles mortelles, fut si frappé des richesses et de la puissance de ce prince, qu'il perdit l'espoir de le garder comme vassal; il préféra s'en faire un allié. Par un traité conclu à Gnèzne et confirmé par le pape, Boleslas, délivré de cette obéissance envers les empereurs, fut reconnu roi de Pologne et ami de l'Empire. La flèche de saint Maurice enchâssée dans une lance, relique que l'Empereur offrit au nouveau roi, devint la

marque de sa dignité, et son sceptre royal. Cependant l'alliance des deux monarques cessa à la mort d'Othon. Dans la guerre que fit Boleslas à l'empereur Henri II, il envahit la Lusace, la Servie, la Bohème et la Moravie; il poussa même ses victoires jusqu'aux sources de la Sâle et jusqu'en Bavière. La paix de Budissin (Bautzen) termina cette guerre en 1018. Boleslas rendit à l'Empereur la Bohème et la Servie, mais il garda la Moravie et la Lusace : Henri fut même forcé de lui prêter le secours de ses armes dans la guerre qu'il entreprit contre la Russie. C'étaient les discordes entre les fils de Wladimir qui l'appelaient de ce côté. Un fait mémorable signala cette expédition. A la prise de Kiiow, Boleslas avait ébréché, sur la porte de cette capitale, un sabre qu'il avait reçu de l'empereur Othon. Ce sabre, déposé dès lors dans le trésor du royaume, servit de marque distinctive à tous ses successeurs : les rois de Pologne l'attachaient à leur côté le jour de leur couronnement.

Boleslas fut un grand roi; il est le vrai fondateur du royaume de Pologne. Par ses efforts, ses talens, sa justice et sa gloire, il rallia à son sceptre tous les peuples Léchites : les Polonais, les Mazoviens, les Krakoviens et les Silésiens ne formèrent désormais qu'une même nation. L'État qu'il fonda devint dès lors formidable par son étendue et par ses institutions. Maître absolu, et par son caractère, et par le droit de conquête, il était le chef militaire et le juge suprême de son royaume. Il le partagea en districts dont chacun avait son château-fort qui servait à la fois de refuge aux habitans des environs, et de point de défense contre les tentatives de l'ennemi. Le castellan administrait le district durant la paix, et conduisait à la guerre le peuple soumis à sa juridiction. Tous les habitans étaient obligés de porter les armes. Ceux qui étaient assez riches pour avoir des chevaux et un équipement de bataille, devenaient nobles; les pauvres formaient l'infanterie : c'était là la seule distinction qui existât parmi les citoyens. Les prisonniers de guerre étaient seuls esclaves, mais pendant la guerre seulement, car à la paix on leur abandonnait habituellement la culture des terres en friche, et en devenant paysans ils recouvraient leur liberté. Pour augmenter la population du pays, Boleslas engagea les étrangers à s'y établir. La civilisation fit, sous son règne, des progrès rapides : il établit plusieurs écoles, et il créa cinq nouveaux évêchés en Pologne. Avant de mourir, il se fit sacrer roi de Pologne, d'après le rite chrétien, par les évêques du pays, et sans attendre la permission du pape. Il mourut en 1025. Les Polonais l'honorent du nom de *Chrobry* (brave) ou de grand.

Nous passerons sans nous arrêter sur les règnes de Miéczyslas II (1025-1034,) l'indolent fils de Boleslas, et de son petit-fils Kasimir Ier (1034-1058), qui restaura la Pologne après les maux que lui avait fait subir la faiblesse du gouvernement de Miéczyslas et l'interrègne qui suivit sa mort. Boleslas II, *le Hardi* (1058-1080), arrière-petit-fils de Boleslas-le-Grand, succéda à son père Kasimir. Vainqueur des Bohèmes, des Russiens et des Hongrois, il installa Wladislas sur le trône de ces derniers. Il reconquit la Chrobatie-Rouge sur les Grands-Ducs de Kiiovie; mais ayant assassiné peu de temps après Stanislas, évêque de Krakovie, il fut forcé d'abandonner le trône, pour fuir devant l'anathème qu'avait lancé contre lui le souverain pontife (Grégoire VII), tout-puissant dans ces siècles. Quelques historiens disent que ce furent les admonitions du saint évêque, contre le libertinage du roi, et ses abus de pouvoir, qui lui méritèrent le martyre. Une ancienne chronique, nouvellement découverte et publiée à Warsovie, paraît prouver, au contraire, que la trahison de Stanislas et ses machinations avec les Bohèmes furent la cause de sa mort. Il serait bizarre qu'un traître à sa patrie fût reconnu son patron et son intercesseur auprès de la Divinité; car Stanislas, canonisé par les papes, et élevé au rang des saints patrons de la Pologne, fut constamment invoqué, dans les siècles postérieurs, par la piété nationale. Boleslas mourut en exil : on avança les jours de son fils Miéczyslas, et l'oncle de ce dernier, le fainéant Wladislas Ier, Herman (1080-1082) occupa le trône. Il confia l'administration de l'État à un de ses favoris, Siéciech, qu'il nomma palatin ou chef de l'armée. Telle fut l'origine de ce pouvoir que s'arrogèrent, par

la suite, les palatins; car les douze palatins, au huitième siècle, dont plusieurs chroniqueurs nous entretiennent, peuvent être rangés parmi les contes que repousse la critique historique. Boleslas III, *Bouche-de-travers* (1102-1139), fils de Wladislas, fut le dernier de cette époque de conquêtes. Il vainquit les Poméraniens rebelles, et les engagea à accepter le christianisme, en diminuant le tribut annuel qu'ils lui payaient, leur faisant ainsi trouver douce cette nouvelle croyance. Othon, évêque de Bamberg et confesseur de la femme de Boleslas, fut mis à la tête des missionnaires polonais. Une circonstance assez singulière, arrivée de nos jours, va nous montrer comment le gouvernement prussien fait mentir l'histoire là où il s'agit de son intérêt. En 1824 un grand jubilé fut ouvert en Poméranie, pour célébrer le septième anniversaire de l'introduction du christianisme dans ce pays. Cette solennité donna lieu à la publication de plusieurs écrits en vers et en prose, qui avaient pour objet l'histoire de la conversion des Poméraniens: dans ces écrits on ne dit presque rien ni de Boleslas, ni du clergé polonais. On représente l'évêque Othon comme le seul apôtre de cette mission : on oublie qu'il n'était qu'un envoyé de Boleslas, et que c'est plutôt à Boleslas et au clergé polonais que la génération actuelle doit les premières instructions religieuses. Il n'y a pas une seule source historique où cette vérité ne se trouve reproduite avec clarté; et cependant elles sont toutes rejetées. Après avoir introduit le christianisme dans ses États, Boleslas poussa ses victoires jusque chez les Lutiques. Sur son lit de mort, ce roi partagea l'empire entre ses quatre fils, Wladislas, Boleslas, Miéczyslas et Henri; le cadet seul, cinquième fils de Boleslas III, Kasimir, n'obtint rien pour le moment.

Passons à la deuxième époque.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

LA LÉCHIE EN PARTAGE.

DE 1139 A 1333.

(194 ans.)

Dynastie des Piasts. — Monarchie aristocratique.

Plus de deux siècles de conquêtes avaient rendu la Pologne si vaste, qu'outre le duché de Pologne proprement dit, dont Boleslas disposa en faveur de son troisième fils, Miéczyslas, il put encore laisser à Henri le duché de Sandomir, à Boleslas-le-Frisé la Mazovie et la Kuïavie, et à Wladislas II (1139-1148), la Poméranie, la Silésie, Lenczyça, Siéradie et Krakovie. Ce dernier obtint à la fois la suzeraineté sur ses frères mineurs; c'était donc la Léchie ressuscitée, à l'exception que cette fois elle reconnaissait une suzeraineté commune. Wladislas, encouragé par sa femme, Agnès d'Allemagne, voulut, à l'exemple de Bosleslas-le-Grand, déshériter ses frères; il les assiégea dans Posen; mais battu par les grands, qui, d'accord avec le clergé, se déclarèrent pour les jeunes princes, il fut forcé de se retirer en Allemagne. L'empereur Frédéric-Barberousse, imploré par lui, envahit la Léchie, et obtint, par un traité conclu en 1157, que la Silésie serait concédée aux fils de Wladislas, qui, à leur tour, se désisteraient de tous leurs droits à la couronne de Pologne. C'est l'origine de la séparation de la Silésie, qui, germanisée par ses princes, ne rentra plus sous la domination de la mère-patrie.

La couronne de Wladislas fut offerte par les grands à son frère puîné, Boleslas IV, *le Frisé* (1146-1173). C'était le premier pas fait vers l'aristocratie. Déjà les troubles que l'anathème lancé contre Boleslas-le-Hardi, et l'interrègne qui suivit, avaient suscités en Pologne, avaient augmenté l'autorité des évêques, des palatins, des castellans, et autres grands de l'Empire; ils profitèrent plus habilement encore de la discorde qui naquit, dans la suite, parmi cette multitude de petits princes avides de suffrages, et jaloux de dominer leurs compétiteurs.

Miéczyslas III (1173-1177), duc de Pologne, parvint à la couronne après la mort de Boleslas; mais Leszek, fils de ce dernier, hérita de son duché de Mazovie et Kuïavie. Vers la même époque, Henri, duc de Sandomir, succomba dans une guerre contre les Prussiens; son duché fut concédé à Kasimir, dernier fils de Boleslas-Bouche-de-Travers. Plus tard, ce prince eut aussi en partage la Mazovie; car Leszek mourut sans postérité, et lorsque Miéczyslas, voulant rétablir l'ancien pouvoir des rois, fut déposé du trône par les grands, ceux-ci invitèrent Kasimir II, surnommé le Juste (1178-1194), à prendre la couronne. Élevé à la royauté par l'autorité de ses sujets, Kasimir dut se ressentir de cette influence. Déjà le nombre des palatinats était considérablement augmenté, car chaque petit prince en avait eu à l'instar de son suzerain. Ils briguaient tous l'autorité. Les évêques se rassemblèrent, en 1180, à Lenczyça, dans un synode général, pour y discuter les moyens de garantir les biens du clergé et ceux des cmétons (paysans), contre la rapacité des grands. Bientôt les uns

et les autres, les prélats et les palatins, ainsi que les castellans et autres puissans seigneurs, formèrent un sénat qui demanda à partager la souveraineté du monarque. Il ne pouvait plus, sans leur consentement, ni déclarer la guerre, ni établir une loi, et quelquefois même il dut renoncer à l'exercice de sa suprême judicature. Ce n'est pas tout. Les petits princes, pour gagner les suffrages des grands, partageaient avec eux de vastes terrains, dont les propriétaires primitifs, les cmétons, étaient ainsi livrés à l'autorité d'autres maîtres que le souverain. Ils concédaient aux prélats et aux barons le droit de juridiction dans les mêmes terres; ils les autorisaient à y élever des châteaux-forts, et les affranchissaient des impôts et d'autres redevances publiques, qui retombaient ainsi sur les classes inférieures. On pressent facilement les suites de toutes ces concessions.

Kasimir II mourut en 1194. Leszek Ier, *le Blanc* (1205-1227), son fils, et Miéczyslas, qui renouvela ses justes prétentions, se disputèrent long-temps la couronne. Enfin, Miéczyslas-le-Vieux mourut en 1202, et Leszek, éconduit de nouveau, fut forcé de céder ses droits à Wladislas III, fils de Miéczyslas, que protégeait le puissant palatin de Krakovie, Nicolas. Ce n'est qu'après la mort du palatin que Wladislas, voyant l'attachement de toute la nation pour Leszek, lui céda généreusement la couronne, et se retira dans son duché de Pologne, qu'il légua à ses descendans. Ainsi les deux lignes aînées de la dynastie des Piasts, celles de Silésie et de Pologne, furent repoussées de la royauté, qui devint le patrimoine de la branche cadette.

Leszek-le-Blanc, qui à son duché de Sandomir réunit ainsi la suzeraineté sur le reste de la Léchie, ne garda pour lui que Krakovie, Sandomir et la Poméranie; il céda, à son frère Conrad, la Mazovie, la Kuïavie, Siéradie et Lenczyça. La Pologne et la Silésie formèrent aussi des fiefs séparés.

A cette époque, les successeurs de Yaroslaf-le-Grand, plus nombreux encore que ceux de Boleslas, en Pologne, partagèrent entre eux la Russie, et y formèrent une multitude de petites principautés, quoique, à vrai dire, la Russie ancienne n'ait jamais été constituée en un seul pays; car en 972 elle fut partagée; en 1015, Wladimir la divisa de nouveau; et Yaroslaf, qui la morcela définitivement, ne fit que suivre l'exemple de ses ancêtres. Ainsi Poloçk, Smolensk, Czerniéchow, Wlodzimierz, Halicz, et bien d'autres territoires devinrent indépendans. Les souverains de Wladimir (sur la Klazma) prirent, depuis la seconde moitié du douzième siècle, le titre de grands-ducs ou grands princes, et abaissèrent ainsi l'autorité des grands-ducs de Kiiovie. Karamzine observe qu'il y avait alors quatre grands-duchés qu'aucun lien n'unissait entre eux. Les ducs de Halicz en profitèrent aussi pour se soustraire à la suzeraineté de ces derniers. Mais bientôt une guerre civile s'alluma parmi les Haliciens. Deux descendans de Yaroslaf se disputaient le trône. Les diverses factions appelèrent à leur secours les Polonais et les Hongrois. Kasimir II protégea Roman, son petit-fils, et fils de Mstislaf II, duc de Kiiovie; il parvint à lui assurer la couronne. Mais Roman, aussi ingrat envers son protecteur que cruel envers ses sujets, déclara bientôt la guerre au fils de son bienfaiteur, à Leszek-le-Blanc, quand celui-ci n'était encore que duc de Sandomir. Il fut vaincu et tué dans la bataille de Zawichost, Leszek voulut alors assurer le trône de Halicz à Daniel, fils de Roman, encore mineur; mais, dans l'impuissance d'accomplir son dessein, il y plaça Salomée, sa fille, en la mariant à Coloman, prince hongrois, qui fut couronné roi de Halicz. Le règne de Coloman ne fut pas de longue durée. En persécutant la religion grecque, il se fit détester de ses sujets à un tel point, qu'ils invoquèrent de nouveau le secours de Leszek. Mstislaf, duc de Smolensk, appelé par ce dernier, vint de Novogorod-la-Grande à Halicz, chassa les Hongrois, et rendit la couronne à Daniel, qui venait d'atteindre sa majorité. C'est sur les titres de Coloman, que, six siècles plus tard, les empereurs d'Allemagne, en leur qualité de rois de Hongrie, fondèrent leurs droits à la Halicie (Gallicie).

Leszek ne fut pas moins inquiété du côté de la mer Baltique. Les Danois, alors tout-puissans sur cette mer, poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Dantzig. Heureusement ils rencontrèrent enfin un brave qui résista à leurs entreprises, et revendiqua sur eux la Poméra-

nie; c'était Swientopelk. Porté par sa vaillance au commandement des Poméraniens, il eut l'ambition de se rendre indépendant de la Léchie. Pour le ramener à ses devoirs, Leszek convoqua un congrès à Gonzawa. Swientopelk y vint aussi, mais en traître. Il surprend Leszek dans le bain, et veut l'enlever; ne pouvant y réussir, il l'assassine, et consolide ainsi son indépendance comme duc de Poméranie à Dantzig.

Vers la même époque, Conrad, duc de Mazovie, frère de Leszek, aussi violent que celui-ci était doux, tua son palatin Christien, guerrier vaillant et la terreur des Prussiens, qui étaient encore barbares et idolâtres. Dès lors, incapable de résister à leurs incursions, il résolut d'appeler à son secours les chevaliers de l'ordre Teutonique, moines chassés de la Terre-Sainte, et qui avaient fait le vœu de combattre les infidèles. Leur grand-maître, Herman Saltza, promit à Conrad de conquérir la Prusse pour lui, et en échange de sa promesse il obtint, pour son ordre, le territoire de Culm avec ses dépendances. En vain le prévoyant Swientopelk avertissait-il Conrad du danger d'établir des intrigans allemands au milieu de la Léchie; les chevaliers furent reçus, et bientôt ils conquirent la Prusse, mais pour eux, et entreprirent d'envahir la Podlaquie et la Lithuanie.

Boleslas V, dit le Pudique ou le Chaste (1227,1241-1270), était encore mineur quand son père, Leszek, fut assassiné. Des deux prétendans à la régence, Conrad, son oncle, l'emporta sur Henri-le-Barbu, duc de Silésie, qui croyait y avoir droit en sa qualité d'aîné de la famille des Piasts. Le règne de Boleslas fut long. C'était un prince fainéant, juge inique et soldat peureux. Il n'est pas de malheur qui n'atteignit la Léchie sous son règne funeste.

Les Tatars, maîtres de la Russie vers 1240, commencèrent alors leurs incursions en Hongrie et dans la Léchie. Ne rencontrant aucune résistance de la part du pusillanime Boleslas, qui se sauva en Moravie, ils portèrent leurs armes jusque sur l'Oder. Henri-le-Pieux, duc de Silésie, périt dans la bataille de Liegnitz, livrée contre eux dans les mêmes champs où, six siècles plus tard, Blucher gagna son titre de duc de Wahlstadt en combattant les Français. Les Tatars, forcés à la retraite, incendièrent Krakovie, dévastèrent une grande étendue de pays, emportèrent les richesses qu'ils purent rassembler, et enlevèrent même un grand nombre d'habitans qu'ils réduisirent en esclavage.

Aux malheurs dont les guerres étrangères accablaient le pays, la discorde intérieure vint ajouter les siens. Les ducs de Silésie, de Pologne, de Kuïavie, et particulièrement Boleslas-le-Chauve, duc de Liegnitz, le plus remuant de tous, se livraient de fréquens combats (1). Les grands faisaient tourner ces désordres au profit de leur ambition personnelle. La jalousie qui fermentait parmi les prélats et les barons, dont les uns possédaient des priviléges plus étendus que les autres, augmentait l'embarras des princes. Ceux-ci, en accordant de nombreux priviléges, diminuaient leurs revenus, et, forcés à faire des emprunts, donnaient souvent en gage un vaste territoire. C'est ainsi que les environs de l'Oder, près de l'embouchure de la Warta, Lubusz, Santok, et ce que la Léchie possédait en Lusace, passa à l'Allemagne. Un danger plus grand encore menaçait le pays. Pour encourager les ouvriers allemands et d'autres gens industrieux à venir s'y établir, on leur avait concédé une juridiction allemande, des lois teutoniques, et même le droit d'appeler, en seconde instance, à Magdebourg. Des villes et des villages entiers se peuplaient ainsi complètement d'Allemands, dont les mœurs et les usages se répandaient dans le pays. Bientôt quelques princes appelèrent auprès d'eux des Allemands, adoptèrent leur costume, et commencèrent à parler leur langue. Les grands, pour se distinguer du peuple, suivaient l'exemple de la cour, et les

(1) Voici les noms des différens duchés que renfermait la Léchie : Silésie (Szlonsk) centrale, basse et haute, duchés de Liegnitz (Ligniça), de Schweidnitz (Swidniça), de Breslau (Wroçlaw), de Glogau (Glogowa), de Sagan, d'Oels (Olesniça), d'Oppeln (Opawa), de Streitz, de Teschen (Cieszyn), d'Oswiecim, de Sévérie, de Zator, etc.; duché de Pologne ou Grande-Pologne; duchés de Poméranie et Dantzig; duché de Sandomir; Krakovie; duchés de Mazovie, de Kuïavie, de Lenczyça, de Siéradie, d'Inowroçlaw, de Brzesc-Kuïawski, de Dobrzyn, de Sochaczew, de Ploçk, de Czersk, de Warsovie.

principales villes du pays, comme Posen et Krakovie, commençaient à se servir usuellement de la langue allemande. Le discrédit des usages nationaux pouvait entraîner la perte de l'indépendance politique : la Silésie en offrit une triste preuve. Heureusement le clergé, qui formait à cette époque la partie la plus éclairée de la nation, veillait sur elle. Admis le premier à participer aux pouvoirs politiques, il n'était pas disposé à perdre sa haute position dans l'État. Il employa donc toute son influence dans les écoles, pour sauver la langue nationale : la langue allemande y fut prohibée; l'histoire du pays, écrite en latin, fut enseignée aux élèves en langue polonaise; et ainsi, par les soins des évêques, la Léchie évita de devenir allemande.

La fin du règne de Boleslas (1264) est remarquable par la conquête de la Podlaquie. Elle eut lieu à la suite des guerres que les chevaliers Teutoniques allumèrent dans ces contrées. Ils avaient prêché une croisade pour les aider à conquérir le reste de la Prusse, la Lithuanie et la Podlaquie. Mendog ou Mindowe, duc de Lithuanie, adopta le christianisme, dans l'espoir que le pape arrêterait les exploits de cet ordre guerrier. De son côté, Daniel, roi de Halicie, promit de réunir les deux rites, grec et romain, pour s'assurer le secours de sa Sainteté contre les Tatars. Le seul Swientopelk, duc de Dantzig, combattit vaillamment, et sans s'humilier, les chevaliers et leurs croisés. Bientôt Mindowe abandonna le christianisme, et Daniel ne songea plus à tenir sa promesse, quand ils s'aperçurent que les chevaliers et leurs croisés respectaient peu l'autorité du saint-siége, dont la protection devenait ainsi inutile. Heureusement la conquête de la Podlaquie couvrit la Léchie contre les Lithuaniens, et une grande victoire qu'elle remporta, en 1266, contre les Russiens, lui assura une parfaite tranquillité de ce côté.

Leszek II, *le Noir* (1279-1289), duc de Siéradie, succéda à son oncle Boleslas, qui mourut sans postérité.

A sa mort, Leszek laissa la Léchie dans la plus grande confusion. Wladislas-Lokiétek, ou le Bref, son frère, était son héritier légitime, mais il fut forcé de s'enfuir devant Henri-*le-Probe*, duc de Breslau, fort de l'assistance des Krakoviens. Henri mourut bientôt après, en léguant le trône à Przémyslas (1290-1296), duc de Pologne : en attendant, Griffine de Russie, femme de Leszek-le-Noir, produisit un faux testament de son époux, qui appelait au trône les rois de Bohème. Aussitôt Wenceslas, roi de ce pays, se mit au rang des prétendans, mais Przémyslas était heureusement assez fort pour le repousser. Il venait d'hériter de la Poméranie et de Dantzig, à la mort de Mestwin, fils de Swientopelk, et avec cet appui il triompha de ses compétiteurs. Les évêques s'assemblèrent à Gnèzne en 1295, et le proclamèrent roi; mais il ne jouit que quelques mois du trône, et mourut assassiné par les marquis de Brandebourg. Par sa mort, Wladislas-Lokiétek devenait héritier de toute la Léchie. Toutefois les Polonais, mécontens de ce prince, appelèrent Wenceslas (1300-1305), roi de Bohème, gendre de Przémyslas, et le couronnèrent roi de Pologne; leur exemple fut suivi par le reste de la Léchie, et Wladislas Ier, Lokiétek (1306-1333), ne parvint à la couronne qu'après la mort de Wenceslas, qui arriva en 1305. Malgré la légitimité de ses droits, ce ne fut que l'épée à la main qu'il put les faire valoir. Les rois de Bohème conservaient le titre de monarques polonais; les habitans du duché de Pologne s'étaient soumis à Henri de Glogau; les chevaliers Teutoniques, toujours traîtres envers leurs maîtres, avaient partagé la principauté de Dantzig avec les ducs de la Poméranie sur-Odérienne, et s'étaient, en outre, approprié le territoire de Michalow, que leur avaient engagé les neveux de Wladislas. Le maire de Kriakove, Albert, Allemand de naissance, suscita une émeute dans cette capitale même. A force de courage et de prudence, Wladislas parvint peu à peu à recouvrer ses droits, surtout lorsque la mort de Henri de Glogau lui eut rendu la Pologne.

Enfin maître de la Léchie, Wladislas résolut de suivre l'exemple de son prédécesseur, Boleslas-*le-Grand*, en se faisant couronner roi de Pologne, ce qui eut lieu à Krakovie en 1319. Les formes du cérémonial suivi dans cette solennité furent constamment observées dans la suite, et l'archevêque de Gnèzne, qui avait posé le diadème sur le front de Wladis-

las, acquit ainsi le droit de couronner ses successeurs. L'aigle blanc sur un bouclier rouge, qui ornait le trône de Wladislas, fut désormais l'écusson national.

Ces jours de fêtes furent troublés par un événement malheureux pour le pays. La Silésie, hostile pour Wladislas, venait de se soumettre aux rois de Bohème en leur qualité d'ayant-droit au trône de Pologne; les ducs de Mazovie même se reconnurent leurs vassaux. Le royaume de Wladislas ne consistait donc que dans le reste de la Léchie, mais son génie y trouva de quoi fonder un puissant État. Pour remédier au funeste partage consommé entre les fils de Boleslas III, Wladislas rendit l'unité à la Léchie, la reconstitua en royaume de Pologne, et jeta les bases de la splendeur dont ce royaume jouit dans les siècles suivans. Pour réussir dans ses projets, il lui fallut abaisser l'autorité des grands, déjà transformée, par les priviléges particuliers, en oligarchie aristocratique. C'est ce qu'il fit en appelant toute la noblesse (c'est-à-dire toute sa milice, car *miles* et *nobilis* étaient synonymes) à participer aux prérogatives des grands. Il anéantit la plupart des priviléges de ceux-ci; les obligea tous, excepté le clergé, à payer un impôt égal, et, pour mettre la dernière main à son ouvrage, il convoqua, en 1331, une assemblée générale à Chenciny. C'est la première diète législative de Pologne. Les prélats, les barons, dont huit palatins, et les nobles, s'assemblèrent dans une chambre, sous la présidence du roi. Plus nombreux, quoique plus nouvellement admis, les nobles devaient bientôt neutraliser l'autorité des grands, car l'aristocratie n'avait point, comme en Angleterre, une chambre à part qui pût opposer son *veto*. De cette époque date en effet l'influence de la noblesse. Elle formait alors le corps de la nation : il y avait, à la vérité, deux autres classes du peuple, mais la prudence ne permettait pas de les faire participer aux pouvoirs politiques; car l'une, les habitans des villes, quoique puissante par ses richesses, était composée d'étrangers, en général d'Allemands attachés à leurs lois teutoniques; et l'autre, les cmétons (paysans), quoique libre, vivait, à certain égard, sous la dépendance de la noblesse, dont elle tenait les terres. Les nobles seuls pouvaient donc représenter avec indépendance la nation. D'ailleurs, dans un pays plat, sans défense naturelle, et continuellement menacé par ses voisins, il fallait intéresser les habitans à le protéger et à le défendre, par une perspective de gloire et de priviléges.

Wladislas avait soixante-dix ans quand, de la diète de Chenciny, il monta à cheval pour combattre le plus acharné de ses ennemis, l'ordre des chevaliers Teutoniques, qui depuis plusieurs années préparait cette guerre par une alliance avec la Bohème et les marquis de Brandebourg. Le roi de Pologne conclut à son tour avec la Lithuanie, en 1325, un traité d'alliance offensive et défensive contre cet ennemi commun. Gédymin était alors grand-duc de Lithuanie et souverain de la plupart des principautés russiennes, le seul grand-duché de Moskou et le royaume de Halicie exceptés. Ce dernier devint alors l'héritage de Boleslas, duc de Mazovie. Gédymin donna sa fille Anne-Aldone en mariage à Kasimir, fils de Wladislas, rendit la liberté à vingt mille prisonniers de guerre polonais, et promit un secours contre l'ordre Teutonique. En 1331, la bataille de Plowce termina cette guerre. Les chevaliers y perdirent vingt mille hommes. Wladislas mourut deux ans après, en laissant ses instructions à ses fils : « Si vous mettez, leur dit-il, quelque intérêt » à votre honneur et à votre réputation, prenez garde de rien céder aux chevaliers de » l'ordre Teutonique et aux marquis de Brandebourg. Formez la résolution de vous ensevelir sous les ruines de votre trône, plutôt que de leur abandonner cette portion de » votre héritage qu'ils possèdent, et dont vous » êtes responsables envers votre peuple et envers vos enfans. Ne laissez pas à vos successeurs un tel exemple de lâcheté, qui suffirait pour ternir toutes vos vertus et la » splendeur du plus beau règne. Punissez les » perfides; et, plus heureux que votre père, » chassez-les d'un royaume où la pitié leur » ouvrit un asile; car ils se sont souillés de » l'ingratitude la plus noire. » Ces paroles prophétiques peuvent servir de réponse aux manifestes publiés par la Prusse lors des partages; et sous ce rapport elles méritent d'être recueillies.

TROISIÈME ÉPOQUE.

POLOGNE FLORISSANTE.

DE 1333 A 1587.

(254 ans.)

Dynastie des Jagellons. — Monarchie consentie et tempérée par la loi.

Le quatorzième siècle vit cesser en Europe la féodalité proprement dite, et sur ses ruines s'élevait presque partout la monarchie avec des régimes divers. La Pologne, qui, bien qu'elle eût conservé son allodialité barbare, avait cependant imité l'Europe dans le partage du royaume en plusieurs principautés ou fiefs, et dans la concession des priviléges particuliers, suivit aussi son exemple en rétablissant, presque à la même époque, l'unité monarchique dans ses États. De ce moment date sa puissance et cette splendeur qui dura plus de deux siècles et demi.

Kasimir (1333—1370), fils de Wladislas, fut un aussi grand roi que son père. Pour asseoir sur des bases solides la grandeur future de sa patrie, il s'attacha à conserver la paix avec ses voisins. C'est dans ce but qu'il conclut à Kalisz le traité de 1343, par lequel l'ordre Teutonique lui rendit la Kuïavie et le territoire de Dobrzyn, en conservant la Poméranie de Dantzig, qui prit dès lors le nom de Prusse. Pour obliger les rois de Bohème à se désister de leurs prétentions à la couronne de Pologne et au duché de Mazovie, Kasimir leur céda à jamais la Silésie. Mais ce qu'il perdit d'un côté, il le gagna de l'autre. Boleslas, duc de Halicie (1340), venait de mourir sans postérité. En sa qualité de Piast, Kasimir hérita de son duché, et le réunit à la couronne de Pologne. Les Tatars, qui infestaient cette contrée, furent battus, et la Podolie avec la Wolhynie furent arrachées de leurs mains et incorporées à la Pologne. Kasimir n'eut pas le même bonheur dans son expédition contre les Walaques, qui formaient une partie de la population du duché de Halicie. Il lui fallut, en outre, disputer la Wolhynie à Olgerd, grand-duc de Lithuanie, qui, à cette époque, était le plus puissant des potentats du Nord. Les républiques de Pskow et de Novogorod-la-Grande reconnaissaient sa domination; il avait soumis en 1363 les Tatars de Pérékop, et trois fois, en 1368, 1370 et 1373, il vint camper sous les murs de Moskou. Ses conquêtes de ce côté s'étendirent jusqu'à Mojaïsk. Keystut, son frère, un des plus grands héros de son temps, secondait Olgerd dans ses exploits, et quand l'âge modéra l'ardeur de ces deux princes, leurs fils, Jagellon et Witowd ou Witold, menaient les troupes lithuaniennes à la victoire.

Malgré la terreur que les princes de Lithuanie inspiraient dans ces contrées, le courage n'abandonna point Kasimir. Par le traité qu'il conclut en 1366, Luçk et ses environs furent cédés, en qualité de fiefs, aux parens de Kasimir et d'Olgerd.

La vie privée de ce grand roi n'était pas fort édifiante; il avait plusieurs concubines, mais point d'enfans légitimes. Pour assurer la couronne à son neveu Louis, de la maison d'An-

jou, roi de Hongrie, il réunit, en 1339, une assemblée à Krakovie. C'est depuis cette époque que la couronne de Pologne fut reconnue élective ; car Wladislas-le-Blanc et les autres ducs de Mazovie avaient des droits légitimes à la succession. A la suite de cette élection, Louis garantit aux Polonais, en 1355, à Offen, de ne jamais faire peser d'impôts arbitraires sur le pays, et reconnut, en outre, l'inamovibilité de plusieurs magistratures.

Kasimir fut législateur : il convoqua une diète à Wisliça en 1347. Un statut universel y fut promulgué en langue latine, et les différentes lois de la Grande et Petite-Pologne réunies en un corps. A l'exemple de son père, qui élevait la petite noblesse pour abaisser les grands, Kasimir, autant par esprit de justice que pour rendre à la couronne quelque splendeur, cherchait à s'unir au peuple, et, fort de cette position à réprimer l'ambition des nobles. Il diminua leurs prérogatives, et circonscrivit le droit de succession à l'héritage des paysans morts sans enfans, de manière à en exclure les seigneurs. Tout paysan maltraité par son maître pouvait vendre ses biens et se retirer où bon lui semblerait. Ces lois de Kasimir, ainsi que beaucoup d'autres, lui méritèrent le surnom de *roi des paysans*, titre plus honorable que celui de *grand* que lui décerna la postérité.

Kasimir s'occupa également des habitans des villes : il institua pour eux, en 1365, des cours supérieures, et interdit l'appel à Magdebourg, que leur accordaient leurs anciennes lois teutoniques. Beaucoup de villes furent relevées par lui, et l'université de Krakovie, illustre, dans la suite, par la protection d'Hedwige et de Jagellon, lui doit sa première fondation. La civilisation fit des progrès rapides sous le règne de Kasimir, et la prospérité et les richesses de son pays se déployèrent surtout lors du mariage de sa petite-fille avec l'empereur Charles IV, qui eut lieu à Krakovie en 1363, et qui rassembla dans cette capitale l'Empereur, les rois de Danemark, de Chypre, et beaucoup d'autres princes et seigneurs étrangers.

Kasimir mourut en 1370. Louis de Hongrie (1370-1382), n'ayant point de fils, voulut assurer l'héritage de la couronne de Pologne à ses filles. Dans ce but, il convoqua une diète à Koszyce en 1374. Il y garantit à la Pologne l'indépendance entière de sa couronne de Hongrie. La noblesse et le clergé consentirent à leur tour à payer annuellement un impôt foncier, à condition qu'il ne pourrait jamais être augmenté sans leur consentement. Louis viola bientôt ses promesses, en envahissant la Halicie, qu'il voulait réunir à la Hongrie. Une longue guerre menaçait les deux pays, lorsque Louis mourut, en laissant la couronne de Pologne à sa fille Hedwige d'Anjou. Cette princesse fut couronnée reine en 1384, et bientôt, les armes à la main, elle chassa les Hongrois de la Halicie. Jeune et belle, Hedwige, toute au bonheur de la Pologne, étouffa son amour pour Guillaume, prince d'Autriche, et donna sa main à Jagellon (1386-1434), grand-duc de Lithuanie, qui reçut le baptême sous le nom de Wladislas II, et réunit le grand-duché à la couronne de Pologne. Le 12 février de la même année (1386), il fit son entrée solennelle à Krakovie, et la réunion des deux nations fut alors consommée.

Jagellon savait bien que ses droits à la couronne de Pologne ne reposaient que sur la tête de son épouse : aussi, à la mort de Hedwige, voulait-il se retirer en Lithuanie. Mais les Polonais, convaincus des avantages qui résulteraient de la jonction de ces deux pays, confirmèrent leur premier choix, et maintinrent Jagellon sur le trône. Cette union de deux peuples long-temps ennemis contrariait l'empereur Sigismond et les chevaliers de l'ordre Teutonique, qui mirent tout en œuvre pour la troubler. Ce but leur paraissait d'autant plus facile à atteindre, que Jagellon, ne conservant que la suzeraineté sur la Lithuanie, avait élevé au grand-duché son cousin Witold. Bientôt les chevaliers déclarèrent la guerre ; mais ils furent complètement battus, en 1410, dans la bataille de Grunewald. Pour détruire finalement leur puissance, une coopération sincère des Lithuaniens était indispensable. A cet effet, Jagellon rassembla les deux nations en diète générale à Horodlo dans la Petite-Pologne, en 1413. Il y concéda aux boyars lithuaniens les libertés et les priviléges de la noblesse polonaise. Toutefois la guerre contre l'ordre Teutonique ne discontinuait point ;

elle fut enfin terminée par la paix de 1422, par laquelle la Samogitie fut arrachée des mains de cet ordre.

Cependant les intrigues de l'Empereur ne cessaient point de travailler la Lithuanie. Il invita Witold à une entrevue qui eut lieu à Luçk, en 1429, sous prétexte de s'occuper des moyens de sauver l'empire grec, envahi par les Ottomans. Sigismond fit entrevoir au vieux duc la possibilité d'échanger son titre contre celui de roi de Lithuanie. Witold se laissa facilement séduire, et il faisait déjà à Wilna des préparatifs pour les fêtes de son couronnement, quand la mort vint le surprendre, en 1430.

Débarrassé des inquiétudes que lui donnait son cousin, Jagellon voulut, avant de mourir, assurer la couronne à Wladislas, son fils. A cet effet, il convoqua une diète à Brzesc-Litewski. Entre autres garanties qu'il y confirma aux Polonais, il promit que jamais un citoyen ne serait emprisonné avant d'avoir été déclaré coupable par une cour de justice (1430); c'est la fameuse loi : *neminem captivabimus nisi jure victum aut in crimine deprehensum.* Quelques années auparavant, à la diète de Czerwinsk, en 1422, et à celle de Warta, en 1423, le statut de Wisliça avait été consolidé, et complété par une organisation judiciaire.

Après avoir gouverné l'intérieur de son royaume avec autant de sagesse qu'il montra de courage en repoussant au dehors ses ennemis, Jagellon mourut en 1434. Le règne de ce monarque est remarquable par l'union des deux Églises romaine et grecque en Pologne, ce qui eut lieu dans le concile de Florence. Isidore, archevêque de Kiiow, adopta le rite romain avec tous les Russiens de la religion grecque soumis au sceptre de Jagellon. Les boyars russiens furent désormais admis aux droits de la noblesse polonaise (1433).

Wladislas III (1434-1444), fils de Jagellon, à peine monté sur le trône de Pologne, fut invité par les Hongrois à venir régner sur eux. En sa qualité de roi de Hongrie, ce prince fit contre les Turcs une campagne heureuse, qui fut suivie d'un traité de paix; mais excité par le saint-siége à le rompre, et délié par lui de ses sermens, le jeune Wladislas déclara de nouveau la guerre à la Porte. Cette fois, la victoire l'abandonna. Aussi vaillant qu'imprudent, il succomba, à l'âge de vingt-un ans, dans la bataille de Varna, et l'histoire lui donna le nom de Wladislas-le-Varnénien. La Pologne perdit en lui un prince qui donnait les plus belles espérances. Neuf ans après cet événement, en 1453, les Turcs prirent Constantinople.

Tel fut l'effet des discordes que les intrigues de l'étranger semaient parmi les deux nations lithuanienne et polonaise, que, sitôt que Wladislas-le-Varnénien eut accepté la couronne de Pologne, les Lithuaniens appelèrent Kasimir IV (1444-1492), son frère, au grand-duché. Mais les Polonais, jaloux de conserver cette union, firent de nouvelles avances, et, après la mort de l'infortuné Wladislas, ils cherchèrent à réunir sur une seule tête la double souveraineté, et offrirent la couronne à Kasimir.

Vers cette époque, les frontières de la Pologne s'étendirent d'une manière remarquable. L'évêque de Krakovie avait acheté, en 1443, le duché de Sévérie (Siewierz). Zator et Oswiécim reconnurent aussi Kasimir pour leur souverain. Une partie de la Silésie rentra ainsi sous l'ancienne domination de la Pologne. Kasimir racheta Oswiécim en 1453; et plus tard, en 1494, son fils, Jean-Albert, paya le prix de Zator. En 1462, Kasimir hérita du territoire de Rawa et de Belz, après l'extinction des ducs de Ploçk; le reste de ce duché fut réuni à la Pologne par Jean-Albert en 1495. Enfin, les habitans de l'ancienne Poméranie de Dantzig et ceux de la Prusse de Kœnigsberg, fatigués du joug et des injustices de l'ordre Teutonique, résolurent, en 1454, de se soumettre à Kasimir. Une guerre, qui suivit cette démarche des Prussiens, dura douze années, parce que la désunion qui existait entre les Lithuaniens et les Polonais affaiblissait ces derniers, dont les levées générales de nobles, la *pospolité-ruszenié*, arrière-ban, faisaient pour ainsi dire l'unique force, et qui par-là se trouvaient dans l'impossibilité de faire une campagne régulière. La noblesse, qui ne composait qu'une seule arme, la cavalerie, combattait avec un courage inouï, sans s'inquiéter même de l'artillerie opposée; mais bientôt après, et particulièrement quand l'hi-

ver approchait, elle rentrait en désordre dans ses foyers, et laissait ainsi à l'ennemi le temps de se rallier. Cependant Kasimir prit à sa solde quelques milliers d'étrangers, et surtout des Bohèmes, qui composaient son infanterie régulière, et lui offraient même d'excellens artilleurs. La paix de Thorn, qui termina cette guerre en 1466, rendit aux Polonais une partie de la Poméranie de Dantzig, la Warmie et le territoire de Culm; le reste de la Prusse proprement dite, institué en fief, fut livré à l'ordre Teutonique, avec l'obligation de rendre foi et hommage, par son grand-maître, au roi de Pologne.

De cette paix date la vraie prospérité de la Pologne : commerce, agriculture, sciences, tout commençait à y fleurir. L'instruction pénétra jusque dans les dernières classes du peuple. Le célèbre Ianiçki, dont les poésies latines sont connues de l'Europe, n'était qu'un simple paysan; Dantiscus est fils d'un cordier, et le prince-évêque de Warmie, Kromer, que Solignac appelle le Tite-Live moderne, était issu d'une famille plébéienne. Des nations voisines offraient alors leurs couronnes aux rois de Pologne. Kasimir n'accepta que celle de Bohème, en 1471, pour son fils aîné, Wladislas, qui devint ensuite, en 1490, roi de Hongrie.

Les diètes législatives devenaient plus fréquentes à mesure que les lumières faisaient plus de progrès. Celle de Nieszava, en 1454, statua que le roi ne pourrait déclarer la guerre sans le consentement du sénat : celui-ci formait le conseil du roi, et était composé de la haute noblesse et des magistrats supérieurs. Mais la plus remarquable institution de cette époque, c'est l'organisation des diètes représentatives en 1468; jusqu'alors elles avaient été convoquées à volonté par les rois, et n'avaient point une forme régulière. Dès lors deux députés de chaque district, nommés *nuncii terrestres*, députés territoriaux, furent appelés à chaque diète; ils étaient tenus de recevoir des instructions précises de leurs mandataires, dont il leur était défendu de s'écarter, et de l'exécution desquelles ils étaient obligés de rendre compte. A la suite de cette institution vinrent nécessairement les diétines ante-comitiales, ou celles d'instruction, dans lesquelles étaient nommés les nonces, et les diétines post-comitiales, ou celles de relation, qui suivaient la tenue de la diète, et dans lesquelles les nonces rendaient compte de leur mandat. L'omnipotence parlementaire fut ainsi placé dans la masse des citoyens. Ajoutons que les représentans des villes étaient admis aux diètes.

L'admission de toute la noblesse, sans exception, aux droits civiques, rendit tous les nobles égaux devant la loi. Dès lors toutes les distinctions aristocratiques furent abolies. A part l'évêque de Krakovie, qui portait le titre de prince de Sévérie; celui de Gnèzne, prince de Lowicz; enfin celui de Warmie, il n'y eut plus de princes, ni de comtes, ni de barons en Pologne. Cette égalité flattait la petite noblesse russienne et lithuanienne : elle y adhéra de plein gré; mais tels n'étaient point les sentimens des grands de ces pays. Possédant seuls les titres des *kniaz* ou princes, et seuls pendant long-temps admis à exercer des droits politiques dans leur sénat et dans leurs diètes, ils n'étaient pas portés à désirer l'union avec la Pologne : aussi firent-ils tout ce qu'il était possible pour l'entraver.

Nous avons déjà vu les Lithuaniens apporter des obstacles à la conquête de la Prusse, et même entrer, en quelque sorte, en alliance avec l'Empire contre la Pologne; plus tard ils voulurent disputer à celle-ci la possession de plusieurs provinces russiennes, et s'arroger des droits sur différentes parties de la Podlaquie. En 1452, ils envahirent Luçk, Wlodzimierz et Horodlo, et, en 1457, la partie méridionale de la Podolie avec la ville de Braçlaw. Cette conduite offensait particulièrement la Petite-Pologne (1), car Jagellon lui avait garanti la réunion de toutes ces provinces qui faisaient autrefois partie du royaume de Halicie, à l'époque où les Tatars en furent chassés par Kasimir-le-Grand. En vain les Polonais se plaignaient-ils à Kasimir des hostilités des Lithuaniens; élevé parmi eux, il semblait leur

(1) L'ancien duché de Pologne prit dans la suite le nom de Grande-Pologne; par opposition, on appelait Petite-Pologne l'autre partie de l'État. Le royaume de Halicie fut réuni à celui-ci, comme la Poméranie, et plus tard la Mazovie, firent partie de la Grande-Pologne.

avoir voué un attachement d'autant plus sincère, et il ne s'aperçut du mal que son insouciance causait aux deux nations, que lorsque les grands de Lithuanie complotèrent l'élection d'un nouveau grand-duc.

Cependant les Lithuaniens ressentirent enfin eux-mêmes les funestes effets de leur désunion avec la Pologne. Abandonnés par leur alliée, ils perdirent, en 1475, les Tatars de Perékop, dont la Turquie fit la conquête. Et, par suite, la Pologne se vit enlever, en 1484, deux ports sur la mer Noire, Kilia et Bialygrod (Ackerman). De leur côté, les Moskovites envahirent de vastes provinces lithuaniennes, particulièrement Pskof en 1460, et Novogorod-la-Grande en 1479. Bientôt après, ils conquirent même toute la Sévérie transboristane, quand les Lithuaniens, persistant dans leurs discordes, au lieu d'accepter l'élection de Jean-Albert, désigné par les Polonais pour succéder à son père Kasimir, préférèrent confier le gouvernement du grand-duché à Alexandre, frère de Jean-Albert. Ce n'est qu'à la mort de celui-ci que, punis de leur aveuglement par des pertes immenses, les Lithuaniens envoyèrent enfin en Pologne une députation, à la tête de laquelle se trouvait Tabor, évêque de Wilna, qui fit serment que la Lithuanie n'aurait jamais d'autre maître que le roi de Pologne.

Mais nous avons devancé les événemens. Jean-Albert (1492-1501) avait été élevé au trône en 1492. Buonacorsi, surnommé Callimachus, ancien instituteur du roi, lui conseilla d'attenter aux prérogatives de la noblesse. Le bruit s'en répandit bientôt dans le pays. Le malheur voulut que vers le même temps (1497), un grand nombre de nobles polonais périrent dans une embuscade au milieu des forêts de Boukowine, où les Walaques les avaient attirés. On s'imagina que le roi, guidé par les intrigues de son confident italien, avait envoyé ses sujets à une mort certaine, pour pouvoir les dompter plus aisément. Alors les prétentions de la noblesse redoublèrent. C'est de cette époque que date l'abaissement des cmétons et des villes, du bas peuple et de la bourgeoisie, en Pologne. En 1496, il leur fut interdit de devenir propriétaires de terres; on les exclut même du droit aux prélatures ecclésiastiques, quelques prélatures doctorales exceptées. A la même époque, la constitution promulguée à la diète de Nieszawa, en 1454, fut interprétée de manière que le roi ne pût désormais déclarer la guerre sans le consentement de la diète et des diétines.

Sous Jean-Albert furent instituées les premières cours de justice en Pologne, cours territoriales de première instance. Jusqu'alors le roi était lui-même le grand-juge, il ne se réserva depuis que le droit de nommer les juges, un sur quatre candidats présentés par les palatinats. L'appel restait dans ses attributions. Il est inutile d'ajouter que le peuple fut exclu de ce bienfait. Bientôt il tomba dans la dépendance complète des nobles, et peu à peu il fut réduit à la servitude.

Les prérogatives de la noblesse s'augmentèrent encore sous le règne d'Alexandre (1501-1506), appelé, du grand-duché de Lithuanie, à la couronne de Pologne en 1510. Il promit, au nom de ses successeurs, en 1505, de ne jamais instituer aucune loi sans le consentement général de son conseil et des nonces territoriaux. Les rois ne purent plus dès lors ni distribuer leurs domaines, ni emprunter dessus sans l'autorisation de la diète. En 1506, toutes les lois promulguées jusqu'alors furent rassemblées en un corps, et publiées par le chancelier Laski, qui a donné son nom à ce code.

Le troisième fils de Kasimir, Sigismond Ier (1506-1548), succéda à Alexandre en 1506. Il régna glorieusement pendant quarante-deux ans, malgré les difficultés qu'il eut à vaincre. L'ambition d'un de ses sujets de Lithuanie lui suscita d'abord une longue guerre contre les Moskovites. Glinski, issu du sang des anciens ducs de Russie, ayant assassiné un grand du royaume, Zabrzezinski, et ne pouvant compter sur l'impunité de la part de la justice, souleva une partie du peuple, et voulut ressusciter l'ancien grand-duché de Russie, que les Russes eux-mêmes avaient depuis long-temps considéré comme éteint. Battu par Firley, Glinski se sauva à Moskou, conduisit les Moskovites contre la Lithuanie, et leur facilita l'envahissement de Smolensk en 1514. Malgré la grande victoire que le duc d'Ostrog remporta dans la suite sur les Moskovites, Smo-

lensk leur resta. D'un autre côté, Albert, à la fois margrave de Brandebourg et grand-maître de l'ordre Teutonique, refusait de prêter l'hommage de vassalité à la couronne de Pologne. C'était l'empereur Maximilien qui, suivant la tactique ordinaire de la maison d'Autriche, suscitait à Sigismond tous ces embarras. Il enviait aux Jagellons la possession de la Lithuanie, de la Pologne, de la Bohème et de la Hongrie. Mais, ayant bientôt reconnu que la fermeté de Sigismond était au-dessus de ces petites attaques, il résolut de l'inviter, en 1515, à se rendre à Vienne, pour y mettre d'accord les princes ennemis. Maximilien profita de cette occasion pour demander la main d'Anne, de la maison des Jagellons, princesse de Hongrie et de Bohème, pour son petit-fils : il pensait dès lors à s'assurer des droits à ces deux couronnes, et il réussit parfaitement dans ses projets.

Albert fut bientôt après forcé de demander grâce. Heureusement pour lui, il était neveu de Sigismond, Frédéric son père, marquis de Brandebourg, ayant épousé Sophie, fille de Kasimir. L'ordre Teutonique avait à cette époque adopté la religion de Luther, et Albert suivit aussi la réformation ; c'est pourquoi Sigismond, élevant la Prusse au rang de duché, lui donna pour maître Albert et ses descendans mâles, en les obligeant à prêter foi et hommage à la couronne de Pologne. Albert accomplit le premier solennellement cette obligation à Krakovie en 1525. Dès lors la Poméranie de Dantzig prit le nom de la Prusse-Royale, par opposition à la Prusse-Ducale, ou duché de Prusse, qui composait le fief des ducs de Kœnigsberg, comme les appelaient les Polonais.

Une année après, en 1526, la famille des Piasts de Mazovie s'éteignit, et leur duché fut réuni à la couronne de Pologne.

En 1533, Sigismond signa une paix glorieuse avec la Turquie. Le libre commerce sur la mer Noire fut assuré à la Pologne, qui conserva, en outre, sa suzeraineté sur la Moldavie, et les Turcs promirent d'empêcher à l'avenir les incursions des Tatars en Pologne. Il ne manquait aux Polonais que la paix avec Moskou : elle fut conclue en 1534. Glinski ne rentra plus dans sa patrie; le traître périt ignominieusement de la main de ses nouveaux maîtres.

Sigismond consolida également la paix à l'intérieur. Sous son règne, le commerce, l'industrie et les lumières firent de grands progrès : ce fut le siècle de Kopernik. La langue polonaise commençait à être cultivée et remplaçait peu à peu le latin. Les discordes entre les Polonais et les Lithuaniens furent apaisées par ses soins. Il octroya, en 1529, à la Lithuanie un code civil, connu sous le nom de *Statut-Russien* (Statut-Ruski), car il était écrit dans cette langue particulière aux Lithuaniens. Sigismond voulut aussi gratifier d'un code pareil la Pologne, qui avait une multitude de lois éparses, promulguées dans la langue latine, surtout dans les nombreuses diètes tenues sous son règne; mais sa vieillesse fut trop troublée pour cela. Bona, sa femme, née des ducs de Sforza, intrigante et ambitieuse, parvint à s'emparer de son esprit; avide de richesses, elle trafiquait des charges publiques ; elle cherchait à appuyer sa puissance sur la discorde qu'elle semait entre les grands et la petite noblesse. A cette époque, les premiers voulurent se distinguer de leurs frères mineurs; c'est ainsi qu'on avait habitude d'appeler les nobles peu riches. A l'exemple des Radziwill, Lithuaniens, qui acceptèrent, en 1518, le titre de princes de l'Empire romain, que leur conféra l'empereur d'Allemagne, beaucoup de grands cherchaient à acquérir des distinctions semblables ; d'autres formaient des majorats dans leurs familles, malgré les efforts de Sigismond pour les en empêcher. Une loi formelle mit enfin un terme à ces prétentions en abolissant le droit d'aînesse, en 1538. Deux grands surtout rendirent cette époque célèbre par leurs rivalités; ce furent Tarnowski, comte de l'Empire romain, et le palatin Kmita. Le dernier fut appuyé par la petite noblesse, parce qu'il ne portait point de titre étranger.

Le mécontentement général qui éclata à la suite de toutes ces intrigues, suscita de grands embarras à Sigismond. Ce roi avait convoqué la *pospolité* contre la Moldavie. Cent cinquante mille nobles s'assemblèrent à l'instant même à Léopol; mais au lieu d'armes, ils y portèrent des plaintes et des récla-

mations contre le roi, contre la reine, contre le sénat et les grands. Heureusement la révolte n'était pas sérieuse; une grande pluie suffit pour disperser les confédérés, qui cependant n'avaient pas négligé de constater leur rébellion par des remontrances solennelles. Ils qualifièrent leur assemblée du nom de *Rokosz*, nom emprunté aux Hongrois, qui appelaient ainsi leurs confédérations, étant tenus, quand le royaume était en danger, de se réunir dans la plaine de *Rokosz*, près de Pesth, sous peine de mort. Nous consignons ici ce fait, car tout insignifiant qu'il soit en lui-même, il a dans la suite donné une apparence de légalité aux rébellions dites confédérations. Sigismond répondit avec douceur aux représentations de la noblesse; mais, ne pouvant la calmer, il ordonna à l'assemblée de se dissoudre, et rendit ainsi la paix au royaume. Il mourut bientôt après, affligé de voir les empiètemens progressifs de la noblesse, qui écartait des diètes les représentans des villes, et violait ouvertement les faibles garanties qui restaient encore au peuple.

Telle était la situation de la Pologne quand Sigismond-Auguste (1548-1752), couronné du vivant de son père, monta sur le trône. Malgré l'éducation négligée qu'il avait reçue de sa mère Bona, il se montra à la hauteur des grandes circonstances au milieu desquelles il se trouva placé. C'était l'époque où par toute l'Europe ruisselait le sang versé dans les dissensions religieuses.

Les premiers jours de son règne furent troublés par les réclamations de la noblesse, suscitées par la reine-mère, contre son mariage avec Barbe Radziwill, veuve d'un grand de Lithuanie, Gastold. Auguste l'avait contracté secrètement du vivant de son père, après la mort de sa première femme, née Autrichienne; mais il ne l'avoua qu'en montant au trône. La querelle devenait sérieuse : le roi était près de sacrifier sa couronne à la foi qu'il avait jurée à son épouse, lorsqu'une manœuvre habile le délivra de toute inquiétude. Il réclama de la diète la vérification des titres de plusieurs grands seigneurs aux charges dont ils étaient revêtus et aux domaines publics qu'ils possédaient illégalement. Bientôt les clameurs s'apaisèrent; l'attention de la diète se tourna d'un autre côté, et lorsque Bona, forcée par la fermeté d'Auguste, consentit enfin à reconnaître Barbe pour sa reine, les grands cessèrent aussi leur opposition. Six mois après, Barbe termina ses jours, et la vieille reine passa en Italie, où elle emporta d'immenses trésors que le roi d'Espagne s'appropria après sa mort : ce sont les fameuses *sommes Rapolitaines* que la Pologne a, dans la suite, tant de fois réclamées, mais toujours en vain.

Auguste était inconsolable de la mort de son épouse. Il chercha du soulagement dans les affaires publiques dont il s'occupa avec ardeur. La paix était son premier vœu; il réussit à l'entretenir en Pologne, quand la guerre désolait le reste de l'Europe. Bientôt ses États devinrent l'asile de tous les opprimés pour leurs opinions. Les lettres y gagnèrent beaucoup : l'Université de Krakovie parvint à l'apogée de sa gloire, et les lumières trouvèrent ainsi un nouvel Auguste dans le fils du vieux Sigismond.

La première époque de l'histoire de la Pologne n'avait laissé à ce pays d'autre élément de civilisation que le christianisme et les institutions de Boleslas-le-Grand; la seconde époque avait eu ses chroniqueurs, tels que Martin-Gallus, Mathieu-Cholewa, l'évêque Vincent Kadlubek et autres qui écrivaient en latin; toutefois ce fut sous les Jagellons seulement que la langue nationale se forma. Dlugosz, l'instituteur des fils de Kasimir-Jagellon, écrivit encore ses chroniques en langue latine, mais dans le siècle des Sigismond la langue polonaise devint littéraire : la Russie et la Lithuanie l'adoptèrent généralement, surtout quand Sigismond-Auguste la prescrivit à toutes les juridictions de Pologne et de Lithuanie, qui ne s'étaient servi jusqu'alors que des langues latine et russienne ou rousniaque. Les écoles cessèrent d'être sous la surveillance exclusive du clergé, et on cherchait à y former non-seulement des hommes éclairés, mais aussi des gens de bien et de vrais citoyens. C'est le siècle des Sigismond qui produisit des historiens tels que Kromer, Orzechowski, Sarnicki, Bielski, Paprocki; Rey, Zimorowicz, Symonowicz et les frères Kochanowski brillèrent comme poètes; Ocieski, Modrzewski, Warzewicki, Groicki,

Herburt, se firent un nom dans les sciences politiques; Brudzewski, Kopernik, Grzebski, Spiczynski, Siennik, Sendziwoy, s'illustrèrent dans les sciences exactes. Bientôt quatre-vingt-trois villes de Pologne possédèrent des imprimeries; Krakovie seule en comptait cinquante, et les principaux auteurs, tant anciens que modernes, furent traduits en polonais.

Pour consolider la prospérité du pays, il était nécessaire de corriger les abus que la vieillesse de Sigismond et la faiblesse de ses frères avaient fait naître dans la république; mais avant tout, il fallait achever l'union de la Lithuanie à la Pologne. Un événement facheux accéléra l'accomplissement de ce vœu. L'archevêque de Riga, issu des margraves de Brandebourg, et cousin-germain du roi de Pologne, fut emprisonné par les chevaliers porte-glaives, établis dans la Livonie, comme l'étaient autrefois les Teutoniques en Prusse. Ils assassinèrent les députés que leur envoya Auguste pour demander l'élargissement de l'évêque. Il fallait en finir par une guerre; mais avant que l'épée fût tirée, les chevaliers, intimidés par les seules menaces du roi, résolurent de satisfaire à ses injonctions, et formèrent même avec lui une alliance qui offensa le tzar de Moskou, Ivan Vasilievitch. Celui-ci envahit la Livonie en 1558. Les chevaliers, incapables de lui résister, appelèrent le roi de Pologne à leur secours. Par le traité qu'ils signèrent, la Livonie fut reconnue province polonaise, les chevaliers sécularisés, et leur grand-maître, Kettler, obtint le duché de Kourlande pour lui et pour sa postérité mâle. Cependant Ivan ne cessait point d'inquiéter la Livonie, et poussait même ses envahissemens jusqu'au sein de la Lithuanie, à laquelle il venait d'arracher Poloçk, en 1563. Pour arrêter ses progrès, Sigismond appela les Lithuaniens et les Polonais au combat. Ces derniers offrirent leurs troupes, mais sous la condition que préalablement l'union de la Lithuanie et de la Pologne serait consommée. En effet, le roi s'occupa sérieusement de consolider cette union si désirée. Il commença par octroyer à la noblesse lithuanienne tous les priviléges qui lui manquaient encore, et entre autres il l'autorisa à envoyer ses représentans à la diète, et institua en Lithuanie des cours de justice à l'instar de celles que Jean-Albert avait données à la Pologne. Sigismond se désista encore, en 1564, de ses droits héréditaires sur la Lithuanie, et, en 1566, de ses droits seigneuriaux et féodaux sur tous les fiefs de cette province. Il engageait par cet exemple ses grands-vassaux à admettre, à leur tour, la petite noblesse à leurs priviléges. Après avoir ainsi vaincu les plus grandes difficultés, il rassembla, en 1569, une diète générale des deux nations à Lublin. Nicolas Radziwill, l'adversaire le plus obstiné de l'union, venait de mourir. Les efforts du roi et l'exemple des princes d'Ostrog et des Czartoryski prévalurent enfin, et l'union fut consommée. La Livonie fut reconnue appartenir aux deux nations; la Podlaquie, la Wolhynie et l'Ukraine échurent, dans la division politique de l'État, à la Petite-Pologne. Le royaume de Pologne et le grand-duché de Lithuanie furent alors proclamés une même république, gouvernée par un même roi, élu en commun par les deux nations. Il fut convenu que leurs représentans respectifs s'assembleraient, pour les diètes, à Varsovie, ville centrale des deux pays et qui, appartenant à la Mazovie, n'était alors ni polonaise, ni lithuanienne (1); que les deux peuples n'auraient plus que les mêmes intérêts, les mêmes prérogatives, les mêmes monnaies; que tout serait commun entre eux, à cela près qu'ils conserveraient chacun, dans leurs cours judiciaires, les formes de procédure et les règles de droit qui leur étaient particulières.

Sigismond consacra le reste de sa vie à corriger les abus qui s'étaient introduits dans la république : chaque diète apportait dès lors une amélioration dans les lois. La distribution des domaines royaux ou nationaux, comme récompense aux citoyens bien méritans de la patrie, fut réglée de manière que les favorisés (propriétaires à vie) étaient tenus de payer un quart de leurs revenus pour l'entretien de l'armée. En 1564, la Lithuanie obtint un second statut, en langue russienne, qui servait de complément au premier. Le roi voulut gra-

(1) Cette circonstance rendit Warsovie, dans la suite, la capitale du royaume, surtout lorsque Sigismond III y eut transporté sa résidence.

tifier la Pologne d'un code semblable ; les États le demandaient ; mais il mourut avant de pouvoir réaliser ce projet. Il affligea la Pologne, sur le déclin de ses jours, par un malheureux retour aux vices qu'il avait contractés dans sa jeunesse. Entouré de nombreuses favorites dans son château de Kneyszyn, il y vivait dans une complète débauche ; il dissipa tous ses revenus et ses trésors, ruina sa santé, et mourut dans une telle indigence, qu'à peine eut-on de quoi revêtir ses dépouilles mortelles, pendant que ses concubines regorgeaient d'or et de richesses.

Avec Auguste s'éteignit, en 1572, la race des Jagellons. L'interrègne précéda l'élection d'un nouveau roi, objet que les lois n'avaient point réglé jusqu'alors : ce fut ce dont s'occupa la première diète, qui eut lieu en 1573, et qui reçut le nom de *diète de convocation*, car elle était destinée à réunir la noblesse pour l'élection du futur chef de l'État. Le droit de convoquer les diètes pendant l'interrègne fut dévolu à l'archevêque de Gnézne, primat du royaume. Sur la proposition de Jean Zamoyski, alors nonce de Belz, on admit toute la noblesse, sans distinction, à l'élection du roi, parce que, disait-on, ce serait la preuve la plus évidente d'une parfaite égalité entre les nobles. Le titre de seigneur et maître, porté jusqu'alors par les rois, fut aboli, et on résolut de présenter à l'avenir plusieurs lois cardinales (1) aux sermens des futurs monarques. En voici quelques-unes. Le roi ne pouvait désormais nommer son successeur. Il ne pouvait se marier sans le consentement du sénat. Il devait conserver la paix parmi les dissidens en religion et laisser toute liberté à leurs opinions. Il n'avait pas le droit de déclarer la guerre, ni de traiter avec les puissances étrangères, sans le consentement des États. Un conseil, composé des sénateurs et des nonces, devait constamment résider auprès du roi, qui serait tenu de convoquer tous les deux ans une diète ; et s'il manquait à ses sermens, tous ses sujets étaient déliés du serment d'obéissance et de fidélité qu'ils lui avaient juré.

La diète d'élection fut convoquée à Warsovie. Tous les nobles s'y rendirent en armes, et l'assemblée formait un véritable camp, de sorte que les délibérations les plus importantes et l'acte politique le plus solennel eurent lieu au milieu du tumulte des armes et sous l'influence des sabres ; c'était un antécédent funeste pour l'avenir. Une assemblée aussi nombreuse ne put se tenir qu'en plein champ. Une tente élégante reçut le sénat et les ambassadeurs de tous les princes de l'Europe. La noblesse, à cheval, se réunit en cercle autour de cette tente. Le sénat, après avoir entendu les représentations des ambassadeurs, discutait les prétentions des candidats. Chaque sénateur se réunissait ensuite à la noblesse de son palatinat, lui communiquait les noms des candidats, et un des évêques parcourait les rangs pour recueillir les votes. Des deux prétendans, Ernest d'Autriche, et Henri (1573-1575), duc d'Anjou, fils de Catherine de Médicis, le dernier fut élu roi de Pologne, et proclamé tel par l'inter-roi, primat du royaume. Une députation brillante lui fut envoyée à Paris. Henri jura les lois cardinales ; mais, à peine arrivé à Krakovie, il quitta la Pologne, aussitôt qu'il eut connaissance de la mort de son frère Charles IX : dans sa fuite précipitée et secrète, il se conduisit plutôt en criminel qui échappe au supplice, qu'en roi qui renonce à son trône.

Les Polonais déclarèrent leur trône vacant et s'assemblèrent pour une nouvelle élection, en 1576. L'archevêque et primat Uchanski, sans attendre les votes de la noblesse, proclama roi de Pologne l'archiduc d'Autriche Maximilien. Zamoyski répondit à son insolence en proposant Anne, sœur de Sigismond-Auguste, à la royauté. Bientôt l'unanimité des votes confirma le choix de Zamoyski. Etienne Batory (1575-1586), duc de Transylvanie, lui fut choisi pour époux. Il ne tarda pas à arriver en Pologne, et le parti de Maximilien n'osa plus remuer. Batory montra, dans son règne, de grandes capacités politiques et militaires. Aucun des Jagellons n'a régné avec autant d'énergie. La première institution qu'il donna à la Pologne, pour se concilier les esprits, fut celle des tribunaux d'appel pour la noblesse, en 1578. Les Lithuaniens les obtinrent en 1580. Les membres de ces tribunaux étaient élus tous les deux ans par les diétines.

(1) *Pacta conventa.*

Dès lors la justice fut complètement indépendante, le roi ne s'étant réservé que le droit de grace.

Batory s'attacha à former en corps de nation les Kosaks qui, établis dans les îles du Borysthène, couvraient, depuis les Sigismond, la Pologne contre les incursions des Tatars. Cette idée était digne d'un politique habile : par là il opposait une barrière à la fois aux Tatars, aux Turcs et aux Moskovites. Quand il parvint ensuite à armer la noblesse, déshabituée de la guerre par un siècle de paix dont elle avait joui sous les Sigismond, il résolut de venger sur Ivan Vasilievitch les troubles que celui-ci fomentait en Livonie. Zamoyski suivit le roi en sa qualité de grand-général. Poloçk fut donc reconquis en 1579. Zamoyski assiégea Pskow. Ivan, vaincu sur tous les points, implora la paix par l'entremise du Saint-Siége. Un jésuite, Possévinus, fut envoyé au roi. C'est le premier début des jésuites en Pologne. Leur congrégation n'était encore connue que par les savans distingués qu'elle renfermait dans son sein. Batory, désireux de répandre les lumières en Pologne, combla les jésuites de ses faveurs; il leur confia, en 1579, l'Académie de Wilna, qu'il venait d'établir, et toute l'éducation publique en Lithuanie. Possévinus avait donc un accès facile auprès du roi : aussi la paix avec Ivan fut-elle conclue en 1582. Poloçk et ses environs redevinrent polonais, et Ivan se désista de ses prétentions à la Livonie; mais quant à sa promesse de s'unir à l'église romaine, il trompa complètement les jésuites et le Saint-Siége.

Un grand acte de justice rendit mémorable le règne de Batory. Il existait en Pologne une famille puissante dont l'aîné, Samuel Zborowski, fut banni du pays pour avoir été complice d'un assassinat commis dans le palais même du roi Henri. Batory devait en partie son élévation à l'influence de cette famille : cela encouragea Samuel à rentrer dans sa patrie, sans avoir obtenu la grace du roi. Zamoyski, en sa qualité de staroste de Krakovie, ayant pris les ordres de son maître, fit saisir et décapiter l'assassin. La famille Zborowski voulut en vain venger son outrage par la rébellion : la diète condamna à mort le second frère de Samuel, Christophe, qui ne dut son salut qu'à la fuite. Cet acte de sévérité de la part du roi prouve, d'un côté, sa grande autorité malgré les prétentions déjà exorbitantes de la noblesse; de l'autre, son intention ferme de mettre enfin un terme aux exigences toujours croissantes des grands du royaume. En effet, il paraît que les derniers soins de Batory avaient pour but de neutraliser la démocratie nobiliaire, en nommant son successeur et rendant le trône héréditaire en Pologne. Une diète fut convoquée à Warsovie : on devait y déclarer la guerre aux Moskovites, et voter des impôts pour l'expédition. Déjà l'armée se rassemblait; la garde hongroise du roi était réunie; on disait tout haut que Batory était prêt à appuyer ses projets par la force des armes. Qui sait ce qui en serait résulté? peut-être les flots de sang qui ont inondé l'Europe dans de pareilles révolutions auraient coulé en Pologne. Toute la noblesse était en émoi, lorsque le roi mourut subitement à Grodno, en 1586.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

POLOGNE EN DÉCADENCE.

DE 1587 A 1795.

(208 ans.)

Rois électifs de différentes familles. — Démocratie nobiliaire.

Avec Étienne Batory finirent pour la Pologne les jours de puissance et de prospérité. L'histoire de l'époque suivante renferme bien encore quelques pages glorieuses et quelques grandes victoires : celles même qui jetèrent le plus d'éclat sur ce pays appartiennent à cette nouvelle époque ; mais la Pologne, victime d'une anarchie toujours croissante, n'en tira aucun profit. Batory fut le dernier roi qui osa montrer quelque énergie dans l'exercice de son autorité. Ses successeurs abandonnèrent, l'une après l'autre, les prérogatives de la couronne, sans prendre le soin de les remplacer par le frein des lois ; et l'État sans force, déchiré par les factions, marcha ainsi vers une chute imminente. Toutefois la grande catastrophe qui effaça la Pologne du tableau des nations n'était point préparée seulement par l'affaiblissement du pouvoir royale ; d'autres causes influèrent encore sur ce funeste résultat. Nous allons les grouper dans notre rapide résumé.

La maison d'Autriche, toute-puissante à cette époque, faisait sentir sa suprématie au reste de l'Europe. Une de ses branches régnait en Allemagne, en Bohème et en Hongrie, l'autre tenait le sceptre de l'Espagne et des pays qui en dépendaient. Ambitieuse et redoutable, cette maison voulut alors s'approprier le trône de Pologne. Ce trône étant devenu purement électif, trois princes autrichiens s'étaient déjà offerts au choix des Polonais : l'empereur Maximilien II, Ernest son fils, et Maximilien, cousin-germain de celui-ci. Quatre archiduchesses avaient en outre épousé l'une après l'autre des souverains polonais. Mais la nation, inquiète pour ses libertés, pressentit les desseins des empereurs d'Allemagne. Dès que la diète d'élection, après la mort de Batory, fut convoquée, on offrit la couronne à Sigismond III Wasa (1587-1632), prince royal de Suède, issu, par sa mère, du sang des Jagellons, dont le souvenir ne pouvait s'effacer du cœur reconnaissant des Polonais. Le grand-général Zamoyski appuyait ce choix de toute son influence. La famille Zborowski protégeait, de son côté, Maximilien d'Autriche, qui, après avoir été repoussé de Krakovie par Jean Zamoyski, fut battu, en 1588, à Bietschen, en Silésie, et fait prisonnier de guerre. Détenu à Krasnystaw, il ne fut mis en liberté qu'après avoir renoncé solennellement à la couronne de Pologne. Cependant la maison d'Autriche ne se rebutait point. Une archiduchesse fut mariée à Sigismond, et avec elle un champ libre s'ouvrit aux intrigues de ce cabinet. Les jésuites, toujours favorables à ses vues, obsédaient la cour de Sigismond : Golynski, son confesseur, Pawenski-Skarga, prédicateur de la chapelle du roi, jouissaient de toute sa confiance. Nous allons voir combien toutes ces particularités influèrent sur les malheurs de son règne.

D'abord le fanatisme religieux que les jé-

suites inspirèrent à Sigismond lui fit perdre la couronne de Suède. Charles IX, son oncle, l'usurpa en s'appuyant de l'attachement des Suédois au luthéranisme. Cet événement amena une guerre aussi longue que sanglante entre les deux peuples, jusqu'alors amis. En vain le grand-général de Lithuanie Jean-Charles Chodkiewicz remporta-t-il la célèbre victoire de Kirchholm, en 1605; la guerre ne discontinua point, et une grande partie de la Livonie fut occupée par les Suédois. Cette même influence des jésuites devint également la source de dissensions religieuses dans le sein même de l'État. Ils déclarèrent la guerre à tous les établissemens d'éducation publique qui n'appartenaient pas à leur Compagnie. Bientôt les frères s'armèrent contre les frères, dans un pays où la tolérance des Jagellons avait jusqu'alors protégé la liberté de conscience contre les persécutions qui déchiraient l'Europe entière. L'esprit du jésuitisme faisait repousser les protestans des emplois publics. Quand Sigismond vint en Pologne, la majorité du sénat était protestante; à sa mort, deux membres seuls n'étaient point catholiques. La désunion entre les deux églises, grecque et romaine, que la sagesse de Jagellon avait conciliées, signala encore la funeste influence des jésuites. Bientôt tous les palatinats russiens furent en feu; et telle fut l'agitation des esprits dans tout le pays, que lorsque, en 1605, contre le consentement du sénat, Sigismond épousa en deuxièmes noces une archiduchesse, la sœur de sa première femme, cent mille nobles montèrent à cheval pour le déposer du trône. Zebrzydowski et Janus Radziwill se mirent à leur tête. Cependant les confédérés s'aperçurent que leurs chefs s'agitaient plutôt pour des offenses particulières que pour le bien de la république : aussi soixante mille nobles seulement signèrent l'acte de révolte à Sandomir, en 1607. Mais battus par le roi, qui ne dut sa victoire de Guzow qu'à un heureux hasard, ils rentrèrent dans l'obéissance quand les chefs eurent obtenu leur grâce de Sigismond. Ce fut la première confédération qui osa prendre les armes contre le roi. Cet exemple servit à légaliser les rébellions des chefs de parti, d'autant mieux qu'à la suite de ces événemens, en 1609, une loi formelle autorisa la résistance armée aux empiètemens de la couronne. C'est la source de ces confédérations dont un historien anglais a dit avec justice, « qu'elles avaient quelque » chose de particulier, qui mérite d'autant » plus d'être remarqué, qu'on ne trouve rien » de pareil chez aucun autre peuple. On voit, » dit-il, partout des révoltes contre l'autorité » souveraine, mais l'origine en est secrète, la » marche sans ordre et presque toujours sans » suite. En Pologne, au contraire, les nobles » s'associent publiquement pour se rendre jus- » tice et établir de force ce qu'ils veulent : » au lieu de se cacher, ils publient des mani- » festes; ils font des réglemens, et les suivent : » et quand on voit une confédération liguée » contre le roi ou contre d'autres confédéra- » tions, on croit voir une nation liguée contre » une nation voisine, et non pas des rebelles » en armes contre l'autorité souveraine au mi- » lieu de l'État. »

La force et la violence étant ainsi une fois admises dans les codes, il fallut désespérer de toute amélioration dans les lois. Au commencement du règne de Sigismond, en 1588, la Lithuanie fut gratifiée encore d'une nouvelle révision de son statut civil et criminel. La noblesse de la Prusse, qui ne s'était jusqu'alors régie que par des lois teutoniques, adopta à son tour un corps de lois particulier, en 1598. La Pologne seule réclamait en vain contre la difformité de son ancienne législation civile. Dès ce moment il devint impossible d'y songer. En attendant, les fers de la servitude s'appesantissaient de plus en plus sur les paysans (1); les villes

(1) En comparant la condition des paysans polonais avec celle des colons romains, on voit clairement que, sans le statuer par une loi formelle, on a suivi abusivement les lois romaines à leur égard. Comme les colons romains, les paysans, en Pologne, n'étaient point esclaves : le maître n'avait jamais sur eux le droit de vie et de mort; il ne pouvait pas vendre leurs personnes, mais il avait la liberté de les céder, en leur qualité *d'adscripti*, avec la terre qu'ils possédaient. Aussi l'état servile des colons romains et des paysans polonais différait peu du pur esclavage, d'autant plus que, ni les uns ni les autres n'avaient le droit, excepté en des cas très-rares, de prendre à partie leurs seigneurs; leurs propriétés se transmettaient de père en fils, sans que le prix de

étaient complètement privées de leurs représentans, et les grands du royaume, ne s'appuyant désormais que sur la force matérielle, peuplaient leurs petites cours de nobles moins aisés, pour avoir de quoi menacer la couronne et intriguer dans les assemblées publiques. La petite noblesse, au lieu de former un tiers-état qui manquait au pays, ne servait ainsi qu'à nourrir les factions pernicieuses au repos public. Zamoyski donna le premier exemple d'un majorat : son civisme n'y voyait que le moyen d'entretenir une Université et une forteresse pour le bien de la république, dans ses terres natales de Zamosc. Malgré la défense expresse de la loi, il trouva des imitateurs; mais ceux-là avaient plutôt pour but d'élever leurs familles au-dessus de l'égalité établie par la loi. Bientôt telle fut la puissance des grands, que plusieurs trouvèrent des ressources pour faire, à leurs frais, la guerre à des États ennemis de la république. C'est ainsi que Zamoyski pacifia, en 1595, la Walachie et la Moldavie, en y soutenant la famille des Mohila dans l'hospodarat. Mniszech et Wisniowiecki parvinrent, en 1605, à imposer à Moskou Démétrius, époux de Marie, fille du premier. Néanmoins son règne ne fut pas de longue durée : les frères Schouïsky assassinèrent Démétrius et délivrèrent Moskou du joug des aventuriers polonais, en 1606. Plusieurs faux Démétrius furent alors protégés par les factieux, car Marie voulait régner, et la noblesse indigente, ainsi que les Kosaks, étaient avides de butin. La république ne pouvait manquer d'être compromise dans une guerre où la plus grande partie de ses sujets prirent part. Le grand-général de la couronne, Stanislas Zolkiewski, remporta sur les Moskovites, en 1610, à Kluzyn, une victoire éclatante, à la suite de laquelle les Polonais occupèrent Moskou; les frères Schouïsky furent livrés à la république, et Wladislas, fils aîné de Sigismond, fut proclamé tzar par les Moskovites eux-mêmes. Mais pour Sigismond et ses jésuites, ce n'était point une affaire politique : à leurs yeux c'était une guerre de religion où il s'agissait de convertir au rite romain les Russes schismatiques. Aussi Sigismond ne trouva-t-il rien de mieux que de jeter en prison la députation qui lui fut envoyée de Moskou, et de continuer le siége de Smolensk, tandis que son grand-général triomphait dans la capitale ennemie. Smolensk fut en effet pris par les troupes polonaises. Mais les Moskovites, désespérés par les procédés du roi, élevèrent au trône la maison régnante des Romanoff; et après avoir réuni toutes leurs forces, ils surent profiter des discordes qui régnaient parmi les différens chefs polonais, et obligèrent ceux-ci à évacuer non-seulement Moskou, mais le pays presque entier, en 1612. Le traité de 1619, qui termina cette guerre, garantit seulement Smolensk et le duché de Sévérie à la Pologne. Néanmoins avant qu'il fût conclu, il fallut encore apaiser plusieurs confédérations que formèrent les troupes de la république pour obtenir leur solde arriérée (1).

la ferme, la corvée, pussent jamais être augmentés; toutefois ils n'avaient pas la liberté de les vendre; des punitions corporelles pouvaient leur être infligées, etc. C'est ainsi que les lois romaines, partout où elles pénétrèrent, ont été l'origine de la servitude.

(1) L'intérêt qui se rattache à l'histoire des Démétrius nous oblige de jeter ici un coup-d'œil sur leurs machinations et d'éclaircir leur histoire fabuleuse. La lutte qui eut lieu pour soutenir le faux Démétrius est entièrement étrangère au gouvernement et à la république de Pologne. Ni Marie Mniszech, ni son père le palatin de Sandomir, ni Wisniowiecki, ne suivirent en cela que leur propre impulsion; ils agirent dans leur intérêt particulier, et ce fut un engagement d'aventuriers plutôt qu'une guerre de peuple à peuple. La famille de Mniszech n'était point d'origine polonaise : son père, émigré de Bohème, homme fier et vil, avait une fort mauvaise réputation comme courtisan de Sigismond-Auguste, et Niemcewicz, dans sa collection des Mémoires de l'ancienne Pologne, nous apprend qu'il exerçait à la cour l'emploi peu honorable de pourvoyeur de femmes destinées à la couche du souverain. Jamais la Pologne n'a voulu ni discuter, ni défendre la cause de Démétrius, et elle resta entièrement neutre dans cette affaire. Le tzar voulait épouser le fille d'un gentilhomme, et personne ne s'opposa à cet acte, car la loi ne défendait point un pareil mariage. Mniszech en emmenant sa fille à Moskou pouvait prendre autant d'amis, de parens et de courtisans qu'il voulait, car il n'y avait point de lois restrictives là-dessus; chacun était libre d'aller où il désirait. Le bruit d'une nouvelle aussi extraordinaire se répandit bientôt d'un bout de la Pologne à l'autre et

Cependant les intrigues autrichiennes suivaient leur cours. Flatté de l'espoir de recouvrer sa couronne de Suède, à l'aide de l'Empereur et du roi d'Espagne, Sigismond offrit des secours à l'Empire dans la guerre de Trente Ans. Une flotte fut armée sur la mer Baltique; l'Empereur eut la permission d'enrôler des soldats parmi ceux qui n'avaient rien à faire, et qui par conséquent étaient prêts à courir les aventures lucratives, grossirent le convoi de Mniszech, qui ne fut composé d'abord que de ses parens, de ses amis et de ses courtitans. On sait que chaque gentilhomme polonais était soldat, et qu'il ne quittait jamais ses armes même dans son intérieur. Ainsi ceux qui accompagnaient Mniszech dans cet exploit contre Moskou formaient une véritable armée, sous le titre de *Convoi*.

Quant au gouvernement polonais, paisible spectateur d'une aventure qui lui était entièrement étrangère, il ne voulut jamais s'en mêler. Zamoyski disait à la diète, que l'affaire du mariage de mademoiselle Mniszech *aurait été un bon sujet pou une comédie dans le genre de Térence*, mais qu'il ne voyait point d'honneur pour la Pologne à y participer. Son opinion était celle de la diète, et l'entreprise de Mniszech conserva son caractère particulier, qui l'isolait de l'intérêt de la Pologne.

Cepedant Sigismond, aveugle et opiniâtre champion du catholicisme, fidèle aux conseils de ses jésuites, qui étaient fauteurs de toute cette aventure, dans l'espoir de convertir la Moskovie; Sigismond et les jésuites, disons-nous, cherchèrent un prétexte pour entraîner la république dans cette affaire. Le prétexte était facile à trouver. La Moskovie lui avait enlevé plusieurs provinces, et entre autres Smolensk en 1814. Reconquérir cette province, affaiblir par là la puissance chaque jour croissante d'un voisin barbare et dangereux, délivrer les Slaves de l'autorité sauvage qui avait pris sa naissance au sein de la Tartarie; tel était le projet du grand Batory, projet qu'il avait accompli en partie. Ainsi la proposition de Sigismond fut accueillie par la diète et l'armée assiégea Smolensk. Mais en même temps la révolution ayant éclaté à Moskou, Démétrius fut massacré avec un grand nombre de ses partisans. La Pologne une fois entraînée dans la guerre ne pouvait plus reculer. Le faux Démétrius n'existait plus; elle voulut s'emparer de la ville de Moskou, et consentit à grossir ses armées des aventuriers qui d'abord avaient été des étrangers pour elle. Zolkiewski, donc, à la tête de véritables troupes nationales, entra à Moskou. Alors les Moskovites n'ayant plus affaire aux particuliers, et regardant Zolkiewski comme le représentant de sa nation, offrirent, par ses mains, la couronne des tzars au fils du roi de Pologne, sous la seule condition d'embrasser le rite grec. Rien de plus honorable pour les deux nations ennemies, que leur conduite dans cette affaire; car ce n'était point une humiliation pour les Moskovites, que de livrer aux Polonais l'usurpateur du trône (Schouïsky), et d'offrir la couronne à un prince si éminent, héritier de la couronne de Suède, avec laquelle ils avaient des inimitiés, et d'ailleurs étranger à la Pologne où la couronne était élective, au moment surtout où il n'y avait plus de successeurs légitimes à la couronne des tzars. Ainsi, autant les Moskovites montrèrent de mépris pour les aventuriers polonais qui formaient le cortége de Mniszech et du faux Démétrius, autant ils témoignèrent d'estime au généreux Zolkiewski, qui ne vit dans cette guerre que l'union future de deux peuples slaves. Sans doute il prévoyait qu'après la mort de Sigismond la couronne de Pologne pourrait être offerte au tzar de Moskovie, son fils, et les deux contrées auraient pu, à l'exemple de la Lithuanie, se fondre en un seul gouvernement. Zolkiewski, revenu à Warsovie par un triomphe inoui jusqu'alors, amena dans la salle de la diète l'ex tzar et son frère. Cette victoire est une des plus belles pages de l'histoire polonaise, car elle ne déshonorait point le peuple moskovite, mais plutôt le despotisme représenté par une des factions anti-nationales qui éleva Schouïsky sur le trône des tzars. Nous nous sommes étendu sur cet épisode, car plusieurs auteurs étrangers, et surtout français, viennent de commettre des fautes graves en confondant les Polonais de Mniszech et les Polonais de Zolkiewski. La légèreté de ces écrivains leur a fait commettre des erreurs capitales : par exemple, l'auteur d'une nouvelle *Histoire de Sobieski*, soutient que Marie n'était point une fille de Mniszech, mais fille de Wisniowiecki; un autre, dans une pièce dramatique, donne à Mniszech le nom de *Sandomir*, tandis qu'il était palatin de Sandomir. Palatinat signifie un département; palatin, titre d'un magistrat : ne serait-il pas plaisant de donner le nom de *Seine* à l'individu qui serait préfet du département de la Seine? (Nous nous faisons un plaisir de citer ici un ouvrage remarquable, que publia le professeur Ciampi. Cet ouvrage est intitulé : *Esame Critico con documenti inediti della storia di Demetriodi Iwan Wasiliewitsch; per Sebastiano* Ciampi. *R. corrispondente attivo di scienze e lettere in Italia, del regno di Polonia.* Firenze. Tipog. de Ginseppe Galletti, 1827, in-8°, page 79.)

dats en Pologne, et plusieurs régimens de Kosaks appelés Lissoviens, du nom de leur chef Lissowski, lui furent envoyés pour combattre ses ennemis en Allemagne, en Bohème, en Hongrie, dans la Transylvanie et même en France. Les Turcs se vengèrent de leurs attaques en Moldavie, qui dut leur être cédée en 1619. Cependant la guerre recommença l'année suivante : les Polonais y furent complètement battus dans la bataille de Ceçora, où ils perdirent leur grand-général Zolkiewski. Le successeur de cet illustre guerrier, Chodkiewicz, força enfin, en 1621, la Turquie à la paix que Sigismond se garda désormais de rompre. Mais il tourna de nouveau ses forces contre la Suède : malheureusement il eut affaire à Gustave-Adolphe, qui occupa bientôt la Livonie, Riga et une partie de la Prusse. Les flottes de Sigismond furent anéanties en 1628. De leur côté les flottes espagnoles n'arrivaient point, et les secours de l'Empire furent plus coûteux qu'utiles, car ils trahirent plusieurs fois les Polonais. Stanislas Koniecpolski arrêta enfin les progrès des Suédois, qui signèrent, en 1629, une paix par laquelle la Livonie et une partie de la Prusse leur furent cédées.

Tels sont les malheurs du règne du Sigismond. Quoique signalé par des victoires éclatantes, ce règne fut d'autant plus funeste à la Pologne, qu'il dura quarante-cinq ans.

Wladislas IV Wasa (1632-1648), son fils, fut élu sans opposition roi de Pologne, à la mort de son père, en 1632. Sa valeur releva pour un moment l'état de délabrement dans lequel Sigismond l'avait laissé. Il força, en 1633, les Moskovites à la paix qu'ils voulurent troubler; et leur imposa le traité de Viazma, en 1634. Une année plus tard, les Suédois lui remirent la Prusse, par la paix de Stumsdorf. Il voulut également consolider la tranquillité intérieure, mais les dissensions religieuses, rallumées par l'intolérance des jésuites, n'étaient pas faciles à apaiser.

Les Kosaks, à l'instigation de la maison d'Autriche, inquiétaient depuis quelque temps la Turquie. Il fallait dompter leur insubordination; mais de leur côté, ils avaient aussi à se plaindre des injustices des starostes et des vexations que la noblesse exerçait dans leur pays à l'aide des Juifs. On les convertissait de force au rite romain; on les réduisait arbitrairement à l'esclavage et à la corvée. Aussi réclamaient-ils souvent leurs anciens priviléges, et appuyèrent-ils par la révolte leurs droits outragés. Pour se garder de leur rébellion, Wladislas fit élever la forteresse de Kudak. Aussitôt les Kosaks prirent les armes; mais battus par les troupes du roi, en 1638, ils furent cruellement punis. On les priva de leur hetman; plusieurs milliers d'entre eux furent enrôlés dans les armées, et le reste réduit formellement à l'esclavage. Leur chef, Pawluk, fut mis à mort, malgré la grâce qu'il avait obtenue. Dès-lors la paix devint impossible avec un peuple attaché à ses libertés autant qu'à son rite religieux, et l'œuvre patriotique de Batory fut ainsi détruite à jamais.

L'enrôlement des Kosaks eut cet effet, qu'en augmentant les troupes royales il fit craindre à la noblesse que le roi ne voulût également attaquer ses priviléges. Aussitôt des réclamations énergiques s'élevèrent de tous côtés. La diète de 1646 obligea Wladislas à dissoudre ses armées, réduisit pour toujours les gardes royales à 1,200 hommes, et refusa de ratifier les alliances conclues par le roi. Tous les projets de réforme médités par Wladislas furent ainsi détruits. En vain s'appuya-t-il de l'influence de deux hommes puissans, Jérôme Radzieïowski et George Ossolinski : la défiance faisait échouer tous ses desseins. Le même sort frappa son institution de l'ordre de la Conception de la Vierge Marie. La loi de 1638 prohiba jusqu'aux plus insignifiantes distinctions, et les titres contraires à l'égalité parmi la noblesse. Quelques évêques seulement et plusieurs familles, issues des anciens ducs de Lithuanie et des Russies, eurent la liberté de porter le titre de prince, et la famille Ossolinski, celui de comte, mais à condition que ce titre n'emporterait aucune autre prérogative. Aussi ne s'en servaient-elles presque jamais, car à cette époque le simple titre de noble Polonais, honoré dans l'Europe entière, était sollicité par des potentats étrangers qui y attachaient d'autant plus de valeur, que depuis les lois de 1578 et 1601, on exigeait le consentement de la diète pour accorder des lettres de noblesse et de naturalisation.

Vers la fin du règne de Wladislas, Czaplinski, homme d'affaires de la famille Konieçpolski, s'empara par une violence inouïe des biens et de la femme de Chmielniçki, gentilhomme polonais, dont il fit fustiger le fils. Chmielniçki demanda justice; mais ne pouvant point l'obtenir, il se réfugia chez les Tatars et les Kosaks, les souleva contre la Pologne, investit à leur tête la forteresse de Kudak, et, en sa qualité de chef, réclama les droits que leur avait octroyés Wladislas. Ce prince venait alors de mourir. Jérémie Wisniowieçki, cruel ennemi des Kosaks, les battit dans l'interrègne; mais vengeant bientôt leur défaite, ils attaquèrent les Polonais à Pilawce, les dispersèrent sans combat, et s'avancèrent jusque sur Léopol et Zamosc. Retirés dans un camp retranché, les Kosaks attendirent l'issue de l'élection. Ce fut Jean-Kasimir-Wasa (1648-1672), frère puîné de Wladislas, qui obtint la couronne, ce dernier étant mort sans postérité. Kasimir s'empressa d'envoyer le bâton d'hetman à Chmielniçki, qui l'accepta; mais ses prétentions sur tout ce qui regardait les jésuites, la désunion et les libertés des Kosaks, étaient si exagérées, que la république résolut de les soumettre par la guerre. Elle fut sanglante, comme le sont ordinairement toutes les guerres intestines : des villages et des villes disparaissaient par l'incendie, des populations entières étaient passées au fil de l'épée, et il n'y eut aucune sorte de cruauté qui ne fût épuisée par les deux peuples ennemis. Chmielniçki perdait beaucoup de monde, mais ses rangs se complétaient bientôt par les paysans des palatinats russiens, et même par la petite noblesse de Pologne et de Lithuanie. Il assiégea le roi, en 1649, dans le camp de Zborow. Cette défaite obligea Kasimir à consentir que le fleuve du Horyn devînt pour les Kosaks une frontière qui ne serait jamais dépassée par les jésuites, ni par les Juifs; que leurs co-religionnaires (les Grecs) eussent plusieurs siéges dans le sénat du royaume, et qu'il leur fût permis de tenir 40,000 hommes sous les armes. Mais bientôt après, le roi ayant remporté, en 1651, la victoire de Bersteczko, Chmielniçki dut se contenter de l'affranchissement de la corvée pour les Kosaks, et la noblesse recouvra ses anciennes possessions de l'Ukraine. Cependant les troupes kosaques consentaient difficilement à reprendre la culture des terres et à rentrer sous l'obéissance des seigneurs. Chmielniçki chercha à les disperser sur l'autre rive du Borysthène. Akhtyr et Kharkov, élevés dans ces déserts, doivent leur établissement à ces événemens. Une année après, profitant d'un moment propice, le chef audacieux des Kosaks surprit les armées polonaises à Batow, massacra la fleur de la noblesse, et, appuyé par les Tatars, attaqua le roi à Zwanieç, où il le força de ratifier le traité de 1646. Mais toutes ces stipulations furent vaines. Les Kosaks, malgré la clause du traité, ne voulurent point réduire leurs troupes à 40,000 hommes. De leur côté, les évêques catholiques menaçaient d'abandonner le sénat si les religionnaires grecs y étaient admis, et Chmielniçki, dont le projet secret était de se rendre souverain indépendant, ne pouvant réussir dans ce dessein, prêta hommage au tzar de Moskou, en 1654. Dès lors la république eut affaire à un nouvel ennemi, et pour son malheur la Suède lui déclara en même temps la guerre (1).

Kasimir, à l'exemple de ses deux prédécesseurs, ne se désistait point du titre de roi de Suède. Profitant des embarras où se trouvait la république, et excité en outre par les conseils d'un factieux, de Radzieïowski, qui, outragé par le roi, se sauva à Stockholm, Charles-Gustave, roi de Suède, entra par la Prusse, en 1655, dans la Grande-Pologne, que les intrigues du traître lui livrèrent sans coup férir. Bientôt Warsovie et la Petite-Pologne furent envahies par les Suédois. Une partie de la Lithuanie, séduite par la trahison de Janus Radziwill, se rendit également à Charles-Gustave, qui garantit l'indépendance de la république et les priviléges de la noblesse. Le reste de cette dernière province fut occupé en même temps par les Moskovites, qui, après avoir pris Smolensk et Wilna, s'avancèrent jusque sur Léopol. Jean-Kasimir, abandonné de tous ses sujets, alla chercher son salut en Silésie. La seule noblesse des palatinats prussiens et la forteresse de Czenstochowa lui restèrent fidèles. Un moine, Augustin Kordeçki, prieur du couvent, prit le commande-

(1) *V.* chapitre XVIII du présent ouvrage.

ment de cette dernière, et résista à toutes les attaques des Suédois. Cet événement releva le courage de la noblesse. Stanislas Lançkoronski, la famille Potoçki et d'autres, proclamèrent, en 1655, la fameuse confédération de Tyszowçe. Tous ceux qui s'y réunirent jurèrent de mourir pour la religion, la liberté et la patrie. Kasimir, amené par la Hongrie à Léopol, signa l'acte de la confédération. Bientôt George Lubomirski et Étienne Czarniecki réunirent assez de troupes pour combattre l'ennemi et le poursuivre sur tous les points. Désespérant de pouvoir se maintenir en Pologne, Charles-Gustave conclut des alliances, à la suite desquelles il céda la Grande-Pologne à l'électeur de Brandebourg, la Petite-Pologne à George Rakoczy, palatin de Transylvanie, et offrit la Lithuanie au cupide Janus Radziwill. Les Suédois, réunis aux troupes de l'électeur, remportent, après trois jours d'un combat sanglant, la victoire de Praga, et investissent encore une fois Warsovie. Heureusement le palatin de Transylvanie fut repoussé avec perte de Krakovie, et même rançonné. La république chercha alors à entrer de son côté en alliance avec les ennemis de la Suède. L'empereur lui offrit du secours sous condition qu'on assurerait à sa maison la couronne de Pologne après la mort de Kasimir, et exigea ensuite des frais de guerre si énormes, qu'il fallut lui remettre en gage les salines de Wiéliczka. Une suspension d'armes fut négociée avec Moskou. L'électeur de Brandebourg signa aussi, en 1657, la paix de Wehlau, qui le rendit indépendant de la Pologne. Mais l'alliance la plus avantageuse pour la république fut celle du Danemark. Charles-Gustave fut alors forcé de retirer ses troupes de Pologne pour combattre les Danois. Cbrarniecki le poursuivit jusque dans l'île d'Asen, en Danemark, et signala partout de hauts talens militaires et une valeur sans égale. Enfin le traité d'Oliwa termina cette malheureuse guerre en 1660. Les Suédois abandonnèrent la Pologne. Jean-Kasimir résigna à son tour ses droits à la couronne de Suède, et la république perdit la Livonie, dont elle n'a gardé qu'un palatinat.

Sur ces entrefaites, la guerre recommençait avec Moskou. Chmielniçki venait de mourir. Une partie des Kosaks, sous la conduite de Jean Wyhowski, rentra dans l'alliance de la Pologne. Par le pacte de Hadziacz, conclu en 1658, il fut convenu qu'à côté des deux nations catholiques, la polonaise et la lithuanienne, une troisième, russienne et grecque, ferait partie de la république, et jouirait des mêmes libertés que les deux premières. Wyhowski, nommé palatin de Kiiovie, s'occupa de créer une noblesse parmi les Kosaks, pour organiser le pays à l'instar du reste de la république. Mais le principe d'égalité ayant jusqu'alors prévalu parmi les Kosaks, nécessairement le traité devait leur déplaire. Néanmoins, Moskou se sentit offensée par ces démarches : il fallut la combattre dans le nord et dans le midi. Heureusement l'armée polonaise, aguerrie à cette époque par les combats livrés aux Suédois, et débarrassée de ceux-ci, ne pouvait manquer d'être victorieuse. Czarnieçki, sur le déclin de ses jours, et Jean-Kasimir lui-même, remportèrent plusieurs grandes victoires au-delà du Borysthène; mais les troubles intérieurs empêchèrent d'en profiter.

Bientôt cette même armée refusa de poursuivre l'ennemi, en 1662, et rentra dans le pays pour demander sa solde arriérée. Deux évêques, Florian Czartoriski et George Biallozor, se signalèrent honorablement en offrant l'or et l'argent des ornemens d'église pour satisfaire les rebelles. D'un autre côté, les diètes nationales ne ressemblaient plus qu'à des assemblées de factieux, depuis que Sycinski, nonce d'Upita, eut rompu celle de 1652 par le fameux *veto* qui, sans devenir une loi formelle, entra dès-lors abusivement dans les attributions de chaque nonce de la noblesse. Il s'introduisit malgré les clameurs et les imprécations de toute la diète, parce que les assemblées représentatives n'avaient point une police bien réglée. Il paraît d'ailleurs, et la loi de 1609, qui garantissait aux nonces la libre défense des franchises nationales, le prouve, qu'on tâchait dès-lors d'étouffer la voix des citoyens; on se persuada donc facilement qu'en donnant plus d'autorité à un seul nonce, la liberté serait plus entière, et la dignité de l'assemblée plus respectée. Ce qui augmenta surtout l'anarchie, ce fut le mal-

heureux usage observé par les Polonais, de délibérer le sabre au côté, usage qui prévalut malgré les lois de 1496 et 1507, parce qu'il était naturel qu'un peuple tout militaire fût attaché à ses attributs guerriers. La reine, Marie-Louise de Gonzague, aimée jadis par le malheureux Cinq-Mars, et depuis épouse de Wladislas-Wasa, roi de Pologne, et de son frère Jean-Kasimir, profita souvent de la funeste innovation du *veto* pour parvenir au but de ses intrigues. Elle se proposait d'élever au trône de Pologne le prince Condé-d'Enghien, qu'elle voulait faire reconnaître héritier de la couronne du vivant de son époux. En effet, ce projet fut présenté à la diète de 1651 de la part du roi. André-Maximilien Fredo, dans le sénat, et Powalski, dans la chambre des nonces, s'opposèrent les premiers à cette violation des lois du pays. A leur suite, le grand-maréchal Georges Lubomirski, le même qui rendit au roi et à la patrie des services si éminens dans la guerre suédoise, se déclara avec fermeté contre la proposition de la couronne, et s'attira par ce procédé la haine de la reine. Elle s'unit à l'évêque Nicolas Prazmowski, chancelier de la couronne, et, avec l'assistance de cet intrigant, elle parvint à calomnier le grand-maréchal, disant qu'il prétendait au rôle de Cromwell, et avait l'ambition de se faire protecteur de la Pologne. La diète de 1664 condamna Lubomirski, par contumace, à la destitution et à la mort. Jean Sobieski hérita de ses dignités que Jean-Clément Braniçki eut la noblesse de refuser. Lubomirski, qui s'était d'abord sauvé en Silésie, rentra dans le pays, dès qu'il apprit que les habitans de la Grande-Pologne s'étaient déclarés en sa faveur. Le roi se mit en marche contre lui, et quoique son armée fût deux fois aussi nombreuse que celle de son adversaire, il fut battu dans la bataille de Montwy, en 1666. Lubomirski consentit néanmoins à demander sa grâce au roi, qui la lui accorda, mais la prudence lui conseilla de se retirer en Silésie, où il termina ses jours, après avoir été rétabli dans son honneur et dans ses biens. La reine mourut aussi bientôt après, de dépit de n'avoir pu réussir dans ses projets.

Tels étaient les embarras où les dissensions intérieures plongeaient la Pologne, pendant qu'une guerre extérieure, celle de Moskou, ne cessait de la déchirer. Aussi, malgré les victoires remportées, il fallut souscrire, en 1667, au traité d'Andruszow, à la suite duquel Smolensk, Sévérie, Czerniéchow et l'Ukraine transborystane, furent cédées aux Moskovites, jusqu'aux futures transactions. Kiiow, qui lui fut laissé par le même traité pour deux ans, ne rentra pas non plus sous la domination polonaise.

A la même époque, le reste des Kosaks fidèles à la Pologne, indignés de ce que le pacte de Hadziacz n'était point observé rigoureusement, voyant que leurs frères, nouvellement sujets des Moskovites, ne jouissaient point d'un meilleur sort, résolurent de se livrer à la Turquie. Doroszenko était alors leur chef. C'était encore un effet de cette intolérance que les jésuites avaient enracinée en Pologne. Par leur influence, les ariens ou sociciens, la secte la plus industrieuse et la plus éclairée du pays, en furent bannis en 1658. Après avoir long-temps évité les guerres religieuses, ce pays y fut plongé enfin comme l'Empire, et l'Espagne; et, comme ces deux États, il vit ses forces épuisées, ses provinces démembrées, et sa puissance abaissée à jamais.

Abattu par tous ces malheurs, et affligé de la mort de son épouse, Jean-Kasimir résolut d'abdiquer la couronne. Il le fit malgré les prières et les efforts de la diète de 1669. Ses adieux touchèrent douloureusement tous les assistans. Le souvenir des maux éprouvés, et la douloureuse idée de se séparer du dernier des Jagellons, furent sentis par tout le peuple; car le Polonais demeura toujours fidèle à ses rois, malgré les révolutions qu'excitèrent souvent de puissans factieux. Quand, pour la dernière fois, les chambres s'approchèrent du trône pour baiser la main royale, il n'y eut personne qui ne fondît en larmes.

Kasimir avait plusieurs fois changé d'état. D'abord général et brave, il se fit ensuite jésuite et cardinal. Après être descendu du trône, il redevint prêtre, et mourut en France, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Une diète d'élection fut convoquée. Prazmowski, alors primat du royaume, et le grand-général de la couronne, Jean Sobieski, ap-

appuyaient le prince Condé-d'Enghien; mais la nation était si irritée par les intrigues que la feue reine avait employées en faveur de ce prince, que, sans vouloir l'admettre même parmi les candidats, on proclama roi MICHEL WISNIOWIECKI (1669-1673), fils de Jérémie Wisniowieçki, la terreur des Kosaks. Michel était pauvre; sa famille avait été totalement ruinée dans les dernières guerres. Il dut surtout son élévation à sa parenté avec les Jagellons, dont il tirait son origine par un de ses ancêtres, Korybut; car, malgré le droit de libre élection, tel était l'attachement des Polonais au principe d'hérédité, qu'ils ne s'en écartèrent qu'après avoir complètement épuisé la race de leurs rois.

Michel accepta la couronne les larmes aux yeux. Il pressentait les difficultés de son règne, s'apercevant de bonne heure de l'opposition que la faction française lui préparait. Il fallut, en effet, que la noblesse se confédérât à Golomb, pour appuyer son roi contre les mauvaises intentions des factieux. Dans cet intervalle, les Turcs, attirés par Doreszenko, envahissaient la Pologne. Ils prirent la forteresse de Kamiéniéc en 1672, et occupèrent la Podolie et l'Ukraine. Incapable de leur résister, Michel subit à Buczac un traité ignominieux par lequel il s'engageait à payer un tribut au Grand-Seigneur. Heureusement que celui dont les intrigues avaient peut-être concouru à amener ce funeste résultat allait débuter par un talent militaire peu commun dans l'histoire. Sobieski rompit un traité qui avilissait sa patrie, et s'illustra par une éclatante victoire à l'instant même où Michel, désespéré de ses malheurs, terminait ses jours en 1673. La glorieuse bataille de Chocim conduisit au trône JEAN SOBIESKI (1674-1696). Son élévation fut peu contestée. Des fêtes du couronnement, il courut sur le champ de bataille, et quoiqu'il fût menacé des plus grands dangers dans le camp de Zurawno, en 1676, les Turcs, par respect pour son nom, consentirent à signer une paix qui ne leur garantit que Kamiéniéc et une partie de l'Ukraine.

Jean III était marié à une Française, Marie-Kasimire de La Grande-d'Arquien, femme d'un caractère impérieux, et qui dominait son mari. Offensée de ce que Louis XIV ne respectait pas assez son diadème dans la personne de son père, le marquis de Béthune, elle résolut de le contrarier dans ses projets. Voyant que le roi de France cherchait à abaisser l'Autriche, Marie engagea son époux à former une alliance avec cette dernière. Jean fut donc appelé, en 1683, au secours de Vienne, assiégée par les Turcs, qui avaient déjà pénétré au cœur de l'Empire. La victoire qu'il remporta sous les murs de cette capitale, et plusienrs autres qui illustrèrent cette guerre célèbre, non-seulement sauvèrent la chrétienté, mais encore rendirent à la maison d'Autriche la Hongrie, dont les Turcs possédaient la plus grande partie. La Pologne seule ne profita point des conquêtes de son roi. Au contraire, pour pouvoir continuer la guerre, Sobieski, en 1686, conclut avec Moskou un traité par lequel il confirma définitivement la cession des provinces que la paix d'Andruszow ne lui avait cédées que momentanément. Ainsi, trompé par la promesse de la Moldavie pour ses descendans, il oubliait les intérêts de sa patrie pour complaire à l'ingrate Autriche.

Des divisions intestines vinrent compliquer la situation des affaires. L'orgueil de quelques familles puissantes en Lithuanie suggéra à Sobieski la malheureuse idée de leur opposer d'autres familles qu'il rendit formidables par son appui. Les Sapiéha furent ainsi relevés par lui pour abaisser les Paç : à son tour, la maison Brzostowski chercha à réduire la puissance des Sapiéha. La reine encourageait les factions l'une contre l'autre, et ses intrigues poussèrent enfin les choses au point qu'il fut question un instant de déposer Sobieski. Il eut ainsi à souffrir des mêmes embarras qu'il avait jadis suscités au malheureux Michel. Ce n'est pas tout. Cette femme turbulente faisait naître, par ses caprices, des dissensions domestiques jusque dans sa propre famille : sa haine contre le prince Jacques, son fils aîné, était telle, qu'elle empêcha son élévation à la couronne. Jean III, le cœur navré de tout ce qu'il voyait autour de lui, mourut de regret en 1696.

L'électeur de Saxe, alors vainqueur des Turcs à Oltach, et le prince de Bourbon-Conti, furent les principaux candidats à la couronne. L'électeur de Saxe, AUGUSTE II

(1696-1733), arriva le premier; et Conti, faiblement appuyé par la France, retourna dans son pays, sans débarquer même à Dantzig, où il venait d'aborder. Néanmoins, son parti fut assez fort pour exciter une guerre intérieure, qui ne fut apaisée qu'en 1700 par la confédération formée à Olkienniki.

Auguste dut à ses liaisons intimes avec la maison d'Autriche la restitution des salines de Wiéliczka, qui rentrèrent dans les domaines de la république. Le traité général de Carlowitz rendit en outre à la Pologne, en 1699, la forteresse de Kamiéniéc que toutes les victoires de Sobieski n'avaient pu lui reconquérir. Encouragé par ses succès, Auguste résolut d'arracher la Livonie à la Suède : il comptait sur la jeunesse et l'inexpérience de Charles XII, qui venait de prendre les rênes de l'État. A cet effet, une alliance fut conclue entre Moskou, le Danemark et la Pologne. Mais Charles, après avoir battu avec une rapidité inouïe les Danois et les Moskovites, attaqua les Saxons sur la Dzwina, en 1701, et envahit en même temps la Lithuanie et la Pologne. La *pospolité* n'était pas prête pour le recevoir, car Auguste avait entrepris cette guerre à la tête de ses Saxons seuls, sans demander le consentement de la diète. Aussi Charles XII s'avança-t-il, sans rencontrer de résistance, sur Warsovie, investit cette capitale, battit Auguste à Klissow, et prit la ville de Krakovie. Deux confédérations se conformèrent : l'une à Sandomir pour défendre Auguste, l'autre dans la Grande-Pologne, qui, dirigée par le primat Radzieïowski, se déclara, en 1704, contre lui. Charles XII, qui avait déjà trouvé de l'appui chez les Sapiéha, en Lithuanie, convoqua une nouvelle élection, et fit nommer roi le palatin de Poznanie, Stanislas Leszczynski (1704). Auguste, poursuivi jusqu'en Saxe, fut réduit, par le traité d'Altranstadt, en 1706, à abdiquer la couronne de Pologne, et à reconnaître son rival. Charles partit de Saxe pour combattre les Moskovites, qui s'étaient approchés de Grodno. La défaite de Poltava renversa, en 1709, tous ses projets.

Auguste II (1709) remonta sur le trône de Pologne, qu'avait abandonné Stanislas pour se réfugier en France. Cet événement consolida l'intimité du roi avec le tzar Pierre Ier. Elle eut la plus funeste influence sur le sort de la Pologne, car dès-lors les tzars prirent ce pays sous leur déplorable tutelle.

Les armées de Saxe et de Moskou prolongeant leur séjour en Pologne, la noblesse se confédéra à Tarnogrod pour en obtenir l'évacuation. Pierre Ier voulut servir de médiateur entre le roi et la noblesse. Enfin, la diète *muette*, appelée ainsi parce qu'elle ne dura que quelques heures et se passa sans bruit, mit d'accord les partis, en 1717. Les troupes saxonnes quittèrent la Pologne, et les Moskovites les imitèrent en 1720. Cette même année, et en 1721, les traités définitifs furent conclus avec la Suède.

Un siècle de guerres sanglantes qui, quoique illustrées par plusieurs grandes victoires, n'avaient amené que les plus funestes résultats, épuisa enfin complètement la Pologne. Quand on songe que, pendant soixante-dix ans (1648-1717), déchirée par des guerres intérieures, et envahie en outre par les Suédois, les Moskovites, les Turcs, les Transylvaniens et les Brandebourgeois, c'est-à-dire presque par tous les peuples qui l'entouraient, elle se trouva plusieurs fois dans une situation telle, que ses rois avaient à peine quelques pouces de terre à leur disposition, il faut vraiment s'étonner des ressources immenses qu'elle renfermait dans son sein; puis, malgré les factions intestines, elle parvint à éviter sa ruine totale à cette époque. Elle paraissait même hors de tout danger, des traités solennels lui garantissaient la paix avec tous ses voisins; toutefois, elle ressemblait déjà à un malade dont l'amputation a assuré la vie, mais qui n'est plus destiné qu'à végéter et languir. L'Europe n'entendit plus parler de ce malheureux pays, que lorsque le moment arriva où des voisins spoliateurs entreprirent de s'en emparer comme d'une proie facile à saisir.

Un événement funeste signala l'année 1724, sous le règne d'Auguste II. Les écoliers du collége des jésuites, à Thorn, se prirent de querelle avec les protestans de la ville : un combat sanglant s'ensuivit, à la suite duquel la diète, usant de *rigueurs salutaires*, condamna à la mort un innocent, le bourgmestre de cette cité. L'Europe entière fut saisie d'horreur à la nouvelle d'une pareille injustice.

Néanmoins l'œuvre de l'intolérance jésuitique fut complétée dans l'interrègne, en 1733, par l'exclusion formelle des protestans des emplois publics : ce qui était déjà dans l'usage prit depuis lors force de loi.

Auguste II mourut en 1733. La nation polonaise se rappela alors Stanislas Leszczynski : ses vertus dans l'infortune lui assurèrent tous les suffrages; mais il venait de marier sa fille à Louis XV, et les cours de Vienne et de Pétersbourg ne voulaient point souffrir sur le trône de Pologne un allié de la France. Aussitôt les troupes moskovites entrèrent en Pologne. Le chancelier Michel Wisniowieçki, l'évêque de Posen, Hosius, et plusieurs autres seigneurs suscités par l'ennemi, proclamèrent roi Auguste III (1733-1763), électeur de Saxe, fils d'Auguste II. Stanislas n'eut pas le temps de s'établir à Warsovie : il dut se sauver à Dantzig, où l'attendaient de faibles renforts que lui envoyait la France. La ville fut assiégée. Stanislas s'échappa, à la faveur d'un déguisement, au milieu des plus grands dangers, et son parti resta sans aucun appui. Une guerre que la France continuait, en sa faveur, sur le Rhin, contre l'Empire, eut pour résultat la reconnaissance d'Auguste comme roi de Pologne, et Stanislas, n'en gardant que le titre, obtint à vie la Lorraine, où il laissa la mémoire d'un bienfaiteur de l'humanité et d'un roi philosophe.

Sous le règne d'Auguste III, la maison de Kettler s'éteignit en Kourlande. Selon le pacte que Sigismond-Auguste avait confirmé, la Kourlande devait rentrer sous la domination polonaise; mais les tzars commençaient déjà à traiter la Pologne comme une de leurs provinces : c'était eux qui disposaient à leur gré de ce fief. D'abord Biron, Kourlandais, chambellan et favori de la tzarine Anne, ensuite Charles de Saxe, fils du roi de Pologne, et puis de nouveau Biron, quand cela plut à la tzarine, reçurent tour à tour l'investiture du faible Auguste. Du reste, le pays jouissait de la paix. Il apprenait seulement les guerres étrangères par les marches et les contre-marches que les Moskovites y effectuèrent librement pendant la guerre de Sept-Ans, ainsi que par les violentes contributions et les enrôlemens forcés que lui fit subir le grand Frédéric de Prusse, qui faussa les monnaies polonaises pour s'enrichir aux dépens de la bonne foi. Toutefois, telle fut l'apathie qui s'était emparée à cette époque des Polonais, que, dans leur avilissement, ils s'estimaient heureux de conserver la paix après les calamités qu'ils avaient jadis souffertes. Ils s'habituèrent à l'anarchie au point que le *veto*, qui fut constitué en loi formelle par la diète de 1717, quoiqu'il paralysât toutes les diètes suivantes, ne les inquiétait presque plus; au contraire, il passa en proverbe : que la Pologne n'existait que par l'anarchie. (*Polonia confusione regitur!*)

Le moment vint enfin où cette république s'aperçut de sa situation. Beaucoup de Polonais suivirent Leszczynski en France et en Lorraine, où plusieurs d'entre eux furent élevés aux frais de leur royal concitoyen. Tous, à leur retour, rapportèrent des idées monarchiques dans leur patrie. Elles commencèrent dès lors à germer en Pologne : au moins s'apercevait-on que, pour la garantir contre l'anarchie et la fortifier contre les ennemis du dehors, il fallait donner plus de force au gouvernement, plus d'autorité au pouvoir exécutif. L'esprit monarchique fit bientôt tant de progrès, qu'Auguste II put distribuer sans opposition son ordre de l'Aigle-Blanc, qu'il avait établi lors de ses infortunes dans la guerre contre Charles XII.

Deux grands citoyens, Zaluski, évêque de Kiiovie, et l'abbé Konarski, s'attachèrent à faire renaître les lumières qu'un siècle de toute-puissance avait permis aux jésuites d'étouffer complètement. Le premier se refusait jusqu'au manger pour avoir le moyen de rassembler à Warsovie une bibliothèque (1745-1757), la plus grande qu'un particulier puisse jamais posséder, et qui bientôt égala les plus vastes bibliothèques de l'Europe : il en fit don à la république. Le second, Stanislas Konarski, de la congrégation des Piaristes, introduits en Pologne en 1642, et qui, depuis long-temps, malgré ses faibles moyens, cherchait à combattre la funeste influence des jésuites, entreprit, en 1740, de réformer l'éducation publique. Comme toute autorité était dans les mains de la noblesse, c'est sur elle qu'il résolut d'agir. Un collége (*collegium no-*

bilium, scholarum Piarum) qu'il établit à Warsovie pour la noblesse, à ses propres frais, rendit bientôt d'immenses services à l'État. A force d'émulation, les jésuites eux-mêmes furent forcés d'adopter quelques réformes. Dans ses ouvrages, Konarski déclara la guerre à tous les préjugés religieux, civils ou politiques. L'anarchie, le funeste *veto* et tous les autres abus eurent leur tour; et dès ce moment les Polonais purent entrevoir la régénération de leur malheureuse patrie.

Plusieurs grandes familles entreprirent en effet de réformer la république : mais elles n'étaient point d'accord sur les moyens. Les unes voulaient agir promptement et avec énergie; d'autres conseillaient la prudence. Il y en avait qui prétendaient à de grands changemens; d'autres enfin ne visaient qu'à détruire quelques abus. Les princes Czartoryski, et entre autres Michel le chancelier, et Auguste le palatin de Russie, ne voyaient de salut pour leur patrie que dans une constitution monarchique forte et vigoureuse. Ils devaient s'attendre à une résistance opiniâtre de la part des Radziwill et des Potoçki, qui gouvernaient le parti républicain. Malheureusement l'envie de réussir, et peut-être l'ambition personnelle, conseilla aux Czartoryski de chercher de l'appui pour leurs projets auprès du cabinet moskovite : il n'en fallut pas davantage pour rendre funeste la plus utile entreprise.

La mort d'Auguste III ramena sur la scène les deux partis opposés. Les Czartoryski se présentèrent sous l'escorte des troupes moskovites, qui n'attendaient que le premier signal pour pénétrer en Pologne et jusque dans les murs de Warsovie. Le grand-général, Jean-Clément Braniçki, et le palatin de Wilna, Charles-Stanislas Radziwill, s'opposèrent à eux les armes à la main; mais tous leurs efforts pour repousser l'influence étrangère devaient tomber devant la force et la violence. Sous de tels auspices et sous l'influence des troupes moskovites, s'ouvrit la diète de convocation. Son maréchal, Adam-Nalencz Malachowski, assisté du courageux nonce de Biala, André Mokronoski, après avoir dressé un manifeste solennel contre la violation de toutes les lois, proclama que la diète était dissoute par son autorité. Mais le malheureux *veto*, toujours funeste à la république, ne put même lui être utile quand on voulut en user pour son salut. La faction moskovite, nullement découragée par cette opposition, quelque imposante qu'elle fût, nomma arbitrairement à la présidence le prince Adam-Kasimir Czartoryski, staroste général de Podolie, et n'interrompit point les travaux de la diète. Ses adversaires furent obligés de s'éloigner de la capitale, et quelques-uns même, comme Braniçki, Radziwill et autres, quittèrent le pays, ne pouvant plus lutter contre la force. C'est alors que fut reconnu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi de Prusse, et celui d'empereur de toutes les Russies aux tzars de Moskou, qui s'arrogeaient ainsi indirectement le droit aux Russies polonaises.

La diète d'élection fut ouverte le 27 août 1764. Il y avait quelques vœux pour la famille de Saxe; mais lasse, en général, des souverains étrangers, la nation désirait vivement que le trône fût donné à un Polonais, à un *Piast,* car c'est ainsi qu'on appelait, en Pologne, les rois issus du sang polonais. Mais le destin voulut que le citoyen auquel échut cet hommage devînt un docile instrument à l'aide duquel les puissances voisines de la république sapèrent ses fondemens pour la renverser ensuite.

Stanislas-Auguste IV Poniatowski (1764-1795), grand-panetier de Lithuanie, fils du célèbre compagnon de Charles XII et de Stanislas Leszczynski, et époux de la princesse Constance Czartoryska, protégé par les cours de Pétersbourg et de Berlin, en sa qualité d'ancien amant de Catherine, agréable, par toutes ces qualités, aux factieux et aux cours étrangères, fut élu roi de Pologne à l'unanimité, dans la journée du 7 septembre 1764. Après avoir reçu les hommages des autorités du pays et ceux des ministres étrangers résidant à Warsovie, le nouveau roi prêta serment sur les *pacta conventa.*

Les premiers jours du règne de Stanislas-Auguste effacèrent presque la honte de son élévation. La diète du couronnement gratifia la Pologne de plusieurs lois importantes. On réduisit l'autorité du *liberum veto :* en l'excluant des matières économiques et de celles de la justice, on ne la conserva que pour les

questions politiques. Le pouvoir des grands-généraux et des grands-maréchaux fut également restreint. C'était un acheminement vers l'agrandissement des prérogatives de la couronne. Le même esprit dirigea la diète quand elle honora les membres de la famille royale du titre de princes. Stanislas institua bientôt après l'ordre de Saint-Stanislas, et rendit sa cour très-brillante. Il conçut même l'idée d'épouser une archiduchesse d'Autriche, mais Catherine sut traverser ce projet. Stanislas établit, en 1765, conformément aux *pacta conventa,* une école militaire ou *corps de cadets* à Warsovie, dont le prince Adam-Kasimir Czartoryski obtint la direction, et qui fut d'une grande utilité pour la république. Enfin la Pologne lui dut l'établissement d'une fonderie de canons et d'un hôtel des monnaies. On établit à la même époque un tarif des droits auxquels furent soumises les marchandises importées, et pour la première fois on entendit le mot de *contrebande,* jusqu'alors inconnu en Pologne. Stanislas embellissait la capitale, présidait lui-même à la renaissance des lettres, et sut, en un mot, inspirer une telle confiance, que Braniski et plusieurs autres de ses adversaires rentrèrent dans leur patrie pour jouir de sa régénération.

Mais ce n'était point dans ces vues que la Russie avait appuyé les intrigues des Czartoryski et fait monter Stanislas-Auguste sur le trône de Pologne. Repnine, ministre de la cour de Saint-Pétersbourg, était là pour arrêter tout mouvement national capable de réveiller l'espoir des patriotes. Contrarier toute amélioration, fomenter les troubles, diviser les Polonais pour les affaiblir et les opprimer, tels étaient depuis long-temps la pensée et le but des cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Des dissensions relatives aux protestans en furent la suite; et ce premier germe de discorde fut le premier pas vers l'accomplissement de leurs odieux desseins.

Déjà, lors de la diète d'élection, les protestans, suscités par les cours étrangères, avaient présenté au roi un mémoire en faveur de leurs droits, injustement méconnus depuis l'influence toute-puissante des jésuites. Il s'agissait de leur rendre la capacité d'aspirer à tous les emplois, et d'accorder aux archimandrites ou évêques du rite grec une place dans le sénat polonais. Cette réclamation ne renfermait rien que de très-juste; mais dictée par les cours étrangères, elle devait être odieuse à une nation qui ne cherchait alors qu'à combattre leur influence. Ce dernier but était, à cette époque, celui de tous les partis, et même des Czartoryski, qui désiraient, aussi vivement que les patriotes, se délivrer désormais de la prépondérance de Saint-Pétersbourg. C'est dans cette vue qu'ils travaillèrent à faire rappeler le présomptueux Repnine, qui poussait souvent l'insolence jusqu'à humilier Stanislas par une suprématie affectée; mais leurs efforts à cet égard n'eurent aucun succès.

Dans la diète ordinaire de 1766, présidée par le maréchal Célestin Czapliç, qui fut ouverte le 6 octobre, le roi se proposait de faire abolir complètement le fatal *liberum veto;* il voulait augmenter les impôts et l'armée régulière pour relever la puissance nationale; mais Repnine, rappelant l'attention de l'assemblée sur l'affaire des protestans, n'hésita point à déclarer à la république que jamais sa maîtresse ne consentirait à sanctionner les nouveaux projets. La diète, déjà confédérée (1) par les Czartoryski, fut dissoute, et avec elle s'évanouirent tous les projets d'une réforme salutaire : le *veto* et l'autorité des grands-généraux furent aussitôt reconstitués. Cela ne suffisait

(1) Il est utile d'expliquer ici quelques particularités sur les confédérations, inconnues dans le reste d'Europe. Nous en avons déjà indiqué l'origine. Elles ne s'appelaient ainsi que lorsque la plus grande partie de la nation y accédait, et qu'elles avaient un but légal, c'est-à-dire le salut de la république; méconnues par le roi et la nation, elles portaient le nom de révolte (*rokosz*). A l'époque dont nous nous occupons, quand le *veto* empêchait que les diètes fussent actives, on imagina de remplacer ces dernières par les confédérations, car elles pouvaient décider toutes les questions à la majorité des voix. Elles tenaient ce droit exceptionnel de cette circonstance, qu'étant ordinairement convoquées en des cas urgens, elles devaient nécessairement adopter cette mesure pour ne pas être à tout moment arrêtées dans leur marche. Au moyen des confédérations, on faisait ainsi décider, à la majorité des voix, ce qu'on n'aurait pu obtenir à l'unanimité. Ainsi, par un contraste bizarre, l'anarchie servait de contre-poids à la licence.

point à Repnine et au cabinet de Berlin. Par leur impulsion, plusieurs confédérations furent formées; les unes pour rétablir les protestans dans leurs droits, les autres pour satisfaire d'anciennes animosités contre le roi et les Czartoryski. Stanislas Brzostowski se mit à la tête de ces dernières. Toutes furent appuyées par Repnine, quoiqu'elles se fussent armées contre les protégés de la Russie.

De tout temps le cabinet de Saint-Pétersbourg chercha à s'attacher ou à corrompre les citoyens les plus populaires, pour se couvrir de leurs noms et ne se perdre que le plus tard possible dans l'opinion publique. Nous verrons plusieurs exemples de son adresse infernale à cet égard. A l'époque qui nous occupe, Repnine réussit à enrôler dans son parti le brave Charles Radziwilll, qui, trompé par les insinuations de Brzostowski, rentra dans le pays pour saisir l'occasion de se venger de ses adversaires. Le référendaire de la couronne, Gabriel Podoski, nom en tout temps odieux à la Pologne, seconde merveilleusement les vues de Repnine. A l'arrivée de Radziwill, toutes les confédérations partielles s'unirent à Radom, sous le bâton de ce prince et de Stanislas Brzostowski, en confédération générale, laquelle accepta nécessairement la garantie de la Russie; le roi lui-même dut y accéder quand les troupes russes, sous les ordres de Soltykoff, Nummers et Kretschetnikoff, envahirent le territoire de la république. C'est de ce moment que commence la carrière servile de Poniatowski : son caractère chancelant prévalut sur ses bonnes volontés.

La diète, confédérée par ces moyens, s'ouvrit à Warsovie, dans la journée du 5 octobre 1767; mais à une époque de régénération, elle ne pouvait manquer d'offrir une position courageuse. Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; le savant J. A. Zaluski, évêque de Kiiow, le palatin de Krakovie Vencеslas-Rzewuski, et son fils Sévérin, staroste de Dolin, se signalèrent, entre autres, par une héroïque résistance. Ils tombèrent victimes de leur admirable patriotisme : arrêtés dans la nuit du 13 au 14 octobre, dans leurs maisons, ils furent transportés, sous l'escorte de Kosaks, au fond de la Moskovie. Cette violence inouïe fit horreur à toute l'Europe, mais ne trouva point de réclamans. Par ce seul acte, Repnine montra à la nation polonaise le sort qu'elle devait attendre de la protection que lui accordait la tzarine. L'illustre André Zamoyski, grand-chancelier, protestant contre une violence aussi atroce, déposa entre les mains de Stanislas-Auguste les sceaux de la couronne. Repnine, débarrassé alors de toute opposition, fit nommer une commission, présidée par le primat Podoski, élevé à cette dignité pour sa docilité envers l'ambassadeur. Une constitution, connue sous le nom de *lois cardinales et matières d'État*, fut rédigée et promulguée le 21 février 1768. Tous les abus, source d'une licence anarchique, qui n'avaient jusqu'alors que force d'usage, passèrent en lois formelles; et le *liberum veto* particulièrement fut remis en vigueur : tant il convenait aux ennemis de la Pologne de le conserver. Il est vrai qu'on rétablissait aussi les protestans dans leurs droits; mais n'eût-il pas été par trop maladroit de ne pas masquer par ce moyen le vrai but qu'on se proposait, celui de perpétuer l'anarchie ?

Une influence aussi directe et aussi malheureuse dans les affaires de la république, poussa à bout la patience des patriotes polonais. Adam-Corvin Krasinski, évêque de Kamiénieç, échappant au sort de Soltyk, de Zaluski et des autres citoyens déportés en Moskovie, méditait déjà, dans un plan largement conçu, le soulèvement national : mais il ne devait éclater qu'avec l'assurance d'une coopération de la part des puissances étrangères, amies de la Pologne. Les tentatives de l'évêque Krasinski, en Turquie et en France, étaient à peine commencées, lorsque, dans la journée du 29 février 1768, Joseph Palawski, staroste de Warka, ses trois fils et ses deux neveux, François Potoçki, palatin de Kiiovie, Michel Krasinski, chambellan de Rozany, et plusieurs autres patriotes polonais, proclamèrent la célèbre confédération de Bar (petite ville située en Podolie). Alors une lutte mémorable pour le maintien de la religion, et de l'indépendance nationale, contre l'envahissement et le despotisme des cabinets étrangers, s'engagea sur tous les points de la république de Pologne. C'est cette lutte terrible, soutenue pendant cinq ans avec un dévouement digne d'un meil-

leur sort, que des plumes vénales ont signalée à l'Europe comme une guerre du fanastisme contre la philosophie, de l'ignorance contre les lumières du dix-huitième siècle!!!! Conservons les noms des patriotes qui se sont particulièrement distingués dans cette guerre à jamais mémorable. Ce furent, André Mokronoski, palatin de Mazovie, par ses négociations auprès des cours étrangères; Joachim Potoçki, grand-échanson de Lithuanie, chef de la confédération de Halicz; Simon Kossakowski, par ses marches audacieuses entre la Petite-Pologne, la Lithuanie et la Kourlande; Zakrzewski, chef de la confédération de Zakroczym : Mionczynski, Georges Lubomirski dans la Petite-Pologne; Sawa Galinski, Zaremba et Walowski, palatin de Sierads, dans la Grande-Pologne, les Pulawski, sur les bords du Dniester; Jean-Michel Paç, staroste de Ziolow, maréchal-général de la confédération de Lithuanie; Charles Radziwill, à la tête de son armée, aussi en Lithuanie. Le grand-général de Lithuanie, Michel-Kasimir Oginski, vainqueur dans la première affaire avec les Moskovites, ne succomba dans une autre qu'après s'être vaillamment défendu contre l'ennemi. Enfin Kasimir Pulawski, resté seul de sept Pulawski qui commencèrent la confédération, s'ouvrant un chemin, le sabre à la main, s'enferma dans le fort de Czenstochowa, où il se signala par les faits d'armes les plus glorieux.

La Turquie, embrassant la cause de la Pologne, déclara à cette époque la guerre à la Russie. La France de son côté protégeait les confédérés. Pierre De la Roche, agent de la cour de Versailles en Pologne et en Walachie, lié d'amitié avec l'évêque Krasinski et le général Mionczynski, était chargé particulièrement des subsides ainsi que de la partie diplomatique. Le grand-maître-d'hotel de Lithuanie, Michel Wielhorski, fut reçu en France à titre de ministre plénipotentiaire de la confédération. Dumouriez, Choisy, Vioménil, et plusieurs autres officiers français, tirèrent l'épée pour la cause de l'indépendance polonaise.

Il y eut un moment où la confédération de Bar se crut assez de force pour déclarer le trône vacant. Elle chargea son secrétaire, Ignace Bohusz, de rédiger l'acte de déchéance de Stanislas-Auguste, dont les troupes, commandées par François-Xavier Branecki, combattaient, unies à celles de Catherine, les vaillans confédérés.

Cependant tant de sacrifices supportés pour l'amour de la patrie devaient s'anéantir devant un concours de circonstances fâcheuses. Les Turcs, malheureux dans leur guerre contre la Russie n'apportaient aucun secours à la Pologne. Le 9 octobre 1771, mourut le dernier Braniçki (grand-général et castellan de Krakovie, Jean-Clément Braniçki), un des plus fermes soutiens de la confédération. Le ministre Choiseul, qui avait fait adopter à la France la cause polonaise, tomba en disgrace. Les deux autres puissances voisines (l'Autriche et la Prusse), sous prétexte d'une peste qui, à la suite de tant de calamités, commençait à se manifester, dirigèrent alors leurs troupes vers les frontières de la Pologne. L'Autriche fut la première qui envahit la starostie de Zips, située dans les Karpates, tandis que le voyage du prince Henri à Pétersbourg décidait le premier partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'ingrate Autriche (1).

Sur ces entrefaites, les confédérés tentèrent d'enlever le roi Stanislas-Auguste pour le mettre à la tête du mouvement national et réunir ainsi tous les partis, ou de le garder à vue, s'il ne consentait point à cette entreprise patriotique. L'enlèvement eut lieu dans la nuit du 3 novembre 1771, mais il fut sans résultat; le roi s'échappa, et les ennemis de la Pologne présentèrent cet acte aux yeux de l'Europe comme un attentat régicide. Les patriotes Pulawski, Strawinski, Lukaski et quelques autres, figurèrent à la tête de cette courageuse entreprise, exécutée avec un rare dévouement, mais que fit échouer la trahison de Kosinski (Kusma). Dès-lors la confédération présenta le tableau d'une dissolution complète. La généralité, siégeant à Teschen en Autriche, dut se disperser dès que celle-ci, d'abord liée à la France et opposée à la prépondérance de la Russie, changea de politique. Le confédéré Joseph Zaremba, jadis la terreur des Moskovites, ternit sa gloire en demandant pardon à

(1) On a vu précédemment, combien peu étaient fondées les prétentions de l'Autriche sur la Gallicie.

l'ambassadeur russe Saldern, et le vaillant Kasimir Pulawski fut enfin forcé d'abandonner sa patrie, pour aller en Amérique défendre la cause des peuples dans la guerre de l'indépendance : il y trouva, près de Savanah, la mort d'un brave. Le reste des confédérés réunis à Braunau, en Bavière, dressèrent une protestation, et l'envoyèrent à toutes les cours de l'Europe.

La confédération ainsi anéantie, et le premier et inique partage de la Pologne consommé par un simple envahissement, en face de la lâche insouciance des puissances auxquelles l'existence de la république était si utile, les cabinets co-envahissant résolurent de faire sanctionner par une assemblée nationale la spoliation qu'ils avaient déjà essayé de justifier par des manifestes, où, avec la plus insigne mauvaise foi, ils établissaient leurs droits sur les territoires occupés par leurs armées.

Stanislas-Auguste, qui, depuis 1768, avait joué un rôle purement passif, et semblait seulement attendre que le parti vainqueur vînt lui donner des ordres, et lui confirmer ou lui enlever le titre de roi, parut enfin vivement ressentir les maux de son pays et la honte de sa position : il protesta contre tout démembrement de son royaume. « S'il suffisait, disait-il, » d'aller chercher des titres dans des siècles » d'ignorance et dans des temps de révolution, » la Pologne aurait droit de réclamer plusieurs » provinces qu'elle a possédées autrefois, » et qui sont entre les mains de ces mêmes » puissances qui viennent s'emparer des do- » maines de la république. Toutes les trans- » actions anciennes sont annulées par les sti- » pulations postérieures ; et comme les der- » niers traités entre la Pologne et les pays » voisins s'opposent directement au partage » qu'on médite, les titres qu'on a présentés » ne peuvent être admis sans saper les droits » de toutes les nations, et sans ébranler tous » les trônes.

» Sans doute ces raisons étaient excellentes, » dit un historien moderne, mais que pou- » vaient des raisons contre des soldats russes, » prussiens et autrichiens (1)? » Par ordre des ministres étrangers, Stanislas-Auguste convoqua, pour le 8 février 1773, une diète à laquelle ne se rendit qu'un très-petit nombre de représentans. Elle fut précédée de diétines orageuses, et ne s'ouvrit à Warsovie que le 19 avril 1773.

Cette journée à jamais mémorable dans les fastes de la Pologne allait montrer aux yeux de l'Europe une lutte entre l'infamie et la vertu, entre la trahison et le patriotisme. Les députés, réunis dans le seul but de sceller leur honte et la servitude de leur patrie, comptaient heureusement parmi eux quelques hommes dignes de représenter une noble nation. A leur tête se signala Thadée Reyten, honoré par la postérité du surnom de *Caton polonais*.

Issu d'une famille ancienne de Lithuanie, Reyten naquit dans le palatinat de Nowogrodek, en 1742. Il fit ses premières études à Warsovie, et lorsque la voix de la patrie en danger se fit entendre à son jeune cœur, il ne songea plus qu'à la défendre, et combattit les Moskovites dans les rangs des confédérés de Bar. Le premier partage de la Pologne fut un coup mortel pour cet excellent citoyen. Thadée Reyten et Samuel Korsak furent élus par leurs commettans à la diète de 1773, comme nonces de Nowogrodek. Lorsque ce dernier quitta la maison natale, son père lui dit : « Mon » fils, je vous fais accompagner à Warsovie » par mes plus anciens serviteurs ; j'aime » mieux qu'ils m'apportent votre tête que s'ils » m'apprenaient que vous ne vous êtes pas op- » posé de tout votre pouvoir à ce qu'on entre- » prend contre votre patrie. »

Pour arracher à la nation polonaise la sanction désirée, il fallait confédérer la diète, car l'unanimité n'était point probable. Empêcher la confédération était donc l'unique refuge des patriotes.

Dès la première séance du 19 avril, lorsque

(1) Pour ne relever ici que la mauvaise foi du cabinet de Vienne, nous ferons remarquer que, quoique ce fût en sa qualité de reine de Hongrie que Marie-Thérèse s'arrogeait des titres sur la Gallicie, ce n'est pas cependant au royaume de Hongrie que cette dernière fut incorporée : l'on ne voulut pas lui concéder des prérogatives dont jouit la nation hongroise.

Lentowski, nonce de Krakovie, osa recommander à la présidence Adam-Lodzia Poninski, vendu aux cours co-envahissantes, et que ce traître, le bâton de maréchal en main, s'avançait audacieusement pour occuper sa place, sans être élu par la diète, plusieurs nonces quittèrent leurs siéges pour protester contre cette usurpation; et Reyten, saisissant le bâton de l'huissier, s'écria : « Messieurs, le » maréchal de la diète ne se nomme pas; c'est » la chambre tout entière qui le choisit; je » proteste contre la nomination de Poninski : » indiquez celui qui doit vous guider. » Aussitôt les nonces s'écrièrent : « Vive le vrai fils de » la patrie, le maréchal Reyten! » Le mouvement augmentant progressivement, et la clameur publique accusant Poninski, ce dernier leva la séance, et la renvoya au lendemain à neuf heures du matin. Accompagné de quelques complices, il se retira dans les appartemens du roi. Mais Reyten prit de nouveau la parole; et après avoir harangué les citoyens, il ajourna la séance pour le lendemain à la même heure.

Toute la nuit fut consumée en intrigues. L'or des ambassadeurs Stackelberg, Benoît et Revitzky, acheta les suffrages de la majorité; mais leur triomphe ne fut pas aussi facile qu'ils l'espéraient. Les nonces Reyten, Korsak, Oraczewski, Zaremba, Penczkowski, Tymowski, et Ierzmanowski, protestèrent énergiquement contre cette violence. Poninski se montra de nouveau, la bâton de maréchal à la main; mais à peine eut-il le temps de prononcer ces mots : « La séance ajournée au lendemain, » qu'il disparut, et alla de nouveau auprès du roi, et avec lui les nonces Lentowski, Staniszewski et Wilczewski. A cette courte apparition, de nouvelles clameurs partirent de tous les coins de la salle; on criait à la trahison, et on demandait à haute voix la mise en jugement de Poninski. Reyten et Korsak affermissaient leurs concitoyens dans leurs courageuses dispositions, et Reyten rassembla ce qui lui restait de force pour s'écrier : « Que celui » qui aime son Dieu, qui est fidèle à la patrie, » persévère dans la défense de l'un et de l'au» tre, car, il s'agit ici, Messieurs, de la » destruction totale de nos lois et de notre » liberté. »

Le 21 avril, Poninski, appuyé par vingt-cinq hussards prussiens et trente-six grenadiers moskovites, fit placer des factionnaires aux portes des chambres pour en défendre l'entrée au public, ce qui fut exécuté avant le point du jour. Les nonces Reyten, Korsak, Bohuzewicz, Bulharyn, Kurzeniecki, Dunin, Kozuchowski, Ierzmanowski, furent les premiers qui arrivèrent à leur poste, Bohuszewicz apporta sous son habit le bâton de maréchal. Reyten, s'apercevant qu'on ne laissait pas entrer le public, s'écria : « Messieurs, suivez-moi. Si Poninski » devient aujourd'hui maréchal de la diète, je » n'existerai plus! » Korsak voulut porter aux actes sa protestation contre Poninski, mais elle ne fut point reçue. L'affluence du peuple fut si grande, que les factionnaires ne purent le contenir, et il entra.

A neuf heures du matin, on vint annoncer à Reyten qu'on l'avait déclaré *infâme* par un décret. « Je suis prêt à tout, » répondit-il avec le sang-froid et le calme de la vertu. Cependant Poninski, mettant toutes les formes de côté, mit le sceau à ses crimes en dressant l'acte de confédération dans son hôtel. Poussant l'ironie jusqu'au bout, il l'envoya au roi pour qu'il le signât. Stanislas-Auguste répondit qu'il ne le ferait qu'avec l'agrément de ses ministres, de ses sénateurs et des ambassadeurs des trois puissances.

A midi, les nonces corrompus commencèrent à se rassembler; mais Poninski ne paraissait point. Le public s'écriait de temps à autre : « Nonces, ne trahissez pas la patrie, n'a» bandonnez pas vos postes, car c'est nous tra» hir et vous trahir vous-mêmes. » Reyten demanda sans cesse qu'on proclamât un maréchal, lorsque Martin Lubomirski annonça qu'il était délégué par Poninski pour faire lever la séance. « Nous ne reconnaissons pas Poninski » pour maréchal, » répliqua Reyten; et le public criait aux nonces qui se disposaient à sortir : « Ne sortez pas, nous vous en conju» rons au nom de Dieu; vous perdrez la gloire » nationale, la vôtre, et vous nous livrerez à la » tyrannie. » Reyten, les bras croisés, vint se placer à la porte, où il déclara à haute voix qu'il voulait ignorer l'existence d'une prétendue confédération, et que, quelque parti qu'on prît, il soutiendrait son opinion au péril de sa

vie. Il répétait à ceux qui se pressaient de sortir : « Si la foi, si la patrie vous sont chè-
» res, si vous ne voulez pas vous abreuver de
» honte et vous livrer à une servitude éter-
» nelle, restez, je vous en conjure. » Frappés d'une persévérance aussi admirable, toute l'assemblée, le public, et jusqu'aux satellites étrangers qui appuyaient de leurs baïonnettes la cause des parjures, tout se sentit ému d'un si noble dévouement. Néanmoins, plusieurs nonces, soit vendus, soit menacés ou fatigués de la lutte, ne cessaient de quitter la chambre; alors Reyten, se jetant en travers de la porte, et la barrant de son corps, s'écria d'une voix fatiguée et avec l'énergie du désespoir : « Allez,
» allez sceller votre propre et éternelle ruine;
» mais foulez d'abord à vos pieds ce sein qui
» ne veut battre que pour l'honneur et la
» liberté. » Il ne restait alors dans la salle que quinze nonces, et, sur ce nombre encore, six seulement persévérèrent dans leur résolution; ce furent Reyten, Korsak, Dunin, Ierzmanowski, Kozuchowski et Penczkowski. Reyten, la voix éteinte et fatiguée, ne pouvait se faire entendre; alors Korsak, debout au milieu de la porte, adressa la parole au public, que séparait la garde : « Vous tous, qui êtes
» ici présens, je proteste devant Dieu, devant
» toutes les puissances, et en face du monde
» entier, qu'une violence sans exemple a été
» commise contre une nation libre. Je proteste
» contre la chambre entourée d'armes étran-
» gères; je proteste contre la levée arbitraire
» de la séance. Je proteste, parce que nous ne
» nous sommes pas réunis pour former une
» confédération, mais pour une diète libre;
» que Poninski ne pouvait se nommer lui-
» même au maréchalat. Je déclare que ni moi
» ni mes collègues nous ne quitterons la
» chambre, quand même nous devrions mou-
» rir de faim : nous périrons, et notre con-
» science sera pure envers Dieu et envers no-
» tre patrie. Ne quittez donc point ce sanc-
» tuaire, et quoique entourés de satellites,
» soyez témoins, citoyens, qu'il est encore
» des Polonais qui ne savent pas plier aux
» menaces. »

A dix heures, l'ambassadeur de la tzarine, Stackelberg, envoya un message qui invita les nonces restés à leurs places à se rendre chez lui. Korsak, Bohuszewicz, Kurzeniecki et Bulharyn, tous Lithuaniens, s'y rendirent. On les reçut d'abord avec bonté, ensuite on les menaça. Mais, inébranlables dans leur résolution, ils s'écrièrent : « Ceux qui sacrifient leur exis-
» tence méprisent les dons et la persécution. »
L'ambassadeur, furieux d'une si noble résistance, menaça de confisquer leurs terres. A ce mot, Korsak se leva, et déclara que puisqu'on voulait le dépouiller de ses propriétés, qui, pour la plus grande partie, se trouvaient déjà envahies par les armées de la tzarine, il n'était pas besoin de tant de détours; qu'il les cédait dès à présent avec tout ce qui lui appartenait en meubles, en argent, sans en excepter sa vaisselle, et qu'il y joindrait le sacrifice de sa vie, s'il était sûr que sa patrie fût libre et indépendante. En effet, il remit à l'ambassadeur un état exact de ses biens et même de sommes placées; il y joignit celui de son mobilier. « Je
» n'ai que cela, poursuivit-il, à sacrifier à l'a-
» vidité des ennemis de mon pays. Je sais
» qu'ils peuvent aussi disposer de ma vie;
» mais je ne connais point sur la terre de des-
» pote assez riche pour me corrompre, ni
» assez puissant pour m'épouvanter. »

Les quatre nonces revinrent dans la salle de la diète; mais ils la trouvèrent fermée, et au dedans l'inébranlable Reyten. Ils se couchèrent en dehors, et passèrent ainsi toute la nuit.

Le 22 avril, la salle des débats fut entourée d'un double rang de gardes; on n'avait point admis le public, même dans la cour du château, et lorsqu'on l'ouvrit, les quatre collègues de Reyten se réunirent à lui. A une heure, les ministres des trois cours arrivèrent et se rendirent chez le roi. Pour achever de consolider la confédération, ils lui demandèrent de la reconnaître. Le roi voulait gagner du temps; il voulut seulement obtenir un délai de deux jours pour donner sa réponse. Les trois ministres s'irritèrent de ce retard. Stackelberg vint lui déclarer au nom des trois cours que si, dans le jour même, il n'accédait purement et simplement, chacune de ces puissances ferait marcher cinquante mille hommes contre Warsovie, qu'ils mettraient la capitale à feu et à sang, et avec elle la diète entière, les ministres et les sénateurs. Stanislas-Auguste demanda alors l'avis du grand-chancelier; mais

comme personne n'éleva la voix, il prit ce silence pour un consentement. Cédant aux menaces, il osa, dans un discours larmoyant, déclarer son accession solennelle à la confédération. Les deux chambres se réunirent alors, et la séance fut tenue hors de la salle, parce que Reyten s'y trouvait toujours; et ce ne fut que le lendemain, lorsque le soi-disant maréchal et la prétendue confédération vinrent occuper leurs postes, que Reyten, étendu par terre, sans connaissance depuis trente-six heures, recueillit ses forces pour rentrer chez lui, après avoir, jusqu'au dernier moment, défendu la liberté dans le temple même où elle allait être immolée.

Le 23 avril, Poninski, par ordre de Stackelberg, eut l'impudence d'annoncer à Reyten qu'on avait daigné casser le décret qui le déclarait *infâme,* et qu'en outre on lui offrait deux mille ducats pour faire son voyage. « J'apportai avec moi cinq mille ducats, répondit l'illustre républicain ; je vous les offre; mais abandonnez le bâton de maréchal, et avec lui la corruption et le déshonneur. » Présent à cet acte, le général prussien Lentulus dit à Reyten : *Optime vir, gratulor tibi: optime rem tuam egisti.*

Plus tard, lorsque les trois puissances eurent consommé leur usurpation, et qu'elles furent entrées en possession paisible de la Pologne, Reyten fut si attéré de cette iniquité, qu'il perdit la raison; tous les soins prodigués ne purent rien pour conserver ce grand homme à la gloire de la Pologne. Un jour que sa douleur était portée à son comble, il se saisit d'un verre dans lequel il avait bu, le brisa avec ses dents, et en ayant avalé les débris, il expira le 8 août 1780, ne pouvant survivre à la honte de sa patrie.

Pour en finir avec la diète de 1773, nous dirons que, ne pouvant corrompre toute l'assemblée, on forma une délégation composée de quelques individus qui modifièrent, au milieu des baïonnettes étrangères, le traité de partage. Ensuite pour restreindre encore plus le pouvoir royal et rendre ainsi l'anarchie perpétuelle, on institua une commission, connue depuis sous le titre de *conseil permanent,* qui, pendant tout le temps de son existence, gouverna la Pologne sous l'influence de l'ambassadeur russe. Alors de nouvelles ordonnances pour le prélèvement des impôts furent rendues au gré du bon plaisir de ce conseil.

Poninski, dont la Russie s'était servie comme d'un instrument pour ratifier le premier partage de la Pologne, fut décoré du titre de prince.

Par le premier partage, la Prusse s'appropria la Prusse royale, moins Dantzig et Thorn, et une partie de la Grande-Pologne jusqu'au Noteç; l'Autriche se réserva la Russie-Rouge, une partie de la Podolie et une de la Petite-Pologne jusqu'à la Wistule; enfin la Russie s'empara de Poloçk, Witebsk et Mscislaw jusqu'à la Dzwina et le Dniéper. Le restant du territoire fut solennellement garanti à la Pologne par les trois puissances co-partageantes.

Après de si violentes agitations, le pays resta quelques années dans un abattement qu'on appela du repos, et dont se félicitèrent ceux qui le lui avaient procuré. Les Polonais étaient tellement affaiblis, qu'ils n'avaient plus le sentiment de leurs maux; mais ils le recouvrèrent peu à peu, à mesure qu'ils reprirent des forces.

Un grand événement surprit l'Europe à l'époque de la diète de 1773 : c'était la mémorable suppression des jésuites par la bulle du pape Clément XIV. Après leur exil de la Pologne, l'État s'enrichit d'immenses fonds en immeubles et en capitaux : ils furent consacrés au profit de l'éducation nationale par la diète, qui établit en même temps une commission pour l'éducation publique, ministère adopté depuis dans tous les pays civilisés. Des écoles séculières remplacèrent celles des jésuites; un plan d'éducation fut tracé par la commission; des savans étrangers furent engagés pour l'exécuter; et c'est depuis lors surtout que date la régénération des lettres, qui brillèrent d'un si vif éclat vers la fin du règne de Stanislas-Auguste, et ont marché depuis dans un cours progressif.

Cette tendance vers les lumières entraîna à sa suite d'autres bienfaits pour le pays. Plusieurs citoyens puissans rivalisèrent de zèle pour améliorer l'état des paysans, pour embellir le pays par de somptueux édifices, enfin pour créer en Pologne des banques, des fabri-

ques, des manufactures et des canaux publics. Le trésorier de la cour de Lithuanie, Antoine Tyzenhauz, se signala particulièrement par ses entreprises industrielles.

Au milieu de cet état de choses survint l'année 1776, et avec elle le terme d'une diète ordinaire : elle fut présidée pour la couronne par André Mokronoski, et pour la Lithuanie par André Oginski, porte-glaive de cette province. La présidence de ces deux hommes éclairés et dévoués aux intérêts de leur patrie, influa sur la gestion des affaires de cette diète; elle restera mémorable par une motion tendant à établir un nouveau code de lois qui devaient garantir la prospérité de l'État. L'ancien grand-chancelier de la couronne, André Zamoyski, rendu à la vie privée depuis l'année 1767, époque où il résigna si énergiquement sa place, attira sur lui l'attention générale. Le roi, prenant lui-même la parole pour annoncer le besoin impérieux de la formation d'un nouveau code, proposa « de choisir pour » cet objet un seul homme auquel on donne- » rait plein pouvoir de rédiger, d'abréger, de » changer, d'éclaircir tout ce qui, dans les » huit volumes des constitutions polonaises, » lui paraîtrait impropre, obscur, équivoque » ou contradictoire; il aurait la faculté d'ap- » peler à son aide telles personnes qu'il juge- » rait à propos de choisir pour ce travail im- » mense, et serait prié de l'achever en deux » ans pour le présenter à la prochaine diète » ordinaire, qui l'approuverait en tout ou en » partie, ou y ferait les amendemens néces- » saires. »

Le roi n'eut pas achevé de parler, et prononcé à peine le nom de Zamoyski, qui devait s'occuper de ce travail, qu'on le remercia de ce choix par des acclamations universelles. Zamoyski se mit donc à l'œuvre; et rédigé d'après les avis des hommes les plus éclairés de la nation, son ouvrage fut achevé et imprimé au bout de deux ans. Il s'adressa alors au prince Lubomirski, grand-maréchal de la couronne, pour obtenir que son Code pût être répandu dans les provinces avant d'être soumis aux délibérations de la diète. Le roi accéda à cette demande, et on remit en conséquence la présentation de ce Code à la diète de 1780. Mais les agens moskovites veillaient sans cesse à renverser les projets qui auraient pu tirer la Pologne de l'abîme de l'anarchie : ils fomentèrent une opposition dans la classe des nobles qui voyaient leurs droits violés par l'émancipation des cultivateurs, et ce parti fit échouer cette fois les vues généreuses et salutaires de Zamoyski. Ni son exemple, car le premier, en Pologne, il abolit le servage et la corvée, en 1760, dans ses terres de Biezun; ni celui de Joachim Chreptowicz à Szczorse, de l'abbé référendaire Paul Brzostowski à Pawlow, du prince Stanislas Poniatowski, neveu du roi, dans ses terres, n'eurent la puissance de faire accéder la majorité des nobles propriétaires aux principes que Zamoyski avait consacrés dans son Code. Des pamphlets et des brochures qui condamnaient cet ouvrage furent répandus avec profusion. En conséquence toutes les instructions données aux nonces dans le temps des diétines leur commandèrent l'opposition et la non-acceptation du projet de lois de Zamoyski. A peine la diète de 1780 fut-elle ouverte, et le maréchal Antoine Malachowski, grand-secrétaire de la couronne, eut-il fait motion sur le livre des nouvelles lois, que les esprits enflammés d'une prévention fâcheuse firent retentir des cris d'opposition et de haine à toute sorte d'innovations. La rage fut poussée au point de proclamer que dorénavant à aucune diète suivante ces projets ne pourraient être représentés à la délibération de l'assemblée, et qu'en outre on exigeait que Zamoyski fût reconnu traître à la patrie! Au milieu de ces injures, que la conscience de Zamoyski repoussait avec calme, le prince Kasimir Poniatowski, nonce de Warsovie et frère du roi, fut du petit nombre de ceux qui mirent tout en œuvre pour défendre Zamoyski contre le ressentiment de l'assemblée. C'est ainsi qu'on écarta de sages lois qui devaient, dix ans plus tard, servir de base à la constitution du 3 mai 1791. En effet, quoique le projet de Zamoyski ne portât pas également dans toutes ses parties ce caractère de maturité que le temps seul imprime aux institutions humaines, il était néanmoins adapté aux besoins du pays, et basé sur cet esprit de justice, de générosité et de noblesse, qui devait présider aux institutions d'un peuple avide de liberté et de civilisation.

Toutefois, cette œuvre patriotique ne fut pas perdue pour la république. Des journaux politiques et littéraires, nouveau fruit des progrès de la civilisation en Pologne, et un grand nombre de brochures, relevèrent, dans leur polémique, les projets de Zamoyski, et les vœux de ceux qui, comme lui, reconnaissaient que la situation actuelle de la république était la conséquence des vices de la constitution, et que, pour prévenir de nouveaux désastres, il fallait remonter à leur cause, et réformer les abus.

Deux points importans dans le système du gouvernement attiraient surtout l'attention : l'élection du roi et le droit de *liberum veto*. La majorité se prononçait de plus en plus pour l'établissement d'un trône héréditaire et pour la suppression du *veto*, devenu plus odieux encore depuis que l'étranger l'avait pris sous sa protection. Mais il ne suffisait pas d'être convaincu de la nécessité d'une réforme, il fallait pouvoir l'exécuter. On attendait donc un moment propice où des embarras imprévus empêcheraient la Russie et ses complices de s'opposer aux vœux de la nation polonaise.

Dans cette attente passa la diète ordinaire de 1782, présidée par Kasimir Krasinski, quartier-maître-général de la couronne. Elle s'occupa presque uniquement de l'affaire de l'évêque de Krakovie Gaëtan Soltyk, auquel on voulut reprendre la gestion de fonds immenses, en le déclarant incapable de soigner son troupeau à cause de l'égarement de son esprit. Une autre affaire, agitée vivement dans les sociétés les plus élevées et suscitée par une intrigante nommée d'Ougroumoff, qui avait attenté aux jours du roi et à ceux du prince Adam-Kasimir Czartoryski, occupaient encore les esprits, lorsqu'arriva la mémorable diète de 1788.

Cette diète, ouverte le 6 octobre 1788, a été appelée tantôt la grande-diète, tantôt diète de quatre ans, parce qu'elle dura tout ce laps de temps, ou enfin plus ordinairement *la diète constituante*. Présidée pour la couronne par Stanislas-Nalencz Malachowski, et pour la Lithuanie par Kasimir-Nestor Sapiéha, elle se confédéra tout d'abord, et consolida par-là son inviolabilité.

Au milieu des débats de cette assemblée, le développement de l'esprit national se montra dans tout son jour. Et lorsqu'on compare l'immense différence qui existait entre la diète de 1780, où le projet de loi de Zamoyski fut si cruellement repoussé, et celle où on allait au-devant des besoins et du bonheur de toutes les classes des habitans, on ne peut s'empêcher de rendre ici un tribut d'admiration spontanée à la commission d'éducation qui avait en grande partie produit cet effet en propageant de nouvelles lumières. Les membres de la diète de 1780, presque tous élevés dans les écoles jésuitiques, remplis de préjugés, avaient dû repousser naturellement toutes les vues généreuses qui avaient pour but la gloire et le bonheur du pays. Au contraire, les nonces de la diète de 1788 renoncèrent sincèrement à ces vieux préjugés : formés soit sous l'influence salutaire des écoles de la congrégation des piaristes, soit dans les écoles séculières, ils abordèrent avec calme et dignité la discussion de nombreuses lois, et regardèrent comme un devoir de faire participer les autres classes d'habitans à leurs prérogatives.

A cette époque, la Russie avait à soutenir la guerre contre la Turquie et contre la Suède. Son accroissement donnant de l'ombrage à l'Angleterre et à la Prusse, toutes deux encourageaient la Pologne à secouer l'influence honteuse du cabinet de Saint-Pétersbourg et à consolider son indépendance par une réforme complète dans son organisation politique. Catherine seule s'opposait vivement à toute innovation, parce qu'elle craignait de voir l'ordre se rétablir en Pologne, et cet État reprendre son rang parmi les nations. Elle s'appuyait sur le traité de démembrement conclu par les trois puissances co-partageantes, en l'interprétant de manière à y voir l'obligation d'empêcher tout changement dans le gouvernement. La Prusse, au contraire, favorisait les efforts de la nation : ses intérêts étant opposés à ceux de la Russie, elle ne se croyait obligée, par le même traité, qu'à conserver à la Pologne l'intégrité de son territoire.

C'est dans cet état des choses et cette disposition des esprits, que s'ouvrit la diète de 1788. Stanislas-Auguste n'était pas porté d'abord à soustraire sa patrie à l'influence de Catherine : il venait de la consulter dans son

entrevue de Kaniow, et pour exciter la Pologne à s'allier avec la Russie contre la Turquie, la plus fidèle de ses alliées, il élevait un monument à Jean Sobieski, qu'il représentait foulant aux pieds les Ottomans. Mais toujours incertain dans ses résolutions, il abandonna, ou feignit d'abandonner bientôt la faction russe, pour se joindre au parti patriotique qui était celui de la Prusse.

Un des travaux importans de la diète fut l'abolition du conseil permanent, en 1789. L'année suivante, le roi de Prusse proposa lui-même à la Pologne une alliance offensive et défensive, qui fut acceptée par la diète avec empressement. Une assistance effective y fut promise à la Pologne contre la Russie, dans le cas où celle-ci voudrait s'attribuer le droit d'intervenir dans ses affaires intérieures. Quand il s'agit enfin de changer la constitution de l'État, on procéda si scrupuleusement, qu'un double nombre des nonces députés *ad hoc*, et chargés des instructions légales de la part des diétines, fut appelé à statuer à cet égard. C'était donc une diète constituante dans l'acception la plus stricte de ce mot. Mais l'éloquence de patriotes tels que Kollontay, les frères Potoçki (Ignace et Stanislas), Wybiçki, Staszic, Niemcewicz, Mostowski, Weyssenhoff, et autres, avait déjà produit son effet, et c'est à l'unanimité qu'on sanctionna, dans la journée du 18 avril 1791, la mémorable loi en faveur des villes et des bourgeois, loi qui fut immédiatement suivie de la constitution définitive du 3 mai de la même année.

Cette constitution devait en effet réunir tous les suffrages : elle réformait les vices des anciennes institutions ; elle offrait une nouvelle existence aux bourgeois et aux paysans, avec de sages ménagemens, en leur faisant entrevoir un avenir plus heureux. Le *liberum veto*, et par conséquent toutes les confédérations et les diètes confédérées furent abolies ; les pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif, sagement organisés ; enfin, on constitua l'hérédité de la couronne dans la personne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne. La même diète offrit au gouvernement l'impôt d'un dixième de revenu par tête, et l'autorisa à augmenter l'armée jusqu'à cent mille hommes.

Pour empêcher toute récrimination de la part de l'opposition, vu que cette loi fut votée par acclamation, on la soumit une seconde fois, le 5 mai, aux suffrages de la diète ; et neuf mois après, chaque diétine, ou collége électoral, l'accepta séparément, et jura de la défendre.

Le cabinet de Berlin chargea son ambassadeur de témoigner aux Polonais « combien il » avait éprouvé de satisfaction en apprenant » l'heureuse révolution qui avait donné à la » Pologne une constitution sage et régulière. » — « Je me félicite, écrivait Frédéric-Guil- » laume lui-même à Stanislas-Auguste, d'a- » voir pu contribuer au maintien de la liberté » et de l'indépendance de la nation polonaise ; » et un de mes soins les plus agréables sera » celui d'entretenir et d'affermir les liens qui » nous unissent. »

Tout semblait alors présager à la constitution nouvelle une stabilité parfaite. La Pologne allait se replacer au rang des puissances du premier ordre, et espérait de goûter paisiblement les fruits de ses efforts ; mais l'ambition et peut-être l'amour-propre de Catherine s'opposaient à son bonheur. Elle venait de terminer la guerre contre la Turquie et la Suède, et la première coalition formée contre la république française lui fournit une occasion favorable pour se rapprocher de Frédéric ; d'ailleurs elle savait que la Prusse avait depuis long-temps envie de s'approprier les villes de Thorn et de Dantzig. Il n'en fallait pas davantage pour indiquer la marche à suivre. Aussitôt Braneçki, ancien confident des amours de Catherine et de Stanislas, chef du parti russe parmi les constituans, Stanislas-Félix Potoçki et Séverin Rzewuski, hommes ambitieux, et désespérés de ne pouvoir désormais exploiter à leur profit l'anarchie de leur patrie, furent entraînés tous les trois par les intrigues de Catherine, et se mirent à la tête d'un complot formé à Targowiça, en Ukraine. A peine trouvèrent-ils treize complices de leur forfait : mais ils étaient précédés par les meilleures troupes russes, aguerries dans la dernière campagne. Ces troupes entrèrent en Pologne. Le roi, la diète et la nation parurent animés d'un même esprit ; les mesures les plus sages et les plus énergiques furent prises. Une

autorité illimitée fut accordée au roi pour défendre la patrie.

Le prince Joseph Poniatowski, neveu du roi, déjà illustré comme aide-de-camp de l'empereur Joseph II dans la guerre de Turquie, obtint le commandement en chef de l'armée polonaise. Sous ses ordres se fit remarquer le célèbre Kosciuszko, disciple et aide-de-camp de Washington. Kosciuszko signala ses talens militaires dans la bataille de Zielence, livrée le 18 juin 1792, et se couvrit de gloire à Dubienka. Mais ces ressources du courage furent en vain déployées : sa patrie fut de nouveau forcée de ployer sous le joug étranger. En vain la Pologne réclama-t-elle l'assistance de la Prusse, garantie par le traité de 1790. Le *loyal* Guillaume se disposait au contraire à s'emparer de la portion de proie que lui destinait Catherine, et qu'il envahit bientôt après. Il fallait donc succomber immanquablement. Sans doute ce malheur était inévitable, malgré les grandes espérances que l'union parfaite promettait aux Polonais; mais il n'en est pas moins vrai qu'il fut hâté par la lâche défection du roi. Cet indigne prince, au lieu de se mettre à la tête de l'armée, comme il le faisait espérer à la nation qui l'avait investi d'un pouvoir dictatorial, eut la perfidie, après avoir fait un appel à son peuple pour combattre l'étranger, d'accéder au complot des Targowiciens, le 23 juillet 1792. Il ordonna à l'armée de battre en retraite, et dès-lors les soi-disant confédérés de Targowiça, marchant à la suite des Russes, établirent partout leur autorité, et renversèrent l'édifice constitutionnel de la conservation duquel dépendait le salut de la Pologne.

Le pays fut d'abord livré à la tyrannie des conspirateurs. Lorsque ceux-ci, après avoir épuisé leurs vengeances et satisfait leur ambition, s'aperçurent enfin du joug que leur trahison avait imposé à la patrie et voulurent le secouer, leurs inutiles efforts ne servirent qu'à exciter la colère de leurs maîtres, et à rendre plus odieuse la domination étrangère. Le ministre russe ordonna de convoquer une diète à Grodno; il força le faible Stanislas de s'y rendre, et chargea les commandans russes de désigner les nonces dans chaque palatinat.

Malgré toutes ces précautions, la diète ne fut pas totalement dévouée aux volontés de l'impératrice, et quatre nonces furent déportés; c'étaient Szydlowski, Krasnodembski, Mikorski et Skarzynski. Néanmoins rien n'intimidait l'assemblée. « On nous menace de la » Sibérie! s'écrièrent plusieurs représentans; » eh bien! partons, et mourons plutôt que de » survivre à notre déshonneur et à notre pa» trie! » Pour ratifier un nouveau traité de partage, il fallut introduire des grenadiers étrangers dans la salle, et cependant on n'obtint qu'un silence qu'on interpréta comme un consentement (1).

Au moyen de ces actes de spoliation, vainement déguisés sous la forme et le nom de traité, la Prusse envahit le reste de la Grande-Pologne et une partie de la Petite; la Russie porta ses frontières jusqu'au centre de la Lithuanie et de la Wolhynie. Les puissances co-partageantes garantirent encore une fois à la république ce qui lui restait : c'était annoncer, comme dit un historien, un troisième et dernier partage. Nous laisserons sans réflexion leurs nouveaux manifestes justificatifs, et l'accusation dirigée contre les patriotes polonais d'être imbus des principes que professaient alors les jacobins de France, et que les rois, disait-on, avaient l'obligation de poursuivre et d'étouffer partout. L'évidence des faits repoussait cette accusation, la révolution de 1791 s'étant faite en Pologne toute en faveur de la royauté. Aussi l'Europe n'y vit-elle que l'application de cette fable si connue :

Cur mihi aquam turbulentam fecisti?....

Une pareille iniquité enflamma tous les cœurs généreux en Pologne : on ne respirait que vengeance et liberté. Le moment était venu où il fallait renaître de ses cendres, ou

(1) L'histoire doit recueillir religieusement tous les noms des citoyens distingués qui protestèrent hautement contre les violences étrangères. Dans la faible part d'opposition qui s'éleva dans cette diète, et refusa d'apposer sa signature au fatal traité de partage, nous citerons encore Joseph Kimbar, nonce d'Upita; Antoine Karski, nonce de Ploçk; Ignace Goslawski et Grelawski, nonces de Sandomir; Simon Szydlowski, nonce de Lublin; Ignace Ilichta, nonce de Sochaczew; Louis Chodzko, nonce d'Oszmiana, et quelques autres.

s'ensevelir sous les décombres de la patrie pour ne pas voir sa honte et son avilissement. Les patriotes de Warsovie, parmi lesquels se distinguaient Kilinski, Sierakowski et Kapustas, préparaient une insurrection générale dans cette capitale. Aussi pensa-t-on que le parti le plus sûr était de licencier les troupes polonaises et de s'emparer des arsenaux. Cette mesure fut le signal de l'insurrection. Le nom du citoyen Thadée Kosciuszko devint le cri de ralliement sur tous les points de la république; et, dans les premiers jours de mars 1793, le brigadier Antoine Madalinski, ayant levé l'étendard de l'indépendance au nord de la Pologne, marcha hardiment sur Krakovie, où le généralissime Kosciuszko fit son entrée dans la nuit du 23 au 24 mars, commençant par un coup d'éclat cette lutte du désespoir contre l'envahissement étranger. Vainqueur des Moskovites dans la bataille de Raçlawicé, livrée le 4 avril, il revint d'abord à Krakovie, et longea ensuite la rive gauche de la Wistule jusqu'à Polanieç.

Les habitans de Warsovie, informés de ces événemens, levèrent de leur côté l'étendard de l'indépendance. Un plein succès couronna leurs efforts, et les Russes furent chassés de la capitale. Un régiment du roi, celui de Dzialynski, appuya courageusement, dans ce combat, ses concitoyens. Zakrzewski fut nommé président de la ville, Mokronoski commandant. En Lithuanie, dans la nuit du 23 au 24 avril, l'intrépide Iasinski exécuta l'étonnante révolution de cette province, après avoir fait justice du traître Simon Kossakowski. La Samogitie suivit cet exemple tandis que les troupes polonaises, stationnées en Wolhynie et en Podolie, conduites par Kopec, Wyszkowski et Lazninski, se réunissaient à Kosciuszko.

A peine fut-on averti à Warsovie de ce qui se passait à Wilna, qu'on fit monter sur l'échafaud Ozarowski, Ankwicz, Zabiello et Joseph Kossakowski, traîtres à leur patrie.

Cependant le généralissime s'occupait, dans son quartier-général de Polanieç, de l'organisation d'un conseil suprême national; et après avoir expédié à cet effet à Warsovie Ignace Potoçki et Kollantay, il alla poursuivre les Russes. Il les atteignit près de Szczekociny, où, contre son attente, il fut attaqué par le roi de Prusse, qui ne se donna pas seulement la peine de déclarer la guerre à la Pologne. La bataille du 6 juin fut sanglante. Kosciuszko résolut de se retirer sur Warsovie, et l'ennemi n'osa pas le troubler dans cette marche. Vers la même époque, le 8 juin, le général Zaïonczek perdait la bataille de Chelm, et le commandant Winiawski livrait aux Prussiens la ville de Krakovie, sans coup férir.

Tant de désastres provoquèrent une nouvelle explosion à Warsovie, dans laquelle plusieurs prisonniers d'État perdirent la vie. Kosciuszko fit juger les coupables, qui furent condamnés et punis.

Les Prussiens, ayant à leur tête le roi Frédéric-Guillaume II, et les Russes aux ordres du général Fersen, se réunirent le 13 juillet sous Warsovie et l'assiégèrent. Après six semaines d'efforts inutiles, le siége fut levé, le roi de Prusse étant menacé par l'insurrection de la Grande-Pologne opérée par Denis Mniewski et plusieurs autres patriotes. En conséquence, les généraux Dombrowski et Madalinski furent expédiés au secours des habitans de cette province, où ils firent des prodiges de valeur.

Cependant le moment approchait où les Polonais, écrasés par le nombre, entourés d'ennemis sans cesse renaissans, car l'Autriche envoyait aussi son contingent, allaient payer cher leurs victoires précoces. En Lithuanie, les troupes polonaises ne purent soutenir le choc des Moskovites. D'une autre côté la bataille de Krupczyce, livrée le 16 septembre contre Souvaroff, qui accourait du fond de l'Ukraine, ne l'arrêta pas dans sa marche audacieuse et ne put prévenir sa jonction avec le corps de Fersen, le généralissime Kosciuszko quitta Warsovie, et fut obligé de recevoir la bataille de Macieiowicé, dans la journée de 10 octobre 1794, qui fut la dernière pour la Pologne, car Kosciuszko tomba entre les mains de l'ennemi. Dès-lors tout fut perdu.

Thomas Wawrzeki remplaça le généralissime dans le commandement de l'armée. Les troupes polonaises combattirent encore, le désespoir dans le cœur, en défendant le faubourg de Praga, qui fut emporté d'assaut.

Warsovie capitula le 19 novembre, et la dissolution totale de l'armée se fit le 18 du même mois.

Le roi Stanislas-Auguste, spectateur toujours larmoyant du triple partage de la Pologne et de son anéantissement, reçut l'ordre de quitter, au commencement de 1795, la ville de Warsovie pour aller à Grodno traîner sa déplorable existence; il y signa l'acte de son abdication le 25 novembre, jour anniversaire de son couronnement, et au décès de Catherine II, arrivé en novembre 1796, il vint à Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

Par le dernier partage, les rives de la Piliça, de la Wistule, du Bug et du Niémen, marquèrent les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

Après dix siècles d'existence, la Pologne fut ainsi rayée du nombre des États indépendans. « On a beaucoup écrit, dit un savant » historien, sur les causes qui ont amené son » partage; il est encore plusieurs points sur » lesquels il reste de l'incertitude, mais l'o- » pinion publique est fixée depuis long-temps » sur la conduite des cours co-partageantes. » Personne ne doute plus que les trois sou- » verains, en poussant leurs soldats sur le » territoire polonais, en s'appropriant chacun » le pays à sa convenance, n'aient fait un » acte qui ne diffère d'un vol à main armée, » que par la nature des objets injustement » acquis, et par la grandeur des moyens mis » en usage; personne ne doute plus qu'en » invoquant de prétendus droits au moment » où ils violaient tous les principes du droit » des gens, ils n'aient fait qu'ajouter à la » violence la plus odieuse l'hypocrisie la » moins déguisée. »

CINQUIÈME ÉPOQUE.

POLOGNE RENAISSANTE.

DE 1796 jusqu'à nos jours.

Les légions polonaises sous les drapeaux français. — Grand-Duché de Warsovie. — Royaume de Pologne.

Les derniers efforts des Polonais pour leur régénération inspiraient le même intérêt sur tous les points du monde civilisé. Tous les partis qui divisaient l'Europe à cette époque suivaient avidement la marche de leur diète constituante, et celle de leur malheureuse guerre de l'indépendance. Les républicains voyaient dans les patriotes leurs frères d'opinion combattant la tyrannie, et les monarchistes eux-mêmes ne s'intéressaient pas moins à la Pologne en déplorant l'aveuglement des cabinets qui la punissaient pour avoir voulu être une sage monarchie. Aussi le démembrement définitif de ce pays éveilla-t-il partout un sentiment d'horreur. Les philosophes et les honnêtes gens y voyaient un crime; les hommes d'État une faute impardonnable, car on devait pressentir qu'une nation qui avait montré tant d'énergie au moment même de sa chute, tant de vigueur et de jeunesse à l'heure de sa mort politique, ne saurait subir patiemment le joug, et retrouverait, au besoin, assez de vie pour inquiéter ses odieux spoliateurs, et troubler ainsi le repos de l'Europe. Les tribunes de Paris et de Londres retentirent d'énergiques accusations contre la mauvaise foi et l'avidité des cours co-partageantes; l'Allemagne elle-même trouva des nobles accens en faveur de la malheureuse Pologne. C'était le cas de dire avec Lucain :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!

Les cabinets spoliateurs prirent, il est vrai, des mesures nécessaires pour prévenir toute nouvelle explosion de la part des opprimés, en enfermant dans les prisons tous les Polonais qui leur inspiraient la moindre défiance. La Russie ouvrit ses cachots de Saint-Pétersbourg à Kosciuszko, Wawrzecki, Ignace Potocki, Zakrzewki, Niemcewicz, Mostowski, Kilinski et autres patriotes. Un grand nombre d'entre eux furent répandus et surveillés dans des différentes villes et forteresses; on en compte près de 14,000 qui furent déportés en Sibérie et au fond de la Russie. Kollontay, Zaïonczek, Stanislas Potocki, et beaucoup d'autres, furent renfermés à Olmutz et autres prisons d'Autriche. La Prusse se chargea des généraux Madalinski, Grabowski, Gielgud, Niemoiowski, Lenartowicz, et leurs infortunés camarades de la Grande-Pologne : ils fourmillaient dans les forteresses de Glogau, Breslau, Magdebourg et autres. Ceux qui avaient de la fortune étaient forcés de racheter leur liberté par la ruine de leurs familles. C'est ainsi que les envahisseurs faisaient expier aux Polonais leur fidélité à la patrie et à l'honneur! Et tel fut l'esprit national de ces généreux patriotes que, malgré le dénuement absolu de plusieurs, aucun ne consentit à recevoir les grades que leur offraient les vainqueurs. A peine quelques vieux officiers, infirmes et hors de service, acceptèrent-ils les quatre années de solde qu'on leur donnait comme indemnité et comme retraite.

Le gouvernement prussien, à qui Warsovie

échut en partage, prit, en particulier, les mesures les plus rigoureuses pour prévenir et comprimer toute espèce de mouvement dans cette capitale. Douze mille hommes, avec une nombreuse artillerie, occupèrent la ville le 6 janvier 1799. Deux mille étaient constamment sur pied et de service. Une ordonnance enjoignit à tous les habitans de remettre leurs armes, sous certaines peines. Les mêmes précautions assurèrent la tranquillité des deux autres capitales, Krakovie et Wilna, occupées par les deux autres puissances.

Cependant, beaucoup de patriotes, qui n'avaient pas voulu supporter la vue de l'oppression étrangère, résolus de chercher dans l'émigration un asile contre des vengeances personnelles, avaient eu le bonheur de quitter assez à temps les frontières de Pologne pour passer dans les pays étrangers. Ils se répandaient partout où ils pouvaient espérer protection.

De toutes les puissances de l'Europe, trois avaient été principalement lésées par le partage de la Pologne : la France, à laquelle les cours spoliatrices destinaient le même sort, la Suède et la Turquie, comme les voisines immédiates des envahisseurs. C'est du côté de ces États que les Polonais émigrés tournèrent leurs espérances. Les principaux étaient Pierre Potoçki, Michel Oginski, Stanislas Soltyk, François Dmochewski, Charles Prozor, les deux frères Wyszkowski, Thadée Wyssogierd, Gaëtan Nagurski, les généraux Lazninski, Kolysko, et une foule d'autres qui se dirigèrent sur Venise. De leur côté, le général Stanislas Mokronoski, Aloïse Sulistrowski et quelques autres, prirent la route de Florence. Bientôt deux réunions des patriotes s'établirent : une à Venise, qui pouvait communiquer plus facilement avec l'intérieur de la Pologne, et l'autre à Paris, qui, à l'aide de François Barss, agent polonais envoyé dans cette capitale par la diète constituante, obtint la protection du comité de salut public et, dans la suite, celle du Directoire. A ces derniers se joignirent bientôt plusieurs patriotes distingués, comme Joseph Wybiçki, Joseph Lipski, Denis Mniewski, Jean Dembowski, Romuald Giedroyç, Joseph Wielhorski, Kasimir De la Roche, Elie Tremo, Joseph Zabloçki, Thomas Maruszewski, Ignace Iasinski, Kociell, Woyczynski, Kochanowski, et beaucoup d'autres.

La France étant, à cette époque, en guerre contre la coalition des cours co-partageantes, la Pologne devait naturellement s'attendre à une assistance active de la part de cette puissance. Mais pendant que les réfugiés polonais obtenaient, partout où il se trouvait un agent de la république française, asile et protection, et qu'elle les encourageait à travailler à l'affranchissement de leur patrie, cette même république signait à Bâle, le 5 avril 1795, un traité de paix avec le roi de Prusse. C'était reconnaître indirectement l'usurpation d'une partie de la Pologne envahie par ce monarque. Cependant la guerre avec l'Autriche ne discontinuait point. Les émigrés, décidés à combattre leurs ennemis partout où ils en trouveraient l'occasion, résolurent de se ranger sous les drapeaux de la république française.

Déjà, en 1793, lorsque l'envahissement des troupes russes vint attérer la Pologne, quoique menacés d'un autre côté par la Prusse, les généraux Dombrowski et Joseph Wodziçki avaient conçu le plan de rassembler à la hâte l'armée disponible, de marcher avec elle vers les frontières de France, et, tombant sur les derrières des armées prussiennes, opérer leur jonction avec les troupes républicaines. Ce projet, tant soit peu aventureux à cette époque, alors que la Pologne n'était pas encore détruite, fut reproduit avec plus de justesse en 1794, lorsque, après la prise meurtrière de Praga, toute résistance de la part de cette république fut devenue impossible. Dans l'impossibilité de soulever le pays que les armées des trois puissances tenaient déjà dans leurs serres, Dombrowski, ne désespérant pas du sort de sa patrie, proposa au généralissime Wawrzeçki de réunir sur-le-champ le reste des troupes polonaises, au nombre de vingt mille hommes : on avait encore deux cents canons, et dix millions de florins de Pologne dans la caisse du trésor; pour ne pas abandonner à l'ennemi ces moyens de continuer la guerre, il projetait d'emmener de gré ou de force le roi, et de traverser l'Allemagne pour rejoindre l'armée française qui combattait sur le Rhin.

A cet effet, il avait dressé une carte qui indiquait la route qu'on devait suivre, et qu'il accompagnait d'un plan d'opérations militaires pour les différentes situations dans lesquelles on pourrait se trouver. Si ce projet avait été exécuté, il serait devenu un des plus glorieux faits d'armes de l'histoire ancienne et moderne. Il eût été beau de voir les restes d'une nation, son roi et ses représentans en tête, évacuer, les armes à la main, une patrie que des forces usurpatrices venaient d'envahir; et, par un contraste bizarre, une république ennemie des rois, accorder seule un asile à un souverain détrôné! Dombrowski observait avec justesse que, quand même la jonction des troupes polonaises avec les Français ne pourrait réussir, il était probable que, pour éviter des chances incertaines, la Russie et la Prusse se décideraient à traiter et à négocier, et il était persuadé qu'en traitant avec un corps poussé par le désespoir à ce point d'héroïsme, on ne pouvait proposer que des conditions honorables. Des obstacles qui venaient surtout de la part de Stanislas-Auguste, empêchèrent l'exécution de ce projet; mais le génie et le courage de Dombrowski furent dès-lors appréciés par ses compatriotes. C'est aussi sur lui que les émigrés polonais tournèrent leurs regards lorsqu'il s'agit de former des légions polonaises dans le camp français.

Dombrowski était dans ce moment l'objet des caresses particulières de la part des gouvernemens russe et prussien; l'un et l'autre lui offraient des grades dans leurs armées : en s'attachant les chefs de l'ancienne armée, l'usurpation voulait représenter, aux yeux de l'Europe, la cause polonaise comme perdue, puisque ses chefs eux-mêmes l'abandonnaient. A l'exemple de ses autres camarades, le brave patriote refusa toutes ces offres, et n'hésita point à se ranger sous les drapeaux de la cause nationale. Appelé à Paris au nom des Polonais, par l'entremise de De la Roche et de Tremo, Dombrowski, chemin faisant, employait en vain la médiation du roi de Prusse pour reconstituer la Pologne, comme plus tard (en 1798) il voulut y réussir à l'aide de l'Autriche. Dombrowski arriva, le 30 septembre 1796, à Paris, où il fut précédé par l'acte de confédération que les patriotes polonais, réunis à Krakovie, malgré la surveillance autrichienne, avaient dressé le 6 janvier de la même année. Par cet acte, les confédérés s'engageaient à sacrifier biens, existence, et tout ce qui était dans leur pouvoir, au premier appel de la nation française. Ils reconnaissaient en outre la députation polonaise établie à Paris, comme légalement constituée.

La proposition pour la formation des légions polonaises que Dombrowski présenta au Directoire français, fut reçue avec empressement; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde aucune troupe étrangère, le général polonais fut renvoyé en Italie pour réaliser ses projets dans les nouvelles républiques que les victoires de Bonaparte venaient d'y créer. Appuyé par le héros français, Dombrowski conclut, le 9 janvier 1797, à Milan, une convention avec l'administration générale de la Lombardie : il y garantissait à cette république les services de ses compatriotes pour le recouvrement de sa liberté, et, en échange, l'administration de la Lombardie accordait aux Polonais le droit de citoyens lombards, la solde, la subsistance et tout ce dont jouissaient les troupes nationales. Les Polonais gardèrent leur costume et le commandement dans leur langue, prirent la cocarde française et des contre-épaulettes aux couleurs nationales de la Lombardie avec l'inscription : *Gli uomini liberi sono fratelli* (les hommes libres sont frères). A la suite de cette convention, Dombrowski publia, en quatre langues, le 20 janvier 1797, une proclamation à ses compatriotes. Vingt jours après, douze cents Polonais étaient déjà sous les armes, et, le 8 mars suivant, ils étaient en état de se mettre en campagne, pour comprimer des insurrections partielles et pacifier le pays voisin de Mantoue.

C'est à cette époque qu'on vit des milliers de patriotes abandonner, à la voix de Dombrowski, leurs familles et leurs foyers, les riches oubliaient leur fortune, la jeunesse s'arrachait aux plaisirs, et les femmes elles-mêmes, s'élevant au-dessus de leur faiblesse naturelle, encourageaient leurs frères, leurs fils, leurs époux, à prendre les armes pour leur pays. Bravant les confiscations de biens et les échafauds, les Polonais accouraient par toutes

les routes en Italie, pour se ranger dans leurs troupes nationales. Les voyageurs en rencontraient depuis le Borysthène jusqu'aux Apennins, qui, sans moyens d'existence et sans connaître aucune langue étrangère, ni même la position géographique des pays, volaient, pleins d'enthousiasme, à l'appel de leur malheureuse patrie. D'un autre côté, ceux des Polonais que les Autrichiens avaient enrôlés forcément dans leurs rangs, abandonnaient leurs drapeaux pour entrer dans les nouvelles légions, déjà augmentées par tous ceux qui se trouvèrent prisonniers de guerre en France. Au mois d'avril, Dombrowski comptait déjà cinq mille hommes sous son commandement. Il se crut assez fort pour demander à Bonaparte l'autorisation de pénétrer, par la Kroatie, la Transylvanie et la Hongrie, en Pologne, et d'y arborer l'antique drapeau de l'indépendance. La députation polonaise, siégant à Paris, proposa de son côté au Directoire un plan d'insurrection qu'elle voulait opérer par ses émissaires, en Kroatie, Sclavonie, Dalmatie, Hongrie, Gallicie, et dans les autres pays échus à l'Autriche. Une circonstance facilitait particulièrement ce projet. La Moldavie et la Walachie fourmillaient de militaires polonais qui avaient pu se soustraire au fer de leurs tyrans. Appuyés par Constantin Stammaty, consul de France dans ces provinces, ils avaient à leur tête Kolysko, Liberadzki, Domeyko et autres officiers distingués. Rymkiewicz et Wladislas Jablonowski, délégués par les habitans de la Gallicie à Constantinople, et Michel Oginski que la députation de Paris y avait envoyé, aidés par Verninac et Aubert-du-Bayet, agens de France, leur acquirent la protection de la Porte. Ils n'attendaient donc qu'une occasion favorable pour rentrer en armes dans leur patrie. On sait que, vers cette époque, Denisko, poussé par le désespoir, ou, comme d'autres le prétendent, par l'ordre du général Aubert-du-Bayet, qui voulait s'assurer de l'état des forces militaires autrichiennes en Gallicie, envahit cette province à la tête d'une centaine de ses concitoyens; mais bientôt enveloppés par les Autrichiens, une partie de ces généreux soldats périt les armes à la main; douze furent faits prisonniers et pendus sur-le-champ, et le reste s'enfuit avec son chef en Moldavie. Un grand nombre d'habitans de la Gallicie, compromis dans cette affaire, furent conduits, chargés de chaînes, dans les prisons de Vienne, où ils subirent pendant plusieurs années une captivité très-rigoureuse.

Le plan de Dombrowski et de la députation polonaise à Paris allait être accueilli par Bonaparte et le Directoire français. Pleins d'ardeur et de bravoure, les Polonais n'attendaient qu'un signal pour voler vers leurs foyers, lorsque les préliminaires de paix, signés le 18 avril à Léoben, renversèrent de nouveau leurs espérances.

Mais cette contrariété ne put abattre la constance des patriotes. C'est même dans ce moment de détresse qu'ils eurent le sublime courage de convoquer l'ancienne diète constituante, limitée le 29 mai 1792, pour l'installer à Milan, et pour représenter ainsi leur patrie infortunée au moment où la paix de Campo-Formio et le congrès de Rastadt allaient décider du sort de l'Europe. C'était le projet de Wybicki. La France, constituée garant du traité d'Oliwa en 1660, aurait été alors autorisée à appuyer les droits de la Pologne. L'illustre Stanislas Malachowski, maréchal de cette diète, consulté à cet égard par Bonneau, autrefois chargé d'affaires de la république française en Pologne, accepta avec enthousiasme cette résolution, et autorisa deux des constituans, Woyczynski et Kochanowski, à en conférer avec le Gouvernement français. Le palais Serbelloni, à Milan, fut disposé pour recevoir la représentation nationale de Pologne; mais le malheur voulut que les patriotes Narbutt et Kochanowski, envoyés secrètement avec des lettres de convocation dans leur patrie, fussent arrêtés sur les frontières. Le maréchal Malachowski fut alors emprisonné par l'ordre de l'Autriche, et, après une année de détention, il ne fut relâché que sur le paiement d'une rançon considérable. Sur ces entrefaites Bonaparte, imploré par Dombrowski (1) de faire

(1) « Dans un moment aussi intéressant, écrivait » Dombrowski au général français, personne ne s'as- » soupira sur ses propres intérêts, et les ennemis de » la France, même ceux qui ont fait le plus de mal » à l'humanité, chercheront à s'assurer un sort » quelconque, tandis que les Polonais, oubliés, reste-

admettre au congrès un représentant pour la Pologne, répondait froidement que « les vœux » de tous les amis de la liberté étaient pour » les braves Polonais, mais qu'il n'apparte- » nait qu'au temps et aux destinées de les ré- » tablir. »

C'était un coup mortel pour la députation polonaise résidant à Paris : des contre-temps aussi fâcheux devaient nécessairement la frapper d'inertie; aussi, de cette époque, la Pologne n'eut qu'une représentation militaire dans ses braves légions, qui s'augmentaient considérablement, dans l'espoir que par leur nombre et leur attitude, elles forceraient les puissances à s'occuper du sort de la Pologne. A la fin de l'année 1797, elles comptaient sept mille cent quarante-six hommes, et formaient deux corps dont le premier était commandé par Kniaziewicz, le second par le général Joseph Wielhorski. Sans être habillées ni soldées, elles combattaient et souffraient sans murmure. Beaucoup d'officiers surnuméraires faisaient le service comme sous-officiers, et des rations leur étant refusées, ils se nourrissaient avec celles de leurs confrères. Rien cependant ne découragea ces braves légions, pas même la nécessité où elles allaient être exposées de combattre d'autres troupes que leurs implacables ennemis. Déjà dans l'émeute de Vérone, les Polonais avaient signalé leur valeur en prenant cette ville d'assaut. Le colonel Liberadzki paya de sa vie ce triomphe. Bientôt après ils furent appelés dans la guerre que la France entreprit contre le pape, au commencement de l'année 1798. Dombrowski entra, le 3 mai, dans la capitale du monde chrétien, tandis que Wielhorski, avec sa légion, fut envoyé à Mantoue. L'étendard de Mahomet, que jadis Sobieski, après la victoire de Vienne, avait déposé, avec son sabre, à Notre-Dame-de-Lorette, furent les glorieux trophées que le consulat romain offrit à cette occasion à Dombrowski. L'étendard suivit dès-lors constamment le quartier-général des légions, et le sabre fut envoyé, en leur nom, à l'immortel défenseur des libertés polonaises, le généralissime Kosciuszko.

La formation des légions romaines, confiée aux généraux George Grabowski et Wladislas Iablonowski, est un des faits qui marquèrent l'existence éphémère de la république romaine à cette époque.

La fin de l'année 1798 vit éclater la guerre de Naples. Les victoires de Civita-Castellana, de Magliano, de Calvi, la prise de Gaëte, de Sezza et de Cascano, de Naples et de Capoue, servirent de témoignage au dévouement et à la vaillance des Polonais, commandés dans cette expédition d'abord par le général Kniaziewicz, et ensuite par Dombrowski lui-même. Pour prix de leur coopération, le général en chef Championnet chargea Kniaziewicz d'un honneur vivement recherché à cette époque, celui de présenter au Directoire français les drapeaux conquis sur l'ennemi, ce qu'il accomplit le 8 mars 1799.

Dans cette guerre, des haras du roi de Naples, aux environs de Mondragone, étant tombés entre les mains des Polonais, Dombrowski obtint la permission de former un régiment de trois cents hommes de cavalerie polonaise.

Tandis que des chants de victoire retentissaient à Paris, une nouvelle coalition était déjà préparée contre la France. Souvaroff entrait en campagne à la tête des troupes russes et autrichiennes. La seconde légion polonaise allait être appelée à donner des preuves de son dévouement. Établie en garnison à Mantoue elle était plus près du champ des opérations militaires que le général Scherer dirigeait en chef. Elle fut distribuée entre les divisions des généraux Montrichard, Victor et Grenier, qui défendaient la ligne de l'Adige. On craignait, à l'état-major du général en chef, que l'attitude des troupes autrichiennes n'effrayât les recrues polonaises; on s'arrangea même, dans la première action, de manière à prévenir le danger qui aurait pu en résulter; mais toute précaution était superflue : partout les Polonais partagèrent le sort de leurs divisions respectives. La perte qu'ils essuyèrent dans les combats du 26 mars et du 5 avril 1799, est une preuve de leur courageuse résistance. Leur brave chef, le général Rymkiewicz, y succomba glorieusement; ses dernières paroles étaient

» ront les seules victimes : et pourquoi? Pour avoir
» servi la cause de la liberté, pour avoir montré à
» l'Europe que, dans l'espace de cinq mois, éloignés
» de six cents lieues de leur pays, ils ont pu former
» un corps de six mille hommes! »

encore pour sa patrie : « Pourquoi, s'écria-t-il, » la destinée ne m'a-t-elle pas permis de mou- » rir ainsi sur le sol de ma patrie!..... »

De quatre mille hommes que la deuxième légion polonaise comptait au commencement de la campagne, à peine la moitié rentra-t-elle à Mantoue, pour y faire partie de la garnison, dont le commandement en chef était confié au général Foissac-Latour. La défense des remparts de la Porte-Cérèse échut en partage au général Wielhorski et à sa légion. Toutefois la forteresse ne put tenir long-temps contre l'ennemi, surtout quand des maladies épidémiques eurent enlevé la plus grande partie de la garnison. Cette circonstance et les pertes essuyées sur la brèche réduisirent cette deuxième légion à huit cents hommes. Mais un événement plus malheureux attendait encore ces nobles victimes du dévouement patriotique. Un article additionnel et secret de la capitulation signée le 28 juillet 1799, garantissait aux Autrichiens le retour des déserteurs avec la condition seulement de conserver leurs vies. Profitant de cette clause, les Autrichiens se jetèrent sur les Polonais, arrachèrent les soldats de leurs pelotons, insultèrent même des officiers, et, les accablant d'injures, ils les firent entrer de force dans leurs rangs. Au mépris de la capitulation, cent cinquante Polonais seulement rentrèrent en France; les généraux Wielhorski et Amilcar Kosinski furent conduits en Autriche comme prisonniers de guerre. Déjà, pendant le siége, tous les officiers polonais qui avaient eu le malheur, dans leurs sorties, de tomber entre les mains de l'ennemi, avaient été réduits à servir comme simples soldats dans l'armée autrichienne.

Telle fut la fin de la deuxième légion!

La première, commandée par le général Dombrowski, ne fut guère plus heureuse. Faisant partie de l'armée de Naples, elle obtint l'ordre, à l'ouverture de la campagne, de marcher par Rome sur Florence. Mais avant qu'elle pût y arriver, l'armée d'Italie était déjà battue sur l'Adige. Une révolte générale éclata en Toscane par suite de cet événement. Il fallut alors s'ouvrir un passage les armes à la main. Presque toutes les villes et villages présentaient l'aspect de forteresses qu'il fallait prendre d'assaut; à chaque forêt, à chaque montagne ou marais, on pouvait s'attendre à quelques embûches dressées par les insurgés. Aussi la légion éprouva-t-elle des pertes immenses dans cette marche difficile. Arrivée à travers tous ces obstacles à Florence, elle reçut l'ordre de s'emparer de toutes les grandes routes dans les Apennins, pour assurer les communications entre les armées d'Italie et de Naples, et quand celles-ci parvinrent enfin à se rejoindre, Dombrowski obtint le commandement de l'aile gauche. Sa légion fut alors renforcée par une demi-brigade française, et formait la cinquième division de l'armée. La bataille qui eut lieu sur la Trebia, les 17, 18, 19 juin et jours suivans, fut aussi sanglante que funeste, surtout pour les Polonais. Ils avaient en face les deux principaux ennemis qui opprimaient leur patrie, et ce même Souvaroff qui avait trempé les mains dans l'horrible carnage de Praga. L'acharnement des deux partis n'eut point de bornes. La légion eut, dans ces journées, mille hommes tués et cinq cents blessés. A la suite de ce terrible combat l'armée française se replia sur Gènes. La bataille de Novi, livrée le 15 août 1799, fut la dernière qui signala l'armée d'Italie dans cette campagne; Dombrowski y commanda une division sous les ordres du général Saint-Cyr. La première légion polonaise fut presque anéantie dans cette journée : le peu qui évita la mort devait s'attendre à être détruit ou dispersé dans les combats qu'il fallut livrer journellement à l'ennemi jusqu'au moment où la victoire de Zurich (25 et 26 septembre 1799) releva l'armée républicaine de ses longues défaites, et détacha les Russes de la coalition.

Ainsi se termina, pour les Polonais, cette campagne qui leur faisait entrevoir, à son ouverture, l'avenir le plus brillant, car, pour la première fois depuis la formation des légions, ils combattaient le front tourné vers leur patrie. Mais la fatalité qui les poursuivait voulut que cette lutte devint pour eux une nouvelle source de revers.

Sur ces entrefaites, la république cisalpine, qui avait jusqu'alors soldé les légions polonaises, disparut par suite de la dernière guerre. Toutefois, incapables d'être abattus par les plus funestes désastres, les légionnaires résolurent de renouveler leurs efforts pour créer en-

core d'autres bataillons. La lettre que les officiers du corps polonais écrivirent, en date du 2 décembre 1799, au général Dombrowski, est un rare monument de patriotisme. En l'engageant à partir pour Paris, afin d'y rechercher l'appui de Bonaparte, ils lui offrirent, pour les frais de ce voyage, jusqu'à leurs modiques appointemens. « Partez, disaient-ils, partez, général, pour le bonheur de votre patrie... »

A cette époque arriva en France la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799). Bonaparte était arrivé d'Égypte. Là aussi il avait pu apprécier le dévouement des Polonais. Sulkowski, son aide-de-camp et membre de l'institut au Grand-Caire, en succombant dans la fameuse insurrection de cette ville, y avait mérité un monument que son général lui fit élever. Et quand le moment d'évacuer l'Égypte arriva, ce fut encore un Polonais, le général Zaïonczek qui, lui second dans le conseil de guerre, s'opposa, avec une rare fermeté, au déshonneur de la capitulation.

Dombrowski, ayant laissé le commandement des débris de ses légions au général Iablonowski, devait donc, à son arrivée à Paris, inspirer de l'intérêt au premier consul. En effet, il fut reçu avec une grande bienveillance. La constitution qui défendait au gouvernement français de lever des troupes étrangères venait d'être abolie. Aussi Dombrowski obtint sans difficulté l'ordre de former sept nouveaux bataillons d'infanterie et un d'artillerie, sous la dénomination de première légion polonaise, à la solde de la république française. La cavalerie devait être envoyée à l'armée du Rhin pour y faire partie de la légion dite *du Danube*, dont la formation fut confiée au général Kniaziewicz. Enfin, par le même ordre, tous les Polonais hors de service obtinrent le droit d'être reçus à l'hôtel des Invalides.

Marseille était le lieu assigné pour l'armement et l'habillement de la première légion. A mesure que l'enrôlement s'effectuait, les nouveaux bataillons entraient en campagne, et les Polonais combattaient ainsi sans discontinuer, les troupes autrichiennes, les Barbets dans les Apennins, et les Anglais sur les côtes, suivant les progrès de l'armée d'Italie que Bonaparte avait ramenée de nouveau à la victoire par la glorieuse campagne de Marengo. Le général Dombrowski transporta, le 3 octobre 1800, son quartier-général à Milan, à la tête de plus de cinq mille hommes qu'il avait déjà réunis sous les drapeaux, ses phalanges paraissant renaître de leurs cendres. Une seconde fois il essaya d'engager le premier consul à rassembler sa légion et celle du Danube, sur l'aile gauche de l'armée du Rhin, à les porter à vingt ou trente mille hommes, et à les mettre en état de pénétrer en Gallicie, en s'avançant par la Bohême et la Moravie. Kosciuszko, que la gloire des légions et les espérances qui s'attachaient à leur création avaient amené à Paris, était prêt à accepter le commandement de cette expédition; mais Bonaparte ne donna aucune suite à ce projet.

La légion du Danube se formait avec un égal succès. Kniaziewicz entra en campagne, en 1800, à la tête de trois mille cinq cents hommes. Attachée au corps du Bas-Rhin que commandait le général Saint-Susanne, sa légion fut répartie, par l'ordre de Moreau, entre les divisions De Laborde et Klein. Bientôt Francfort et Offenburg attestèrent la vaillance de ces nouveaux bataillons. Quand, par la déclaration du cabinet de Vienne, l'armistice de Parsdorf fut rompu, Moreau appela Kniaziewicz, avec sa légion, sous son commandement immédiat, en le plaçant dans la division Decaen, qui formait le centre de l'armée. C'est ce petit corps polonais qui, en délivrant la seconde brigade de la division Richepanse de l'attaque dont l'ennemi l'avait assaillie le 3 décembre, donna à cette division le moyen de tomber assez tôt sur les derrières de l'armée autrichienne pour décider la célèbre victoire de Hohenlinden. Après cette bataille, Kniaziewicz reçut l'ordre de balayer la route de Saltzbourg jusqu'aux rives de la Saltza. Le passage de ce fleuve (14 décembre), couvrit d'une nouvelle gloire sa brave légion. Depuis lors, formant l'avant-garde de l'armée, elle ne donna aucun repos à l'ennemi. Les Autrichiens ne purent se rallier sur aucun point, et l'armée du Rhin n'eut plus besoin désormais de développer ses forces. L'armistice de Styrie couronna bientôt (25 décembre 1800) cette glorieuse campagne. La légion du Danube obtint alors l'abbaye de Kremsmunster pour garnison.

L'armistice de Trévise, conclu par l'armée

d'Italie le 16 janvier 1801, suivit celui de Styrie. Il interrompit le siége de Peschiera que la première légion venait d'entreprendre après avoir poussé ses conquêtes jusque sur le Mincio. Dombrowski fut alors chargé du commandement du blocus de Mantoue, et ses légions présidèrent à la reddition de cette même place où, dix-huit mois auparavant, leur fortune et jusqu'à leurs espérances paraissaient être ensevelies. La paix de Lunéville, signée le 26 janvier 1801, termina la guerre. La Pologne n'obtint pas seulement une mention dans le traité....

Tant que durait la guerre, les contributions et les subsistances fournies par les pays ennemis suffisaient pour l'entretien des légions polonaises; à la paix elles allaient devenir un fardeau pour la république française. Cependant Bonaparte, qui déjà formait peut-être les plans de sa future élévation, résolut dès lors d'attacher à sa personne ces braves légions. A cet effet, il expédia à celle du Danube l'ordre de se réunir à Strasbourg. Un nouvel ordre allait l'appeler à Paris. Mais les Polonais ne voyaient pour eux de gloire que dans les combats livrés pour leur patrie. Aussitôt qu'ils pressentirent les projets du premier consul, leur résolution fut prise, et Kniaziewicz le premier donna sa démission. Aussi, avant que sa légion arrivât à Augsbourg, elle reçut l'ordre de marcher en Italie pour s'y réunir à celle de Dombrowski : le gouvernement français en faisait un don au nouveau roi d'Étrurie! Rassemblées à Milan dans le mois de Mars 1801, les deux légions qui n'avaient pas perdu un instant pour augmenter leurs rangs, surtout depuis que les succès leur offraient tant de facilités, présentaient une armée de quinze mille hommes!

Le traité de Lunéville promettait une paix solide au continent; et les cabinets, subjugués par le génie de Bonaparte, semblaient ne plus être offusqués de l'existence d'une grande république en Europe. Pour étouffer tout germe des troubles et des inquiétudes qu'une poignée de Polonais en armes pouvaient encore leur occasioner, les cours spoliatrices accordèrent une amnistie générale. Elle eut son effet. Abattus par l'inutilité de leurs efforts, et surtout indignés de l'ingratitude du gouvernement français, la plupart des émigrés profitèrent de la générosité de leurs oppresseurs pour retourner dans leur patrie. Il s'en trouva néanmoins qui, soit qu'une misère extrême leur refusât les moyens de rentrer dans leurs foyers, soit que le souvenir d'une gloire commune les attachât invinciblement aux phalanges et aux drapeaux de leur patrie adoptive, soit enfin dans l'espoir que la coalition ne tarderait point à renouveler la guerre, résolurent de rester sous les armes. Ceux-ci passèrent, les uns, en Toscane, au service du roi d'Étrurie, et plus tard au service de Naples, les autres furent incorporés dans l'armée d'observation, organisée à cette époque dans la Basse-Italie. Mais ces témoins importuns de la plus cruelle ingratitude fatiguaient trop le chef de la république française pour qu'il ne cherchât pas à s'en débarrasser définitivement. L'expédition de Saint-Domingue offrait une occasion sûre : c'est là que ces victimes d'un admirable patriotisme furent envoyées en 1802. Le général Wladislas Iablonowski, qui, dans la dernière campagne, avait commandé une brigade française, reçut l'ordre de s'embarquer à la tête d'une légion polonaise à Gènes et à Livourne, d'où il alla rejoindre le général Leclerc, commandant en chef l'expédition de Saint-Domingue. Les armes des Nègres, et surtout la fièvre jaune, exterminèrent, dans cette malheureuse campagne, plus des trois quarts de la légion : le reste, fait prisonnier de guerre par les Anglais, fut forcé par ceux-ci de prendre du service à la Jamaïque.

Les légionnaires qui survécurent à tous ces désastres eurent le bonheur de rentrer, en 1806, les armes à la main, dans leur patrie, où ils furent reçus solennellement par le gouvernement du grand-duché de Warsovie, qui leur assura, au nom de la patrie, tous les secours qu'une mère tendre et pleine de sollicitude pour le bonheur de ses enfans devait à ceux qui avaient exposé, pour sa liberté et sa gloire, leur tranquillité, leur bien-être et leur vie. Mais n'anticipons point sur les événemens.

Depuis la formation des légions, les camps de la république française étaient la vraie patrie pour les Polonais. Aussi nous sommes-nous attachés à présenter d'abord le récit de cette partie essentielle de leur histoire : il ne nous reste que quelques mots à dire sur les événemens qui se sont passés à cette époque dans leur pays même.

La mort de Catherine II, qui arriva en 1796, interrompit la série des persécutions que les Polonais subissaient dans la Pologne-Russe. Paul Ier rendit la liberté à Kosciuszko et à ses compagnons d'infortune. La Prusse s'adoucit aussi dans ses poursuites contre les malheureux patriotes depuis que la paix qu'elle conclut à Bâle, avec la république française, l'eut rassurée sur la tranquille possession de son partage. L'Autriche seule tenait ses prisons constamment ouvertes pour les victimes de sa tyrannie. Le vice-chancelier Kollontay ne dut sa liberté qu'aux instances de l'empereur Alexandre, lors de son avènement au trône de Russie.

Chacune des trois puissances co-partageantes avait imposé à la Pologne sa propre administration. La Russie introduisit dans sa partie des gouverneurs, la Prusse ses régences, et l'Autriche ses hauptmanns. Mais ce qui peut paraître assez bizarre, c'est que toutes adoptèrent l'impôt que la diète constituante avait offert à la patrie, cette diète dont tous les actes, excepté celui-ci, furent reconnus illégaux par ces mêmes puissances. Une commission, dite des trois cours, fut instituée à Warsovie, sous la présidence du maréchal Kasimir Raczynski, pour régler les comptes et expédier les affaires communes aux habitans de toutes les provinces de l'ancienne Pologne, et qui résultaient de la faillite de plusieurs maisons de banque, par suite des dernières calamités que subit ce pays.

Germaniser la Pologne avait été le but constant de la Prusse et de l'Autriche. Une législation et une juridiction allemande, une administration qui publiait ses actes dans la même langue, et l'emploi général de celle-ci jusque dans les écoles publiques, tels furent les moyens dont se servirent les deux puissances à cet effet. Tous les employés du Gouvernement étaient des Allemands. Pour parvenir plus tôt à son but, la Prusse fit usage d'un moyen infernal. Profitant de l'état de délabrement où se trouvaient toutes les propriétés foncières après les calamités de la dernière insurrection en Pologne, le gouvernement prussien offrit un emprunt à usure aux propriétaires de terres : la noblesse polonaise aimant, en général, la grande dépense, il était sûr de l'exproprier très facilement et de s'emparer ainsi des principales propriétés dans ce pays. *Justitium moratorium* et d'autres mesures illégales employées par les gouvernemens successifs dans cette partie de la Pologne, n'ont pu sauver la plupart des propriétaires fonciers d'une ruine complète qui fut l'effet de cet emprunt insidieux.

La Russie tint à cet égard une conduite bien différente. Il paraît qu'elle ne se désistait point de l'envie de s'emparer un jour du reste de la Pologne. Le statut civil et criminel de Lithuanie, une certaine influence dans l'administration, laissée aux maréchaux élus aux diétines de la noblesse, l'admission des Polonais aux plus hautes dignités, et la conservation de la langue nationale dans la plupart des affaires publiques, durent être regardées par les Polonais de Russie comme d'importantes concessions, quand ils comparaient leur situation à celle où les deux autres puissances avaient placé leurs anciens concitoyens. Depuis l'avènement d'Alexandre surtout, les institutions d'éducation publique obtinrent un grand développement dans la Pologne-Russe. Le ministère éclairé de Pierre Zawadowski, et le zèle infatigable du prince Adam Czartoryski fils, alors ministre des affaires étrangères en Russie, rendirent d'immenses services à cette partie de la Pologne. L'université de Wilna, fondée en 1578, réorganisée en 1781, et relevée sur de larges bases en 1803, par le rescrit impérial du 4 avril, est un monument de cette époque. L'Autriche agissait bien différemment sous ce rapport. Elle détruisit l'Université de Krakovie qui comptait une durée de plus de quatre siècles, sous prétexte du mauvais esprit de ses élèves. Une école supérieure fondée à Léopol, et dirigée dans le système de ce gouvernement, devait remplacer cette célèbre université. Le cabinet de Vienne s'acharna même contre les monumens de l'ancienne Pologne, que des siècles avaient respectés à Krakovie. Le vieux château royal, résidence des Boleslas, des Kasimir et des Sigismond, fut changé en casernes militaires, et ruiné complètement par suite de cette disposition. Il est à remarquer que l'Autriche avait été presque entraînée au partage de la Pologne : cette puissance fut celle qui eut le moins à se reprocher dans cette odieuse spoliation, et cependant son joug

a été dans la suite le plus intolérable aux Polonais. La Gallicie devint son grenier dans les guerres continuelles qu'elle eut à soutenir contre la France; elle y complétait ses régimens détruits en Italie, sur le Rhin et sur le Danube, et pour suffire aux frais de ces guerres, elle arrachait à ses nouveaux sujets, à l'aide de son papier-monnaie, jusqu'à leurs plus minces épargnes; aussi la noblesse de cette province, une des plus riches de la Pologne, n'a-t-elle pu encore se relever de la misère où l'ont plongée les exactions du Gouvernement.

Par rapport au bien-être matériel, la Prusse, seule en paix à cette époque, offrait le plus d'avantages à ses habitans. La cherté des denrées et subsistances qu'elle fournissait aux puissances belligérantes, devait nécessairement rendre l'aisance à un pays agricole. En effet, cette partie de la Pologne se rétablissait peu à peu de ses longs désastres. L'industrie renaissait dans les villes, et quoique les paysans eussent été replongés par les trois cours dans la servitude dont la constitution du 3 mai 1791 les avait relevés, au moins avaient-ils été confiés par le gouvernement prussien à la tutelle des tribunaux, ce qui leur rendait une espèce de liberté civile. Le canal de Bromberg, qui unit la Wistule et la Noteç avec la Warta, commencé sous Frédéric II, fut alors entièrement achevé.

C'est dans cette partie de la Pologne que l'esprit patriotique fermentait avec le plus d'énergie. Warsovie en a toujours été le foyer. L'envoi des souscriptions secrètes aux légionnaires qui servaient sous les drapeaux français, les encouragemens et les moyens offerts aux jeunes gens pour rejoindre leurs braves confrères, partaient particulièrement de ce point, quoique toutes les autres provinces y aient participé avec ardeur. Le théâtre national dirigé par le patriotisme d'Albert Boguslawski, était dans les mains de ce citoyen un instrument qui contrariait les efforts du Gouvernement pour dénationaliser les Polonais. Malgré toutes les difficultés qu'on lui opposait, cet artiste voyageait avec sa troupe de Warsovie à Wilna, Dubno, Kiiow, Léopol, Krakovie, Posen, Kalisz, et partout il relevait l'esprit national. La représentation de *Beniowski* où, sur l'exclamation de l'acteur « qu'il était temps de rompre les chaînes de l'esclavage, » tout un parterre appela aux armes ses contitoyens, est un fait historique de cette époque, qui prouve que la Pologne peut toujours compter sur le dévouement de ses enfans. D'un autre côté plusieurs savans distingués s'établirent à Warsovie pour propager, par leurs écrits, l'amour de la langue nationale. Le Mémorial de Dmochowski, fondé en 1801, attestera son patriotisme à la postérité. Ce même patriote et les illustres Thadée Czaçki et Stanislas Soltyk, avaient déjà conçu, en 1800, l'idée de former la *Société des Amis des Sciences* à Warsovie. Tous les hommes de lettres et patriotes participèrent à sa fondation. Conserver la langue polonaise et la transmettre dans toute sa pureté à la postérité, fut le but de cet institut national, qui obtint, en 1809, le titre de *royal* de la part de Frédéric-Auguste, alors grand-duc de Warsovie. L'évêque Jean Albertrandy en fut élu premier président. Un dictionnaire de la langue polonaise, tel que peu de langues modernes peuvent se glorifier d'en posséder un pareil, œuvre du savant Linde, protégée par Ossolinski, Czartoryski, Czaçki, Potoçki et autres patriotes, est un monument du plus grand mérite. De son côté Thadée Mostowski publiait l'importante collection du *Choix des écrivains Polonais*. C'est ainsi que l'on mettait en pratique ce conseil du philosophe de Genève :

« Polonais, a dit J.-J. Rousseau, apprenez » comment vous pouvez braver la puissance » et l'ambition de vos voisins. Si vous ne pou- » vez empêcher qu'ils vous engloutissent, » faites au moins qu'ils ne puissent vous di- » gérer. »

Telle était la situation de la Pologne, lorsque, en 1806, le nouvel empereur des Français s'annonça comme un libérateur; il promit aux Polonais de briser le joug sous lequel ils gémissaient. Déjà, lors de la campagne d'Austerlitz (1805), quand les armées françaises s'approchaient des frontières de la Pologne, une brochure (1), imprimée furtivement, avait été répandue dans le pays pour engager les ha-

(1) *Les Polonais peuvent-ils reconquérir leur indépendance?*

bitans à un soulèvement général. La victoire d'Iéna, remportée le 14 octobre 1806 sur les Prussiens, semblait leur offrir une occasion plus propice encore ; ils devaient en effet compter sur l'intérêt de Napoléon. En relevant le trône de Pologne, en rappelant à l'indépendance la nation polonaise, il se créait des alliés également braves et dévoués, précisément sur les frontières de la Russie, qui seule lui résistait encore, et il opposait aux prétentions possibles du cabinet de Saint-Pétersbourg une barrière que la France, et peut-être l'Europe entière, avait intérêt d'établir. Au mot de liberté, les Polonais coururent aux armes; et, depuis cette époque, leurs vaillans escadrons suivirent avec une fidélité exemplaire la fortune des armées françaises.

Drombrowski et Wybicki signèrent l'appel à la nation polonaise le 3 novembre 1806. Le 7 du même mois, les troupes françaises entrèrent à Posen; et, quinze jours plus tard, Dombrowski organisait quatre nouveaux régimens. Le vieux palatin, Joseph Radziminski, affrontant les dangers qui le menaçaient, joignit sa voix à celle de Dombrowski. Chaque Polonais voulait être soldat. Ni les prisons de Russie, ni les menaces de l'Autriche ne purent empêcher l'émigration. Cette dernière puissance, dans son cruel despotisme, se crut obligée plus tard (16 mai 1807) de menacer de la confiscation des biens et du supplice de la potence ceux des Polonais qui prendraient une part active à la guerre et différeraient de rentrer dans leurs foyers. L'illustre Kosciuszko manquait à l'enthousiasme général; il était resté à Paris, malgré les tentatives que Napoléon fit faire auprès de lui. Républicain dans l'âme, il avait peu de confiance dans le César moderne, et ne voulut point exposer ses compatriotes à de nouveaux sacrifices, sans avoir des garanties positives. « Despotisme pour despotisme, répondait-il aux émissaires de l'empereur, les Polonais n'en manquent pas chez eux pour l'aller chercher si loin et l'acheter au prix de leur sang. » Cependant Napoléon savait bien quelle influence pouvait exercer en Pologne le nom de ce grand citoyen; il fit publier sous son nom une fausse proclamation : mais ce stratagème était superflu pour réveiller le patriotisme des Polonais. Le feu de l'enthousiasme pénétra bientôt au fond de la Pologne. A la première nouvelle de l'entrée des Français, la garnison prussienne de Kalisz fut désarmée, et deux forts, ceux de Lenczyça et de Czenstochowa, furent pris par les habitans des environs.

Le 28 novembre, les Français occupèrent Warsovie. Quelques jours auparavant, les armées prussienne et russe, craignant l'effet d'une fermentation qui commençait à se répandre parmi le peuple, avaient été obligées de remettre le commandement de la ville au prince Poniatowski pour assurer la sécurité publique. Le grand-duc de Berg, Joachim Murat, après avoir nommé le général Gouvion gouverneur de la capitale, appela, le 3 décembre, des Polonais distingués à prendre les rênes du gouvernement. En général, partout où pénétraient les troupes françaises, l'administration civile était confiée aux Polonais; les généraux français ne se réservaient que le gouvernement militaire; la justice s'exerçait au nom de l'empereur et roi Napoléon. Outre les régimens de ligne organisés par Dombrowski, des levées générales furent commandées; quelques patriotes offrirent de former à leurs propres frais plusieurs régimens. On remit en vigueur l'ancienne loi sur la *pospolité*. Tous les nobles montaient à cheval, les vieillards envoyaient leurs remplaçans, et chaque palatinat s'assemblait séparément, en prenant des couleurs particulières selon les usages antiques. Toute la force armée reçut l'ordre de se réunir le 25 décembre à Lowicz, pour paraître, le 1er janvier, sous les drapeaux de l'indépendance, dans la capitale de l'ancienne république. Des caisses furent ouvertes pour recueillir les dons patriotiques, et les femmes sacrifiaient leurs ornemens et leurs bijoux sur l'autel de la patrie. En vain le roi de Prusse déclarait-il rebelles ses soi-disant sujets participant à l'insurrection, les patriotes répondirent à son manifeste en proclamant infâme « tout Polonais qui ne seconderait pas de toute son influence la cause sacrée de l'indépendance nationale. »

Napoléon fit son entrée triomphale à Posen, le 27 novembre 1806. La population alla plusieurs lieues au-devant de lui, et un corps d'élite à cheval, destiné à lui servir de garde, fut préparé pour le recevoir. Le 11 décembre,

il y conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Saxe, et dans la nuit du 18 au 19, il arriva à Warsovie. Nous ne dirons pas l'enthousiasme qui éclata parmi les habitans de cette capitale. Par son décret du 14 janvier, une *commission suprême du gouvernement* y fut organisée; elle était composée de Stanislas Malachowski, jadis maréchal de la constituante, Louis Gutakowski, Stanislas-Kostka Potoçki, Joseph Wybiçki, Xavier Dzialynski, Pierre Bielinski et Valentin Sobolewski. Malachowski en fut nommé président par le choix de la commission elle-même. Cinq directeurs furent appelés à diriger les ministères; c'étaient Félix Lubienski pour la justice; Stanislas Breza pour l'intérieur; Joseph, prince Poniatowski pour la guerre; Jean Malachowski pour les finances, et Alexandre Potoçki pour la police. Les provinces reconquises sur la Prusse furent partagées en six départemens, savoir : ceux de Warsovie, de Posen, de Kalisz, de Ploçk, de Bromberg et de Bialystok. M. Vincent fut ensuite accrédité comme commissaire de l'empereur auprès du gouvernement de Pologne qui, de son côté, lui envoya, dans la même qualité, M. Alexandre Batowski, ancien nonce de Livonie.

Les recrues polonaises ne tardèrent pas d'entrer en campagne. Depuis la mi-décembre, elles combattaient l'ennemi, sous les ordres du général Kosinski, dans les environs de Bromberg. Le général Zaïonczek, au service de France depuis 1797, accourut de Mayence avec la légion du Nord, qu'il y avait organisée, et rejoignit la grande armée. Les vétérans des légions italiennes volaient aussi en toute hâte à l'appel de la patrie. Dombrowski ne tarda pas non plus à se mettre en ligne avec sa nouvelle division; elle fit partie du deuxième corps de la grande armée, commandée par le maréchal Lefebvre. Bientôt les champs de Dirschau, de Mewe, de Graudentz et de Dantzig, retentirent de la gloire de ces jeunes guerriers. Le général Gielgud remplaça Dombrowski, quand de graves blessures empêchèrent celui-ci, après la bataille de Dirschau, de commander ses troupes. En attendant, le prince Joseph Poniatowski dirigeait les dépôts, organisait et augmentait les nouveaux cadres. Sur l'ordre de l'empereur, un régiment de cavalerie légère s'assemblait pour faire partie de sa garde : ce fut celui qui se signala, dans la suite, par la charge brillante de Somo-Sierra, en Espagne, et par son intrépidité à Wagram. Un officier supérieur français, le baron Pierre Dautancourt, fut appelé à l'organiser, en recevant l'élite de la jeunesse polonaise.

L'anniversaire de la glorieuse constitution du 3 mai, qui arriva sur ces entrefaites, fut célébré avec une pompe touchante. On choisit ce grand jour pour bénir solennellement les aigles destinées à servir de drapeaux à l'armée nationale : la main du respectable vieillard Stanislas-Nalencz Malachowski y fixa le premier clou. Une garde nationale pour la ville de Warsovie fut décrétée à l'occasion de cette fête. Les succès de la grande armée mirent au comble l'enthousiasme des Polonais; c'est dans la capitale surtout qu'il s'exhalait avec le plus de force et de vigueur. Il serait difficile, disent les témoins oculaires, de trouver des termes assez expressifs pour peindre le zèle et l'ardeur avec laquelle les citoyens s'empressaient à l'envi de concourir à la prompte confection des travaux de Praga, faubourg de Warsovie, dirigés par des ingénieurs français. C'était un spectacle vraiment touchant de voir les citoyens de toutes les classes, hommes, femmes, enfans, les prêtres des paroisses et des communautés religieuses, même les plus âgés, les corps de métiers, leurs drapeaux en tête, les étudians, les Juifs même, courir tous en troupes, la bèche à la main, travailler toute la journée sur les glacis, revenir le soir, en masse, au son d'une musique guerrière, se livrant à tous les transports de cette joie bruyante, gage de la satisfaction publique.

Enfin la sanglante bataille de Friedland, livrée le 14 juin 1807, contre les armées combinées de Russie et de Prusse, termina cette mémorable guerre. Les Polonais commandés par Dombrowski, faisant partie du corps du général Mortier, prirent part à la gloire de cette journée, qui devait leur rendre l'indépendance nationale. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsitt, le 7 juillet, avec la Russie, et deux jours après avec la Prusse. Par suite de ce traité, le roi de

Prusse renonça à perpétuité à la possession de toutes les provinces qui, ayant appartenu au royaume de Pologne, avaient, postérieurement au 1er janvier 1772, passé à diverses époques sous la domination de la Prusse, à l'exception de la Warmie et des pays situés à l'ouest de la Vieille-Prusse, à l'est de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, au nord du cercle de Culm, comprenant la ligne qui allait de la Wistule à Schneidemuhle par Waldau, en suivant les limites du cercle de Bromberg et de la chaussée de Schneidemuhle à Driesen, lesquels, avec la ville et citadelle de Graudentz, devaient continuer d'être possédées en toute propriété par la Prusse (*art.* XIII). Ce pays fut concédé, sous le titre de duché de Warsovie, à FRÉDÉRIC-AUGUSTE (1807-1814) roi de Saxe, le même que la constitution du 3 mai 1791 appelait au trône de Pologne. Une route militaire pour les communications entre le royaume de Saxe et le nouveau duché, fut tracée à travers la Prusse. La ville de Dantzig, avec un territoire de deux lieues, fut érigée en cité libre sous la protection des rois de Prusse et de Saxe. Un gouverneur français y fut institué pour veiller à l'exécution du blocus continental établi contre l'Angleterre. Le 17 septembre de la même année, la remise formelle du duché de Warsovie à Sa Majesté le roi de Saxe s'effectua à Berlin par l'intermédiaire de l'intendant-général Daru, plénipotentiaire de l'empereur Napoléon, et de Louis Gutakowski, plénipotentiaire du roi de Saxe.

Le traité de Tilsitt ne se fit pas sans la participation du gouvernement provisoire de Pologne, qui y envoya un de ses membres, l'ancien nonce de Lublin, Stanislas-Kostka Potocki, pour offrir des renseignemens nécessaires.

Ainsi, après des sacrifices innombrables, les Polonais avaient obtenu un simulacre de patrie. Une population de plus de deux millions d'hommes fut rendue à l'indépendance politique. Mais on refusait à leur pays le nom de Pologne pour ne pas offusquer l'Autriche et la Russie, et on cédait à cette dernière le district de Bialystok (1), arraché du mince territoire du nouveau duché. C'était vraiment jouer de malheur, car la Russie faisait cette acquisition au moment même où elle tremblait pour le reste de ses possessions polonaises. En effet, telle était à cette époque la fermentation des esprits en Lithuanie, que cette puissance se vit forcée d'emprisonner les personnages les plus distingués, et de former des compagnies séparées des soldats nés dans les provinces polonaises, afin de les renvoyer dans l'intérieur de l'empire. Toutefois l'espoir de nouvelles conquêtes sous les auspices de Napoléon restait aux Polonais, et ils bénissaient le nom de leur libérateur.

Dès que le traité de paix fut publié, la commission du gouvernement provisoire se rendit à Dresde pour y recevoir, des mains de l'empereur, la constitution qui, selon la teneur du même traité, devait être accordée au Duché de Warsovie; elle y fut signée par les membres de la commission, et approuvée par Napoléon le 22 juillet 1807. Assez bien appropriée aux circonstances, elle détruisait la servitude en reconnaissant le principe de l'égalité devant la loi, principe éminemment conservateur et qui attachait au pays cette partie la plus nombreuse de la population qui, depuis des siècles, avait perdu ses droits en Pologne. Une assemblée législative, composée de deux chambres, le vote du budget, l'indépendance des tribunaux, furent également garantis par ce statut constitutionnel. Chaque département, chaque district même jouissait, d'après ses principes, d'un conseil électif pour surveiller l'administration.

Le 5 octobre 1807, le comte de Schoenfeld, ministre plénipotentiaire du roi de Saxe, chargé par son souverain de l'organisation constitutionnelle du gouvernement dans le duché de Warsovie, remercia, au nom du roi, les membres de la commission provisoire du zèle avec lequel ils avaient administré le pays, et installa le conseil d'État, dont Stanislas Malachowski fut nommé président. Les directeurs furent élevés à la dignité de ministres. Stanislas Breza, remplacé à l'intérieur par Jean Luszczewski, fut appelé à Dresde en qualité de ministre secrétaire d'État pour les affaires du duché. Dans le mois suivant (20 novembre), Frédéric-Auguste vint en personne visiter sa

(1) Le département de Bialystok prit alors le nom de département de Lomza.

nouvelle capitale. Il nomma aussitôt une députation composée de Stanislas-Kostka Potoçki, Xavier Dzialynski et Pierre Bielinski, qu'il envoya à Paris pour porter l'hommage de son dévouement et de sa reconnaissance à l'empereur. Celui-ci, vers le même temps, nomma Jean-Charles Serra, résident, chargé d'affaires auprès du gouvernement du duché et de la ville de Dantzig.

Avant le départ du roi, plusieurs décrets importans furent publiés. Par le premier, neuf sénateurs, dont cinq palatins et quatre castellans, furent désignés pour composer la chambre haute. Un second décret fixa la manière dont les délibérations du sénat devaient être réglées. Un statut particulier détermina les qualités requises pour devenir citoyen. Un emprunt de trois millions fut autorisé pour alléger les charges que supportaient les habitans par les circonstances du moment. Enfin, le roi laissa un souvenir glorieux à l'armée polonaise, en renouvelant l'institution de l'ordre militaire (*virtuti militari*), créée en 1792, et que les rebelles de Targowiça avaient annulée. Parmi les dernières nominations, une surtout émut les Polonais : ce fut celle du secrétaire du sénat, Julien-Ursin Niemcewicz, jadis aide-de-camp de Kosciuszko, blessé et fait prisonnier comme son chef, à Macieïowicé, enfermé avec lui dans les cachots de Saint-Pétersbourg, parti ensuite pour l'Amérique, et qui venait de rentrer dans sa patrie au bruit de ses nouvelles destinées.

C'est par la guerre seulement que la Pologne pouvait espérer de rendre à l'indépendance ses enfans courbés sous le joug étranger; aussi le nouveau Gouvernement consacra-t-il tous ses soins à l'armée. La conscription militaire fut introduite par un décret royal du 9 mai 1808. Douze régimens d'infanterie, six de cavalerie, une brigade d'artillerie, outre la légion de la Wistule, à la solde française, composaient trois divisions commandées par le prince Poniatowski, Zaïonczek et Dombrowski. Vladimir Potoçki, fils de Félix, chef célèbre du complot de Targowiça, s'empressa de lever, à ses frais, un escadron d'artillerie à cheval. La France offrit à ses alliés plusieurs officiers du génie. Un d'eux, le colonel Pelletier, obtint le commandement de cette arme. Une école du génie fut instituée à Warsovie : deux corps de cadets, ceux de Kalisz et de Culm, existaient déjà sous le gouvernement prussien.

La France ayant déclaré la guerre à l'Espagne en 1808, trois régimens d'infanterie les plus complets, les quatrième, septième et neuvième, commandés par les colonels Félix Potoçki, Mathias Sobolewski et le prince Antoine Sulkowski, y furent envoyés; ils ne rentrèrent qu'en 1812 dans leur patrie, après avoir illustré le nom polonais sur l'Ébre et sur le Tage. Quatre autres régimens d'infanterie, formant une légion particulière dite *de la Wistule*, avaient devancé leurs frères d'armes dans la Péninsule. Les Polonais fournissaient en outre des recrues pour deux régimens de lanciers et un de chevau-légers de la garde qui étaient à la solde française.

A la fin de cette année, les premières diétines ou colléges électoraux furent convoqués. On fit précéder leur réunion par le décret du 7 septembre, qui fixa les qualités requises pour jouir des droits politiques dans le duché. La première diète ordinaire fut ouverte le 10 mars 1809, par un discours royal prononcé en langue polonaise. Thomas Ostrowski, ancien trésorier de la cour, en fut nommé maréchal. Le ministre de l'intérieur exposa d'abord, dans un rapport détaillé, la situation du pays. Elle était accablante sous différens rapports. Un emprunt de quatre millions cinq cent mille florins venait d'être contracté pour fournir des subsistances aux troupes stationnées dans le duché (1). C'était une calamité pour ce pays, théâtre de la dernière guerre; mais les sacrifices ne l'effrayaient pas à cette époque. Trois commissions, selon la teneur de la charte, chacune de cinq membres dont trois nonces territoriaux et deux députés des communes, se formèrent pour examiner les projets de loi : l'une s'occupa des lois de finances, l'autre des lois civiles, la dernière des lois criminelles. Les commissaires seuls, selon la charte, avaient la parole, les autres membres de la diète n'avaient que le droit de voter. Les conseillers d'État qui défendaient les projets

(1) C'était le corps du maréchal Davoust, qui, jusqu'en 1808, eut son quartier-général à Warsovie, et fut gouverneur militaire de ce pays.

du Gouvernement étaient admis à donner leurs voix : anomalie d'autant plus singulière, que leur nombre n'était point limité. Aussi y eut-il un moment où quelques nonces s'élevèrent contre la nomination de plusieurs nouveaux conseillers d'État; mais le sage Ostrowski arrêta les clameurs de l'opposition : « Nous avons à voter, dit-il, le projet du Gouvernement; la loi nous défend de discuter deux objets à la fois. »

Le terme de la diète n'étant que de quinze jours, on s'empressa de voter de confiance les projets de loi. En général les lois d'impôts passèrent à une grande majorité, excepté celle de la double taxe sur les cheminées, qui n'eut que cinquante-cinq voix contre cinquante. Un seul projet, celui de l'introduction d'une monnaie de convention, fut rejeté à la majorité de soixante-quatorze voix contre vingt-sept. Quarante-huit millions de florins furent votés par la diète. Mais l'objet le plus important était l'adoption du Code Napoléon, qui eut lieu dans la séance du 16 mars, à la majorité de cent cinq voix contre deux. Depuis le 3 novembre 1808, le ministre de la justice avait établi des leçons publiques dans lesquelles on expliquait les principes et les motifs de ce Code. Son introduction était d'un grand bienfait pour la Pologne, qui sortait ainsi du chaos de son antique législation. Une législation criminelle lui restait encore à solliciter. On conserva, en attendant, celle de la Prusse, jusqu'alors en vigueur dans les tribunaux; mais on eut la sagesse d'en écarter, dans la séance du 15 mars, une partie des horreurs du supplice qui la dégradent.

A la suite des travaux de la diète de 1809, les tribunaux de première instance, un dans chaque département, une cour d'appel et une de cassation dans la capitale, furent organisées. Les membres du conseil d'État, sous la présidence du ministre de la justice, composaient cette dernière. Elle eut son procureur général, nommé en dehors du conseil. L'institution des juges-de-paix fut également réglée. Pour stimuler le zèle de ces juges, qui exerçaient gratuitement leurs fonctions, le roi institua une médaille pour ceux qui, dans chaque département, parviendraient à mettre d'accord le plus grand nombre de parties par leur arbitrage.

Les derniers travaux de la diète s'accomplissaient presque au bruit du canon ennemi. L'Autriche allait déclarer la guerre à la France. Déjà, depuis le 4 mars, l'archiduc Ferdinand-d'Este attendait à Krakovie les ordres ultérieurs de sa cour. Le prince Joseph Poniatowski, en sa qualité de ministre de la guerre, ordonna une levée de neuf mille conscrits de la première classe, pour augmenter la force armée que l'envoi des troupes en Espagne avait affaiblie. En attendant, l'armée autrichienne, sans avoir fait de déclaration préalable, s'avançait, par Konskie, sur Nowe-Miasto. Sa position étant reconnue par Mallet (Malletski), directeur du génie, les trois divisions polonaises se mirent en marche sur les frontières. Une lettre de l'archiduc, remise le 15 avril, par Mallet, au prince Poniatowski, expliqua enfin les intentions de l'Autriche. Dans l'absence du roi, qui était déjà à Dresde, le conseil d'État, présidé par Stanislas-Kostka Potoçki, s'assembla; il engagea le résident français à assister à sa séance, et résolut de périr plutôt que d'accueillir le manifeste de l'archiduc, quoique rempli de promesses pour l'avenir de la Pologne. Une proclamation énergique à la nation suivit la résolution du conseil. La garde nationale occupa alors tous les postes de la capitale, et le prince Joseph se mit à la tête de l'armée. Il n'avait que huit à dix mille hommes à opposer à vingt mille d'infanterie et dix mille de cavalerie autrichienne.

Warsovie touchait, à cette époque, aux frontières de l'Autriche. Le prince prit position à Raszyn, à quatre lieues de cette capitale, d'où il pouvait observer toutes les routes qui y menaient. C'est là qu'il fut attaqué par l'ennemi, le 19 avril. Le front de son armée était couvert par des marais inaccessibles à la cavalerie, et qui étaient coupés par quelques digues. Le général Bieganski forma l'aile droite, le général Kaminski l'aile gauche, et le général saxon Dyherrn commandait le centre. Le général Pelletier dirigeait l'artillerie; le général Michel Sokolnicki fut mis à la tête de l'avant-garde, et le général Stanislas Fiszer remplissait la charge de chef de l'état-major auprès du prince Joseph. Trois fois les Autrichiens renouvelèrent en vains leurs attaques

pour débusquer les Polonais; ceux-ci restèrent sur le champ de bataille jusqu'à dix heures du soir : mais il fallut enfin songer au salut de la capitale, dont l'armée polonaise pouvait facilement être coupée. Le prince se détermina donc à ne pas attendre jusqu'au lendemain une nouvelle attaque dans sa position. Sans être inquiété par les Autrichiens, il se mit en marche à onze heures du soir. Le peuple de Warsovie, enflammé par la courageuse résistance de l'armée, se rappela aussitôt ses glorieux souvenirs de 1794. Tous les habitans coururent à l'arsenal pour demander des armes; la bèche à la main, toutes les classes de citoyens se mêlèrent de nouveau pour mettre les retranchemens de cette capitale en meilleur état; mais la prudence commandait d'autres mesures. Les lignes de Warsovie s'étendent à environ six mille toises : la cavalerie peut les franchir presque partout; il parut donc impossible de s'y maintenir. Afin d'empêcher la ruine de cette ville, on résolut de faire passer l'armée sur la rive droite de la Wistule.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Ferdinand, effrayé sans doute de l'enthousiasme des habitans de la capitale, proposa au prince Joseph une entrevue. Elle eut lieu le soir du 20 avril : on y convint d'un armistice de vingt-quatre heures. Le lendemain, une convention fut signée, par suite de laquelle les Autrichiens occupèrent Warsovie, le 23 avril, après avoir garanti la sécurité de la ville et de ses habitans. L'archiduc se fiait si peu à l'esprit de la population de cette capitale, qu'il garnit les principales places de canons gardés avec des mèches allumées, et demanda, en outre, des otages, parmi lesquels on remarquait le brave Jean Kilinski, cordonnier, qui s'était rendu célèbre dans la révolution de 1794. Le conseil d'État et des ministres se rendit, avec les archives, d'abord à Thorn, et ensuite (le 12 mai) à Tykocin. La direction supérieure des affaires, dans les départemens occupés par les Autrichiens, fut alors confiée par l'archiduc au chambellan et conseiller intime de l'Empereur, comte Saint-Julien, sous les ordres duquel le commissaire, baron de Brun, gérait, en qualité d'intendant, les affaires politiques. Toutes les autorités existantes continuèrent leurs fonctions. Le général baron de Trautenberg fut nommé commandant de la place de Warsovie.

En attendant, l'armée polonaise, après avoir emporté toutes ses munitions, passa paisiblement dans le faubourg de Praga; elle eut soin d'enlever derrière elle le pont de bateaux. Hornowski, commandant de cette place, obtint, par une convention particulière, de ne pas être attaqué du côté de la ville de Warsovie, qu'il promit, à son tour, de ne pas bombarder du côté de Praga.

Le prince Joseph, s'étant retiré à Seroçk, y tint un conseil de guerre, où il proposa de se faire jour à travers le pays, en prenant le chemin de Thorn, et de gagner la Saxe, afin d'en revenir avec des forces plus importantes; mais le général Dombrowski, toujours audacieux dans ses plans, fut d'avis de marcher sans délai en Gallicie, d'appeler à l'indépendance cette partie de l'ancienne Pologne, et d'opposer les secours de cette province aux nombreuses phalanges de l'Autriche. Le plan de Dombrowski fut unanimement adopté, et les ordres furent donnés en conséquence.

Bientôt Grochow, Radzymin, et surtout Gora, furent témoins des succès remportés sur les Autrichiens. Il s'agissait, pour le salut des Polonais, d'empêcher l'armée ennemie de construire un pont sur la Wistule. Trois arches avaient déjà été élevées à Gora, et des retranchemens formidables y couvraient les forces du général de Schauroth. Il fallait les prendre à tout prix. Aussitôt l'intrépide Sokolniçki fait livrer l'assaut. Jamais vaillance ne fut plus éclatante : de son côté, l'ennemi opposa une résistance opiniâtre; son artillerie foudroyait la rive opposée. Mais on combattait le jour anniversaire de la révolution du 3 mai, et l'habile général n'oublia pas de rappeler à la mémoire de ses cohortes le souvenir de leur gloire et leurs infortunes. A deux heures du matin, les retranchemens furent emportés; tout l'état-major, trente-huit officiers et dix-huit cents soldats furent faits prisonniers. Cette nouvelle, répandue avec la rapidité de l'éclair dans la Gallicie, ranima l'espoir de ses habitans. Dix jours après, le prince Joseph, maître de la rive droite de la Wistule, entra à Lublin. L'insurrection s'organisait sur ses tra-

ces avec une rapidité incroyable. Sandomir fut emporté le 18 mai. Mille hommes tués, douze cents prisonniers, vingt pièces de canon et des magasins considérables, tels furent les nouveaux trophées de l'illustre Sokolnicki. L'émulation gagnait les autres généraux. Pelletier prit d'assaut, le 20 mai, la forteresse de Zamosc. L'ennemi y perdit trois mille hommes tués ou pris, et quarante canons. Le lendemain, le général Kaminski marcha sur Léopol. Dans cette marche, trois à quatre mille conscrits, rassemblés par les Autrichiens, leur furent arrachés. Iaroslaw, avec neuf cents hommes, se rendit le 24 au général Rodznieçki, qui entra le 28 mai, sans coup férir, à Léopol, vieille capitale de la Gallicie, courbée, depuis 1773, sous le joug de l'Autriche. Les habitans sortirent à quatre lieues à la rencontre de leurs concitoyens. Les vieillards versaient des larmes à la vue des bannières nationales, la jeunesse se pressait dans les rangs de ses libérateurs, et les femmes jonchaient de fleurs le chemin où passaient les vainqueurs. Une compagnie des guides, composée de soixante-dix-neuf gentilshommes, se forma à Léopol pour servir d'ordonnances au prince Joseph.

Un gouvernement provisoire fut aussitôt installé à Zamosc. La présidence en fut confiée à Stanislas Zamoyski, propriétaire du majorat de Zamosc, qui s'empressa de lever un régiment d'infanterie à ses frais. Le prince Constantin Czartoryski en leva un autre. Tous les cercles de la Gallicie organisaient des bataillons d'infanterie et des escadrons de cavalerie; les villes formaient des gardes nationales; les magasins autrichiens fournissaient abondamment des armes aux nouvelles levées.

Pendant ce temps-là, les généraux laissés dans le duché de Warsovie ne demeuraient pas oisifs. Zaïonczek et Dombrowski repassèrent la Wistule; le premier pour observer les mouvemens de l'armée de l'archiduc dans les environs de Warsovie, le second pour insurger la Grande-Pologne; et, en cette occasion comme dans les autres, cette province se signala par son patriotisme et son énergie. Depuis 1794, c'était la troisième fois que Dombrowski y organisait des levées générales, toujours aidé par Wybicki, qui vint le rejoindre encore. Ils mirent tant d'activité dans leurs dispositions, que, du 16 au 23 mai, les Autrichiens furent attaqués depuis Bromberg jusqu'à Czenstochowa. Cette place et celle de Thorn furent mises ainsi à l'abri de toute entreprise; elles étaient commandées, la première par le colonel Stuart; la seconde par le général Stanislas Woyczynski, qui surent supporter avec courage plusieurs attaques de l'ennemi. L'affaire de Thorn surtout (14 mai) couvrit de gloire son commandant. Bientôt les nouvelles levées, commandées par Kosinski et Biernacki, poursuivant l'ennemi sur tous les points, poussèrent leurs avant-postes à Skierniewice, Bolimow et Blonie. Le général Maurice Hauke avait aussi franchi la Wistule à Ploçk.

Pressé de tous les côtés, l'archiduc Ferdinand résolut de chercher son salut dans la fuite. Après avoir imposé, au mépris de la convention, une contribution de quatre cent mille florins sur la ville de Warsovie, il se sauva secrètement de cette capitale, avec son aide-de-camp, le comte Niepperg. Dans la nuit du 1er au 2 juin, ses troupes le suivirent sans le moindre bruit. Leur retraite fut tellement subite, qu'ils n'eurent pas le temps de relever leurs postes : les femmes de la halle les désarmèrent le lendemain.

Un détachement de la division du général Zaïonczek fit, le 2 juin, son entrée à Warsovie, aux acclamations du peuple. Les dames quittèrent alors le deuil qu'elles avaient porté constamment pendant les quarante jours de son occupation par l'ennemi. Le 8 du même mois, le conseil d'État et des ministres rentra dans la capitale, et, bientôt après, le général Louis Kamienieçki en obtint le commandement militaire.

Sur ces entrefaites, l'armée russe, forte de quarante-huit mille hommes, et commandée par le prince Galitzyne, entra sur trois colonnes dans la Gallicie. Ce secours tardif arrivait aux Polonais par suite de l'alliance que l'entrevue d'Erfurth semblait avoir consolidée entre les deux empereurs, Napoléon et Alexandre. Le gouvernement du duché de Warsovie avait, dès le 18 avril, expédié deux courriers, un au prince Galitzyne à Bialystok, l'autre à l'empereur lui-même à Pétersbourg, pour les in-

former de l'envahissement des troupes autrichiennes. Seize jours plus tard, un article inséré dans la Gazette de Saint-Pétersbourg expliqua les intentions de la Russie. Mais c'est surtout la victoire de Ratisbonne, remportée le 20 avril par les Français, et le progrès rapide de leurs armées, qui influèrent sur la décision du cabinet de Saint-Pétersbourg. Le 8 mai, l'empereur fit notifier à l'ambassadeur d'Autriche que ses fonctions diplomatiques cessaient de ce jour. Schwartzenberg ne quitta cependant Saint-Pétersbourg que le 23 mai, et, le 25, l'armée russe eut ordre d'entrer en Gallicie. Le système de temporisation qu'elle adopta depuis, et qui ne peut être comparé qu'à celui dont, trois ans plus tard, les troupes autrichiennes se servirent à leur tour dans la guerre de Russie, témoigne de la bonne foi de cette alliance. En effet, sans brûler une seule amorce, les Russes marchaient partout sur les pas des troupes polonaises, et ne montrèrent qu'un moment quelque velléité d'énergie, lorsque, sur la fin de la campagne, ils voulurent s'emparer de Krakovie, après que la garnison de cette ville eut capitulé avec le prince Joseph.

Ferdinand, dans sa retraite de Warsovie, fut vivement poursuivi par le général Zaïonczek; mais le combat que celui-ci livra aux Autrichiens, le 9 juin, à Iedlinsko, ne fut pas heureux. Dombrowski répara cette défaite le lendemain, en délogeant le général autrichien Mondet de Nowe-Miasto. Le 12, Zaïonczek, secouru par le général Hauke, ramena aussi sa division à la victoire, dans le combat de Iankowice. Les trois divisions de Poniatowski, de Zaïonczek et de Dombrowski, allaient bientôt se joindre; les Autrichiens étaient pressés de s'assurer une retraite en Hongrie : Ferdinand rassembla toutes ses forces, et résolut de s'emparer de Sandomir. Déjà, le 5 juin, le général Schauroth avait tenté de s'approcher de cette place; mais il avait été repoussé. Le 7, Ferdinand l'attaqua en personne, sans succès. Une nouvelle attaque fut dirigée, le 16 du même mois, par le général Mohr; trois fois les ouvrages furent pris et repris : les Autrichiens furent encore cette fois obligés de céder avec de grandes pertes. Enfin on résolut d'enlever Sandomir à tout prix. Les paysans polonais des environs furent rassemblés par les Autrichiens. Chassées devant eux, ces victimes étaient forcées de combler les fossés, avec des fascines, sous le feu des batteries polonaises. L'assaut fut donné dans neuf endroits à la fois; il coûta deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers, à l'archiduc. Mais la garnison manquait déjà de munitions et de poudre. Une capitulation fut donc signée par le brave Sokolnicki, le 18 juin; et il quitta la place, à la tête de ses troupes, avec tous les équipages et tous les honneurs militaires. Il promit de n'agir contre les Autrichiens qu'au bout de quarante-huit heures. Le 24 juin, le prince Joseph, après avoir fait jeter un pont sur la Wistule, à Pulawy, réunit son corps à celui de Sokolnicki, à Zylin, et, bientôt après, à celui de Dombrowski, à Radom. L'ennemi, forcé, par l'effet de cette jonction, de quitter Sandomir, évacua précipitamment ses environs. Il rentra pour un moment à Léopol; mais il en fut bientôt chassé par le général Kaminski.

Pendant que les troupes polonaises combattaient vaillamment les Autrichiens, le gouvernement du duché de Warsovie était dans la nécessité de sévir contre plusieurs étrangers qui avaient entretenu quelques connivences avec les troupes de l'archiduc Ferdinand durant leur séjour dans le duché. Le ci-devant général-major prussien Brodovsky et le ci-devant chargés d'affaires d'Autriche Du Caché, qui vivaient à Warsovie en simples particuliers, furent arrêtés avec plusieurs autres anciens employés prussiens. Par un arrêt du 12 juin, trois cours criminelles, présidées par les généraux Amilcar Kosinski, Paul Skorzewski, et Stanislas Woyczynski, furent instituées pour juger les traîtres. Presque tous furent déportés. On transporta aussi au-delà des frontières les anciens invalides prussiens, et les employés des bureaux des postes qui avaient servi sous ce gouvernement et qui n'étaient pas nés en Pologne, eurent ordre de s'éloigner sous six semaines. Tous les fonctionnaires autrichiens furent, à leur tour, renvoyés dans leur patrie et remplacés par des nationaux.

L'étendue des nouvelles conquêtes s'augmentant rapidement, le gouvernement du duché de Warsovie nomma le préfet de Ploçk,

Raymond Rembielinski, à la fonction d'intendant-général chargé de l'administration civile et de la police générale des pays occupés. Mais bientôt un courrier, parti le 15 juin de Vienne, que les troupes françaises venaient d'envahir, apporta l'ordre de l'empereur Napoléon, de faire exercer tous les pouvoirs dans la Gallicie en son nom. On organisa, en conséquence, le 2 juillet, une commission provisoire à Radom, dont Stanislas Soltyk fut nommé président. Une autre commission fut installée à Lublin. Elles prêtèrent serment de fidélité à l'empereur des Français. Les troupes de la nouvelle levée prirent le nom de *franco-galliciennes*, et la cocarde française. Elles jurèrent à leur tour, le 4 juillet, fidélité à Napoléon. Partout on substituait l'aigle d'or à celle aux deux têtes. Il paraît qu'avant de finir avec l'Autriche, on craignait de faire ombrage à la Russie en relevant la puissance de la Pologne.

Les troupes polonaises s'augmentaient journellement, tandis que celles de l'Autriche s'affaiblissaient à chaque combat. Quelques détachemens de cavalerie commandés par le colonel Gabriel Rzyszczewski et le lieutenant-colonel Strzyzewski poussèrent leurs poursuites de Léopol jusque sur les frontières de la Boukovine. Le général autrichien Buking, battu par Rzyszczewski, le 18 juillet, à Brzezany, se rendit prisonnier avec plus de vingt officiers, mille soldats d'infanterie et deux cents hussards. Le colonel allait attaquer un corps autrichien de trois mille hommes, posté à Podhayce, et commandé par le feld-maréchal-lieutenant Meerfeldt, lorsque la nouvelle de l'armistice lui fit suspendre sa marche.

Le prince Joseph entrait presque en même temps, à la tête de dix-huit mille hommes, à Krakovie. Depuis qu'il avait quitté son quartier-général de Radom, les Autrichiens fuyaient partout devant ses avant-postes; ils tombaient par milliers entre les mains des vainqueurs : aussi donnait-on trois soldats autrichiens pour un polonais, et un officier de cette nation pour deux officiers autrichiens, quand il s'agissait d'échanger les prisonniers. Enfin, après une faible démonstration sous les murs de Krakovie, les généraux Mondet et Mohr, qui avaient encore douze mille hommes sous leur commandement, signèrent une capitulation par suite de laquelle le prince Joseph occupa l'ancienne capitale de la Pologne, le 15 juillet. Quelques heures après, quatre à cinq mille Russes s'empressèrent aussi d'entrer dans cette ville. Le quartier-général du prince Galitzyne était à Tarnow.

Les généraux Roznieçki et Kosinski avaient déjà poussé leurs avant-postes sur les frontières de la Silésie, à Bielitz, quand l'armistice signé le 12 juillet par les deux empereurs fut publié, le 16, à Krakovie, par l'ordre du jour du prince Poniatowski. Le brave Sokolniçki obtint alors le commandement militaire de Krakovie; le prince Henri Lubomirski fut revêtu de la présidence de l'administration, et le général Hebdowski fut nommé commandant de toute la Gallicie.

Le général Pelletier, un des officiers qui s'étaient le plus distingués dans la campagne, fut envoyé auprès de Napoléon pour lui rendre compte des succès de l'armée polonaise. Poniatowski obtint en réponse une lettre flatteuse, un sabre de grand prix et la grand' croix de la Légion-d'Honneur.

Ignace Potoçki, Thadée Matuszewiç et Nicolas Bronikowski, se rendirent à Vienne pour appuyer la cause de leur patrie, que le traité de paix allait décider. Il fut conclu le 14 octobre 1800. Une moitié de leur conquête fut arrachée aux Polonais. Quatre départemens, ceux de Krakovie, de Radom, de Lublin et de Siedlce, augmentèrent seulement le duché de Warsovie. Ils perdirent Léopol et la Gallicie proprement dite. La Russie, pour être demeurée spectatrice des exploits des Polonais, obtint l'arrondissement de Tarnopol. Ainsi, une fois encore Napoléon sacrifia les intérêts des Polonais. Sa politique à leur égard ne fut ni généreuse ni même habile. La Russie ne lui sut aucun gré de sa modération, parce qu'elle en appréciait les motifs, et l'Autriche dépouillée lui conserva, comme la Prusse, le plus vif ressentiment. Il se laissa séduire par des considérations qui, quelque graves qu'elles fussent, ne devaient pas balancer les avantages qu'offrait le rétablissement d'un royaume de Pologne grand et fort.

Le 13 novembre, les salines de Wiéliczka furent occupés par les troupes polonaises. Se-

lon la teneur du traité, tout le territoire des mines de sel appartenait en commun à l'Autriche et au duché de Warsovie. Les généraux Pelletier et Roznieçki et le prince Henri Lubomirski, du côté de la France et de la Pologne, le général Mayer et le comte Wurmser, vice-gouverneur de la Gallicie, du côté de l'Autriche, furent nommés pour régler les nouvelles frontières entre les deux États.

Le 18 décembre 1809, les troupes victorieuses venant de Krakovie, rentrèrent dans la capitale du duché. Un arc triomphal leur fut préparé par les habitans de Warsovie. *C'est par ici que Jean Sobieski revint de Vienne*, lisait-on sur le fronton de l'arc. Le prince Joseph évita les honneurs du triomphe, en arrivant seul et *incognito* dans son château. Frédéric-Auguste récompensa ses services par un don de plusieurs domaines d'une valeur totale de quinze cent mille florins. Un événement douloureux interrompit les réjouissances publiques. La mort du président du sénat, de l'illustre Stanislas-Nalencz Malachowski, couvrit de deuil (29 décembre) la Pologne. Il ne fut remplacé que le 9 mars 1810, par Louis Gutakowski.

Par le décret du 24 février 1810, les quatre nouveaux départemens obtinrent l'organisation prescrite par la constitution du duché de Warsovie. Un autre décret royal du 20 mars divisa ce duché en quatre cercles militaires. Le premier comprenait les départemens de Warsovie, de Ploçk et de Lomza; le second, ceux de Posen, de Kalisz et de Bromberg; le troisième, ceux de Lublin et de Siedlce; et le quatrième ceux de Krakovie et de Radom. Chaque cercle était commandé par un général de division, et chaque département par un général de brigade. Les généraux Zaïonczek, Dombrowski, Kamiénieçki et Sokolniçki, furent nommés au commandement des cercles. Le prince Joseph Poniatowski fut élevé au titre de commandant en chef de l'armée polonaise. Dix-sept régimens d'infanterie, seize de cavalerie, composaient alors cette armée, forte de soixante mille hommes. Elle avait acquis, depuis la dernière campagne, deux nouvelles armes, savoir : un régiment de cuirassiers formé par le colonel Stanislas Malachowski, et deux de hussards. Tel était alors l'enthousiasme des Polonais de toutes les provinces, que la Russie publiait à son tour des oukases (5 octobre et 17 septembre 1809) pour arrêter, par la confiscation des biens, l'émigration de ses sujets polonais. C'est en ce temps que le prince Dominique Radziwill vint de Lithuanie pour former, à ses frais, le huitième régiment de lanciers.

La paix de Vienne fut la plus brillante époque de l'empire français. Des monarques encombraient alors les antichambres des Tuileries, et le vieux roi de Saxe était aussi du nombre de ceux qui portèrent, en personne, leur hommage à l'empereur. Celui-ci crut faire oublier aux cours européennes son origine, en prenant l'archiduchesse Marie-Louise pour épouse. Le palatin Stanislas Zamoyski fut envoyé, par le gouvernement du duché de Varsovie, pour complimenter Napoléon sur son mariage. Une année plus tard, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, ce fut le prince Joseph Poniatowski que le roi chargea de présenter à l'empereur l'hommage des Polonais. A son retour de Paris, Frédéric-Auguste quitta Dresde le 30 avril pour visiter ses nouvelles provinces. Prenant le chemin de Fraustadt et de Kalisz, il arriva le 7 mai à Krakovie, et le 17 à Warsovie. Malgré la joie qu'inspiraient à toute la nation polonaise les derniers événemens, il dut s'apercevoir de la misère générale, suite nécessaire des sacrifices faits à la patrie, et des calamités que la guerre entraîne toujours avec elle. Pour remédier au moins en partie à ce malheur, un décret royal fut publié qui garantissait l'exemption, pendant six ans, de toutes charges et impôts publics, aux cultivateurs ou artisans étrangers qui viendraient s'établir dans le pays. Ils étaient en outre, ainsi que leurs enfans, exempts de la conscription militaire.

Deux objets occupaient particulièrement, à cette époque, le gouvernement du duché de Warsovie : l'éducation publique et la force armée; c'est là-dessus que reposait l'avenir de la Pologne, dont le duché n'était que le noyau. La construction des forteresses sur la ligne de la Wistule, que Napoléon voulait fortifier contre la Russie, s'avançait avec une activité inouïe. Dans la pénurie du trésor, qu'absorbaient l'armée et la liste civile, l'administration fut forcée d'avoir recours à la corvée. On

rassembla, à Modlin surtout, une telle masse de paysans, même des contrées éloignées, que le manque de vivres et la chaleur de la saison occasionèrent des maladies qui en eurent bientôt moissonné une grande partie.

Quant à l'éducation de la jeunesse, elle fit de grands progrès sous les auspices de Stanislas-Kostka Potoçki et de Stanislas Staszic. Une commission fut organisée pour protéger les institutions élémentaires par la publication des ouvrages instructifs qui manquaient à la littérature nationale : les œuvres élémentaires de Kopczynski, de Wolski, de Bielski, de Kamienski, d'Antoine Dombrowski, et autres, attestent l'utilité de cette institution. Ce fut surtout la congrégation des Piaristes qui lui fournit les membres les plus actifs. L'Université de Krakovie fut restaurée. Une école de droit organisée par le ministre de la justice Lubienski, à l'instar de celle de Paris, fut ajoutée à celle de médecine, et forma ainsi une succursale de l'école principale de Warsovie. Chaque département eut son école supérieure ou lycée; Warsovie en eut trois. Nombre d'écoles inférieures et primaires furent instituées dans les villes et dans les campagnes. La Lithuanie rivalisa avec le duché de Warsovie à cet égard. Profitant de la protection de l'empereur Alexandre, l'illustre Thadée Czaçki sacrifiait sa fortune et ses soins à l'établissement, à Krzémiénieç en Wolhynie, d'un gymnase qu'Aloïse Felinski dirigeait, et qui allait se distinguer par un esprit de patriotisme aussi rare qu'honorable. L'érection du duché de Warsovie eut en général cet effet, que la Russie et l'Autriche même étaient obligées de caresser leurs sujets polonais pour être plus tranquilles dans leurs possessions.

Le terme d'une diète ordinaire s'approchait. Elle fut convoquée au mois de décembre 1811. Quelques modifications dans le Code civil et la loi des finances furent discutées et adoptées par l'assemblée, présidée par le maréchal Stanislas Soltyk. L'impôt sur les patentes, ceux sur les boissons et les cheminées, l'impôt foncier, l'impôt personnel, le timbre et la régie du tabac, furent réglés dans cette diète. Après sa clôture, le roi quitta Warsovie le 28 décembre.

Enfin les vœux les plus ardens des Polonais semblaient être près de se réaliser. Le système continental établi contre l'Angleterre par l'empereur Napoléon provoqua la guerre contre la puissance moskovite, et, par suite de cet événement, les provinces polonaises de la Russie allaient être appelées à l'indépendance. Déjà le traité conclu le 14 mars 1812, entre Napoléon et l'Autriche, préludait à la grandeur espérée de la Pologne. Un article secret promettait à celle-ci la restitution de la Gallicie, qui devait être échangée contre l'Illyrie par l'Autriche, et le duché de Warsovie, qui ne comptait pas quatre millions de population, espérait devenir un puissant royaume de dix-sept millions d'âmes.

Napoléon arriva le 2 juin à Posen, et il y fut complimenté par les sénateurs Wybiçki et Sobolewski. L'abbé de Pradt fut envoyé en Pologne en qualité de son ambassadeur extraordinaire. Le baron Bignon, à cette époque résident et chargé d'affaires de France à Warsovie, allait obtenir la même destination à Wilna. Il s'y rendit bientôt, car les troupes françaises ne tardèrent pas à entrer en Lithuanie. Le passage du Niémen s'effectua à Kowno, le 24 juin. Quelques jours plus tard, les houlans polonais du régiment du prince Dominique Radziwill entrèrent les premiers dans la vieille capitale des Jagellons, évacuée avec promptitude par les troupes d'Alexandre, qui attendait l'ouverture de la campagne depuis le 26 avril. Napoléon fit son entrée à Wilna le 28 juin.

Ce jour même, un grand acte s'effectuait à Warsovie; une diète générale venait d'y être convoquée. Elle s'assembla, le 26 juin, sous la présidence du prince Adam-Kasimir Czartoryski, nonce de Warsovie et son maréchal. Par autorisation de Frédéric-Auguste, le conseil des ministres proposa à la diète d'appeler la nation à se confédérer, selon les usages anciens, pour l'indépendance de la patrie. Le rapport sur la situation du pays, que le ministre des finances, Thadée Matuszeweç, nommé à cet effet, présenta en pleine séance des deux chambres, le 28 juin, eut un effet magique. A ces mots, prononcés avec chaleur par l'éloquent orateur, « la Pologne existera; que dis-je ? elle existe. . . . . » l'enthousiasme des tribunes publiques ne put être contenu.

On pleurait, on s'embrassait. Dans un clin-d'œil, la cour du château et les rues adjacentes furent encombrées par le peuple de Warsovie; ses cris de joie retentissaient jusque dans la salle de l'assemblée. Ce jour même, les dames se revêtirent des couleurs nationales : tout le monde suivit leur exemple, en prenant la cocarde bleue et amarante. Les anciennes bannières de Pologne et de Lithuanie, réunies, flottaient de nouveau sur les édifices publics, et, dès ce moment, la diète prit le nom de confédération générale du royaume de Pologne.

Un des premiers actes de la confédération fut la sommation de rentrer au sein de la Pologne, adressée à tous les Polonais qui servaient la Russie civilement ou militairement. Ils furent déliés du serment qu'ils avaient prêté aux tzars.

Le 29 juin, le conseil-général de la confédération fut installé. Présidé par le prince Czartoryski, il eut pour vice-président le palatin Stanislas Zamoyski, et pour secrétaire-général le maître des requêtes Gaëtan Kozmian. Aussitôt les diétines furent convoquées pour accéder à l'acte de confédération que tous les corps publics et tous les habitans du pays en particulier s'empressaient de signer. Des adhésions arrivèrent même des pays étrangers. On vit Engestrœm, premier ministre de Suède, envoyer son accession, en qualité de propriétaire en Pologne, et Georges-Charles, prince et landgrave de Hesse, adressa aussi à la confédération son adhésion, où il saluait la Pologne du nom de sa patrie chérie. Deux députations furent nommées, l'une pour porter à Frédéric-Auguste la nouvelle de l'établissement de la confédération, l'autre pour demander à l'empereur des Français son appui pour la Pologne. Cette dernière fut reçue par Napoléon, le 11 juillet, à Wilna. « Que la Lithuanie, la Samogitie, Witebsk, Poloçk, Mohilew, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie (répondit-il à la harangue de Wybiçki), soient animées du même esprit que j'ai vu dans la Grande-Pologne, et la Providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause; elle récompensera ce dévouement à votre patrie, qui vous a rendus si intéressans.... »

Le même jour, une députation du duché de Samogitie, ayant le maréchal Zagiell à sa tête, exprimait à l'empereur le dévouement de ses commettans à la cause commune.

Le 14 juillet fut une fête nationale pour les habitans de Wilna. Ce jour-là, les députés du royaume de Pologne appelèrent solennellement la Lithuanie à se confédérer conjointement avec leur mère-patrie. A cet effet, les diétines lithuaniennes furent convoquées pour le 15 août; les villes et les communes ne furent pas oubliées dans cette occasion.

Un gouvernement provisoire fut institué en Lithuanie. Il se composait de Stanislas Soltan, Charles Prozor, Joseph Sierakowski, Alexandre Sapiéha, François Ielski, Alexandre Potoçki, Jean Sniadeçki et Joseph Kossakowski. Michel Romer fut nommé maire de la ville. A mesure que les troupes françaises s'avançaient en Lithuanie, on mettait à exécution les ordres de Napoléon, relativement à l'administration du pays. Onze sous-préfectures pour le gouvernement de Wilna furent établies; des commissaires furent envoyés dans chaque arrondissement pour y organiser la garde nationale et lever un corps de gendarmerie. La jeunesse de l'Université de Wilna s'empressa de former une garde d'honneur pour l'empereur; elle fut commandée par Gabriel Oginski. Le général de brigade Konopka fut désigné pour organiser la garde lithuanienne. Alexandre Chodkiewicz, Constantin et RodolpheTyzenhauz, Charles Przezdzieçki, Raieçki, Giedroyç Stanislas Czapski, Michel Tyszkiewicz, Gielgud, Obuchowicz, Adam Biszping, Joseph Wawrzeçki, offrirent leurs fortunes pour lever d'autres régimens. L'enthousiasme général gagna en même temps les braves Tatars, colonisés depuis les Jagellons en Lithuanie; ils résolurent de former un régiment de cavalerie pour la cause de l'indépendance de la Pologne (1).

En attendant, les troupes de l'empereur

(1) L'esprit national fut puissamment rechauffé à Wilna par les écrits de Jean Sniadecki, d'Eusèbe Slowacki, d'Ignace Danilowicz et autres; à Minsk, par Brodowski, rédacteur de la première gazette qui ait paru dans cette ville, et par Jean Chodzko, auteur de plusieurs discours publics et d'une pièce de circonstance et en vers, intitulée *le Passage du Niémen, ou la Lithuanie délivrée.*

poursuivaient leur marche victorieuse jusque sur les vieilles frontières de la Moskovie. Les divisions polonaises commandées par le prince Joseph Poniatowski formaient le cinquième corps de la grande armée, d'abord sous les ordres de Jérôme, roi de Westphalie, ensuite sous ceux du roi de Naples Joachim. Mir, Smolensk, Borodino, Kalouga et d'autres batailles furent témoins de leurs exploits. Un détachement polonais, joint au corps prussien, s'avançait, avec l'aile gauche, sous les ordres du maréchal Macdonald, sur Riga, un autre, sous ceux du général Kosinski, faisait partie de l'aile droite de l'armée, composée de troupes autrichiennes, et commandée par le général Schwartzenberg. Enfin la division de Dombrowski assiégeait Bobruysk, avant de s'illustrer dans les combats de Boryssow et de la Bérézyna. Mais la Pologne n'avait pas encore épuisé la coupe du malheur; les revers survinrent, et cette guerre, ouverte sous les plus heureux auspices, lui enleva jusqu'à l'espoir de son indépendance. En vain voulut-on rassembler de nouvelles levées, fournies par la confédération; les défaites de la grande armée, amenées par la rigueur de l'hiver, se succédaient avec une rapidité qui étouffait tous les efforts. D'ailleurs, l'acte de confédération ne fut, en dernier résultat, qu'une vaine démonstration des sentimens nationaux des Polonais envers la Russie. Soit que Napoléon, détourné de ses premières intentions dans l'entrevue de Dresde avec l'empereur d'Autriche (1), soit que, dans la crainte de rendre la Pologne trop puissante, il ne désirât point la voir déployer toutes ses forces, soit que le conseil-général de la confédération, ou par insouciance, ou par trop de confiance dans l'étoile de l'empereur, ne se pressât pas assez de profiter de l'enthousiasme populaire, il est certain que toute l'action de la confédération se borna à des adresses et des proclamations qui n'eurent d'autre effet que d'effrayer un instant la Russie. En tout cas, l'inaction du conseil-général est impardonnable. Par suite de sa négligence, les Russes, à leur entrée en Pologne, désarmaient un à un les soldats levés par la confédération, et ils n'eurent pas le temps de rejoindre leurs régimentaires. A peine une poignée de paysans de la Grande-Pologne parvint-elle à s'assembler sous les ordres de Biernacki; ils versèrent leur sang dans les combats de Konin et Kalisz, sur les confins même de la patrie, pour en disputer, jusqu'au dernier instant, la possession à l'ennemi. Toutefois, après les désastres de la campagne de Russie, près de vingt mille hommes restèrent encore de l'armée polonaise. Une partie de ces débris fut dispersée dans les places fortes de Dantzig, de Thorn, de Modlin, de Zamosç et autres. Un détachement, sous les ordres de Dombrowski, continua sa retraite avec l'armée française, et le prince Poniatowski, après avoir quitté Warsovie, le 7 février 1813, rassembla un effectif de treize mille hommes à Krakovie.

Sur ces entrefaites, la Russie envahit toute la Pologne; la Prusse, d'abord alliée de Napoléon, tournait contre lui ses forces, et l'Autriche, qui, par sa temporisation, avait été peut-être la cause la plus réelle des désastres de la grande armée, adoptait ce système de neutralité qui devait finir par une déclaration de guerre aux Français et à leurs alliés. La position du prince Poniatowski devenait très-embarrassante. Poursuivi par les Russes, il avait à franchir les provinces de l'Autriche ou de la Prusse pour rejoindre l'armée de Napoléon. Peut-être aurait-il été à désirer que les Russes, par une attaque vigoureuse, eussent forcé le prince et ses braves au désespoir; alors les Polonais, n'ayant d'autres ressources que le combat, réduits à des mesures extrêmes, auraient sans doute cherché à soulever leurs concitoyens, à regagner les forteresses de la Wistule, et, organisant une insurrection sur les derrières des armées alliées, ils auraient peut-être arrêté la défection de l'Autriche, et rendu la Prusse même circonspecte. Mais l'Autriche ouvrit, par une convention particulière, ses frontières au passage des troupes polonaises en Saxe; elles annoncèrent, par la prise de Gabel, leur jonction à la grande armée, et partagèrent dès-lors son sort jusqu'à la prise de Paris.

(1) Elle eut lieu à l'ouverture même de la campagne. Napoléon avoua plus tard, qu'à la suite de cette entrevue il n'avait pas le courage de faire son entrée à Warsovie, et résolut de rejoindre l'armée par Posen et Kœnigsberg.

Au commencement de février 1813, les Russes occupèrent Warsovie. Ils se firent précéder par l'acte d'amnistie du 24 décembre 1812, pour les Lithuaniens qui se réunirent aux armées françaises, et par un manifeste bienveillant du feld-maréchal Koutousoff, adressé aux habitans du grand-duché de Warsovie. Pour expliquer ces actes de clémence il convient de savoir que, tandis que le grand-duché faisait des efforts pour la guerre de 1812, quelques Polonais-Lithuaniens, prévoyant peut-être les désastres de cette guerre, et surtout éblouis par les qualités personnelles d'Alexandre et les bienveillantes dispositions qu'il manifestait à cette époque pour le sort futur de la Pologne, cherchèrent à se rallier à ce monarque. Si la temporisation d'Alexandre ne put le déterminer à proclamer franchement le rétablissement total de la Pologne, comme il leur en donnait l'espérance avant la guerre, au moins leur influence dans le cabinet de ce souverain ne fut-elle pas sans profit pour leurs compatriotes, dans la situation où ceux-ci se trouvèrent par suite des désastres de la campagne de 1812 (1).

Un conseil suprême provisoire fut organisé à Warsovie sous la présidence de Lanskoï, et sous la vice-présidence de Novossiltzoff. Quelques-uns d'entre les Polonais qui suivirent Alexandre, en 1812, à Saint-Pétersbourg, obtinrent les autres ministères ; ainsi Thomas Wawrzecki fut nommé à la justice et à la guerre, et le prince Xavier Drucki-Lubecki à l'intérieur. Quant à Colomb et Dembczynski, résidens à Warsovie, le premier occupa le ministère des finances, et le second devint secrétaire-général du conseil.

Les préfets qui, ainsi que les ministres du grand-duché, avaient abandonné leur poste pour suivre l'armée, furent remplacés par leurs substituts, qui étaient surveillés par des officiers moskovites sous la dénomination de *Natschalnik oblastnyi*, les sous-préfets eurent pour surveillans les *natschalnik okroujnyi*.

(1) Les lecteurs trouveront des détails circonstanciés relatifs aux affaires polonaises dans le cabinet d'Alexandre, dans les *Mémoires de Michel Oginski sur la Pologne et les Polonais, de* 1788 *à* 1815, publiés à Paris en 1826-1827, en 4 vol.

Des commissions particulières pour les approvisionnemens de l'armée et des hôpitaux militaires, furent instituées ; c'était la partie de l'administration la plus active. On se servit, pour imposer le pays, des moyens bonapartistes, de réquisitions anticipées, et bientôt les impôts furent perçus d'avance jusqu'à l'année 1824.

L'entrée des alliés à Paris, en 1814, eut une nouvelle influence sur les destinées de la Pologne. Déjà vers la fin de l'année 1812, lorsque les désastres de la campagne de Moskou allaient ruiner les espérances des Polonais, les ministres du grand-duché, Mostowski et Matuszewiç, encouragés par le prince Adam Czartoryski le fils, compagnon de la jeunesse d'Alexandre et son conseiller intime, ouvrirent une correspondance avec ce monarque, pour arrêter la vengeance de ses armées triomphantes et gagner sa protection à leur malheureuse patrie. On proposait à l'empereur de couronner son frère Michel roi de Pologne. L'empereur, en écartant cette dernière proposition, chercha néanmoins à rendre les Polonais « tranquilles sur toutes les appréhensions » qu'ils pouvaient avoir. » Dans sa lettre adressée de Leypuny, le 13 janvier 1813, au prince Czartoryski, il disait aux Polonais : « Ayez quelque confiance en moi, dans mon caractère, dans mes principes, et vos espérances ne seront point trompées. A mesure que les résultats militaires se développeront, vous verrez à quel point les intérêts de votre patrie me sont chers ; quant aux formes, les plus libérales sont celles que j'ai toujours préférées. » Il ne semblait même pas être loin de l'idée de réunir la Lithuanie à la Pologne. « Quant à la dénomination, disait-il, sous laquelle elle se trouvera en faire partie, cette difficulté est facile à vaincre. » Cependant le congrès de Vienne n'avait pas encore proclamé l'existence du nouveau royaume, quand le grand-duc Constantin, nommé par son frère, Alexandre, commandant en chef des troupes polonaises, voulut s'occuper d'avance de leur organisation. Un comité militaire, composé de neuf généraux, fut institué sous sa présidence à Warsovie.

Les généraux polonais hésitèrent à souscrire aux exigences du grand-duc. Ils lui représen-

tèrent qu'une nation, jouée tant de fois par ses soi-disant protecteurs, aurait raison d'être dorénavant plus circonspecte sur son propre sort, et de n'offrir son sang qu'avec une garantie quelconque pour la patrie. Les débats furent vifs et longs. Ce que n'avaient pu les menaces, les flatteries et les promesses l'effectuèrent. L'organisation de l'armée fut décidée. Trois généraux, pour être conséquens dans leurs principes, quittèrent le service : c'étaient l'illustre Charles Kniaziewicz, Woyczynski et François Paszkowski.

Enfin le débarquement de Napoléon de l'île d'Elbe précipita les décisions du congrès de Vienne. En exécution du traité du 3 mai 1815, le nouveau royaume de Pologne fut proclamé à Warsovie le 20 juin 1815. C'était le grand-duché de Warsovie mutilé, moins la république de Krakovie, les salines de Wiéliczka que l'Autriche obtint, et le grand-duché de Posen, envahi de nouveau par la Prusse. Le conseil suprême du grand-duché prit le titre de gouvernement provisoire du royaume de Pologne. Le prince Adam Czartoryski fils en fut nommé le vice-président, et Joseph Calassante Szaniawski remplaça Dembczynski au secrétariat. Mais les membres du Gouvernement cessèrent de diriger les ministères. L'empereur Alexandre rappela plusieurs des anciens ministres du grand-duché de Warsovie; c'étaient Stanislas-Kostka Potocki, Thadée Mostowski et Thadée Matuszewiç. Joseph Wielhorski obtint le ministère de la guerre, que la mort du prince Poniatowski laissait vacant : Wawrzecki continua de diriger la justice, et Ignace Sobolewski fut appelé à Pétersbourg pour y travailler avec l'empereur en qualité de ministre secrétaire d'État pour les affaires de Pologne.

Les anciens ministres restant à leurs postes, l'organisation administrative du grand-duché fut maintenue, à l'exception du ministère de la police qui fut réuni à l'intérieur, et un nouveau ministère, celui des cultes et de l'instruction publique, remplaça l'ancienne direction qui ne formait autrefois qu'une division du ministère de l'intérieur. La magistrature judiciaire fut également maintenue. Enfin, l'empereur nomma une commission qui, sur des bases données, devait s'occuper du travail de la nouvelle constitution de l'État. La Sainte-Alliance professait alors des doctrines que la fermentation des esprits, excitée par une guerre générale et par les promesses des cabinets, rendait indispensables.

Toutes ces mesures, aussi sages que généreuses à leur début, calmèrent les inquiétudes des Polonais, et quand Alexandre, à son retour de Vienne, vint à Warsovie en novembre 1815, il jouissait d'une immense popularité; ses nouveaux sujets le reçurent avec des transports de joie qui n'étaient nullement simulés. Le 24 décembre de la même année, le gouvernement provisoire cessa ses fonctions, pour faire place au gouvernement constitutionnel. Un vétéran polonais, le général Zaïonczek, élevé à la dignité de membre de la chambre haute, fut revêtu de la première charge de l'État, celle de lieutenant du roi; de nouvelles nominations complétèrent l'ancien sénat du grand-duché de Warsovie, qui devint la chambre haute du nouveau royaume. Par la constitution qui fut mise ce jour-là en exécution, les sénateurs furent nommés à vie. La chambre des députés, composée de membres élus par les arrondissemens et les communes, ouvrit également son sein à tous les ordres de l'État, aux nobles, aux bourgeois, aux paysans, sans distinction. Pour être électeur, il suffisait d'être propriétaire; il ne faut payer que 60 fr. d'impôt foncier pour être éligible. Pour être nommé sénateur 1,200 fr. d'impôt furent de rigueur. La responsabilité des ministres et l'indépendance de la magistrature furent garanties, de même que la liberté de la presse, la liberté individuelle et la sécurité des propriétés. Mais le vote du budget était quadriennal, et le jugement par jurés ne fut pas établi par cette charte. L'initiative directe ou indirecte ne fut pas garantie aux chambres, et les amendemens n'étaient admis que dans une seule chambre, celle qui vote la première le projet. Enfin les diètes étaient biennales, leur durée limitée à quatre semaines, et le droit de pétition excessivement borné. Tels sont les avantages et les inconvéniens de la charte constitutionnelle octroyée aux Polonais par Alexandre Ier. Carnot, qui, exilé de la France, était vers cette époque à Warsovie, la lut avec satisfaction et trouva, que comme charte octroyée, elle laissait peu à

désirer. Il ne lui manquait en effet qu'une sanction morale que l'attachement d'une population de 4,000,000 d'hommes, enclavée dans l'immense empire de Russie, ne saurait lui assurer. Voilà l'écueil où vinrent échouer les espérances des Polonais.

En 1816, une nouvelle organisation de l'administration adaptée à la charte fut mise en exécution. Les ministères prirent le titre de commissions de gouvernement : chacune fut composée d'un ministre et de trois conseillers d'État, agissant collectivement, mais sous la décision et la responsabilité du ministre président. Les départemens changèrent leur nom en celui de Palatinats qui revendiquèrent leurs anciens rangs établis par les vieilles lois de la Pologne. Enfin les préfectures furent remplacées par les commissions palatinales. Cette organisation n'est qu'une réminiscence des institutions que la mémorable constitution du 3 mai 1791 promettait à la Pologne. Il paraissait qu'on cherchait ainsi louablement à renouer les siècles anciens aux temps modernes. Une organisation libérale des communes fut promise, pour achever l'édifice de l'administration publique : les conseils palatinaux, institués par la charte, pour surveiller l'administration, et élus par les diétines, en étaient le principal chaînon.

Une nouvelle organisation judiciaire, conforme à la charte constitutionnelle, devait suivre de près celle de l'administration publique.

Quant au pouvoir législatif, il avait déjà obtenu ses statuts organiques lors de la promulgation de la charte. Ils auraient dû faire pressentir aux Polonais que leur constitution n'était qu'un palliatif et une arrière-pensée; car ces statuts anéantirent la responsabilité ministérielle, cette principale garantie qui leur était octroyée par la charte : ils promettaient aux ministres que jamais ils ne seraient jugés sans le consentement de la couronne.

Cependant les trois premières années de l'existence du nouveau royaume ne furent pas marquées par de graves atteintes portées à la constitution de l'État. Quelques légères infractions se glissèrent, il est vrai, dans les réglemens administratifs. Telle fut l'ordonnance arbitraire qui prohiba la restauration des maisons de bois à Warsovie; tels furent encore plusieurs impôts établis sans le concours des chambres législatives, comme celui sur les boissons dans la même ville, et sur la construction des ponts et chaussées, connu sous le nom de *Szarwark*. Telle fut enfin l'institution des auditeurs au Conseil d'État, incompatible avec l'égalité garantie par la charte. Mais on ne pouvait pas au moins accuser la bonne foi des autorités établies. De nombreuses améliorations dans l'instruction publique, l'institution de l'université à Warsovie, de l'école d'agriculture et d'une ferme-modèle à Marie-Mont, et enfin d'utiles entreprises pour relever l'industrie dans les villes, signalèrent les premiers instans du nouveau règne. Aussi la première diète constitutionnelle convoquée en 1818 à Warsovie, sous le maréchalat du général Vincent Krasinski, ne comptait qu'une opposition très-peu nombreuse, les efforts généreux du gouvernement ayant désarmé toute hostilité de la part des représentans de la nation. Le discours prononcé par l'empereur Alexandre, le 15 mars, est des plus remarquables.

« L'organisation qui était en vigueur dans » votre pays, disait-il aux Polonais, a permis » l'établissement immédiat de celle que je » vous ai donnée, en mettant en pratique les » principes de ces institutions libérales qui » n'ont cessé de faire l'objet de ma sollicitude, » et dont j'espère, avec l'aide de Dieu, étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la Providence a confiées à mes » soins. Vous m'avez ainsi offert les moyens » de montrer à ma patrie ce que je prépare » pour elle depuis long-temps, et ce qu'elle » obtiendra.

» Je me plais à croire que vous produirez » des lois destinées à garantir les biens les plus » précieux : la sûreté de vos personnes, celle » de vos propriétés et la liberté de vos opinions...

» Les résultats de vos travaux m'apprendront si, fidèle à mes résolutions, je puis » étendre ce que j'ai déjà fait pour vous, etc. »

Un code criminel, peu conforme aux mœurs du siècle par sa sévérité, et une loi inutile sur les délimitations entre les propriétés foncières, furent les fruits de cette première diète. Elle

fera époque dans la législation politique du pays, par les abus du maréchal dont le pouvoir, n'ayant été déterminé par aucun réglement, paraît être désormais basé sur les pratiques de cette diète, et n'offre aucune garantie contre l'arbitraire.

Le calme dont jouit la Pologne jusqu'à cette époque ne fut plus de longue durée. Le congrès de Carlsbad donna, en 1819, le signal d'une nouvelle politique. La liberté de la presse, supprimée dans tous les États d'Allemagne, et un tribunal d'inquisition organisé à Mayence, menaçaient d'étouffer les sentimens de la liberté dans le cœur de l'Europe. La France, d'où les troupes étrangères venaient d'être retirées, subit ses nouvelles destinées, et l'influence de la Sainte-Alliance se propagea partout. La Pologne, à son tour, partagea le sort commun, et la liberté de la presse y ayant été détruite par l'ordonnance signée le 31 juillet 1819, la censure commença à exercer son funeste pouvoir. Bientôt des déportations arbitraires, l'institution d'un tribunal exceptionnel pour juger les différends entre les citoyens et le gouvernement, des impôts levés par de simples ordonnances, et d'autres illégalités, signalèrent les progrès de l'arbitraire. C'est en cet état de choses que survint la célèbre diète de 1820. Tel fut l'effet de toutes ces infractions à la loi fondamentale de l'État, que, dès le commencement de la session, l'opposition, dirigée par les frères Vincent et Bonaventure Niemoïowski et Joseph Godlewski, comptait *cent dix-sept* voix contre *trois* dans la chambre des nonces : celle du sénat était aussi très-imposante. Pénétrée de ses devoirs, la diète refusa son adhésion au projet de la procédure en matière criminelle, parce qu'il n'admettait point l'institution du jury. Par son attitude noble et loyale, elle força le ministère à lui présenter une loi libérale, que les chambres adoptèrent, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique moyennant une indemnité préalable; elle rejeta enfin, après des séances orageuses, une loi organique qui devait autoriser, par le vote des chambres, l'anéantissement de la responsabilité des ministres, déjà consacré par un statut promulgué sans le concours des chambres. Cette opposition courageuse couronna ses nobles travaux, en soumettant au roi, dans de respectueuses, mais énergiques pétitions, les atteintes portées à la Charte, et en dressant l'acte d'accusation, qui n'eut point de suite, de deux ministres qui avaient signé l'ordonnance de la suppression de la liberté de la presse.

Au lieu de ramener l'autorité dans les limites tracées par la Charte, l'opposition, toute légale qu'elle était, ne fit que l'irriter. On trouva bientôt l'occasion de se venger de l'esprit national. Les trois quarts des revenus publics du royaume étaient consacrés annuellement à l'entretien de l'armée; le restant pouvait difficilement suffire à la liste civile, aux travaux entrepris et à toutes les autres dépenses publiques. Une crise financière devenait d'autant plus imminente, que l'exténuation des forces du pays était la suite nécessaire des malheurs qu'il avait soufferts. C'est dans ces circonstances qu'un rescrit contresigné à Pétersbourg, le 21 mai 1821, par le ministre secrétaire d'État du royaume, répandit de vives alarmes en Pologne. « Il s'agit, disait-il, de prononcer sur l'existence nationale de la Pologne et sur les intérêts les plus chers des Polonais, l'expérience seule devant être consultée sur cette question, si le royaume de Pologne peut, par ses propres ressources, se maintenir dans le mode actuel d'existence politique et civile dont il a été gratifié, ou s'il doit, après avoir avoué son défaut de moyens à cet égard, subir l'établissement d'un ordre de choses plus conforme à l'exiguité de ses forces? » Néanmoins, on défendait sévèrement de toucher aux fonds assignés à l'armée, « car, ajoutait le ministre, son chiffre n'atteint pas même celui de l'ancien duché de Warsovie, et que d'ailleurs c'est le seul moyen de reconnaître les bienfaits que l'union avec la Russie assure à la Pologne.... » La position du nouveau royaume était cependant bien différente. Le gouvernement du duché de Warsovie entretenait de nombreuses armées par des sacrifices qui surpassaient ses moyens, parce qu'il espérait s'en servir pour recouvrer l'ancienne indépendance et les anciennes frontières de la république; les circonstances dans lesquelles se trouvait le nouveau Gouvernement n'étaient plus les mêmes. Mais sans s'occuper des temps

passés, n'était-il pas plus simple de présenter le budget à la diète, et de lui faire discuter les moyens de subvenir aux pressans besoins de l'État, que de le menacer d'une nouvelle destruction, par cause de l'insuffisance de ses ressources financières, quand il payait presque les mêmes impôts qui surchargeaient le duché durant ses guerres interminables? Six ans s'étaient écoulés depuis l'établissement du royaume. Quoique deux diètes eussent été convoquées, on n'avait pas seulement appelé la nation à délibérer sur les finances de l'État, et on lui imputait à crime la détresse du trésor!... Pour ne plus revenir sur ce sujet, ajoutons, qu'après quinze ans d'existence politique, le Gouvernement de Pologne n'avait point encore présenté de budget à la discussion de la diète.

Toutefois, il fallut satisfaire au manifeste du souverain. Le nouveau ministre des finances, le prince Lubeçki, fit un appel au patriotisme des citoyens pour obtenir d'eux une anticipation d'impôts. Ce langage ne manque jamais d'être compris en Pologne. Dans un mois, le déficit fut couvert, et ce qui surtout trompa les calculs des ennemis de ce pays, c'est que les palatinats qui avaient envoyé le plus grand nombre des membres de l'opposition à la diète furent ceux qui les premiers répondirent à l'appel du ministre.

Tandis que la nation venait de donner une preuve si touchante de son zèle patriotique, et que, sans égard pour la misère publique, on profitait de ses sacrifices, par une contradiction inouïe, on n'épargnait aucun moyen pour étouffer les germes de ces nobles sentimens nationaux. Quelque temps plus tard, dans l'oukase du 7 septembre 1824, on ne craignit même pas de qualifier du nom de *déraison* l'inviolable attachement des étudians du gymnase et de l'université de Wilna à leur nationalité, et de les condamner pour cette seule cause, lorsqu'on ne pouvait les convaincre d'aucun crime justiciable des tribunaux. La persécution de l'esprit patriotique chez la jeunesse polonaise date de 1821. Les étudians de l'Université de Wilna en furent les premières victimes. Jalouse de répandre les principes de piété et de bonnes mœurs parmi les élèves, et de maintenir la langue nationale contre toute atteinte, une société se forma sous le nom des *rayons du soleil*, nom qui fut changé ensuite en ceux de Philarètes et de Philomates. Thomas Zan, étudiant de l'Université, doué d'un talent supérieur et d'un caractère ardent, fut l'âme de ces philanthropiques sociétés; mais les ennemis de la Pologne crurent y trouver un but coupable, et, au milieu des malheurs qui vinrent fondre sur l'Université de Wilna, neuf philomates et onze philarètes furent condamnés à diverses peines (1).

A la même époque une prison d'État fut élevée à Warsovie. A l'aide de la gendarmerie et de la police secrète, l'espionnage fut érigé en magistrature régulière. Les dénonciations commencèrent, et des citoyens disparaissaient du sein des familles, sans que le père pût apprendre l'existence de son fils, ni la femme rejoindre son époux infortuné.

Les monopoles devinrent alors la plus forte ressource financière du Gouvernement. Une nouvelle organisation de l'instruction publique, conforme à la tendance du Gouvernement, fut entreprise sous la direction du ministre Stanislas Grabowski et du conseiller d'État Joseph-Calassante Szaniawski; le clergé fut confié à l'autorité de l'archevêque Albert Skarszewski, le même qui, en 1794, avait été condamné comme traître à la patrie.

Quand par des fraudes et des menaces on fut parvenu à faire nommer dans les colléges électoraux la plupart des agens du pouvoir, on se décida enfin, après un intervalle de cinq ans, à rassembler une nouvelle diète le 13 mai 1825. Elle fut précédée d'une ordonnance qui abolissait la publicité des débats des chambres, contresignée par le prince Lubeçki. La veille même de la séance royale, on éloigna violemment de Warsovie les organes les plus prononcés de l'opposition. Les travaux de cette session muette furent insignifians. Elle

(1) Les philomates condamnés étaient : Thomas Zan, Jean Czeczot, Adam Suzin, François Malewski, Joseph Iezowski, Théodore Lozinski, Adam Mickiewicz, Jean Sobolewski, Joseph Kowalewski, Onuphre Petraszkiewicz, Vincent Budrewicz.

Les philarètes étaient : Nicolas Kozlowski, Jaen Heydatel, Jean Krynicki, Félix Kolakowski, Jean Wiernikowski, Cyprien Daszkiewicz, Hilaire Lukaszewski, Jean Michalewicz, Jean Iankowski.

vota cependant l'institution d'une banque territoriale, pour relever le crédit des propriétaires, à l'instar de celles qui sont établies dans plusieurs provinces en Prusse.

Mais au récit de ces calamités il est juste de joindre celui du bien qui s'opéra graduellement en Pologne.

En effet, l'aspect que le pays offre aujourd'hui aux yeux des observateurs est bien différent de celui qu'il présentait il y a quatorze ans, après les sacrifices, les guerres et les dévastations qu'il avait subies. Des ponts, des routes publiques dans toutes les directions, construits non sans de grands frais, et entretenus avec soin, de l'ordre et des embellissemens considérables dans les villes, quelques encouragemens spéciaux accordés à l'industrie, et surtout le progrès que fit l'agriculture, voilà des faits qui existent. La nouvelle génération en Pologne, comme celle de toute l'Europe civilisée, doit aujourd'hui à l'esprit du siècle et à la paix un penchant décidé pour l'étude. Éloignée des affaires publiques par l'amour de l'indépendance, et renfermée dans les foyers domestiques par la persécution, elle s'est vue forcée de tourner ses idées vers l'amélioration de ses biens, et a contribué ainsi aux progrès agricoles et industriels. C'est à cette particularité que la Pologne doit cette agriculture alterne, ces races anoblies des troupeaux, ce nombre de beaux jardins qui commencent à s'y multiplier, des habitations également commodes et élégantes, et enfin tant d'autres avantages que les calamités publiques mêmes n'ont pu arrêter. La prohibition de beaucoup de marchandises étrangères en Russie, qui ouvrit dans ce vaste empire un débit important aux produits des fabriques polonaises, aurait pu être très-favorable à l'industrie du royaume de Pologne, si, au lieu d'un régime exceptionnel et privilégié, le Gouvernement avait préféré proclamer des lois générales et conformes aux saines doctrines de l'économie politique.

La fin de l'année 1825 fut marquée par la mort d'Alexandre, arrivée le 1er décembre. Elle fut suivie de près par celle du général Zaïonczek, son lieutenant en Pologne, décédé le 28 juillet 1826, et qui attacha son nom à onze années de son règne dans ce pays. Zaïonczek, autrefois altier, était devenu courtisan; de républicain exalté, il s'était fait absolutiste, et au lieu d'être l'appui le plus ferme des lois, et d'intercéder pour ses compatriotes auprès du souverain, il sacrifiait leur bonheur à l'envie de régner.

C'est à l'occasion de la mort d'Alexandre qu'éclata à Pétersbourg, le 26 décembre 1825, une catastrophe qui ouvrit le mémorable procès d'une *conspiration russe*, et à laquelle on crut trouver des ramifications jusque dans Warsovie. Plus de deux cents personnes furent arrêtées en Pologne et en Lithuanie. Quoique les crimes d'État ressortissent du tribunal de la diète, ce fut encore une commission composée de Polonais et de Russes qui fut nommée, au mois de février 1826, pour faire les recherches commandées par les circonstances. Ces commissaires furent : Stanislas Zamoyski, président du sénat polonais; Novossiltzoff, commissaire russe; François et Stanislas Grabowski, sénateurs-palatins; le conseiller d'État général Hauke, les lieutenans-généraux Kourouta et Rautenstrauch, le baron de Mohrenheim, et les généraux russes Krivtzoff Ier et Kolzakoff. Après une année d'une enquête secrète, la commission présenta son rapport le 3 janvier 1827. Si des traces d'un complot n'avaient pu être découvertes, il paraît néanmoins qu'une association patriotique existait en Pologne à l'insu de la police. Une pensée émise par l'illustre général Dombrowski en avait été la source. Ce général, avant sa mort, témoignait amèrement tous les regrets qu'il éprouvait en voyant le sort de la noble nation polonaise; de cette nation dont la valeur avait tant de fois contribué à la gloire des chefs qui s'étaient montrés à sa tête, mais qui pour elle-même avait retiré de si tristes fruits de ses nombreux sacrifices et de ses héroïques efforts. « Aujourd'hui même (1818), disait-il, l'existence et la forme constitutionnelle de notre gouvernement ne saurait trouver, dans la position encore si peu stable de l'Europe, une garantie suffisante de tranquillité. Qu'avons-nous à espérer et que ne devons-nous pas craindre? Chaque jour ne devons-nous pas trembler sur le sort qui nous attend le lendemain? aucun des liens qui faisaient la force de la Pologne ne réunit ses en-

fans; et ainsi divisés, qui peut les rassurer sur des chances toujours incertaines des événemens futurs? Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, eût-il ramené ses aigles triomphantes sur les bords de la Wistule, qu'en serait-il résulté pour la Pologne? encore des flots de sang, de nouveaux combats, de nouvelles victimes, mais de l'indépendance, de la liberté, jamais. Quel que soit celui pour qui les Polonais aient brisé leurs lances, que leur fait la défaite ou la victoire? Faibles parce qu'ils sont désunis, quelles conditions peuvent-ils attendre du vainqueur? rien que celles que la politique lui conviendra de leur imposer. Que n'est-il possible, ajouta-t-il, de ranimer un jour le feu qui brûle au fond de tout cœur vraiment ami de la patrie! Que ne puis-je réveiller l'antique énergie de ces Polonais, qui, pour être forts et puissans comme leurs aïeux, n'ont besoin que de croire en leur force et de revendiquer leur puissance déchue! Quels que soient les hommes qui les dirigent et le gouvernement qui les régit, qu'ils réunissent leurs opinions, leurs désirs et leurs vœux; que la nation divisée redevienne elle-même; qu'elle soit unie même pour servir le souverain qui la commande aujourd'hui; un jour peut-être, un jour, si la fortune qui le lui a donné pour maître, le frappait à son tour, la Pologne pourrait recouvrer enfin l'indépendance et la liberté, et ne plus reconnaître de roi que celui qu'il lui aurait plu de se choisir. »

Tels étaient les sentimens patriotiques du généreux Dombrowski. Bientôt une espèce de *Franc-Maçonnerie nationale* s'attacha à exécuter sa pensée. Le rapport de la commission d'enquête a démontré que c'est surtout vers l'an 1821 que cette idée commença à agiter quelques têtes, peut-être plus patriotiques qu'exaltées. Un peu plus d'une année auparavant, le Gouvernement avait déjà proclamé la guerre à toutes les institutions libérales. Cette coïncidence prouve que les persécutions de sa part ont influé particulièrement sur ce résultat.

L'empereur Nicolas, monté au trône après le refus de Constantin, ayant prêté le serment de maintenir la constitution de l'État, débuta honorablement par déclarer illégale l'œuvre de la commission d'enquête. Huit des principaux accusés furent renvoyés devant le tribunal de la diète, composé du sénat du royaume et présidé par l'illustre palatin Pierre Bielinski. Quoique son organisation et les voies de procédure eussent été arbitrairement prescrites au tribunal, les accusés n'en trouvèrent pas moins une garantie suffisante dans la conscience de ce corps vénérable. Une nouvelle enquête fut ordonnée; elle mit à nu les moyens honteux employés par la commission pour obtenir de fausses révélations.

Après trois ans de détention, un décret, rendu à l'unanimité moins une voix, celle du général Vincent Krasinski, acquitta les accusés; ce furent : le sénateur-castellan Stanislas Soltyk, André Plichta, Albert Grzymala et Roman Zaluski, membres du conseil d'État, l'abbé Dembek et les trois officiers de l'armée Sévérin Krzyzanowski, François Maiewski et Stanislas Zablocki. Toutefois ce jugement parut déplaire au pouvoir; une ordonnance du conseil des ministres, contresignée par le sous-secrétaire d'État de la justice, Woznicki, en fit arrêter la publication. Mais, après six mois de réflexion, la religion de S. M. ayant été éclairée par un rapport du conseil des ministres, et du président du tribunal, la publication du décret fut ordonnée le 18 mars 1829. Toutefois cette publication fut accompagnée d'une sévère désapprobation énoncée à tout le corps de la haute cour nationale, au nom de S. M. I. et R., par Valentin Sobolewski, président du conseil des ministres. Krasinski en fut excepté (1).

(1) Les noms des autres individus compromis par l'enquête sont : Adolphe Cichowski, Dobrogoyski, Nicolas Dobrzycki, Iordan, Bruno Kicinski, Joseph Koszutski, Kozakowski, Lagowski, Lukasinski, Machnicki, Théodore Morawski, Alexandre Oborski, Pawlikowski, Prondzynski, Wierzbolowicz et Szreder.

Dans le grand-duché de Posen, le général Jean-Népomucène Uminski, condamné à six ans de prison; Joseph Krzyzanowski, Mathias Mielzynski et Louis Sczaniecki.

Dans la Pologne-Russe ont été condamnés à différentes peines : Stanislas Tyszkowski, Louis Sobanski, Martin Tarnowski, Félix Ciszewski, Antoine Czarkowski, Jean Chodzko, Stanislas Ioteyko, Vic-

L'avenir nous dira quelle influence auront sur les destinées de la Pologne les événemens qui se pressent en Europe; mais il est permis d'espérer que la marche des lumières qui se fait sentir dans le monde civilisé n'aura pas une moindre action sur cette contrée. Le pouvoir de l'opinion fait aussi des progrès dans le Nord, et le cri de liberté y a déjà fortement retenti. Le langage de Nicolas Ier, dans son manifeste aux Polonais, publié le 25 décembre 1825, promet le maintien inviolable de la constitution de l'État. « Polonais, dit-il, les » institutions que vous a garanties l'empereur » Alexandre seront maintenues. Je jure devant » Dieu et promets que je maintiendrai la » Charte constitutionnelle, et que je n'épar- » gnerai aucun effort pour la faire observer. »

Quant à la situation du reste de la Pologne, en partant de 1815, nous le voyons aujourd'hui disloqué en sept parties, dont le royaume dit *de Pologne* forme la principale.

Les portions que se sont adjugées la Russie et la Prusse en 1772, et enclavées dans leur territoire, ne jouissent d'aucun droit exceptionnel; la langue polonaise n'y est point admise dans les actes du Gouvernement, et les habitans y sont soumis aux lois respectives de ces deux puissances. Par suite du traité de Vienne qui garantit la *nationalité* à tous les Polonais, l'Autriche vient d'adopter pour son royaume de Gallicie une espèce d'assemblée des notables, qui se réunit tous les ans à Léopol pour connaître les *postulata* du Gouvernement; mais ce fantôme d'assemblée ne siége que trois jours et ne discute aucun objet.

tor Ossolinski, Vincent Karwicki, Joseph Gruszecki, Thomas Czarkowski, Michel Romer, Nicolas Worcell, Stanislas Karwicki, Anzèlme Jwaszkiewicz, Pierre Moszynski, Anastaze Grodecki, et le prince Antoine Iablonowski. Ce dernier, condamné d'abord à la déportation, à perpétuité, en Sibérie, obtint sa grace pour avoir révélé dans tous ses détails les travaux de la société patriotique. Quant aux autres Lithuaniens ou Samogitiens mentionnés dans l'enquête, on y trouve les suivans : Barankiewicz, Biallozor, Joseph Billewicz, Buczynski, Bykowski, Alexandre Chodkiewicz, François Czarkowski, Downarowicz, Charles Dziekonski, Stanislas et Joseph Gruzewski, Michel Hoffmann, Karpinski, Korbut, Kulczycki, Labanowski, Pierre Lagowski, Lipski, Lukaszewicz, Stanislas et Étienne Mackiewicz, Stanislas et Théophile Mikulicz, Constantin Nowowieyski, Ignace Plater, Pociey, Jean Poniatowski, Przeciszewski, Charles Prozor, Kasimir Pulawski, Constantin prince Radziwill, Skibicki, Stanislas et Adam Soltan, Joseph Strumillo, Charles Wagner, Woynillowicz, Zsgorski, Joseph Kaleski, Thomas Zan, Zapolski, Ignace Zawisza.

Les évêques, les sénateurs-palatins et les sénateurs-castellans qui ont siégé dans le tribunal de la haute cour nationale et qui, sauf une seule voix contraire, ont absous les accusés, étaient :

Pierre Bielinski, sénateur palatin, président de la haute cour nationale, Jean-Paul Woronicz, archevêque de Warsovie et primat du royaume; Adam-Michel Prazmowski, évêque de Ploçk; Prosper Burzynski, évêque de Sandomir; Joseph Kozmian, évêque de Kalisz; Marcellin Dziencielski, évêque de Lublin, Nicolas Manugiewicz, évêque d'Augustow, Jean-Marcel Gutkowski, évêque de Podlaquie;

Les palatins : Adam Pce Czartoryski, *Vincent Krasinski*, Félix Czarnecki, François Grabowski, Ignace Monczynski, Maximilien prince Iablonowski, Michel prince Radziwill;

Les castellans : Antoine Gliszczynski, François Nakwaski, Gaëten Sierakowski, Michel Kochanowski, Stanislas Malachowski, Albert Mencinski, Jean Tarnowski, Mathias Wodzinski, Vincent Rulikowski, Alexandre Walewski, Pie Kicinski, Antoine Ostrowski; Thadée Tyszkiewicz, Stanislas Tymowski, Alexandre Bninski, Jean Poletylo, Adam Bronikowski, Alexandre Potocki; Pierre Wichlinski, Michel Potocki, Victor Rembielinski, Jean Wielopolski, Louis Pac, Antoine Bienkowski, Jean-Wladislas Bielinski, François-Xavier Lewinski.

Les membres délégués pour l'enquête judiciaire par le président, étaient : Michel prince Radziwill, Simon Wiszniewski, Mathias Wodzinski, Thadée Tyszkiewicz, Victor Rembielinski.

Le greffier, Clément Urmowski, remplacé à sa mort par Théodore Paprocki.

Le procureur du roi (accusateur, Oskarzyciel), Antoine Wyczechowski.

Quant aux défenseurs des accusés, c'étaient : Dominique Krzywoszewski pour Sévérin Krzyzanowski; Marcellus Tarczewski pour Stanislas Soltyk; Gaëtan Kozlowski pour Roman Zalnski; Vincent Matuszewski pour François Maïewski; Kostrzycki pour André Flichta; Antoine Maïewski pour Albert Grzymala; Tokarski pour l'abbé Constantin Dembek; Antoine Grabowski pour Stanislas Zablocki.

La Lithuanie et les pays usurpés par la Russie, dans le second et le troisième démembrement, forment une province à part, sous ce rapport que l'ancien *statut de Lithuanie* y est reconnu pour la loi du pays. Toutefois, il est complété par les Oukases impériaux. Les diétines élisent les magistrats; mais l'appel des jugemens rendus par ces magistrats est porté devant le sénat, à Saint-Pétersbourg. Enfin, depuis 1822, ce pays forme avec le royaume de Pologne un seul gouvernement militaire, sous le grand-duc Constantin; ses troupes sont distinguées de celles de Russie par le nom de *corps lithuanien :* elles portent en partie les couleurs nationales polonaises; mais le commandement se fait en langue russe.

La sixième partie de l'ancienne Pologne est composée du grand-duché de Posen, érigé par le congrès de Vienne et gouverné par le roi de Prusse. Une ordonnance royale de 1822, lui a octroyé des états-provinciaux, qui s'assemblent tous les deux ans : ils se composent de quelques représentans de la haute aristocratie nommés à vie, et des députés élus par la noblesse et les communes.

Les propositions du Gouvernement y sont discutées, mais non pas décidées, le roi s'étant réservé de proclamer lui-même les lois, après avoir entendu les vœux des représentans : ceux-ci, de leur côté, ont le droit de faire des propositions au Gouvernement. Le principal sujet de discussion jusqu'à présent a été l'interprétation de cette garantie de nationalité assurée aux Polonais par le congrès de Vienne, et que les Gouvernemens veulent difficilement observer. La tendance de la Prusse à germaniser le grand-duché est évidente. Elle n'a, en général, d'autres employés dans ce pays que des Allemands. Cependant les efforts des états provinciaux ont déjà obtenu l'assurance formelle qu'à l'avenir on admettra les Polonais aux emplois publics, que les actes du Gouvernement seront publiés en polonais et en allemand, et que l'enseignement public se fera dans les deux classes inférieures en langue polonaise. C'est un soin louable de la part des habitans du grand-duché de conserver à leurs descendans cette langue nationale, unique héritage qu'ils ont à leur laisser.

Un grand acte est entrepris par le gouvernement du grand-duché, celui de faire une part aux paysans des propriétés territoriales qu'ils cultivaient jusqu'à présent pour le compte des seigneurs et au moyen de la corvée.

Le grand-duché a une banque terriroriale, dirigée à profit commun par une association de propriétaires.

Enfin la république neutre de Krakovie, constituée depuis 1815, sous la protection des trois puissances co-portageantes, forme la dernière partie de l'ancienne république polonaise. Elle a sa propre constitution : le gouvernement de cette république, consiste dans un sénat nommé par la diète et dirigé par un président, également élu par les représentans qui s'assemblent tous les ans pour exercer le pouvoir législatif. Mais chacune des trois puissances ayant son consul à Krakovie, c'est dans l'esprit de leur politique commune que le pouvoir y est exercé. En 1828, Ignace Nikorowicz, appuyé par le parti populaire, fut élu président. A l'instant même des courriers partirent pour Pétersbourg, Vienne et Berlin; on s'empressa d'appuyer la faction aristocratique, et, grâce à ses machinations, Stanislas Wodzicki, élevé aussitôt de castellan au poste de palatin du royaume de Pologne, fut maintenu, malgré l'élection contraire, à la présidence de la république.

L'université de Krakovie, que la république protége particulièrement, consomme la plus forte partie de son budget.

Ainsi, sur vingt millions de Polonais, à peine quatre jouissent d'un gouvernement national sous une tutelle étrangère. Il est donc permis de dire, avec M. Beaumont de Brivozac : « Que les Polonais ne s'y trompent » point, ils n'ont *pas encore* de patrie. »

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA

LÉGISLATION POLONAISE

CIVILE ET CRIMINELLE,

JUSQU'AU TEMPS DES JAGELLONS,

DEPUIS L'ANNÉE 930 JUSQU'EN 1430;

PAR JOACHIM LELEWEL,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE;

ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE STATISTIQUE A L'UNIVERSITÉ DE WILNA;
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES AMIS DES SCIENCES DE WARSOVIE;
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE KRAKOVIE UNIE A CELLE DE L'UNIVERSITÉ JAGELLONE;
DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE; DE CELLE DE GÉOGRAPHIE;
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE STATISTIQUE UNIVERSELLE DE PARIS;
DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES AMIS DE LA LITTÉRATURE RUSSE A SAINT-PÉTERSBOURG;
DE CELLE DES ANTIQUITÉS RUSSES A MOSKOU;
DE CELLE DES SCIENCES AUPRÈS DE L'UNIVERSITÉ DE KHARKOV;
DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE DES GÉORGOPHILES;
ET DE CELLE DES COLOMBIENS DE FLORENCE;
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA;
ETC., ETC., ETC.

Cet *Essai historique* du savant Lelewel, publié à Warsovie en 1828 en langue polonaise, a été abrégé et traduit en français sous les yeux de l'auteur. Nous sommes heureux aujourd'hui de nous trouver en possession de ce précieux manuscrit. Nous nous empressons de le publier ici, afin d'ajouter un nouveau et puissant intérêt à ce *Tableau de la Pologne.*

Lé. - Ch.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA

LÉGISLATION POLONAISE

CIVILE ET CRIMINELLE.

Il est constant pour tout le monde que pour avoir une connaissance approfondie de la législation civile et criminelle d'un pays, il faut en connaître l'organisation politique.

La nation et la république polonaises étaient tout autrement constituées sous le règne de Stanislas-Auguste que la France sous celui de Louis XIV, et il est notoire que cette même Pologne avait une tout autre organisation politique sous les Boleslas et sous Kasimir-le-Grand, que la France du temps des Capets et de Philippe de Valois. La France subit divers changemens depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XIV. De même la constitution de la Pologne fut sujette à des variations notables.

Il est cependant essentiel de faire observer à nos lecteurs qu'ils ne doivent point envisager la Pologne, ni comme une couronne élective, ni comme une république aristocratique, et, partant de cette base, nous ne doutons point qu'ils ne se fassent une idée précise de la constitution de l'ancienne Pologne par les remarques éparses sur la haute justice de ce pays, et sur les différentes classes de ses habitans.

§ Ier.

Les lois nationales se confondent et se mêlent avec les lois canoniques.

DE 930 A 1030.

(100 ans.)

L'état de la Slavonie, avant que des États s'y fussent formés, sa division en petites parties, sa démocratie, et pour ainsi dire sa rusticité, sont généralement connus. Quand, par l'influence de la civilisation d'occident, des États commencèrent à s'y former, les seigneurs devinrent nombreux, et la situation des tribus était diverse; les plus puissantes d'entre elles conservèrent presque totalement leurs lois; les plus faibles, en partie, reconnaissaient pour maîtres des guerriers particuliers, ou étaient soumises à un souverain qui commandait ces guerriers et fondait un royaume. Les mêmes lois, les mêmes coutumes étaient obligatoires pour tous. Mais il fallut introduire des changemens dans ces lois, à mesure que de plus grandes différences s'établissaient entre les habitans, relativement à leurs richesses et à leur position politique. L'uniformité de la race slave, le rapprochement des dialectes, des lieux et du commun intérêt des tribus, rendaient communes beaucoup de coutumes et de lois dans les vastes pays qu'habitaient les Slaves. Indépendamment de cette uniformité de coutumes et de lois chez ce peuple, il y avait certaines particularités et différences locales.

Les États, se formant d'un grand nombre de tribus, donnaient de l'unité à tant de coutumes diverses, et assuraient les mêmes lois aux différentes classes, à la noblesse et aux paysans, ou, pour mieux dire, à des guerriers et à des cultivateurs. Telle fut aussi la marche des choses dans l'État polonais pendant sa formation. A l'exception de quelques esclaves prisonniers de guerre ou achetés, qui ne se

trouvaient que chez les grands seigneurs, le reste des habitans, de la classe élevée ou inférieure, était libre et égal devant la loi. Il y avait des propriétaires et des fermiers qui prenaient à bail les terres des autres. Ceux-ci se trouvaient liés par des réglemens de chaque tribu, et restaient dans un endroit fixe. Quant aux autres, ils cherchaient à faire fortune, et changeaient de pays quand leur convenance l'exigeait.

L'idée qu'on se faisait de la propriété était si pure, qu'elle n'admettait point de servitude. A peine le concours des circonstances dans des arrangemens particuliers pouvait y contraindre pour un certain temps. Son absence occasionait maintes fois de fortes dissentions, dont décidait la force unie à l'arbitraire, vu qu'une redevance ou quelque charge compromettait l'idée de la propriété, qui n'admettait aucune clause; mais les idées de propriété générale et particulière s'unissaient. Si chaque particulier avait sa propriété, elle ne pouvait provenir que de la propriété générale. Les champs incultes, les landes et les bois, avec les arbres et le gibier qu'ils contenaient, étaient, pour ainsi dire, une propriété générale, n'appartenant à personne, et, par cela même à toute la nation en commun. Et, quoique avec le temps ces propriétés passassent entre les mains de particuliers qui cherchaient à établir de certaines limites avec leurs voisins, il y avait cependant assez de propriétés communes qui appartenaient à un grand nombre de tribus, et, outre cela, des propriétés privées de propriétaires, ou délaissées par leur mort sans héritiers. Elles s'appelaient *puscizna* (1). Les propriétés de ce genre étaient ouvertes à toutes les personnes qui voulaient les acquérir, ou bien on les adjugeait à l'État ou à la disposition du souverain. Mais pourtant chaque propriété individuelle conservait toujours une marque de propriété générale, et, pour cela, les habitans, quand le commandait le salut général, étaient requis pour le service de guerre, ou pour des paiemens, ou même pour rendre divers services, qui toutefois ne portaient aucune atteinte à leur liberté.

Les coutumes et les lois adjugeant la possession de la propriété au propriétaire, autorisaient le fils à avoir sur les propriétés les mêmes droits que son père, car le fils et le père restaient dans le même endroit. La cérémonie de la tonsure, pratiquée pour ceux qui sortaient de l'enfance, était en quelque sorte le signe de leur adoption pour fils et héritiers.

Mais cette coutume et cette loi n'étaient pas assez fortes pour assurer la transmission de la propriété de mains en mains par la voie d'hérédité. Dès qu'un père n'avait pas d'enfans, dès qu'un homme quelconque était sans postérité, dès que le sort ou les accidens avaient séparé la propriété du propriétaire, toute cet héritage, toute cette propriété étaient regardés comme une *puscizna*, ou, pour mieux dire, comme une propriété sans maître et sans héritier, dont le premier venu pouvait prendre possession. Il en résulta que le premier qui trouvait les choses jetées sur la mer ou sur les bords des fleuves, se les appropriait; qu'après la mort d'un paysan sans héritier, son seigneur prenait sa *puscizna;* qu'après que le clergé fut introduit avec la religion chrétienne, lorsqu'un prêtre mourait, son plus proche voisin s'emparait de sa *puscizna*. Si le neveu prenait après son oncle une *puscizna*, ce n'était pas comme un héritage ou une succession; il la prenait et l'occupait comme *puscizna*, ce qui offrait beaucoup moins de difficultés. L'intérêt des puissantes familles changea les *puscizna* en succession et en héritage après la mort de proches parens; mais il respecta les dispositions faites avant la mort relativement à la propriété. Les familles pauvres et sans éclat trouvaient peu de moyen à pratiquer cette nouvelle coutume, qui perpétue la propriété dans leurs générations; et quoique la civilisation, l'influence des mœurs occidentales et l'affermissement de la religion chrétienne en Pologne occasionassent une réforme, cependant la *puscizna* et la manière d'acquérir des propriétés par le moyen de *puscizna* est un sujet qui mérite d'être approfondi.

L'agriculture et la défense du pays apparte-

(1) Dans les statuts de la Grande-Pologne on trouve à l'article 19 qui traite des successions échues après les oncles ces mots : *In hæreditatibus quæ* Puscizna *dicitur vulgariter.*

naient aux hommes ; il s'ensuivit que les femmes furent presque tout-à-fait privées de la possession des terres ; pourtant on avait pourvu à leur existence par le moyen de leur dot et des donations que leur faisaient leurs époux (1). En même temps, elles avaient assez de liberté pour agir judiciairement : elles comparaissaient en personne devant les tribunaux, servaient de témoins, et défendaient leurs propres causes. Communément, les deux parties plaidaient leurs causes respectives devant les juges. Les jugemens étaient courts, et intéressaient toutes les communes. Le juge ou le *zupan*, soit qu'il fût élu par toute la commune, ou désigné par le pouvoir suprême, donnait ses sentences de vive voix, sans écrire, aux paysans comme à la noblesse ; il offrait et proposait sa médiation, et tâchait de porter les parties à s'arranger à l'amiable. Il servait plutôt de médiateur pour conclure les arrangemens des deux parties, que de juge pour en décider.

L'opinion et le bon sens dirigeaient les coutumes, et appliquaient à la loi les cas extraordinaires, en les pesant dans la balance de la justice. Les preuves, les témoins et leurs dépositions étaient suffisans pour éclairer les juges idolâtres, quoique quelquefois, dans des délits d'un genre vil, ou dans de grands crimes, qui avaient besoin d'être tout de suite éclaircis, on ait employé des mesures violentes pour rompre l'obstination de l'accusé à nier ses crimes, et que même dans des occasions qui se présentaient très-rarement, on ait eu recours aux supplices et aux tortures. Malgré la douceur du caractère des habitans, les mœurs étaient assez rigides et dures pour que l'on se portât à des démarches violentes. La preuve de ce que nous avançons était les peines et les punitions ; mais quoiqu'une injure criât vengeance et excitât des *réflais*, cependant l'esprit social des tribus communes laissait apercevoir dans les jugemens sa puissance médiatrice, qui amenait facilement la bonne intelligence. Maintes fois le criminel ou le meurtrier, en fuyant la vengeance de ses ennemis, avait pu prévoir les conditions auxquelles il devait se soumettre pour désarmer la colère du parti offensé.

Le plus souvent, une compensation de la perte qu'on avait occasionée, une amende d'argent ou de meubles, selon les conventions, les coutumes ou la loi, apaisaient la partie qui avait souffert ; mais il fallait aussi payer au tribunal une somme pour être acquitté de la punition. Malgré le moyen que nous venons de rapporter ici, il est sûr que la lapidation et le gibet étaient connus, et que même les autres supplices corporels étaient cruels.

Furent-ils propres aux Slaves, ou introduits chez eux par un peuple étranger? Voilà ce qui est difficile à résoudre. Néanmoins la peine de mort était assez souvent appliquée.

La trahison des affaires publiques et de la patrie était punie par la mort, la mutilation des membres, ou d'autres supplices horribles. Les violations, les incendies, les brigandages, qui troublaient la tranquillité des tribus, les meurtres, n'étaient pas moins sévèrement punis ; on connaissait le fouet, et certainement les voleurs payaient leurs forfaits en perdant leur vie au gibet. On peut croire assurément que ces cruelles punitions, c'est-à-dire la mutilation des membres et la privation de la vue venaient de l'empire grec ; elles s'introduisirent de la Grèce chez les Latins ; pareillement de la Grèce elles passèrent en Pologne, où, ainsi que parmi les Carlovingiens, elles s'infligeaient dans les affaires politiques (1).

D'autres circonstances influèrent grandement sur l'état de la Pologne dès le commencement de sa formation. Le christianisme, qui, depuis long-temps, tendait à s'établir dans ce pays, s'était fixé sur les bords de la Wistule et de la Warta, et Boleslas-le-Grand, en l'affermissant par tous les moyens possibles,

(1) Cette sorte de donation s'appelait, en terme national, *wiano*.

(1) Boleslas-le-Grand fit crever les yeux à Boleslas III, roi de Bohême. Boleslas II fit hacher un traître en pièces. Zbigniew avait peur que son père, à cause de sa trahison, ne le condamnât à être tué ou à avoir les membres mutilés, et à la fin on lui creva les yeux sous Boleslas III. Wladislas II condamna à mort Pierre le Danois (Dunin), mais par grâce spéciale il ne lui fit que crever les yeux et couper la langue en punition de sa trahison et du crime de lèse-majesté.

cherchait à en accorder les préceptes avec les coutumes et les lois nationales. Les lois canoniques de l'Église, qui obligeaient chaque chrétien, s'introduisirent vers ce temps en Pologne, et se mêlèrent avec les lois nationales. Le nombre d'hommes sachant parler et écrire en latin se multiplia; une langue étrangère, usitée seulement dans la religion, et par-dessus tout une langue morte, commença à devenir l'interprète des conventions et des actes publics aussi-bien que des lois nationales.

Ainsi, sinon la législation, au moins l'interprétation et l'application de la loi au nouvel ordre de choses introduit dans le royaume, et aux nouvelles idées qui se répandaient alors, passèrent entre les mains d'hommes savans, qui souvent pensaient autrement que le vulgaire. Le gouvernement de l'État, par le degré de pouvoir absolu auquel il fut porté sous Boleslas-le-Grand, mit de fortes entraves à l'antique puissance du peuple. Boleslas-le-Grand, dans ses conquêtes, eut le talent d'unir sous sa puissance les peuples de la Léchie et de la Chrobatie; et cette même puissance devenait souvent législatrice. Il apparut alors une nouvelle forme de législation qui ne tirait plus sa source des abus ou des coutumes qui insensiblement prenaient racine dans le pays, mais qu'on établissait et qu'on proclamait avec préméditation.

Cette puissance, assurée et acquise par les conquêtes en formant un empire, concentra l'exécution suprême de la loi, et commença à prononcer les décrets souverains; elle était l'appui de la loi, et en même temps, quand celle-ci manquait, elle donnait à sa place des sentences arbitraires. Miéczyslas dut introduire un nouvel ordre de choses, rendu indispensable par le concours de tant de changemens dans un royaume. Mais son fils, Boleslas, fut bien plus actif sous ce rapport, et il y était forcé en étendant si loin les frontières de son empire. Celui qui croirait que Boleslas, dans ses réglemens, a imité servilement les lois et coutumes des pays étrangers, ferait une injure à cet homme extraordinaire.

Boleslas aimait ses guerriers, dont il avait éprouvé tant de fois la valeur; il les épargnait à la guerre. Il respectait les ecclésiastiques, leur donnait des titres de prince, et les comblait de richesses; mais en même temps il soumettait tous ses sujets, sans distinction, à la même loi; et, afin de pourvoir aux besoins du pays, il imposait sur la propriété de chacun, comme faisant partie de la propriété générale, d'égales impositions (subsides).

Tous les habitans étaient obligés de défendre leur patrie, et le *comes* du district les commandait. Boleslas s'efforça de régulariser ces levées des troupes du district dans tout son royaume. Les *comes* étaient juges en même temps: on les nommait dans la langue nationale *prystaldy*, ou autrement encore *gwastaldi, kastellani*. Le roi était juge suprême, et jugeait également la noblesse et les paysans, les procès civils et criminels. Outre les tribunaux où présidaient les castellans, il y en avait d'autres institués anciennement par les communes; mais on ne peut voir dans leurs procédures aucune distinction entre les procès criminels et civils, et ces deux genres de causes appartenaient également à ces tribunaux. La procédure qu'on mettait en usage dans les jugemens à la cour (curia) de Boleslas servait d'exemple pour toutes les autres cours de justice. Le *komornik* (camerarius) ordonnait à l'accusé de comparaître; celui-ci se rendait à cet ordre le jour marqué. Dans quelque lieu que le roi se trouvât, dès que quelqu'un lui portait des plaintes, il s'arrêtait sur-le-champ, revoyait les affaires selon l'ordre, et prononçait les décrets.

Des lieux sûrs de détention répondaient du criminel convaincu. Les amendes qu'il devait payer ou les punitions qu'il devait subir lui étaient infligées par les huissiers (ministeriales), ou employés de la cour de justice, ou enfin par la partie adverse, à laquelle on le livrait quelquefois. Boleslas se réservait le droit d'adoucir la peine ou de faire grâce. Il donnait quelquefois la vie à ceux qui étaient condamnés à mourir pour de grands crimes; faisait venir chez lui ceux qui avaient commis de petites fautes, les exhortait à se mieux conduire, et souvent même il les invitait à venir prendre un bain avec lui, et là il leur faisait donner des coups de fouet pour les corriger. Le peuple lapidait ceux qui avaient mérité une mort

honteuse. Mais les cruels supplices commandés par Boleslas en punition de beaucoup de crimes, comme par exemple le brûlement des yeux, l'arrachement des dents, le supplice dans lequel on clouait les membres, requéraient l'emploi des bourreaux (*oprawça*).

§ II.

L'influence du christianisme opère de grands changemens. Les propriétés particulières acquièrent plus d'étendue. La cruauté des supplices s'adoucit.

DE 1030 A 1130.

(100 ans.)

Le règne faible et de peu de durée du roi Miéczyslas II, et les violentes secousses qu'éprouva après sa mort l'État de Boleslas, ne purent faire disparaître les changemens introduits en Pologne par Boleslas-le-Grand. Kasimir les renouvela et les corrigea. Il est vrai que parmi les institutions de Boleslas, quelquefois d'anciens usages essayèrent de reprendre vigueur; cependant le mélange des préceptes et coutumes chrétiennes avec les usages et les lois nationales s'accomplissait de plus en plus tous les jours. Mais les coutumes chrétiennes subissaient aussi divers changemens. Dans ces siècles d'ignorance et de troubles la voix de l'humanité pénétrait jusque dans le cœur humain et dirigeait les institutions de diverses lois. D'où provenait l'adoucissement du traitement des criminels? Les supplices sanguinaires disparaissaient, et même l'application de la peine capitale devenait de plus en plus rare en Pologne. Le clergé désapprouvait les peines corporelles. Boleslas III Krzywousty (Bouche-de-Travers) ne put se consoler durant toute sa vie du supplice et de la mort de Zbigniew, à laquelle il avait donné occasion. La mutilation de Pierre, ordonnée par Wladislas II, fut la dernière cruauté de ce genre, d'autant plus atroce qu'elle fut commise par ordre du monarque, sans qu'aucune preuve eût été donnée et sans qu'aucune sentence eût été prononcée.

Les préceptes évangéliques et le clergé posaient des entraves à de telles atrocités, et leur bienfaisante influence commençait à se faire sentir. L'histoire ne nous transmet aucune trahison, aucune rébellion, du temps de Boleslas-le-Grand, et cependant nous trouvons que la peine capitale était souvent appliquée. Boleslas-le-Hardi condamnait à mort ceux qui étaient les objets de sa vengeance. Sous Boleslas-Krzywousty (Bouche-de-Travers), au contraire, quoique Zbiginiew, Gniewomir, le staroste Swientopelk, le palatin Skarbimir fussent des traîtres et subissent tous la peine de mort; quoique le roi menaçât les habitans de Glogau du gibet en cas qu'ils se rendissent à l'ennemi, et que les Poméraniens convinssent qu'ils avaient mérité d'être pendus en levant l'étendard de la révolte (4), l'histoire cependant n'accuse pas de sévérité les décrets de ce prince, elle affirme même que la trahison envers la patrie était punie par l'exil, et par la confiscation des biens meubles ou immeubles au profit du trésor public; ces peines étaient les mêmes pour le crime de lèse-majesté. L'horreur témoignée au vol, au meurtre et au brigandage joints à l'enlèvement de la propriété d'autrui, depuis longtemps était la seule cause qui faisait punir ces crimes du dernier supplice; l'usage en fut conservé. L'infamie remplaçait aussi la peine capitale; mais il est probable que depuis long-temps, après un meurtre, les deux familles s'arrangeaient à l'amiable. Et l'amende, déjà fixée, de douze marcs pour un noble, et de trois pour un paysan, devint une loi à laquelle se soumettaient les sentences des juges.

En Pologne, de même que dans les autres pays de l'Europe, le droit canonique s'accommodait et s'assortissait assez bien avec les coutumes locales. Les mariages étaient tout-à-fait dirigés par le droit canonique. Dans le principe, ce nœud sacré souffrait des infractions; mais avec le temps il acquit plus de force, et on n'osait l'enfreindre sans une dispense. Le même droit canonique décidait du degré de parenté. Mais pour ce qui est des héritages, il ne diminua en rien l'entière prépondérance des hommes; et même en étendant le cercle de la parenté, il assurait l'héritage des biens qui n'avaient pas de maîtres à des parens éloignés. Par l'entremise du droit canonique, ou plutôt des riches donations faites aux églises, les dernières volontés acquirent plus d'autorité

et de force. Comme beaucoup d'actes publics s'accomplissaient de vive voix, de même on prononçait ses dernières volontés.

La science d'écrire et de lire, en se répandant peu à peu et en préparant à l'état ecclésiastique, facilita les moyens de donner par écrit divers priviléges et donations, et mit les grands seigneurs en état de manifester leurs dernières volontés, qu'on devait accomplir après leur mort d'une manière stable et sûre. Boleslas Krzywousty ordonna qu'on écrivît les codicilles de son testament. Mais par le moyen de la science d'écrire (en même temps que se multipliait l'influence pernicieuse des coutumes d'Occident), paraissaient des actes qui commençaient à troubler l'ordre général, causèrent un grand tort aux lois nationales; et dans des siècles plus avancés, lors des divisions arrivées contre les fils de Boleslas III (Bouche-de-Travers), ébranlèrent fortement les institutions nationales. Ces actes n'étaient autre chose que des donations et priviléges accordés dans le commencement aux ecclésiastiques et à de puissans seigneurs, et, après, au peuple.

Les sciences d'Occident se répandaient vers ce temps en Pologne, et la science d'écrire fut la cause que les hommes de loi et ceux qui composaient la cour du monarque prirent quelques notions du droit romain, ce qui ne contribua pas peu à changer les idées, et à exciter des troubles dans les principautés de la Léchie divisée; nous en parlerons dans la période suivante.

§ III.

La donation des priviléges aux propriétaires (*jure hæreditario*) et du droit de principauté (*jure ducali*) cause un tort à la loi nationale.

DE 1130 A 1230.

(100 ans.)

Quoique la procédure fût prompte et de peu de durée, cependant la peine n'était infligée qu'après le décret donné, et le décret n'avait lieu qu'après qu'on avait entendu les dépositions des témoins. Les violentes mesures qu'on se permit à l'égard de Pierre étaient plutôt un acte de cruauté sans exemple qui offensait tout le monde. Peu de temps après, on entendit des plaintes d'un autre genre à cause des abus des barreaux, quoique, par la division du pays, les juridictions devinssent plus nombreuses et soumises à diverses gradations. Après le décès de Boleslas III, ses quatre fils avaient quatre palatins; et quand la Léchie se divisa en de plus petites principautés, le nombre des palatins devint plus grand. Dans la marche de Dantzig, où il n'y avait pas de palatin, on nomma un gouverneur. Par ce moyen les appels à une instance plus haute furent facilités. Du jugement du juge (judex) ou du subjudex, *juge subalterne* de la castellanie ou du castellan même, on appelait à celui du palatin, et dans des affaires plus graves, à celui de la cour. Tout jugement se passait ouvertement devant un nombreux concours de citoyens, d'où se formaient les rassemblemens, nommés en langue vulgaire wieca (viétza), en latin *colloquia, conventus*, par lesquels la procédure devint plus auguste et plus solennelle. Les jugemens des palatins étaient de ce genre, et ceux qui avaient lieu à la cour. Sans doute, par cet accroissement de siége et ce développement de la procédure judiciaire, les anciens tribunaux du peuple et des communes tombèrent dans l'inaction et dans l'oubli; mais aussi le nouvel ordre introduit dans la juridiction était au préjudice des gens pauvres et des paysans, qui ne trouvaient plus qu'un accès très-difficile et d'autant plus difficile, que par un abus changé en coutume par l'usage ou par la volonté arbitraire des rois, le salaire donné aux juges fut élevé à un prix exorbitant. Pour le jugement d'une cause, quelquefois le salaire était porté jusqu'à treize marcs. On le nommait *czesne*. Miéczyslas III ordonna de payer pour avoir tué un ours ou battu un Juif la soixante-dixième, *septuaginta*. C'était l'amende imposée pour le crime de lèse-majesté et de sacrilége, et qui valait quatorze marcs; de la même manière s'élevèrent les frais du jugement, et ces frais étaient plus grands que ceux qui étaient autrefois en usage. Si les parens d'un noble tué prenaient douze marcs pour sa tête, la justice levait sur lui une somme de *septuaginta* en forme de punition. Que dire encore de beaucoup d'autres frais, de l'amende nommée amende du sang, où l'huissier prenait, non-seulement

l'argent, mais encore les habits et joyaux qui couvraient et décoraient le mort.

Je ne ferai aucune mention des abus et des emprisonnemens exercés par les juridictions sous Miéczyslas III, des fautes supposées, des crimes faussement imputés : car c'étaient des circonstances passagères que Kasimir-le-Juste sut réprimer. Mais je veux arrêter mon attention sur la difficulté de l'accès au barreau qui coûtait trop cher, ce qui ne contribuait pas peu à ruiner les fortunes peu considérables, et ce qui était un véritable précipice pour les indigens. L'honnêteté des juges et la bonté du monarque pouvaient y remédier, mais la politique de Miéczyslas III ne marchait pas vers ce but. Il voyait la puissance des grands seigneurs s'agrandir, et avait commencé avec eux une lutte dangereuse. Il voyait en outre l'ancienne égalité de la loi affaiblie, les anciennes lois et coutumes changées tout-à-fait, et de nombreuses usurpations confirmées et affermies par des priviléges et des donations ; et dans tout cela, il voyait l'affaiblissement de l'autorité royale. Il résolut donc de remettre en vigueur les antiques lois et coutumes ; mais, pour arriver à ce but, il employa des moyens inusités jusqu'alors en Pologne. Étant lui-même juge et législateur, il puisa de diverses manières des pensées dans le droit romain, et donna une grande liberté aux autorités judiciaires. Le fisc sacré s'enrichissait d'un grand nombre d'amendes et de confiscations. Miéczyslas envoyait les criminels dans des mines pour qu'ils exploitassent des métaux, et disputait à chacun sa propriété. De toutes les anciennes coutumes, la seule peine de mort était encore en usage ; mais Miéczyslas voulait rétablir l'exil, les supplices et la mutilation. Ces violentes mesures, ces maximes professées par le prince et les employés, révoltèrent les esprits des habitans à un tel point, que Miéczyslas III fut chassé, et que son successeur, Kasimir-le-Juste, se vit obligé de chercher les moyens de conserver les anciennes lois et coutumes, et de fermer les yeux sur les nouveautés qu'on avait introduites. Les priviléges se multipliaient donc tous les jours, et les idées concernant les objets judiciaires prenaient une autre direction.

Dans un pays agricole plein de bois et peu culitvé, dès le commencement les coutumes avaient prescrit des lois, qui avaient pour but d'assurer les besoins agricoles et forestiers. Ce même pays était guerrier ; aussi tout ce qui se rapportait aux besoins des guerriers devait être garanti autant par les coutumes que par les lois.

Les premières institutions nationales de l'État de Pologne étaient courtes et concises pour être plus facilement conservées, sinon par écrit, au moins dans la mémoire de chacun, et pour être plus propres à se publier à la cour des seigneurs, dans les places publiques et dans les marchés. Si nous fixons notre attention sur les recueils de lois du quatorzième siècle, nous y remarquerons un grand nombre d'institutions aussi courtes, laconiques et concises que les autres sont diffuses. Ces articles courts et concis, par une circonstance très-étonnante, traitent tous exclusivement, des punitions pour les injures qu'un guerrier aurait eues à souffrir, et contiennent des réglemens concernant les dommages faits sur les champs ou dans les bois, ou enfin dans les troupeaux. Cette singularité nous force de convenir que ces articles sont très-anciens et en grande partie appartiennent aux premiers commencemens du royaume de Pologne.

La contestation entre les Piasts à cause d'héritage et de propriétés, arriva dans un temps où les anciennes idées sur ce point prenaient une nouvelle forme en Pologne. L'idée d'une propriété générale s'effaçait, et l'intérêt particulier, en agissant parmi les grands seigneurs, y développait l'indépendance de la propriété et son assurance, après la mort, aux générations futures. Divers priviléges de ce temps (depuis 1130, 1250 et plus long-temps encore), libéraient des impôts et des services les propriétés des prélats et des seigneurs, ou bien donnaient les terres et les biens *jure hæreditario*, tout-à-fait libres et indépendans. Ils étaient exempts de tous droits et impôts et avaient la permission de lever eux-mêmes des rentes seigneuriales, des droits de douanes et de péage. On les affranchissait aussi de la réparation des chemins et des châteaux comme de tout service militaire, tandis qu'il leur était permis de construire des châteaux à leur propre usage. Ils n'avaient point besoin de recourir aux instan-

ces de justice, quelquefois pas même à la haute justice de la cour, car on leur avait permis d'avoir dans leurs terres héréditaires une juridiction à laquelle la loi ne mettait aucunes bornes. C'était, pour le dire en peu de mots, des priviléges qui affranchissaient les seigneurs et leurs biens du joug de la loi; et les droits confirmés par ces priviléges aux seigneurs, passaient dans toute leur étendue, non-seulement à leurs enfans et héritiers, mais ils pouvaient en disposer en faveur de quiconque ils voulaient. Nous voyons par là que le *jus hæreditarium* non-seulement veut dire le droit de succession, mais qu'il signifiait encore quelque chose d'autre en Pologne.

Les seigneurs, la noblesse, les guerriers, les prélats, les ecclésiastiques, les congrégations de religieux, les communes et les corporations possédaient des propriétés et des biens comme des *hæreditates jure hæreditario*. Chez les propriétaires laïcs les *hæreditates* passaient communément comme succession aux héritiers; elles pouvaient être léguées à tout le monde, ce qui prenait sa source *ex jure hæreditario*. Chez les prélats elles ne passaient pas aux parens, mais à leurs successeurs, et dans les communes et corporations elles restaient dans les mêmes mains et étaient pourtant les *hæreditates jure hæreditario*. Ainsi le *jus hæreditarium et hæreditas* ne renfermait pas l'idée exclusive d'héritage, mais signifiait quelque chose d'autre, et était, en Pologne, plutôt un certain genre de propriété. Communément les *dominia* restaient soumis à la loi du pays, aux impôts et au service public que supportait tout le pays, tandis qu'au contraire les *hæreditates*, munies *jure hæreditario*, avaient un propriétaire qui jugeait, gouvernait, déterminait à chacun ses devoirs, était en même temps législateur, possédait le *jus ducale*, et régnait indépendant du monarque. Il est vrai que le *jus hæreditarium* ne donnait pas toujours de si grands avantages aux donations qu'on faisait, mais il est aussi vrai que ce *jus hæreditarium* avait toujours une tendance prononcée pour les exceptions et l'indépendance tant de la personne que de la propriété. Dès que les prélats et seigneurs privilégiés commencèrent à jouir de leur droit d'héritage, le désir d'en acquérir de semblables s'éveilla aussitôt dans l'esprit des seigneurs non privilégiés, et de toute la noblesse. Dès que cette idée commença à s'établir, les *pusizny* devinrent chaque jour plus rares. Elles auraient même dû tout-à-fait cesser, si l'habitude et la cupidité n'avaient pas nourri l'ancienne coutume d'occuper par force les biens d'autrui, idée contraire à celle qui s'était formée récemment de la propriété et de l'héritage.

La loi militaire concernant le devoir de défendre la république prenait sa source dans les priviléges. Depuis long-temps le nom latin *miles* était commun à la noblesse, mais chaque noble n'était point en état d'avoir un cheval le jour d'une bataille, et ceux qui étaient privilégiés étaient libres tout-à-fait ou en partie du soin de défendre le pays. Le plus souvent c'étaient des *comites*, des *barons*, des magistrats plus ou moins marquans; l'intérêt de leurs familles exigeait qu'ils possédassent les plus grandes *hæreditates*. On ne connaissait encore ni les noms ni les armes de familles; et les armes n'étaient encore qu'un signe particulier qui distinguait un chevalier d'un autre. Il était de l'intérêt des familles que leurs biens restassent dans leurs maisons, et ne passassent pas dans des mains étrangères. Vers ce but, conformément aux changemens arrivés dans la civilisation et dans les rapports sociaux se dirigeaient les coutumes et les institutions. Sans aucun doute le père introduisait ses fils dans leur propriété; cependant diverses difficultés commencèrent à s'élever sur le temps dans lequel les fils devaient entrer en possession de leurs héritages, et ces difficultés étaient décidées de différentes manières, dans les diverses principautés et leurs districts. Les fils héritaient donc de leur fortune après la mort de leurs pères, ou ils en prenaient une partie ou même la moitié dès qu'ils avaient l'âge requis. Après la mort de leurs mères ils entraient non-seulement en possession des biens qu'elles avaient laissés, mais d'une partie de ceux qui appartenaient aux pères. Les fils étaient regardés comme co-propriétaires des biens héréditaires. La minorité seulement ne lui permettait pas d'en jouir, et comme du temps de sa minorité, en cas du décès de ses parens, il avait des tuteurs, de même son père était son

tuteur de son vivant. Dès que le fils atteignait l'âge de la majorité, le père, quoiqu'il ne lui cédât rien de ses biens, ne pouvait plus, d'après sa volonté, disposer de sa fortune; il fallait pour cela le consentement et la permission de son fils, ou qu'il agît en commun avec lui. Le fils ayant atteint l'âge requis, échappait à la tutelle du père, et disposait de la part qui devait lui échoir. S'il ne le possédait pas, le père répondait pour lui de toute la fortune. Le fils pouvait hypothéquer, mettre pour caution, et même se défaire de la part qu'il devait posséder un jour. Les procès et les difficultés se multipliaient, et se mêlaient aux partages qu'on faisait de la fortune. Le père lui-même divisait ses terres, et en cela ses dernières volontés devaient être strictement remplies, selon la loi. Mais les fils et les filles savaient déranger les partages une fois arrêtés, et quand le père n'avait pas marqué les portions et les dots qu'il leur destinait, alors ils troublaient et cassaient les conventions faites entre eux-mêmes, les médiations des tuteurs et de la famille, les décrets de la justice et ceux qui avaient été rendus aux assemblées ou à la cour; car les procès concernant les fortunes, les héritages, où la défense du pays intéressait beaucoup, devaient être jugés par le souverain lui-même.

On connaissait les lois concernant la tutelle de ceux qui étaient mineurs. Dans ce cas on donnait la préférence à la mère, et avant elle encore au fils aîné s'il était majeur. Pour ce qui est des mineurs, ils avaient des lois qui garantissaient la conservation des biens dans leur totalité, mais les barreaux et les coutumes différaient d'opinions sur l'affranchissement des fils qui avaient atteint leur majorité, ainsi que des filles. Les filles avaient des dots pour leur part, et non-seulement des dots, mais encore des donations (wiano) faites par leurs époux; elles acquéraient des richesses considérables qui pesaient sur les terres et ne pouvaient être que difficilement payées en argent comptant. Cependant, depuis long-temps déjà les filles héritaient des biens de leurs pères, dans le cas où ils n'avaient point de fils. Il semble néanmoins que non-seulement pendant toute leur minorité, mais encore jusqu'à leur mariage, on les regardait comme étant sous tutelle. Rien ne démontre qu'une fille pût agir en justice par elle-même. Une femme mariée, au contraire, et une veuve, administre sa fortune, agit en justice en son nom, comparaît devant les tribunaux, sert de témoin, et jouit des prérogatives accordées aux hommes, en examinant toutes les lois écrites qui regardent les femmes. A partir de ce temps, nous voyons que ces lois leur témoignaient beaucoup d'égards et de déférences, tandis que la coutume bornait leur indépendance et faisait un grand préjudice à leurs prérogatives.

De temps immémorial, les filles devaient certainement se contenter de leurs dots; mais, dans le cas où elles devenaient héritières d'une terre, l'intérêt de la famille, qui était que cette substance lui restât, ébranla leurs propriétés en leur payant la valeur des biens selon la taxe proposée par la famille. Ainsi que la dot et les donations, jadis consistant en choses précieuses, étaient payées en argent, dans un temps plus récent, de même on peut croire que la *splata, splanecié*, le paiement de la valeur en argent comptant était jadis composé de choses précieuses. Pourtant, en considérant le peu de liberté qu'on laissait aux femmes dans le barreau, il est permis de croire que la *splata,* le paiement de la valeur des terres, était une institution plus récente, dictée par l'intérêt des familles, et semblable à l'usage qui ne permettait pas aux femmes d'occuper les biens privés d'héritiers (*puscizna*), quand ces biens, après la mort d'un parent décédé sans enfans, n'étaient plus ouverts à quiconque aurait voulu l'occuper, mais se changeaient en héritages pour les plus proches parens; et, quoique l'ancien usage donnât encore à cela le nom de *puscizna,* l'usage nouveau le considérait comme un héritage véritable. Seulement les opinions étaient divisées pour ce qui est de cette sorte d'héritage, et dans la Grande-Pologne, les hommes descendant de la ligne masculine étaient seuls admis à sa possession, et les femmes s'en trouvaient exclues. J'ai déjà dit plus haut que le nombre des *puscizna* commençait à diminuer. Tout le monde était convaincu que l'appropriation qu'on se faisait des *puscizna* n'était qu'une manière violente de s'emparer du bien d'autrui. Dès qu'on avait reconnu pour juste

que la volonté du mourant pouvait disposer de sa propriété, il était tout naturel que les biens dont il n'avait pas disposé passassent de mains en mains comme la succession de ses héritiers. Les lois canoniques de l'Église marquaient les degrés de parenté assez éloignés. Il était donc facile de connaître les affinités du côté paternel. Le mourant, de cette manière, avait presque toujours des héritiers, dans des parens quoique éloignés, qui héritaient non-seulement de ses terres, mais encore de ses meubles. Ce droit d'héritage acquérait tant de force, qu'il pouvait casser les testamens les plus solennels et les dispositions du mort. Mais le propriétaire était maître de sa propriété sans y être gêné d'aucune manière; ce qu'il avait fait pendant sa vie était immuable, et souvent on ne savait pas discerner les testamens des véritables donations, quoique la loi nationale permît de changer ses testamens. On pouvait, par son testament, couvrir la *puscizna*, meuble ou immeuble, de toute atteinte aux rapines, et se donner des héritiers en éloignant les véritables et naturels successeurs. On pouvait adopter un fils, ou de son vivant, ou par testament. Sans aucun doute, les successions s'affermirent et s'assurèrent non-seulement chez les puissans, mais aussi chez les moins riches. Mais ces mêmes successions n'étaient point sûres chez les paysans, qui n'avaient d'autres objets de l'héritage que des meubles. Les seigneurs et les nobles ne cessaient pas de s'approprier les propriétés des paysans morts sans enfans, n'ayant aucun égard aux droits des proches parens du défunt, en qualifiant son héritage du nom de *puscizna*. Après le décès d'un prêtre sans enfans, la propriété meuble qu'il laissait était exposée à une semblable confiscation, d'autant plus que les ecclésiastiques commençaient à ne plus se marier. Les objets jetés par les flots sur le rivage ne cessaient point d'être regardés comme une *puscizna*, quoique même leur propriétaire fût en vie. Ainsi la coutume de piller, sous ce rapport, ne cessa pas si tôt, et, pour ce qui est des *puscizna* des paysans, on ne fit aucune institution relativement à elles. Un peu plus tôt, on fit une loi pour les *puscizna* des ecclésiastiques; mais cette loi ne put être mise de suite en vigueur.

A la grande assemblée de Lenczyça, sous Kasimir-le-Juste, assemblée d'autant plus auguste que les premiers prélats du royaume s'y trouvaient réunis et composaient plutôt un synode, la *wieça*, qu'une assemblée de la noblesse, on fit diverses lois, qui avaient pour but de réprimer la coutume malheureusement trop fréquente d'occuper les propriétés des autres. Les unes renfermaient des clauses pour que les nobles ou guerriers ne forçassent point sur leur route les paysans à leur donner des chariots de corvée, et ne pillassent point les granges et les blés desdits paysans, ce qu'ils commettaient jusqu'alors, considérant peut-être la propriété du paysan comme une propriété publique. Une autre loi garantissait la possession de richesses laissées par les prêtres à l'Église ou à leurs parens. Cependant, quoique le pape eût sanctionné ces institutions et menaçât d'anathème quiconque ne s'y soumettrait pas, les évêques ne pouvaient servir leurs propriétés meubles que par la déclaration expresse de leur dernière volonté, c'est-à-dire par un testament. Mais si un évêque décédait sans laisser de testament, on regardait ses richesses comme une *puscizna*, et on se les appropriait, ce qui trouvait même un consentement des papes. Communément, les princes s'appropriaient ces *puscizna*, et les nobles n'avaient pas honte de s'arroger et de piller les biens appartenant au clergé, en les considérant comme une propriété publique, et en se plaignant des priviléges accordés aux grands prélats du royaume, qui les délivraient plus qu'aucun autre des fardeaux publics, et servaient d'exemple aux autres priviléges qu'on accordait sans distinction aux guerriers.

§ IV.

La loi allemande se répand. La loi nationale est à son déclin. Le désir de la remettre en vigueur commence à se manifester.

DE 1230 A 1330.

(100 ans.)

La confusion et le bouleversement des lois que ne purent réprimer la sévérité de Miéczyslas III, la justice de Kasimir, l'humanité et la douceur de Leszek-le-Blanc et de quelques

autres princes régnans dans la Léchie, se perpétuèrent sous Conrad, duc de Mazovie, durant les querelles des frères divisés dans la Grande-Pologne, et par les sentences injustes rendues par Boleslas-le-Pudique.

Le treizième siècle fut fertile en troubles, et la période que nous allons considérer commence par le célèbre privilége donné par Wladislas-le-Cracheur (Pluwacz) aux évêques de Posen, l'an 1232, dans lequel nous remarquons : la permission de battre monnaie, l'affranchissement de tout impôt, devoir et expédition militaire, et de plus un article qui exclut les biens de l'évêché de Posen des jugemens des palatins, des castellans et de tous les juges et vice-juges, et qui donne la permission de juger dans ces biens aux évêques, prélats et chanoines. Trois cas sont pourtant exceptés, dans lesquels les hommes appartenant à l'Église seront responsables de leur conduite vis-à-vis des juges du prince régnant. Ces trois cas étaient : 1° si un homme appartenant à l'Église attirait les ennemis pour dévaster les terres du prince; 2° s'il voulait ôter la vie au prince; 3° s'il causait à sa patrie une grande effusion de sang. Cette mesure révolta les Polonais à un tel point, qu'ils voulaient tuer Wladislas. Wladislas cassa ce privilége; mais ses fils le renouvelèrent, et le firent proclamer sur toutes les places publiques. Il était difficile de reculer ayant déjà fait le premier pas; il était donc plus facile de s'accommoder avec les mécontens. Mais quand l'archevêque de Gnèzne et l'évêque de Ploçk eurent obtenu de semblables privilèges, et que, dans les années suivantes, les évêques de Breslau et de Krakovie eurent commencé à en jouir aussi, il ne fut plus question alors d'apaiser le ressentiment des seuls Polonais, mais des habitans de la Léchie entière.

Les princes distribuaient donc à pleines mains de semblables priviléges à de puissans laïques, et la Léchie se déchirait et se divisait de plus en plus : c'étaient des fondations *jure hæreditario*, où le *jus ducale* s'accordait aux propriétaires; c'étaient des priviléges qui ne constituaient point une loi générale. Mais toute la Léchie en fut bientôt remplie, et sentit l'influence des hommes devenir plus forte que la loi.

J'ai déjà dit plus haut que les autorités judiciaires s'étaient multipliées dans la Léchie, et que les membres de la haute justice augmentaient ou diminuaient dans la proportion du nombre des principautés. Dans chaque principauté, il y avait une cour de justice (haute justice), *curia*, près du prince. Les affaires d'une haute importance, criminelles ou civiles, et particulièrement celles qui concernaient les fortunes des nobles, étaient portées devant le prince, et le prince en jugeait, *coram nobis*.

Cette cour de justice prenait le nom de tribunal ducal; elle était composée de seigneurs appartenant au conseil du prince ou barons, et des juges du lieu. De là se formait un nombreux collége en présence d'une foule de personnes, tous hommes de qualité et de considération; enfin le prince, en qualité de président (*præses*), prononçait la sentence. Mais outre ce tribunal ducal, il y avait encore un *judex curiæ*, *judex noster*, *judex maior*, et près de lui un *subjudex curiæ*. Ils composaient une haute instance qui s'appelait *ante curiæm* (przeddworcze); et dans certains cas, on appelait de leur jugement à celui du prince. On ne remarque pas que leur existence fût stable, et il semble qu'ils étaient ce que furent plus tard les *judices extraordinarii* ou *delegati*.

Je passe sous silence les détails concernant les serviteurs et les employés attachés aux tribunaux ducaux, à l'exemple desquels le service des juridictions inférieures était organisé. Je remarquerai seulement que les tribunaux ducaux et les jugemens de la cour étaient tout-à-fait autre chose que les *colloquia* ou assemblées et les *wiéça*. Le tribunal ducal, qui tenait séance pendant la tenue des *colloquia*, rendait ses décrets d'une manière bien plus solennelle que partout ailleurs, et ne semblait pas prononcer lui-même les sentences, mais être en cela l'organe de toutes les autorités judiciaires réunies.

Il serait difficile de compter et de démêler entre eux les différentes judicatures inférieures. Les jugemens des palatins et castellans jouissaient de toute leur vigueur. Dans l'origine, on ne comptait qu'un palatin par principauté; mais quand les petites principautés commen-

cèrent à se réunir, alors plusieurs palatins parurent dans les principautés. Bientôt la Grande-Pologne en compta deux, ainsi que la principauté de Krakovie. Comme chaque prince avait son juge et son sous-juge, de même les palatins et les castellans s'arrogèrent cette prérogative ; de manière que dans le treizième siècle il n'y avait pas de palatin ou castellan puissant qui n'eût son juge et son sous-juge. Outre cela, il y avait encore dans la Léchie d'autres juridictions. Dans les diplômes de ce temps-là, le *grod* ou le lieu dans lequel se rendaient les jugemens n'est jamais nommé, parce que c'était une juridiction qui appartenait au castellan, et qui pour cela n'en était pas séparée. Plus tard commencèrent à paraître les titres de *præfectus, capitaneus,* c'est-à-dire staroste, qui résidaient dans quelques villes. Mais nous pouvons croire que ces *præfecti capitanei, judices castri,* avaient une juridiction très-peu étendue, qui ne touchait pas ceux qui recevaient des priviléges, car nous ne trouvons dans les priviléges de ce temps-là que des mentions d'eux très-rares et insignifiantes. Parmi les juridictions du pays, il faut prendre garde à celle des prélats et des seigneurs qui jouissaient du *jus hæreditarium.* On ne doit pas non plus oublier les jugemens accidentels, comme par exemple ceux qui étaient délégués et confirmés par le pape, et qui ressortissaient de ce tribunal suprême, ainsi que les jugemens faits pour arranger les deux parties à l'amiable, ou enfin ceux de conventions. Mais tous les jugemens en quelque sorte arrangeaient les choses à l'amiable. Le meurtre, les injures personnelles, les affaires de fortune s'apaisaient plus par les conventions entre les deux parties que par les décrets du tribunal. C'était l'usage que les juridictions supérieures et inférieures désignassent des médiateurs pour finir l'affaire par un arrangement. Pour cet arrangement, on payait aux tribunaux un certain droit qu'on nommait droit d'arrangement. Dans des jugemens de ce genre souvent on n'avait pas besoin de la loi. Les juges profitaient ou de la facilité d'accommoder les parties, ou de l'impossibilité où elles se trouvaient de pousser leurs procès plus long-temps. Tout cela causait de cette manière, dans beaucoup d'endroits, des préjudices partiels qui faisaient oublier la loi, coopéraient à saper leurs fondemens, et contribuaient aux troubles et à la confusion qui s'augmentaient tous les jours. Les tribunaux, dans leur ressort judiciaire, commençaient à faire naître des doutes et des difficultés. Ces doutes s'étendaient même jusqu'aux peines. Quoique leur sévérité se fût affaiblie, pourtant il n'en manquait pas de sanguinaires. Les voleurs, les incendiaires, les meurtriers, les coupables de haute trahison, ceux qui attentaient à la vie du prince ou violaient les femmes, devaient être punis de mort. Mais de même que, pour les premiers crimes, le gibet et une mort honteuse étaient inévitables ; pour les derniers, le coupable avait l'espérance d'avoir sa grâce. Le vol était puni par le fouet. Dans différens cas, on rappelait encore d'anciennes punitions corporelles. Par exemple, si un homme en blessait un autre en présence du prince, il devait avoir la main percée par un clou. Mais le plus grand nombre des peines consistaient en amendes; et même un certain genre de vol pouvait être acquitté en payant une amende. Si quelqu'un, pendant la nuit, prenait du blé dans le champ d'autrui, on regardait cela comme un vol dont la punition était une amende, nommée *chansba.* On peut aussi remarquer que les amendes ou paiemens de convention sont toujours exprimés par des nombres déterminés, soixante marcs, trente marcs, six marcs, et ainsi des autres ; au lieu que les amendes ou peines judiciaires ont une désignation qui ne répond pas véritablement à la somme de leur valeur. Ainsi les peines nommées *siedmdziesiont*, soixante et dix ; *szescdziesiont,* soixante ; *pięçdziesiont*, cinquante ; *siedmnadziesta,* dix-sept; *szesnadziesta*, seize; *pienttnadziesta,* quinze, renferment quatorze, douze, dix, trois deux cinquièmes, trois et demi, trois marcs. La peine nommée de six marcs fixait une valeur de la sixième partie d'un marc. Mais en outre, il y avait des droits qu'on devait payer comme salaire aux employés judiciaires, aux huissiers, en récompense de leurs fatigues et services (pozewné, niéstanné, iédnané, godné, krwawé, naganné), citation, défaut, composition, réconciliation, visa de blessures, répréhension d'un juge. On ne payait point ces droits absolument avec de

l'argent comptant, car les employés judiciaires prenaient en échange des bœufs, du bétail ou des fourrures et des pelisses. Ces droits étaient un fardeau très-pesant pour ceux qui avaient des procès. *Czesne* ou *pomocne*, une taxe judiciaire de treize marcs qu'on devait payer aux juges quand une affaire importante était jugée, était la charge la plus accablante, et l'on pourrait nommer cette taxe une exaction exorbitante. Henri-le-Barbu, considérant les malheurs et les abus qui désolaient le pays, abolit les droits que les seigneurs forçaient les paysans à leur payer, nommément le vidual, le virginal et autres semblables, et en même temps celui de *czesne* ou *pomocne*. De cette manière, il réprima quelques abus, fit cesser les exactions, et introduisit une nouvelle organisation, qui ne se soutint pas en totalité, mais qui rendit sa mémoire honorée.

Henri-le-Barbu, duc de Breslau, l'aîné et le plus puissant des princes de Silésie, se rendit maître d'une forte partie de la Grande-Pologne, en disputant, les armes à la main, la tutelle du monarque Boleslas-le-Pudique, et régna assez long-temps sur la principauté de Krakovie. Entouré du conseil des évêques et des barons, il voulut réorganiser ses États. Il fit rassembler par écrit des lois qui avaient pour but de réprimer l'audace et la licence. Pour cela, il promut aux emplois et aux dignités des hommes assidus et pleins de mérite; il fit disparaître les criminels et les calomniateurs, fléaux du genre humain, et cassa les lois qui donnaient occasion aux exactions. La nouvelle de sa mort (au mois de mars 1238) causa une sensation générale, et ses funérailles attirèrent un grand nombre de nobles et de villageois polonais et silésiens. Sa mémoire fut long-temps en vénération parmi son peuple; mais on ne peut préciser jusqu'à quelle époque ses institutions furent maintenues. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles furent reproduites dans la législation qui se forma plus tard. Mais elles ne pouvaient alors avoir beaucoup de force, car elles furent faites dans un temps de troubles et de malheur. Peu de temps après les Tatars fondirent sur la Pologne; leurs incursions se renouvelaient chaque jour; ce qui, joint aux querelles des princes et à leur prodigalité, plongea le pays dans un abîme de malheurs. Boleslas-le-Pudique régna pendant de longues années, et ses décrets faisaient crouler la loi qui menaçait ruine. J'ai déjà dit que dans le treizième siècle la quantité des priviléges troubla et bouleversa de fond en comble l'ordre régnant jusqu'alors dans le pays. J'ai examiné de quelle sorte étaient les *hæreditates* privilégiées et libres, *a jure ducali*. Maintenant je vais parler d'autres priviléges qui ne causaient point tant de calamités, mais un tort égal aux lois nationales polonaises; je veux dire les priviléges qui autorisaient la loi allemande. Ces priviléges prenaient leur source dans la même maxime d'exceptions et d'affranchissement de tout devoir que les premiers. Dans ces priviléges, on affranchissait aussi des impôts et des taxes; les privilégiés avaient le droit de lever des péages, des douanes, et de fonder des foires. Ils n'étaient point forcés à réparer les chemins et les châteaux, même quelquefois de faire les services militaires, tandis qu'ils pouvaient construire des châteaux-forts et pourvoir à leur propre défense. On les affranchissait de toute instance de juridiction, même quelquefois de celle du monarque, car ils avaient eux-mêmes des jugemens dans lesquels les sentences étaient rendues d'après la loi teutonique ou allemande, depuis long-temps connue en Saxe. Les privilégiés avaient même une autorité législatrice, car les communes de l'endroit pouvaient, selon les réglemens de cette loi, y faire divers changemens. Dans le principe, ces priviléges étaient très-rares. En Silésie, dans les années 1173, 1203, 1206, la loi teutonique n'était permise que lorsqu'elle ne pouvait point porter préjudice à la loi nationale. Un des priviléges les plus anciens qu'on connaisse, dans lequel la loi allemande remplace la loi polonaise, date de l'an 1224, en Mazovie (1). Mais depuis le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire de l'année 1250, on peut remarquer le nombre toujours croissant de ces fondations, qu'on accordait aux terres des nobles, au clergé et aux villes (2). Du reste, si de

(1) Conrad *D. Maz.* apud Paprocki *les Armoiries de la noblesse polonaise*, p. 312. 313.

(2) Bandtkie, *Collection des dissertations sur le droit de Pologne*, p. 105.

deux maux il faut choisir le moindre, il semble que les priviléges *jure teutonico* apportaient plus d'avantage au pays que les donations *jure hæreditario*. Il faut considérer que, quoique les unes et les autres eussent la même source, pourtant il existait entre elles une différence. La principale est que dans les premières donations le propriétaire étant affranchi avec sa propriété de la loi nationale, n'en observait plus aucune; et dans les secondes, il ne faisait que changer la loi nationale contre celle d'Allemagne; il restait toujours de cette manière sous le joug de la loi. Et puis dans les premières le seul propriétaire acquérait le droit et le règne, tandis que les habitans de leurs terres étaient à leur discrétion; mais dans les secondes les communes, en changeant de loi, gagnaient les mêmes priviléges que leurs seigneurs, et par cela même acquéraient une nouvelle existence, qui les rendait plus actives et plus industrieuses : ainsi donc les premières fondations étaient pour les despotes, les autres pour les communes.

Néanmoins la loi allemande se répandit de plus en plus, au grand détriment de la nation et du pays. Il serait trop long d'envisager la chose sous tous les points de vue; mais il est bon de s'arrêter aux considérations suivantes : une grande masse de peuple jouissant d'autres lois était affranchie des jugemens et des autorités nationales. Il s'ensuivit que la juridiction polonaise des palatins, des castellans, de leurs juges et sous-juges, éprouva un grand dommage. La loi nationale, déjà ébranlée, eut à soutenir cette secousse terrible, qui la conduisait à sa ruine. Les actions et les vues des habitans commencèrent à différer et à se confondre. Le désordre général s'accrut par l'introduction de nouvelles autorités judiciaires, des avocats, baillis, échevins et maires. Une grande confusion dans les idées des habitans fut l'effet des nouvelles règles et des nouvelles idées judiciaires. Il s'ensuivit des contradictions et de l'incertitude lorsqu'il fallait déterminer les bornes de la loi polonaise et de la loi allemande.

L'influence de la loi allemande, qui était très-répandue, pouvait bien corrompre la loi nationale et la détruire tout-à-fait. Il était très-difficile, au milieu d'une telle quantité de priviléges, de dire si l'ancienne loi nationale, ou celle qui était donnée par les priviléges, était vraiment la loi générale, et si la loi nationale restait en vigueur et s'il était possible de la sauver.

Le mal causé par ces anomalies ne tarda pas à se manifester. L'irrégularité de la loi, qui avait troublé l'ordre de la loi polonaise, mit la confusion dans la loi allemande. Le terme général de lois teutoniques ou allemandes était insuffisant. On vit paraître, *jus novi fori quod* schredzkie *vulgariter dicitur;* et un peu plus tard, la loi de Magdebourg et celle de Culm. Les villes et les seigneurs privilégiés, au lieu d'en appeler au souverain, avaient recours aux villes allemandes de Magdebourg ou de Halle, pour se procurer des sentences de la haute justice. Cette espèce de contagion gagna toutes les classes des habitans qui étaient soumises à l'ancienne loi nationale. Les criminels, trouvant la loi nationale trop sévère, échappaient à son autorité, et trouvaient un refuge et un asile pour leurs forfaits sous la loi étrangère. Les incendiaires surtout, et ceux prévenus de viol, aimaient mieux se mettre sous l'influence de la loi allemande. Les habitudes d'imitation commencèrent à s'introduire dans les jugemens polonais, et les coutumes étrangères commencèrent à corrompre de plus en plus la loi nationale. Nous avons des priviléges donnés par Wladislas-le-Pudique, l'an 1252 (1); nous en avons de Wladislas, duc d'Oppeln (Opolé), dans la Silésie, accordés en 1258; et de Przémyslas, duc de la Grande-Pologne, écrits en 1284, qui prouvent qu'alors les jugemens de Dieu parurent dans les tribunaux polonais. Ces jugemens consistaient en trois sortes d'épreuves : 1° de l'eau bouillante; 2° du fer rougi; 3° le duel avec les bâtons ou les épées et le bouclier. Inconnues auparavant, elles ne se montrent que dans cette seconde partie du treizième siècle (2). Jamais elles ne furent inscrites dans les lois nationales, et on ne les considéra que

(1) Paprocki, *les Arm. de la noblesse polon.* p. 73. Nakielski, *Miech.* p. 34.

(2) On alléguait pour preuve de l'ancienneté des jugemens de Dieu en Pologne, un diplôme de l'année 1208 *apud* Sommersbergium. *Scrip. siles.* t. I.

comme un usage et un abus dont on ne fait mention que très-rarement, qui s'établit dans des temps où les institutions nationales étaient ébranlées jusque dans leurs fondemens, et qui se dissipa et disparut dès qu'elles reprirent leur ancienne force. La loi nationale se crut offensée par ces pratiques indignes. Elle commença donc à provoquer sa restauration ; heureusement elle la trouva au sein de sa patrie.

La loi nationale polonaise se nommait *jus commune*. Mais quand la loi allemande se répandit tellement qu'elle cessa d'être un privilége, et qu'un grand nombre de villes la reçurent, alors la loi polonaise commença à porter le nom de *jus terrestre* (1). Mais ce *jus terrestre* était corrompu et gâté par des idées confuses, manquait d'accord, et se trouvait différer d'une province à l'autre. La force de la disposition de la propriété, les héritages et la succession, la possession de la fortune par les fils, tenaient dans l'incertitude les décisions des barreaux. L'ordre et la procédure judiciaire ne souffraient pas une moindre confusion. Les salaires et les amendes devenaient très-irréguliers par la corruption ou l'amélioration de l'argent et par la comparaison de la nouvelle monnaie nommée *grossi* avec les anciens marcs. Les abus et les exactions des juges et des huissiers qui exigeaient, exécutaient et déterminaient les peines et les taxes, devenaient énormes. Ce qu'on payait dans la province de Krakovie, par une taxe nommée quinze *pientnasta*, il fallait le payer en Pologne par celle qui se nomme *soixante et dix*. Dans la province de Krakovie, on éleva l'amende qu'on devait payer après avoir tué un grand seigneur, jusqu'à soixante marcs, tandis qu'en Pologne ce prix restait fixé pour toute la noblesse à trente marcs. La taxe nommée *czesne* avait été abolie, mais elle reprit une nouvelle force, conservant le nom de *pomocne*, et haussant le nombre de marcs jusqu'à quinze. La procédure des tribunaux suprêmes était devenue irrégulière et corrompue, et, comme je l'ai remarqué, elle admettait les épreuves de l'eau, du fer et des duels.

Les jurisconsultes connaissaient et discutaient sur le *jus divinum, publicum, universale, militare, romanum*, ils répétaient sans cesse le mot de *jus ducale;* mais ils ne le connaissaient pas mieux que leur *jus commune* ou *terrestre*, et même ils ne pouvaient pas le connaître. Au milieu de circonstances pareilles, si affligeantes pour le pays, Wenceslas, roi de Bohême, fut appelé au trône de Pologne; c'était le même qui avait voulu donner des lois écrites aux Bohêmes, qui ne le lui permirent pas. Sous l'autorité sévère de Wenceslas, la Pologne respira au moins après tant de calamités, mais son règne fut trop court pour y ramener l'ordre, et même nous n'avons pas de preuves que Wenceslas ait eu le projet de remettre en vigueur les lois nationales. Mais il redoubla de sévérité dans l'exercice de la justice; ayant nommé des gouverneurs ou starostes dans la principauté de Krakovie et de Pologne, il accéléra de cette manière la reddition des décrets dans les instances suprêmes, quoiqu'il fût absent lui-même. Wenceslas, ranimant l'activité des tribunaux, leur rendit aussi la pratique arbitraire et incertaine de la loi polonaise. Les violences, les injustices, les décrets pleins de confusion, l'oppression et les exactions, se multiplièrent à tel point, que la loi nationale aurait pu inspirer un vrai dégoût, si la main d'un grand homme ne l'eût tirée de l'abîme où elle était plongée.

Cependant, il se trouvait en Pologne des hommes qui, doués d'un génie créateur, participaient aux lumières de l'Europe (1), et s'exerçaient dans les sciences européennes; des théologiens habiles, qui, ne s'adonnant pas à une vague philosophie, commençaient à se faire connaître par un goût et un discernement sain (2); des savans qui aimaient leur langue et tenaient à leur nationalité, et qui

p. 819. Mais ce diplôme ne montre qu'un certain genre de stipulation dans les conventions et dans les arrangemens, *per haustum aquæ*, ce qui est tout-à fait autre chose.

(2) *Vitâ S. Stanisl.* cap. 11, p. 338, ouvrage écrit entre 1260-1270.

(1) Vers l'an 1300. Vitellio de Krakovie, opticien.

(2) Faites la comparaison de statut de Wisliça, 1347, avec la bulle d'or de l'empereur Charles IV en 1356.

faisaient tous les efforts possibles pour les mettre à l'abri de toute atteinte. Ils cherchèrent donc à conserver dans les écoles et autres instituts la pureté de la langue nationale, et s'opposèrent à l'influence des mœurs allemandes. On les vit rechercher les lumières et les sciences dans les universités les plus renommées de ce temps, à Paris, à Padoue et à Bologne; ils apprenaient le droit qui se fondait alors sur la connaissance du droit romain et canonique et des décrétales (1).

La théologie et le droit ouvraient le chemin des hautes dignités de l'Église (2), et le droit particulièrement était d'une nécessité absolue aux hommes d'État, quoiqu'il ne fût d'aucune utilité pour connaître les institutions nationales, qui, en sortant d'une autre source, requéraient un autre savoir; mais il développait les idées, et les élevait à un point de vue plus élevé, d'où il leur était plus facile de guider et d'améliorer les intérêts nationaux. On comptait quelques citoyens qui reconnurent la nécessité de réformer la république. Plusieurs princes sentirent aussi le besoin de cette réforme, et commencèrent à s'y prêter activement; tels furent premièrement Przémyslas, et, plus tard, Wladislas-Lokiétek. Przémyslas organisa les juridictions (3), et donna des priviléges. Wladislas-Lokiétek suivit son exemple; mais il agit avec plus d'activité étant revenu de son exil. Il voulut que les lois s'appliquassent à tous les habitans du pays. Plusieurs autres princes agirent comme eux, soit qu'ils partageassent leurs vues, soit qu'ils y fussent contraints par les circonstances et la nécessité. Ils avaient deux espèces de lois en Pologne pour arriver au but proposé de l'ordre : l'une nationale, polonaise, territoriale; l'autre étrangère, allemande, teutonique. Les *hæreditates*, affranchies du joug de ces lois, avaient pourtant besoin de se diriger d'après certaines lois, et, pour cela, elles devaient se réunir à l'une des deux. De là provient qu'il y a une énorme quantité de donations de la loi allemande; les *hæreditates* sont changées en loi teutonique. Przémyslas donna encore les priviléges *jure hæreditario*, avec les termes accoutumés; mais en même temps il accorda aussi des priviléges de la loi allemande. Wladislas-Lokiétek agit d'une tout autre manière; je ne connais sous son règne aucune donation, aucun privilége *jure hæreditario*, avec les exceptions ordinairement attachées à ce terme. Je ne trouve que la permission de la loi allemande, ou les échanges des *hæreditatum* en loi allemande. Si quelque part il reconnaît ou accorde l'*hæreditatem*, cette *hæreditas* n'est autre qu'une simple succession, qui est toujours soumise à la loi nationale; car rien ne pouvait être affranchi ou élevé au-dessus de la loi. Lokiétek eut, sur ce point, des différends avec les seigneurs et les prélats. Certainement, il ne put abroger tous les priviléges qui faisaient tort à la loi générale; mais il fut le premier qui les diminua, et anéantit et annula plusieurs priviléges, en cassant leurs cachets, et en déchirant le parchemin sur lequel on les avait écrits : les autres, il les força au silence. Mais pour que la loi polonaise pût obliger d'une manière plus efficace, il fallait la déterminer. Henri-le-Barbu, *leges conscripsit*, avait limité les lois il y a quelques dixaines d'années; mais à peine en avait-on conservé une faible mémoire dans certains cas, et le désordre provenant des abus du changement des idées et des coutumes et des progrès de la civilisation s'était augmenté infiniment. Il fallait un législateur pour tirer la loi polonaise de ce principe; mais cette loi ne pouvait être la même que celle qui avait été en vigueur avant Boleslas et Miéczyslas, ni celle qui s'était formée sous les premiers Boleslas. Son désordre et sa confusion étaient complets déjà du temps de Boleslas-le-Pudique, et depuis lors elle attendait un législateur assez ferme pour arrêter le désordre, et lui rendre ses forces en l'établissant sur des bases stables que le temps pouvait consolider. Wladislas-Lokiétek entreprit ce travail. Il rencontrait à chaque pas des déréglemens venus de l'étranger, qu'il fallait au plus tôt déraciner; il rencontrait des contradictions entre la pratique, les coutumes et les idées; il choisissait entre eux, et déterminait ce qui était polonais, ce qui était institution, ce qui était introduit par l'influence étrangère, et ce qui enfin était un abus. Beaucoup d'institutions et de réglemens, qui chancelaient depuis long-temps et étaient incompatibles avec le degré de civilisation, tombèrent alors dans un total oubli.

D'autres lois anciennes, changées et renouvelées, reprirent une nouvelle force, ainsi que beaucoup de lois qui s'étaient nationalisées, et qui s'appuyaient sur les bases des lois nationales. La Grande et la Petite-Pologne, qui désiraient depuis long-temps que les désordres qui les avaient déchirées, surtout pendant les premières années du règne de Lokiétek, cessât enfin, commençaient graduellement et insensiblement à purifier et remettre en force la loi nationale, et les diverses principautés, districts et terres, parvinrent à provoquer diverses améliorations. Les lois étaient basées sur le même esprit dans chaque province; mais elles subirent dans ces provinces des différences assez considérables, et pendant de longues années elles ne purent parvenir à s'affranchir de toutes leurs contradictions, dont une partie survécut dans le siècle suivant : nous le prouverons dans la période suivante. C'en était assez qu'avec le commencement du quatorzième siècle la crise fût décidée et la balance penchât vers la renaissance et la restaurtion.

§ V.

La restauration de la législation nationale.

DE 1330 A 1430.

(100 ans.)

Tout le règne de Wladislas-Lokiétek eut une très-grande influence sur la législation polonaise. L'année de son couronnement, 1319, et celle de 1331, qui est célèbre par la diète de Chenciny, furent remarquables par une grande activité sous ce rapport. Lokiétek, aidé par le Conseil des prélats et des barons, publiait des édits, donnait des lois. Il proclama qu'il y avait un seul royaume, et par cela même qu'il devait n'y avoir qu'une seule loi. Il organisa les cours de justice. Il prescrivit la manière dont on devait citer quelqu'un à comparaître en justice, et prévint les abus que les huissiers auraient pu porter dans cette branche. Les cours de justice n'avaient aucun danger à courir du côté de la violence des parties. Il marqua les années de prescription pour les héritages, les nantissemens, et pour les femmes mariées et les veuves. Il y assura, et affranchit de toute incertitude, les dons qu'on faisait de sa propriété, ainsi que les dernières volontés, même exprimées de vive voix. Procurant toute sûreté possible à la noblesse, qui avait sacrifié son sang et sa vie auprès de sa personne, pour la défense de sa patrie, il montra les moyens dont on devait se servir pour prouver qu'on était noble. La Grande et la Petite-Pologne adoptèrent ces institutions et quelques autres (1). Nous pouvons voir, d'après ces lois, qu'une libre disposition de propriété est de plus en plus sanctionnée et protégée par la législation, qu'elle la mit à l'abri de toute influence et opposition de la part des fils, des parens et des familles. Néanmoins l'intérêt et l'usage qui modifiaient la loi, sauvaient les fortunes des nobles de leur perte, et les garantissaient aux héritiers. Toutefois on ne pouvait pas agir judiciairement d'après cet usage (4). D'autre part, la loi garantissait la succession dans la ligne masculine jusque dans les générations les plus éloignées. Les fils restaient plus long-temps et plus étroitement sous l'autorité paternelle; long-temps, ils ne possédaient rien. Les filles, quoiqu'elles fussent sorties de la tutelle paternelle et devenues femmes, se trouvaient sous la garantie de la loi, mais elles ne pouvaient plus agir judiciairement avec toute liberté, comme elles agissaient auparavant. Tout ce que nous venons de dire s'éclaircit bien mieux, si nous examinons les institutions rassemblées par Kasimir, fils de Lokiétek. Plus de dix années s'étaient écoulées depuis la diète de Chenciny, lorsque Kasimir en convoqua une autre à Wisliça, qui devait se composer de toutes les provinces. Avant la diète générale, la Grande et la Petite-Pologne se rassemblèrent séparément. Les habitans de la Grande-Pologne, réunis à Piotrkow, ramassèrent une trentaine d'articles de lois en termes concis, qui, toutes conjointement, mettaient sous les yeux assez clairement l'ébauche de la législation et de la juridiction

(1) Il faut des preuves pour ce que j'avance. Ces preuves, je les ai renfermées dans ma dissertation intitulée *Analyse critique des statuts de Wisliça*. Warsovie, 1828. (En polonais.)

civile et criminelle (1). Les habitans de la Petite-Pologne, s'étant réunis, rassemblèrent un nombre d'articles deux fois plus grand, la plupart en termes diffus, ce qui composa un Code très-ample et très-détaillé (2). Ces deux Codes furent apportés à la grande diète de Wisliça, en 1347. Le roi et les législateurs qui travaillaient avec lui s'aperçurent avec une véritable satisfaction de l'uniformité de l'esprit qui animait ces deux statuts, et de l'harmonie qui régnait entre les idées et les bases; ils trouvèrent même des articles tellement conformes, qu'ils étaient répétés mot à mot dans les deux Codes. Ils s'aperçurent aussi que les deux Codes avaient adouci leurs anciennes rigueurs; qu'ils avaient rejeté un grand nombre d'institutions inutiles, que non-seulement ils n'avaient point accepté les coutumes abusives et blâmables, mais qu'ils avaient manifesté beaucoup de sévérité contre les exactions, et ramené l'ordre et la justice dans la pratique judiciaire. Ainsi les statuts apportés à Wisliça facilitèrent beaucoup le travail des législateurs. Ils devaient composer de ces deux statuts un seul Code, en rejetant ce qui était inutile et contradictoire, changeant ce qui était incompatible avec les lumières du siècle, et ajoutant ce qui manquait. On ne s'efforça pas de faire un système et d'introduire un ordre, car dans ce siècle ce n'était pas l'usage : on se souciait peu d'un corps complet et homogène; on se contentait de répéter et d'éclairer ce qui était moins connu, moins sûr, ce qui était mal observé et pratiqué; quant à tout ce qui était établi, connu et observé par tout le monde, on n'en faisait pas mention; toutefois on s'efforça d'introduire une certaine harmonie dans les deux Codes qu'on voulait réunir. Il faut convenir que les législateurs de Wisliça ne furent pas très-heureux sous ce rapport. En considérant les deux statuts, ils remarquèrent que Wisliça, où se tenait la diète, était en Petite-Pologne, que le statut de la Petite-Pologne était plus diffus et plus riche en articles, plus complet en vues et en détails : ils décidèrent que ce statut serait général, et y joignirent vingt articles tirés du statut de la Grande-Pologne qui manquaient à l'autre. Le reste des articles du Code de la Grande-Pologne, qui étaient semblables, en différaient de très-peu, ou enfin étaient tout-à-fait contraires aux articles de celui de la Petite-Pologne, fut rejeté par eux. Mais ils ne s'aperçurent point que dans le statut de la Petite-Pologne s'étaient glissés des articles insignifians et contradictoires, ce qui provenait de ce qu'on avait fait trop précipitamment un amalgame des anciennes institutions et de lois plus récentes ou tout-à-fait nouvelles; ainsi le statut de Wisliça conserva toutes ces anomalies et toutes ces contradictions.

C'est ainsi que Kasimir-le-Grand compléta la législation; c'est ainsi que *adjiciens et resecans, corrigens et temperans,* son Code, *leges condit polonicales, eas disponit, in scriptum redigit et exemplari.* Nous allons nous arrêter sur le contenu de ce Code.

Le statut de Wisliça obligeait également la noblesse et les paysans, qui, les uns et les autres, étaient attachés à leurs terres nationales, les premiers comme propriétaires de la terre, les seconds comme labourant une terre qui ne leur appartenait pas. La noblesse était la classe qui régnait, et par conséquent les articles du Code parlent plus souvent des nobles, quoique ces mêmes articles soient également appliqués aux paysans et se rapportent souvent à eux. On y peut apercevoir les traces de l'ancienne égalité que le progrès de la civilisation, les révolutions politiques et les priviléges qui remplirent tout le royaume, ébranlèrent et affaiblirent. Le législateur ne demande point son rétablissement, n'ayant pas assez de force pour éloigner et abolir les coutumes introduites au détriment de la liberté des paysans. La

(1) Le texte latin du statut de la Grande-Pologne, a été publié en partie dans le *Mémorial scientifique de Warsovie*, 1820, t. XVII, p. 140. 157. L'ensemble se trouve dans les manuscrits. La traduction polonaise de 1449 fut publiée en entier à Wilna en 1824, in-4°.

(2) Il n'y a qu'une ancienne traduction polonaise de 1449, qui fut imprimée à Wilna, 1824, in-4°, dans un ouvrage intitulé *Monumens de la langue et des constitutions de Pologne et de Mazovie aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, contenant les statuts de Pologne et de Mazovie, traduits du latin en polonais dans les années* 1449, 1450 *et* 1503, et publiés pour la première fois en 1824.

civilisation très-arriérée de ces derniers, et leur existence nulle dans le droit politique de la nation, n'exigeait pas tant de lois que la noblesse. Le statut concerne donc l'ordre équestre composé de presque toute la noblesse. Venant à ce qui concerne l'ordre équestre, il parle des services militaires et des devoirs de la vie civile. Les enfans, d'après lui, doivent rester sous l'autorité paternelle, tant que le père est vivant, ou jusqu'au moment où il lui plaît de les affranchir, ou qu'ils soient affranchis de droit par un mariage d'un autre lit. Si le père meurt, alors un tuteur est nommé pour garantir leurs richesses et leurs biens. Le statut fait des réglemens particuliers pour les mineurs et pour les femmes dont il étaie la faiblesse. Le droit de propriété fut établi d'une manière imprescriptible dans la loi écrite à Wisliça, et fut délivré de toute influence des héritiers. Le fils n'avait aucun droit à la propriété de son père du vivant de ce dernier. Le fils n'avait aucune propriété, et ne pouvait disposer d'avance de celle dont il espérait jouir. Pourtant les successions se bornaient à la ligne masculine. Au défaut de fils, les filles succédaient, et lorsqu'il n'y avait point d'héritiers directs, les biens passaient aux plus proches parens du côté paternel. Alors même que les filles recevaient des héritages, elles pouvaient être dépossédées dès que leurs cousins du côté de leur père en remettaient la valeur en argent comptant. Les filles avaient des dots, et les tenaient en propriété aussi bien que les donations faites par leurs maris. L'époux pouvait posséder la fortune de sa femme après sa mort, mais il devait la rendre à ses enfans dès qu'il se mariait de nouveau; une veuve rendait les biens de son mari à ses enfans. Les fils ou les cousins se partageaient la fortune si le père, dès son vivant, ne l'avait pas partagée. On pouvait donc acquérir une propriété par succession, et en la payant en argent comptant à une parente; on pouvait l'acquérir par achat, par nantissement, par prescription, par don, legs ou testament. La loi interdit expressément la *puscizna*, et ferme les yeux sur les cas par lesquels elle pourrait arriver. Elle disparut alors presque totalement; quelquefois encore elle ose se montrer dans des événemens où on ne respectait pas la loi, ou qnand la loi n'a pas prévu et décidé certains cas. Le statut parlait encore des cautions, mais disait fort peu de chose des conventions, contrats, obligations et servitudes.

Chacun devait répondre pour soi, et être convaincu par les preuves, les témoins et les sermens; il se défendait lui-même de la même manière. Un homme comparaissait en personne quoiqu'il pût avoir un avocat. Quoique le statut présentât un grand nombre de moyens pour donner des sentences dans les procès et les outrages, pourtant il y respirait un esprit de concorde et de réconciliation. Personne ne pouvait se rendre justice à soi-même, mais on pouvait s'arranger à l'amiable avec son adversaire. Le criminel était à la discrétion de la partie outragée, livré à elle, et tenu de la satisfaire, ainsi que de payer les peines et les amendes à la partie contraire; la mutilation ou les peines corporelles menaçaient les criminels. La seule infamie ne pouvait pas être évitée par une amende. Du reste, dans d'autres cas, diverses amendes souvent énormes affranchissaient le criminel de répondre en personne. L'amende qu'on devait, ayant tué ou injurié un noble (szlachçic), était de quarante marcs; pour la mort d'un *scartabellus*, noble d'un rang inférieur, il fallait donner trente marcs; et pour celle d'un homme nouvellement anobli, quinze marcs; pour un paysan, quatre marcs. Les amendes devaient être payées à la partie contraire; et, en outre, il fallait payer les peines aux cours de justice. Il y avait aussi des amendes marquées pour avoir mutilé, blessé ou battu, qui facilitaient un arrangement entre les deux parties. Les dégâts faits dans les terres d'autrui par violence ou par vol, étaient aussi compensés par des amendes, qui pourtant ne montaient point à de grandes sommes. Les amendes se nommaient : soixante-dix, soixante, cinquante, dix-sept, seize et quinze, un marc, le sixième du marc. Mais un voleur pris sur le fait n'aurait pu éviter le gibet, qui n'est pas mentionné dans les statuts de Wisliça, ou de l'infamie dont il est question.

La loi voulait des punitions sévères pour les pertubateurs du repos public, pour les incendiaires et les meurtriers; mais, en même temps, elle évitait avec une espèce d'horreur de nom-

mer les supplices qui étaient anciennement en usage. Elle sévissait contre le parricide et le meurtrier d'un proche parent; elle les couvrait non-seulement de l'infamie, les destinant à une mort ignominieuse, mais les privait des profits qu'ils auraient pu faire par leur crime.

Quoique le statut s'arrêtât assez à l'énumération des peines et des amendes, pourtant on peut voir facilement qu'il se rapporte souvent à des amendes considérables qu'il ne nomme point du tout, et quiconque aurait la patience de bien approfondir celles qu'il énumère verrait que beaucoup d'entre elles étaient insuffisantes et étaient même incompatibles avec le siècle. Les législateurs ne commirent pas cette faute par leurs nouvelles institutions, mais par la raison que, mêlant les anciennes et les nouvelles lois, ils rendirent la vie à mainte loi qui déjà tombait dans l'oubli et était moins nécessaire, tandis que beaucoup d'autres plus importantes manquaient. Mais, dans ces siècles, nulle part on ne s'occupait en Europe d'une législation philosophique ou systématique; on ne faisait que rassembler et publier par écrit les coutumes et les institutions éparses nécessitées par un besoin momentané.

Le statut s'étend très-diffusément sur la juridiction; on y remarque le degré d'instances de la haute justice du roi, des juges, des starostes généraux ou juges généraux de province, des palatins et de leurs juges, des castellans et de leurs juges.

Les affaires criminelles appartenaient aux starostes (grodowy) et aux castellans *grodowy*, qui avaient leur juridiction. Les affaires concernant les limites, appartenaient aux chambellans territoriaux (succamerarius), podkomorzy. Les procès de successions, de partages, de rachat des biens des cousines héritières, étaient décidés dans les instances plus élevées du palatin, des généraux et du roi même. Les crimes d'État étaient pareillement jugés en présence du palatin, du général ou du roi. Le statut donnait certaines règles d'après lesquelles les citations devenaient valables, et déterminait les cas où les juges devaient les rejeter. Il rendait les autorités judiciaires responsables si elles se permettaient des citations illégales. Il indiquait le temps et le lieu dans lesquels, d'après l'ordre, les procès devaient être admis et jugés. Le juge entendait les deux parties, les accommodait, ou donnait son décret en leur présence ou par contumace dès qu'une partie, trois fois citée, ne comparaissait pas. Le juge avait des employés subalternes qui devaient l'aider (*camerarii et ministeriales*), tenus d'exécuter les décrets, de recueillir les peines et les amendes, de faciliter les enquêtes, de réunir les déclarations et les témoignages, de proclamer et distribuer les citations, d'observer les événemens nouvellement arrivés, et même de faire comparaître devant la cour de justice. Ils devaient en même temps remplir leurs devoirs avec égard et honnêteté; certains petits salaires leur étaient destinés; mais ils étaient répréhensibles s'ils dépassaient leurs taxations, ou s'ils arrachaient les peines et les paiemens avec violence. Le législateur, d'un autre côté, exigeait des parties en contestation une entière soumission, et menaçait de fortes amendes et punitions ceux qui osaient contrevenir aux décrets. Il voulait par-là rendre plus auguste l'autorité judiciaire, et assurer le respect aux tribunaux et à leurs décrets. Pourtant on pouvait faire des remontrances au juge et blâmer son décret lorsque la partie sentait qu'on lui avait fait tort; mais alors il fallait donner pour caution au juge des fourrures précieuses, qui lui restaient si la partie ne prouvait pas ce qu'elle allait avancer. De cette manière, le statut de la Petite-Pologne et, à son exemple, celui de Wisliça étendaient leur juridiction. Dans d'autres articles, le statut de Wisliça donnait des règles d'après lesquelles les juges devaient se comporter dans différens cas. On y voyait aussi beaucoup d'articles qui concernaient les lois pénales, et d'autres les lois civiles. La manière dont ces articles furent rassemblés causa de fréquentes répétitions. Ce ne serait rien s'ils étaient en harmonie. Mais j'ai remarqué que d'anciennes lois se trouvèrent placées à côté de nouvelles, et n'avaient entre elles aucune connexion. Quelquefois la même amende était deux fois nommée d'une manière très-différente, ou bien le nombre des années de la prescription n'était pas partout le même. Quelquefois le fils, avec le secours d'une vieille loi, secouait le joug de

l'autorité paternelle pour perdre et prodiguer ce qu'il ne possédait point. Mais ces contrariétés n'étaient point assez fortes pour pouvoir mettre des entraves dans l'exécution de la loi ; plus tard, il s'en éleva de plus grandes.

Les chroniques nous assurent que la nation reçut avec joie ces institutions, et s'y conforma. Mais elles disent aussi qu'après la mort de Kasimir-le-Grand, sous le règne de Louis, et pendant l'interrègne qui le suivit, non-seulement le désordre, la discorde, la confusion, les violences, les abus, les crimes, remplirent le pays, mais que pour comble de malheur le code de Wisliça fut oublié. Alors les coutumes et les usages contraires aux lois reprirent leur vigueur. La Grande-Pologne, ou par attachement à ses institutions, ou par ressentiment de ce que la législation de la Petite-Pologne avait pris le pas sur la sienne à la diète de Wisliça, revint à ses statuts de Piotrkow, et les suivit opiniâtrément. Ce n'était point une petite entrave pour le développement des lois, car les coutumes de la Petite-Pologne étaient très-différentes de celles de la Grande-Pologne. Les statuts de la Grande-Pologne acceptèrent des termes plus sévères pour empêcher les filles d'hériter des successions de la ligne masculine; accordèrent aux fils le droit d'exiger de leur père, après la mort de leur mère, de leur rendre la fortune maternelle et de leur céder une partie de la leur; ils indiquèrent un nombre d'années beaucoup plus fort pour les prescriptions; ils n'établirent aucune différence entre les nobles, en ordonnant de payer pour la tête de chacun trente marcs; de même les amendes pour avoir blessé, estropié, battu, furent différentes. Les six marcs qu'on payait pour avoir tué un paysan se divisaient en deux parties égales : l'une appartenait à la partie offensée; l'autre, au seigneur; diverses peines plus ou moins grandes furent changées; les salaires et les taxes des juridictions étaient plus grandes et plus pesantes ; la procédure avait d'autres coutumes. Voilà quelles lois régirent la Grande-Pologne, après qu'elle eut rejeté le statut de Wisliça. La Petite-Pologne, par contre-coup, négligeait les articles pris du statut de la Grande-Pologne. Les provinces, les districts et les terres suivaient cet exemple et agissaient de même. Chacun se présentait avec des exceptions, et apportait de nombreuses entraves pour rendre ces lois générales et conformes. Il y avait très-peu d'exemplaires du statut de Wisliça, connu à peine de nom, inconnu même aux hommes d'État ; et pourtant il était le centre et la base de la législation, et renfermait dans ces articles ce fondement et ce pivot, sur lequel doit tourner un royaume qui reconnaît une loi unique.

Cependant sous le règne de Louis, pendant l'interrègne qui le suivit, le règne d'Hedwige et le commencement de celui de Jagellon, plusieurs changemens se développèrent dans la juridiction des provinces réunies de la Pologne. L'absence du roi, quoique remplacé par un lieutenant-gouverneur, se faisait sentir. Il était difficile de chercher les décrets suprêmes à la cour, qui était très-loin ; et les *wieça*, ou les assemblées provinciales, s'assemblaient, ou faisaient leurs assises, sans avoir de président, à cause de l'absence du roi. Depuis long-temps, en Hongrie, les *colloquia* délibéraient sans que le roi y présidât; la noblesse de Pologne, soit à l'imitation des Hongrois, soit forcée par l'absence du roi, ou enfin plus tard par l'impossibilité que le roi, résidant en Lithuanie ou en Russie, pût se trouver partout, se rassemblait elle-même pour ses *colloquia* ou *conventus*, sous la présidence du staroste général ou plutôt sous celle du palatin. Cette assemblée devint l'instance suprême, dans laquelle, non-seulement les palatins, mais aussi les barons jugeaient les affaires. Nous pouvons croire que c'est aussi l'époque où l'autorité des starostes, et par cela même de leur barreau, s'augmenta. Il plut aux rois d'autoriser leurs starostes à remplir certaines fonctions publiques. Il était ordonné aux starostes de lever les impôts et tributs, de poursuivre les criminels, de veiller à l'ordre et à la tranquillité du district, car alors ils étaient des serviteurs plus fidèles que les autres employés de l'ordre sénatorial. On avait confié à plusieurs d'entre eux les crimes capitaux ; ils gouvernaient en outre la ville où ils siégeaient, et les castellans, ou devenaient starostes, ou leur cédaient la juridiction criminelle.

L'accroissement de l'autorité des starostes, et leur autorité judiciaire, commença alors à

inquiéter la noblesse. Mais quand les emplois devinrent nationaux, quand les biens de la couronne le devinrent aussi, alors les seigneurs briguèrent à l'envi les places de staroste. Pendant ce temps les juridictions des palatins et des castellans touchaient à leur déclin. A leur place s'élevèrent la juridiction starostine, territoriale, et les *colloquia* ou conventions. Les habitans de la Grande-Pologne réglèrent que la noblesse ne devrait point comparaître aux jugemens des castellans. Ainsi les castellans, à part leur haute dignité de sénateurs, comme représentans de la nation, virent leur ancienne autorité bourgeoise tellement affaiblie, qu'elle ne pouvait influer dès-lors que sur quelques réglemens de police. C'est de cette manière que changent les choses de ce monde.

Comme il survenait de grands changemens dans la juridiction et l'administration, de même certaines modifications entraient dans la législation. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées depuis la proclamation du statut de Wisliça, et depuis la proclamation, et depuis la mort de Kasimir-le-Grand, du temps de Jagellon, les assemblées territoriales et provinciales commencèrent à se multiplier, et la noblesse elle-même, seule ou en présence du roi, y délibéra.

Ces délibérations devenaient législatrices, et proclamaient de nombreuses lois, les unes étaient seulement temporaires, et devaient bientôt tomber dans l'oubli ; les autres étaient une répétition des anciennes lois du statut de Wisliça, qui prouvaient combien le statut était mal exécuté. On réclamait de la Petite-Pologne qu'elle organisât sa juridiction de la même manière que la Grande-Pologne ; on réclamait de la Grande-Pologne qu'elle changeât les taxes et les amendes pour celles de la Petite-Pologne, qui étaient moindres. Mais on pouvait apercevoir dans toutes les provinces un fort désir de suivre un régime exceptionnel. Les habitans de la Grande-Pologne maintenaient toujours l'amende qu'on devait payer au seigneur après avoir tué un de ses paysans. Mainte institution répétant les lois de Wisliça, apportait certaines modifications, et avait pour but d'introduire une uniformité dans les provinces. L'institution de la Grande-Pologne, qui donnait le droit aux fils de prendre une partie de la fortune du père dès la mort de leur mère, avait été aussi modifiée. L'ensemble de toute la législation pouvait, dans sa marche lente, profiter de cela ; mais le statut de Wisliça, qui était comme la base sur laquelle devait s'élever l'édifice de la législation, en souffrait.

Le privilége donné par Jagellon, l'an 1430, pendant l'assemblée de Czerwinsk, à la noblesse, soixante-quinze ans après la diète de Wisliça, garantissait solennellement la conservation du statut de Wisliça. Pourtant les années qui suivirent, virent se multiplier une foule d'articles qui non-seulement étaient une répétition de ceux de Wisliça, mais encore les modifiaient et les changeaient. A Warka, lorsque, en 1423, Jagellon discuta la législation d'une manière plus ample et plus complète, on pouvait remarquer que cette législation n'était qu'un extrait modifié du statut de Wisliça, qu'elle devait remplacer. C'est le privilége de Czerwinsk, qui, en 1430, réclama la conservation des lois de Wisliça. Il voulait réprimer et garantir ce statut de toute atteinte, et sauver du péril les bases de la législation, et la loi qui devait être une et partout la même dans le royaume. Mais ces efforts furent infructueux, et, quoiqu'ils aient été renouvelés plus tard dans bien des cas, on promulguait des lois intermédiaires, et on semblait avoir oublié le statut de Wisliça.

Mais à Czerwinsk et à d'autres diètes, on rappela son existence et on lui rendit sa vigueur. Les copies qu'on en fit commencèrent à se multiplier. Les avocats eurent à côté des statuts de Warta le statut de Wisliça, et alors on le citait sans cesse en présence de la noblesse et des juges. Mais ce statut n'était plus le même que celui écrit un siècle auparavant à Wisliça. Tous ceux qui le transcrivaient n'avaient pas eu le bonheur de trouver le texte pur et libre de toute nouveauté et modification, de manière que très-peu de juges le connaissaient dans son état primitif. Il arriva que le statut de Wisliça était insuffisant pour les coutumes et usages du lieu. Sous la main du copiste et par la pratique, il se forma un autre statut un peu différent de celui de Wisliça, qui ajouta et unit tous les articles de la Grande-Pologne à ceux de la Petite-Pologne, et en introduisant divers changemens dans de petites choses ne changea

pas le statut, mais établit une différence entre les exemplaires. Toutefois il conservait encore toutes les contradictions et imperfections du statut de Wisliça. On laissait le soin aux coutumes locales de régler l'application de ce statut qui aurait dû obliger toute la nation. Ainsi, sous le nom de Wisliça, le hasard, l'habitude, les coutumes, les copistes et la pratique judiciaire devinrent législateurs, et sanctionnèrent ce statut, qui, sous le nom de statut de Wisliça, fut présenté aux diètes, reçu comme la base fondamentale de la législation, et plusieurs fois livré à l'impression (1). Je ne répète donc plus ce qui composait ce statut, dit de Wisliça, et je ne m'arrête plus sur les institutions qui furent publiées dans les diètes, au commencement du quinzième siècle. Elles firent des additions très-propres à améliorer et à développer la législation. Voilà quels furent les progrès législatifs et les institutions de la Pologne jusqu'au temps des Jagellons.

(1) Deux fois imprimé vers l'an 1491, chez Letter à Leipzig; une fois en 1506, à Krakovie, chez Jean Haller; deux fois, vers l'an 1740, par les soins de Konarski, à Warsovie, dans l'imprimerie de la Congrégation des écoles pies. En finissant ce tableau historique de la législation primitive de la Pologne, je ne peux me dispenser de dire que les lettres se féliciteront sous peu d'une nouvelle édition du statut de Wisliça, aussi bien que de la publication de plusieurs autres statuts nationaux du quinzième siècle, qui étaient inconnus ou presque oubliés. Le savant professeur de l'Université de Warsovie Jean-Vincent Bandtkie, s'adonne à ce travail avec un zèle infatigable. Il vient de collationner jusqu'à vingt manuscrits, et il commence à apprécier le texte et le déterminer avec une juste et sévère critique qui fera honneur à la littérature nationale de la Pologne.

FRAGMENS

SUR LA

LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POLOGNE;

PAR

MICHEL PODCZASZYNSKI,

ANCIEN RÉDACTEUR DU *Journal de Warsovie.*

(*Recueil historique et littéraire publié en* 1825-26.)

Antiquam exquirite matrem.
VIRG.

A M. LE COMTE

WLADISLAS OSTROWSKI,

NONCE DU DISTRICT DE PIOTRKOW A LA DIÈTE DE 1830;

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES AMIS DES SCIENCES DE WARSOVIE;

ANCIEN LIEUTENANT-COLONEL DE L'ARTILLERIE POLONAISE DE LA GARDE A CHEVAL;

OFFICIER DE L'ORDRE *virtuti militari* DE POLOGNE,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

ETC. ETC.

HOMMAGE D'ESTIME ET DE RECONNAISSANCE.

M. P.

INTRODUCTION.

I.

Le peuple polonais, avec tout ce qui se rattache à son existence, est moins connu aujourd'hui que jamais, quoiqu'il existe en Europe depuis quinze siècles, qu'il appartienne à l'église chrétienne et catholique depuis neuf, qu'il compte mille ans d'existence politique comme royaume. Il en était autrement aux quinzième et seizième siècles, dans les beaux jours de sa gloire. Il n'y avait pas alors un seul savant d'Italie qui ne rendît hommage à sa civilisation, à ses écrivains.

Mais au dix-septième siècle, tout avait changé de face; la France grandissait, et chaque progrès qu'elle faisait à cette époque dans la littérature, était un pas rétrograde pour la Pologne. L'intolérance, jadis ignorée dans nos contrées, offusqua bientôt le jugement des citoyens, des rois et du clergé, le plus sage qui existât dans la chrétienté. Les idées politiques et littéraires, la prose, les odes, la langue elle-même se présentèrent alors sous une forme monstrueuse. L'anarchie, les guerres étrangères, le *liberum veto*, les confédérations, bouleversèrent le pays. Les Tatars, les Moskovites, les Turcs, les Transylvaniens, les Kosaks, les Suédois et les Brandebourgeois sillonnèrent dans tous les sens la Pologne, le glaive et la torche à la main. Tout disparaissait devant ces terribles fléaux; les villages demeuraient déserts, les villes, jadis si peuplées, si industrieuses, tombaient en ruines pour ne se relever jamais. Plus de trois millions d'habitans périrent pendant le seul règne de Jean-Kasimir; les Tatars seuls emmenèrent sous ce règne 1,214,000 prisonniers; 193,000 individus moururent de la peste à Krakovie et dans ses environs, durant l'année 1652; on évalue à quatre cents millions de florins les pertes essuyées sous le règne de ce roi; Charles-Gustave, à son tour, inonda la Pologne de fausses monnaies, pour une somme de 43,440,000 florins. La misère croissait tous les jours; et le règne des princes de la maison de Saxe fut le dernier coup porté aux lumières et au bien-être du pays.

Sans doute, la situation politique de la France n'était guère plus brillante à cette époque, mais son état littéraire lui offrait de grandes compensations.

Ce n'est que depuis le commencement du dix-septième siècle que ses voyageurs commencèrent à visiter la Pologne, et, par une triste fatalité, ces voyages devinrent plus fréquens au fur et à mesure de sa décadence. En 1646, Jean le Laboureur rendait encore hommage à la civilisation de ce pays; en 1665, Jouvin de Rochefort était enchanté des beautés de plusieurs villes et villages de la Petite-Pologne. Sous Sobieski les rapports entre la France et la Pologne avaient pris quelque activité; au temps de Stanislas Leszczynski, ils devinrent des plus intimes. Mais la France était alors brillante de talens et de lumières, tandis que la Pologne déchue marchait dans les ténèbres. Malheureusement on ne peut juger les peuples que sur ce qu'on voit, ce qu'on connaît; on était inférieur à la Pologne au seizième siècle, et on ne la connaissait pas; on lui était infiniment supérieur aux dix-septième et dix-huitième, mais on la surprenait dans ses jours de deuil et de décadence, et on en concluait qu'elle avait

toujours vécu dans le même état. Mille absurdités, mille idées erronées sur l'histoire politique et sur la civilisation de ce peuple se changèrent alors en dogmes, et passèrent de bouche en bouche pour tromper tout le monde (Jean-Jacques et Mably seuls exceptés), et la Pologne fut dotée du nom de barbare.

Toutefois on la voit se relever vers le milieu du dix-huitième siècle; son esprit national, sa langue, ses mœurs, se réveillent d'une longue léthargie. L'ordre des jésuites est supprimé, de nouvelles écoles établies; la jeunesse trouve dans les douloureux souvenirs du passé les lumières qui doivent luire sur son avenir : la diète constituante, de 1788-1792, est rassemblée; la noblesse renverse l'édifice monstrueux du gouvernement, et rédige la mémorable constitution du 3 mai 1791, qui réédifie une civilisation moderne sur les débris d'une civilisation dégénérée.

Cette époque d'une vie nouvelle aurait pu révéler aux étrangers la mystérieuse existence de la Pologne au milieu des États de l'Europe. Mais un coup mortel est parti du dehors; la dernière heure a sonné pour la Pologne : sa terrible destinée doit être consommée : elle n'existera plus parce qu'elle a été un modèle de probité politique. Frappée à mort quand elle renaissait au bonheur, elle n'est pleurée que par ses enfans; elle ne voit son salut que dans l'appui de la liberté française.

Les écrivains étrangers, ignorant les faits matériels, ont donc attaché à la Pologne moins d'importance qu'elle ne le méritait. Ils ne discernaient pas ce qu'il y avait d'individuel dans son sort, ce qui se rattachait à la politique de l'Europe, et ce qui lui était commun avec le genre humain tout entier. On ne lui ôtera cependant pas l'honneur de représenter seule la race slave dans les cinq derniers siècles, comme on n'ôte pas à la France celui d'être à la tête des peuples latins. On oublie que dans le siècle où nous vivons, c'est le sort des peuples et l'histoire de leurs calamités qui doivent jouer le même rôle que jadis le sort des dogmes et les biographies des rois. On oublie que les annales de tous les peuples doivent être jugées à la manière des Sismondi, des Guizot, des Villemain. On ne veut pas, comme eux, se placer sur le terrain national et chercher la réalité. On oublie qu'il faut avant tout connaître l'histoire des trois races qui dominent en Europe depuis la chute de l'empire romain, la race latine, la race germanique et la race slave. On oublie que le paganisme de ces races mérite autant d'égards que leur époque chrétienne. Tracer une ligne entre les peuples jadis conquis par les Romains et leurs conquérans, entre les Latins et les Allemands, entre les Allemands et les Slaves, entre les Slaves et les hordes d'Attila; comparer entre elles leurs institutions et leurs mœurs primitives, enfin leur vie païenne et leur vie chrétienne : voilà ce qui doit occuper principalement les écrivains qui cherchent dans le passé les élémens de toute organisation actuelle.

Que les Latins se tiennent pour les plus dignes d'attention dans leur vie chétienne; que les Allemands, qui ont retiré le plus de profit du triomphe des divers dogmes de cette religion, leur disputent cet honneur; que les Slaves, qui ont perdu au sein du christianisme tout ce qu'ils possédaient comme païens, regardent leur cause comme la plus sacrée et la plus chrétienne; l'historien doit résister de nos jours aux clameurs des premiers, ne point se laisser éblouir par les seconds, ni mépriser les troisièmes. La morale est sa doctrine; la vérité, son dogme; l'humanité, son peuple. Juge des siècles et des peuples, il doit à tous les mêmes égards. Libre et indépendant, le livre du passé entre les mains, il saura rendre à chacune de ces trois grandes races la justice qu'elle réclame : il montrera ce qu'il y a de social et d'antisocial dans leur vie, et peut-être dira-il que la civilisation chrétienne des peuples latins est intellectuelle, celle des Allemands politique, celle des Slaves morale.

Mais quelle immense étude pour parvenir à un pareil résultat! combien de faits matériels ne sont pas encore connus! combien d'autres paraissent sous un jour trompeur! Je n'aurai point l'audace de déchirer le voile qui a dérobé les Slaves aux regards des Latins. Dire tout de ce peuple sur lequel on ne sait rien, ou l'on sait mal, c'est l'affaire de l'avenir qui ne trompe jamais; c'est le but de mille ouvrages qui sont encore à faire. Mon devoir est de fournir quelques détails sur la littérature ancienne de la Pologne. Cete littérature, telle qu'on l'ap-

préciera un jour, ne fera qu'une partie de l'histoire de la civilisation intellectuelle de ce pays. Sa civilisation intellectuelle, dans les cinq derniers siècles, n'est que le résultat de la civilisation politique de cinq autres qui les avaient précédés : et celle-ci encore avait pour base la civilisation ou la vie morale, telle qu'elle existait au milieu des anciens Slaves. Je dois donc passer sous silence des détails importans; je me bornerai à une revue sommaire, laissant les abstractions pour aborder les faits; heureux si je puis jeter quelque jour sur des questions mal comprises, et indiquer à nos jeunes historiens du dix-neuvième siècle, si sages, si consciencieux, un terrain ouvert à leurs brillantes investigations.

Personne ne met en doute que la civilisation intellectuelle de la Pologne lui soit venue avec le christianisme; et on en doutera moins encore quand on saura que, outre la langue, les mœurs et les usages, les Polonais ne doivent rien à leurs pères slaves. Leurs droits politiques sont aussi étrangers aux autres Slaves qu'au christianisme, qui ne leur prêta que son cachet de sainteté : c'est la propriété qu'ils avaient conquise par leur sang sur les bords de la Wistule, soumis pendant cinq siècles à l'autorité absolue de leurs rois; pendant cinq autres, constitués en royaume fédératif composé de peuples divers d'origine, de mœurs, de langues et dialectes, d'institutions, de dogme et de religion : et dans cet ensemble, si peu homogène, l'esprit polonais servait de point de réunion, et le catholicisme, alors tolérant, répandait des bienfaits innombrables.

Quels étaient ces droits politiques? Cette question n'entre point dans mon plan : d'ailleurs le partage de la Pologne suffit pour les concevoir. Je dirai seulement que le christianisme entra dans nos contrées par la voie de persuasion et non par la force, et que nous comptions déjà deux siècles d'existence politique, séparés des autres Slaves, quand nous embrassâmes cette religion.

Quel était le genre de notre barbarie? Voilà ce qu'il est essentiel de fixer; et je crois par conséquent nécessaire de commencer par retracer en peu de mots son histoire, qui date du quatrième et finit au dixième siècle. C'est le point de départ de notre civilisation intellectuelle. Cette connaissance devient aussi indispensable à qui connaît l'époque avant-chrétienne des peuples latins et germaniques; à qui sait ce qu'elle offrit de bien et de mal, ce que les peuples gardèrent alors des institutions de leurs pères, ce qu'ils durent au christianisme, enfin ce dont ils ne furent redevables qu'à eux-mêmes.

II.

Sur les anciens Slaves.

Les Slaves sont étrangers sur le territoire de la Pologne, comme dans toute l'Europe, peut-être; ils n'étaient par conséquent ni Sarmates, ni Scythes, n'avaient enfin rien de commun avec le peuple qui habitait avant eux cette partie du globe (1). La première mention de leur existence en Europe se trouve dans Jornandès, historien du sixième siècle, qui parle d'eux sous l'année 376. Les conjectures les plus vraisemblables de notre illustre historien Ossolinski nous apprennent que le midi de la Sibérie était leur ancienne patrie, et qu'ils étaient connus dans l'antiquité sous le nom de Budins ou de Bouddins. Les hordes nomades de la race tatare, et autres peuples venus du fond et de l'extrémité de l'Asie, qui bouleversèrent cette partie du monde depuis le troisième siècle avant l'ère chrétienne, poursuit le même auteur, chassèrent les Budins de leurs paisibles demeures et les refoulèrent en Europe. Cette époque est très-mémorable, car c'est celle des migrations des peuples et de la chute de l'empire d'Occident. Les Sarmates, les Hérules, les Vandales et une foule d'autres tribus vivaient alors sur le territoire de la Pologne; l'ancienne Germanie s'étendait jusqu'à la Wistule; sa partie orientale fut abandonnée par ses habitans, et les Slaves, n'étant ni nomades comme les Tatars, ni guerriers comme les Germains, mais paisibles agriculteurs, occupèrent leur territoire désert. Toute leur vie antérieure au quatrième siècle est inconnue : mais tels qu'ils se présentent aux écrivains du moyen âge, ils prouvent que leur état était le résultat d'une vie très-longue et très-tran-

(1) M. Georges-Samuël Bandtkie compte dix-neuf différentes généalogies des Slaves, dont il prouve la fausseté. *Hist. de Pol.* t. I, p. 51.

quille; car, malgré leur population immense et leur rudesse d'esprit, leur bon sens, l'honnêteté et l'esprit de sociabilité forment le caractère primitif de leur race. Ils sont divisés en une foule de républiques ou communautés villageoises jusqu'au neuvième siècle; alors ils se divisent en différens États et groupes armés: ils succombent tous de là au quatorzième, et la Pologne seule représente, pendant les cinq siècles qui précédèrent son partage, l'indépendance, l'esprit et les mœurs de leur race.

Procope porte ces paroles sur les anciens Slaves : *Ingenium ipsis nec malignum, nec fraudulentum, et cum simplicitate mores humanicos servant.* L'empereur Maurice ajoute : *Slavi sunt quoque adversus peregrinos benigni, magnoque studio servant incolumes, salvosque uno loco in alium deducunt quod necesse habent; ut et si per incuriam ejus, qui servare talem debet, accidat, ut damno peregrinus afficiatur, bellum ipsi inferat vicinus ejus, quietatem arbitrans sic ulcisci peregrinum.*

La place nous manque pour citer avec détail plusieurs autres témoignages des historiens; nous préférons les recueillir en peu de mots.

Cette bonté avec laquelle ils recevaient les étrangers, dit Laurent Surowicki, cette probité avec laquelle chacun veillait à leur sûreté, vengeait les injures qu'ils avaient reçues des autres, ne pouvait avoir sa source que dans un cœur honnête; car les écrivains de tous les pays répètent les mêmes louanges dans l'espace de cinq siècles consécutifs. D'après leur témoignage, il était difficile de trouver un peuple plus honnête, plus fidèle, plus doux, plus sèvère dans ses mœurs, plus hospitalier à l'égard des étrangers, avec lesquels il était prêt à partager tous ses biens. Les apôtres de la religion chrétienne qui voulaient se hasarder à recevoir parmi eux la couronne du martyre, retournaient avec douleur, ne pouvant obtenir cet honneur. Souvent, pour montrer plus de zèle religieux, ils incendiaient les temples des Slaves et renversaient leurs idoles; mais ceux-ci, au lieu de se mettre en fureur et venger les injures de leurs dieux, regardaient ces gens avec pitié, ou le plus souvent les repoussaient par des éclats de rire. Enfin le caractère des anciens Slaves se montre partout gai, indépendant et débonnaire. Ce que les trois joueurs de chalumeau ont dit sur leurs compatriotes à l'empereur de Byzance, se trouve confirmé par tous les témoignages historiques. « Inhabiles à manier les » armes, disaient-ils, nous ne savons que jouer » du luth. Le fer est inconnu dans notre pays; » et ignorans dans l'art de la guerre, autant » que passionnés pour la musique, nous me- » nons une vie paisible et tranquille. »

Quant à la religion des Slaves, elle avait aussi un caractère particulier. *Slavi*, disaient Dittmar et Helmold, *habent unum deum in cœlo imperantem cæteris... his celestia tantum curat.* Leur ville sainte était Retra, à l'embouchure de l'Oder, et bâtie en forme de triangle.

Voyons comment M. Lelewel parle de la religion des Slaves. Ils ne connaissaient, dit-il, d'autres divinités qu'un seul Dieu. Le sénateur Procope-Césarien, qui vivait au milieu du sixième siècle, qui a vu les Slaves, et qui s'entretenait avec eux au sujet de leur religion, nous apprend qu'ils ne connaissaient que le seul Dieu, créateur de la *foudre*, maître de l'univers entier (1). Ils lui consacraient les bœufs et les autres animaux; ils le priaient, et ils n'attachaient aucune foi à la destinée. Mais le même auteur ajoute qu'ils adoraient aussi les fleuves (2), et qu'ils tiraient des présages d'après leur cours. Cependant ces divinités avaient peut-être quelque rapport aux divers noms et aux diverses émanations de la Divinité; et le culte des nymphes, et peut-être celui des fleuves dont il parle, semble plutôt être une expression gréco-latine qu'une expression propre à rendre son idée.

Plus tard, au neuvième siècle, le patriarche Photius savait que les Slaves, qui étaient

(1) Le maître de l'univers s'appelait *swiatowid*, mot composé de deux autres; *swiat*, en dialecte polonais *le monde; wid* dérive du verbe *widit*, voir. Les Allemands ont cru trouver dans ce nom celui de saint Wit, car il se traduit en Slave, Swiaty Wit, conjecture purement étymologique et rejetée depuis long-temps

(2) Trois fleuves qui se trouvent en Pologne portent le nom de Dieu; l'un *Bug*, Dieu en dialecte polonais; l'autre *Boh*, en dialecte russe; le troisième *Bozek*, petit Dieu, en dialecte polonais.

alors subjugués par les Russes-Scandinaves, n'étaient ni athées ni chrétiens. Chez les Slaves des bords de l'Oder, nous trouvons plusieurs noms des divinités qui sont mentionnés dans les ouvrages des Allemands, et même on connaît leurs idoles; mais peut-être que ceux-ci s'étaient mêlés à leurs voisins Allemands, et, par les rapports qu'ils avaient entre eux, avaient obscurci leurs idées primitives. Cependant les Léchites (ancien nom des Polonais), éloignés de tous les peuples étrangers, et dont la patrie était enclavée dans le territoire slave, furent peut-être plus heureux sous ce rapport. Au moins ne savons-nous absolument rien sur leurs divinités : ni Dittmar, ni Gallus, ni Mathieu Cholewa, ni Côme de Prague, ni Bogufal, ni aucun autre auteur, ne disent rien là-dessus. Ce n'est que le savant Dlugosz qui écrivit le premier, au quinzième siècle, sur les divinités romaines parmi les Slaves-Polonais, et son témoignage enfanta toutes les absurdités de ce genre, qu'on retrouve surtout dans les ouvrages du seizième siècle.

Quant à l'organisation politique des anciens Slaves, il est inutile de prouver par les témoignages historiques ce que tout le monde sait, qu'ils vivaient divisés en une foule de républiques villageoises, et obéissaient à leurs magistrats électifs, appelés *zupans*, *bâns* ou *pâns* (1). Cette organisation n'avait donc aucune ressemblance ni avec le gouvernement absolu, ni avec celle de camps germaniques ou tatars.

Si la vie des Slaves était simple et agricole en général, on ne peut dire qu'aux temps du paganisme ils ne connaissaient point le luxe et le bien-être des autres nations. Jetons un coup d'œil sur la Pologne et la Russie à la fin du dixième siècle, c'est-à-dire à l'époque où elles entrent dans la communion chrétienne, l'une sous Boleslas-le-Grand, l'autre sous Waldémar, ou Wladimir-le-Grand (2).

Boleslas était un des plus riches monarques de l'Europe. Dans les guerres qu'il soutenait contre l'empereur Henri II, il envoyait de l'argent en Italie pour lui susciter les ennemis dans ce pays, et tous les margraves orientaux ses voisins, ainsi que la plupart des évêques et des personnes de la cour de l'Empereur, lui vendaient leur fidélité au poids de l'or. L'évêque Dittmar l'atteste lui-même. Gallus, qui vivait soixante ans après la mort de ce roi, nous parle en détail de richesses si grandes, qu'il serait difficile d'y croire, si le contemporain Dittmar, l'ennemi le plus acharné de Boleslas, ne confirmait ces traditions. Il accompagna l'empereur Othon III dans le voyage que ce prince fit en Pologne en l'an 1000, et il dit qu'il a vu de telles richesses, qu'elles sont *incredibilia ac ineffabilia*. Enfin les détails que nous savons des trésors enlevés par les Bohèmes pendant la révolution de 1034, complètent toutes les idées qu'on peut s'en former.

Quant à la Russie, qui, après avoir perdu son indépendance, conserva plus long-temps ses institutions libérales, son premier historien, Nestor, fut contemporain de notre Gallus : ainsi les traditions de l'un et de l'autre ne sont vraisemblables que dans le cas où l'on manque de témoignages contemporains. On ne peut cependant presque rien savoir là-dessus de Nestor, car les villes conquises par les Scandinaves étaient encore dans leur ancienne splendeur; tandis qu'en Pologne il ne restait que fort peu de choses au temps de Gallus, le onzième siècle ayant été glorieux il est vrai, mais aussi fécond en grandes calamités pour la Pologne.

Les écrivains actuels de la France, qui parlent de l'ancienne Russie d'après les ouvrages qui sortent de la censure des tzars, se trompent beaucoup par leur ignorance de la Pologne, en attribuant aux conquêtes des Russes-Scandinaves et à l'introduction du christianisme grec dans l'ancienne Russie, et les institutions municipales et les richesses des villes de ce pays.

Ainsi Kiiow, avant d'être une ville chrétienne, possédait déjà quatre cents églises des diverses religions; car tel est le témoignage contemporain de l'évêque Dittmar, qui dit de cette ville : *Plus quam quadringentæ habentur ecclesiæ et Mercatus VIII, populi autem*

(1) *Pân*, signifie en polonais seulement *monsieur*, *gentilhomme*, *sénateur castellan*, et *maître*.

(2) Les lecteurs ne doivent pas confondre le mot de *Russie* dont nous nous servons, avec le nom de l'empire *russe* actuel, qui est entièrement étranger aux anciennes *Russies*.

ignota manus. Le célèbre Karamzine, qu'il faut savoir lire pour profiter de son ouvrage (1), nous révèle le mystère de cette opulence. Kiiow n'était point une ville indépendante au moment où elle subit le joug scandinave. Elle reconnaissait l'autorité suprême des khans des Khozares, qui professaient la religion juive, qui se distinguaient par leur amour de l'ordre, et qui bâtissaient de fort belles villes partout où s'étendait leur domination.

Novogorod-la-Grande se présente dans toute sa splendeur, au moment où les temps historiques commencent pour elle; et ce n'était sans doute ni le fruit des conquêtes des sauvages scandinaves, ni celui de la nouvelle religion, car l'une et l'autre ne comptaient que quelques années d'existence.

Tel était donc à peu près l'état des Slaves païens, qui ne ressemblent nullement à aucun autre peuple de l'Europe, ni surtout aux Allemands. Maintenant, en profitant des recherches de M. Lelewel, je vais tracer un aperçu sur l'éducation chrétienne des Polonais jusqu'à l'introduction de l'imprimerie dans leur pays. On y verra que l'introduction intellectuelle nous vint toujours de la France et de l'Italie; tandis que l'Allemagne était une véritable école d'absurdités.

III.

L'éducation chrétienne au moyen âge.

1. *L'introduction du christianisme ..... jusqu'à l'année* 1050.

Avant le neuvième siècle, le christianisme était bien connu des Slaves, et sans doute plusieurs d'entre eux le professaient. Mais Charlemagne s'étant approché de leurs frontières, la puissance politique et chrétienne des Francs les obligea tous de veiller à leur sûreté; c'est donc alors que tous les royaumes des Slaves se formèrent, et leur source commune fut dans l'état slave et chrétien de la Grande-Moravie. C'est là qu'au septième siècle encore régnait Samon, libérateur des Slaves du joug des Avares. L'Autriche actuelle, avec tous ses États et Krakovie, n'est autre chose que l'ancienne Grande-Moravie, dont le fondateur fut Swiatoplug (1). Après sa mort, l'union slave fut dissoute, et de cette dissolution se recomposèrent les royaumes slavo-turc de Hongrie (2), slave de Bohème, celui de Chrobatie ou de la Petite-Pologne krakovienne, et la Marche d'Autriche.

Les Slaves étaient, dans le neuvième siècle, limitrophes de l'Italie et du Bas-Empire, et la Bavière était sur leurs frontières occidentales; par conséquent, ils avaient plus de rapports avec les chrétiens que presque tous les États de l'Allemagne.

La première origine de l'Autriche ne date que de Henri-l'Oiseleur, qui établit au milieu des Slaves des colonies militaires allemandes, sous le nom de Marches. Telle était la Marche du midi (*Marchia-Australis*, ensuite duché, archiduché, enfin empire d'Autriche); telle fut la Marche du nord (*Marchia-Borealis*, la Marche de Brandebourg, ensuite électorat, et enfin royaume de Prusse); telles étaient toutes les colonies connues sous le nom des Marches-Orientales.

Ainsi les Petits-Polonais pouvaient recevoir la nouvelle religion de deux sources (de Rome et de Constantinople), sans demander secours aux Allemands. D'ailleurs, ils ne mettaient jamais d'entraves au progrès du christianisme; et, d'après ce que nous savons de nos traditions au neuvième siècle, Ziémowit, premier prince de la dynastie des Piasts, qui régnait en Grande-Pologne, était lui-même chrétien. Enfin le nombre des Slaves chrétiens était si grand au dixième siècle, qu'en 958 fut érigé l'archevêché de Prague en Bohème, qui étendait son autorité sur la Petite-Pologne; et en 967 à Posen dans la Grande-Pologne, on fonda l'évêché de Pologne, soumis au siége archiépiscopal de Magdebourg.

(1) Sur la manière de lire Karamzine, on trouve des renseignemens dans la critique de l'*Histoire de Russie de M. Philippe de Ségur*, par M. Alphonse d'Herbelot. *Revue Encycl.* 1830, cahier de janvier.

(1) Ce roi porte divers noms dans l'histoire; en général les Allemands l'appellent Zwentibold, Zwantibold ou Schwibold; Regina lui donne le nom de Zundelboch; Dittmar celui de Swetopulcus, Dioclète celui de Sfetopelek; Nestor de Sviatopolk.

(2) Tel est le nom que leur donna l'empereur Constantin Porphyrogénète.

Miéczyslas Ier, roi de la Grande-Pologne, par suite de son mariage avec Dombrowka, fille du roi ou du duc de Bohème, devint lui-même chrétien, et reconnut cette religion pour celle de son État. Cependant ses progrès étaient lents : ce n'est qu'à la fin du dixième siècle que Boleslas-le-Grand termina l'œuvre de la conversion des Polonais. Mais, après sa mort, les oppressions de Ryxa, petite-fille de l'empereur Othon III, et femme de Miéczyslas II, causèrent une terrible révolution (1034-1040), où la plus grande partie du peuple retourna au paganisme. Cependant Kasimir Ier rétablit l'ancien ordre, et, depuis ce temps, le christianisme prévalut à jamais.

L'influence de l'Allemagne sur la Pologne était nulle sous le rapport religieux; elle n'était que politique. La Bohème, quoique aujourd'hui moitié allemande, est cependant un État slave; et au dixième siècle, il était entièrement slave. Elle embrassa le christianisme plus tôt que la Pologne; elle le lui donna par Dombrowka, qui avait épousé Miéczyslas, en 965, quand il était encore païen, et sa conversion eut lieu l'année suivante. Les apôtres de la nouvelle religion en Pologne n'étaient point Allemands, mais Slaves-Bohèmes. Elle fut en partie soumise, au dixième siècle, à l'Empire; et ce n'est qu'en 1000 qu'Othon III proclama son indépendance complète, et reconnut Boleslas-le-Grand pour monarque chrétien, avec le droit de fonder les évêchés. Le dernier acte du pouvoir de l'Empereur en Pologne fut la fondation des évêchés dans ce pays, qu'il soumit tous à l'archevêque de Gnèzne, chef de l'église nationale, dans la dépendance de son propre roi. Il y avait alors fort peu d'ecclésiastiques allemands; un individu de cette nation, Reinber, avait, il est vrai, l'évêché polonais de Colberg (Kolobrzeg, en Poméranie), mais il n'y résida même pas. Les premiers ecclésiastiques, en Pologne, étaient tantôt slaves-bohèmes, tantôt italiens. D'ailleurs, sous le rapport de l'instruction religieuse, l'Allemagne était alors fort au-dessous de l'Italie et de la France, et avait besoin de leur secours autant que la Pologne. Nous savons que Boleslas priait l'empereur Othon III de lui fournir des ecclésiastiques, et que celui-ci n'en ayant pas assez lui-même dans son pays, s'adressa à cet effet à Saint-Romuald, en Italie, qui envoya en Pologne deux moines. La Pologne avait autant de rapports avec l'Italie que l'Allemagne. Buzlaw, frère de Boleslas, était moine de Saint-Romuald, et, en 997, des moines arrivèrent d'Italie en Pologne, à la sollicitation de Boleslas lui-même. Ce roi fonda, en 1008 et 1009, des couvens de bénédictins sur plusieurs points de son pays. L'abbé de Tyniec, son premier ministre, était un des plus grands ennemis des Allemands. Enfin les bénédictins établis en Pologne étaient tous étrangers à l'Allemagne.

2. *Les rapports religieux de la Pologne avec la France et l'Italie* (1050-1150).

Pendant la révolution de 1034-1040, le jeune héritier du trône de Pologne, Kasimir Ier, alla avec sa mère en Allemagne; mais il fut envoyé sur-le-champ en France, à Liége (Leodium), pour y terminer son éducation (1). A son retour dans sa patrie, il emmena avec lui un grand nombre d'ecclésiastiques français qu'il installa surtout dans les abbayes de Tyniec et de Lubusz. L'abbé de Tyniec, ensuite évêque de Krakovie, était aussi Français, et s'appelait Aaron : il avait douze moines, ses compatriotes, sous ses ordres.

Les siéges épiscopaux étaient occupés par des Français ou par des Italiens, car les Polonais ne possédaient pas encore l'instruction nécessaire. Ce n'est que Boleslas II (en 1070) qui statua le premier que désormais aucun étranger ne pourrait être évêque en Pologne. Cependant on vit encore assez souvent les Français arriver à ce poste ecclésiastique. Après Aaron, Lambert, son compatriote, lui succéda dans l'évêché de Krakovie. Quand Wladislas Ier s'affligea de ne pouvoir laisser un successeur au trône de Pologne, Lambert lui conseilla d'envoyer des présens aux moines de Saint-Gill, en France, afin qu'ils priassent Dieu d'exaucer ses vœux. Wladislas suivit son avis; bientôt après naquit Bo-

(1) Les pieux chroniqueurs du treizième siècle ont créé une fable, que ce roi était moine bénédictin à Cluny. On connaît aujourd'hui et sa source et toute son absurdité, et on sait que Kasimir n'a jamais été moine et ne se trouvait point à Cluny.

leslas, et on proclama le miracle. Boleslas III, parvenu lui-même au trône, aimait surtout les Français, dont le nombre s'augmentait chaque jour dans ses États. Il donna à l'un d'eux, Balduin, l'évêché de Krakovie. Héros dans quarante-sept batailles, ce puissant monarque fit à pied un pèlerinage au tombeau de Saint-Gill, en France. Ce fait eut lieu en 1130.

Presque tous les Cîteaux qui se trouvaient en Pologne étaient Français ; le célèbre Kadlubek fut le premier Polonais qui entra dans cet ordre à Iendrzeïow, en 1218. Excepté Saint-Othon, évêque de Bamberg, qui fut confesseur de la femme de Boleslas III, et que ce roi envoya, à la tête du clergé polonais, en Poméranie, pour convertir ses habitans, on ne trouve à cette époque aucune mention d'ecclésiastiques allemands en Pologne.

M. Lelewel dit donc que l'Allemagne n'avait jusqu'alors aucune influence religieuse sur la Pologne, et que cet honneur appartenait plutôt à la France et à l'Italie, d'autant plus qu'aucune haine nationale ni aucun préjugé ne séparaient les Slaves des peuples de la race latine.

Les évêques de Pologne étaient très-actifs ; ils s'occupaient des écoles avec un zèle vraiment admirable. Les bénédictins rendaient de véritables services à ce pays. Les évêques et les rois étaient leurs fondateurs ; et ces évêques étaient, comme je l'ai dit, la plupart Français ou Italiens, et jamais Allemands.

Ces rapports intellectuels avec les peuples de la race latine, mettaient les Polonais à même de connaître tout ce qu'on savait alors de la littérature romaine. Gallus dit qu'au onzième siècle on connaissait déjà les livres en Pologne, et on trouve des preuves incontestables, qu'au commencement du douzième un grand nombre de manuscrits se trouvait dans ce pays. Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie (en 1166), cite sans cesse les digestes et les institutions romaines qu'on n'avait découverts que trente ans avant à Amalphi : ce qui prouve des rapports très-intimes avec l'Italie. On voit en outre dans cet écrivain une foule de citations latines, et surtout de Justin, abréviateur de Trogue Pompée. M. Lelewel, en comparant ces citations avec l'ouvrage de Justin, trouve dans notre Mathieu plusieurs détails qu'on n'y voit point, et conclut de là que peut-être l'histoire de Trogue lui-même, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, était connue en Pologne au douzième siècle. On trouve en outre, dans ce même auteur, des citations de Valère, historien des empereurs, qu'on ne connaît plus aujourd'hui ; enfin des citations de Virgile et d'autres auteurs. Ainsi M. Lelewel assure que les écoles et les bibliothèques polonaises étaient, au commencement du douzième siècle, dans un état florissant, et qu'elles suivaient celles des peuples de la race latine.

3. *L'influence funeste de l'Allemagne* (1150-1250).

Après le partage de la Pologne entre les fils de Boleslas III (en 1139), disparaît toute la grandeur ancienne de ce pays. L'Allemagne, faible et divisée alors, cessa d'être menaçante pour les Polonais, et ne leur servit plus que comme modèle de barbarie. Dans les duchés polonais paraissent (en 1145, 1153, 1178) les moines allemands à côté des français. Les petits ducs polonais imitent les petits ducs allemands, et les hauts magistrats polonais veulent suivre l'exemple des seigneurs féodaux allemands, qu'ils voient régner sur les terres slaves. M. Lelewel indique parfaitement le désordre qu'amena, en Pologne, la législation allemande ; je ne répéterai donc pas ces détails importans que le lecteur peut juger lui-même.

Kasimir, qui fut roi ensuite, avait demeuré long-temps aux bords du Rhin, chez un comte allemand, nommé Lampfrid, comme gage du traité conclu par Boleslas IV avec l'empereur Frédéric Barbe-Rousse, et il emmena ensuite, en Pologne, le petit-fils de ce seigneur. Les Piasts de la Silésie se rapprochaient tous les jours des Allemands, et méprisaient leur ancienne patrie. Les calamités du treizième siècle et les invasions des Tatars, des Prussiens, des Podlaques et des Lithuaniens, qui eurent lieu à cette époque, occasionèrent la dépopulation presque complète de la Pologne, et on fut obligé de former des colonies allemandes aux bords de l'Oder et de la Wistule. Mais si la Pologne perdit d'un côté, elle profita de

l'autre; car, par suite de ses malheurs politiques, elle resta entièrement étrangère aux disputes théologiques et à toutes les absurdités savantes du moyen âge. Elle avait des dominicains, des franciscains et plusieurs autres ordres religieux; mais ils étaient contraints par la nécessité à tourner l'activité de leur esprit vers un but purement moral et intellectuel, à propager les saines doctrines au milieu de la corruption générale, et à communiquer le christianisme aux païens limitrophes de la Pologne et étrangers aux Slaves. Ainsi, c'est la conservation de l'esprit national, des mœurs et de la langue de ses ancêtres, que le Polonais doit aux ministres du christianisme.

Cependant l'Allemagne paralysa bientôt cette saine direction; des miracles, des absurdités et une fausse érudition qui s'empara de l'imagination dépravée de la race germanique, trouva des imitateurs maladroits en Pologne; et, ce qu'on n'avait jamais vu jusque-là, les prétendues lumières allemandes tournèrent la tête de nos écrivains, qui deviennent plus ignorans dans cette époque que dans celle qui l'avait précédée. Il est vrai que ces absurdités étaient connues depuis long-temps en France; mais ni Gallus ni aucun autre ecclésiastique français ne nous les avait communiquées. C'est donc dès cette époque que les miracles remplacent les faits historiques dans nos écrivains, et que les copistes de Gallus, de Mathieu Cholewa, de Kadlubek corrigent ces auteurs de telle manière qu'une obscurité complète se répand sur notre histoire.

4. *La Pologne se débarrasse des ténèbres de l'Allemagne, et renouvelle ses rapports avec la France et l'Italie* (1250-1350).

Les Polonais se rendent dans les universités françaises et italiennes. A Paris, ils sont comptés au milieu des Anglais, et un des Piasts, Conrad, qui y étudiait, est nommé à l'évêché de Bamberg. Mais c'est surtout dans les universités de Padoue et de Bologne qu'ils sont bien appréciés. Ils remplissent des fonctions académiques; ils deviennent recteurs. A Bologne, on les inscrit au nombre des peuples d'au-delà des Alpes. Ils sont souvent arbitres dans les débats des savans des nations ultramontaines.

Cependant, aux bords de la Wistule, le clergé travaille à repousser l'esprit allemand. L'archevêque Fulco, son chef, publie une loi où se trouvent ces mémorables paroles : *Item statuimus, ut omnes ecclesiarum rectores seu plebani per universam diœcesis Poloniæ gentes constituti, pro honore suarum ecclesiarum, et ad laudem dominicam, habeant scholas per licentiam dominicam statutas, non ponant theutonicam gentem ad regendum ipsas, nisi in polonicâ linguâ ad auctores exponendos in latinum polonice informati.* L'autre archevêque, Swinka, renouvelle deux fois cet ordre. Et ainsi, grâce aux progrès des lumières chez les peuples de la race latine, et à l'amour de la patrie qui anime notre clergé, nous parlons aujourd'hui polonais, tandis que nos anciens compatriotes de la Silésie et des Poméranies, auxquels nous n'envions point leur sort, sont devenus Allemands.

C'est à cette époque que vivait notre célèbre Martinus Polonus, et que notre Vitellio enseigna à l'Europe les lois de l'optique qu'elle n'avait pas connues jusqu'alors.

Dans l'état actuel des connaissances historiques, à peine pourrions-nous avoir quelques idées vagues sur le treizième siècle; et tout le jugement raisonnable qui nous guide dans les études sur le moyen âge de la Pologne, nous le devons aux travaux gigantesques et à l'esprit philosophique de notre célèbre historien M. Lelewel. Toujours méfiant et timide à avancer de grandes idées, ce savant préfère surcharger ses écrits d'une foule de remarques appuyées sur les faits qu'il déterre avec la plus grande peine, que de hasarder des opinions qui ne parlent qu'à l'imagination et sont démenties par les faits. En payant un juste tribut à ses talens je dois prévenir mes lecteurs, que là où il défend une idée, et où il s'efforce de lui donner toute la clarté possible, si elle est démentie un jour, c'est par la découverte de nouvelles sources historiques ignorées aujourd'hui, et non par la faute de l'esprit critique de l'auteur. Telle est l'opinion de tous mes compatriotes, et il m'est doux d'être leur organe dans ce moment.

Ainsi M. Lelewel dit que les Polonais, en visitant à cette époque les universités italiennes et françaises, remportaient dans leur pa-

trie toutes les lumières que l'étude des savans de l'Occident arrachait alors à l'ignorance; et toutes les hautes idées qui n'y brillaient qu'au milieu d'obscurités fatigantes, se présentaient aux Polonais dans toute leur pureté, et dégagées des monstruosités locales. Nous ne trouvons, en Pologne, poursuit ce grand écrivain, aucune trace des débats scolastiques, qui étaient si généraux dans l'Occident; et un jour, quand nous aurons plus de matériaux historiques, peut-être pourrons-nous dire, avec une noble fierté, que notre clergé seul dans toute la chrétienté sut préserver son esprit de la contagion universelle.

En appréciant ensuite les effets de ces sérieuses études de nos ecclésiastiques, M. Lelewel fait un parallèle très-curieux entre le code de Kasimir-le-Grand (en 1347) et la Bulle d'Or (en 1356) de l'empereur Charles IV. L'un sert de base à la constitution future de la Pologne; l'autre est un acte non moins important dans la législation de l'Allemagne. Là, nous voyons l'assemblée législative composée de sages évêques, ayant à leur tête le grand roi, père de son peuple, et son langage sévère ne se souille jamais d'aucune absurdité; tandis qu'ici les législateurs, l'Apocalypse à la main, rédigent la constitution du Saint-Empire et de ses sept électorats, qui sont ces sept chanceliers, lumières ou esprits, dont l'existence est prouvée dans le livre des révélations de saint Jean.

5. *Fondation de l'Université de Krakovie à l'instar de celle de Paris* (1350-1450).

L'Université de Krakovie est la plus ancienne de toutes les écoles de ce genre sur le continent du nord, elle fut fondée par Kasimir-le-Grand en 1347, tandis que celle de Prague en Bohême ne le fut qu'en 1360 ou 1386, celle de Vienne en Autriche en 1365, celle de Leipzig en 1404. Elle fut organisée d'après le mode français, et le pape Urbain V, en 1364, l'égala à toutes les autres universités de l'Europe, excepté la seule Faculté de théologie. Iaroslas Stotnicki, archevêque de Gnèzne, mit tous ses soins à lui donner le caractère national, et commença par réorganiser toutes les écoles qui se trouvaient alors dans le pays. C'est dans ce temps que les bibliothèques paraissent de nouveau sur les bords de la Wistule, et on voit déjà les auteurs les plus célèbres de l'antiquité cités dans les écrits des plus obscurs écrivains de la Pologne qui renaît de ses débris. L'accroissement de l'Université est lent; mais les avantages que la nation retire de son existence font chaque jour des progrès gigantesques. Ce ne sont point des écrivains que voulait alors la Pologne, car la connaissance de la langue latine la mettait à même de profiter de tous ses trésors, mais elle avait besoin d'une instruction nationale. C'est donc vers ce but que fut dirigée toute l'activité des savans ecclésiastiques : faire connaître au peuple les droits politiques qu'il avait conquis dans l'espace des cinq siècles, corriger son cœur, développer le bon sens national : voilà son but aussi modeste que sublime. Libres des préjugés qui souillent l'histoire de l'Occident dans cette période, ils repoussent le fanatisme, l'esprit étranger et la barbarie, et, dans les circonstances les plus compliquées et les plus difficiles à vaincre, ils en tirent la Pologne avec honneur. Tolérans à l'égard des autres dogmes et religions, ils ouvrent la Pologne à tous les étrangers : Juifs, Caraïtes, Arméniens, Grecs, obtiennent des priviléges pour leur culte. On ne voit pas, ni au quatorzième siècle, ni jamais, le clergé polonais prêcher les croisades et inquiéter les peuples païens.

Nous voyons dans ces temps, dit M. Lelewel, les Polonais attachés à leur patrie, dociles à l'égard de l'autorité légitime, quoique leur gouvernement national soit entre les mains de rois absolus, enfin tranquilles au dedans, menaçans au dehors. L'assemblée législative de Wisliça fera honneur à la nation dans la postérité la plus reculée. Après la mort du plus honnête des princes (Kasimir-le-Grand), la Pologne est déchirée par les intrigues et les crimes de quelques individus, qui veulent profiter du règne d'un prince étranger (Louis d'Anjou, roi de Hongrie); elle est exposée aux dangers de la domination d'une femme (la reine Élisabeth), et cependant la nation, ses évêques à la tête, repousse toutes les attaques, ne se laisse tromper par personne, et reste fidèle à ses sermens. Non, poursuit M. Lelewel, dans de pareilles démarches on ne trou-

vera une autre source qu'une éducation soignée du cœur et de l'esprit. Si donc le bon sens national repoussait avec dédain les niaiseries de la dialectique, du péripatétisme, de la scolastique ; s'il voyait déjà de si bonne heure le but de l'habitant de la terre dans l'amour de la patrie, sans doute ce peuple a le droit d'être fier de son nom.

A peine sorti lui-même de son état précaire dans les douzième et treizième siècles, il communique déjà aux autres peuples son esprit, sa civilisation, ses droits, ses mœurs, ses lois. L'ancienne Russie, déchirée par les discordes des princes de la race conquérante des Russes-Scandinaves, s'était laissé subjuguer par les Tatars, et restait ensevelie dans la dernière barbarie, qu'elle ne connaissait pas au temps de son paganisme et de son indépendance slave. Le trône des anciens grands princes de Kiiow, transporté en Gallicie avec le titre de royaume de Russie, passa, par le droit d'hérédité, de la famille des Rurik à celle des Piasts de Mazovie. Le nouveau roi meurt sans laisser de postérité, et Kasimir-le-Grand, en sa qualité de chef de sa famille et souverain de la Mazovie, réunit le royaume de Russie à la Pologne, chasse les Tatars de Wolhynie, de Podolie et de Kiiovie, qui en dépendent, proclame la tolérance illimitée au rite grec, et les Russes, qui n'avaient aucun droit, aucune législation, aucune civilisation, se trouvent égaux, et entièrement confondus avec les Polonais. Mais restaient encore les anciennes principautés de la Russie centrale et septentrionale. La Lithuanie les délivre toutes du joug tatar : Novogorod-la-Grande, Pskow, Smolensk, Minsk, se trouvent réunies sous la domination de leurs libérateurs, dont l'origine est étrangère aux Slaves comme celle des anciens Russes-Scandinaves, mais qui adoptèrent la langue des habitans de la Russie. C'était une conquête ! Mais quelle est la différence entre les brigands scandinaves du neuvième siècle, qui subjuguaient les Slaves orientaux, et les Lithuaniens, qui résistaient seuls par leur valeur au sort de leurs frères, Prussiens et Livoniens, exterminés par les farouches moines armés de l'Allemagne !

Ainsi les contestations s'élèvent entre la Pologne et la Lithuanie pour la possession de Kiiow, de la Wolhynie et de la Podolie : l'une montre ses droits de succession et ceux de conquête sur les Tatars ; l'autre, qui est aussi libératrice des Slaves, se croit en droit de revendiquer la grande principauté de Kiiow. Enfin les inimitiés commencent à cesser par l'union si mémorable de deux peuples si étrangers, union qui ne se termina définitivement que dans l'année 1569. Le duché de Moskovie, colonie moitié slave de l'ancienne Russie, et qui ne date que du douzième siècle, étrangère aux Russes, et leur ennemie la plus acharnée dans tous les siècles, reste seul sous le joug tatar ; tandis que toutes les principautés de l'ancienne Russie reconnaissent l'autorité des princes qui règnent à Krakovie. Ces princes parlent la langue russe, comme toute la noblesse et la bourgeoisie de la Lithuanie, car ce fut leur langue nationale jusqu'au dix-septième siècle.

Quels services n'a donc pas rendus alors à la civilisation cette Pologne aujourd'hui si mal connue des étrangers, si brutalement déchirée par les mensonges des puissances spoliatrices.

L'Université de Krakovie, organisée sur le modèle de celle de Paris, acclimata sur les bords de la Wistule toutes les sciences connues alors en France ; c'étaient la grammaire, la logique, la métaphysique, la musique, les sciences physiques et mathématiques, l'astrologie, la morale, la politique, la jurisprudence et la théologie. Mais il n'y avait pas alors de ligne tracée entre la théologie et la philosophie ; tout était confondu ensemble, et soumis aux règles barbares du syllogisme. On traitait ces sciences en latin à Krakovie, comme à Paris ; car ni le français ni le polonais ne s'étaient élevés à cette époque jusqu'aux objets scientifiques.

De tous les dialectes slaves, celui de Bohème fut le plus cultivé à cette époque ; et, tandis qu'en Pologne et dans les Russies la langue nationale conservait sa rudesse primitive, on voyait déjà en Bohème des poètes et des prosateurs. Une singularité remarquable de ce pays était qu'à la cour impériale au quatrième siècle, la langue bohème était en usage, et que la Bulle d'Or prescrivait sa propagation en Allemagne. D'autre côté, en Silé-

sie, les Polonais, devenus Allemands, donnaient naissance à la poésie allemande moderne. Ainsi il est difficile de ne pas apercevoir l'influence slave sur les Allemands, d'autant plus que le célèbre réformateur Jean Hus était Bohème, et la Lithurgie hussite était slave.

La langue de la Bohème devint à la mode en Pologne, et, comme l'Université de Prague ne subit point le sort de celle de Krakovie, la Bohème exerçait son influence sur la Pologne.

Mais, à la mort du roi Louis, de triste mémoire, sa fille, l'incomparable Hedwige d'Anjou, releva l'Université, la dota, emmena les professeurs de Prague, et, en 1397, obtint du pape Boniface X un nouveau privilége pour la Faculté de Théologie, qui lui avait manqué jusqu'alors. Les vertus de cette femme admirable, son ardeur pour les sciences, l'union qu'elle établit entre les Polonais et les Russes de la Lithuanie, resteront à jamais mémorables. En mourant, elle recommanda par testament à son mari d'exécuter le reste de ses projets sur l'Université. Jagellon, fidèle à sa volonté, fit tout ce qu'elle désirait, et, en 1400, ouvrit de nouveau cette école, et lui donna ses priviléges.

Ses nouveaux progrès furent gigantesques, car ses ecclésiastiques ne cessaient de visiter l'Italie. La Faculté de Théologie, qu'on avait obtenue si tard et avec tant de difficultés, devint si illustre, que les docteurs de Krakovie, envoyés au concile de Bâle, eurent la première place après ceux de Bologne. Le monde tout entier tourna ses regards vers ce concile si célèbre. Les opinions se partagèrent; les uns étaient pour le pouvoir du concile, les autres pour celui des papes. Les docteurs polonais se rangèrent parmi les premiers, et plusieurs professeurs de Krakovie appuyèrent leurs opinions par des écrits.

Mais la théologie et les affaires ecclésiastiques n'occupaient pas exclusivement le clergé polonais; on écrivait des poésies latines, on traitait des affaires politiques du pays, de la législation polonaise des villages, de la législation allemande des villes, de la médecine, des sciences physiques. On enseignait à l'Université Virgile, Euclide, et le nom de Grégoire de Sanok pourrait faire honneur à toute nation fière de sa civilisation.

Telle est la fin de cette époque, qui termina le moyen âge. Il me reste à repasser successivement, dans une esquisse rapide, les temps qui ont suivi cette première époque littéraire.

6. *La Pologne, monarchie slave universelle. La langue polonaise triomphe sur le russe et le bohème. Rapports continuels avec l'Italie* (1450-1550).

Wladislas-le-Warnénien, qui périt en 1444, occupait les quatre royaumes slaves : la Pologne, la Russie, la Lithuanie et la Hongrie. Sous le règne de son frère, Kasimir-Jagellon, outre les trois premiers, les deux Prusses accédèrent à la fédération. Le fils de celui-ci régnait en Bohème et en Hongrie, avec la Kroatie, la Dalmatie, etc., et la Moldavie et la Walachie reconnaissaient depuis le quatorzième siècle la souveraineté de la Pologne, ainsi que tous les bords de la mer Noire et la Crimée, soumise jadis aux grands-ducs de Lithuanie. Ainsi Krakovie devint, au quinzième siècle, le centre de la civilisation et de la puissance politique des Slaves. Ce ne fut qu'en 1515 que Sigismond Ier céda les droits des Jagellons sur la Hongrie et la Bohème à la maison d'Autriche, et, en 1525, créa le premier duc en Prusse.

Sigismond Ier refusa même le suffrage du pape, qui lui promettait la couronne impériale d'Allemagne (1), et l'offre du royaume de Suède. Son père, Kasimir-Jagellon, n'avait pas voulu non plus accepter le trône du Bas-Empire, que lui offrait Hassan-Khan, roi de Perse, à la seule condition de lui porter des secours. Prévoyans et généreux, ces deux monarques préférèrent le bonheur de leur peuple à d'ambitieux agrandissemens.

Au milieu du quinzième siècle paraissent pour la première fois les diètes. Là, la langue latine est pour les étrangers, le polonais, le russe et le bohème, pour les députés. Dans ce centre de l'esprit national slave, l'élégance et

(1) Ossolinski, dans la *Vie d'Erasme Vitellio*. Bulles du 27 mars 1519, et du 13 mai de la même année. François Ier, roi de France, était au nombre des compétiteurs à la couronne impériale. *Action. reg.*, t. V, p. 48. 49. 50.

la légèreté des Bohèmes domine avec leur langage, et le latin commence à tomber dans l'oubli. Kasimir-Jagellon, pour prévenir les suites funestes de cet abandon, donna l'ordre au clergé et à l'Université de veiller sur son usage dans les écoles secondaires.

La première imprimerie fut fondée à Krakovie en 1474. De tous côtés la jeunesse étrangère arrivait dans cette ville, pour y puiser des lumières. Toutes les sciences étaient florissantes. La langue polonaise commençait, en 1520, à être littéraire, et l'influence de la Bohème s'effaçait. Cependant la tolérance régnait toujours, et la sainte-inquisition, qui s'était glissée sur cette terre de liberté, et qui comptait à peine huit à dix sacrifices, fut supprimée par les évêques. La Pologne ouvrit un refuge à toutes les opinions; des milliers d'étrangers, persécutés pour leurs doctrines, y trouvèrent un asile : l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, comptaient des émigrés aux bords de la Wistule.

Mais la religion romaine dominait toujours, et la tolérance lui assurait un triomphe durable. Attachée à l'esprit national, elle repoussa, au quatorzième siècle, les sectes fanatiques des *flagellans;* puis la doctrine de Wicklef et celle de Jean Hus, qui pouvaient l'une et l'autre unir de nouveau par le dogme la Pologne à l'Allemagne. La langue polonaise s'éleva à son point de maturité, et même de nos jours les écrivains de ce siècle servent de modèle de pureté, de dignité et de piquante originalité.

Bientôt l'Université ne put suffire à l'instruction de la jeunesse; on établit de grandes écoles à Posen, à Léopol, et dans d'autres endroits, pour la seconder. Chaque évêque, chaque sénateur, chaque haut magistrat, ne dut alors son élévation qu'à ses talens; fils de gentilhomme, de bourgeois ou de paysan, il trouvait le même accueil. Kromer, fils d'un paysan, Dantiscus, fils d'un brasseur, se succédèrent dans l'évêché de Warmie avec le titre de princes; Érasme Vitellio, fils naturel d'un musicien et d'une cabaretière, obtint l'évêché de Ploçk; Ianiçki, issu de paysans, reçut la couronne de poète des mains du pape; Stanislas Hosius, cardinal, et l'un des présidens du célèbre concile de Trente, était aussi d'une origine très-obscure. Enfin tout portait alors un caractère de grandeur, et ce n'est point en quelques lignes qu'on peut retracer tout l'éclat dont la Pologne brilla dans cette époque et dans celle qui la suivit.

7. *Le progrès de la littérature. La décadence de la civilisation intellectuelle. L'influence funeste des opinions de l'Allemagne* (1550-1650).

Jusqu'ici nous avons vu les progrès intellectuels de la Pologne et de sa littérature; mais comme, dans les époques suivantes, elles s'effacent l'une et l'autre devant les événemens, l'histoire de notre décadence littéraire est tout entière dans notre histoire politique.

A peine le dernier rejeton de la race jagellonne, Sigismond-Auguste, eut-il achevé, en 1569, la grande œuvre de la fédération de la Pologne, de la Lithuanie, des deux Prusses et de la Livonie, qu'il mourut en 1572. C'est alors que se forma la première diète d'élection, où la noblesse représentant tous les peuples des États fédérés se trouva réunie. Il n'y avait pas là cette turbulence, ces coups de sabre, ces massacres qu'on trouve au dix-septième siècle. L'esprit de liberté y régnait, les citoyens étaient fiers de la grandeur de leur pays, et dignes de le représenter. Témoin oculaire, le cardinal Commendoni atteste qu'il n'a jamais vu rien de si beau, et qu'au milieu de quelques cent mille hommes armés, pas une rixe, pas un accident n'eut lieu; que tout se passa dans l'ordre et l'harmonie la plus parfaite. C'est cette illustre assemblée qui proclama une loi à jamais mémorable, qui garantissait une pleine et entière tolérance à tous les rites et toutes les religions. La Pologne en avait alors besoin plus que le reste de l'Europe. A l'occident, il n'y avait que deux cultes opposés, le catholicisme et la réforme avec toutes ses sectes; mais en Pologne, outre l'une et l'autre, il y avait le rite grec, qui était professé par le tiers de la noblesse et plus de la moitié des paysans, et qui n'était autre chose que l'hérésie de Photius du neuvième siècle. C'est Krakovie qui était pour ainsi dire le point d'union de toute la chrétienté. Le triomphe de la réforme ne pouvait être appliqué qu'au catholicisme, et encore au catholicisme dépravé; tandis qu'aux bords de la Wistule ce rite avait conservé sa

pureté primitive. D'ailleurs le bon sens des Polonais méprisait les dogmes, et n'attachait d'importance qu'à la vérité et à la moralité.

Ainsi la diète de 1573, en proclamant une tolérance entière, donna à l'Europe un exemple mémorable et trop peu imité.

La Pologne, qui jusqu'alors marchait en ligne avec les peuples latins dans sa civilisation intellectuelle, et qui dans l'antiquité cherchait ses modèles, d'abord distraite par les guerres que ses ennemis lui suscitaient sans cesse sous divers prétextes, se trouva sous la double influence intellectuelle de l'Italie et de l'Allemagne, et sa littérature, prenant aussi ce double caractère, devint tantôt nationale, tantôt religieuse. La première brille de tout son éclat à cette époque : les poètes polonais et latins, les orateurs polonais, les prosateurs sont grands et admirables; mais ils ne cessent de puiser leurs lumières en Italie, qui déjà est en décadence sous ce rapport.

L'autre, qui n'a rien enfanté de remarquable, si ce n'est le maintien de la pureté de la langue polonaise, donna naissance, par les misérables disputes des jésuites avec les Grecs et les réformés, à une foule d'écrits dont le nombre seul atteste l'affaiblissement de l'esprit de leurs auteurs. Cependant les jésuites étaient savans, et triomphaient facilement de ceux qui se bornaient à la lecture de la Bible et des théologiens protestans. C'est donc une partie de leurs ouvrages qui appartient à la véritable littérature nationale, et elle restera à jamais comme un monument digne de l'estime de la postérité. On peut juger de l'activité de l'esprit en Pologne, par le nombre des villes où se trouvaient les imprimeries à cette époque, et ce nombre est de quatre-vingts (1); mais elles attestent bientôt la décadence de la littérature, car elles succombent dans les unes par l'activité des jésuites, et se retirent dans les autres pour disparaître aussi quelque temps après.

Dans l'époque précédente, il y avait moins d'auteurs, moins de beaux esprits, moins d'imprimeries, moins de grands hommes sous tous les rapports : et cependant elle est le centre des lumières de la Pologne, et elle est aussi supérieure à celle-là, que la jeunesse brillante à la vieillesse de l'homme. Tout ce qu'il y a de beau, de grand, depuis 1550 jusqu'à 1650, n'est que le résultat de cette époque antérieure. Alors tout le monde était savant, la contagion allemande était regardée comme une niaiserie d'esprit, et toute l'instruction qu'on avait acquise, on la tournait au profit de l'État; on renonçait à l'éclat extérieur, on se renfermait dans les bornes modestes d'utilité publique. Ici, la plupart des écrivains ne veulent que briller, on défend des idées religieuses, qui étaient jadis couvertes du mépris qu'elles méritaient.

Le seul règne de l'indolent Sigismond III (1587-1632) compte mille cent quarante-neuf hommes remarquables; sept cent onze auteurs, bons ou mauvais; cent dix guerriers distingués; et cependant ce règne est l'époque de la décadence de la Pologne.

L'Université de Krakovie, si célèbre, luttait avec les jésuites, qui voulaient s'en emparer; elle succomba entièrement; et tout ce qu'elle retira d'avantageux, c'est qu'elle maintint son indépendance.

Mais au milieu de ces calamités politiques et intellectuelles, l'esprit polonais, représenté sous la forme du catholicisme, non-seulement acquiert plus de force à mesure que l'obscurité s'étend rapidement pour lui, mais aussi il domine dans la fédération : la noblesse du royaume de Russie (Gallicie, Wolhynie, Podolie et grand-duché de Kiiowie) et de la Lithuanie, qui parlait russe dans l'époque précédente, ainsi que les habitans de ses villes, adoptent le polonais, et deviennent catholiques. Les lois, les actes de la chancellerie grand'ducale; ceux de tous les bureaux publics; enfin les tribunaux abandonnent le russe, et tout devient polonais (1).

(1) Les noms de ces villes se trouvent désignés dans le *Tableau synoptique de la littérature polonaise*, publié par MM. Jarry de Mancy et Léonard Chodzko. Paris, chez Renouard, 1829.

(1) Si le célèbre Malte-Brun avait su cette circonstance, s'il avait connu l'histoire du royaume russe, s'il avait su qu'aucun historien ni géographe ne donnait le nom de Russie à la Moskovie avant Pierre Ier, il n'aurait jamais osé avancer ce qu'il dit dans son *Précis de Géographie* : « Le partage de la Polo- » gne fut, de la part de la Russie, bien moins un » envahissement qu'une reprise sur d'anciens enva- » hissemens. Si les manifestes russes, en 1772,

Mais d'un autre côté, les deux Prusses, fidèles à leur dogme religieux, s'unissent plutôt à l'Allemagne, qui leur fournit des prédicateurs et des théologiens, et un grand nombre de Polonais adopte la langue de cette nation (1).

Quels que soient donc les avantages pour la vérité; quels que soient les profits politiques des États allemands et protestans au dix-septième siècle, nous ne pouvons attribuer à la réforme religieuse aucune influence salutaire pour la Pologne, qu'elle a mise dans cette époque sur le terrain de la théologie, et excita l'opposition du catholicisme et du rite grec; ce qui abrutit l'esprit sous le rapport littéraire, et laissa un vaste champ aux conquêtes du fanatisme des trois dogmes du christianisme.

8. *La Pologne s'approche du dernier degré de l'ignorance. Ses rapports avec la France la retirent des ténèbres* (1650-1750).

La prépondérance que l'Autriche usurpa dans le gouvernement de Pologne, sous le règne de l'indolent Sigismond III, allait chaque jour en croissant. Wladislas IV, honnête et brave roi, ne trouvait cependant d'autres moyens de servir la patrie qu'il chérissait, qu'en suivant les conseils du cabinet de Vienne. Réprimer la licence de la noblesse démocratique, en semant au milieu des plus riches citoyens les germes de l'aristocratie féodale, engager la nation dans la guerre contre les Turcs, la couvrir de gloire, et, profitant de l'instant de son enthousiasme, établir l'hérédité du trône et étendre la puissance royale; voilà ce qu'il méditait, et ces vœux étaient ceux du père de la patrie; mais les moyens qu'il employa à leur exécution étaient imprudens, car il suivait les conseils de l'Autriche.

Ainsi donc ce roi engagea secrètement les Kosaks à envahir de nouveau les frontières de la Turquie, et arma à cet effet Chmielnicki. On connaît les suites de ces guerres, je n'ai donc qu'à donner quelques détails qui se rattachent à la religion.

En 1649, ce peuple, forcé par la nécessité d'être rebelle à la Pologne, à qui il devait son existence (1), conclut le premier traité avec elle, et se garantit la libre profession de la religion grecque. Mais les jésuites parvinrent à engager le clergé et les nobles, qui presque tous étaient sortis de leurs écoles, à rompre cette convention. Les Kosaks se soumirent donc, en 1654, au tzar de Moskovie; mais dégoûtés de son despotisme, en 1658, ils renouvelèrent l'ancien traité, en y ajoutant encore quelques articles très-sages et très-utiles pour la république. Cet arrangement, quoique accepté par le Gouvernement, ne fut point exécuté. En 1660, ce malheureux peuple renouvela encore une fois ce pacte. Mais le tzar, profitant des malheurs de la Pologne, lui arracha, en 1667, la cession des Kosaks et d'autres pays russes pour treize ans. Les Kosaks, en 1670, essayèrent encore une fois de retourner à la Pologne. Mais tout était inutile, le clergé paralysait la volonté des diètes. Les Kosaks des Cataractes du Dniéper (Zaporoviens) subirent la domination des Turcs, et furent cédés ensuite par eux à la Moskovie. Celle-ci arracha Smolensk, Tchernigov et la ville de Kiiow à la Pologne, et obligea Sobieski, en 1686, à lui céder les droits sur ces pays, ainsi que sur les Kosaks. C'est ainsi que l'intolérance du rite grec, en Pologne, éleva la Moskovie à ses dépens.

D'un autre côté, le Brandebourg se relève de sa nullité par diverses successions en Allemagne. Jean Kasimir, ex-jésuite et ex-cardinal, ne renonçait pas à ses droits sur le trône protestant de la Suède, et Charles-Gustave n'attendait qu'une occasion favorable pour ravager la Pologne. Il s'unit à l'électeur de Brandebourg, les protestans des villes polonaises lui ouvrent leurs bras; Jean-Kasimir est obligé de proclamer chaque protestant traître à la patrie, et de

» avaient développé avec énergie ce *grand* fait his» torique, la *pitié* de l'Europe pour la Pologne se » serait considérablement refroidie! » *Précis de la Géog. univ.*, t. VI, p. 605. Paris, 1826.

(1) Malgré des circonstances si favorables à l'esprit allemand, il montre aujourd'hui moins de résultats qu'on n'aurait dû l'espérer. La Prusse de Kœnigsberg compte 600,000 Allemands et 480,000 Polonais et Lithuaniens; celle de Dantzig 330,000 Allemands et 350,000 Polonais. Plater, *Géogr. de l'Est de l'Eur.*

(1) La première colonie de Kosaks date de l'année 1521; elle fut organisée par Sigismond Ier, et obtint les priviléges d'Étienne Batory.

les chasser tous de la Pologne. Ainsi, la Suède se tire avec gloire de cette guerre, et le Brandebourg arrache à la Pologne la cession à perpétuité du duché de la Prusse de Kœnigsberg, que son prince tenait d'elle, avec le droit reversible après l'extinction de sa ligne, et sous la condition du tribut, des secours armés et du vasselage.

Enfin l'Autriche, fidèle alliée des jésuites, du pape et de ceux de la grande noblesse qui voulaient se constituer en aristocratie féodale, sème la discorde dans les diètes, achète les votes des sénateurs et des députés; et profitant de la guerre de Suède, dans la triste nécessité où se trouvait alors la Pologne, lui donne un secours de seize mille hommes, sous les conditions suivantes (le 27 mai 1657) : 1° Un des archiducs d'Autriche sera élu roi de Pologne après la mort de Jean-Kasimir; 2° l'Autriche aura toujours la liberté de recruter des soldats en Pologne; 3° la Pologne lui paiera, après la guerre, 5,000,000 fl. de Rhin; 4° les salines de Wiéliczka lui seront livrées en gage de cette somme; 5° outre la solde et la nourriture de l'armée autrichienne, la Pologne lui paiera 3,000,000 flor. chaque année de son séjour dans ce pays. Tout cela fut accepté; le général autrichien trahit la Pologne. Cependant l'Autriche conserva le gage reçu par elle en 1657, et ne le rendit que presque par force, au moment où Sobieski allait au secours de Vienne : les salines de Wiéliczka ne furent restituées que sous Auguste II. C'est dans de pareilles circonstances que le roi, le sénat, la chambre des députés ne représentaient plus les intérêts de la Pologne, qu'ils étaient prêts à soumettre à l'Autriche. Frapper de mort un pareil gouvernement, voilà ce qui restait alors à faire; et le *liberum veto*, qui paraît vers ce temps pour la première fois, a rendu ce service à la postérité, en transportant la représentation nationale dans les confédérations armées, où les affaires se décident à la pluralité des voix. Sans le *liberum veto*, la diète de 1788-1792 n'aurait peut-être pu jamais se changer en confédération; et c'est cette diète confédérative qui proclama la constitution du 3 mai 1791, et qui supprima le *liberum veto* lui-même. Dira-t-on que le *liberum veto* n'était pas aussi grand dans son principe que monstrueux dans sa forme; aussi utile à l'avenir que funeste pendant quelques années, pendant la plus terrible révolution, où tout moyen est excusable, quand il s'agit des droits du peuple? il vaut mieux subir le sort de la Pologne que celui de la Bohème et de la Hongrie.

On connaît les détails de la délivrance de Vienne par Sobieski; on sait que c'est à la Pologne catholique que la Turquie doit sa décadence, la Hongrie son esclavage actuel, et l'Autriche, avec toute l'Allemagne, son salut. C'est ici que cesse l'activité de l'Autriche à l'égard de la Pologne, et que commence celle de la Moskovie, par suite des liaisons du tzar Pierre avec Auguste II.

Mais l'électeur de Brandebourg veut être roi, et ne sait quel nom il faut donner à ce royaume, celui de Vandalie ou celui de Prusse? Il préfère le second, car il pouvait plus facilement faire oublier à la Pologne ses droits sur la Prusse de Kœnigsberg, et envahir celle de Dantzig, qui séparait le Brandebourg du pays qu'il a nouvellement acquis. Le tzar Pierre, héritier du despotisme et de la politique d'Ivan-le-Terrible, encouragé par cette démarche, ne veut plus porter le nom de Moskovite, et se proclame empereur de *toutes les Russies*, pendant qu'il n'a encore que le projet d'envahir la Pologne.

Telles furent les conséquences de l'intolérance du rite grec et de la réforme en Pologne; la Moskovie prit le titre d'une de ses provinces (la Russie), le Brandebourg celui d'une autre (la Prusse). Mais au milieu de ces pertes, l'esprit polonais sortit vainqueur de la lutte contre les maximes et la politique autrichienne; et si le catholicisme gagna par-là avec l'Autriche, la Pologne aura l'éternel honneur de représenter dans cette affaire la chrétienté tout entière. N'est-il donc pas vrai de dire avec un littérateur distingué, M. Nisard, « qu'il y a » dans la vie étrange de ce peuple, dont le » passé confond toutes les expériences de » l'histoire, et dont l'avenir défie toutes les » conjectures, quelque mystérieux dessein de » la Providence, où la sagesse humaine ne » peut pénétrer. »

Au milieu de tant de malheurs et de cette profonde obscurité, il ne restait aux Polonais que leurs mœurs et le bon sens national, dont

ni le dogme religieux, ni la science des savans, ni les malheurs politiques, ne pouvaient jamais les priver; ils avaient toujours présens devant les yeux tous leurs droits. Ils détestaient la barbarie asiatique de la Moskovie, les lumières trompeuses du Brandebourg, la légitimité prétendue de l'Autriche. Ils renonçaient à tous les avantages passagers que ces trois puissances retiraient de leur spoliation, par le seul triomphe des dogmes religieux qu'elles représentaient. Fidèles au catholicisme, qui seul était à même de leur promettre un meilleur sort dans l'avenir, ils étaient intolérans par nécessité; car la tolérance de 1573 n'était que suspendue. Obligés de faire partie de ce corps chrétien si hétérogène, placés dans son centre, ils devaient suspendre toutes les lois pour conserver les droits nationaux. Toute leur histoire, depuis la moitié du quatorzième jusqu'à la moitié du seizième siècle, n'est qu'une révolution intérieure, dans laquelle la noblesse s'empare des droits des autres états du pays, pour être à même d'acquérir des droits à l'extérieur, et communiquer aux peuples barbares les bienfaits de sa civilisation; toute leur histoire, depuis la moitié du seizième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, n'est qu'une révolution dans laquelle cette noblesse, représentant déjà non-seulement la Pologne et la Russie, mais la Lithuanie, les deux Prusses et la Livonie, lutte pour conserver ses droits sacrés, avec l'esprit moskovite, qui gagne le cœur d'obscurs paysans parlant russe et professant le rite grec; avec l'esprit allemand, qui gagne l'attachement de la bourgeoisie réformée; avec l'esprit autrichien, qui gagne le cœur des riches citoyens en leur communiquant les idées féodales et les titres de princes, de comtes et de barons du Saint-Empire. Avec une noblesse comme celle de Pologne, où, depuis le plus riche sénateur jusqu'au plus pauvre laboureur, tous étaient égaux, où cent et deux cent mille soldats étaient gentilshommes, et, par conséquent, où presque un million d'individus de diverses fortunes formaient la classe de l'aristocratie; avec cette noblesse, dis-je, il n'y avait pas d'inégalité, et si elle existait, ce n'était qu'une loi passagère, et jamais un droit. Nous verrons, dans la diète de 1788-1792, si c'est là une abstraction ou une grande vérité.

Il ne manquait donc rien à la Pologne que de se débarrasser des ténèbres dans lesquels l'esprit de ses habitans avait été jeté depuis un siècle, et c'est à la France qu'elle doit encore une fois son salut.

Ses imprimeries succombaient sous les efforts des jésuites; ses bibliothèques périssaient, tantôt par les auto-da-fé, tantôt dans les incendies allumés par la guerre; ses archives publiques se trouvaient alors en Suède, comme un trophée des victoires remportées sur un pays qui ne lui fit jamais aucun mal. La littérature ancienne tombait dans l'oubli, et les livres qu'on publiait encore ne peuvent être comparés qu'aux monstruosités des chroniques du treizième siècle. Mais la France brille et avance dans cette époque vers sa véritable grandeur. Le mariage de Wladislas IV et de Jean-Kasimir avec Louise-Marie de Nevers, celui de Sobieski avec Marie-Kasimire d'Arquien, l'exil de l'honnête Stanislas, qui cherche un asile en France, rapprochent deux royautés entièrement opposées, l'une très-limitée, l'autre illimitée. La noblesse polonaise visite la France, où elle trouve des mœurs si étrangères à la rudesse de ses voisins d'Allemagne; des milliers d'officiers français servent dans l'armée polonaise; et, encore une fois, deux idées opposées sur l'inégalité nobiliaire se trouvent en harmonie, l'une très-démocratique, l'autre très-féodale. Le clergé polonais visite aussi la France, où il puise ses lumières théologiques, dégagées du jésuitisme, et voilà les prêtres les plus moraux qui se rapprochent des prêtres les plus instruits.

Cependant, plusieurs émigrés suivent Stanislas en Lorraine, et dans leur nombre se trouvent les deux évêques Załuski et le prêtre piariste Konarski. Ils reviennent ensuite dans leur patrie, et tournent à son profit les lumières qu'ils y avaient acquises. Les évêques Załuski veulent relever la littérature nationale, dans laquelle ils aperçoivent tant de grandeur, tant d'éclat. Ils parcourent toute la Pologne, l'Allemagne, la France, l'Italie, cherchent partout les livres et les manuscrits polonais dispersés; ils consacrent à cet objet une for-

tune immense, tous les revenus de leurs charges; ils vivent dans l'intérieur de leurs maisons comme les plus pauvres et les plus misérables de leurs ouailles. Leurs efforts sont couronnés du plus beau succès, ils parviennent à former une bibliothèque de deux cent mille volumes.

Konarski, membre de la congrégation des piaristes, ordre dont les principes étaient entièrement opposés à ceux des jésuites, lui donne une nouvelle organisation, envoie les jeunes prêtres en France et en Italie pour y puiser des lumières. Les piaristes luttent avec les jésuites, et triomphent d'eux; ils établissent les nouveaux séminaires, les nouvelles écoles. Les jésuites, de leur côté, envoient aussi leur jeunesse à l'étranger pour ne pas se laisser devancer par leurs antagonistes.

Konarski trouve dans la législation polonaise tous les trésors dont se glorifient les autres pays; mais là il n'y a pas de contradictions, d'obscurités, tout ce qui est bon est appliqué à la politique. Ici la justice est nulle, des milliers de lois différentes l'obscurcissent, et leur quantité est si grande, que l'étude législative devient impossible en Pologne. Il fait donc un immense recueil des lois de ce pays en huit gros volumes in-folio; il les publie aux frais de sa congrégation, et oblige par-là les citoyens à songer à la réforme législative. Tout promet le meilleur avenir à la Pologne, dégagée déjà des obscurités théologiques de l'Allemagne.

Dans cette époque si malheureuse, on ne peut pas dire que l'instruction manquait ni à la noblesse, ni aux paysans; mais cette instruction était pire que l'ignorance, elle consistait à savoir lire et écrire en langue latine, mais, au lieu d'éclairer l'esprit, elle le jetait dans le néant du désespoir. Voici le témoignage contemporain d'un voyageur français, qui éclairera mon lecteur sur cette question si importante. « Ce qui me plaisoit le plus en ce valet » que ce gentil homme m'avoit donné pour » me conduire, est qu'il parloit latin à merveille, ce qui semble estre quasi naturel aux » Polonais, n'y ayant aucun qui ne sçache » cette langue, jusques mesme aux enfans de » laboureurs et de païsans qui les envoyent » estudier aux villes, iusques à l'âge de quinze » ans, où pour lors ils peuvent aider à leurs » pères, bien qu'ils n'ayent pas le moyen de » les faire estudier, ce qui oblige les pauvres » escoliers d'aller par les rues demander de » quoy vivre en criant : *Pauperibus elemosinam*, etc., ou bien s'assemblent devant » quelque image de Nostre-Dame dans les » carrefours, pour chanter quelque hymne, et » quelque autre prière en faux-bourdon, durant lequel temps un ou deux d'entre eux » questent avec leur livre ouvert aux passans » qui leur font des aumônes qui servent à les » nourrir pendant leurs estudes, y ayant avec » cela des petites fondations charitables dans » les colléges, pour leur donner quelque potage, et un peu de pain, dont la plupart de » ces pauvres escoliers vivent, et ce qui est » de plus merveilleux, c'est qu'ils apprennent » la langue latine en si peu de temps, et » avec tant de perfection, que plusieurs à » les voir parler si ieunes et si rhetoriquement, ont cru qu'elle estoit leur langue naturelle. »

Ce même auteur dit encore dans un autre endroit : « La langue latine y est si commune, » que les enfans à l'âge de dix ans, les laboureurs, les bergers, les païsans, les roturiers, » les nobles, les pauvres et les riches la sçavent » parfaitement. »

Je me borne à ces citations, que je pourrais encore appuyer par le témoignage du véritable Niesiecki, membre de la Société de Jésus, qui publia en 1732 et 1734, quatre gros volumes in-folio sur les fastes des familles de la noblesse polonaise, où il cite tous les noms de ceux qui léguaient leurs biens ou des sommes en faveur de l'ordre des jésuites et pour propager l'instruction dans le pays. Mais revenons à notre sujet.

9. *La renaissance de la littérature en Pologne. Son union avec la France. Vues générales sur sa révolution* (1750-1800).

Konarski poursuit ses triomphes. Il trouve les idées politiques désorganisées dans la nation, et il publie des ouvrages sur la réforme de son gouvernement; il trouve la langue nationale entièrement corrompue, d'abord par le mélange inouï de mots et d'expressions latines, ensuite par le goût le plus monstrueux de pa-

négyriques, de phrases enflées, etc. Il publie des ouvrages pour rétablir la pureté, la dignité et la grandeur du seizième siècle ; il rend à la langue latine son importance, mais il veut qu'elle soit enseignée comme au seizième siècle, et non comme par les jésuites. Il publie donc une nouvelle grammaire, et renverse l'autorité jésuitique de l'inconcevable Alvarès. Il voit le cœur honnête de ses compatriotes; mais la rudesse du dix-septième siècle étouffe son esprit, il établit donc un théâtre dans le collége des piaristes, fait traduire et traduit lui-même quelques pièces dramatiques de la France, qui sont représentées par les écoliers.

Les jésuites, de leur côté, veulent se montrer aussi dignes enfans de la Pologne; ils publient plusieurs ouvrages polonais du seizième siècle; ils s'occupent de rendre sa pureté à la langue nationale; leur Bohomolec écrit des comédies, et s'élève contre les préjugés du peuple.

Mais si les progrès de la civilisation intellectuelle deviennent chaque jour plus grands, le danger politique s'accroît. L'amant de la tzarine du Nord est proclamé roi par une diète vénale, et soutenu par les baïonnettes moskovites. Le rite grec et la réforme qui ne sont plus persécutés, servent de prétexte à cette princesse pour exercer son influence en Pologne. La confédération de Bar, sous la bannière catholique, défend les droits de la nation, et la France lui envoie des secours.

Mais, chose étrange! la tzarine veut réaliser son titre de princesse de Russie, et occupe une partie de la Lithuanie, car elle porte le nom de la Russie-Blanche. Le Brandebourgeois proclame ses droits sur une partie de la Prusse polonaise. Son exemple est suivi par l'Autriche, qui publie les prétentions de la Hongrie à la possession du royaume de Russie, qui portait jadis le nom de la principauté de Halicz ou de Gallicie, et le premier partage est consommé.

La même année, dans laquelle cette invasion a lieu, l'ordre de Loyola est supprimé, et ses enfans en Pologne, devenus libres, se dévouent avec ardeur au service de la patrie. Wyrwicz, géographe et politique, Bohomolec, historien et biographe, Poczobus, astronome (correspondant de l'Institut national de France), Narwoysz, mathématicien, Naruszewicz, poète distingué, le plus grand de nos prosateurs, et célèbre historien, se placent à la tête de leurs anciens compagnons, et les ex-jésuites rendent à la patrie les services les plus éminens.

Cependant, les écoles de Konarski fournissent chaque jour au pays d'honnêtes et sages citoyens. Ils vont terminer leurs études en France; ils y puisent les lumières qui leur manquent, et, libres des préjugés des esprits forts, ils reviennent aux bords de la Wistule réformer leur patrie catholique.

Stanislas-Auguste, de son côté, protége les savans et la jeunesse instruite, n'épargne ni l'argent ni les honneurs à ceux qui se distinguent.

Les vénérables Zaluski offrent leur bibliothèque à la nation; et elle est ouverte au public de Warsovie.

L'abbé Kallontay réforme l'antique université de Krakovie, et publie des ouvrages immortels sur la réforme de la Pologne.

Karpinski, Kniaznin, Niemcewicz, Skrzetuski, Kaminski, Piramowicz et une foule d'autres auteurs, instruits dans la littérature ancienne de leur patrie, lui rendent son ancien éclat; et éclairés par les lumières de la France ils guident l'esprit national.

Krasicki, prince-archevêque de Gnèzne, publie des poèmes héroï-comiques contre les mœurs déréglées des moines, des épigrammes contre les hypocrites en religion; plein de l'esprit de Boileau et de la légèreté de La Fontaine, il ouvre à la langue de nouvelles richesses, et aussi fidèle à la religion qu'à la vérité, il ne s'oublie jamais. La morale est son but, la vérité son moyen de la propager, la religion le bouclier qui couvre les faiblesses humaines, et humilie l'ambition de son esprit. Grand, beau et admirable, il comprend l'esprit national, il connaît ses mœurs, il sait quels sont ses besoins; sa voix sévère élève jusqu'aux cieux ce qu'il trouve de bon; son génie léger et flexible ne laisse aucun défaut sans montrer tout son ridicule, et sa plume ne se souille pas avec les hommes incorrigibles (1).

(1) La nouvelle édition de ses œuvres complètes,

Cependant le *liberum veto* ne cesse de protester contre l'inégalité des diètes et du premier partage du pays, et ne reconnaît la représentation nationale que dans les confédérations armées, où l'on décide à la pluralité des suffrages. La diète constituante est formée, elle se change en confédération, et abolit le *liberum veto*, qu'elle a le droit de supprimer, et qui ne lui est plus nécessaire.

C'est dans cette diète que le clergé catholique céda à perpétuité la moitié de ses revenus aux besoins de la patrie, abdiqua l'intolérance du rite grec et de la réforme, et un an plus tard, dans un des faubourgs de Warsovie posa les fondemens d'un temple dédié à *la Sainte Providenee* et destiné au culte catholique, à tous les dogmes du christianisme, et à toutes les religions de l'univers qui reconnaissent l'existence d'un seul Dieu.

La noblesse, de son côté, outre les impôts qu'elle payait jusqu'alors, s'engagea à céder le quart de ses revenus; elle admit la bourgeoisie non-seulement à tous ses droits, mais elle statua en outre, que chaque bourgeois une fois élu député deviendrait avec sa famille gentilhomme; s'il achetait un village, et payait 125 fr. d'impôts, il obtenait ce même honneur; enfin les députés des villes étaient obligés de présenter à chaque diète treute familles bourgeoises pour être anoblies, etc., etc. Ainsi même le vain titre de gentilhomme aurait été accordé à toute la bourgeoisie jusqu'à ces jours, si la Pologne était restée libre.

Quant aux paysans, obscurs et abrutis par la misère et les calamités publiques, la noblesse, en suivant le sage conseil de Jean-Jacques, ne pouvait faire rien de meilleur que de les préparer graduellement à cette liberté, qui est si funeste dans les mains de l'ignorance. Elle étendit donc les bienfaits de la législation sur cette classe; elle fit faire dans tous les villages les contrats entre les propriétaires de terres et les laboureurs; elle autorisa les tribunaux à recevoir les plaintes des paysans, et à veiller à l'exécution de ces engagemens; elle leur facilita enfin le moyen de devenir bourgeois; et pour n'être pas gênée à l'avenir dans l'accomplissement de tous ses projets, elle statua que la constitution du 3 mai 1791 serait corrigée tous les vingt-cinq ans, afin que la Pologne pût mettre à profit l'expérience et les lumières de chaque nouvelle génération.

Enfin la royauté, qui ne possédait jusqu'alors aucun droit, aucun pouvoir, fut ramenée à sa véritable dignité, mais restreinte par de sages lois; l'hérédité du trône décidée, etc., etc., etc.

Cependant la Moskovie, ennemie jurée de la fédération polonaise, ne songeait qu'à la dissoudre, et à réaliser par-là son titre mensonger d'empire de toutes les Russies. C'est elle qui porta le coup mortel à cet État; mais il ne faut pas oublier que, dans aucun des trois partages, cette puissance ne toucha même pas aux véritables trois Polognes des Piasts (la Grande de Posen, la Petite de Krakovie et la Mazovie de Warsovie), qui passaient tantôt sous la domination brandebourgienne, tantôt sous celle de l'Autriche, mais seulement les anciennes principautés russes et la Lithuanie, qui fut un instant subjuguée par les princes de Kiiow, aux onzième et douzième siècles. Elle savait que l'union des Russes et des Polonais était indissoluble, et qu'elle ne pouvait la relâcher sans frapper de mort tout le corps politique.

Le but vers lequel tendait cette puissance depuis Ivan-le-Terrible et Pierre Ier, était de conquérir sur la fédération polonaise tous les États de l'ancienne Russie, à laquelle elle était entièrement étrangère, depuis son origine au douzième siècle (1); de représenter par-là dans sa personne l'unité monarchique de Russie; enfin de conquérir à son peuple le nom de Russe qu'il ne possédait pas, et qui appartenait de droit aux deux tiers des Polonais. Cependant c'est l'Autriche qui possède le pays

qui étaient en dix volumes, est publiée actuellement à Paris, par le libraire Barbezat, en un seul volume. Ses fables sont traduites en français, par M. de Vienne, et publiées à Paris en 1827. Quelques-unes d'entre elles sont parfaitement bien rendues, mais la difficulté de la langue polonaise a empêché le traducteur de saisir la plupart des beautés de cet auteur.

(1) Voyez plus haut, et l'article de M. Alphonse d'Herbelot dans la *Rev. Encycl.* 1830, cahier du mois de janvier.

qui représentait dans notre confédération les droits de l'ancienne Russie, et dont Kiiow n'était qu'une dépendance.

IV.

État des connaissances historiques en Pologne.—Le plan de mes quatre fragmens sur sa littérature ancienne.

Dans le déplorable état où se trouvait la Pologne au dix-huitième siècle, sous le rapport des connaissances sur son histoire et sur sa littérature ancienne, la bibliothèque des Zaluski était l'unique source où l'on pouvait puiser. Cependant, après le partage de la Pologne, Catherine II transporta toute cette bibliothèque à Saint-Pétersbourg, où elle se trouve encore à présent sous le nom de *la grande bibliothèque impériale!* Ainsi les Polonais étaient privés de leur seule consolation dans la connaissance de leur grandeur passée. Cependant le célèbre Czacki imita l'exemple des évêques Zaluski, et se procura un certain nombre de livres et de manuscrits très-précieux. D'un autre côté, les débris de la bibliothèque de l'Université de Krakovie, celle de l'université de Wilna, celle des princes Czartoryski, à Pulawy, et plusieurs autres, s'augmentaient, quoique lentement et à grands frais. Mais aucun ouvrage n'a paru sur la littérature ancienne avant l'année 1812. C'est alors que M. Joseph Soltykowicz, professeur de l'Université de Krakovie, publia l'histoire de cette école, où il renferma des notices très-exactes sur plusieurs savans polonais.

M. Félix Bentkowski, professeur à l'université de Warsovie, fit plus : en 1814, il publia, en deux volumes, l'*Histoire de la littérature de Pologne*. C'est un ouvrage véritablement remarquable, mais son titre très-pompeux excita les clameurs de toutes parts; on voyait un outrage à la Pologne dans la publication de l'histoire de sa littérature ancienne, tandis qu'elle n'était connue alors qu'en faible partie, et qu'elle ne peut l'être que par la publication d'une foule d'ouvrages traitant avec détails ses diverses parties. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Bentkowski, par-là même, devint encore plus utile à sa patrie que son auteur ne le croyait lui-même en le confiant à la presse. Il ne voulait que représenter, dans leur ensemble, les connaissances qu'il avait recueillies lui-même par un travail de plusieurs années, et pourvoir aux besoins les plus pressans dans lesquels se trouvait alors le public. Mais il fit plus; par son exemple, il engagea les autres savans, qui travaillaient depuis très-long-temps à l'histoire de la littérature ancienne, à publier les parties au moins qu'ils avaient achevées. Enfin, il excita l'ardeur bibliographique des autres, qui trouvaient du plaisir à indiquer les détails omis dans l'ouvrage de M. Bentkowski.

Après lui parut l'illustre Ossolinski, conseiller privé de l'empereur d'Autriche. Ce savant, né en Gallicie, ne crut mieux servir la patrie, qu'en veillant au bonheur et à l'instruction des Galliciens. Étranger aux affaires politiques, il passa cinquante ans à Vienne pour former une grande bibliothèque nationale et s'occuper de l'histoire et de la littérature de Pologne. Il publia donc, en 1819-21, ses bio-bibliographies sur quelques-uns des littérateurs du seizième siècle, en quatre volumes, dont deux sont consacrés à la critique des ouvrages du Démosthène de la Pologne, Stanislas Orzechowski. Son ouvrage, dont il ne publia qu'une faible partie, possède tous les mérites qu'on exige de l'historien; érudition profonde, jugement sain et sévère, exactitude sous tous les rapports. C'est lui qui éleva le plus l'esprit de la nation, en lui montrant une partie seulement de sa littérature ancienne, mais dans sa véritable dignité et grandeur. Quiconque voudrait ou pourrait écrire, comme lui, le recueil de pareils matériaux, composerait à lui seul une petite bibliothèque.

La Pologne pleure la perte de ce vénérable savant, qui, en mourant, légua toute sa bibliothèque aux Polonais de la Gallicie et eut la satisfaction d'obtenir de l'empereur d'Autriche la confirmation du legs qu'il affecta à son entretien dans la ville de Léopol : déjà depuis quelques années cette bibliothèque est ouverte au public.

Après lui, M. Georges-Samuël Bantkie, professeur de l'Université de Krakovie et directeur de sa bibliothèque, publia : 1° *Histoire de la Bibliothèque de l'Université* de *Krakovie*, en un volume; 2° celle des imprimeries à

Krakovie, en un volume; 3° celle des imprimeries en Pologne, en trois volumes. Tous ces ouvrages sont importans, non moins par l'érudition de leur auteur que par l'ensemble des faits qu'ils présentent au lecteur.

L'abbé Jérôme Iuszynski, chanoine de Kielcé, publia en deux volumes son *Dictionnaire des Poètes de la Pologne,* dont il donna les biographies avec un jugement critique sur leurs ouvrages : en l'absence de matériaux suffisans, il se borna à indiquer les noms et les titres des ouvrages. Ce livre, fruit de trente années de travaux, nous donne des notices sur mille deux cent soixante-quatre poètes de la Pologne dont les ouvrages parurent seulement jusqu'à l'année 1750. Bons ou mauvais, latins ou polonais, il les cita tous dans leur ordre alphabétique, et rendit à la patrie un service que le public polonais paya de sa reconnaissance.

Eusèbe Slowacki, professeur de littérature polonaise à l'Université de Wilna, publia en deux volumes son Cours de cette littérature, où on trouve l'appréciation de plusieurs des meilleurs auteurs nationaux du sixième siècle.

Johachim Lelewel, ancien professeur d'histoire et de statistique universelle dans la même Université, publia en deux forts volumes ses Observations sur la Bibliographie ancienne de la Pologne, où il retraça aussi l'histoire des bibliothèques dans ce pays.

François Siarczynski, directeur de la bibliothèque nationale d'Ossolinski à Léopol, fit paraître en deux volumes son Dictionnaire des hommes célèbres qui vivaient sous le règne de Sigismond III.

Luc Golembiowski, membre de la société pour les livres élémentaires à Warsovie, aidé des lumières du savant Lelewel, fit paraître son Traité sur les anciens historiens de la Pologne.

L'abbé Aloïse Osinski, prélat du chapitre de Wilna; Titus Dzialynski, Raczynski, Ignace Sobolewski, et T. Chlendowski, conservateur à la grande bibliothèque nationale à Warsovie; Constantin Swidzinski, Jean-Vincent Bandtkie, professeur à l'Université de Warsovie; Mathieu Kozlowski, Nicolas Malinowski, Chyliczkowski, Bohatkiewicz, Sébastien Ciampi, en Toscane, et une foule d'autres auteurs distingués, ont publié leurs recherches bibliographiques sur l'ancienne littérature de la Pologne, tantôt dans des brochures séparées, tantôt dans divers recueils périodiques.

La nation est éblouie de l'éclat de sa littérature ancienne, qui se développe chaque jour de plus en plus devant ses yeux; la bibliographie, la science la plus ennuyeuse de toutes et la plus ingrate, devient aujourd'hui une science patriotique, et celle qui fait le plus d'honneur aux personnes qui s'en occupent. Mais ces recherches ne sont que commencées aujourd'hui en Pologne, et il faut encore attendre le résultat de travaux de beaucoup d'auteurs, pour oser tracer le tableau de l'ancienne littérature de ce pays.

L'histoire politique, si intimement liée à elle, est encore moins connue; et, par un triste sort, l'indifférence des littérateurs actuels à son égard est étonnante. Pas un seul riche citoyen, pas une seule société savante n'a jusqu'à présent publié quoi que ce soit qui puisse servir de matériaux historiques. Et cependant la Pologne en a besoin, car son histoire est nationale et plus instructive que celle d'aucun autre État. On a en manuscrits des millièrs de mémoires, des protocoles des diètes, des discours, des lettres des rois et de divers citoyens, des correspondances avec les cabinets étrangers, etc., etc., et on les garde dans les bibliothèques sans en laisser profiter le public.

Il n'y a que deux personnes qui aient osé rendre ce service à la patrie, Julien-Ursin Niemcewicz, un des plus illustres orateurs de la diète constituante de 1788-1792, compagnon de gloire et d'infortune de Kosciuszko, célèbre poète, et historien de Sigismond III, actuellement président de la Société royale des Amis des Sciences, vénérable vieillard dans lequel la jeune Pologne voit presque le dernier souvenir du passé; ce grand citoyen, dis-je, publia un recueil de *Mémoires sur l'ancienne Pologne* en quatre volumes seulement, car la censure en interdit la continuation. Ensuite Joachim Lelewel, si souvent mentionné dans cet ouvrage, publia une partie des anciennes lois de la Pologne en texte latin, avec leur traduction en polonais du quinzième siè-

cle à côté; il en fit de même pour plusieurs des diplômes de la Lithuanie, qui sont écrits en russe. Voilà tout ce que nous possédons là-dessus. La jeunesse travaille, il est vrai, éclaire plusieurs points de l'histoire; mais ses travaux sont de très-petite importance, quand aucun riche citoyen, aucune des sociétés savantes ne veut se mettre en dépense pour publier les matériaux historiques. Je dois encore citer le recueil mensuel qui paraît depuis quelque temps à Warsovie sous le titre *Mémorial de Sandomir* (Sandomierzanin), et qui est consacré spécialement aux matériaux historiques sur l'ancienne Pologne. C'est l'unique journal historique que nous possédions actuellement.

Un recueil complet d'histoire ne se trouve pas non plus. Le célèbre Naruszewicz publia en sept volumes l'histoire nationale jusqu'à l'année 1386, date mémorable de l'union de la Pologne et de la Lithuanie, et son ouvrage, éclairé par les recherches d'Ossolinski, et de Lelewel, est le meilleur qu'on puisse exiger dans un siècle où la critique historique est le fondement de tout.

Mais toute l'époque qui se trouve retracée dans cet ouvrage est celle de la Pologne despotique. L'histoire véritablement nationale de la république jagellonne est à peine effleurée jusqu'à ces jours.

Il nous manque absolument l'histoire de Wladislas-Jagellon et de son fils Wladislas-le-Warnénien. Celle de Kasimir-Jagellon, de Jean-Albert et d'Alexandre-Jagellon fut retracée par l'évêque Albertrandy, et publiée par Ignace Onacewicz; mais c'est un ouvrage qui, quoique très-important, est écrit à la hâte et sans ce choix nécessaire entre les objets qui exigent un plus grand développement, une simple mention, ou qui n'en mérite aucune.

Le règne de Sigismond Ier et de son fils, Sigismond-Auguste, n'a occupé jusqu'à présent personne, excepté M. Lelewel, qui a publié quelques détails à ce sujet.

Le règne de Henri d'Anjou, qui ne dura que cinq mois, était facile à retracer, et il compte trois ou quatre auteurs.

Celui d'Étienne Batory, écrit par l'évêque Albertrandy, et publié par Ignace Onacewicz, quoique plus exact que son premier ouvrage, laisse cependant un grand vide dans les connaissances historiques.

Celui de Sigismond III, si important par les malheurs qu'il a amenés par la suite, et par l'éclat extérieur de la gloire nationale, a été traité par Niemcewicz et Siarczynski; mais leurs ouvrages, quoique très-importans, sont loin de satisfaire le public.

Le règne de Wladislas IV a été le mieux retracé par Gaëtan Kwiatowski; mais la censure retrancha beaucoup de cet ouvrage.

Le règne de Jean-Kasimir, celui de Michel et de tous les princes qui se sont succédé ensuite, n'ont trouvé personne pour les décrire. Le seul ouvrage de M. de Salvandy sur l'histoire de Sobieski, qui trouva déjà son historien dans l'abbé Coyer, mérite d'être mentionné. Je ne dis pas cela du tableau de l'ancienne Pologne jusqu'au dix-septième siècle, qui le précède, mais de l'histoire elle-même de Sobieski, à laquelle cet écrit de quelques pages seulement ne sert que d'introduction; et si l'auteur voulait retrancher dans la nouvelle édition tout ce qui est antérieur à ce règne, s'il rectifiait plusieurs idées générales, qui ont été combattues dans deux recueils mensuels de Paris (1), son ouvrage, non-seulement serait digne d'attention et de confiance, mais la Pologne serait alors aussi reconnaissante envers l'auteur qu'elle est humiliée aujourd'hui du tableau de son histoire antérieure au dix-septième siècle.

Ainsi, nous devons nous contenter des ouvrages de nos anciens auteurs, qui écrivaient avant que la critique historique fût connue, et le reste nous le puisons dans les résumés de MM. Georges Samuël Bandtkie, Joachim Lelewel, Joseph Miklaszewski, Charles Milewski, la princesse Isabelle Czartoryska, mademoiselle Clémentine Tanska, depuis madame Hoffmann, mademoiselle Regine Korzeniowska et plusieurs autres auteurs, dont les deux premiers ont semé çà et là mille lumières sur les

(1) Par M. Alphonse d'Herbelot, dans la *Rev. Encyc.* 1829, août, et dans la *Revue des deux Mondes*, sous la direction de M. Mauroy, 1829, août. Par M....., de Warsovie. (Théodore Marawski.)

faits les plus importans. Quant au résumé de M. Léon Thiessé, il est le meilleur et le plus consciencieux qu'on trouve dans toutes les langues étrangères. Cet auteur fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un étranger qui ne connaît pas la langue polonaise, et qui ne sait pas quel est le jugement actuel sur les anciens historiens polonais qui écrivaient en latin, et dont il se servait dans son travail. Nous lui payons ici un juste tribut de reconnaissance au nom de notre patrie, qu'il n'outragea jamais par aucune fausse imputation, et qu'il montra à ses compatriotes telle qu'il l'a vue dans les chroniqueurs, ou telle que le spectacle de nos grandes infortunes l'a présentée à sa généreuse compassion.

Le résumé publié en allemand par M. Bronikowski (dont plusieurs romans ont été déjà traduits par M. Loëve Weimars) est digne d'être lu ; mais son auteur n'est pas au courant des recherches historiques qui paraissent chaque jour en Pologne, et de là vient qu'il commet souvent de grandes erreurs, surtout dans les événemens du moyen âge.

Telles étaient mes sources, d'après lesquelles je retraçais, et ce tableau de la vie de la Pologne, et mes fragmens sur sa littérature ancienne. Les bibliothèques publiques à Paris m'ont fourni les auteurs latins. Pendant mon séjour en Pologne, j'ai recueilli un grand nombre de remarques; et, depuis quatre ans que je suis à Paris, je m'occupe d'un ouvrage assez étendu sur l'ancienne et nouvelle littérature de Pologne, que je publierai peut-être un jour.

Cet ouvrage ne présentera qu'un tableau incomplet, mais exact, et tel que l'état déplorable des connaissances historiques et bibliographiques, dans lequel se trouve la Pologne par suite de ses malheurs politiques, permet de le donner aux yeux des étrangers. Aujourd'hui je ne livre qu'une portion de mes manuscrits. Je ne veux point retracer l'histoire de la littérature de ma patrie; car je ne veux pas exposer sa gloire à ne recevoir qu'en partie l'hommage qu'elle mérite, et qui n'est qu'ajourné. Dans notre siècle, et surtout en France, c'est par des faits, et non par des idées générales, qu'on commence les études historiques. La connaissance d'un certain nombre de faits nous autorise à former un certain nombre d'idées en détail, et nous préférons connaître moins, mais avec exactitude, que tout sans preuves historiques; car autrement ce sera un système, un roman, une pièce d'éloquence, un panégyrique propre à amuser les esprits superficiels, mais nul pour les gens d'un esprit mûr et solide.

Ainsi, je donnerai la préférence au plan plutôt biographique qu'historique, à une faible partie des détails qu'à toute l'histoire littéraire. Si l'auteur est très-remarquable, ou si je connais les détails de sa vie publique, je les retrace en peu de mots. Ensuite, s'il écrit en latin, et, par conséquent, s'il peut être lu et jugé par tous les étrangers, je donne les titres de ses ouvrages, les dates de leurs éditions, leur format, leur lieu d'impression, leurs mérites ou leurs défauts. Si je connais quel fut le jugement sur ses ouvrages à l'étranger, je le cite; sinon je me borne à relater ce que nos premiers savans ont dit là-dessus dans le dix-neuvième siècle; s'il n'y a point eu de jugement porté, ou si je suis d'une opinion contraire, au lieu de discuter sur des matières indifférentes pour les lecteurs français, je dis ce que je pense moi-même.

J'écarte entièrement de mon plan la littérature moderne depuis l'année 1750, car la place me manque. D'ailleurs, elle est plus brillante dans son commencement qu'aujourd'hui après le démembrement de la Pologne, et en voici les causes : d'abord les Polonais sont dispersés; de vingt-deux millions qu'ils étaient, on n'en compte plus que quatre millions qui composent le royaume actuel de Pologne; c'est-à-dire le duché de Mazovie, sans la Grande-Pologne, qui appartient à la Prusse, et sans la plus importante partie de la Petite-Pologne, qui est incorporée à la Gallicie. Ce n'est que dans ce prétendu royaume et dans le simulacre de la république de Krakovie, qui sert de point central à l'union géographique de la ci-devant Sainte-Alliance, que l'instruction a son caractère national. Ensuite la censure exerce partout ses ravages. Les lumières mortelles de la Prusse tantôt dérangent les idées en Grande-Pologne, tantôt frappent d'incapacité l'esprit de ses habitans. La preuve en est visible. Le gouvernement de Prusse est le seul

de ceux des ennemis de la Pologne qui porte l'empreinte de la civilisation; il est le plus juste et le plus équitable; il établit partout des écoles; il ouvre aux Polonais tous les trésors de la savante Allemagne; et cependant pas une seule librairie polonaise n'existe dans le duché de Posen; outre un journal politique, le plus monstrueux sous le rapport du langage, on n'y publie presque rien en polonais; nous ne comptons jusqu'à présent pas un seul véritable Grand-Polonais au milieu de nos savans et de nos gens de lettres, nous n'avons pas un seul ouvrage de cette portion de nos compatriotes, qui nous instruise au moins sur ce qu'il y a de bon dans la littérature allemande. Nous lisons, dans les journaux allemands, que la jeunesse polonaise se distingue surtout dans les universités de ce pays; nous savons que la censure prussienne est la moins sévère; et cependant nous perdons plus sous le gouvernement de la Prusse que les Galliciens même; et Warsovie seule aujourd'hui est le centre de nos lumières, comme, il y a dix ans, Wilna l'était.

D'autre part, les rapports avec la France ont dérangé aussi les idées de nos écrivains. Au lieu de profiter de ce qui est essentiellement applicable, dans la glorieuse littérature française, à l'esprit des habitans de tous les pays, ils ont pris les phrases de leur langage et les formes extérieures de leur poésie pour modèle : et ils s'étonnent pourquoi pas une seule tragédie classique ou romantique ne peut sortir de la plume polonaise sans être médiocre!

De là vient que presque aucun génie littéraire n'existe aujourd'hui en Pologne; et si l'illustre Niemcewicz vit encore, si le célèbre poète lyrique Woronicz, archevêque-primat du royaume, et quelques autres auteurs appartiennent au dix-neuvième siècle, ils doivent leur instruction au règne de Stanislas-Auguste. Pour que la Pologne puisse produire des génies, il faut que la jeunesse, avant tout, apprenne la littérature de l'ancienne Rome; ensuite qu'elle s'instruise dans sa propre littérature ancienne qui sortit de cette source; qu'on réimprime les meilleurs ouvrages polonais du seizième siècle; qu'on traduise ceux qui sont écrits en latin : et la connaissance des littératures étrangères doit tenir la dernière place. Alors la littérature actuelle sera une suite de l'ancienne, et le talent de l'écrivain se trouvera sur le terrain qui lui est propre, sur le terrain national; il ne sera ni médiocre imitateur de Racine, ni obscur copiste de Schiller ou de Byron, qui tous sont mieux connus en Pologne qu'ailleurs, car il n'y a personne, jusqu'au dernier écolier, qui ne sache raisonner parfaitement sur les beautés de ces écrivains; mais peu de personnes savent tirer profit de leurs écrits, comme, au dix-huitième siècle, l'archevêque Krasicki l'a fait pour Boileau et La Fontaine, dont il comprit le génie d'une manière admirable, sans jamais s'attacher aux formes locales de la langue et des mœurs de la France.

Je ne m'occupe donc que de la littérature ancienne de ma patrie. Mon fragment sur les historiens est le plus complet, car les étrangers ont le plus besoin de savoir comment il faut lire ceux de nos auteurs qui doivent les guider dans leurs recherches sur l'histoire politique des États chrétiens de l'Europe. Sur l'histoire de la philosophie et des sciences exactes en Pologne, nous ne savons aujourd'hui que fort peu de choses, car personne encore n'a consacré ses veilles à cette branche si essentielle de notre littérature. Aux poètes latins et polonais je donne peu de place, car c'est un objet très-étendu et moins important pour les étrangers que l'histoire. Mais, comme la poésie occupe aujourd'hui le public de tous les pays, je me crois obligé de montrer à mes lecteurs ce que c'est que la poésie nationale de ma patrie. J'ai consacré une notice aux langues et aux dialectes de notre fédération, aux mœurs et usages des Polonais, à leurs danses et aux chansons qui les accompagnent; j'ai dit enfin ce qui constitue le caractère moral et intellectuel des Polonais; car sans cela on ne pourrait jamais savoir pourquoi leur poésie est telle que nous la voyons, c'est-à-dire savante. Tous ces détails sont renfermés dans un écrit spécial qui sert d'introduction au fragment consacré aux poètes; et s'il est déplacé au milieu des fragmens sur la littérature ancienne de ma patrie, il ne l'est point dans l'ouvrage qui porte le titre général de *Tableau de la Pologne*. Enfin je passe sous silence l'éloquence, la littérature législative, la zoologie, la botanique, la méde-

cine, la théologie, etc.; et, sous le titre de fragment consacré aux diverses illustrations littéraires de la Pologne, sans jamais abandonner mon plan de détails, autant que la place me le permet, j'insère les biographies de divers auteurs, dont je possède déjà en manuscrits une centaine.

Heureux si je pouvais rendre quelque service au public français, et ajouter quelques détails sur ma patrie aux immenses trésors que la France possède déjà dans sa belle langue sur tous les peuples du globe. Je me suis livré à ce travail avec d'autant plus de plaisir, que c'est un hommage à mes plus chers sentimens, à mon amour pour cette Pologne dont l'existence de dix siècles ne fut jamais funeste aux autres peuples, et dont l'indépendance renversera peut-être un jour le monstrueux état politique de l'Europe actuelle.

MICHEL PODCZASZYNSKI.

FRAGMENS

SUR LA

LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POLOGNE.

PREMIER FRAGMENT.

CHAPITRE PREMIER.

L'Histoire en général.

XIIe SIÈCLE.

GALLUS est le premier qui ait écrit sur l'histoire de Pologne. Il était étranger, car il dit lui-même dans un endroit : *Exul patriæ delatus est in Poloniam.* D'après les recherches les plus récentes, il est constaté que la France était sa patrie. Il a écrit son histoire entre l'an 1110 à 1135; elle embrasse une période de près de trois siècles, depuis 825 jusqu'à 1118. Il rejette presque tout ce qu'il y a de fabuleux dans l'histoire de Pologne : on voit qu'il possédait de vastes connaissances en histoire et en géographie; toutefois, son érudition n'ôte rien à la clarté et à la précision de ses récits. Il aurait dû tenir la première place parmi les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Pologne; mais son esprit, supérieur au siècle qui l'avait vu naître, donna à ses jugemens un caractère de sévérité qui le fit rejeter par ses contemporains, et le fit même tomber dans l'oubli. Dans le temps où les contes mythologiques étaient substitués à l'histoire, il était difficile qu'un écrivain comme Gallus jouît d'une longue faveur. On le lut d'abord; il fut traduit en polonais et mis entre les mains de la jeunesse des écoles, mais cette espèce de règne ne dura pas long-temps; les auteurs moins scrupuleux sur la vérité lui furent bientôt préférés, et le mérite de Gallus fut méconnu jusqu'à ce qu'un siècle plus éclairé vînt rendre justice à la sagacité de son jugement et à l'exactitude de ses récits.

Selon l'usage du temps, cette histoire est écrite en mauvais vers latins; elle fut imprimée pour la première fois à Dantzig en 1749, in-fol., avec l'ouvrage de Kadlubek. La seconde édition fut faite dans l'année 1824, à Warsovie, et elle est préférable à la première. C'est là qu'on peut trouver les preuves que saint Stanislas, évêque de Krakovie et patron de la Pologne, non-seulement ne fut point le martyr du patriotisme, mais qu'au contraire sa mort fut une suite de sa trahison, lorsqu'il eut conçu le projet de rendre sa patrie tributaire de la Bohème.

Saint Stanislas périt dans la seconde moitié du onzième siècle, et l'acte de sa canonisation ne date que de deux siècles après. Tous les historiens nationaux, persuadés de l'infaillibilité des décrets du Saint-Siége, ont répété fidèlement le texte de la bulle qui élevait cet

homme au rang des saints. Les copistes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, de leur côté, voulant corriger les erreurs de Gallus, rejetaient tout ce qu'il disait sur la trahison de Stanislas, et substituaient à son témoignage des paroles de la bulle, où il est parlé de son attachement à la cause publique. Ainsi, tous les manuscrits de l'histoire de Gallus, postérieurs au douzième siècle, ont été falsifiés sous ce rapport, et c'est d'après ces manuscrits qu'on a jugé l'auteur jusqu'à nos jours. Cependant le savant Czacki trouva par hasard un manuscrit authentique de Gallus, écrit au douzième siècle, et le plus ancien de tous ceux qu'on possédait. M. Bandtkie le publia à Warsovie en texte latin, et c'est cette édition que nous recommandons à nos lecteurs.

LES DIVERS ANNALISTES. Sous ce titre général il faut embrasser plusieurs écrits historiques sur la Pologne; ils appartiennent sans doute aux plus anciennes sources de l'histoire de ce pays, et leur date reste souvent inconnue. Ils commencent presque tous de l'époque de l'introduction du christianisme, et renferment les faits publics ou particuliers des couvens ou des chapitres, dont leurs auteurs faisaient partie. En se rappelant que c'est le clergé italien et celui des Gaules anciennes qui s'établirent les premiers dans la Pologne païenne, on peut en conclure que l'usage d'écrire les annales fut introduit dans ce pays avec le christianisme. Gallus lui-même, en dédiant son ouvrage aux quatre évêques polonais, avoue que sans leur secours et assistance il n'aurait jamais pu ni entreprendre ni exécuter son travail; ce qui prouve évidemment que les archives des églises lui étaient ouvertes. La plus grande partie de ces annales a été détruite, d'autres manuscrits demeurent encore cachés, et ce qui a été publié n'est que très-peu de chose. M. Golembiowski, dans son ouvrage sur les historiens polonais, ne cite qu'un seul annaliste du douzième siècle, deux du treizième, six du quatorzième, et cinq du quinzième siècle.

MATHIEU CHOLEWA (1), évêque de Krakovie, mort en 1165. Comme Polonais, il tient la première place parmi les plus anciens historiens de ce pays. C'était un homme très-instruit, mais peu zélé sous le rapport religieux, et c'est sans doute par ce motif que les écrivains postérieurs à son époque ont cherché à le laisser dans l'oubli et à le dénigrer. Quoique son ouvrage ne nous soit pas connu en entier, cependant nous savons quelle est la partie de l'ouvrage de Kadlubek qui appartient à Mathieu, et nous établirons ce fait en parlant du premier. M. Joachim Lelewel publia, dans l'année 1811, un ouvrage très-savant sur cet historien, et prouva que toutes les fables sur l'antiquité de la Pologne, qui se trouvent dans l'histoire de Kadlubek, appartiennent à l'ouvrage de Mathieu; mais il dit aussi qu'après avoir séparé ces deux auteurs, il faut distinguer dans l'ouvrage de Mathieu deux parties distinctes : la première renferme les fables, mais ces fables ne sont point données pour vérité, car toujours on y trouve ces mots : *Fama est,* ou *narrabant grandis natu quidem,* qui prouvent au moins qu'il ne donnait pas ces choses pour certaines. Or, en commençant la seconde partie de l'ouvrage, il dit que tout ce qu'il avait écrit jusqu'alors n'entre point dans le plan de son travail, qui est de retracer l'histoire de la famille des Piasts. Ainsi, nous devons regarder plutôt la première comme un recueil des traditions qui existaient dans son temps, et ne juger cet historien que sur la seconde partie de son ouvrage; et c'est là que, d'après M. Lelewel, se trouvent de riches et précieux trésors pour l'histoire nationale. Mais il ne faut pas s'effrayer des difficultés qu'on rencontre dans la lecture de cet ouvrage; son texte est souvent défectueux, le style de l'auteur obscur; une imitation trop aveugle de Justin, et une reproduction trop affectée de la forme narrative de cet écrivain. Quant à la première partie, c'est un recueil de traditions nationales appliquées à l'histoire des Grecs, des Romains, des Hébreux, et surtout au temps d'Alexandre-le-Grand. En somme, cet ouvrage est un monstre informe sans mouvement et sans vie; mais dans ce temps tous les auteurs, et surtout les Allemands, traitaient l'histoire de cette manière : cet étalage d'érudition était donc plutôt un tribut payé à l'esprit du siècle, qu'un défaut de l'auteur.

(1) Dans l'époque où vivait cet auteur il n'y avait point de noms de famille, celui de Cholewa prend son origine dans ses armes héraldiques.

XIIIe SIÈCLE.

KADLUBEK (VINCENT) (1). Nous parlerons de cet auteur avec un peu plus d'étendue que notre plan ne le comporte, puisque nous l'estimons un des plus honorables historiens polonais, et qu'il nous paraît juste de le laver des reproches dont les étrangers l'ont souvent accablé.

Il naquit à Karwow, vers l'année 1160. Destiné dès sa première jeunesse à l'état ecclésiastique, il fit un voyage en France pour achever ses études théologiques à Paris, et fut nommé, en 1207, à l'évêché de Krakovie. Jouissant d'une grande faveur auprès de Kasimir-le-Juste, Kadlubek eut quelque influence dans les affaires publiques; on dit même qu'il gouverna la jeunesse de Leszek-le-Blanc, prince célèbre par ses vertus. Savant distingué, bon citoyen, homme bienfaisant, et un des plus illustres ecclésiastiques de son siècle, Kadlubek fit donation de ses riches domaines aux monastères, et ne se réserva que les revenus de son évêché, dont il fit constamment le plus noble usage, instituant des fondations ecclésiastiques, encourageant l'agriculture, construisant des villages entiers dans ses terres épiscopales, et y établissant des colonies. Enfin, dégoûté des honneurs, il renonça aux richesses et aux grandeurs, et devint moine au couvent de Cîteaux, à Iendrzeïow. Il mourut en 1223. Sa mémoire passa de siècle en siècle, toujours environnée d'une nouvelle illustration; et les États de la république, cédant au vœu général, envoyèrent à Rome, en 1682, une députation pour demander que Kadlubek fût mis au rang des bienheureux, prière qui ne fut accueillie qu'en 1764, cinq siècles et demi après sa mort.

Il avait commencé d'écrire les annales de son pays, à la sollicitation du roi Kasimir-le-Juste; mais son ouvrage ne va que jusqu'à l'an 1203. Ses devoirs d'évêque et de citoyen le forcèrent d'abandonner cette entreprise, et plus tard la vie monastique l'arracha à toutes les occupations de ce genre. Ses trois premiers livres ne sont qu'un long dialogue entre Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie, et Jean, archevêque de Gnèzne. De là est venue l'opinion que Kadlubek avait adopté pour l'histoire la forme du dialogue; mais des recherches postérieures, et surtout celles d'Ossolinski et de Lelewel, ont donné la certitude que ces trois premiers livres sont réellement l'œuvre de Mathieu Cholewa et de l'archevêque Jean, et que Kadlubek, s'appropriant leurs travaux, s'est borné à les incorporer dans sa chronique. Aussi, dès le commencement du quatrième livre, change-t-il la forme de son récit, et c'est sûrement de là que commence la véritable chronique de Kadlubek, dans laquelle le savant Ossolinski retrouve l'esprit brillant et éclairé de l'auteur.

Kadlubek pénètre d'abord l'obscurité des origines polonaises, et on lui a même reproché d'avoir donné pour de l'histoire des fables inventées à plaisir, et même d'avoir avancé des faits dont il connaissait bien toute la fausseté. Mais Ossolinski prouve que cet auteur n'a fait que recueillir les contes populaires, et qu'il fut forcé d'écrire *pour obéir à une volonté supérieure*, comme il le dit lui-même; il rapporte, à défaut de documens plus certains, les événemens merveilleux adoptés alors comme authentiques par le peuple. C'était donc la faute du siècle et non celle de l'auteur. On l'accuse également de n'avoir pas connu l'histoire des nations voisines, et principalement celle des autres peuples slavons; mais jusqu'ici personne n'a démontré que les traditions recueillies à ce sujet par Kadlubek n'étaient pas admises dans le temps où il a vécu; on n'a pu même donner la preuve qu'il en ait négligé ou inventé une seule; loin de là, Kadlubek n'abuse jamais de cette liberté si commune et si tolérée chez les anciens historiens; il ne fait jamais intervenir la Divinité dans les événemens terrestres. Ses contes populaires ne sont pas, à beaucoup près, aussi bizarres que ceux de *Côme*, historien de Bohème; et les fables qu'il a fait entrer dans le cadre de son ouvrage (car il savait que les fables ont aussi leur utilité); ces fables, disons-nous, ont du moins le mérite de plaire et d'amuser. On sait que les anciens Slaves faisaient souvent de lointaines excursions militaires, en secourant leurs frères, et qu'à leur retour ils racontaient les ex-

(1) Cet écrivain, ainsi que le précédent, n'est point désigné par son nom de famille, qui était plutôt Vincent fils de Kadlubek.

péditions auxquelles ils avaient pris part : c'est ainsi que naissent les contes, que les traditions s'établissent, passent de bouche en bouche, et se perpétuent dans les différentes races. Ossolinski, en prenant la défense de Kadlubek, a justifié jusqu'à ses contes sur les batailles des Slaves contre Alexandre-le-Grand; et il est parvenu en effet à démontrer que Kadlubek ne méritait pas les reproches qu'on lui adresse à cet égard. Kadlubek, dit-il, recueillant religieusement tous les sons qui des profonds abîmes de la fable pouvaient arriver à son oreille, a rendu à la nation un plus grand service que si, armé du glaive de la critique, il se fût appliqué à dépouiller de ses derniers rameaux un tronc déjà trop dégarni, et à effacer entièrement les faibles vestiges d'un passé que l'oubli nous dispute.

Il applique les mêmes argumens aux rapports des Slaves avec les Gaulois, et jette une grande lumière sur les commencemens obscurs de l'histoire polonaise.

La chronique de Kadlubek fut accueillie dès son apparition avec la plus grande faveur. *Boguchwal,* qui, dans le treizième siècle, entreprit d'écrire les annales de Pologne, en fit la base de son ouvrage; et tous les historiens postérieurs, la mettant l'un après l'autre à contribution, n'ont fait que la raccourcir ou l'étendre; de sorte que si ces écrivains, jusqu'à Dlugosz, paraissent dignes de quelque estime, on peut, sans injustice, faire entrer Kadlubek pour moitié dans leur mérite.

Entre tous les éloges qu'ont prodigués à cet annaliste la plupart des écrivains anciens, nous devons surtout rappeler l'opinion de *Kromer*, qui, dans le juste hommage qu'il lui rend, convient que Kadlubek possédait toute l'instruction qu'il était possible d'avoir dans le siècle où il a vécu. En effet, Kadlubek est très-supérieur aux obscurs historiens du onzième et du douzième siècle en Europe. Son ouvrage, dit Ossolinski, est rempli de vie et de mouvement. Non content de prêter matière à d'amples réflexions, cet auteur développe les siennes; il explique les coutumes nationales, pénètre jusqu'au fond des choses, analyse les événemens et leurs causes. Versé dans les sciences ecclésiastiques et civiles, dans la philosophie et la jurisprudence, il cite avec un égal bonheur l'Écriture-Sainte et les décrets des papes, les lois de Justinien et les règles d'Aristote. A la prose de Démosthène, de Tite-Live et de Justin, il mêle des fragmens poétiques tirés de Virgile, d'Horace et de Juvénal. Cependant, si le savant Ossolinski rend hommage aux beautés qui brillent dans les Annales de Kadlubek, il ne déguise point leurs défauts. Il ne dissimule pas la fatigue et le dégoût qu'on doit éprouver à lire un ouvrage écrit dans cette latinité corrompue, qui était usitée dans le moyen âge. Néanmoins il conseille à ceux qui voudront juger sainement Kadlubek, de lire quelquefois et avec attention son ouvrage. A travers ce nuage épais de mauvais goût, de barbarie et d'obscurité grammaticale, particulier au douzième siècle, on découvre ce génie brillant dont Dlugosz n'a pas craint de dire : *Cui naturæ prægnantis dotes et fœcundus uterus præclarum ingenium contulerat, quem tam benigno numine astra respexerunt.* On ne saurait en effet mieux peindre ce génie vif et pénétrant qui trouvait en lui-même le feu dont il brûlait, cet esprit enrichi de tous les trésors de la science, purifié par l'habitude de la vie publique, et par la connaissance approfondie des hommes et du monde. Le latin corrompu dans lequel il a écrit donne nécessairement à son ouvrage une empreinte de barbarie; mais est-ce la faute de l'écrivain? Il voyait, il sentait le beau; il avait la connaissance du *quid decet, quid non,* mais dès qu'il prenait la plume il subissait malgré lui l'influence de son siècle.

La première édition de l'ouvrage de cet auteur parut sous le titre de *Historia polonica Vincentii Cadlubconis episcopi Cracoviensis*, à Dobromil en 1612, in-8°. Il est facile de comprendre combien cette chronique avait dû s'altérer en passant par les mains des copistes, et malheureusement la copie qui servit à l'éditeur était du nombre de celles où le texte avait le plus souffert. Une seconde édition non moins vicieuse fut publiée à Leipzig en 1712, avec l'Histoire polonaise de Dlugosz. La dernière et la meilleure, publiée par M. Kownacki, a paru à Warsovie en 1823, avec la chronique de Dzierzwa.

BOGUCHWAL, évêque de Posen, abréviateur de Cholewa et de Kadlubek. Son travail

n'est proprement qu'une chronique depuis 1202, où Kadlubek s'était arrêté, jusqu'à l'année 1227. Cependant une foule de faits particuliers qu'il cite dans l'abrégé de ses deux devanciers, donne à son ouvrage de l'originalité et de l'importance. Il fut publié dans la collection des historiens de la Silésie, par Sommersberg; mais cette édition, comparée aux nombreux manuscrits, se montre tellement infidèle, qu'il est impossible de distinguer ce que dit l'auteur lui-même de ce que ses copistes lui ont fait dire.

BASZKO (Godislas), chanoine de Posen. Il vivait vers la fin du treizième siècle, et ne laissa que les *Annales de la Grande-Pologne*, où il embrasse aussi les faits généraux qui se passaient dans toute la monarchie des Piasts. Sa chronique commence à l'année 1227, où celle de Boguchwal finit, et elle s'arrête à 1273. Elle fut imprimée dans la collection de Sommersberg.

MARTIN POLONAIS. Il n'avait aucun nom de famille, parce que les noms de famille n'existaient pas encore en Pologne dans son temps. La date de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. On lui donne les noms de Strepa, Strzepski, Strzemien, mais ce ne sont que des suppositions. Il naquit dans la ville d'Opawa, qui s'appelle aujourd'hui, en allemand, Troppau, et qui depuis les temps les plus anciens appartenait à la Pologne et ne passa à la Bohème que dans l'année 1246. Martin était dominicain, on ne sait dans quelle ville de Pologne. Entre les années 1243 et 1254 il se rendit à Rome et y demeura ensuite très-long-temps. Sous les papes Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IX, Grégoire X, Innocent V, Adrien V et Jean XXI, il fut employé aux diverses charges de l'Église; enfin Nicolas III le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnèzne. Il mourut à Bologne, selon les uns, en 1278; selon les autres, en 1279, 1281 et 1320. Il devait sa gloire, d'abord à un recueil des décrets des papes, en abrégé, auquel il donna le titre de *la Perle des décrets*. Cet ouvrage fut un des premiers qui occupèrent les presses lors de l'invention de l'imprimerie. On le publia trois fois à Strasbourg, en 1486, 1489 et 1492, et une à Paris, en 1500; ensuite à Lyon, 1543 et 1560, avec les décrets de Gracien; puis à Venise en 1584; à Paris, en 1560, avec les décrétales de Grégoire IX; et en 1612 dans cette même ville, à la fin de l'ouvrage *Margerithæ decreti*.

On a publié aussi à Strasbourg ses *Sermones de tempore et de sanctis*, en 1484, 1486 et 1488.

Cependant Martin est plus connu par sa *Chronique des papes et des empereurs*, qu'il composa par l'ordre du Saint-Siége (1). L'opinion qu'il rapporte sur la papesse connue sous le nom de Jean VIII, n'est point la sienne; et même elle n'était point regardée comme un scandale au treizième siècle. On parlait de cette papesse dans les sermons (2) et dans les ouvrages même dédiés aux papes; ce n'est qu'aux quatorzième et quinzième siècles, quand les hussites citèrent ce fait comme une preuve contre l'inamovibilité des papes, que le concile de Constance la condamna. Le savant Ossolinski, biographe de Martin, nous assure que l'auteur lui-même n'était pas trop attaché à cette opinion, et il cite plusieurs manuscrits de son ouvrage où elle ne se trouve pas. Quoi qu'il en soit, son ouvrage, quant aux faits contemporains, se distingue par une rare fidélité. On y trouve plusieurs choses qu'on chercherait en vain ailleurs, surtout pour ce qui regarde les faits qu'il cite d'après des ouvrages qui ne se trouvent plus. Sa chronologie est la meilleure qu'on puisse désirer dans cette époque. Enfin, l'ordre, le choix des matières et la sévérité du style distinguent cet auteur. La première édition de la *Chronique des papes et des empereurs* a paru en 1559, à Bâle, l'autre en 1574, à Anvers. Avant d'être imprimée, elle fut traduite en diverses langues. En 1488, Benoît Hodzowie la publia en langue bohème, à Prague, de 1504 à 1505; Verneron la traduisit en français et la publia à Paris; et une traduction italienne se trouve en manuscrit à Florence.

On suppose que Martin est aussi auteur de l'ouvrage *sur quatre grands empires : de Babylone, de Carthage, de Macédoine et de Rome*. Panvin dit qu'il était dénaturé par les

(1) Voir le manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris, cité par Quetif.

(2) Belville, cité par Ossolinski.

copistes, et les autres soutiennent que Martin n'en était point l'auteur. Un Anglais, Alexandre Cooke, a pris sa défense.

On dit en outre que Martin fit un ouvrage auquel il donna le titre de *Miracles et faits extraordinaires*. La bibliothèque de Leyde possède le manuscrit *sur la Terre-Sainte*, dont Martin doit être auteur. Enfin la bibliothèque du Vatican possède un manuscrit sur l'histoire du schisme de l'Église et sur les Guelfes, par notre Martin.

XIVe siècle.

JEAN, chroniqueur, vécut vers l'an 1359, et laissa une chronique depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'année 1359. Cet ouvrage se trouve imprimé dans la collection de Sommersberg, mais il ne traite que les faits qui se rattachent à la Silésie.

ANONYME, archidiacre de Gnèzne, vécut sur la fin du quatorzième siècle. Sa chronique est des plus intéressantes. Elle commence en 1289 et finit à l'année 1384. Aucun des écrivains de cette époque n'entre dans des détails aussi précis, aussi minutieux et aussi scrupuleux que lui, soit dans ce qui a rapport à l'histoire publique, soit sur les affaires ecclésiastiques. Son ouvrage se trouve imprimé dans la collection de Sommersberg.

Nous passons sous silence une foule de chroniqueurs moins connus et moins intéressans.

XVe siècle.

DLUGOSZ (Jean), surnommé en latin *Longinus*, naquit en 1415. Il ouvrit une ère nouvelle à la littérature historique de son pays : il est donc utile de retracer en peu de mots sa biographie; elle nous servira pour mieux apprécier ses ouvrages.

Dlugosz fit ses études à l'université de Krakovie, et fut ensuite attaché à la cour du cardinal Zbigniew Olesnicki, qui était un des plus grands et des plus vertueux citoyens de son époque. Ayant bientôt embrassé l'état ecclésiastique, il demeura toujours attaché à la personne du cardinal, et fut employé dans diverses charges diplomatiques. Il réconcilia Jean Hunniad, gouverneur de Hongrie, avec Iskra, gouverneur de Bohème, au moment où ces deux chefs, à la tête de leurs armées, n'attendaient que le signal du combat. En 1454, il fut désigné par son roi en qualité d'ambassadeur près la cour du pape Nicolas V, et à la confédération germanique. Les discours qu'il prononça dans l'exercice de ces hautes fonctions se trouvent encore dans la bibliothèque de Krakovie. En 1460, il conclut, au nom de son roi, un traité avec les ambassadeurs de George Posdiebrade, roi de Bohème, et ce fut là un des faits saillans de sa carrière politique.

Kasimir-Jagellon le nomma ensuite son conseiller privé, lui confia le soin de conclure le traité de 1465 avec les chevaliers Teutoniques de la Prusse, par lequel leur grand-maître devint vassal de la Pologne. Enfin il lui confia l'éducation de ses deux fils Wladislas, depuis roi de Bohème et de Hongrie, et Jean-Albert, qui fut roi de Pologne.

Quand Wladislas, son élève, à l'âge de quinze ans, fut élu roi de Bohème, il accompagna le jeune prince dans son royaume, et ne le quitta qu'après l'avoir affermi sur le trône et lui avoir inspiré les principes nécessaires à un roi. Ensuite, aux congrès de Neisse et de Troppau, en 1473, il contribua puissamment à étouffer les querelles qui s'étaient élevées entre son élève, le roi de Bohème, et Mathias Korvin, roi de Hongrie. Envoyé à la diète hongroise à Iglo, en 1475, il y traita les affaires concernant les principautés de la Moldavie et de la Walachie qui reconnaissaient l'autorité polonaise. Enfin, après avoir arrangé encore quelques affaires avec le roi Korvin, il mourut en 1580, au milieu de sa brillante carrière.

Ministre intègre, bon citoyen, savant distingué, ecclésiastique juste et éclairé, Dlugosz unissait à tous ces titres le plus grand désintéressement, n'attachant aucun prix aux honneurs et aux richesses. Il refusa la charge de grand trésorier en Pologne, et l'archevêché de Prague en Bohème. Héritier d'une fortune assez considérable, il employa tous ses biens à secourir les pauvres, à fonder des hôpitaux, à créer des écoles; et un institut philanthropique, qui se conserva à Krakovie jusqu'à nos jours, portait le nom de la *bourse de Dlugosz pour les jurisconsultes*.

Un pareil homme en écrivant l'histoire, surtout celle de son temps, devait mériter une attention particulière. Il commence, comme nous l'avons fait observer, une ère nouvelle dans la littérature historique de son pays. Il consacra vingt-cinq ans de travail à son principal ouvrage en ce genre; et loin d'être prévenu en sa faveur, il le soumit à la critique des professeurs de l'Université de Krakovie. En mourant il légua son manuscrit à cette école, afin que cette Histoire, qu'il avait poussée jusqu'à la dernière année de sa vie, pût être continuée par un des professeurs. Au milieu des éloges dont on a honoré son ouvrage, il est des critiques qui se sont montrés plus sévères dans leur jugement. Sarnicki, historien du dix-septième siècle, dit que ce n'est qu'un recueil informe de matériaux pour écrire l'histoire, mais qu'il est loin de mériter d'être mis au rang des meilleures productions de ce genre. Kromer, célèbre historien du seizième siècle, qui lui-même puisa si souvent à cette source féconde, ne lui rend pas justice; il dit que Dlugosz connaissait peu les affaires des pays étrangers. Solignac lui reproche de vouloir raisonner sur tout et d'être à peu près l'historien de tous les pays; qu'il oublie souvent les affaires de la Pologne, et qu'il fait trop de digressions sur l'Europe et souvent même sur l'Asie, sans songer si cela est nécessaire ou non à son sujet. Braun et Struvius ne lui pardonnent point d'être trop attaché à la cause de sa patrie, et de n'avoir pas pu cacher son mépris pour les chevaliers Teutoniques, comme si cette monstrueuse et sanguinaire puissance, avec ses cruautés, sa mauvaise foi, ses invasions, devait trouver un seul historien qui consentît à se faire son apologiste.

Tous ces reproches qu'on a faits à Dlugosz sont très-peu motivés et souvent trop sévères, surtout quand ils partent d'un écrivain qui cherche par là à donner plus de prix à ses propres ouvrages. Quant à nous, nous croyons impossible de porter le même jugement sur toutes les parties de cet ouvrage, et qu'il faut nécessairement le partager en trois sections distinctes : 1° les annales sur l'origine de la nation jusqu'au treizième siècle; 2° les annales jusqu'au commencement du quinzième siècle; 3° les faits contemporains de l'auteur. C'est cette division judicieuse qu'avait adoptée M. Golembiowski, dont nous suivons tout le système.

Ainsi les premiers ne sont qu'un résumé des chroniques polonaises et russes; les seconds renferment moins de fables, moins de faits, qui ne s'accordent pas avec le but de l'histoire; enfin l'histoire du quinzième siècle, dans lequel il vivait, est une des sources historiques les plus pures; l'on peut y puiser sans hésiter tous les renseignemens nécessaires, et avec d'autant plus d'assurance, que l'auteur a joué un grand rôle dans les événemens qu'il retrace.

Cependant Dlugosz ne possède pas toutes les qualités que nous exigeons aujourd'hui d'un historien. Dans l'exposé des premières époques de l'histoire son ouvrage manque de critique, et renferme d'aussi longs détails sur les faits authentiques que sur les événemens dont la fausseté est reconnue. Il a adopté l'ordre chronologique, en suivant les années et même les mois; il charge en général ses récits de beaucoup trop de détails; on trouve dans son ouvrage un trop grand nombre de discours et de raisonnemens sur les faits : cependant il ne s'élève jamais au-dessus d'un annaliste, et il n'est point capable d'approcher de la dignité de l'historien, telle que nous la concevons dans le dix-neuvième siècle. Mais il faut se rappeler comment on écrivait alors en Europe. Il faut songer que Dlugosz se montre toujours vrai, quoiqu'il lui fût très-difficile de distinguer le vrai du faux dans l'histoire des siècles qui précédèrent son époque. Quant à la sienne, il n'épargne personne : le roi, les magistrats les plus élevés, les citoyens, le clergé, tout paraît devant lui comme devant un juge impartial. Toutes les fois qu'il reconnaît que le clergé est coupable, il s'élève contre lui sans ménagement; et c'est à cause de cette sévérité que son ouvrage est resté en manuscrit deux cent trente-un ans. Il est le premier qui ait donné à l'histoire un caractère de vérité; c'est de son temps qu'on a cessé de suivre Cholewa, Kadlubek, Gallus, etc., et qu'on a commencé à copier son histoire des premiers temps, et à faire des résumés de l'époque postérieure. Miechowita et Kromer furent dignes de le suivre dans la carrière historique qu'il venait d'ouvrir.

Félix Herburt publia, en 1615, à Dobromil, une partie seulement de l'histoire de Dluglosz; elle ne renferme que les six premiers livres de son ouvrage. La première édition de cet auteur n'a paru qu'en 1711 et 1712, et renferme treize livres; c'est-à-dire, toute l'histoire de la Pologne jusqu'à l'année 1480, qui fut celle de la mort de l'auteur. On y ajouta, en outre, l'histoire de Kadlukek, de Sarnicki, et plusieurs autres auteurs historiques. Cette édition a pour titre : I. *Joan. Dlugossi seu Longini historiæ polonicæ libri* 13, *etc., auctum Gabrielis Groddeckii; in-folio,* tom. Ier, à Francfort, 1711; tom. II, à Leipzig, 1712. La seconde édition se trouve dans la collection de Mitzler.

Autres ouvrages de cet auteur :

II. *Vitæ episcoporum Posnaniensium*, publié par Treter, à Brunsberg, 1624, in-4. 1 vol.

III. *Episcoporum Smogorsoviensis et Pitzinensis, quæ nunc Vratislaviensis ecclesiarum historiæ et acta.* Breslaw, 1730-1732, seconde édition, dans le *Recueil de Sommersberg.*

IV. *Vita s. Stanislai ep. Crac.* Krakovie, 1511. Ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage qu'écrivit Dlugosz sur la vie des Polonais et des autres Slaves distingués par leur piété, et qui n'a jamais été publié.

V. *Liber beneficiarum,* en manuscrit.

VI. *Commentaire sur l'Histoire de Pologne,* manuscrit qui était à Rome, dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire, dans lequel a puisé le célèbre Baronius, auteur de l'*Histoire ecclésiastique.* (*Voyez* Henri Spodanus, *Annales ecclésiastiques, sub anno* 1467.)

VII. *La vie de tous les évêques de Pologne,* manuscrit.

CALLIMACH, savant Italien. Son véritable nom était Philippe Buonacorsi, et le titre que ses compatriotes lui décernèrent fut celui d'*experiente.* Chassé de Rome par le pape Paul II, il trouva asile à la cour du roi Kasimir-Jagellon, qui l'associa ensuite au célèbre Dlugosz, dans l'éducation de ses deux fils Wladislas, roi de Bohème et de Hongrie, et Jean Albert, roi de Pologne. Homme savant, mais courtisan trop délié, il bouleversa la Pologne sous le règne de son élève. Sans doute les conseils qu'il donnait à ce prince, de réprimer la licence de la noblesse, étaient justes; mais sa conduite et le désordre qu'elle avait occasioné ne pouvaient qu'empirer le mal, et, au lieu de présenter Callimach comme un habile politique, le présente à la postérité plutôt comme un intrigant, imbu des principes du despotisme, et incapable de concevoir l'union de l'ordre avec la liberté.

Son ouvrage, très-curieux pour les Polonais, est resté jusqu'à présent en manuscrit dans la bibliothèque de Krakovie; c'est la vie du célèbre Grégoire de Sanok, dont nous parlerons bientôt. L'autre ouvrage, non moins curieux, est son *Historia imperii et necis ad Varnam cæsi Wladislai Jagellonis, Poloniæ et Hungariæ regis,* qui fut publié à Cologne, en 1589, avec l'histoire de Kromer. Paul-Jove en fait un éloge absurde et exagéré; cependant il n'est pas sans mérite, surtout sous le rapport des faits d'armes du roi, son héros.

XVIe SIÈCLE.

MIECHOWITA (Mathieu), né à Miechow en 1456; étudiant de l'Université de Krakovie; en 1479, docteur; en 1501 et 1505, recteur de cette même université; célèbre médecin, historien et philanthrope. Nous passons sous silence sa vie philanthropique et littéraire, et nous nous bornerons à dire qu'il visita presque toutes les universités et académies de l'Europe, laissant partout les honorables souvenirs de son savoir. Mais, bien que savant, Miechowita avait foi dans l'astrologie, et souilla de cette science plusieurs pages de ses sérieux écrits. Il mourut à Krakovie, en 1523. Voici ses principaux ouvrages :

I. *Descriptio Sarmatiarum Asianæ et Europianæ, et eorum quæ in eis continentur.* La première édit., à Krakovie, 1517, in-4; la deuxième, *ibid.,* 1521; la troisième, à Bâle, 1582, in-fol.; la quatrième, dans la collection d'Huttichius-Herve; la cinquième, dans celle de Pistorius; la sixième, dans celle de Mitzler. La traduction allemande parut à Augsbourg en 1518, et la traduction polonaise, en 1545, à Krakovie.

Des éditions et des traductions aussi nombreuses prouvent que le public attachait un grand prix à ce travail. L'auteur y consigne ses

opinions sur l'origine de la nation polonaise. D'après Pomponius Mela, Ptolémée et autres écrivains de l'antiquité, il fit la description de l'ancienne Sarmatie, et contribua à répandre parmi les étrangers cette grave erreur, que les Slaves descendent des anciens Sarmates.

II. *Chronica Polonarum à primâ propagatione et ortu Polonarum usque ad annum Christi* 1504 (quoiqu'elle se termine à l'année 1506); Krakovie, 1521, 1 vol. in-fol., avec les portraits des rois de Pologne; réimprimé dans la collection de Pistorius. Hoppius dit qu'Annibal Maggi, guerrier célèbre de Venise, publia dans cette ville, en 1562, une traduction italienne de cet ouvrage.

Miéchowita était le premier des abréviateurs et des continuateurs de Dlugosz; mais il ajoute lui-même beaucoup des faits, et en reproduit d'autres avec plus d'exactitude. Ni son style, ni sa manière de traiter l'histoire, ne lui valurent un heureux accueil dans les pays étrangers. L'amour de l'astrologie y perce à chaque instant, et plus d'un fait historique n'était, d'après lui, que le résultat nécessaire de la position des corps célestes. Cependant la plus juste objection qu'on lui ait faite, c'est d'avoir copié le manuscrit de Dlugosz sans faire mention de cette source. Ainsi son ouvrage ayant été la première histoire polonaise imprimée, cette circonstance lui attira une grande célébrité.

Nous passons sous silence d'autres écrits de Miéchowita qui n'ont aucun rapport avec l'histoire, mais nous sommes obligés de dire en sa faveur qu'il éleva une noble voix en défendant sa patrie, dans le deuxième chapitre de sa Sarmatie, contre les calomnies d'Énée Sylvius Piccolombini (ensuite pape sous le nom de Pie II), qui, voulant se venger sur les Polonais du refus qu'on lui avait fait de l'évêché de Warmie, publia un ouvrage où il entassa mensonge sur mensonge, et ne prouva par là que ses sentimens de vengeance.

KROMER (Martin), prince-évêque de Warmie, fils d'un paysan de Biecz, naquit dans ce village en 1512. Il fit ses études à l'Université de Krakovie; puis il voyagea dans presque tous les pays étrangers, aux frais et sous la protection de Choïénski, évêque de Krakovie. En 1552, il obtint du roi Sigismond-Auguste le diplôme de gentilhomme, et, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il s'éleva aux premières dignités de la république, où il se montra toujours digne de la confiance de la nation : d'abord secrétaire de l'évêque de Krakovie, ensuite secrétaire du jeune Sigismond-Auguste pendant le règne de son père Sigismond Ier, puis ambassadeur auprès du pape, auprès de l'empereur, à la diète germanique, en Suède, en Danemark, etc.; partout il laissa après lui les plus honorables souvenirs. Nous n'avons qu'à citer ici un des faits les plus glorieux pour la Pologne, et où le nom de Kromer se trouve attaché. La sainte inquisition s'était glissée en Pologne, plutôt par hasard que par la volonté du clergé; elle n'avait fait encore que dix à douze victimes, mais le principe n'était pas moins funeste. L'évêque de Krakovie, Gamrat, remplissant alors la dignité de primat du royaume, convoqua, à cet effet, un synode des évêques, où Kromer remplissait les fonctions de secrétaire; c'est par ses lumières, et par ses soins surtout, que l'on inséra dans le nouveau code de l'église polonaise un article qui abolissait à jamais le pouvoir des inquisiteurs romains. Témoin de la plus illustre époque de l'histoire de sa patrie, à laquelle il ajouta lui-même plus d'une belle page, Kromer, après avoir vu passer sur le trône Sigismond Ier, Sigismond-Auguste, Henri de Valois, Étienne Bathory, termina sa glorieuse carrière au commencement du règne de Sigismond III, dans l'année 1589. On a de lui :

I. *De Origine et rebus gestis Polonorum, libri* 30. Première édition, à Bâle, en 1555, in-fol.; la seconde, *ibid.*, 1558; la troisième, *ibid.*, 1564; la quatrième, *ibid.*, 1568; la cinquième, à Krakovie, 1584; la sixième, dans la collection de Pistorius; la septième, à Cologne, 1589, où se trouve aussi insérée l'histoire de trente années du règne de Sigismond Ier, par Wapowski; cette dernière édition est donc la plus précieuse. La traduction allemande de Henri Pantaléon a paru à Bâle, 1562, in-fol.; et la traduction polonaise de Blazowski, aussi belle qu'exacte, fut publiée à Krakovie, en 1611, in-fol., et réimprimée à Warsovie, 1767, dans la collection du jésuite Bohomolec.

Plusieurs auteurs ont jugé cet ouvrage; cependant nous ne citerons que l'opinion du sa-

vant Solignac, comme une des plus impartiales : « Son histoire, dit-il, doit le faire passer à » juste titre pour le *Tite-Live* de sa nation. » Son style est pur et noble, concis et varié, » égal et soutenu; rien de sec et de contraint » dans sa diction, point d'épisodes qui ne » viennent à son sujet; mais trop sérieux, trop » froid pour l'ordinaire, il manque de vivacité » dans ses narrations; il ne sait point mettre » la vertu en action, lui prêter de l'âme, des » grâces même, et l'insinuer sans la prêcher. » Tous les événemens qu'il rapporte, il prétend les avoir tirés des archives du royaume, » ce qu'on ne doit entendre sans doute que » des temps un peu antérieurs à celui où il » écrivait. Il a d'ailleurs beaucoup puisé dans » Dlugosz, et il l'avoue lui-même. Trop d'affectation à louer sa nation discrédite un peu » son ouvrage : il cache ou il amoindrit avec » soin tout ce qui est contraire à la gloire de » la Pologne, et il pousse au-delà de la vraisemblance tout ce qu'il estime propre à lui » faire de l'honneur, etc. » (Voir *Histoire de Pologne,* par Solignac, Introduction.)

II. *Polonia, sive de situ, populis, moribus, magistratibus, et republica regni Poloni libri duo.* Bâle, 1568, in-fol.; la seconde édition, à Cologne, 1577, in-8; la troisième, *ibid.*, 1578, in-4; la quatrième, à Bâle, 1582, dans la collection de Pistorius; la cinquième, à Cologne, 1589, in-fol., avec l'ouvrage précédent; la sixième, dans la collection de Mitzler, à Warsovie, 1761, in-fol. Le manuscrit, dédié au roi Henri III de France et Henri Ier de Pologne, se trouve à Paris dans la Bibliothèque du Roi, nº 7,059 du catalogue latin. Peut-être était-ce la nouvelle édition que cet auteur se proposait de publier un jour.

Cet ouvrage, d'après l'opinion de M. Lelewel, est supérieur au premier : la description que l'auteur fait de la Pologne est magnifique, dit-il; un style élégant, des idées justes et claires, font de cet ouvrage le tableau du pays le plus exact et le plus parfait; l'auteur n'est ni trop laconique ni trop diffus; il ne se montre ni flatteur, ni sévère outre mesure; une brièveté conforme à son sujet, et un exposé simple, mettent sous les yeux du lecteur un vaste tableau où la Pologne se montre telle qu'elle était dans le seizième siècle. L'auteur fournit les moyens d'examiner d'où provient cette heureuse situation, et indique les sentiers qui peuvent ramener le lecteur à la connaissance de l'état antérieur de la Pologne. Peut-être qu'en lisant cet ouvrage aujourd'hui, on désirerait en quelques endroits des notions plus exactes; cependant il faut avouer que Kromer s'occupe de la situation géographique, politique et morale du pays; qu'il traite ces matières d'une manière sage; qu'en le lisant on reconnaît non-seulement un homme très-familier avec tout ce qui regarde sa patrie, mais encore un vrai philosophe.

Cet ouvrage, traduit pour la première fois en polonais par M. Antoine Meleniewski, se publie maintenant à Warsovie; et les morceaux oratoires que ce jeune littérateur livra à la publicité, il y a quelques années, nous font espérer que la traduction du Tite-Live de la Pologne sera digne de l'auteur et de son traducteur.

III. *Oratio in funebre Sigismundi I Pol. regis.* Krakovie, 1548, in-8. Cet ouvrage se trouve aussi dans presque toutes les éditions d'histoire de cet auteur; il termine ses annales à la mort du roi Alexandre, en 1506; mais, dans son oraison funèbre, dont il est question ici, le résumé des faits qui se rapportent au règne de Sigismond Ier, successeur d'Alexandre, peut être regardé, au jugement de Solignac, comme la continuation de son premier ouvrage jusqu'à l'année 1548. Quant au mérite oratoire, nous en parlerons plus tard, dans l'article sur Orzechowski.

Kromer est en outre auteur d'un grand nombre d'ouvrages latins et polonais, dont quelques-uns ne nous sont pas encore connus; cependant on compte de lui dix ouvrages publiés sur l'éloquence, la théologie et la musique.

WAPOWSKI (Bernard), surnommé en latin *Vapovius,* naquit vers la fin du quinzième siècle; il écrivit une histoire polonaise depuis son origine, mais tout son travail périt en manuscrit, et nous ne le connaissons que d'après les citations de Kromer, de Bielski, et de plusieurs autres historiens. Cependant un fragment de son ouvrage, qui embrasse une partie du règne de Sigismond Ier, se trouve imprimé dans l'édition de Cologne, en 1589, de l'histoire de Kromer. La partie que nous ne connaissons pas renfermait les plus grandes absur-

dités sur l'origine de la Pologne, car l'auteur embrasse l'histoire de tous les Slaves des bords de l'Elbe, de l'Oder et de la mer Baltique, sous le nom de Pologne, qui n'existait pas alors, et créa de belles idées qui ne s'accordent nullement avec l'histoire. Cependant cette partie, qui fut publiée, ne mérite point ces reproches; au contraire, on y trouve des traits de lumière très-vifs, un jugement sain et une instruction grave et profonde.

Wapowski était un des collègues du célèbre Kopernik à l'université de Krakovie; puis il se rendit à Rome, où, attaché à la cour du pape Jules II et de son successeur Léon X, il passa presque toute sa jeunesse. Revenu dans sa patrie, il obtint la chanoinie de Krakovie, et, intimement lié avec Kopernik, il se livrait aussi à l'astronomie. Tycho Brahe cite une lettre de Kopernik, adressée à Wapowski, de Krakovie, le 3 juin 1534, où celui-ci lui communique ses observations sur un ouvrage astronomique de Werner. Cet amour pour l'astronomie était en quelque sorte funeste au succès des travaux historiques de Wapowski, car il mêla dans plusieurs endroits les observations astrologiques, comme intimement liées aux destinées de l'homme. Krzycki, dans ses mordantes épigrammes, tourna en ridicule Wapowski, en se moquant de ses observations. Il mourut en 1535.

HERBURT (Jean), secrétaire du roi Sigismond-Auguste, et ensuite castellan de Sanok, connu plutôt comme jurisconsulte que comme historien. Son ouvrage historique a paru sous le titre de *Chronica, sive historiæ polonicæ compendiosa ac percepta librorum capita ad facilem memoriam recens facta descriptio;* Bâle, 1571, in-4; la deuxième édition, à Dantzig, 1609; la troisième à Bâle, 1615; la quatrième, à Dantzig, 1647. Selon Meusel, la traduction française de cet ouvrage fut publiée à Paris, en 1573, in-4, par François Balduin; mais nous ne la connaissons point. Il a paru cependant un ouvrage français intitulé : *Les Chroniques et Annales de Poloigne, par Blaise de Vigenère, secrétaire de feu monseigneur le duc de Nivernois;* Paris, chez Jean Richer, libraire, etc., 1573, in-4. Là, nous lisons ces paroles dans la préface : « Il est bien » vray qu'en ce qui est de l'histoire, i'ay suiuy » à peu près, voyre traduit, si vous voulez, » Herburtus, etc. » Peut-être donc est-ce du travail de Vigenère qu'a parlé Meusel.

Cet ouvrage n'est qu'un abrégé de celui de Kromer, et renferme l'histoire de Pologne jusqu'à l'année 1548. L'auteur l'avait entrepris pour ceux qui s'effraient des compositions volumineuses. Il a le mérite rare d'avoir présenté dans un cadre fort resserré le tableau complet de l'histoire qu'il raconte; nul fait, nulle circonstance essentielle n'y est oubliée, et l'attention du lecteur n'est jamais détournée de l'objet principal par le mélange de l'histoire des autres États. Le style, d'ailleurs précis et élégant, ajoute au mérite de la composition, qui est sans contredit un des meilleurs résumés de l'histoire de Pologne.

NEUGEBAUER (Salomon) naquit dans la Prusse ducale, et mourut en 1615. Nous avons de lui : *Historiæ rerum polonicarum libri quinque, quibus, etc., etc.* Francfort, 1611, in-4.

L'auteur est loin de tenir tout ce que semble nous promettre un titre très-long et très-pompeux : il donne simplement une histoire de Pologne, dont le premier livre est consacré à une description physique et politique de ce royaume; son récit ne va que jusqu'à l'année 1444, et il renferme un grand nombre d'erreurs sur les premiers princes fabuleux. Il continue ensuite son ouvrage jusqu'à la mort d'Étienne Batory, sous le titre : *Historia rerum polonicarum concinnata, et ad Sigismundum III, etc., usque deducta, libri* 10; *Hannoviæ,* 1618, in-4.

Ce livre obtint parmi les étrangers une célébrité beaucoup plus grande qu'il ne la méritait; on le citait comme un ouvrage original, quoiqu'il ne soit qu'une *copie littéraire* de Kromer, à l'exception de quelques détails de peu d'intérêt. Neugebauer est un véritable plagiaire, car il garde le plus profond silence sur les historiens qu'il a copiés; il pousse même une fois l'impudence jusqu'à dire : *Hujus opinionis est Martinus Cromerus* (page 13), comme si son ouvrage n'était pas, pour ainsi dire, le pur texte de Kromer. Quant aux années dont Kromer n'a pas parlé, Neugebauer copie littéralement la chronique de Wapowski; à tel point, qu'une page qui manque dans l'édition de Co-

logne (page 615) a été omise dans l'histoire de Neugebauer (page 535). La narration de Wapowski une fois finie, Neugebauer traduit une partie de la chronique de Joachim Bielski. Enfin il pille le reste dans les ouvrages d'Orzechowski et de Heidenstein.

GUAGNIN (Le comte ALEXANDRE) naquit en Italie en 1538, et mourut en Pologne en 1614. Après avoir servi dans l'armée en qualité d'officier supérieur, il obtint le titre de gentilhomme polonais. Son ouvrage parut sous le titre de *Sarmatiæ europeæ descriptio,* Krakovie, 1578, in-fol.; la deuxième édition, à Spire, 1581; la troisième, réduite aux seuls événemens qui concernent l'histoire de Pologne, fait partie de la collection de Pistorius, et fut publiée à Bâle, 1582; la quatrième, à Leyde, 1626, dans la collection d'Elzevire; la cinquième, dans la collection de Mitzler, à Warsovie, 1761. La traduction polonaise de Paszkowski fut publiée à Krakovie, 1611; la seconde édition, à Warsovie, 1768, dans la collection du jésuite Bohomolec.

Stryikowski, historien polonais, soutient que le manuscrit de cette histoire lui a été volé par Guagnin, sous le commandement duquel il servait dans l'armée polonaise; que cet Italien, qui ne savait pas même écrire, publia sous son nom cet ouvrage dont il s'était emparé. Une accusation si hardie intentée par un auteur contemporain, et contre laquelle Guagnin ne réclama point, a fait croire généralement que Stryikowski en était le véritable auteur; Mitzler même était si convaincu que cet ouvrage appartenait à Stryikowski, qu'il n'a pas fait mention de Guagnin dans la dernière édition qu'il en a donnée. Cependant aujourd'hui la voix de M. Lelewel s'est élevée en faveur de Guagnin, et nous aimons à rallier plutôt notre opinion à celle d'un savant si distingué, que d'errer au milieu d'incertitudes qui ne seront peut-être jamais mieux éclairées. Guagnin, dit-il, avait assez d'instruction pour écrire l'histoire en latin, et pour exposer les faits dont il avait connaissance. Il est possible qu'il ait eu entre les mains les notes ou le manuscrit de Stryikowski, et qu'il en ait profité en composant son ouvrage; peut-être même que cette circonstance engagea Stryikowski à donner plus de développement à l'histoire qu'il a écrite, afin d'effacer et de faire oublier ce que Guagnin avait pu lui emprunter. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe entre ces deux écrivains des différences si grandes qu'il est permis de révoquer en doute l'assertion de l'historien polonais : d'abord, Guagnin a écrit en latin, tandis que Stryikowski a écrit en polonais; le premier n'a pas inséré un seul vers dans son histoire; son rival, au contraire, qui était fort mauvais poète, a rempli une grande partie de son ouvrage de productions bizarres de sa verve poétique; en second lieu, Guagnin a adopté un plan où les faits sont classés dans un ordre et une harmonie parfaits, tandis que l'œuvre de Stryikowski est un véritable chaos sans plan ni méthode; sa narration est diffuse et remplie de répétitions, de fables et d'anachronismes.

Guagnin s'était proposé dans son ouvrage de donner une histoire succincte de chacune des provinces de l'ancienne république de Pologne; sans être du premier mérite, cette composition renferme des détails très-intéressans sur des faits ou des cérémonies historiques qu'on chercherait vainement ailleurs : telle est entre autres la description du couronnement des rois de Pologne.

STRYIKOWSKI (MATHIEU), né à Ossostow en 1547, fit ses études à l'université de Krakovie, et visita ensuite presque toutes les universités de l'Allemagne et de l'Italie. Revenu dans sa patrie, il poursuivit la carrière militaire sous le commandement de Guagnin. Attaché à l'ambassade de Constantinople, il visita plusieurs pays du Levant dans un but scientifique; tombé entre les mains de pirates, il subit une captivité de plusieurs années, et y perdit plusieurs manuscrits. Enfin, racheté par sa famille, il retourna en Pologne, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1600 archidiacre de Samogitie. Son principal ouvrage fut écrit en polonais, sous le titre : *La Chronique polonaise, lithuanienne, de toutes les Russies*, etc. Première édition à Kœnigsberg, 1582, in-fol.; la deuxième, à Warsovie, 1766.

Dans l'article précédent, consacré à Guagnin, nous avons retracé les défauts de cet historien, défauts sans doute très-grands, mais qui n'affaiblissent pas l'importance de son ouvrage. Stryikowski était un homme très-savant, quoi-

que sans aucun système suivi ni aucune des qualités de l'historien. Cependant il se servait des chroniques russes et lithuaniennes actuellement perdues; et tout ce qu'on sait d'un grand nombre des faits qui y étaient retracés, ne se trouve que dans son ouvrage. Mais à part ce mérite, il n'en reste aucun autre à l'auteur. Stryikowski a laissé quinze autres ouvrages à peu près du même intérêt, sans compter ceux dont il déplorait lui-même la perte.

BIELSKI (MARTIN) naquit en 1500, et mourut en 1575. Il écrivit ses ouvrages en polonais, et ils encoururent, au dix-septième siècle, le blâme de la part des jésuites. Outre ses biographies des philosophes, qu'il avait tracées d'après Denis Laërce et Plutarque; outre ses poésies et son *Essai sur l'art militaire*, nous avons de lui la *Chronique universelle*, publiée à Krakovie en 1550, in-4. Ce fut dans cette production remarquable qu'il sut déployer et montrer la richesse de la langue polonaise; une naïveté, une élégance et une vérité d'images qui donnent un charme inexprimable à ses narrations, quoique, sous le rapport historique, la vérité s'y trouve souvent mêlée à des fables nombreuses. Auteur d'une histoire universelle, il n'a écrit celle de son pays qu'en termes généraux; cependant nous en faisons mention, surtout parce que l'ouvrage de son fils passe pour le sien.

BIELSKI (JOACHIM), fils du précédent, secrétaire du roi; brave soldat, habile publiciste et orateur, trop connu à Dantzig par sa polémique littéraire avec les gens de lettres de cette ville. Nous passons sous silence ses poésies et ses œuvres de citoyen, et nous en venons à ses travaux historiques. Sa *Chronique polonaise* parut pour la première fois, en polonais, à Krakovie, en 1597, et elle réunit au mérite de la diction celui de l'exécution typographique. Simple, concis et judicieux dans son style, il mérite cependant beaucoup de reproches; et si son ouvrage, considéré sous le rapport des détails historiques, reçoit les suffrages de la postérité, l'absence d'aperçus généraux le discrédite et lui désigne un rang inférieur parmi les historiens; mais d'un autre côté, Joachim Bielski, ainsi que son père, sont au premier rang parmi les prosateurs polonais.

SARNICKI (STANISLAS) naquit vers le milieu du seizième siècle. Outre les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur divers sujets, et surtout sur la législation, nous avons de lui : *Annales sive de origine et rebus gestis Polonorum et Lithuanorum, libri* 8; Krakovie, 1587, in-fol. La deuxième édition fut publiée en 1717, avec l'ouvrage de Dlugosz.

Cet ouvrage doit être envisagé sous deux points de vue différens. Tout ce que l'auteur dit de l'ancienne histoire est sans doute faux et absurde; mais lorsqu'il s'approche de l'époque où il vivait, il est digne de foi et d'estime. Encouragé par l'exemple d'Annius de Viterbe, dominicain, qui retraça les plus monstrueuses fables sous le nom de Beroze, prêtre chaldéen, au temps d'Alexandre-le-Grand, il tire l'origine des Slaves d'Assur, petit-fils de Noé, qui d'après lui était le père d'Assauromates, Sarmates, Slaves et Polonais. Quant au reste de l'ouvrage, Sarnicki montre un talent peu commun, et surpasse souvent Kromer dans ses recherches critiques, très-courtes, il est vrai, mais pleines de vie et de sagacité.

L'autre ouvrage de cet auteur a pour objet la statistique de la Pologne; il a paru sous le titre de *Descriptio veteris et novæ Poloniæ;* Krakovie, 1585, in-fol. La deuxième édition fut publiée en 1712, avec l'histoire de Dlugosz. Les notions qui s'y trouvent renfermées, sans avoir une exactitude nécessaire dans les livres de ce genre, sont cependant un monument très-précieux pour la Pologne.

CHAPITRE II.

Historiens des époques contemporaines (1).

XVIe SIÈCLE.

DECIUS (JODOCUS-LUDOVICUS), secrétaire du roi Sigismond Ier; auteur de l'ouvrage *de Vetustatibus Polonorum, liber* 1, qui se trouve dans la collection de Pistorius. Son style est moins brillant que celui de son rival Wapowski; le talent de l'historien perce dans son ouvrage, du reste trop louangeur. Il retraça

(1) Ce chapitre devait commencer par le nom de Callimach, que nous avons mis par erreur à la page 300.

l'histoire des neuf premières années du règne de Sigismond Ier, jusqu'à l'année 1516.

REY (Nicolas), un des premiers poètes polonais du seizième siècle, et dont nous parlerons ensuite avec plus de détail, laissa un ouvrage polonais, sous le titre de *Miroir de tous les États*, publié en 1567, à Krakovie.

L'abbé Iuszynski dit que cet ouvrage présente un tableau achevé des usages polonais dans le seizième siècle, et qu'il n'y a pas de livre dans lequel on puisse voir une reproduction aussi exacte, non-seulement de la vie privée des anciens Polonais, mais encore de leur manière de parler. En le lisant on se croit transporté dans les maisons, dans les sociétés polonaises du seizième siècle. On voit quels étaient leur vie de ménage, leurs occupations, leur commerce, leurs amusemens, leurs habits, leurs fêtes, leurs mariages, leurs visites, leurs meubles, et le tout décrit avec les plus minutieux détails. C'est donc un trésor historique d'un prix inestimable.

GORNICKI (Luc). Nous parlerons plus tard de ce grand écrivain.

ORZECHOWSKI (Stanislas). Nous en parlerons dans la dernière partie de notre écrit.

RESZKA (Stanislas), en latin *Rescius* ou *Reskim*, né dans la Grande-Pologne, mort en 1600, à Naples. Homme très-savant et auteur de nombreux écrits dans les matières théologiques. Il mérite d'être mentionné ici comme auteur de l'ouvrage *de Electione, profectione et coronatione Henrici regis in Gallia et Polonia gestis;* Rome, 1574, in-4. Ouvrage rare et d'un haut prix.

STACIUS (Achille), auteur d'un ouvrage sur le même sujet, qui fut publié en 1574, et qui n'est pas aussi sans mérite.

FREDRO (André-Maximilien), auteur de l'ouvrage *Gestorum populi Poloni sub Henrici Valesio*, etc., publié à Dantzig, 1652, in-4. Il renferme l'histoire de deux interrègnes; l'un qui précéda et l'autre qui suivit le règne de ce prince, ainsi que les fastes du pays pendant cinq mois de son règne lui-même. La place nous manque pour parler de cet illustre écrivain comme stratégiste et publiciste; nous rappelons cependant ici qu'on lui a reproché d'avoir écrit avec trop de précipitation son ouvrage historique.

SOLIKOWSKI (Jean-Demetrius, *Solicovius*), archevêque de Léopol, né en 1526, mort en 1603. Bon citoyen, ecclésiastique distingué, il fut un des plus illustres personnages de son temps. Vingt-trois fois il fut nommé, tantôt par le roi aux ambassades près des cours étrangères, tantôt par ses concitoyens pour plaider leur cause à la diète. Modèle des évêques, il portait cependant trop d'attachement aux jésuites, dont il fut le bienfaiteur. Non-seulement il était l'idole de ses concitoyens, mais les étrangers lui témoignaient aussi leur estime, et le fameux Juste-Lipse lui donne le nom de grand dans des lettres qu'il adressa à divers Polonais.

Solikowski laissa un grand nombre d'ouvrages, la plupart théologiques; nous avons de lui : *Commentarius brevis rerum Polonicarum a morte Sigismundi Augusti;* publié à Dantzig en 1647, in-fol. C'est une description des faits qui se sont passés en Pologne de 1572 à 1590; ouvrage estimable sous le double rapport historique et littéraire : cependant la narration de l'auteur manque souvent de vie et d'intérêt. Les protestans lui imputent un trop grand attachement pour la religion romaine. Au reste, le mérite de cet ouvrage est généralement reconnu.

HEIDENSTEIN (Reinhold), jurisconsulte et historien, mort au commencement du dix-septième siècle. Nous avons de lui, entre autres, l'ouvrage intitulé : *de Bello Moscovitico, quod Stephanus rex Poloniæ gessit, commentariorum libri* 6; publié à Krakovie 1584, in-fol.; la deuxième édition à Bâle, 1588; la troisième à Cologne, 1589, avec l'histoire de Kromer. Le fils de l'auteur, Jean Heidenstein Solecki, castellan de Dantzig, publia une continuation de cet ouvrage, d'après les manuscrits de son père, jusqu'à l'année 1603, et composa lui-même une histoire depuis l'année 1572 jusqu'au règne d'Étienne Batory. Cet ouvrage a paru sous le titre : *Rein. Heidensteini rerum polonicarum ab excessu Sig. Aug., libri* 12; Francfort-sur-le-Mein, 1672.

Témoin oculaire des faits qu'il rapporte, Heidenstein est un historien des plus renommés; et si son style manque parfois de concision, le mérite historique donne un grand prix à son travail.

LASICKI (Jean), en latin *Lasicius*, auteur des ouvrages suivans : 1° *Historia de ingressu Polonorum in Valachiam, etc., anno* 1572, qui se trouve dans la collection de Pistorius; 2° *Dantiscanorum clades, anno* 1577, dans la même édition; 3° *de Diis Samogitarum*, etc., dans la collection d'Elzevir, où se trouvent aussi les deux ouvrages précédens.

C'est un auteur digne de confiance, excepté dans ce qui regarde la guerre contre les Dantzikois, où il se montre parfois trop partial.

GORECKI (Léonard), continuateur de l'ouvrage de Lasicki sur la guerre de Walachie; écrivain peu important. Son ouvrage se trouve dans la collection de Pistorius.

XVIIe siècle.

KRZYSTYANOWICZ (Stanislas), jurisconsulte honorablement connu dans le monde littéraire par un ouvrage qui a pour titre : *Statûs regni Poloniæ compendiosa descriptio*, imprimé à Mayence en 1606, in-4.; réimprimé dans la collection d'Elzevir. Il a été traduit en allemand et publié à Leipzig en 1697, in-8.

SZEMBERG (Théophile), auteur très-estimable d'un ouvrage polonais intitulé : *Relation de la guerre de Valachie en* 1620, qui fut publié à Krakovie en 1621, in-4.

SOBIESKI (Jacques), père du roi Jean III. Brave et vaillant soldat, ministre intègre et habile, vertueux citoyen, et écrivain distingué, il eut, dans sa brillante carrière, occasion de déployer les qualités de son esprit et les solides vertus de son âme. Élevé à la dignité de premier sénateur, avec le titre de castellan de Krakovie, quatre fois il fut élu maréchal ou président de la diète, et de nombreuses ambassades en Allemagne, en France et en Italie furent confiées à son habileté et à sa profonde connaissance des affaires publiques. Sa sagesse et sa fermeté apaisèrent les troubles de l'Ukraine et de la Livonie. Sa valeur se signala avec éclat à la bataille de Chocim, gagnée contre les Turcs en 1621, et dans laquelle il soutint en héros les efforts du célèbre Jean-Charles Chodkiewicz. Après la mort de ce grand capitaine, Sobieski conclut avec Osman II un traité que les Turcs observèrent très-fidèlement pendant cinquante ans. Il mourut en 1645. Nous avons de lui : *Commentariorum Chotimiensis belli, libri* 2; Dantzig, en 1646, in-4. Cet ouvrage mérite d'être lu; l'auteur y développe, avec beaucoup de sagacité, les causes et les divers intérêts qui ont amené la guerre trop mémorable de Chocim, à laquelle il prit part en qualité de commissaire de la noblesse. Il parle, dans toutes ses observations et ses remarques, avec cet esprit de justice et d'impartialité qui dirigea toutes les actions de sa vie.

PÉTRYCY (Jean-Innocent), fils du célèbre littérateur Sébastien Pétrycy. Celui-ci laissa en mourant un fonds considérable, qu'il légua à l'Université de Krakovie, pour être employé aux émolumens d'un historiographe. Après sa mort, son propre fils, dont nous parlons maintenant, occupa cette place, et publia un ouvrage intitulé : *Historia rerum in Polonia gestarum, anno* 1620; Krakovie, 1622; la seconde édition, en 1637, sous le titre : *Rerum polonicarum, ac præcipue belli cum Osmano gesti finitique historia*, où il a ajouté les faits postérieurs.

Rien de plus absurde que la préface qui se trouve à la tête de cet ouvrage, et qui parle des devoirs de l'historien; mais il faut savoir qu'elle a été écrite au temps où les jésuites régnaient en Pologne, et où les écrivains étaient en butte aux persécutions. Cependant pas une seule des maximes qui s'y trouvent développées ne guida l'auteur dans sa composition historique, où respirent au contraire des idées entièrement opposées. Ainsi Braun, qui n'apercevait pas cette ruse de l'auteur, après avoir lu la préface, méprisa l'ouvrage lui-même, et tout ce qu'il dit de lui prouve qu'il ne se donna par la peine même de le parcourir avec quelque attention.

LUBIENSKI (Stanislas), évêque de Ploçk, né en 1570, mort en 1640. Nous avons de lui entre autres : *Opera posthuma historica*, qui furent publiés à Anvers, en 1643, in-fol., et qui renferment l'histoire du règne de Sigismond III. Ce livre a été jugé avec beaucoup d'impartialité par deux écrivains étrangers, Braun, Allemand, et Solignac, Français. Sans lui contester un certain mérite, ils s'accordent à reconnaître que l'auteur montre beaucoup de

partialité quand il parle des protestans; qu'il flatte outre mesure des grands dont il trace les portraits; que, toujours prêt à s'abaisser devant la puissance, il manque de ce courage et de cette élévation d'âme qui ne craint pas de soulever et de déchirer même le voile qui couvre la vérité. Enfin ils l'accusent d'avoir souvent défendu le parti triomphant en même temps qu'il faisait l'éloge du parti vaincu. Aussi la faiblesse de caractère, qui paraît avoir dirigé toute sa conduite, se fait sentir à chaque instant dans cette composition.

WASSEMBERG (Éverhard), savant Allemand, a publié les deux ouvrages suivans : I. *Gestarum Wladislaï IV* (1), *etc., etc.;* Dantzig, 1643, in-4. II. *Sere. Johannis Casimiri Poloniarum Sueciæque principis, carcer gallicus;* Dantzig, en 1644, in-4.

Son histoire se divise en deux parties : la première est consacrée à décrire l'enfance et la jeunesse de Wladislas; la seconde, à retracer les premières années de son règne. Wassemberg avoue lui-même qu'il ne présente que les traits extérieurs de la vie de ce monarque. Étranger et simple particulier, il ne cherche pas à sonder les causes des événemens, ou à soulever le voile dont la politique les couvre; il ne juge que les faits qui frappent tous les yeux; aussi cet ouvrage, dont le style d'ailleurs est assez faible, n'offre pas un grand intérêt sous le rapport historique. Quant à l'autre ouvrage, on y trouve un grand nombre de détails sur la captivité de Jean-Kasimir en France; et cet ouvrage, quoique d'un intérêt secondaire, est préférable au premier.

PIASECKI (Paul), évêque de Przemysl, né en 1583, mort en 1649. C'est un de ces hommes qu'on voit rarement figurer dans l'histoire; sa vie particulière et publique n'est qu'une suite des vertus les plus éminentes. Grand citoyen, grand sénateur, ecclésiastique pieux et sans fanatisme, diplomate habile; partout il reçut de ses contemporains des hommages que la postérité n'a pas démentis. Il vécut dans une époque malheureuse : l'ancien éclat de la Pologne s'éclipsait alors chaque jour; les jésuites, se couvrant du masque de la religion, bouleversaient l'État, et l'entraînaient dans des guerres étrangères pour convertir tantôt les Moskovites, tantôt les Suédois et les Prussiens; partout on voyait surgir ces élémens de discorde et de malheur qui devaient un jour ravager la Pologne, et la livrer sans armes aux trois puissances qui se sont élevées sur ses ruines. Piasecki prévoyait tous ces malheurs; et sa vie glorieuse, ainsi que ses ouvrages, servirent encore à jeter quelques fleurs sur le tombeau de la patrie. Nous ne parlerons ici que d'un de ses livres intitulé : *Chronica gestarum in Europa, etc.*, qui fut imprimé à Krakovie en 1645, in-folio; ensuite, en 1648, augmenté des trois dernières années. Jamais la flatterie ne s'y laisse apercevoir; il dit la vérité au roi, aux citoyens, au clergé, aux jésuites, et ne tremble point devant une puissance quelconque. Les étrangers furent eux-mêmes étonnés de ce courage et de cette impartialité. Le Laboureur, auteur français, parle de lui en ces termes, en rendant compte des ouvrages de Kromer : « Piasecki est aujourd'hui dans la » même réputation; c'est un prélat très-docte, » qui nous a donné cette année une belle his- » toire..... C'est une pièce digne des veilles » d'un homme de sa condition; car il est très-

(1) Pourquoi appelle-t-on Wladislas-Waza Wladislas IV, quand il était le septième de ce nom qui ait régné sur la Pologne? demandent tous les écrivains français, et personne en Pologne ne leur a donné encore là-dessus une réponse satisfaisante. La même question fut faite en 1801 par le célèbre Czacki, à l'égard de Kasimir-le-Grand, qui, quoique troisième de ce nom, fut cependant frappé sur ses monnaies *Casimirus primus*. Voici le fait : au quatorzième siècle finissait l'histoire de la Pologne despotique, et commençait celle de la Pologne libre, dont Wladislas-Lokiétek et Kasimir-le-Grand furent les premiers fondateurs. Kasimir, en renonçant à ses droits sur la Silésie et la Poméranie, et en réunissant le royaume de Russie sous son sceptre, se regarda comme le premier roi de la nouvelle Pologne, et c'est pourquoi il s'appela lui-même Kasimir Ier. Quant aux Wladislas, on regarda Lokiétek comme le premier de ce nom, Jagellon comme le second, son fils, Wladislas-le-Warménien comme le troisième; Wladislas-Waza, par conséquent, ne pouvait être autrement que Wladislas IV. Ainsi les Boleslas même ne sont pas regardés par les Slaves fédérés de la Pologne comme leurs rois, car véritablement ils n'étaient que les monarques d'une partie seulement de ce peuple, puisque les Russes et les Lithuaniens leur étaient entièrement étrangers.

» fidèle, et abhorre si généreusement la flat-
» terie, qu'il n'épargne pas non plus les fautes
» du roi défunt que celles de son fils, qui
» règne aujourd'hui. »

Cependant l'opinion des jésuites était toute contraire, et leur haine éclata dans toute sa force. On calomnia Piasecki; on le blâmait de présenter sous un point de vue peu flatteur la conduite de Sigismond III, le plus stupide de tous les rois, et le plus grand protecteur des jésuites; on s'éleva contre lui parce qu'il traitait de malfaiteurs les saints martyrs d'Angleterre; on calomnia sa famille même. Voici cependant le jugement que porte sur cet auteur un auteur étranger, Braun : « Piasecki disait » la vérité à ses concitoyens et aux étrangers, » dit-il; il divulgua les intrigues du légat du » pape Annibal de Capoue; il découvrit le » parjure d'un autre légat, Malaspina; il » avouait que la ligue française n'était sainte » que de nom; il s'élevait contre l'intolérance » en Bohème et en Hongrie; il éleva sa voix » éloquente en faveur de la liberté de con- » science; il reprocha aux jésuites d'enseigner » le régicide dans les écoles de France; prouva » la justice de leur expulsion de Venise, de la » Bohème, d'Angleterre; mit au jour leurs in- » trigues à la cour de Pologne; soutint que » c'était à eux qu'il fallait attribuer toutes les » guerres contre la Moscovie, la Suède, la » Turquie, et surtout l'affaire scandaleuse des » faux Demetrius; découvrit leur machia- » vélisme dans les affaires de la Livo- » nie, etc., etc., etc. » Plusieurs autres écrivains étrangers lui reprochent parfois l'inexactitude en ce qui regarde les affaires étrangères; mais souvent aussi ils le citent comme une autorité digne de foi dans ces mêmes affaires; Bayle est de ce nombre. Quant aux auteurs polonais, pleins d'estime et de vénération pour son histoire, ils lui reprochent cependant de s'être trop souvent écarté des affaires de la Pologne, ou du temps dans lequel il vivait. Son style est défini par Paul Potocki en ces mots : *Perspicua concinnitas;* Griphinus y voit, *mascula in scribendo libertas;* Mireus appelle sa latinité, *modesta puri latini sermonis eloquentia;* et tout le monde est d'accord sur ses mérites.

STAROWOLSKI (Siméon), en latin *Starovolscius*, chanoine de Krakovie, mort en 1656 dans un âge très-avancé. Historien, stratégiste, prédicateur, politique, musicien, jurisconsulte, biographe, poète, enfin encyclopédiste, Starowolski nous a laissé quarante-sept ouvrages imprimés, dont quelques-uns sont très-précieux. Trois fois il fit le tour de l'Europe, visita toutes les universités étrangères, et revint dans sa patrie bornant son ambition à son titre de chanoine. La destinée plaça malheureusement cet homme dans l'époque jésuitique, et tout ce qui était sorti de ses mains porte l'empreinte du mauvais goût de cette école bâtarde. Toutefois on voit à chaque page dans ses livres un rare talent, un travail immense et une érudition profonde, mais sans trouver un plan suivi dans son ouvrage. Il se perd dans les plus minutieux détails, s'éloigne de son but et des objets généraux : nulle critique, nul ordre, partout la précipitation et souvent même la plus complète inexactitude. Son style polonais et latin est facile, mais très-incorrect. M. Lelewel, qui nous a parfaitement retracé le caractère des ouvrages de cet homme singulier, dit qu'il se plaint souvent de la corruption des mœurs nationales, que les sentimens généreux s'échappent souvent de son cœur au spectacle des malheurs de la patrie; mais que les préjugés et les habitudes enchaînent toujours son esprit.

Il a laissé entre autres les ouvrages suivans : I. *Scriptorum polonicarum Hecatontas, seu centum illustrium Poloniæ scriptorum elogia et vitæ;* la première édition a paru à Francfort en 1625, in-4.; la seconde à Venise en 1627, in-4., et celle-ci est la meilleure de toutes; la troisième à Breslaw en 1734, in-4. Les éloges que l'auteur donne aux écrivains polonais dont il parle, sont tellement exagérés qu'il est souvent impossible de découvrir la vérité au milieu des fumées du panégyrique. Point de dates historiques, point d'exactitude dans les citations : partout un désordre affreux.

II *De claris Oratoribus Sarmatiæ;* la première édition à Florence, 1628, in-4; la deuxième dans le recueil de Mitzler intitulé : *Acta litteraria*, 1756; la troisième à Warsovie, 1758, in-4. Cet ouvrage renferme les mêmes défauts que le précédent. Mais il faut dire aussi en faveur de son auteur, qu'il était

le premier en Pologne qui s'était occupé de pareils travaux, et que par conséquent il avait trop de difficultés à vaincre.

III. *Monumenta Sarmatarum viam universæ carnis ingressorum;* Krakovie, 1655, in-fol. C'est un recueil des épitaphes qui se trouvaient dans les diverses églises de Pologne, au temps où vivait l'auteur, et dont la plupart n'existent plus. Ouvrage très-estimé.

IV. *De rebus Sigismundi I, libri* 4; Krakovie, 1616, in-4. Cet ouvrage est très-rare en Pologne, car Sigismond III en fit confisquer et brûler tous les exemplaires. Cependant il est difficile d'y trouver quelque chose qui puisse mériter la haine des jésuites. Quant à l'histoire elle-même, elle n'est qu'un abrégé de la chronique de Bielski.

V. *De penu historicum, seu de dextra et fructuosa ratione historias legendi, commentarius;* à Venise, en 1620, in-8; la deuxième édition à Rome, en 1633, in-12.

VI. *Sarmatiæ bellatores;* Cologne, en 1613, in-4; la deuxième édition à Breslaw, en 1734, in-4. Ce n'est qu'une médiocre biographie des rois, des généraux et des divers guerriers de la Pologne.

VII. *Polonia, sive status regni Poloniæ descriptio;* Cologne, en 1632, in-16; la deuxième édition, augmentée, parut à Dantzig, en 1652, in-16; la troisième et la meilleure à Wolfenbutel, en 1656, in-4; la quatrième à Breslaw, en 1734, in-4. C'est un ouvrage géographique et statistique très-précieux; le choix des objets, et la symétrie qui règne dans toutes les parties de cet ouvrage, prouvent évidemment quels étaient le talent et les moyens de Starowolski.

RUDAWSKI (Jean-Laurent), jurisconsulte et historien. Il publia entre autres l'ouvrage qui a pour titre : *Historiarum Poloniæ ab excessu Vladislai IV* (1648) *ad pacem Oliviensem usque* (1660) *libri* 9, etc.; publié à Warsovie et Leipzig, en 1755, in-fol. Rudawski est un de nos meilleurs historiens; il n'écrivait que ce qu'il avait vu lui-même, et son ouvrage n'en est que plus digne d'estime. Il commença son travail en 1657, et ce n'est que long-temps après sa mort qu'il fut donné au public. On y aperçoit le plus important des mérites d'un historien, celui de l'amour de la vérité. Cependant il est parfois partial, là surtout où il se montre trop attaché à l'Autriche et trop prévenu à l'égard de la France; enfin il est souvent trop sévère envers la Pologne. Quant à la manière d'écrire, elle porte l'empreinte de l'époque où Rudawski vivait.

KOCHOWSKI (Vespasien), poète et historien. Nous avons de lui un ouvrage en quatre parties, auxquelles il donna le nom de *Climacteres;* en voici le titre : *Annalium Poloniæ ab obitu Vladislai IV; Climacter primus;* Krakovie, en 1683, in-folio; *Climacter secundus* (depuis l'année 1655 jusqu'en 1661), *ibid.* 1688; *Climacter tertius* (jusqu'à l'année 1668), *ibid.* 1698; *Glimacter quartus* (jusqu'à l'année 1675). Cette dernière partie n'était pas publiée, mais elle se trouve en manuscrit dans la bibliothèque des princes Czartoryski à Pulawy.

Les écrivains de l'époque jésuitique proclamaient Kochowski le phénix de son siècle, car on n'était pas alors avare de panégyriques; il faut convenir cependant qu'il est un des meilleurs historiens nationaux du dix-septième siècle, malgré sa manière de voir et le silence dont il couvre plusieurs faits de peur que son ouvrage ne soit probibé et qu'il ne soit lui-même persécuté. Les écrivains postérieurs ne connaissant point les motifs qui empêchèrent Kochowski de dire toute la vérité et qui le portèrent à omettre plusieurs circonstances, commirent de grandes erreurs en prenant pour guide ses Climactères sans une critique nécessaire. Braun, savant Allemand, quoique souvent trop sévère et trop mordant apprécia-teur des ouvrages polonais, rend justice à l'histoire de Kochowski. Cependant en mettant de côté tout ce qui pouvait déplaire aux jésuites, on voit que Kochowski est trop attaché au parti de la noblesse, et qu'il se trompe encore dans plusieurs endroits : mais son plus grand mérite est d'avoir tracé les annales de l'époque la plus orageuse de l'histoire du pays, et d'avoir toujours conservé le ton modéré qui convient à un historien. M. Lelewel ne pouvant assigner à Kochowski une place parmi les premiers historiens, le met à la tête de ceux du second rang.

Nous passons sous silence ses autres productions historiques, qui sont moins importantes.

ZAWADZKI (KASIMIR), castellan de Culm. Nous avons de lui : I. *Gloria orbi sarmatico consensu monstrata, a Deo data;* Warsovie, en 1670, in-4. C'est un fidèle tableau de l'élection du roi Michel; mais on y voit que l'auteur était trop étranger aux secrètes menées qui divisaient alors la Pologne. II. *Historia arcana, sive annalium Polonicarum libri* 8 (à Francfort) en 1699, in-4. Pure spéculation de libraire, car il n'y a là aucun des *mystères* que l'auteur annonce dans son titre pompeux, et cet ouvrage lui-même n'est autre chose qu'une nouvelle édition du précédent, augmentée d'un tableau assez infidèle de ce qui se passa dans les années postérieures. III. *Monita politica, seu exilis tractatus super advertantiam defectuum in capitibus imperii Sarmatici.* Krakovie, en 1676, in-4. L'auteur après avoir écrit cet ouvrage l'a offert au roi Sobieski, pour lui servir de modèle dans la manière de gouverner la Pologne. Le roi l'accueillit avec reconnaissance, quoique l'auteur n'eût épargné personne dans son ouvrage, et qu'il s'y fut élevé avec une noble audace contre toutes sortes d'intrigues. On peut croire que les jésuites n'étaient pas ménagés, puisqu'ils intentèrent un procès à l'auteur par l'intermédiaire de l'évêque de Krakovie. Le résultat de cette démarche fut de livrer aux flammes une grande partie des exemplaires de l'ouvrage.

ZALUSKI (ANDRÉ-CHRYSOSTÔME), évêque de Kiiow, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et surtout des *Epistolarum historico-familiarum tomus primus ;* à Brunsberg, 1709, in-fol. Ouvrage très-estimable.

PRZEBENDOWSKI, auteur d'un ouvrage français : *Mémoires sur les dernières révolutions de Pologne;* à Rotterdam, en 1710, in-8. Ouvrage remarquable.

LABOUREUR, auteur d'un ouvrage français intitulé : *Relation du voyage de la Reyne de Pologne et du retour de madame Guébriant;* à Paris, en 1647, in-4. Témoin oculaire du voyage de Marie-Louise en Pologne, Laboureur retrace fidèlement tout ce qu'il a vu dans ce pays; aussi son ouvrage est-il fort estimé des Polonais. Cependant les étrangers, et surtout les écrivains français, au lieu de le consulter, préfèrent répéter dans leurs ouvrages les mensonges d'autres de leurs compatriotes qui avaient parcouru en poste la Pologne sous le malheureux règne de Jean-Kasimir ou sous celui de ses sucesseurs.

CELLARIUS (ANDRÉ), auteur d'un ouvrage intitulé : *Regni Poloniæ magnique ducatus Lithuaniæ omniumque regionum juri polonico subjectarum novissima descriptio ;* à Amsterdam, en 1659, in-8, orné de 21 cartes ou de vues des villes principales. Ouvrage estimable, quoiqu'il renferme souvent des erreurs, inévitables de la part d'un étranger. Il a été traduit en hollandais, en 1660, et se trouve réimprimé dans la collection de Mitzler.

DE LA BIZARDIÈRE (MICHEL-DAVID), auteur d'un livre français intitulé : *Histoire des diètes de Pologne pour les élections des rois*, depuis 1572 jusqu'en 1674; Paris, en 1697; in-8 : la traduction allemande a paru à Stockholm, en 1733. L'autre ouvrage du même auteur, qui a pour titre : *Histoire de la scission* (1699), et qui a pour objet l'élection d'Auguste II, a été traduit en anglais et en hollandais. Tous les deux sont estimés.

O'CONNOR (BERNARD), auteur anglais, médecin du roi Jean Sobieski. Il publia un ouvrage intitulé : *The History of Poland*, qui fut traduit en allemand, et publié à Leipzig, en 1700, ensuite en latin, et se trouve dans la collection de Mitzler. L'auteur s'occupe surtout de l'histoire du roi Jean Sobieski; mais il retrace aussi celle de ses prédécesseurs, et fait une description géographique et statistique des provinces polonaises. Cet ouvrage doit être mis au nombre des meilleures productions étrangères qui traitent des affaires de la Pologne.

DALERAC, auteur fort estimable d'un ouvrage intitulé : *Anecdotes de Pologne, ou Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski.* 1200, 2 vol. in-8.

COYER, auteur très-distingué et très-impartial de l'*Histoire de Jean Sobieski.* Jonsac a publié à Leipzig, en 1774, in-4, une espèce de continuation de cet auteur.

PARTENAY ET FASMANN, auteurs d'une *Histoire du règne d'Auguste II.* Remarquable.

Nous passons sous silence des écrivains moins renommés.

CHAPITRE III.

DIVERSES SOURCES HISTORIQUES.

1. Historiens des provinces polonaises.

SWIENCKI laissa une topographie du duché de Mazovie, qui fut publiée en 1634.

LASICKI (JEAN), dont nous avons déjà parlé, a écrit l'histoire de la religion païenne en Samogitie.

MICHALAON-LITHUANIEN, est auteur d'un ouvrage très-important qui porte le titre de *Quædam ad Lithuaniam pertinentia, ex fragmentis Michalaonis Lithuani*, publié à Bâle, en 1615.

MURINUS (MARTIN), né à Léopol, publia à Thorn, en 1582, un ouvrage fort remarquable sous le titre de *Chronique prussienne* (en polonais.)

CHWALKOWSKI (NICOLAS), auteur d'une *Chroniqne de Prusse et de Livonie,* qui fut publiée en polonais, en 1712; moins exacte que celle de Murinus.

DAVID (LUCAS), né en 1503, secrétaire d'un des évêques polonais, homme très-savant; son ouvrage ne fut publié qu'en 1812, in-4, à Kœnigsberg, d'après le manuscrit qui était resté jusqu'alors inconnu; il traite de l'histoire de la Prusse.

LINDENBLATT, qui vivait au quatorzième siècle, laissa en manuscrit une chronique de Prusse de son temps; elle fut publiée pour la première fois à Kœnigsberg, en 1823.

SCHUTZ (GASPARD), secrétaire de la municipalité de Dantzig, auteur d'un ouvrage intitulé : *Historicæ prutheniæ, à principio Ordinis Theutonici ad annum* 1525; historien du premier ordre.

HARTKNOCH, jurisconsulte polonais, laissa en allemand l'*Histoire de Prusse,* qui fut publiée à Leipzig en 1684; auteur du premier rang.

RUSSAU (DENIS), JEAN LÉON, GODFROY LENGNICH, AUGUSTE KOTZEBUE, REINHOLD CURICHE et GRALATH, ont traité tous l'histoire des provinces prussiennes.

RUSSAU, HYLZEN et plusieurs autres ont traité l'histoire de la Livonie et de la Kourlande.

BEAUPLAN (GUILLAUME), officier français, au service de Sigismond III, laissa un petit ouvrage sur l'Ukraine, qui est cependant une des plus importantes productions de ce genre.

KOIALOWICZ (ALBERT-WIIUK), jésuite de Wilna, célèbre annaliste de Lithuanie : son ouvrage parut sous le titre de *Historiæ Lithuaniæ pars prior, etc.;* à Dantzig, 1650, in-4; l'autre volume a paru, sous le même titre général, à Anvers, en 1669, in-4. Très-imparfait quant à l'histoire qui précède le quatorzième siècle, cet ouvrage mérite cependant, même dans cette partie, l'estime du lecteur. Quant aux faits postérieurs, il n'y a pas un meilleur auteur que lui. Le célèbre savant allemand Louis Schlœtzer a dit de cet auteur : « Koialswicz est sans nul doute un des pre» miers historiens de l'Europe au dix-sep» tième siècle; sa manière d'écrire, le choix » des faits qu'il soumet à son jugement, la » critique même, lui méritent ce titre. » Schlœzer ne se borna pas à des éloges, il traduisit lui-même Koialowicz en allemand, et l'inséra dans le trente-troisième volume de l'ouvrage : *Fortsetzung der allgemeinen Welthistorie durch eine Geselschaft von Gelehrtenin Teutschland und England ausgefertig;* à Hall, en 1785, in-4.

Nous passons sous silence tous nos chroniqueurs russes, car la Moskovie, en vertu des ukases, se regarde depuis quelques années pour la Russie, et se charge de le faire connaître au public français. Le gouvernement des tzars, à force de mensonges, ne sait pas lui-même aujourd'hui que c'est sûrement l'histoire de l'ancienne Russie qui lui est le plus entièrement étrangère sous le rapport géographique, politique et national, et que les Russes se signalèrent, dans tous les siècles comme aujourd'hui, par leur amour de la liberté et par la haine invincible de l'autorité ostiaque de Souzdale, de celle des hospodars tatars de Moskovie, des tzars tataro-moskovites, et des prétendus autocrates de toutes les Russies, excepté celle qui appartient à l'Autriche, et à laquelle sont attachés les droits politiques

des Russes, que les Moskovites ne possèdent et ne possédèrent jamais.

II. Histoire de l'Église.

Koialowicz, Damalewicz, Starowolski, Stanislas Lubienski, Skrobiszewski; Jean Dlugosz, Thomas Treter, Piechowski, Rzepnicki, Jean Argentus, Rostowski, Nakielski, Szczygielski, Blaise Palacius, Okolski, Cizemski, Jean-Herculain Matuszewicz, Adam de la Sainte-Trinité, Stebelski, etc., etc., etc., ont traité tantôt l'histoire universelle de l'Église polonaise, tantôt celle des ordres religieux en particulier.

Les historiens de l'Église réformée sont aussi nombreux, et on distingue entre autres Lasicki, Lauterbach, André Wengierski, Regenvolscius, Lubienicki, Frise, etc., etc., etc.

III. Blason.

Une des plus importantes sources de l'histoire d'un pays où la noblesse était si puissante, l'histoire héraldique trouva quelques grands écrivains qui lui consacrèrent leurs veilles; tels sont Bartholomé Paprocki, mort en 1614, auteur polonais; Siméon Okoloki, auteur latin du dix-septième siècle; Koialowicz, Venceslas Potocki et autres; mais le plus célèbre de tous fut le jésuite Gaspard Niesiecki, mort en 1743.

Tous ces ouvrages sont immenses, ils ne peuvent être consultés que par ceux qui connaissent parfaitement l'histoire du pays; enfin si ce genre de travaux est justement méprisé dans tous les pays de l'Europe, en Pologne aujourd'hui même, la nouvelle édition de Niesiecki, épurée des défauts du siècle, est un des ouvrages les plus désirés.

IV. Résumé de l'Histoire de Pologne.

Demitrowicz (1623), Pastorius (1641), Hartknoch (1687), Bartold (1712), Naramowski (1724), Kaludzki (1727), Lengnich (1727), Lubienski (1740), Waga (1750), etc.

V. Collections des historiens polonais.

PISTORIUS (Jean) docteur en médecine, curé à Breslaw, mort à Fribourg, en 1608, publia la première collection des historiens polonais sous le titre de *Poloniæ historicæ corpus : hoc est polonicarum rerum latini recentiores et veteres scriptores, quotquot extant, uno volumine comprehensi omnes et in aliquot distributi tomos. Ex bibliotheca Joan. Pistorii Nidani D.*, etc., publié à Bâle, en 1582, 3 vol. in-fol.

ELZEVIR. Dans la grande collection elzévirienne de *Rerum publicarum*, se trouve un volume consacré à la Pologne, sous le titre de *Respublica sive status regni Poloniæ, Lithuaniæ, Prussiæ, Livoniæ, etc., diversorum autorum.* Lugdni Batavorum, 1626, in-16, 1 vol.

SOMMERSBERG. Collection intitulée : *Silesiacarum rerum scriptores aliquot ad hunc inediti, etc., etc.*, publié à Leipzig, en 3 vol. in-fol., 1729-30 et 32.

MIZLER DE KOLOF, conseiller à la cour de Pologne, savant infatigable, publia une collection sous le titre : *Historiarum Poloniæ et M. D. Lithuaniæ scriptorum quotquot ab initio reipublicæ Polonæ ad nostra usque tempora extant omnium collectio magna, ordine chronologico digesta, etc., etc.*, publié à Warsovie, en 4 vol. in-fol., en 1761-69.

BOHOMOLEC (François), jésuite savant, publia une collection des historiens qui ont écrit en polonais, en 4 vol. in-fol., à Warsovie, 1764.

Nous passons sous silence des collections moins importantes.

DEUXIÈME FRAGMENT.

Sciences exactes.

XIIIe SIÈCLE.

VITELLIO, célèbre physicien et mathématicien du treizième siècle. Au temps où les noms de famille n'existaient pas encore on faisait souvent usage des noms d'armes, et tel est entre autres notre historien du douzième siècle, qui s'appelait *Mathieu Cholewa*. Le mot *Vitellio* est la traduction latine du nom des armes polonaises, *Ciolek* ou jeune taureau. Une foule de familles polonaises possèdent ces armes, même celle des Poniatowski. Ainsi le dernier roi de ce peuple s'appelait en latin *Stanislaus Vitellio Poniatowski*. Entre autres nous avons un célèbre orateur du seizième siècle, l'évêque de Ploçk, qui s'appelait *Vitellio;* enfin nous trouvons dans le dix-septième siècle deux poètes latins très-médiocres qui s'appelaient *Vitellio,* c'est-à-dire Ciolek.

Le travail de ce physicien ne parut que long-temps après sa mort sous ce titre : *Vitellionis perspectivæ libri decem.* Nuremberg, 1533, in-folio. L'autre édition parut dans cette même ville en 1551.

Montucla et Brisson prétendent que la gloire d'avoir découvert et annoncé à l'Europe les premiers élémens de l'optique n'appartient point à Vitellio, et que le savant Polonais n'a fait que traduire en latin ce que, deux siècles avant lui, l'Arabe Al-Hazen avait trouvé et publié dans sa langue. Les deux physiciens français n'auraient pas hasardé cette opinion, s'ils avaient lu et comparé entre eux Al-Hazen et Vitellio. Cette comparaison leur eût été très-facile, s'ils s'étaient donné la peine de chercher la troisième édition de Vitellio, celle de Bâle, en 1572, car le traité d'Al-Hazen sur l'optique s'y trouve aussi renfermé. Voici le titre de cette édition : *Opticæ thesaurus Alhazeni Arabis libri septem, nunc primum editi. Ejusdem liber de crepusculis et nubium ascentionibus. Item Vitellionis Thuringo-Poloni, libri decem, à Fr. Risnero.* Bâle, 1572. Risner dans la dédicace, qui est adressée à la reine Marie-de-Médicis, dit ces mots : « Ramus et moi nous cherchions depuis long-temps Al-Hazen. Enfin, en ayant trouvé deux manuscrits, j'ai employé une année entière à les publier. Ce savant arabe a traité l'Optique dans tous ses détails ; mais il est prolixe, confus. J'ai annoté les théorèmes qui se trouvent aussi dans l'Optique de Vitellio, afin que cette comparaison aide le lecteur dans une matière aussi difficile. » Ainsi l'ouvrage de Vitellio n'est point le même que celui d'Al-Hazen. Il cite souvent le savant arabe, mais il puise aussi, comme à la source, dans les auteurs grecs, qu'il compare entre eux avec un soin vraiment admirable. Ce n'est que par un long travail qu'il a pu recueillir et mettre en ordre les axiomes, les théorèmes et les hypothèses d'Euclide, de Ptolémée, en les appuyant par des passages tirés d'Apollonius, de Théodore, de Menelaüs, de Théon, de Happus, de Proclus et des autres philosophes grecs.

Personne ne lui conteste l'honneur d'être Polonais, mais sur ses ouvrages imprimés se trouve l'épithète de *Thuringo-Polonus*, et l'éditeur de la troisième édition de son ouvrage dit dans la préface, qu'il dédia son travail à

son frère Guillaume de Morbela, qui en 1269 était grand-pénitencier de la cour de Rome. Cette difficulté peut se résoudre en supposant tantôt que son père était Polonais, et sa mère Thuringienne, tantôt que sa fraternité avec Morbela était un titre de chevalerie, où, comme on le sait, les individus étrangers, après avoir contracté amitié, s'étaient souvent obligés par les actes particuliers à se regarder comme véritables frères.

Quant à Vitellio lui-même, il cite souvent plusieurs lieux d'Italie, mais il ne dit jamais qu'elle fut sa patrie; tandis que nous trouvons dans le livre X, théor. 74, de son ouvrage ces mots : *Quoniam non est possibile solis vel lunæ centra in horizonte existens, nisi in oriente, vel occidente, in nostrâ terrâ Poloniæ, habitabili, quæ est circa latitudinem* 50 *graduum*. Il parle en outre très-souvent, dans ses observations, de *Borek*, qui est encore aujourd'hui un petit village, situé près de Krakovie, et précisément à la latitude désignée 50e degré.

Vitellio écrivit aussi sur la philosophie, sur l'ordre des êtres, sur les conclusions élémentaires, sur la science des mouvemens célestes. Un des manuscrits de son Optique se trouve à Paris, à la Bibliothèque Royale, sous le n° 7248 du catalogue latin.

XVe siècle.

WROCLAWIANIN, ou Michel-de-Breslaw, naquit vers l'an 1450, dans cette ancienne ville polonaise. Jeune il se rendit à l'Université de Krakovie, où il étudia d'abord et ensuite professa avec gloire jusqu'à sa mort, qui arriva en 1533. Il compta au nombre de ses élèves Albert Brudzewski, mathématicien, Valentin Eck, poète, et Rodolphe-Agricola. Nous passons sous silence ses ouvrages philosophiques et théologiques, et ne citons que ceux qui ont rapport aux sciences exactes. Le premier qu'il publia est intitulé : *Introductionum astronomiæ Cracoviense elucidans almanach;* Krakovie, 1507, réimprimé ensuite plusieurs fois. L'autre est *Epitoma figurarum in libros physicarum, et de Anima Aristotelis;* Krakovie, 1503; enfin *Naturalis scientiæ dubia* dont nous ne connaissons que le titre.

JEAN DE GLOGOW, dont nous parlerons encore, a publié; 1° *Interpretatio eorum quæ almanach verorum motuum planetarum mgr. Joannis de Monte Regio inscribuntur;* Krakovie, 1514. 2° *Tractatus in judiciis astrorum, de mutationibus aeris cæterisque accidentibus, singularis annis venientibus per...;* Krakovie 1514. 3° *Introductionum astronomiæ ephemerides, per..... recollectum;* Krakovie, 1514. Enfin, il publia un traité en huit livres sur la Physique d'Aristote, ensuite *de Cœlo* du même auteur, et plusieurs autres dont nous ne connaissons que les titres.

BRUDZEWSKI, ou Albert de Brudzewo, naquit en Grande-Pologne, en 1445. Il fit ses études à Krakovie; en 1476 il fut directeur du *collége de Hongrie*, établi à Krakovie pour la jeunesse de cette nation; en 1483, il occupa la chaire de mathématiques à l'Université; en 1494, nommé secrétaire du roi Alexandre, qui n'était alors que grand-duc de Lithuanie, il renonça à sa première place, et mourut en 1497. Le nom de Brudzewski restera immortel dans l'histoire des sciences exactes, car il est attaché à celui de Kopernik son disciple. Il publia *Commentaria in theoreticis planetarum in studio generali Cracoviensi;* Krakovie, 1495. Un savant italien nommé Jean-Otton Herman, de Valle Uracense, réimprima cet ouvrage à l'usage des écoles de son pays, et avoua, dans la préface, que Brudzewski était son maître à l'Université de Krakovie. Ses autres ouvrages, dont nous ne connaissons que les titres et le contenu, sont : 1° *Introductorium astronomorum Cracov.;* 2° *Tabulæ resolutæ astronomiæ, pro supputandis motibus corporum cœlestium;* 3° *De constructione astrolabii.*

Il faut dire ici, à l'honneur de l'Université de Krakovie, que le professeur des mathématiques était obligé de faire chaque année un nouveau calendrier à l'usage du public, et que dans les calendriers de Brudzewski l'astrologie ne trouve point de place, non plus que dans ceux des autres mathématiciens de cette même Université. Ces calendriers étaient jadis très-célèbres à l'étranger, et aujourd'hui même on en a conservé le souvenir dans les États autrichiens, où l'on publie chaque année les *calendriers Cracoviens.*

JACQUES DE KOBYLIN, un des disciples de Brudzewski, publia un ouvrage très-célèbre dans son temps, et intitulé *Declaratio astrolabii*, dont nous ne connaissons que le titre.

MARTIN D'OLKUSZ, académicien de Krakovie; en 1459, il termina ses études à l'Université de cette ville, et obtint le grade de docteur en philosophie. Médecin et astronome célèbre pour son temps, il fut appelé en Hongrie par le roi Mathias Korwin, qui le nomma médecin et astrologue de la cour. Ami du célèbre astronome Jean de Monte-Regio, ou Regiomontanus, il l'aida dans la composition de son ouvrage *Tabulæ directionum planetarum*.

XVIe SIÈCLE.

KOPERNIK (NICOLAS), né à Thorn en 1473, quelques années après l'établissement de son père dans cette ville : il était bourgeois de Krakovie, et sa femme une Allemande-Polonaise de la famille de Watzelrod. A l'âge de dix-neuf ans Kopernik fut envoyé à l'Université de Krakovie, où il passa cinq années, de 1492 à 1497, et s'appliqua surtout à la littérature grecque et latine, et aux mathématiques qui florissaient alors dans cette école. Attaché à son illustre maître, Abert Brudzewski, il suivit d'abord toutes ses leçons. Mais en 1497, Albert s'étant rendu en Lithuanie et ayant quitté sa place à Krakovie, Kopernik, âgé déjà de vingt-quatre ans, et muni du grade de bachelier, se rendit à Bologne, où il se voua aux travaux astronomiques, plutôt comme compagnon que comme disciple de Dominique-Marie de Ferrare (1). Ses talens lui valurent la chaire des mathématiques à Rome, qu'il obtint dans l'année 1500, et qu'il abandonna ensuite par l'amour de son pays natal. Pendant son voyage en Pologne, il obtint à Padoue le grade de docteur en médecine, et en 1504 fut inscrit au nombre des académiciens de Krakovie, titre qui était alors d'un haut prix. Son oncle maternel, évêque de Warmie, l'appela auprès de lui et lui conféra un canonicat dans cet évêché. Frauenbourg devint dès-lors le lieu de sa résidence; il y mourut en 1543.

(1) Telle est l'opinion de Rheticus, *Ephem. nova*, Leipzig, 1550.

La gloire de Kopernik reçoit aujourd'hui l'hommage qui est dû à son grand génie; mais les savans étrangers ont été souvent inexacts dans les jugemens portés sur ses travaux. C'est pour rectifier de pareilles idées que la société des Amis des Sciences à Warsovie proposa, en 1801, le concours suivant : « En payant un » juste tribut à la mémoire de Kopernik, mon» trer ce que lui doivent les sciences mathé» matiques, nommément l'astronomie, au siè» cle où il vécut; quel parti il a tiré des travaux » de ses prédécesseurs; comment il en a profité; » dans quelles sources il a puisé; apprécier » enfin l'influence de sa doctrine sur l'état ac» tuel de ces sciences de l'Europe. » Jean Sniadecki remporta le prix. Sa dissertation fut d'abord réimprimée en polonais en 1803; la première édition de sa traduction française, faite par Tengoborski, parut à Warsovie dans la même année, sous le titre de *Discours sur Kopernik;* la seconde à Paris en 1822, par les soins de M. Adrien Krzyzanowski, professeur à l'université de Warsovie (1). Une traduction anglaise parut à Dublin sous ce titre : *Prize essay on the literary and scientific labors of Copernicus, etc. Translated by Justin* BRENAN. Plus tard, le conseiller d'État M. Basile Anastazewicz publia à Saint-Pétersbourg une traduction russe (2).

(1) M. Vincent Karczewski, jeune étudiant auquel on a confié le soin de corriger les épreuves, se trouve cité dans la préface comme éditeur.

(2) Tout récemment a paru la traduction italienne à Florence, faite par M. Zaydler, polonais, sous ce titre : *Di Niccolò Copernico astronomo polacco, ragionamento del cav. Giot. Sniadecki, rettore dell' Universita di Wilna, tradotto dalla lingua polacca nell' Italiana, del D. Bernardo* ZAYDLER, corrispondente dell' I. et R., Ateneo italiano socio d'altre Accademie litterarie; già allievo premiato della R. Università di Warsavia; con aggiunte e rittratto del Copernico. Poligrafia Fiesolana.

Cette traduction soignée possède encore le mérite d'être accompagnée de notes scientifiques que M. Zaydler y a jointes, tant pour l'intérêt de la science que pour d'autres détails, et qui lui ont été en partie communiquées par M. Léonard Chodzko. Les amateurs d'antiquités y verront aussi avec plaisir la gravure du portrait de Kopernik, faite d'après le tableau peint du temps même de Kopernik, et

Cet écrit est jusqu'à présent le meilleur qui se trouve publié sur ce sujet. Ainsi plusieurs auteurs étrangers ont profité des idées de Sniadecki sans en citer jamais la source. Voici l'extrait d'un journal scientifique de Warsovie : « Nous savons, d'une source certaine, » que le célèbre Delambre a été condisciple » de Sniadecki, à Paris, et que ces deux sa- » vans avaient conservé pendant plus de trente » ans des relations intimes. Sniadecki envoya » son écrit sur Kopernik à Delambre, quel- » ques années avant la publication de l'*His- » toire de l'Astronomie moderne* de cet au- » teur. Là nous trouvons toutes les idées et » les observations de Sniadecki fidèlement ré- » pétées, sans qu'il soit mention du nom de » leur auteur. Ce n'est que dans les notes qui » accompagnent l'ouvrage du savant français, » qu'il est dit que M. Sniadecki a publié un » *éloge* de Kopernik pour prouver qu'il était » Polonais, *ce qui est une chose fort dou- » teuse.* »

Nous n'osons et nous ne pouvons pas affirmer que c'était un plagiat de la part d'un savant si grand; quoi qu'il en soit, l'écrit de Sniadecki avait paru en français en 1803, plus de six ans avant celui de Delambre ; le lecteur n'a qu'à comparer l'un à l'autre. Nous dirons seulement que ni Sniadecki, ni aucun auteur polonais, n'a jamais écrit un *Éloge* de Kopernik, et que l'arrière-pensée du célèbre astronome français se fait voir surtout dans ce qu'il appelle l'écrit de Sniadecki, une dissertation tendant à prouver que Kopernik était Polonais. En effet, Sniadecki ne fait qu'une légère mention de cette circonstance dans une notice biographique très-courte, qui renferme à peine quarante lignes, tandis que son écrit tout entier est composé de cent trois pages.

Mais le véritable plagiaire est un certain M. le professeur Ideler. Voici ce qu'a dit Sniadecki lui-même dans la nouvelle édition de ses œuvres complètes; Wilna, 1811, t. I, p. 151. « En 1811, j'ai lu dans les journaux » allemands que le professeur Ideler envoya à » la société philomatique de Berlin (le 4 avril » 1810) un écrit où il retraçait ses nouvelles » idées et observations sur les travaux de Ko- » pernik. Les journaux ont fait le résumé de » ces prétendues *nouvelles idées*, et je trouve » qu'elles sont les miennes, et que M. Ide- » ler n'a rien dit qui ne se trouve dans mon » écrit. »

Enfin le second plagiaire est M. le docteur Jean-Henri Westphal. Son ouvrage, que nous avons sous les yeux, est intitulé : *Nicolaus Kopernikus. Dargestelt von Dr. Johann Heinrich Westphal;* Konstantz bei W. Wallis, 1822, in-12, cent pag. Ici il ne s'agit plus des idées et des observations de Sniadecki, mais de son ouvrage lui-même, qui se trouve presque entièrement traduit en allemand par M. Westphal.

Comme l'Allemagne est un pays très-fécond en livres, peut-être existe-t-il encore une dixaine d'autres plagiaires de Sniadecki qu'il nous est impossible de connaître. Quoi qu'il en soit, on peut voir que l'écrit dont il s'agit doit être assez important, et que les ennemis de notre patrie nous veulent même arracher la gloire de compter parmi nos illustres savans cet homme que Frédéric-le-Grand lui-même regardait comme notre compatriote (1). Il ne

que M. Ciampi avait acquis chez les héritiers de l'astronome italien Perelli.

La traduction italienne de M. Zaydler est terminée par sa réponse aussi judicieuse que victorieuse adressée à M. le baron de Zach, qui, dans sa *Correspondance astron.*, vol. 5, pag. 460, Gênes, 1821, non-seulement osa douter que Kopernik fût polonais, mais, comme le dit la *Gazette de Pologne*, « il » poussa son vandalisme jusqu'à soutenir que le roi » Stanislas Leszcynski, bien que d'origine polo- » naise, n'était cependant qu'un Allemand, son com- » patriote. » A part le *vandalisme*, nous ne pouvons concevoir pourquoi M. le baron se montre aussi malveillant à l'égard de la Pologne : est-il Prussien ou Autrichien, pour compromettre tellement les sentimens patriotiques des véritables enfans de l'Allemagne que nous aimons et estimons? Un astronome doit au moins cacher ses sentimens qui n'ont aucun rapport avec son objet, pour n'être pas exposé au mépris d'une nation qui ne vit que de ses souvenirs.

(1) Ce prince tenait Kopernik tantôt pour Polonais, tantôt pour Allemand; voyez sa correspondance avec Voltaire : Lettre 345, du 11 novembre 1772; lettre 378, du 12 août 1773; lettre 379, du 4 septembre 1773; lettre 381, du 9 octobre 1773; lettre 383, du 28 octobre 1773; lettre 387, du 18 décembre 1773; enfin la lettre 476, du 25 janvier 1778,

doit rester aucun doute à cet égard, puisque Kopernik naquit dix-huit ans après l'accession de la Prusse à notre fédération, sept ans après l'incorporation définitive de ce pays à la Pologne, enfin puisque son père, bourgeois de Krakovie, et par là presque gentilhomme, ne s'établit à Thorn que comme dans une ville polonaise. Nous ajouterons encore qu'il était aussi très-bon Polonais, qu'il était un des orateurs les plus distingués dans nos diètes, et qu'à celle de Posen, en 1526, il présenta un écrit sur *la manière d'organiser les monnaies polonaises*, où il s'élève contre le grand-maître des chevaliers Teutoniques en Prusse de Kœnigsberg qui lui-même avait faussé ces monnaies. Cet écrit ne fut publié qu'en 1816 à Warsovie, et M. Westphal, que nous avons déjà eu le plaisir de citer, en fit quelques extraits dans son opuscule. Enfin le nouveau duc de Prusse Albert fut un ennemi personnel de Kopernik, et ses courtisans, pour lui faire plaisir, représentaient à sa cour des farces théâtrales où ils tournaient en ridicule le système de Kopernik (1).

Nous ne voulons point grossir notre notice par des détails que nous avons entre nos mains; il suffit de dire que Kopernik était aussi un médecin célèbre dans son temps, et Tidemanus Gizeus, évêque de Culm, l'appela l'*Esculape de la Pologne*. Il aimait la peinture et fit à l'Université de Krakovie le cadeau du portrait de son père qu'il exécuta lui-même. Ce portrait se trouve encore dans la bibliothèque de cette ville. Il publia à Krakovie, *sine anno*, une pièce de poésie sous le titre de *Septem sidera*.

Son monument, exécuté par Thorwaldsen, se trouve déjà à Warsovie. Il a été fait aux frais de la nation polonaise, par le moyen des souscriptions, et les cinquante mille florins qui manquaient ont été remboursés par le célèbre savant et philanthrope le ministre d'État abbé Staszic, que la Pologne a perdu en 1826.

En 1820, on frappa à Paris une médaille en l'honneur de Kopernik avec une inscription qui portait qu'il était Allemand; mais M. le professeur Adrien Krzyzanowski publia, dans le *Constitutionnel*, une réclamation, acheta tous les exemplaires de cette médaille, et obligea celui qui l'avait faite d'en frapper une nouvelle en corrigeant sa première faute.

Enfin, en 1829, le célèbre Humboldt, en sa qualité de président d'une société savante de Berlin, adressa une lettre à la société royale des Amis des Sciences de Warsovie, où il renonça, au nom de tous les Allemands, à l'honneur d'être compatriote de Kopernik.

MARTIN D'OLKUSZ. On conte deux astronomes de ce nom; le premier dont nous avons déjà parlé, et celui dont il s'agit ici. Condisciple de Kopernik, Martin obtint le grade de docteur en 1491, et fut nommé ensuite à la chaire des mathématiques dans l'Université de Krakovie. Son nom ignoré aujourd'hui à l'étranger jouera cependant un jour quelque rôle dans l'histoire des sciences exactes. Il est l'auteur d'un écrit intitulé : *Nova calendarii romani reformatio*. Voici l'histoire de cet ouvrage : pendant le concile de Latran dans l'année 1515, l'Université de Krakovie fut invitée par le pape Léon X, à lui communiquer les remarques sur le mode de la réforme du calendrier romain, et Martin fut chargé de ce travail. Le pape, après avoir reçu l'ouvrage, témoigna son contentement à l'Université, mais il n'entreprit rien à cause des affaires plus importantes qui occupaient alors le siége apostolique. Ainsi le manuscrit de Martin resta pendant soixante-cinq ans dans les archives du pape, jusqu'à ce que Grégoire XIII exécuta le projet de son prédécesseur. La réforme du calendrier, telle que nous la voyons aujourd'hui, fut adoptée en 1583; Martin d'Olkusz était mort en 1540, et le seul écrit autographe que l'on ait retrouvé de lui ne contient que ce système.

On sait que dans l'histoire de cette réforme il n'est point mention du travail de Martin; mais nous trouvons dans notre histoire les preuves incontestables, que la réunion des mathématiciens des divers pays, qui eut lieu à Rome, depuis l'année 1572, jusqu'en 1577, ne fit qu'adopter le système de Martin d'Olkusz.

GRZEBSKI (Stanislas), professeur à Krakovie, né en 1526, et mort en 1572, est l'au-

(1) Voyez *Journal de Wilna*, 1804. Dissertation de Chrominski sur l'ancienne bibliographie polonaise.

teur d'une première Géométrie en langue polonaise, qu'il publia en 1566.

SLOWACKI (Pierre), professeur des mathématiques à l'Université de Krakovie. Il se trouvait à Rome à la réunion des savans qui discutaient sur la réforme du calendrier, et mérita les plus grands éloges de la part du pape Grégoire XIII, comme nous en trouvons la preuve dans une lettre de ce pontife qu'on conserve en manuscrit dans la bibliothèque de Krakovie. Il publia divers écrits et entre autres composa les calendriers pour la ville de Breslaw. L'empereur Rodolphe dans le privilége qu'il donna en 1596, au libraire Bauman, rend hommage à la gloire des astronomes de Krakovie, qu'il appelle *Astrologues*.

LATOSZ (Jean), docteur en médecine et un des académiciens de Krakovie, perdit sa place pour avoir voulu s'élever avec trop de fureur contre la réforme du calendrier, contre laquelle il publia plusieurs ouvrages.

Nous passons sous silence les écrits sur le calendrier des auteurs postérieurs, car ce n'est point le raisonnement mathématique, mais la théologie qui excita d'un côté la fureur des jésuites, et de l'autre l'obstination des Grecs de la Lithuanie et du royaume de Russie, ainsi que les protestans de la Livonie et de la Prusse, qui regardaient l'ancien système du calendrier comme attaché à leurs dogmes religieux.

Philosophie.

XVe siècle.

GRÉGOIRE DE SANOK, né vers l'année 1400, d'abord professeur de l'Université de Krakovie, ensuite archevêque de Léopol, mort en 1477.

C'est avec une fierté nationale que nous pouvons parler de ce philosophe. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, il est vrai, mais une biographie détaillée qui se trouve à la bibliothèque de Krakovie, et dont un célèbre savant étranger contemporain de Grégoire est l'auteur, nous autorise à lui donner dans notre ouvrage une place qui est due à son génie. L'auteur de sa biographie, est Philippe Buonaccorsi, surnommé tantôt Callimach, tantôt Experienti. Il regarde Grégoire comme le premier qui fit connaître aux Polonais le goût exquis des auteurs anciens, les idées justes sur la philosophie, et qui introduisit le premier les arts libéraux à l'Université de Krakovie. Pour faire mieux connaître un personnage aussi distingué, nous n'avons qu'à citer ici quelques extraits de l'écrit de son biographe. « Grégoire, » dit il, détestait la dialectique scolastique et » l'appelait les *rêves des veillans* (*vigilantium* » *somnia*). Il pensait de même pour l'astrolo- » gie, et disait : que ceux qui veulent prévoir » l'avenir, non-seulement se trompent eux- » mêmes, mais tourmentent encore ceux qui » envient le bonheur promis ou ont peur du » malheur prévu. C'est encore lui qui épura » la langue latine que les nouveaux grammai- » riens ont souillée, et l'enseigna à la jeunesse » de l'Université. Mais ce qui étonna le plus » tout le public, continue Callimach, c'est » quand Grégoire commença à expliquer de » sa chaire les Bucoliques de Virgile, ouvrage » jusqu'alors inconnu. Ainsi il n'y avait alors » pas un seul homme qui aimait les sciences, » qui ne se pressât d'écouter ses cours; et on » répétait avec joie que l'heure était arrivée » où on cesserait d'errer dans les ténèbres. »

Il ne faut pas oublier à quelle époque vivait Grégoire, et que dans le temps où il professait à Krakovie la presse n'était pas encore découverte.

JEAN DE GLOGOW, illustre professeur de l'Université de Krakovie, naquit vers l'an 1440, et mourut en 1507. Son nom fut très-célèbre à l'étranger, et attira à Krakovie une foule de jeunes Allemands surtout, et des Suédois. Il laissa un grand nombre d'ouvrages sur plusieurs matières et surtout sur la philosophie d'Aristote. Quinze de ses ouvrages furent publiés à Krakovie, depuis l'an 1499 jusqu'à 1518, un à Metz en Lorraine, 1501, sous le titre : *Quæstiones librorum de anima mag. Joan. Versoris.... per Johan. Glogoviensem resolutæ.* Un à Strasbourg en 1518, sous le titre : *Introductorium compendiosum in tractatum sphæræ mag. Joan. de Sacro Busto per M. Joa. Glogov.... recollectum.* Nous citons ces deux ouvrages, non à cause de leur importance, mais comme publiés en France. En outre, Starowalski cite les titres de quatorze autres ouvrages, ce qui fera en tout le nombre de vingt-neuf.

JEAN DE STOBNICA, successeur de Jean de Glogow, à la chaire de philosophie, publia à Krakovie sept ouvrages, dont quelques-uns furent ensuite réimprimés à Vienne et à Bâle.

XVIe siècle.

GLABER (Jean), gentilhomme de la Grande-Pologne, publia en 1535 la première traduction polonaise des problèmes d'Aristote.

GORSKI (Jacques), auteur d'un ouvrage intitulé : *Commentarii artis Dialecticæ*, Krakovie 1563. Cet ouvrage fait époque dans l'histoire de cette science en Pologne.

BURSKI (Adam Burscius), né vers 1560, mort en 1627. Il fut professeur à l'Académie de Zamosc, et publia entre autres un ouvrage intitulé, *Dialectica Ciceronis*, à Zamosc, en 1604 : voilà le jugement que porte sur cet ouvrage M. Soltykowicz, un des premiers savans de nos jours : « C'est un chef-d'œuvre » parmi les ouvrages philosophiques de notre » patrie, d'autant plus que personne avant » Burski, ne songea à représenter dans un » seul tableau les lois et les opinions de l'art » des Stoïciens et la manière de distinguer » le vrai du faux. Il introduit trois personnes : » le péripatitécien, le stoïcien et l'académicien, » qui tous discutent sur diverses idées philo- » sophiques de Cicéron. Quel devait être le » travail, quelle profonde connaissance des » écrits de Cicéron avait celui qui a composé » un ouvrage systématique d'après ses idées » dispersées çà et là, » etc.

KOSZUTSKI (Stanislas) publia, en 1595, la traduction polonaise des livres de Cicéron *sur les Devoirs*.

BUDNY (Bieniasz), traducteur des livres *sur la Vieillesse* de Cicéron, en 1575.

PIOTROWICZ (Janus), traducteur de l'ouvrage *Sur la Constance*, de Juste-Lipse, en 1600.

PETRYCY (Sébastien), né vers l'an 1550, mort en 1626. Il publia en 1605, une excellente traduction de *la Politique* d'Aristote; en 1618, *l'Étique* du même auteur; la même année *l'Économie* du même auteur. Tous ces ouvrages sont très-précieux, tantôt sous le rapport de la fidélité de la traduction et la beauté du style, tantôt par les notes et éclaircissemens de l'auteur polonais, qui mérite par là d'être mis hors de ligne parmi les traducteurs ordinaires de ce philosophe.

GORNICKI (Luc) publia, en 1593, une excellente traduction de l'ouvrage de Sénèque *sur les Bienfaits*.

Zoologie, Botanique, Minéralogie.

WILLICHIUS, en 1523, écrivit sur les salines de Krakovie. SIMON DE LOWICZ, célèbre médecin, publia, en 1537, un ouvrage sur la botanique de la Pologne. Étienne FALIMIERZ, publia en polonais, en 1534, un ouvrage très-estimable sur la botanique et la minéralogie. Jérome SPICZYNSI, en 1554, publia en polonais un immense ouvrage botanique. Antoine SZNEBERGER, Suisse de naissance, et Polonais naturalisé, élève et ami du célèbre Conrad Gesner, écrivit sur la botanique et la minéralogie neuf ouvrages, qui furent tous publiés à Krakovie, excepté un seul. Les éditions postérieures parurent ensuite dans divers lieux. Quelques-uns de ses ouvrages sont écrits en polonais. Martin d'URZENDOW publia en polonais, en 1595, un grand ouvrage sur la botanique. Simon SYRENSKI (*Sirenius*) publia en polonais, en 1613, un grand ouvrage sur le même sujet. Jean JOHNSTON, dont la famille est d'origine anglaise, né en 1603, mort en 1673, publia dix-neuf ouvrages latins sur l'histoire naturelle. Gabriel RZONCZYNSKI, jésuite, très-souvent cité par Buffon, publia en latin deux ouvrages, etc., etc., etc.

Il faut ajouter encore que presque tous les ouvrages de ces auteurs sont accompagnés de gravures sur bois.

TROISIÈME FRAGMENT.

Sur les langues de la fédération polonaise. — Sur les mœurs des Polonais. — Sur leurs danses et chansons nationales, pour servir d'introduction au fragment consacré aux poètes de ce pays.

Avant de dire quelque chose sur les poètes de la Pologne, il est indispensable de les faire précéder par quelques détails sur la poésie nationale, qui résulte des mœurs et de la nature des langues chez tous les peuples. Mais cette poésie nationale ne sera jamais comprise, si les sources dont elle sort sont aussi mal connues qu'elles le sont aujourd'hui en France. Ainsi donc je suis forcé de retracer un tableau, quoique très-incomplet, des langues et des mœurs de la Pologne, pour mettre mes lecteurs à même d'en tirer les conséqnences qui leur conviendront le mieux.

La fédération polonaise fut divisée en trois races différentes : 1° slave; 2° hérule; 3° germanique : et le petit nombre d'autres peuples n'y jouait aucun rôle politique.

La race slave embrasse les peuples des trois Polognes, où il n'existe aucune division en dialecte, où on ne connaît pas de *patois;* car les paysans de quelques districts, et surtout ceux de Iaroslaw, parlent si parfaitement, que notre célèbre écrivain, Jean Sniadecki dit que « les campagnards et les simples paysans des environs de la ville de Iaroslaw peuvent nous apprendre plus sur la pureté et la douceur de notre langue que toutes les disputes savantes et toutes les dissertations.

D'ailleurs veut-on savoir si cette langue est belle et riche? Il n'y a pas de genres de beautés qu'elle ne soit susceptible d'exprimer. Tacite est traduit presque mot à mot en polonais par Naruszewicz, et cette version est tellement fidèle, que, malgré quelques erreurs philologiques, on y trouve tous les mérites et tous les défauts de l'original. Niemcewicz a traduit quelques poésies anglaises d'une manière si parfaite, que M. Bowring, en les citant à côté du texte anglais, ne peut concevoir comment on peut rendre dans une langue étrangère non-seulement toutes les beautés de l'original, mais traduire l'auteur ligne par ligne, et presque mot par mot. On peut dire la même chose de la traduction de quelques pièces de Corneille et de Voltaire par M. Louis Osinski; de tous les ouvrages de Molière, par François M. Kowalski, etc., etc.

Si d'Alembert disait la vérité, qu'une langue qui permet l'inversion donne plus de facilité pour l'harmonie qu'une autre où elle n'est point permise, cet avantage appartient au polonais, qui pousse la liberté au plus haut degré sous ce rapport, et qui offre le plus de moyens aux véritables talens. Enfin, il ne connaît point d'articles, il possède les déclinaisons, il a des diminutifs et des augmentatifs; rien n'arrête sa liberté que le seul goût de l'écrivain. Ainsi autant cette langue peut être belle sous la plume d'un Gornicki, d'un Skarga, d'un Sniadecki, autant elle a été monstrueuse au dix-septième siècle, autant elle l'est aujourd'hui sous la plume d'obscurs imitateurs de la littérature allemande ou française, qui ne comprennent les mérites ni de l'une ni de l'autre.

Les peuples russes appartiennent aussi à la race slave. Le caractère de leurs langages est la division en divers dialectes, tellement que le nom de la langue russe désigne une idée aussi générale que celui du slavon, qui n'existe point. Les anciens Krivitches, Drégovitches, Drevliens, Lutitches, Polaniens, Crovates, etc.,

parlaient jadis leurs propres dialectes aux jours de leur indépendance ; mais une fois subjugués par les Russes-Scandinaves, ils prirent le nom général de leurs conquérans, et leurs langues se distinguent aujourd'hui par les noms de dialectes des Russies Blanche, Noire et Rouge, de Wolhynie, etc. La langue qui s'appelle aujourd'hui russe est moskovite; elle date son origine depuis l'année 1114; elle est un mélange de diverses autres, comme de celles des Yougres-Ostiaks, des Pétchores, des Mouromiens, des Tatars, etc., auxquels se sont mêlés les colonistes slaves, comme le dit Karamzine (t. I, p. 42), et n'a avec les dialectes russes qu'une source commune. Elle diffère autant du polonais, que celui-ci du bohème ou du morave; tandis que les dialectes russes à peine possèdent quelques mots particuliers étrangers au polonais, auquel ils ressemblent beaucoup plus qu'au moskovite.

La race hérule. La Lithuanie, la Samogitie, la Prusse de Kœnigsberg, la Podlaquie, la Kourlande, la Semigalle et une partie de la Livonie composaient jadis un seul pays, habité par les peuples d'une origine commune des Hérules. Long-temps on ignora leur parenté avec le peuple d'Odoacre; mais aujourdhui on est *presque* sûr que les Hérules n'étaient point une autre nation, et s'ils en étaient, leurs liaisons avec ces peuples ont été très-intimes. Leur union exista jusqu'au treizième siècle, où la plus grande partie d'eux subit le joug allemand, en Prusse, des chevaliers Teutoniques; en Livonie, des chevaliers porte-glaive. C'était aussi l'époque de la conquête de plusieurs des Russies par les Tatars. La Lithuanie resta seule indépendante par l'union de son intérêt avec celui des Slaves de la Russie-Blanche, à l'est, et de la Russie-Noire, au sud. Au moment où elle s'élève de sa nullité, elle est slave, tellement, que non-seulement les princes (sans doute de l'origine des Russes-Scandinaves; par exemple, Ringold, Skomond, Svarno, etc.), la noblesse et la bourgeoisie parlent cette langue, mais aussi les villes et les fleuves de ce pays changent leurs noms. Wilna elle-même s'appelle en hérule *Néri;* Wilia, *Néra.* Aujourd'hui ce n'est qu'en Samogitie, qui n'était qu'une dépendance de la Lithuanie, et qui resta long-temps sous le joug allemand, en Prusse et en Kourlande, que le peuple parle le hérule; car dans la véritable Lithuanie cette langue est étrangère, et n'appartient qu'à quelques villages seulement. Le dialecte de la Russie-Blanche y est dominant, et j'ai déjà démontré comment il céda la place au polonais parmi la noblesse et la bourgeoisie.

La race germanique. La république lithuano-polonaise s'était unie par des liens fédératifs avec les Allemands, exterminateurs des Hérules. En 1455, la Prusse; en 1564, la Livonie, datent leur seconde origine hérule et slave. Ainsi donc les Allemands de ces pays sont Polonais par les droits politiques; et c'est de là que vient un si grand nombre de noms allemands au milieu de la véritable noblesse polonaise, qui est entièrement étrangère à l'Allemagne; tels sont les Denhoff, les Plater, les Romer, les Weissenhoff : une foule d'autres dignes enfans de la Pologne.

Si nous voulions parler des mœurs de ces trois races, nous serions obligés d'avouer que, en comparaison des Polonais, ils étaient tous plus ou moins barbares, et que c'est l'esprit et les mœurs de leurs frères qui étendaient chaque jour leur domination. Les mœurs polonaises étaient purement slaves; mais en quoi consistaient-elles? Voilà une chose digne d'attention.

J'ai prouvé, je crois, assez suffisamment, que la civilisation de la Pologne était morale. La morale donc était la base des mœurs chez ses habitans, et la liberté sa suite et sa conséquence. Si je parle de la morale, je la vois dans les rapports des hommes avec les femmes, des enfans avec leurs parens, des voisins avec leurs voisins, de l'État avec les puissances limitrophes. C'est elle que tous les historiens du moyen âge trouvaient toujours au milieu des Slaves païens; c'est elle que tous les voyageurs modernes admiraient toujours, même au milieu du désordre le plus affreux dans la Pologne chrétienne. Pas un seul témoignage digne de foi ne dément cette opinion; et s'il y eut des exemples de barbarie parmi les grands seigneurs, il ne faut pas oublier qu'ils ne représentèrent jamais la nation polonaise, qu'ils voulaient soumettre à l'Autriche pour prix de ses titres féodaux. Nos femmes furent toujours

des modèles de probité, et jamais dans aucun pays elles ne reçurent autant, non pas d'hommages et d'adulations, mais d'estime et de respect qui leur sont dus. Toute sorte de corruption des mœurs nous vint au seizième siècle d'Italie par Bona, duchesse de Sforze, et femme de Sigismond Ier, et au dix-septième de la cour dépravée de Louis XIV. Notre célèbre Gornicki, en traduisant (1563) *il Cortegiano* du marquis de Castiglione, avoue avec naïveté dans sa préface : « Castiglione écrivit » pour les Italiens, dont les mœurs sont dépra- » vées ; et il devait se déchaîner contre la dé- » moralisation des femmes : quant à nous, » Dieu nous a préservés de cette contagion ; » nous l'ignorons, et nos mères, nos sœurs, » nos épouses, n'ont pas même idée de pareils » scandales. Ainsi j'ai retranché tout ce qui y » avait rapport. »

La cause de ce fait particulier est visible. Ce sont les villes qui sont en général le siége de la corruption des mœurs. Chez nous, les villes furent étrangères pendant assez longtemps à la langue nationale, et jusqu'au 18 avril 1791 elles se régirent d'après les lois allemandes. Les villages étaient le séjour de nos pères, c'est là qu'ils vivaient au sein de leur famille ; c'est cette vie, ce sont les femmes qui conservaient chez nous et notre langue et nos mœurs au milieu de la tribulation du dix-septième et du dix-huitième siècle. D'ailleurs, chaque résidence des évêques, des sénateurs, ou de tous les personnages du haut rang quels qu'ils soient, fut en même temps l'école de la jeunesse, qui, après avoir fait ses études dans les villes, ne pouvait obtenir aucune charge publique sans passer quelques années à la cour d'un citoyen plus riche. C'est là qu'elle écoutait ce qu'on disait des affaires publiques ; c'est là que la sévérité des mœurs régnait ; car le sénateur, père de famille, était obligé de donner l'exemple lui-même à ces enfans et à cette jeunesse qui, riche ou pauvre, obtenait ensuite, sans distinction, les évêchés et toutes les charges de la république. C'est là qu'elle apprenait à révérer l'âge et les services rendus à la patrie ; c'est là enfin que nuit et jour elle n'entendait d'autres mots que ceux de patrie, de bien public.

Il est difficile de retracer le tableau exact de la liberté qui régnait chez nous sous la sauvegarde de la morale la plus sévère ; car souvent, au dix-septième siècle, la morale elle-même a été remplacée par la liberté, et alors ce n'était ni l'une ni l'autre, mais la licence, les scandales. L'état des lumières décide seul sous ce rapport ; et plus les Polonais étaient instruits, plus ils étaient sages ; plus ils étaient obscurs, plus ils devenaient absurdes, coupables. L'histoire de nos mœurs est jusqu'à présent intacte, il est donc difficile de la retracer avec toutes ses nuances, ses changemens ; et je me borne à quelques-uns des détails que je vais fournir à mes lecteurs.

Un auteur français, très-distingué, a dit il y a quelque temps ces mots en parlant de nos mœurs : « Chez eux, rien n'avait rompu la » chaîne des traditions et des usages. Aussi la » langue, les mœurs, les vêtemens mêmes y » sont restés, jusque dans le dernier siècle, » semblables aux temps antiques, différens de » tout ce qui était ailleurs. Les fourrures, les » pelisses flottantes, les bonnets de peaux de » bêtes fauves, *l'absence du linge !!!* etc. »

Cet auteur n'a pas même consulté un seul ouvrage où il pouvait trouver des renseignemens là-dessus ; car tout ce qu'il dit est démenti par l'histoire. Cependant je ne peux lui faire aucune objection ; car c'est l'opinion généralement répandue en France sur les Polonais.

Quant à moi, je ne connais pas un seul peuple moins constant dans ce qui a rapport aux formes extérieures de sa langue, de ses mœurs et de ses usages, que mes compatriotes. Au seizième siècle, on s'élevait contre eux parce qu'ils imitaient souvent la langue bohême et italienne ; au dix-septième, ils ont entièrement corrompu leur langue par le mélange du latin ; et aujourd'hui, on n'entend que les cris des sévères savans qui s'élèvent contre l'usage d'imiter les formes allemandes et françaises. Pour montrer leur inconstance dans les usages, je n'ai qu'à citer quelques témoignages historiques ; et comme j'écris en français et pour les Français, il m'est le plus agréable de parler de cette époque où leur histoire touche à la nôtre, c'est-à-dire depuis le règne de Henri III.

La diète d'élection s'était réunie en 1573 sur les plaines de Warsovie, où, outre les députés et les sénateurs ecclésiastiques et laïques, presque toute la noblesse de notre fédération fut présente. Voilà ce que dit là-dessus un Italien :

« Il y avait déjà dans Warsovie plusieurs » gentilshommes armés, plusieurs seigneurs » accompagnés d'une troupe nombreuse de » leurs amis, ou de leurs *vassaux* qui étaient » venus de tous les endroits du royaume. La » plaine où ils avaient déjà fait dresser leurs » tentes, et où se devait tenir la diète, avait » toute la figure d'un camp. On les voyait se » promener çà et là avec de grandes épées à » leur côté. Ils marchaient quelquefois en » troupes, armés de piques, de mousquets, de » flèches ou de javelots. Quelques-uns même, » outre les gens armés qu'ils avaient pour leur » garde, avaient fait traîner des canons, et » s'étaient comme retranchés dans leurs quar- » tiers. On eût dit qu'ils allaient au combat » plutôt qu'à la diète; que c'était là un appa- » reil de guerre et non le conseil d'État; et » qu'ils étaient venus pour conquérir un » royaume étranger, plutôt que pour disposer » du leur. Au moins l'on pouvait s'imaginer, » à les voir, que cette affaire se déciderait » par la force et par les armes, plutôt que par » des avis et par des suffrages.

» Mais ce qui me parut extraordinaire, » poursuit le même auteur, ce fut que parmi » tant de compagnies de gens armés, dans une » si grande impunité, dans un temps qu'on ne » reconnaissait ni les lois ni les magistrats, il » ne se tira pas une seule épée; et ces grands » différends, où il s'agissait de donner ou de » refuser un royaume, n'aboutirent qu'à quel- » ques paroles : tant cette nation épargne son » sang dans ces contestations civiles. »

Mon lecteur sera sans doute curieux de savoir quelle était alors l'opinion des Polonais à Paris; voici donc les paroles propres d'un auteur français, qui furent adressées au roi Henri III (1) :

« ..... Et certes sans les Palaques, il y a » desia long-temps que les Turcs, les Tarta- » res et les Moscouites eussent faict un terri- » ble eschec à la chrestienté, et fussent bien » avant en pays. Mais ils ont esté touiours le » vray et unique rempart, qui a soustenu » leurs courses, invasions et surprises, voire » tant ainsi qu'une forte et puissante digue et » leuee ont arresté le cours, le desbordemment » et inondation de ces enragez et cruels enne- » mis, qui autrement eussent peu submerger » une bonne partie de la chrestienté.... Vous » commanderez doncques, très-valeureux et in- » vincible monarque, issu de tous caustez du » plus illustre sang qui ait iamais esté sur la » face de la terre, à un si noble peuple, si » bon, si fidèle et obéissant, et quant et quant » si brave et si belliqueux. »

La diète choisit enfin Henri, et envoie à Paris ses ambassadeurs. L'effet qu'elle avait produit sur l'esprit des Parisiens a été fidèlement retracé par de Thou.

Voyons maintenant le spectacle qui se présente au roi Henri, lors de son arrivée en Pologne, où des milliers de nobles sortirent à sa rencontre.

« .... Pour l'habillement, dit l'évêque Gra- » tiani, les uns étaient vêtus à la mode de leur » pays, les autres à la hongroise, quelqus-uns » à la turque, plusieurs à l'italienne, et quel- » ques-uns même à la française : tant cette » nation se plaît à imiter les étrangers.

» Il n'y avait pas moins de variété dans » leurs armes. Les uns étaient armés à la tur- » que, d'un arc, d'une trousse et d'un sabre. » Les autres portaient de longs boucliers et » une lance. Quelques-uns avaient pris le cas- » que et la cuirasse. Il y en avait peu qui » eussent des armes pesantes; car ils n'aiment » pas tant de variété qu'ils ne songent aussi à » leur commodité. Pour la façon du corps, » les uns avaient des cheveux courts, les au- » tres étaient tout-à-fait rasés; les autres por- » taient une longue chevelure. Les uns » avaient la barbe longue, les autres n'avaient » que la moustache; chacun s'ajustant pres- » que à la mode de ses voisins. On voyait une » compagnie bleue, une verte, une rouge, » toutes ornées de fourrures, avec des brode- » ries d'or et de soie. Enfin cette variété était » très-agréable et bien divertissante.

(1) La *Description du royaume de Pologne*, par Blaise de Vigenère. Paris, 1573, in-4, pag. 1 et 5.

» Le roi fut ravi de voir tant de braves » guerriers; et ce grand appareil, accompa- » gné de mille trompettes et des cris de joie » qui résonnaient de tous côtés, et qui témoi- » gnaient le plaisir qu'on avait de le recevoir, » qu'il avoua qu'il commençait à connaître et » à sentir qu'il était roi. »

Peut-être le temps viendra où un nouveau rejeton d'une race étrangère répétera ces mêmes paroles aux bords de la Wistule.

Je crois nécessaire de compléter ce récit par quelques autres citations encore, qui n'ont plus rapport au règne de Henri III.

« En Pologne, dit Starowolski, tout le » monde s'habille comme il le veut, et il n'y » a rien de fixe là-dessus. Cependant les ha- » bits étrangers plaisent surtout à la noblesse, » et les militaires sont en général auteurs de » tous les changemens de mode. Ainsi, quand » nous avons eu la guerre en Moscovie, ceux » qui en retournaient introduisirent la mode » de porter les bonnets fourrés très-hauts, et » les togues très-longues fourrées, des pé- » lisses précieuses, des zibellines, des pan- » thères, etc. Après la guerre contre les » Turcs et les Tatars, on s'habillait à la » turque et à la tatare. Après celle de la » Suède, en Prusse, tout le monde portait » des habits courts, des pantalons serrés, des » bottes extrêmement grandes; de manière » que sous le règne de Sigismond III, dans » l'espace de dix années seulement, on a trois » fois entièrement renouvelé la mode. Les » dames polonaises font la même chose... »

Sur les femmes, Charles Ogier nous laissa le témoignage suivant.

« Les femmes mariées et les demoiselles » étaient habillées de diverses manières : la » seule peinture pourrait rendre ce que pré- » sentait ce spectacle, car il n'y a pas de pa- » roles ni en français ni en latin, par les- » quelles on puisse décrire la diversité de » leurs habits. »

Ainsi, nous n'avons ni habits, ni rien que soit à vrai dire à nous; et ceux qui connaissent nos dames et nos petits-maîtres qui arrivent si souvent à Paris pour y perdre leur temps, leur argent et leurs mœurs, trouveront facilement que l'inconstance poussée au plus haut degré sous le rapport des formes extérieures des mœurs, est le caractère dominant des Polonais. Ce n'est rien autre chose que la liberté. Voyons maintenant si elle se trouve dans les rapports d'hommes avec les femmes, et si la morale est sa base. Je veux parler des danses et des chansons nationales polonaises.

Toutes nos danses sont vraiment nationales, car elles sont en usage depuis le château royal jusqu'au dernier cabaret de village. Plus la compagnie est polie, plus elles présentent de dignité; plus elle est obscure, moins ce caractère est visible. Mais aux bals elles ne sont pas accompagnées de chansons, tandis qu'au milieu des paysans cette condition est indispensable : ainsi il faut les regarder dans les classes les plus élevées et les plus basses pour comprendre leur destinée et leur nature.

Nous avons surtout trois danses dominantes, dont toutes sont accompagnées de chants : la *Polonaise*, *le Mazourek* et *le Krakowiak*.

La Polonaise reste aujourd'hui presque exclusivement au milieu de la noblesse et de la bourgeoisie, car les paysans ne la dansent que très-rarement. Elle consiste uniquement à se promener avec plus ou moins de grâce avec les dames. Sa musique est très-belle et très-noble. Voici le jugement que porte sur cette danse un voyageur anglais.

« Dans la soirée, le gouverneur de Moskou » donna un bal. En Russie, le bal s'ouvre tou- » jours par une *Polonaise*, la plus sotte de » toutes les danses imaginables, selon moi, et » à laquelle prennent part les jeunes gens et » les vieillards. Ce n'est à proprement parler » qu'une promenade avec une dame, dans » toute la longueur des appartemens, au grand » déplaisir des joueurs de whist et d'écarté, et » de ceux qui se réduisent au simple rôle de » spectateurs. »

Mais ce voyageur n'a rien compris à la nature de cette danse; je lui oppose donc le jugement d'un voyageur français.

« La veille de mon départ de Warsovie, on » donna un bal public, auquel je pus assister, » puisqu'on payait les billets. Je vis enfin les » physionomies polonaises : quelle douceur » dans les regards! quel voluptueux abandon » dans la tournure, quelle finesse aisée, négli- » gée même, mais pour cela plus attrayante!

» Que ces promenades (la Polonaise), qu'on » fait autour de la salle en conversant avec sa » danseuse, sont préférables à nos froides con- » tredanses! combien elles vous mettent plus » en rapport avec celle que vous avez choisie! »

Il faut savoir qu'en Pologne tout le monde danse; la jeunesse, les enfans, les vieillards, le roi, les sénateurs, les plus hauts magistrats se mêlent avec plaisir à la foule; et c'est à la grave Polonaise qu'ils le doivent. Cette danse, qui ne consiste qu'en une promenade, est applicable à tous les âges et à tous les états; c'est là cependant que l'âge et l'état reçoivent le plus d'honneurs. La Polonaise ne peut être commencée que par la personne la plus âgée ou la plus estimée de toute la compagnie, qui la choisit souvent elle-même. Après quelques tours de promenade, vient un autre personnage; il prend la main de la dame qui danse dans la première, et son ancien partner passe à l'autre couple, celui de la seconde au troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui doit sortir de la chaîne. Ensuite arrive un troisième, un quatrième vieillard, etc., enfin la jeunesse remplace les vieillards, après les avoir satisfaits, et le mouvement dans la chaîne recommence, tandis que les dames sont toujours les mêmes. Par conséquent, l'homme en passant sans cesse d'un couple à l'autre, et en tenant par la main une cinquantaine des femmes, est obligé de s'entretenir avec chacune d'elles, ce qui les divertit extrêmement et facilite les connaissances et les liaisons souvent les plus intimes.

La Polonaise commence et termine les bals; elle sert, pour ainsi dire, d'entre-acte aux danses où la jeunesse seule prend part, et fait que la compagnie ne reste jamais en repos. Elle mérita non-seulement des éloges, mais l'admiration d'un prisonnier de guerre français: plusieurs extraits de son ouvrage ont été donnés dans un journal de Warsovie. Il dit qu'il ne connaît pas une danse plus sociale, plus morale, plus nationale, plus propre à réjouir la réunion, que la Polonaise. Et il a raison; nos premiers savans s'accordent sur ce sujet, et l'un d'eux, le professeur Brodzinski, a prouvé cette vérité dans une dissertation qu'il a publiée il y a quelque temps.

Cette danse peut être accompagnée de chansons, mais ce n'est que dans les occasions qui intéressent toute la nation, ou toute la famille. Alors la jeunesse choisit un chanteur, sans distinction ni d'âge ni d'état; celui-ci se met à la tête de la chaîne, et, s'adressant au roi ou au héros du bal, chante un couplet analogue, et après l'avoir fini, il commence la marche jusqu'à ce qu'il revienne à sa place; alors il chante un autre couplet, et continue ses marches: ce qui se répète à chaque couplet de la chanson: telle est la célèbre *Polonaise* du 3 mai, et celle de *Kosciuszko*, qui fut chantée à un bal qu'on donnait à ce héros au moment où il quitta la Pologne.

Le Mazourek est mieux retracé par le même voyageur anglais qui n'a pas pu comprendre la Polonaise; voici ses propres paroles:

« Lorsqu'on a fini cette insipide figure (la » Polonaise), on passe généralement au Ma- » zourek. Cette danse, qui a encouru la dis- » grâce de quelques voyageurs, est fort au » goût des danseurs: plus que toute autre, » elle offre, en effet, les moyens et le loisir » de conter fleurette aux danseuses. En géné- » ral, les dames sont assises en cercle; leur » partner est placé à côté d'elles, ou derrière » elles. Si le danseur n'a pu inviter la dan- » seuse qui lui tient au cœur, il n'a qu'un mot » à dire, soit à l'une des sœurs de la dame, » soit à une autre danseuse qui la connaisse, » pour se faire conduire à elle; et alors il » peut danser avec elle en toute liberté. Le » Mazourek dure quelquefois deux heures, et » l'amant y saisit nécessairement une foule » d'occasions heureuses que ne peuvent lui » offrir les *Quadrilles* et les contredanses ordi- » naires. Les dames peuvent également choi- » sir leur danseur à leur gré; j'en ai vu sou- » vent qui passaient et repassaient au milieu » d'une multitude de spectateurs, sans autre » but que de décider à quel partner elles don- » neraient la préférence. La musique du Ma- » zourek est très-vive, et c'est encore une des » raisons pour lesquelles les Russes le préfè- » rent à toutes les autres danses. Partout où » les bals peuvent faire des mariages, le Ma- » zourek doit avoir un grand succès. »

Cette danse est celle qui est le plus en usage en Mazovie, d'où elle tire son origine; mais là elle ne peut être jamais dansée sans être ac-

compagnée de couplets déjà connus ou improvisés. La musique de cette danse conserve toujours son type primitif, mais change sans cesse de mélodie. Un de nos plus remarquables compositeurs, M. Mirecki, publia à Warsovie, en 1827 ou 1828, un ouvrage sous le titre de *Mille Mazoureks*, où il donna la clef de la composition de ces danses pour quelque thème qu'on veuille choisir, de manière qu'on peut écrire autant de Mazoureks que l'on en veut, sans jamais leur ôter leur caractère particulier et national. C'est depuis la publication de cet ouvrage, qu'on cessa chez nous d'être particulièrement cité pour avoir composé un nouveau Mazourek pour le carnaval.

Le *Krakowiak*, qui est surtout en usage parmi le peuple de la Petite-Pologne, sans être moins gaie que le Mazourek, a cependant sa musique tout-à-fait particulière, et ses paroles à lui. Elle n'est dansée que très-rarement dans les hautes sociétés; cependant, sous le règne de Stanislas-Auguste, elle était encore très en vogue. Je lis dans un journal de Warsovie, qu'au moment de la publication de la constitution du 3 mai 1791, un jeune militaire qui se trouvait au bal chez le roi, s'étant mis à la première paire de Krakowiak, adressa au monarque quelques couplets très-jolis, qui avaient rapport à cette solennité mémorable.

Telle est notre poésie populaire : ce que nous possédons au-delà n'est qu'une acquisition étrangère que notre esprit national s'appropria par les études. Jamais on n'entend dans la bouche de nos paysans ni des ballades, ni des chansons langoureuses : tout est gai et volage. Pas une seule chanson circulant aujourd'hui ne remonte à plus d'une vingtaine d'années. On les change sans cesse, et un joyeux improvisateur de cabarets fait souvent une révolution complète sous ce rapport. On répète les couplets, on les défigure, on les corrige, on les corrompt, jusqu'à ce qu'un nouvel objet les fasse oublier entièrement.

Les airs de théâtres sont calqués en général sur les mélodies du peuple; et telle est leur nature, que souvent elles nous attendrissent jusqu'aux larmes par la tristesse des paroles, tandis que la musique elle-même reste toujours gaie, mais plus lente seulement qu'à l'ordinaire. Je n'ai qu'à citer ici les couplets d'Albert Boguslawski dans l'opéra *les Krakoviens et les montagnards*, et surtout ceux de Dmuszewski dans la pièce intitulée *le roi Wladislas-Lokiétek*. Mais pour comprendre ce caractère, il faut être Polonais; tout ce que je pourrais dire ici serait insuffisant.

Les romances chantées par nos femmes sont composées, pour la plupart, d'après la musique de nos airs populaires.

Le tableau que je viens de tracer de la poésie populaire et nationale ne se rattache qu'aux habitans des trois véritables Polognes (la Grande-Pologne, la Petite-Pologne, la Mazovie) et à la noblesse et à la bourgeoisie de toute notre fédération. Nos paysans russes ne connaissent pas cette gaieté : la tristesse, la douleur, l'amour malheureux ou la guerre respirent dans toutes leurs chansons. Leur musique et leurs paroles existent pour la plupart depuis des siècles; c'est donc un vaste champ pour nos poètes romantiques, qui détestent le bon sens et la gaieté frivole des Mazoviens et des Krakoviens. Vraiment il faut convenir qu'il est difficile de trouver quelque chose de plus beau au milieu de tous les autres peuples de l'Europe. Malczeski et Bohdan Zaleski en polonais, et l'infortuné Ryléief (1) en moskovite, ont répété en vers corrects plusieurs des chansons de notre peuple de l'Ukraine. A mesure qu'on s'approche de la véritable Pologne, on trouve moins de tristesse dans les chants des paysans; et tels sont surtout ceux de la Wolhynie, de la Podolie et de la Gallicie actuelle. Mais au milieu de nos paysans de l'Ukraine le feu brûle éternellement, et le savant Brodzinski, professeur de littérature nationale à l'Université de Warsovie, assure que le recueil de ces poésies une fois fait et corrigé en polonais, on aura quelque chose dans le genre de l'*Iliade*.

Quant à la race hérule, les paysans de la Prusse de Kœnigsberg, ceux de la Samogitie, de la Kourlande, et de quelques endroits de la véritable Lithuanie, possèdent aussi une foule de chansons, dont nous devons la traduction de quelques-unes à MM. Émeric Staniewicz, Léon Rogalski et Gaëtan Niezabitowski. Une particularité bien remarquable, c'est que plusieurs des chansons, quant au fond, ressem-

(1) Exécuté en 1826 à Pétersbourg.

blent à celles du peuple de l'Écosse; et le célèbre Czacki trouva dans une d'elles non-seulement cette cérémonie de convoquer les clans pour défendre la patrie, que nous avons vue plusieurs années plus tard si bien représentée dans *la Dame du lac* de Walter-Scott, et même le mot de *clan*, quoique étranger à la langue hérule, s'y trouve, et signifie la tribu.

Quelques faits, que j'ai recueillis ici, sont, je le crois, suffisans pour prouver que plus le peuple est barbare ou isolé du reste du monde, plus il conserve de souvenirs anciens qui charment notre imagination, et qui sont une source inépuisable pour les poètes romantiques.

Les paysans des trois Pologne sont les plus civilisés de tous ceux qui se trouvent dans le reste de notre fédération; leur esprit national est celui que nous reconnaissons pour le nôtre; et je ne connais *pas une seule* chanson nationale qui ne soit d'origine entièrement moderne, et qui soit autre chose que des couplets de danses. On trouve dans un historien du quinzième siècle, Dlugosz, qu'il y avait une chanson du peuple sur la mort de la reine Ludgarde; et dans Bielski, écrivain du seizième siècle, que le peuple de son temps conservait encore plusieurs chansons de ce genre; mais ni aucun historien postérieur n'en fait plus mention, ni aucun amateur de nos jours n'a pu recueillir, au milieu de nos paysans, que des chansons d'une origine très-moderne, et des couplets composés pour la plupart par nos joviais Mazoviens et Krakoviens le verre d'hydromel à la main.

L'influence des doctrines sévères de notre clergé, les guerres continuelles, et surtout l'enseignement du latin aux paysans du dix-septième siècle, sont, je crois, la cause de cette disparition complète de ces beautés sauvages qui charment notre imagination, et qu'il faut absolument chercher hors des sociétés civilisées.

Notre poésie, au moment où elle paraît, est tout-à-fait savante; et, à l'exception d'une chanson sur la doctrine de Wicklef, qui date de l'année 1397, et de quelques psaumes ou cantiques dont quelques moines obscurs étaient auteurs, on peut dire que, jusqu'à la moitié du seizième siècle, nous n'avons eu *aucune* pièce de poésie polonaise dont nous puissions montrer aujourd'hui les traces.

La poésie latine précéda chez nous la poésie polonaise; et les Krzycki, les Ianicki, les Dantiscus, qui vivaient tous avant le milieu du seizième siècle, ne pourraient sans doute déshonorer les temps mêmes de l'ancienne Rome.

Notre poésie donc ne connaît point l'enfance, elle paraît soudain dans toute la force de sa jeunesse. Excepté un seul, Rey, tous nos poètes connaissaient parfaitement la littérature grecque et romaine, et la plus grande partie d'eux fut instruite dans celle de l'Italie; car la connaissance des langues étrangères était toujours la plus répandue chez nous. « On a parlé les » diverses langues, disait entre autres Ogier, » le polonais, l'italien, le français, l'allemand; » il y en avait même qui parlaient le danois et » le suédois. » Voilà donc notre poésie nationale.

Celle du peuple mérite aussi ce titre; car, comme je l'ai démontré, ces polonaises, ces mazoureks, ces krakoviaks, accompagnées de couplets la plupart improvisés, répondent parfaitement à la liberté d'esprit, à son inconstance, à sa jeunesse éternelle, comme le dit J.-J. Rousseau, et qui n'a sa source que dans une morale sévère qui fut de tout temps la base de nos mœurs et de notre civilisation, qui enfanta les prodiges de valeur de nos phalanges, les vertus de nos représentans, et qui assure l'immortalité à la Pologne démembrée.

QUATRIÈME FRAGMENT.

PREMIÈRE PARTIE.

POÈTES LATINS.

XVe Siècle.

KORWIN (Laurent), né à Nowydwor, vers le milieu du quinzième siècle, fit ses études à Krakovie, et fut nommé ensuite professeur de littérature à l'Université de cette ville. Après avoir occupé cette chaire avec beaucoup d'éclat, il quitta Krakovie, et fut appelé aux fonctions de secrétaire du magistrat de la ville de Thorn. On assure qu'ayant été obligé de quitter la Pologne, il devint secrétaire de la ville de Breslaw, qui était déjà hors de ce pays, et qu'enfin il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de quelques puissances étrangères par Wladislas-Jagellon, roi de Bohème et de Hongrie. Il mourut dans un âge très-avancé, en 1527. L'amitié qui l'avait lié au célèbre Kopernik est mentionnée par ses biographes. Il a laissé dix ouvrages poétiques qui furent publiés séparément de l'année 1496 à 1518. Tels sont : I. *Carminum structura augus. Gymn. Cracoviensis studentibus dicata*, Krakovie, en 1496, in-4.; la seconde édition parut à Leipsig la même année. II. *Hortulus elegantiarum acad. Crac. studentibus consecratus;* première édition à Krakovie, 1502, in-4.; la seconde, *ibid.*, 1507. Plusieurs autres éditions de cet ouvrage parurent ensuite à Leipsig et à Vienne. III. *Epicedium in Ser. ac Gl. prin. Alexandrum, Pol. regem atq. mag. ducem Lith.* Krakovie, 1506, in-4. IV. *Theophylacti Scholastici Simocatti Epistolæ morales, rurales, amatoriæque*, Krakovie, 1509, in-4. Korwin n'est que l'éditeur de cet ouvrage. V. *Epith. in nuptiis S. R. M. Poloniæ, etc.....* Krakovie, 1518, in-4. VI. *Cosmographia dans manuductionum in tabulas Ptolemei*, Bâle, 1496, publié par Henri Bebel, élève de Korwin dans l'Université de Krakovie. VII. *Carmen de Silesia et Niceforo* (Nowydwor). VIII. *Carmen de Apolline et novem Musis.* IX. *Congeries carminum aliorum quæ partim operibus aliis, partim etiam deliciis poetarum germanorum quas Janus Gruterus collegit, et per Nic. Hofmanum ed.*, Francfort-sur-le-Mein, 1612. X. *Idioma latinum, id est puerillum colloquiorum liber, etc.*

KROSNIANIN, ou PAUL DE KROSNO, naquit vers le milieu du quinzième siècle à Krosno, dans l'ancien royaume de Russie (Gallicie actuelle). Après Grégoire de Sanok, il fut le premier qui enseigna la poésie dans l'Université de Krakovie. Ses élégies sont remplies de charme, ses chants lyriques ont un caractère majestueux, et les épigrammes même qu'il laissa ne sont point sans mérite. En 1508, il quitta Krakovie, fuyant la peste qui ravagea alors cette ville, se rendit en Hongrie, où il resta quelque temps à la cour de Gabriel Peren, un des premiers magnats de ce royaume. Krosnianin célébra souvent dans ses vers sa reconnaissance pour ce seigneur; ses poésies dédiées au roi Sigismond Ier, à l'occasion des victoires qu'il remporta sur les Moskovites, ainsi que toutes ses autres productions, nous font reconnaître en lui un homme de talent, un savant bon citoyen et honnête homme. Il a laissé : I. *Panegyrici in laudem divi Ladislai*

Poloniæ regis, et in honorem S. Stanislai Pol. martyris; Vienne 1509, in-4. C'est un recueil des diverses poésies de l'auteur. II. *Epithalamion, hoc est carmen connubiale in nuptias Sigis. I reg. Pol., et Barbaræ filiæ Stephani* (*de Zapole*); Krakovie, 1512, in-4. III. *Joannis Pannonii Paneg. in laudem Baptistæ Guarini Veronensis;* Vienne 1512, in-4. IV. *Victoria Sigismundi Ier anno* 1514, *e Moscis relata elegia;* Krakovie, 1514, in-4. V. *Elegia de nuptiis Sig. Ier et Bonæ Ducis Mediolani filiæ;* Krakovie 1518, in-4. Plusieurs autres poésies de cet auteur sont restées jusqu'aujourd'hui en manuscrits.

XVIe SIÈCLE.

KRZYCKI (ANDRÉ, *Critius*), prince-archevêque de Gnèzne et primat du royaume, naquit en 1483, à Krzyck. Simple et pauvre gentilhomme, il ne dut son élévation qu'à ses propres talens. Il fit ses études à l'Université de Krakovie, et y obtint le grade de docteur en philosophie. Aidé par son oncle, le célèbre vice-chancelier Pierre Tomicki, il se rendit à Paris, et ensuite à Bologne, où il obtint le grade de docteur en droit. De retour dans sa patrie à l'âge de vingt-trois ans, il se fit connaître par ses poésies légères, et surtout par des satires mordantes qui soulevèrent contre lui quelques inimitiés individuelles. Attaché à la cour de l'évêque de Posen, il le suivit dans l'ambassade envoyée en Hongrie pour accompagner en Pologne la reine Barbe de Zapole. C'était le début de sa grandeur future. Le talent oratoire et poétique qu'il déploya dans cette circonstance lui valut la faveur du grand roi Sigismond Ier, et une grande réputation dans le pays. Nommé d'abord chancelier de la reine, il assista son roi au congrès de Vienne (en 1515), qui décida les affairss de l'orient de l'Europe. Plus tard, une affaire de plus haute importance occupa la Pologne, c'était la formation du duché protestant de Prusse par Sigismond Ier. Les Polonais blâmaient la conduite du roi, comme tendant moins au bonheur de l'État qu'à satisfaire son ambition personnelle, puisque le dernier grand-maître des chevaliers Teutoniques était neveu de Sigismond par la branche latérale de Brandebourg; le pape et le clergé national s'élevaient contre lui, car le premier duc en Prusse était aussi le premier des princes protestans en Europe, et avant lui la réforme religieuse ne s'était pas élevée jusqu'au trône. C'est alors que Krzycki, pour éclairer la diète et le clergé, écrivit un ouvrage très-remarquable, intitulé : *Rationes Sigismundi regis Poloniæ, in facto abolitionis et extinctionis in Prussia ordinis Teutonici, et collationis feudis partis Prussiæ Marchioni Brandeburgico.* Cet ouvrage, appelé par le clergé *plus politique que catholique*, parut à Krakovie, en 1525, in-4. C'est un document qui peut seul éclairer la postérité sur les causes de la grandeur future de la Prusse actuelle, et sur la décadence de la Pologne, par rapport à cette puissance. Bientôt après, Krzycki fut nommé évêque de Przemysl, ensuite celui de Ploçk, enfin prince-archevêque de Gnèzne et primat du royaume, où il ne resta que deux années, les dernières de sa vie. Il mourut en 1537. Il représenta la Pologne, si grande alors, au moment où les trônes de Bohême et de Hongrie passaient de la famille Jagellone à celle de Habsbourg, où le trône de l'Empire, offert par le pape à Sigismond Ier, fut rejeté par ce grand roi. Cependant sa gloire est plus particulièrement fondée sur ses poésies dont jusqu'à présent il n'a été publié qu'une faible partie, et notre jugement sur elles repose sur le témoignage des plus célèbres écrivains polonais et étrangers qui l'avaient lu et admiré. Un exemplaire de ses poésies se trouve aujourd'hui à Pulawy, l'autre fut enlevé par les Moskovites avec toute la bibliothèque nationale de Zaluski, qui porte aujourd'hui le nom de *bibliothèque Impériale* à Pétersbourg; le troisième se trouvait il y a quelque temps entre les mains d'un bibliographe, M. Mathieu Kozlowski; le quatrième enfin fait l'ornement de la grande bibliothèque nationale d'Ossolinski, placée dans la capitale de la Gallicie. Voici cependant quel jugement a porté sur ces poésies M. l'abbé Iuszynski : « Il excelle dans » tous les genres de poésie : dans les satires il » surpassa Juvénal, dans la poésie épique et » élégiaque il s'approcha de Virgile et d'O- » vide, dans le genre romanesque il égala Ca- » tulle. » On croirait que c'est là un panégyrique outré, si la voix de tous les savans

qui ont lu les écrits de Krzycki n'était pas unanime. Si l'on va même jusqu'à suspecter la compétence des Polonais pour juger leur compatriote, nous trouverons un témoignage puissant et étranger dans Erasme de Rotterdam, dont le nom seul est une garantie d'impartialité; qu'on lise donc la lettre qu'il adressa au poète de Bâle, en 1526. Non-seulement il y professe son admiration pour son talent, mais il ajoute que Cicéron était le seul auteur latin qui comme lui eût excellé dans la poésie et dans la prose. Il faut lire plusieurs autres lettres adressées par Erasme aux divers savans de la Pologne, où il est presque toujours mention de Krzycki; telles sont celles adressées à l'archevêque Laski, au chancelier Szydlowiecki, au vice-chancelier Tomicki, à André Zebrzydowski, à Iaroslas Laski, à Jean Laski, à Jean Boner, etc., etc. Nous citerons un seul extrait de cette correspondance, pour prouver à nos lecteurs qu'au seizième siècle l'Europe savante savait mieux qu'aujourd'hui ce qu'étaient les Polonais : « *Tu sic pangis carmen*, dit-il, » *quasi nihil aliud agis, sic texis orationem* » *liberam, ut quamquam ad sublimitatem* » *historicam assurgis; nihil etiam obstrepent* » *poeticæ licentiæ. Quo vere magis deplo-* » *ras, te à literis quibus natus esse videris,* » *ad episcopi munus reipublicæ functiones* » *pertractum, hoc nos impensius gratulamur,* » *orbi Christiano, cui nulli sunt magis utiles,* » *quam qui reluctantes a dulcissimis philoso-* » *phiæ studiis, ad patriæ consulendum revo-* » *cantur.* »

Du reste, comme nous ne connaissons point tous les ouvrages poétiques de l'auteur, un seul a été imprimé et répandu; son titre est : *In augustissimum Sigismundi regis Pol. et reginæ Barbaræ connubium, carmen;* Krakovie. Le reste se trouve encore en manuscrit, ainsi que les poésies polonaises de ce grand écrivain.

DANTISCUS (Jean), connu dans la littérature et dans l'histoire sous ce nom qui signifie en français *Dantzikois*, et en polonais *Gdanszczanin*, car il n'avait aucun nom propre. Le grand père de Dantiscus, fuyant les massacres que les chevaliers Teutoniques exerçaient dans les villages de la Poméranie polonaise, arriva à Dantzig et exerça le métier de cordier. Le vertueux et savant petit-fils n'eut pas honte du métier de son grand-père, au contraire il signa souvent *Linodesmon*, mot grec qui signifie cordier.

Il naquit à Dantzig, en 1485; son père, qui était brasseur dans cette ville, voyant la capacité de cet enfant, l'envoya à Krakovie, où il commença et termina ses études, obtint les grades universitaires, et durant quelque temps donna des leçons publiques. Après avoir fini ses études, il visita la Palestine, la Syrie, l'Arabie, la Grèce, les îles de Crète, de Corcire, et les bords de l'Epire, pour s'instruire et pour remplir un vœu religieux. Revenu en Pologne, il s'attira la bienveillance du savant Pierre Tomicki, vice-chancelier de la couronne et évêque de Krakovie, qui le présenta au roi Sigismond Ier. Celui-ci offrit à Dantiscus l'emploi de *judex Curiæ*, et, quelque temps après, celui de secrétaire de sa cour. Dans ce dernier emploi il accompagna le monarque au congrès de Presbourg; et comme il se distinguait parmi les autres par la connaissance de plusieurs langues étrangères, Sigismond le nomma souvent ambassadeur à Venise, en Angleterre, auprès du pape, auprès de l'Empereur et de plusieurs autres puissances.

Non-seulement le roi de Pologne avait des égards pour lui, mais les autres monarques lui témoignèrent aussi leur respect. Pendant qu'il était auprès de l'empereur Maximilien, celui-ci lui donna le titre de *docteur pontif: et cæsur. juris*, mit sur sa tête une couronne poétique, et lui accorda le titre de noble allemand, privilége que le roi de Pologne confirma.

Le vertueux Dantiscus, respecté par ses compatriotes et par les étrangers, aima sa patrie, et ne perdit jamais de vue son bonheur. Envoyé à la cour de Charles-Quint, il régla avec succès les intérêts qui concernaient les provinces prussiennes, à l'avantage de la Pologne, et il engagea l'Empereur à rendre à ce pays la succession du duché de Bar en Italie, comme étant la dot de Bona, fille du duc de Sforze, première femme de Sigismond Ier. Il assista au couronnement de l'Empereur à Bologne, ensuite à la diète de Ratisbonne, à celle d'Ausbourg, où on permit de professer la religion chrétienne d'après la réforme de Martin-Luther : et partout où il se trouva, il repré-

senta noblement sa patrie. Charles-Quint l'aimait beaucoup : il voulut l'avoir auprès de lui dans ses voyages et même dans ses guerres : ainsi Dantiscus fut présent à la défaite et à la captivité du roi de France François Ier, près de Pavie, en 1525. Lorsque l'Empereur revint en Espagne, il laissa en Allemagne une grande partie de sa cour, ainsi que les ambassadeurs étrangers, mais conserva auprès de lui celui de la Pologne. On assure même que Dantiscus fut nommé par lui Grand d'Espagne.

Malgré tant d'honneurs conquis en pays étrangers, à son retour il ne lui restait dans sa patrie qu'une pension de la caisse royale et les revenus de la cure de Golomb ; mais ni le roi ni ses compatriotes ne l'oublièrent : il obtint bientôt l'évêché de Culm, et quelque temps après, le roi le nomma prince-évêque de Warmie. L'histoire atteste que dans cette fonction Dantiscus laissa le souvenir d'un sénateur dévoué à la république et d'un prélat digne de servir de modèle. Enfin, en l'année 1548, il termina sa glorieuse carrière.

Dans un de ses ouvrages il dit qu'il avait porté les armes dans sa jeunesse, et que ce fut dans ce temps qu'il écrivit quelques poésies en l'honneur du beaux sexe, auquel, selon l'historien Piasecki, il inspira quelque sympathie ; cependant le cardinal Hosius prit la peine de venger sur ce point la réputation de notre poète dans un de ses ouvrages théologiques.

Il avait un commerce de lettres avec plusieurs protestans éclairés, de son temps, tels que George Sabin, Erasme de Rotterdam et autres. Eobanus Hessus lui a dédié son ouvrage *Sylvæ* et le célèbre Erasme, son écrit intitulé : *Basilii M. de Spiritu S.*

Jean Gottlieb Boehm, savant historiographe, professeur à l'Académie de Leipzig, et ami de la nation polonaise (chose extraordinaire en Allemagne, la Saxe exceptée) publia les ouvrages de Dantiscus, avec la vie de l'auteur sous ce titre : *Joan. de Curiis Dantisci Ep. Var. poemata et hymni;* Breslaw et Leipzig, en 1764, in-8. Dans la bibliographie du poète il parle de lui en ces termes : « *Elatus in heroicis, in elegiis lenis, in epigrammatis acustus, in hymnis plane prudentium amulator.* » Dans un journal allemand se trouve une critique, la plus sévère de toutes celles qui furent faites sur cet auteur ; en voici quelques mots : « Les productions de Dantiscus » sont également ingénieuses et purement » écrites ; il règne partout une grande con- » naissance de la poésie latine : mais son » style n'a pas un caractère bien prononcé, » qui puisse le faire distinguer des autres » poètes. »

L'édition de Boehm contient douze ouvrages qui furent publiés à diverses époques, six à Krakovie en 1510, 1512, 1518, 1539, 1541 et 1629 ; un à Dantzig en 1693 ; un à Rome en 1515 ; un à Vienne en 1515 ; un à Bâle en 1582, et le reste des poésies inédites de l'auteur.

IANICKI (Clément), fils d'un paysan de la Grande-Pologne, des environs de Znin, naquit en 1516, et mourut dans la fleur de l'âge, en 1543. Protégé dans son enfance par le célèbre Krzycki, et par Kmita, palatin de Krakovie, il termina ses études à Krakovie et visita ensuite l'Italie, et surtout la Padoue : il resta quelque temps à cette Université. Dès son enfance il montra un rare talent poétique ; à l'âge de seize ans son nom était déjà répandu en Pologne ; à vingt, le pape Clément VII couronna son front du laurier poétique. Ses poésies sont comparées aux œuvres de Tibulle et de Catulle par divers écrivains nationaux et étrangers.

L'abbé Iuszynski, dans son laborieux Dictionnaire des poètes polonais, dit : « Nous avons » lieu de nous plaindre de la singulière des- » tinée de plusieurs de nos écrivains, au nom- » bre desquels se trouve Ianicki. Ses poésies » nous sont à peine parvenues, et nous ne » sommes pas encore sûrs si elles sont toutes » conservées. Les premières éditions sont très- » rares, et nous devons les postérieures aux sa- » vans étrangers. On n'épargna souvent au- » cuns frais pour la réimpression d'ouvrages » qui n'étaient pas dignes d'être publiés, et » personne n'a songé à la nouvelle publica- » tion des poésies de Ianicki, qui sont léguées » à la postérité comme l'honneur éternel des » Polonais. »

Parmi ces poésies plusieurs furent brûlées par l'auteur lui-même, d'autres existent encore en manuscrits, ou sont perdues à jamais ; le

reste fut publié dans un recueil intitulé : *Clem. Janicii Poloni poetæ laureati poemata in unum libellum collecta;* Leipzig, en 1755, in-8. On y trouve les ouvrages suivans, séparément publiés à diverses époques. I. *Tristium liber I, Variarum elegiarum liber I, Epigrammatum liber I* (Krakovie, 1542), in-8. II. *Epith. Sigismundo Augusto;* Krakovie, 1543, in-4. III. *Vitæ regum polonorum elegiaco carmine;* à Anvers, en 1563, in-8. IV. *Vita archiepiscoporum Gnesnensium;* Krakovie, 1574, in-8. Les deux derniers étaient souvent réimprimés.

SAMBORITANUS (Grégoire), ou *Vigilantius Rutthnus*, en polonais *Samborczyk*, naquit dans la ville de Sambor, dans l'ancien royaume de Russie (Gallicie actuelle), au commencement du seizième siècle. Radyminski, biographe des professeurs de l'Université de Krakovie, dit que le royaume de Russie, et surtout les villes de Léopol et de Sambor, sont celles qui ont produit le plus d'hommes distingués dans la carrière des lettres; et à l'appui de son opinion il cite les noms de cinquante Samboriens, à la tête desquels il place Grégoire Vigilantius.

Il fit ses études à Krakovie, d'où il fut envoyé à Przemysl pour être professeur dans le collége de cette ville; ensuite à Léopol, capitale de la Russie. Vers l'an 1560, il fonda une école dans le palatinat de Lenczyça, d'où il se rendit à Posen pour y faire un cours de rhétorique et de littérature au *collége de Lubranski*. Ensuite, après avoir passé quelque temps à la cour de plusieurs évêques et autres personnes distinguées parmi la noblesse, il se fixa à Krakovie, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur de théologie à l'Université de cette ville.

Pendant son séjour dans le palatinat de Lenczyça, il fut chargé par le castellan Jean Kostka de l'éducation de ses fils Paul et Stanislas, dont le dernier est connu dans le monde chrétien sous le nom de saint Stanislas Kostka, jésuite, et patron de la couronne de Pologne. Grégoire, précepteur du saint personnage dans sa première enfance, publia ensuite les détails de cette partie de sa vie dont la direction lui avait été confiée.

Outre les services que Grégoire rendit au monde littéraire par ses travaux dans l'enseignement public, il eut l'avantage d'être le premier Polonais qui osât composer des poésies pastorales en vers latins. Ce fut aussi le premier et le dernier Polonais qui, à l'exemple de Juvencius, prêtre espagnol du quatrième siècle, de Pierre de Riga et de Gil, docteur en Sorbonne, surnommé *Delphus*, écrivains du douzième siècle, traduisit toute la Bible en vers latins; mais le manque des fonds nécessaires aux frais de l'impression, que les savans évêques regardaient comme peu utile, le força à laisser son ouvrage en manuscrit. Il mourut en 1572.

Ses productions poétiques, remplies de charme et empreintes des traces du véritable talent, sont cependant inférieures à celles de Krzycki, Dantiscus et Ianicki. Les plus remarquables sont : I. *Eccloga, Elegiæ IX, Epigrammata, Sylvula, Epitaphia;* Krakovie, 1566, in-8. II. *Elegiæ et epigramamta quædam;* Krakovie, 1567, in-8. On connaît en tout quinze de ses ouvrages poétiques, qui furent tous publiés à Krakovie du vivant de l'auteur.

MALINSKI (Gaspard), *Venceslas Schamothulinus* (c'est-à-dire SZAMOTULSKI), *George Ticzinensis* (TYCZYNSKI), *Sébastien* MARSZEWSKI, *Eustache Alliopagus* (KNOBELSDORF), *Simon Goritius* (GORYCKI), *Christophe* KOBYLINSKI, *Adam Schræterus* (SZRETER), *André Schoneus* (SZEEN), et une foule d'autres écrivains sont comptés au nombre des poètes latins qui ont illustré l'âge d'or de la littérature en Pologne.

NIEGOSZEWSKI (Stanislas), chevalier de l'ordre de la république de Venise, improvisateur et poète latin lauréat du seizième siècle. C'était un génie extraordinaire; ses contemporains le regardaient comme un prodige. Le savant Italien Aldus Manucius, dans la dédicace du second volume des ouvrages de Jean Zamoyski, ne trouve pas d'éloges qu'il ne croie devoir attribuer à Niegoszewski. Il avait une si grande facilité pour composer des vers, que, dans un examen public, il répondit en vers aux questions qui lui étaient adressées. Le programme par lequel il invitait le public, portait au-dessus d'un tableau allégorique l'inscription suivante : « Comme une preuve

» éternelle de respect au nom vénitien, de la » part de Stanislas Niegoszewski, Polonais; » comme une marque de son amitié pour Al- » dus Manucius; comme, etc.; jugé digne par » ses amis d'exposer tous les problèmes théo- » logiques et toute la doctrine d'Aristote, il » traitera : 1° de la théologie dogmatique et » scolastique; 2° de la philosophie générale » d'Aristote, de la philosophie naturelle, mo- » rale et divine; 3° des mathématiques. Il ré- » pondra en vers hexamètres et pentamètres » aux questions qui lui seront adressées, sur » toutes ces sciences, afin de convaincre ses » auditeurs des progrès qu'il a faits dans les » belles-lettres. A chaque proposition, quelle » qu'en soit la matière, il improvisera les ré- » ponses en vers ou en prose, etc., etc. Dans » l'église de Saint-Jean et Paul, le jour de Pu- » rification, en 1584. » Ce programme peut être donné sans commentaire. Voici encore un ouvrage extraordinaire :

Ad illustrissimum principem Epinicion (sans date ni lieu d'impression, publié à Venise), ouvrage très-rare, édition magnifique. C'est un éloge de Jean Zamoyski, surnommé *le Grand*. Elle renferme un poëme héroïque en latin, et six dithyrambes en six langues différentes : 1° *Gédéon*, en hébreux; 2° *Epaminondas*, en grec; 3° *Fabius Maximus*, en latin; 4° *Gran Capitan Gonzalvo Hermades de Corduba*, en espagnol; 5° *Marco Antonio Colonna*, en italien; 6° *Jean Tarnowski, grand-général de Pologne*, en polonais.

Outre cela, on a de lui *Epigrammata Joanni Kochanavio*, publié à Krakovie, en 1584, in-4. C'est un recueil d'épigrammes, dont chacune est composée de deux vers; on y trouve aussi deux odes consacrées à la mémoire de Jean Kochanowski.

Nous ne connaissons point les détails de la vie privée de Niegoszewski. Le savant abbé Iuszynski, seulement, qui nous a fait connaître ses travaux, dit que sur un ouvrage qu'il publia à Krakovie, en 1596, une main contemporaine a écrit en vers polonais ces mots : « Digne de la plus grande vieillesse, il mourut » dans la fleur de son âge. »

SARBIEWSKI (Mathias-Kasimir), en latin *Sarbievius*, surnommé l'*Horace moderne*, naquit en 1595, au village Sarbiewo, près de Pultusk, ville dans laquelle il fit ses premières études. En 1613, il se fit jésuite à Wilna, d'où, après avoir fini les cours académiques, il fut envoyé à Krozé, en Samogitie, pour y enseigner la poétique. En 1621, on l'envoya à Rome pour qu'il y étudiât la théologie; mais comme il avait un penchant très-prononcé pour la poésie, il renonça presque au but principal de son voyage, s'occupa spécialement de littérature, et s'attira les applaudissemens universels de la capitale du monde chrétien. Les personnages les plus distingués, pleins de vénération pour son talent, l'honorèrent de leur amitié. Telles étaient surtout la maison de Barberini et celle des ducs de Debracciano, ainsi que les illustres littérateurs Galluci, Strada, Donati, Bencis Menohius, etc. Il ne jouit pas d'une moindre estime en France et dans les Pays-Bas, comme nous en trouvons les preuves dans les ouvrages des auteurs célèbres de ce temps, tels que Raliet, Rénat-Rapin, Olaus Borichius, Morhof, ainsi que Bolland, Puteau et plusieurs autres.

Le pape Urbain VIII appréciait tellement le talent de Sarbiewski, qu'il l'engagea à corriger son bréviaire; et, au départ du poète, il lui plaça une couronne sur la tête, et mit à son cou une chaîne d'or.

De retour dans sa patrie, Sarbiewski enseigna la rhétorique pendant deux ans, et la théologie pendant quatre ans, dans l'Université de Wilna. Le roi Wladislas IV l'appela pour occuper auprès de lui la place de prédicateur et de théologien de la cour.

Tant de gloire, tant d'éloges et tant d'honneurs ne laissaient aucun doute sur le mérite de ce poète; cependant il faut songer que la Pologne, au temps de Sarbiewski, commençait déjà à être régie par les jésuites, et que ce grand écrivain lui-même était jésuite. L'honneur donc de la nation polonaise, et la gloire de sa littérature, n'auront rien à perdre quand nous exposerons aussi les opinions d'autres personnes moins partiales à l'égard de cet auteur.

Il y a diverses opinions sur les mérites de ses poésies; les Allemands soutiennent quelquefois qu'il est supérieur à Horace; les Français ne lui ôtent pas l'honneur d'avoir égalé, par son génie, les plus grands poètes de l'antiquité; mais ils lui reprochent d'être parfois obscur dans ses idées, et d'avoir souvent employé des

mots qui ne sont pas latins. Angelo-Maria Durini, comte de Modenza, archevêque, nonce du pape à la cour de Pologne, dans l'édition qu'il a publiée à Warsovie, en 1772, des poésies latines de Szymonowicz (dont nous parlerons plus loin), s'élève avec sévérité et peut-être avec justice contre ceux qui vantent sans mesure Sarbiewski. « Je ne peux concevoir, dit-il, » comment Rénat-Rapin, excellent poète lui-» même, et en même temps capable de juger » les travaux des autres, a pu croire que, » parmi les poètes latins lyriques du siècle » passé (dix-septième siècle), trois seulement » étaient parfaits, savoir : deux Français et le » Polonais Sarbiewski. Pouvait-il ignorer les » poésies de Szymonowicz, que Juste-Lipse, ce » célèbre et impartial appréciateur des savans, » a comblé de tant d'éloges, et que Clé-» ment VIII couronna comme poète? Mais » Rapin, semblable au paon qui est fier de » l'éclat de sa queue, élève Sarbiewski outre » mesure, parce qu'il était jésuite comme lui. » Ensuite ce même auteur dit : « *Ludovicus Au-» berius inter alia Hugonis Grotii hoc de Sar-» bievio judicium refert :* NON SOLUM ÆQUAVIT » SED ETIAM SUPERAVIT HORATIUM. *Credat Ju-» dæus Apella ! et quicumque non novit inter » anserem et olorem quid intersit ; non ego. » Testudo aquilam vivacit citius.* » Quel sera donc le jugement du sévère Durini à l'égard de Sarbiewski? « Ses œuvres, dit-il, sont pleines » de beautés vraiment lyriques; mais le style » en est dur, le langage négligé, rempli de mé-» taphores et d'antithèses; en un mot, ceux » qui sont à la portée de sentir la force et la » beauté de la poésie latine, peuvent *à peine* » trouver dans Sarbiewski des endroits dignes » de leur admiration. »

Quant à nous, nous n'osons point apprécier nous-mêmes un auteur si connu en France et dans toute l'Europe. On peut en juger par le nombre des éditions de ses ouvrages, qui furent publiés sur presque tous les points principaux de l'Europe.

Ainsi, on compta cinq éditions à Cologne : 1625, in-12; 1648, in-16; 1682, in-12; 1692, in-12, et 1721, in-8., sous le titre de *Horatius Sarmaticus*.

Cinq à Anvers : 1630, in-12; 1632, in-4. (l'édition la plus recherchée par les savans); 1634, in-16; 1646, in-16, et 1647, in-12.

Trois à Wilna : 1628, in-12; 1747, in-12, et 1757, in-4.

Une à Rome, 1643, in-12; une à Dijon, 1646, in-12; une à Krakovie, 1647, in-4, avec la traduction polonaise; une *sine loco*, 1669, in-12; une à Kalisz, 1681, in-12 (la plus défectueuse); une à Londres, 1684, in-12; une à Breslaw, 1753, in-16; une à Paris, 1759, in-12; une à Warsovie, 1769, in-8, et une à Strasbourg, an 9 de la république française (1800-1801).

En tout, c'était donc vingt-quatre éditions; mais celle de Warsovie, en 1769, est la meilleure; car elle renferme des pièces inédites jusqu'alors. Par cette prodigieuse quantité d'éditions, on reconnaît la politique des Jésuites qui cherchaient à attirer sur eux l'estime publique par des choses frivoles en comparaison de ce qu'ils voulaient obtenir.

SZYMONOWICZ. Nous en parlerons dans la division des poètes polonais.

SECONDE PARTIE. — POÉSIE POLONAISE.

Poètes lyriques. — Traductions des auteurs de l'antiquité.

DAVID. La première traduction complète du Psautier a paru en 1539 à Krakovie; cependant on ne la connaît pas aujourd'hui; et JACQUES DE LUBLIN est regardé comme le premier qui ait donné une version en vers polonais de ce grand ouvrage. Son travail a paru à Krakovie en 1558. *Nicolas* REY l'avait précédé, il est vrai, de quelques années; mais ce n'étaient que quelques psaumes qu'il publia séparément vers l'année 1555. *Jean* KOCHANOWSKI, dont nous parlerons bientôt, fut le meilleur de tous les traducteurs de cet auteur. Son ouvrage parut pour la première fois en 1578 à Krakovie. La traduction postérieure de *Sébastien* PETRYCY n'a jamais vu le jour. *Mathieu* RYBINSKI publia la sienne en 1617 à Thorn; *Salomon* RYSINSKI à Lubecz en 1614; GAWINSKI traduisit aussi cet auteur, ainsi que Karpinski, poète du dix-huitième siècle, dont la vie se trouve dans la *Biographie portative*

des contemporains, en un seul volume; Paris, 1826-30.

HORACE. La plus ancienne traduction de quelques-unes des poésies d'Horace est celle de Jean Kochanowski. Après lui, *Sébastien* PETRYCY publia la version complète des chants d'Horace en 1609 à Krakovie; mais elle est plutôt une imitation, et n'a pas grand mérite. *Samuel* TWARTOWSKI traduisit quelques-unes de ces poésies, qui furent publiées à Krakovie en 1682. *Jean* LIBICKI publia une traduction de presque tous les ouvrages d'Horace, en 1647, à Krakovie; mais elle est peu estimée.

C'est encore une preuve de la décadence du goût et de la littérature en Pologne au dix-septième siècle, que tous les traducteurs d'Horace allaient toujours se détériorant depuis Kochanowski; après Libicki, on resta un siècle entier sans toucher même Horace, et ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle qu'on a publié un recueil des traductions des diverses personnes vivantes alors. L'époque actuelle s'honore surtout de la version de Dmochowski.

OVIDE. La plus ancienne et la meilleure traduction des Métamorphoses en vers polonais est celle de *Jacques* ZEBROWSKI, qui fut publiée à Krakovie en 1636, et qu'on a jugée de nos jours digne d'être réimprimée à Wilna en 1822. La seconde était celle de *Valérien* OTFINOWSKI, publiée à Krakovie en 1638. La troisième et dernière a été exécutée de nos jours par M. *Brunon* KICINSKI, et publiée à Warsovie en 1825. Nous passons sous silence les traductions partielles de cet auteur.

PINDARE. Jean Kochanowski l'imita souvent; mais ni lui ni personne autre ne s'occupa de sa traduction, que nous devons actuellement à M. Wiernikowski, professeur à l'Université de Moskou. Son ouvrage a paru à Wilna en 1824.

SAPHO. Quelques-unes de ses poésies furent traduites par Kochanowski; et c'est le seul auteur dans l'époque de l'ancienne littérature polonaise, qui tourna ses regards vers les productions de ce poète.

Poètes nationaux.

REY (NICOLAS-*Oksza*), *de Naglowicé*, naquit en 1515 à Zurawno, dans l'ancien royaume de Russie, d'une famille très-pauvre. Après avoir passé dix ans dans une école où il ne voulait rien apprendre, son père l'en retira, et le laissa se livrer à l'oisiveté, à la chasse et à tous les plaisirs de son âge. Plus tard, attaché à la cour d'André Tenczynski, palatin de Sandomir, il y apprit le latin, dont il n'avait eu jusqu'alors aucune connaissance. Cette maison d'ailleurs était l'unique école où Rey avait puisé ses connaissances littéraires; mais il la quitta quelques années après, et reprit ses anciennes habitudes. Il mena la vie la plus scandaleuse, et les détails qu'un écrivain contemporain nous a laissés sur sa gourmandise seraient incroyables, si l'auteur n'était digne de foi. Un écrivain de nos jours, trouvant le contraste le plus frappant entre la morale sévère professée dans les écrits de Rey, et sa vie déréglée, a osé même soutenir qu'il n'était point l'auteur des ouvrages connus sous son nom. Mais cette supposition est d'autant plus faible que tous les écrits de Rey sont anonymes; car il disait lui-même qu'il regarderait comme une honte de porter le nom d'auteur, quand tout le monde savait que son éducation avait été négligée, et qu'il n'écrivait point comme savant, mais comme simple amateur. Cependant il se corrigea dans sa vieillesse. Quoi qu'il en soit, la faveur dont il jouissait auprès du sage Sigismond Ier et de son fils Sigismond-Auguste, qui tous les deux eurent pour lui la plus grande estime et le comblèrent de biens, les ouvrages qu'il publia, et le respect que lui témoignèrent plusieurs personnages distingués, nous confirment dans l'opinion de son ami et biographe Trzecieski, qui est très-favorable pour lui.

Cet homme singulier doit être regardé autant comme prosateur que comme poète et théologien protestant. Dans tous ces genres de productions, on voit le même mélange du bon et du mauvais que dans sa vie privée. Bon prosateur dans ses écrits étrangers à la religion, il n'a ni goût ni bon sens dans ses ouvrages théologiques, qui le faisaient haïr des catholiques qu'il offensait outre mesure, et des protestans qui étaient compromis par une pareille défense provenant d'un homme sans mœurs. Comme poète, il est souvent maladroit et fade; et cependant il montre aussi dans d'autres endroits de l'élégance et de la légèreté. Il publia qua-

torze ouvrages en prose et en vers. Nous avons déjà parlé du mérite de son *Miroir*. L'autre ouvrage, non moins important, est celui des *Plaintes de la patrie sur notre négligence*, qui fut publié à Krakovie en 1567. Sa *Ménagerie de la noblesse*, Krakovie, 1568, est un recueil d'épigrammes écrites en l'honneur des héros de l'antiquité et de ceux de sa patrie. Enfin, ne connaissant point l'hébreu, ne comprenant pas bien le latin, en traduisant le Psautier il prit pour texte la version en prose de la Bible par *Wrobel*. Et la belle prose de Wrobel se trouve défigurée dans la poésie de Rey.

Il bâtit deux villes, une qu'il appela *Oxa*, du nom de ses armoiries, et l'autre *Reïowieç*, de celui de sa famille. Il mourut en 1568.

KOCHANOWSKI (Jean), surnommé *le prince des poètes polonais*, naquit en 1532, au village de Siczyn. La biographie très-détaillée de cet auteur se trouve traduite en français dans le recueil intitulé : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, Paris, 1823, dans le volume qui est consacré à la Pologne. Mais, par une triste fatalité attachée à ce pays, on a rendu un compte exact de sa vie sans ajouter aucune notice sur ses ouvrages. C'est sans doute pour y suppléer qu'un étudiant de l'Université de Paris, M. Stanislas Rzewuski, voulut faire connaître au public français le mérite des poésies de ce grand écrivain. Quant à nous, nous n'avons pu que recommander le premier à nos lecteurs, en nous bornant d'ailleurs à quelques-uns des détails qui s'y trouvent recueillis.

Kochanowski, après avoir fait ses études en Pologne, se rendit à Paris, où il resta sept ans; puis en Italie, et passa quelques années à Rome et à Padoue. La réputation de ce savant précéda son retour dans la patrie. Le roi Sigismond-Auguste le mit au rang de ses secrétaires; l'évêque de Krakovie Padniewski et son successeur Myszkowski voulurent absolument engager Kochanowski à embrasser l'état ecclésiastique. Le grand Jean Zamoyski lui envoya le diplome de sénateur-castellan; mais il refusa toutes les richesses et tous les honneurs, préférant la liberté, l'état modeste, et la fortune médiocre qu'il tenait de ses pères. Il épousa Anne Podlodowska, se rendit dans son village, Czarnolésié ou Czarnylas, dans le palatinat de Lublin, où il passa le reste de ses jours au sein de sa famille. Enfin, plaidant la cause de son beau-père qui fut massacré par les Turcs, dans la chaleur de son discours, il fut frappé d'apoplexie dans la salle même des séances de la diète, en 1586. On montre encore sa maison à Czarnolésié, et son crâne, retiré du tombeau, se trouve dans le temple de la Sibylle, à Pulawy, comme un des plus chers souvenirs nationaux. On l'a mis dans une urne sur laquelle est écrit un de ses vers : *Et le fils de la belle Latone ne permettra pas que mes cendres soient un jour outragées par la postérité.*

Kochanowski se fraya le premier une route presque inconnue au milieu de mille difficultés, et prouva à l'Europe que la langue polonaise est riche d'énergie et d'élégance. On peut ajouter que ni avant ni après lui, jusque vers la moitié du dix-huitième siècle, personne ne s'est montré capable de l'égaler. Son style simple et facile a je ne sais quel charme qui fait qu'on le relit toujours avec un nouveau plaisir. Ses poésies latines sont de beaucoup inférieures; et en prose il n'écrivit presque rien. Nous diviserons ses productions littéraires en trois parties distinctes : 1° ses poésies originales; 2° ses traductions des poètes étrangers en vers polonais; 3° enfin ses poésies latines.

Poésies originales. I. *Élégies sur la mort de ma fille Ursule Kochanowska.* Il est non-seulement le premier qui ait essayé ce genre de poésie en Pologne, mais encore il occupe jusqu'à présent la première place parmi les poètes élégiaques. Pureté de langage, versification soignée, sensibilité d'un père désolé : tout est réuni dans ces élégies, qui n'ont rien de semblable, même dans la littérature actuelle de la Pologne. Elles ont été traduites en latin par Kniaznin, et en partie en anglais par M. Bowring; mais ce dernier ne connaissant l'auteur que d'après une traduction en prose de M. Lach-Szyrma, n'a pu faire sentir à ses lecteurs qu'une faible partie des beautés de l'original. II. *Épodes en deux livres.* C'est un recueil de poésies lyriques dans le genre de Pindare; elles n'ont pas la force et le sublime que nous admirons dans le poète grec, mais elles se distinguent plutôt par une douceur,

une naïveté, et un genre de beauté qui n'appartient qu'à Kochanowski. Il imita souvent Sapho, Anacréon, Horace et autres poètes de l'antiquité. III. *Épigrammes en trois livres.* Il y règne toujours une imagination vive et une grande fécondité; cependant quelquefois le poète passe les bornes de la décence. IV. *Deux satires;* une intitulée *la Concorde,* l'autre *le Satyre.* On n'y trouve point les qualités qu'on désirerait dans ces sortes de compositions; l'auteur, comme philosophe, parle plus à la raison qu'à l'imagination. V. *Congé des ambassadeurs,* tragédie en cinq actes, dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage. VI. *Un Dard, ou l'Hommage de la Prusse,* poème écrit à l'occasion de l'hommage rendu à Sigismond-Auguste par Albert, duc de la Prusse de Kœnigsberg, pays vassal de la république. VII. *La Dryade,* poème où l'auteur met l'éloge du bon roi Sigismond-Auguste dans la bouche d'une dryade, qu'il suppose avoir rencontré le monarque chassant dans un forêt. VIII. *Histoire de Suzanne,* tirée des livres ecclésiastiques. IX. *Épithalame sur les noces de Radziwill.* X. *La Barbe,* poème satirique.

Les traductions des ouvrages des auteurs étrangers par Kochanowski sont: I. *Les Psaumes de David,* ouvrage qui a le plus contribué à consolider sa gloire. Son génie supérieur, qui lui fit devancer les siècles dans la pureté de la langue, dans les expressions pleines de verve et de sensibilité, se montre ici dans tout son éclat. Il est vrai que tous les psaumes n'ont pas le même mérite, qu'il en est dont la traduction est faible; cependant les défauts de quelques-uns n'appartiennent qu'au siècle, tandis que les beautés des autres assurent à la gloire du traducteur une durée égale à celle de la langue polonaise. Pour donner à nos lecteurs une idée de leur perfection, nous devons ajouter que, dans le siècle de la régénération des lettres en Pologne, feu François Karpinski voulant aussi traduire le psautier, conserva dans son recueil la plus grande partie des psaumes de son grand prédécesseur, prouvant ainsi l'impossibilité de le rendre mieux en polonais. II. *Traduction du troisième livre de l'Iliade.* Kochanowski voulut traduire ce chef-d'œuvre entier, et en tira même le sujet de la tragédie, *le Congé des ambassadeurs;* mais la mort l'en empêcha. III. *Les Phénomènes,* poème didactique, traduit du grec de l'auteur Arat. IV. *Les Échecs,* poème traduit de l'italien de Marc Vida.

Tous les écrits polonais de Kochanowski ont été publiés très-souvent, et de nos jours on en compte cinq éditions nouvelles.

Poésies latines. I. *Elegiarum libri tres foricœnia, sive epigrammatarum libellus;* Krakovie, 1584, in-4°. Dans ces élégies, on ne reconnaît plus ce même auteur qui dans sa langue natale surpassa souvent les écrivains de l'époque à laquelle nous vivons; cependant il était rempli des beautés d'Ovide, de Properce, de Tibulle, etc., et les imita parfois avec assez de succès. II. *Lyricorum libellus;* Krakovie, 1580, in-4. III. *Ad Stephanum regem Polon. inclitum Moscho debellato et Livonia recuperata, Epinicion;* Krakovie, 1582. Dans ces deux derniers ouvrages, Kochanowski prouva qu'il connaissait parfaitement la langue latine; mais, quant à la poésie, dit le savant Iuszynski, non-seulement il est inférieur à ses productions polonaises, mais encore à ses poésies latines.

Nicolas Gomolka, célèbre musicien polonais, mit les psaumes de Kochanowski en musique, et les publia in-4° à Krakovie, en 1580. Un autre musicien non moins célèbre, Christophe Klaban, maître de la chapelle du roi Étienne, mit en musique l'*Epinicion* que Kochanowski écrivit pour célébrer la victoire des Polonais sur les Moskovites, alors gouvernés par Ivan-le-Terrible.

Le talent pour la poésie semble être un héritage dans la maison de Kochanowski, qui sert à l'illustration de la littérature polonaise dans le seizième siècle. Ils étaient quatre frères: Jean, André, Nicolas et Pierre, et tous étaient poètes; tous, à l'exception de Nicolas, sont mis au rang des premiers écrivains nationaux. Nous les citerons chacun à leur place.

SZARZYNSKI-SEMPT (Nicolas), mort fort jeune dans l'année 1581. Les savans du seizième siècle regardaient avec raison cet écrivain comme le premier poète polonais après Jean Kochanowski; mais, grâce aux jésuites, il fut entièrement inconnu à la posté-

rité, jusqu'à l'année 1827, où M. Joseph Muczkowski publia à Posen la nouvelle édition de ses ouvrages. La première édition des poésies de Szarzynski a puru en 1601 : il n'y en a aujourd'hui qu'un seul exemplaire dans la bibliothèque de M. Xavier Dzialynski. Szarzynski laissa quelques sonnets, des chants, une excellente traduction de quelques psaumes, et des poésies fugitives.

RYBINSKI (Jean), poète lauréat. En 1589, il fut professeur au collége de Dantzig, ensuite secrétaire de la municipalité de Thorn, où il resta jusqu'à l'année 1594. L'élégance de ses poésies et la pureté du langage lui donnent le droit d'être mentionné ici. Nous avons de lui cinq ouvrages poétiques, dont trois furent publiés, à Thorn, un à Wilna, un à Breslaw, tous entre les années 1583 et 1607, et un seul latin. Voici leurs titres : I. *Les Luthes,* un liv. ; II. *Vers dédiés au grand chancelier Léo Sapieha;* III. *le Printemps;* IV. *les Salutations de Jean Rybinski.*

GROCHOWSKI (Stanislas) naquit en Mazovie vers l'an 1560. Doué d'un esprit vif, il montra dès l'enfance son talent pour la poésie, attaquant dans des pièces satiriques ses professeurs et ses camarades. C'est à cette passion malheureuse qu'il dut sa pauvreté, dont il se plaignait souvent dans ses ouvrages; et l'on peut à peine s'imaginer comment un pareil homme a connu la pauvreté dans un temps où les talens étaient le principal moyen pour arriver aux dignités de la république. Il n'était que curé dans un petit village, et chanoine titulaire de Kruswiça. Quoique pressé par le besoin, cependant il poursuivait dans ses satires tout ce qui était mauvais ou ridicule. La même année qu'il invoquait le secours du roi, il écrivit une satire contre les prélats qui se disputaient le riche évêché de Krakovie ; et comme c'était le temps où l'esprit jésuitique commençait à faire sentir ses effets, les prêtres le persécutèrent; et l'évêque de Plokç priva le poète de ses revenus, le jeta dans une prison, d'où il ne sortit que sur les instances de quelques amis. Il mourut en 1644.

Le savant Bentkowski, dans son *Histoire de la littérature de Pologne,* dit que toutes les poésies de Grochowski respirent une douceur peu commune, que plusieurs se distinguent par un véritable esprit poétique, et que, quant au langage, elles sont d'une extrême pureté. Un autre écrivain non moins savant, l'abbé Iuszynski, confirme ce jugement, et dit : « Dans tous ces ouvrages on peut distinguer une facilité étonnante, quelquefois des idées élevées, plus souvent d'heureuses images poétiques, enfin l'exactitude dans les pièces qu'il a traduites des auteurs étrangers. Parfois il s'élève à la dignité de la poésie lyrique, et là même où la versification devient faible, il mérite encore d'être lu à cause de la pureté de son style. » Nous n'avons à lui objecter qu'une fécondité trop grande de ses ouvrages poétiques, et nous croyons que c'est à elle qu'il faut attribuer les défauts qui se rencontrent dans ses écrits, et qui ôtent souvent l'illusion aux lecteurs de notre époque.

Outre cinq ouvrages théologiques en prose, Grochowski publia trente écrits poétiques à diverses époques. Les plus remarquables sont : I. *Élégies à la mort de Zamoyski-le-Grand;* II. *Calliope slavonne,* poème dédié au roi; III. *Holubek, chef des Kosaks-Polonais, ou les exploits et la mort de ce héros;* IV. *Hymnes du bréviaire romain :* c'est une des plus belles traductions de ces poésies qui, comme on le sait, possèdent souvent la sublimité pindarique. V. *Chant nuptial pour les noces du tzar Démétrius avec mademoiselle Marie Mniszech;* IV. *Poésies indiennes,* traduites d'après la version latine des jésuites; VII. *Traduction en vers des trois premiers livres de l'ouvrages sur l'Imitation de Jésus-Christ de Thomas à Kempis,* etc., etc.

MIASKOWSKI (Gaspard), gentilhomme de la Grande-Pologne. Le recueil de ses poésies parut d'abord en 1612, ensuite en 1613 et 1622. La seconde édition est intitulée *Hercule slave.* Pour faire juger du mérite de ses productions poétiques, nous n'avons qu'à citer les opinions de divers auteurs. Félix-Herburt, savant très-distingué, ami de l'auteur et éditeur de ses poésies, parle ainsi au commencement du dix-septième siècle : « J'aime Rey, » je vante Kochanowski ; mais toi je t'admire. » Je connais parfaitement ce qu'il y a de beau » dans les ouvrages de Dante, de Pétrarque, » d'Arioste, de Ronsard, de Médine; ils m'é- » tonnent comme tous ceux qui les ont lus.

» Mais dois-je oublier que dans tes écrits je » trouve tant de fleurs, que c'est avec douleur » que j'avoue que si je marche, ou si je m'as- » seois, jamais je ne peux trouver la verdure, » et que toujours ce sont des fleurs. » Ce jugement trop poétique, quant au fond, est celui de la postérité. L'abbé Woronicz, archevêque-primat et premier des poètes de notre siècle, en parlant de Grochowski, de Bialobocki et de Kochanowski, dit que Miaskowski les surpasse tous, et que ses poésies religieuses sont le monument le plus précieux de l'époque à laquelle il vivait. Bentkowski dans son Histoire de la littérature polonaise, et l'abbé Iuszynski dans son Dictionnaire des poètes de la Pologne, citent tous les deux cette autorité, et la confirment.

XVIIe siècle.

KOCHOWSKI (Vespasien), dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans le fragment consacré aux historiens, est un auteur de la fin du dix-septième siècle. Comme poète, il écrivit de beaux ouvrages dans sa jeunesse; mais, parvenu à un âge plus avancé, il devint très-médiocre. Voici ses meilleurs ouvrages poétiques : I. *Cinq livres de poésies lyriques, ou l'Oisiveté non oisive;* II. *Épigrammes et vers joyeux.* Dans la préface de ce dernier ouvrage l'auteur dit : « L'abbé rec- » teur a lu, relu, rayé le tiers, et enfin permet » d'imprimer. » Après une censure aussi sévère, les jésuites ne furent pas encore contens; ils dénoncèrent l'imprimeur et le censeur lui-même, en les accusant d'hérésie, quoique réellement leur prétendu zèle fût moins blessé du sujet de ces poèmes que du genre épigrammatique en lui-même. Le savant G. S. Bandtkie nous a conservé, dans son Histoire des imprimeries en Pologne, tous les détails de ce procès curieux, qui enfin se termina en faveur du poète accusé.

Kochowski est, à vrai dire, le dernier des poètes lyriques de l'ancienne littérature polonaise qui soit digne d'être mentionné dans ce Tableau.

Poètes didactiques. — Traductions des anciens auteurs.

ARAT, auteur grec. Voyez *Jean Kochanowski*, parmi les poètes lyriques.

VIRGILE. Géorgiques, traduites en vers par Valérien *Otfinowski*, et publiées en 1614. Plusieurs autres auteurs de l'époque de la nouvelle littérature polonaise ont aussi fait la traduction de cet ouvrage; tels sont Ignace *Tanski*, Hyacinthe *Przybylski*, Ignace *Nagurczewski*, Joseph *Lipinski*, etc.

Poètes nationaux.

ZBYLITOWSKI (André). Presque tous ses ouvrages ont péri dans les flammes que les jésuites allumaient par toute la Pologne pour anéantir les productions des *hérétiques*. Nous en connaissons plusieurs, mais ce n'est que par les traditions bibliographiques. L'unique ouvrage de Zbylitowski qui soit connu aujourd'hui, est son petit poème de *l'homme des Champs*, qui fut publié en 1597.

M. Eusèbe Slowacki, savant professeur de la littérature polonaise à l'Université de Wilna (mort en 1814), porte son jugement sur ce poète en ces termes : « *L'homme des Champs*, dit-il, est un poème très-précieux. Le poète, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, trace un brillant tableau du bonheur de la vie champêtre et des plaisirs qu'elle procure. S'il se néglige parfois, il ne blesse jamais le bon goût. Après avoir donné un tableau général de son village et des mœurs pures des villageois, il entre dans les détails.... Il est difficile, continue Slowacki, de trouver, dans quelque langue que ce soit, des vers plus poétiques et plus élégans que dans cette partie de ce poème. Quelle facilité, quelle grâce enchanteresse! Le travail ne s'y fait nullement sentir, les idées et les expressions coulent d'elles-mêmes, et le poète ne paraît occupé que de les transcrire sur le papier : on croirait, en lisant ce poème, qu'il a été écrit d'un seul trait, etc., etc. »

KLONOWICZ (Sébastien-Fabien), en latin ACERNUS, naquit en 1551. Il fut conseiller municipal à Lublin, et mourut en 1608, dans un hôpital public, où la méchanceté et la vie déréglée de sa femme le forcèrent à en-

trer. Persécuté au dehors, aigri par des chagrins domestiques, ce grand écrivain connaissait parfaitement les faiblesses et les caractères des hommes, et s'élevait toujours contre eux dans ses écrits. Il publia plusieurs ouvrages en polonais, dans le genre didactique; traduisit les distiques de Caton, un écrit d'Érasme *sur les mœurs;* laissa des élégies sur la mort de Jean Kochanowski, etc.; mais son ouvrage le plus important fut écrit en latin, sous le titre de *Victoria deorum*, 1600, in-8, *sine loco*. C'est un poème héroïque. Klonowic travailla à cet ouvrage pendant dix ans; et, selon l'expression de l'abbé Iuszynski, il éleva à sa gloire le plus beau et le plus durable des monumens. Il y exposa les moyens d'après lesquels doit être dirigée l'éducation des hommes que nous voulons voir un jour couverts de gloire et se rendre dignes du nom de héros. Voici le jugement qu'un jésuite a porté sur cet ouvrage :

Quid præmii versibus tam dignis?
Nisi carnifex et ignis.

C'est ce qui explique pourquoi ce poème est devenu une rareté bibliographique.

ZIMOROWICZ (Barthelemy), né dans le royaume de Russie, et syndic de la municipalité de Léopol, capitale de ce pays, publia, en 1623, *Souvenir de la guerre de Turquie, en* 1621. Bentkowski dit, dans son Histoire de la littérature, que la versification dans cet ouvrage est pure et parfaite, les idées nobles, mais les expressions parfois boursouflées.

XVIIe siècle.

TWARDOWSKI (Samuel), né vers l'an 1600, et mort vers 1660, auteur de dix ouvrages qui furent publiés séparément; génie rare, esprit élevé, véritable talent poétique; mais l'époque jésuitique à laquelle il vivait ne lui laissa pas le moyen de se développer. Nous avons de lui, entre autres, les poèmes suivans : I. *La légation à Constantinople, en* 1621. II. *Vladislas IV, roi de Pologne, poème didactique, en cinq chants.* III. *La guerre des Kosaks.* IV. *L'expédition contre les Moskovites, en* 1624, etc. Le plus grand défaut qu'on rencontre souvent dans ses poésies, c'est l'exagération et l'enflure.

Nous passons sous silence quelques centaines de poètes de ce genre, qui ne se sont jamais élevés au-dessus de la médiocrité; et nous parlerons d'un seul qui termina glorieusement l'époque de l'ancienne littérature polonaise, et surpassa tous ses devanciers dans le genre de la poésie descriptive. C'était une femme.

XVIIIe siècle.

DRUZBACKA (Élisabeth), née Kowalska, épouse de Druzbacki, trésorier du district de Zydaczow, morte en 1760, dans un âge très-avancé. Elle est célèbre dans la littérature nationale, non-seulement par le mérite de ses ouvrages, mais encore comme l'unique poète qui ait montré du goût à la fin de la domination des jésuites. Comme la langue de l'église romaine n'entrait jamais dans l'éducation des femmes en Pologne, Druzbacka, pour son bonheur, ne l'avait pas connue; et cette ignorance fut cause peut-être que ni la pureté de la langue maternelle, ni le goût exquis qu'elle avait reçu de la nature ne furent altérés par l'éducation. Tout le reproche qu'on aurait à lui faire, c'était une trop grande fécondité. Mais ce n'est point elle qui mérite le blâme; c'est le siècle. Elle étonna ses contemporains; elle fut entourée sur-le-champ de tout ce qu'il y avait de plus savant en Pologne, et c'est sûrement ces prétendus savans qui la détournèrent de la vraie route et l'engagèrent à écrire d'après leur goût. Néanmoins ses productions choisies feront toujours l'ornement de la littérature nationale.

Le lecteur nous pardonnera sans doute de sortir une seule fois des bornes étroites de notre cadre pour citer un fragment du poëme de Druzbacka, qui est intitulé : *le Printemps.*

« Printemps joyeux! âge d'or de la nature,
» tu viens à nous sous la figure d'un enfant;
» déjà tu souris à nos regards; tout est permis
» à ton innocent badinage, soit que tu souffles
» le froid, soit que tu nous échauffes par ta
» chaleur. Tu n'es qu'un enfant; et il est per-
» mis dans tes jeux d'effrayer par la neige la
» verdure qui vient de naître. Mais la frayeur
» que tu causes n'emmène aucun dommage :
» tu n'as ni les rigueurs de l'hiver, ni la cha-
» leur excessive de l'été. Une saison agréable,

» un temps doux, un temps jeune, en harmo-
» nie avec l'air et le soleil ; qui sait quand il
» faut refroidir, quand il faut réchauffer : il a
» des moyens pour rajeunir la vieillesse, pour
» lui donner la vie. Tu délivres la terre en-
» chaînée par la violence de l'hiver, tu lui
» donnes la liberté. Telle qu'une fille qui
» chérit les enfans de sa mère, tu secoues len-
» tement les chaînes glacées qui enveloppent
» la terre. Bientôt, quand tu lances tes cha-
» leurs, tu délivres la nature de la tyrannique
» tutelle de l'hiver : tu lui permets de respi-
» rer la liberté. A mesure qu'elle respire ton
» haleine, tout naît et rien ne meurt. Quoi-
» que tu sois sombre quelquefois, et que tu
» verses des larmes de douleur, nous aimons
» tes caprices enfantins. Lorsque tes larmes
» baignent ta mère altérée, tu réjouis les
» champs, les pâturages, les fleurs et les fo-
» rêts. Tu fais le bonheur de tout ce qui vit
» lorsque tu répands les perles de ta rosée. Les
» bocages retentissent des chants d'innom-
» brables oiseaux : les uns travaillent à leur
» nid, les autres cherchent la place pour le
» le faire : ceux-ci, déjà tranquilles, couvent
» paisiblement leurs œufs ; ceux-là, quoique
» faibles encore, avancent leurs têtes hors de
» leur nid : à l'un la mère apporte une mou-
» che, à l'autre une fourmie ; l'un reçoit la
» nourriture en ouvrant son petit bec, l'autre
» lève la tête pour la recevoir. Aucun n'aime
» le repos dans un temps si cher, chacun met
» tout son plaisir dans ses petits. Le rossignol
» envoie aux échos les douces variations de
» sa voix. Un concert enchanteur se répand
» sur la rosée du matin : on l'entend dans les
» forêts : et dans le lieu où le faible ruisseau
» roule ses ondes murmurantes, le rossignol
» s'élance d'un rameau pour se baigner dans
» cette eau pure, qui jaillit en rosée sous le
» battement de son aile, etc. »

Sans doute le charme du langage, la naïveté et la beauté de la versification, ne peuvent être sentis dans cette traduction, d'ailleurs très-imparfaite : cependant nous aimons à reproduire cet extrait, qui peut donner quelque idée du talent de l'auteur.

Fables et satires.

Ce genre de poésie fut le moins cultivé dans l'ancienne littérature polonaise. Mais en revanche, dans la nouvelle, il a produit les chefs-d'œuvre de Krasicki, de Naruszewicz, de Niemcewicz et d'une foule d'autres auteurs du premier rang.

Cependant nous ne pouvons pas dire que l'ancienne littérature n'ait rien produit en ce genre, surtout dans celui de la satire ; mais ce sont pour la plupart des productions très-médiocres.

Poésie pastorale.

SZYMONOWICZ (Simon), en latin *Simonides*, naquit en 1558 d'un bourgeois de la ville de Léopol, capitale du royaume de Russie, ennobli, en 1591, par le roi Sigismond III, qui ajouta à son ancien nom celui de *Bendonski*. Il fit ses études à Krakovie ; lié d'amitié avec le grand Zamoyski, il fut même instituteur de son fils. Les compatriotes de Szymonowicz, ainsi que les étrangers, eurent la plus grande considération pour ses talens ; et Juste Lipse, cette lumière de la Belgique, comme le dit l'abbé Iuszynski, fait le plus grande éloge de ses poésies, et donne à l'auteur le nom de *Catulle polonais*. Le roi Étienne Batory couvrit le front de Szymonowicz de la couronne poétique, et le pape Clément VIII, qui, avant son avènement au trône pontifical, été nonce du siége apostolique en Pologne, portait un grand attachement à ce poète. Il mourut le 5 mai 1629, dans un village qu'il avait obtenu par la faveur de Zamoyski.

Il se distingua également dans la poésie latine et polonaise. Ses ouvrages latins, qui ont été publiés à diverses époques du vivant de l'auteur furent recueillis et réimprimés dans un recueil intitulé : *Simonis Simonidæ Bendonski, Pindari latini, opera omnia quæ reperiri potuerunt, olim sparsim edita, nunc in unum collecta, procurante Angelo Maria Durini* ; Warsovie, 1772, in-4. L'éditeur, A. M. Durini, comte de Modenza, archevêque d'Ancyre, nonce du siége apostolique en Pologne, y a joint quelques-unes de ses poésies ; ainsi qu'une dissertation sur les écrits latins de Szymonowicz. Plus tard, il publia un autre recueil où il embrassa les écrits du même auteur qui ne se trouvent point dans le premier. Ce recueil parut sous le titre : *Poetarum*

elegiographorum par nobile Sim : Simonides Leopoliensis. Raymundus Cunich Ragusinus S.-J. nobili juventuti Polonæ propositi in exemplum. Quibus præfixa est dissertatio Chrisauri Philomusi (c'est-à-dire Durini) *de vera carminis elegiæ natura et optima constitutione;* Warsovie, 1777, in-4.

Le jugement que Durini porte sur les poésies latines de Szymonowicz se trouve déjà cité dans notre ouvrage, à l'article de Sarbiewski.

Quant à ses poésies polonaises, elles ont été recueillies et publiées souvent, d'après les anciennes éditions, sous le titre de *Poèmes, pastorales et épitaphes*. La sixième et la dernière édition a paru à Warsovie, en 1805, dans le grand recueil du *Choix des meilleurs Écrivains polonais*, dirigé par M. Thadée Mostowski, actuellement ministre de l'intérieur du royaume de Pologne.

Tous les écrivains polonais sont d'accord dans leur jugement sur Szymonowicz; voici quelques-unes de leurs opinions. Le célèbre Krasicki, prince-archevêque de Gnèzne, premier poète de notre époque (mort en 1801), dit que les idylles polonaises de Szymonowicz, écrites sur le modèle de Théocrite, sont un ouvrage parfait, auquel on ne peut comparer aucun autre.

Dmochowski (mort en 1808), traducteur en vers polonais de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Énéide*, et d'autres poëmes classiques, en porte le même jugement que Krasicki, en ajoutant qu'il n'a pas moins de mérite dans les idylles qu'il a prises dans la nature, que dans celles qu'il a imitées de Théocrite, de Moschus, de Bion, et de Virgile.

Enfin Eusèbe Slowacki, professeur de littérature polonaise à l'Université de Wilna, dit que, si la Pologne n'avait d'autres productions poétiques que celles de Jean Kochanowski et de Szymonowicz, qui tous les deux vivaient dans le seizième siècle, les Polonais pourraient se glorifier d'avoir une belle poésie nationale; et ce qu'il y a de plus encore, ajoute ce même auteur, c'est que Szymonowicz, ayant créé ce genre de poésie en Pologne, a presque atteint la perfection.

Plusieurs de ces poésies sont traduites en différentes langues étrangères, et quelques-unes font partie de l'ouvrage anglais de M. Bowring, qui fut publié à Londres en 1827, sous le titre de *l'Anthologie polonaise* ou *Specimen of the polish poets*.

XVIIe SIÈCLE

ZIMOROWICZ (SIMON) naquit à Léopol, capitale du royaume de Russie, en 1603, mourut à Krakovie en 1629, à l'âge de 25 ans. Lui-même avoue qu'il prit pour modèle les poésies de Szymonowicz, pour lequel il professa toujours dans ses ouvrages la plus grande estime et l'amitié la plus vive. M. Bentkowski, dans son histoire de la littérature en Pologne, dit que les idylles de Zimorowicz ont plus d'originalité que celles de Szymonowicz, mais qu'elles sont dépourvues de cette douceur qui nous charme dans la lecture des ouvrages de celui-ci; qu'il ne lui manque ni le véritable talent poétique, ni l'éclat extérieur de la versification, mais qu'on trouve parfois chez lui des mots du dialecte russe, qui ôtent à son style la pureté classique des poètes du seizième siècle.

Outre les traductions des Idylles de Moschus, Zimorowicz publia deux recueils de ses propres poésies pastorales; un sous le titre de *Idylles russes;* l'autre sous celui des *Raxalanes, ou les Filles de la Russie*. Il ne faut pas oublier que la Russie ne voulait pas dire alors comme aujourd'hui la Moskovie, mais l'ancien grand-duché de Kiiow, qui prit le nom de royaume de Russie, et passa, en 1340, sous la domination polonaise.

CHELCHOWSKI (HENRI), auteur de poésies pastorales très-remarquables.

GAWINSKI (ANDRÉ), auteur non moins distingué; mais ses idylles ont un défaut très-grave, c'est que les paysans et les bergers qui s'y trouvent introduits sont très-savans. Nous avons de cet auteur plusieurs autres poésies qui furent publiées séparément entre les années 1650 et 1682, comme des élégies, des épitaphes, épigrammes, poésies lyriques, la traduction de quarante-et-un psaumes, etc.

Poésie héroïque.

L'ancienne littérature polonaise ne possède aucun poëme épique, original, qui soit digne d'être mentionné ici; mais en revanche elle

est riche en traductions des auteurs classiques, dont nous allons parler.

KOCHANOWSKI (Jean), traducteur du troisième livre de l'Iliade. (*Voyez les poètes lyriques.*)

Dans la nouvelle littérature polonaise, nous avons une excellente traduction de toute l'Iliade en vers, et de la plus grande partie de l'Odyssée, par Dmochowski (mort en 1808). Une autre traduction de toutes les œuvres d'Homère fut exécutée par Hyacynthe Przybylski, mort en 1820, homme d'une très-vaste érudition, mais sans goût. La troisième enfin, de l'Iliade seule, est l'ouvrage du célèbre philanthrope et d'un des plus grands citoyens, Stanislas Staszic, qui cependant était fort médiocre poète.

KOCHANOWSKI (André), frère de Jean Kochanowski, publia à Krakovie, en 1590, la première traduction de l'Enéide. Ce travail n'est pas aussi parfait que la traduction des Psaumes par Jean Kochanowski, ou que celle de la Jérusalem délivrée par Pierre Kochanowski : cependant quand il n'aurait d'autre mérite que d'avoir traduit dans ce temps un des chefs-d'œuvre de la poésie latine, il mériterait une place honorable parmi les poètes de son pays. L'ensemble de cette traduction présente beaucoup de défauts; on reproche au poète de n'être pas toujours correct, d'avoir rendu plusieurs pensées d'une manière très-faible, d'avoir tracé des tableaux avec peu de vivacité, et d'avoir trop développé certaines parties de l'original, qui se distinguent par leur concision.

Nous jugeons ce poète avec d'autant plus de sévérité que la grandeur du sujet l'exige, et que nous avons dans notre nouvelle littérature plusieurs autres traductions de ce chef-d'œuvre, entre lesquelles on peut choisir celle de Dmochowski. Hyacinthe Przybylski a fait aussi une traduction de l'Enéide, mais toujours avec son manque habituel de goût. Un auteur vivant, M. Wenzyk, en a annoncé une publication nouvelle; feu Molski en a aussi promis une et n'a pas tenu sa promesse; enfin une foule de fragmens traduits par divers poètes de l'époque actuelle, sont une preuve incontestable du goût qui régnait jadis et qui règne encore aujourd'hui en Pologne.

La traduction d'André Kochanowski ne peut pas même être comparée à celle de Dmochowski; mais elle renferme aussi plusieurs passages heureusement rendus, et surtout elle fait honneur à la littérature nationale, car elle montre qu'au seizième siècle les écrivains de la Pologne s'empressaient de fournir au public les productions les plus belles et les plus distinguées, soit des Grecs et des Romains, soit des peuples modernes.

KOCHANOWSKI (Pierre), chevalier de Malte. Il se distingue surtout par une traduction classique de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, qui a paru à Krakovie, en 1618.

Le véritable talent se fait connaître facilement par le choix des ouvrages; celui de Pierre Kochanowski en est une preuve suffisante. Il connaissait toutes les beautés de ce chef-d'œuvre, qui furent méconnues même par le célèbre Boileau, et, un siècle avant l'Aristarque français, il composa une traduction polonaise qui fit la gloire de son nom et de la littérature nationale. Toutes les parties de son travail n'ont pas un égal mérite, cependant il en est peu qui ne soient dignes d'un génie vraiment poétique. C'était d'ailleurs le commencement de l'époque des jésuites, c'était le temps où les productions poétiques n'étaient plus qu'une mauvaise prose rimée. Ainsi les défauts qu'on aperçoit dans cette traduction semblent appartenir plutôt au siècle qu'à l'écrivain. La postérité admire encore cette version, et jusqu'à présent personne n'a osé tenter d'égaler Kochanowski, dont le plus grand mérite est d'avoir conservé le caractère et l'esprit de l'auteur.

A peine avait-il achevé la *Jérusalem délivrée,* qu'il se mit à traduire un autre chef-d'œuvre italien, que quelques-uns regardent comme supérieur à l'Odyssée d'Homère; c'est le *Roland furieux* d'Arioste. Il finit cet ouvrage et ne le publia point; ce n'est qu'environ deux siècles après qu'il fut imprimé à Krakovie, en 1799, sur le manuscrit autographe qui se trouve dans la bibliothèque de l'Université de cette ville. La mort n'ayant pas laissé à Kochanowski le temps de mettre la dernière main à son travail, il est inférieur à celui qu'il avait publié lui-même. Cependant hors quelques défauts que l'auteur n'avait pas

pu corriger, et qui déparent son travail, cette version est aussi parfaite que celle de la Jéruselem délivrée.

ZEBROWSKI et OTFINOWSKI, traducteurs d'Ovide. (*Voyez poètes lyriques.*)

CHROSCINSKI (ALBERT), secrétaire du prince Jacques Sobieski, fils du roi Jean III, publia en 1690, sa traduction en vers de *la Pharsale* de Lucain.

BARDZINSKI (JEAN-ALAIN), dominicain. Homme très-savant, et ami de la gloire de sa patrie qui s'éteignait chaque jour sous ses yeux, il vit avec douleur le latinisme des jésuites ternir l'ancien éclat de la littérature nationale, et employa tous ses soins et tous efforts pour ramener la langue polonaise à son premier lustre. Il s'occupa donc de la traduction des classiques de l'antiquité, et outre les *Tragédies* de Sénèque, les *Dialogues* de Lucien et *les Consolations* de Boëce, il publia *la Pharsale* de Lucain, en 1691, avec les suppléments de Sulpice-Sévère et ceux de Pétrone.

Ce dernier ouvrage est de beaucoup supérieur à la version de Chroscinski, qui n'a presque d'autre mérite que celui d'une versification facile : cependant il n'est pas assez remarquable pour mériter une nouvelle publication. Le traducteur est, il est vrai, très-fidèle, mais son style est trop souvent ampoulé, monotone et diffus.

Quant aux autres épopées classiques, nous en avons aussi plusieurs traductions, mais elles appartiennent déjà à la littérature nouvelle; telle est la version de Milton par Dmochowski, telles sont trois traductions de la Henriade, par Chodani, Slowacki et Dembowski.

Poésie dramatique.

Ce serait une erreur de vouloir juger l'état des lettres et de la civilisation d'un peuple d'après l'histoire de la littérature dramatique, et la Pologne en est une preuve convaincante. Un pays qui avait une littérature si savante, si grave, si belle, n'a presque rien produit dans le genre dramatique. Cependant cette singularité ne nous semble point impossible à expliquer.

D'abord c'est dans les villes que l'art dramatique prit naissance et qu'il peut faire des progrès; et les villes polonaises régies par les lois allemandes étaient toujours étrangères à la mère-patrie. La civilisation polonaise consistait dans un développement de la vie champêtre; chaque gentilhomme, après avoir passé sa jeunesse tantôt dans les écoles de sa patrie, tantôt dans les Universités de l'Italie, retournait à sa campagne, qui était pour lui le séjour le plus cher et le plus doux. S'il venait dans les villes, ce n'était que pour ses affaires, à la diète ou dans toute autre assemblée politique; celles-ci une fois terminées, il retournait sur-le-champ au sein de sa famille.

La vie champêtre et la gravité des occupations des Polonais est donc une cause principale de la nullité de l'art dramatique dans ce pays. Ajoutons encore la sévérité des mœurs slaves, leur bon sens naturel, leur manque d'imagination, et nous serons à même d'expliquer ce résultat. D'ailleurs, l'art dramatique n'apparaît et n'exerce sa puissance bienfaisante que dans les contrées où elle trouve plus de corruption, plus de passions, plus d'oisiveté et d'insouciance qu'en Pologne, pays où ces travers n'étaient pas dans les masses.

Ceci jeté en passant, portons nos regards sur les théâtres polonais.

Au commencement du seizième siècle, nous voyons plusieurs représentations connues sous le nom de *tragédies*, mais ce sont plutôt des allégories morales et mythologiques que de véritables pièces de théâtre. Dans les allégories morales les personnages représentent tantôt des défauts, tantôt des vertus; on y voit, par exemple, la Vertu, le Travail, la Concorde personnifiés. Daus les pièces mythologiques le sujet est toujours tiré de la littérature ancienne et le plus souvent de l'Iliade. Telle est, entre autres, une tragédie qui fut publiée en Krakovie, en 1522, sous le titre même du *Jugement de Pâris*. Ces pièces étaient jouées tantôt à la cour du roi, tantôt dans les maisons des premiers personnages du pays, et les rôles remplis par la jeunesse des plus illustres familles. Autant nous voyons dans ces pièces une véritable instruction, du bon sens et de la morale, autant elles manquent de poésie et de tout ce qui constitue l'art dramatique.

Plus tard, quelques auteurs traduisirent les pièces du théâtre de l'antiquité, mais ce n'était que des essais littéraires. Le savant Luc

Gornicki, qui publia, en 1589, sa traduction en vers de *Troas*, tragédie de Sénèque, avoue lui-même que ni les masques ni les comédies telles qu'il en a vu pendant son voyage en Italie, n'étaient connus en Pologne.

Jean Kochanowski, ce sublime génie, laissa aussi une tragédie de sa composition, dont il puisa le sujet dans l'Iliade. Elle est intitulée : *le Congé des ambassadeurs grecs ;* elle fut traduite en français par M. Brykczynski, et publiée par MM. Alphonse Denis et Michel Berr, dans un recueil intitulé : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers ;* Paris, 1823. Voici l'opinion des éditeurs à son sujet.

« La pièce intitulée *le Congé des ambassadeurs grecs*, disent-ils, ou plutôt la suite de » scènes épisodiques auxquelles on a donné ce » nom, paraîtra un chef-d'œuvre, si l'on veut » bien se reporter à l'époque où parut cet ouvrage, qui date de 1554. L'art dramatique » en Europe était tout-à-fait dans l'enfance, » et les Mystères et soties faisaient encore, » en 1540, les délices du peuple de Paris et » de toute la cour de François Ier.

» Et pour ce honnête œuvre de catholiques,
» On fait savoir à son cri publique
» Que dans Paris un Mystère s'apprête,
» Représentant actes apostoliques.
» Notre bon roi que Dieu garde puissant
» Bien le consent au fait empartissant, etc. »

(*Le cry et proclamation de l'entreprise du mystère des Actes des Apôtres, s'adressant aux citoyens de la ville de Paris, jeudi seizième jour de décembre, l'an* 1540.)

« Que dis-je, continue l'éditeur, les repré- » sentations d'un pareil spectacle passaient » pour de grands événemens et s'annonçaient, » au rapport des auteurs contemporains, avec » toute la pompe et solennité possible. Ceux » de nos lecteurs qui auront trouvé quelque » plaisir à jeter les yeux sur ces premiers essais » de nos poètes, s'apercevront facilement de » la supériorité de l'ouvrage de Jean Kocha- » nowski.

» Si dans *le Congé des ambassadeurs grecs* » l'action est nulle, au moins y trouve-t-on des » portraits historiques tracés avec assez de » naïveté ; je dirais plus, le personnage de » Cassandre inspire véritablement de l'intérêt ; » ses paroles prophétiques peignent assez bien » le trouble dont elle est agitée. On trouve » dans la scène d'Anténor et de Pâris, une » vivacité de dialogue à laquelle on est loin » de s'attendre, et qui développe d'une manière » ferme et rapide les caractères mis en oppo- » sition, en même temps qu'elle offre une ex- » position digne d'un ouvrage conduit d'une » manière plus savante. On peut juger que » l'esprit de l'auteur a de bonne heure été » nourri de la lecture des poètes grecs et la- » tins. »

Cependant, quoique les éditeurs français reconnaissent avec raison quelques mérites dans cette pièce, eu égard au siècle dans lequel elle a été écrite, nous devons ajouter que l'auteur lui-même, qui n'ignorait point les principes de l'art dramatique chez les anciens, n'a composé cette pièce qu'en cédant aux plus vives instances de Jean Zamoyski, et en la lui envoyant, il avoue franchement dans sa lettre que c'est *une véritable bêtise* (*blazenstwo*). Ainsi, quoique le talent dramatique lui ait manqué, il est digne de quelques éloges, même dans nos temps, et ce n'est pas un mérite médiocre, que de n'attacher aucun prix à une production qui est loin d'être parfaite comme les autres écrits de cet auteur.

Quels que soient d'ailleurs les mérites de la tragédie de Kochonowski, rien de meilleur n'a paru depuis dans toute la littérature ancienne de la Pologne.

Sous Sigismond III, on jouait très-souvent des comédies à la cour et dans les colléges. Il y a quelques noms obscurs d'auteurs de pièces théâtrales, et l'un a traduit le *Trinummus* de Plaute. En 1641, on représenta à la cour une comédie dont le héros était Énée, et c'était à l'occasion de l'hommage rendu au roi par le duc de Prusse. En 1646, Le Laboureur dit qu'on a représenté un opéra italien à Dantzig, à l'occasion de l'arrivée dans cette ville, de la reine Marie-Louise.

Les guerres et l'anarchie ne laissèrent plus aux Polonais le loisir de se livrer à ce genre d'amusemens. C'est donc plus tard qu'André Morsztyn traduisit *le Cid* de Corneille, et qu'on représenta cette pièce à la cour. Ensuite l'*Andromaque* de Racine et l'*Hyppolite* de Sénèque furent traduits par Stanislas Morsztyn,

frère du précédent; et telle fut toute la littérature dramatique de l'ancienne Pologne.

Ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle, que le célèbre Konarski fit quelques traductions des pièces du Théâtre Français, qu'il fit représenter au collége de Warsovie; puis le jésuite Bohomolec essaya de faire lui-même quelques compositions de ce genre; son exemple fut suivi par les autres, et le premier théâtre fixe fut fondé en 1764.

La littérature renaissante de la Pologne, ne trouvant presque aucun ouvrage dramatique parmi ses anciennes productions, ne devait que se développer lentement. Mais son progrès fut hâté par les traductions du français et de l'italien; on a reproduit en polonais presque tout ce qui se trouve de meilleur en ce genre dans les littératures étrangères; et ces productions, comparées aux ouvrages nationaux, décourageaient leurs auteurs. En conséquence, à part les comédies, on peut dire que la Pologne n'a pas jusqu'à présent de théâtre national.

CINQUIÈME FRAGMENT.

Diverses illustrations littéraires.

GORSKI (Stanislas), né à la fin du quinzième siècle. Il y a peu d'ouvrages de cet auteur qui aient été imprimés, et de ceux qui ont paru aucun n'a été publié sous son nom ; lui-même ne publia rien de son vivant, et peu de ses contemporains font mention de lui : cependant c'était un savant très-laborieux, à qui l'histoire politique et littéraire, surtout celle de la première moitié du seizième siècle, est très-redevable.

Il passa sa jeunesse à l'Université de Krakovie, où il fut professeur pendant quelque temps. Pierre Tomicki, vice-chancelier de la couronne, grand protecteur des lettres, sut apprécier les qualités de Gorski, l'appela à sa cour, lui confia des affaires d'une haute importance, et lui témoigna le plus grand respect.

C'est au zèle et aux travaux constans de Gorski, que la Pologne doit un immense recueil d'actes diplomatiques du règne de Sigismond Ier, où se trouvent les descriptions des ambassades, les réponses diplomatiques, les discours, les lois des diètes, les écrits publics et officiels, les lettres même des personnes remarquables, enfin, divers mémoires soit de lui, soit d'autres personnes ; le tout rangé dans l'ordre chronologique, avec un résumé des événemens qui se sont passés dans chaque année, et quelquefois accompagnés des renseignemens nécessaires. Ce recueil porte le nom des *Actes de Tomicki*, et forme trente volumes *in-folio*, qui n'ont jamais été imprimés.

Espérons que la Pologne ne tardera point à jouir de ces précieux trésors, car le palatin Adam Czartoryski et M. Titus Dzialynski ont promis, il y a quelques années, d'en faire imprimer la partie la plus intéressante.

Cependant plusieurs bibliothéques possèdent les copies de cet important recueil, et il est souvent plus facile de se procurer ses volumes séparés, que les livres imprimés dans le seizième siècle ; mais l'ouvrage entier n'a été copié que d'après l'ordre de Stanislas-Auguste, sous la direction du savant Naruszewicz.

On y trouve la description qu'avait faite Gorski de la campagne de Walachie, sous le commandement du fameux Jean Tarnowski, qui la termina par un combat près d'Obertyn, où cinq mille Polonais battirent vingt-cinq mille Valaques.

Sous la date de 1537, on lit un mémoire sur le complot connu sous le nom de *révolte de Léopol :* Gorski y trace la conduite scandaleuse de la reine Bona, femme de Sigismond Ier, et s'élève en même temps contre les citoyens pervers.

Vivant au milieu d'une foule de gens dont les passions avaient leur foyer à la cour de cette reine intrigante, et l'influence qu'il avait dans les affaires publiques le mettant même en état de voir tout ce qui était caché pour le public, le vertueux Gorski détestait les hommes de cour ; il était même si prévenu qu'il ne croyait pas qu'il fût possible d'en parler autrement que Tacite et Suétone. Si comme Tacite il ne cherche point avec autant de soin à démasquer la fausseté, et s'il ne se donne pas la peine de pénétrer le but secret de la politique, il semble avoir pris Suétone pour modèle par la franchise et la simplicité avec laquelle il retrace les actions coupables.

La bibliothéque des Zaluski possédait un de ses manuscrits d'une haute importance, qui renfermait l'histoire secrète de Sigismond Ier, où l'auteur développe toutes les intrigues de la reine Bona, qui par la méchanceté de son ca-

ractère, par son amour du pouvoir, par ses mœurs déréglées et par ses machinations, fit tant de mal dans ce pays, que son nom, couvert d'opprobre, ne sortira jamais de la mémoire des Polonais.

La même bibliothèque possédait aussi un recueil des poésies de *Krzycki*, fait par Gorski, dont l'original se trouve maintenant dans la bibliothèque d'Ossolinski à Léopol. Ce dernier, dans la notice sur la vie et les ouvrages de Gorski, fait le plus grand éloge de ce travail qui renferme, dans les supplémens et dans les notes, plusieurs détails très-importans.

Gorski aurait fait beaucoup plus de bien, s'il avait publié ses ouvrages dès son vivant; car la postérité reconnaissante a beaucoup de peine à rechercher ses manuscrits, dont la plupart sont peut-être à jamais perdus; et les personnes qui ne connaissent la littérature polonaise que d'après les ouvrages imprimés, ignorent en grande partie jusqu'à son nom.

Il mourut vers le milieu du seizième siècle, chanoine de Krakovie.

ORZECHOWSKI (Stanislas-*Oksza*), en latin *Orechovius* ou *Orichovius*, naquit en 1513, dans l'ancien royaume de Russie. Il fit d'abord ses études à Przemysl; en 1527 il se rendit à Vienne, en 1529 à Wurtemberg, et se lia avec Martin Luther et Philippe Mélanchton; puis à Padoue, à Bologne, à Rome: en tout il passa dix-sept ans à l'étranger. Dès l'âge de huit ans son père lui acquit le canonicat de Przemysl en le destinant à l'état ecclésiastique, mais lui-même il ne voulut jamais consentir à embrasser cette carrière. Revenu dans la patrie, il se trouvait un jour dans un banquet que donnait l'archevêque de Léopol, et le vin et la bonne chère ayant troublé sa raison, on se hâta, dès le lendemain de grand matin, et avant qu'il ne fût parfaitement revenu à lui même, de lui conférer le sous-diaconat, au milieu de la vive opposition qu'il manifesta, tout troublé qu'il était encore des fumées du repas de la veille. Ensuite, dans le courant de cette même année, il reçut les deux autres ordres.

Cette circonstance est la plus importante de toute sa vie, car étant prêtre, il se maria, et ne voulant être parjure ni à l'un ni à l'autre de ces sermens, il ne voulut ni quitter l'habit ecclésiastique ni répudier sa femme. On lui intenta des procès, on l'excommunia, et il protesta contre tous ces actes comme arbitraires. Il voulait réformer l'usage adopté dans l'église catholique, et c'est alors qu'il publia une lettre célèbre adressée au pape Jules III, intitulée: *Supplicatio ad Julium III de approbando matrimonio*, publiée à Bâle en 1551 à la suite d'un autre de ses ouvrages qui porte le titre *De lege cœlibatis contra Sirucium in concilio habita oratio*. Il y parle d'un ton si hautain, qu'au lieu de lui demander la confirmation de son mariage, il semble vouloir l'obtenir par des menaces. Il se déchaîne contre tous les papes qui défendaient le mariage aux prêtres; il prédit à Jules la chute du pouvoir papal, le menace d'écrire contre lui, de se soustraire à son autorité, de soulever le reste du clergé, convaincu, qu'il armera l'univers entier contre le siége apostolique, s'il publie ce qu'il a encore sur le cœur.

L'homme qui, sans être protestant, tenait un pareil langage au pape, devait être sans doute extraordinaire dans ses procédés avec d'autres personnes et d'autres autorités. Jeune, d'un caractère ardent, nourri de toute l'instruction de la belle antiquité, il étonna le monde par ses talens; mais corrompu en Allemagne par les polémiques des protestans, il n'en retira aucun profit, et témoin des intrigues et des disputes catholiques à Rome, il retourna dans sa patrie enrichi de toutes sortes de sciences, mais sans aucune idée fixe, ni religieuse, ni morale, ni politique. Il tourmenta l'église orthodoxe, quoique se regardant lui-même comme son fils le plus fidèle; il inquiéta ses voisins, les diètes, le roi; et son nom fut sans cesse répété dans tous les tribunaux. Il combattait d'abord contre le catholicisme et défendait le rit grec, ensuite il se déclara en faveur de la réforme; puis il revint au catholicisme, et il n'y a pas d'absurdités qu'il n'avançât, point de bassesses qu'il ne commît alors, en publiant surtout ses *Dialogues sur les élections* où il prend pour base de son raisonnement la figure du triangle, dont l'angle de droite est le *prêtre*, celui de gauche le *roi*, enfin l'angle supérieur le *pape*. A mesure qu'il avançait en âge il perdait l'usage du bon sens, et il n'est presque point douteux qu'à la fin de sa vie il

devint entièrement fou. Il ne réussit dans aucun de ses projets. Un esprit qu'il disait céleste lui dicta un projet de loi d'après laquelle l'autorité politique du pays devait être confiée au clergé catholique; et c'est à cause de ce projet qu'à la diète de 1562 on renouvela et on confirma d'anciennes lois qui déclaraient nuls tous les arrêts prononcés par les ecclésiastiques dans les affaires civiles. L'affaire de son mariage qu'il avait eu à débattre avec cinq papes, Jules III, Marcellin II, Paul IV, Pie IV et Pie V, resta sans décision; enfin sa femme mourut en 1566, et quelques mois après il la suivit au tombeau.

Le feu Ossolinski, dont nous avons parlé si souvent, publia un ouvrage de 900 pages sur la vie et les écrits d'Orzechowski. C'est d'après cet ouvrage que nous retraçons cet article.

Le nombre total des ouvrages d'Orzechowski, qui furent séparément publiés, est au-delà de cinquante. Plusieurs ont été brûlés par l'auteur lui-même, d'autres sont ignorés de la postérité; vingt-sept sont connus; sur vingt-deux nous n'avons que des notions bibliographiques, et les extraits qu'on en trouve dans d'autres auteurs. La plupart d'entre eux n'ont d'autre mérite que celui du style; ce n'est donc que de ceux qui sont les meilleurs que nous voulons parler.

I. *De Bello adversus Turcas suscipiendo Stanislai Orichovii Rutheni ad equites Polonos oratio;* Krakovie, en 1543.

II. *Stanislai Orichovii Rutheni ad Sigismundum Poloniæ regem. Turcica secunda ;* Krakovie, 1544.

Pendant que Soliman II faisait la guerre en Hongrie, et après qu'il eut défait l'armée de Ferdinand Ier, la confédération germanique, d'accord avec l'Empereur, réunit toutes ses forces contre lui; et comme Isabelle, reine de Hongrie et fille de Sigismond Ier, roi de Pologne, était la cause principale de toutes ces démarches guerrières, comme enfin cette affaire touchait l'intérêt général de la chrétienté, le clergé polonais fit le sacrifice de toutes ses richesses pour repousser l'ennemi commun. Au milieu de cet enthousiasme national Orzechowski publia ces deux discours. Il y imita les Philippiques de Démosthène, et nomma même ses ouvrages les *Turciques*. Dans la première il s'adresse à la noblesse, et écrit comme s'il eût parlé dans une assemblée nationale. Il avance lentement dans l'exposition de ses idées, il est à la fois clair et facile à comprendre, il soutient et nourrit l'attention du lecteur; cependant il ne fait encore que raisonner. Puis, dans ses réflexions il apprécie les dangers; et après les avoir montrés dans toute leur grandeur, il tremble lui-même devant ce fantôme, et effraie son lecteur en lui montrant l'abîme ouvert devant lui. A la fin de ce tableau il jette comme par hasard un coup-d'œil sur ces peuplades sauvages; une lueur d'espérance brille à la fois à ses yeux : il observe avec plus d'attention le désordre qui règne parmi elles, et fait entendre qu'elles ne sont pas aussi terribles qu'il l'avait cru d'abord. Il découvre peu à peu leurs faiblesses, trouve près de lui quelques moyens de défense : bientôt il reprend courage, ranime la confiance de ses lecteurs, les irrite, les enflamme, les excite à prendre les armes, leur fournit les moyens, leur indique les traités à conclure, enfin leur assure les plus brillans succès. Toujours juste et profond dans ses idées, noble dans ses paroles, plein de vivacité dans ses tableaux, exact dans l'exposé des faits, habile à manier le ressort du pathétique, il maîtrise, il entraîne à son gré l'esprit et le cœur de ses lecteurs.

Ce discours fut favorablement accueilli par l'opinion publique; mais l'auteur avait encore à vaincre la résistance du roi; il écrivit donc sa seconde Turcique. Il y expose à peu près la même chose que dans la première; les paroles qu'il adresse au roi sont si fortes, qu'un autre monarque que le sage Sigismond Ier eût pu être subjugué par cette arme terrible de l'éloquence. Mais Sigismond connaissait bien la puissance des Turcs, et n'ignorait pas non plus le machiavélisme de la cour de Rome; aussi il aima mieux conclure une paix éternelle avec Soliman II, et lui promettre amitié, comme un sûr moyen de mettre la Pologne à l'abri de tous les dangers, que de se fier à l'hypocrisie de ceux qui pour de pareilles croisades n'étaient qu'un instrument de domination universelle.

Plusieurs années après, quand on voulut engager la Pologne à faire la guerre contre les Turcs, on réimprima ses discours. Telle fut

l'édition de Rome, en 1594. Le nonce Malaspina et plusieurs autres personnages répétèrent les idées et même des tirades entières d'Orzechowski dans les discours qu'ils prononcèrent ensuite aux diètes polonaises sur le même sujet. Même à la fin du dix-septième siècle, la maison d'Autriche, effrayée de la guerre des Turcs, non contente d'implorer à genoux et avec toute sorte de bassesses le secours des armes polonaises, essaya de tirer avantage de l'éloquence d'Orzechowski, et fit publier ses Turciques à Vienne, en 1663.

III. *Funebris oratio habita a S. Orichovio ad Equites polonos in funebre Sigismundi-Jagellonis Poloniæ regis;* Krakovie, 1548.

A la mort du grand Sigismond Ier, Martin Kromer, Samuël Macieïowski et Franconius, disputaient à qui porterait plus haut la gloire de ce monarque; Orzechowski, après s'être montré le rival de Démosthène dans ses Turciques, s'il ne surpassa son maître dans le panégyrique de Sigismond, dit Ossolinski, atteignit le même but en suivant une autre route. On peut lui appliquer ce que Horace dit de lui-même,

Sublimi feriam sidera vertice.

Que celui qui veut connaître l'éclat et la gloire de la république polonaise dans le seizième siècle, l'auteur de cette splendeur du pays, l'état de l'éloquence en Pologne, enfin le grand monarque bienfaiteur de ses peuples; que celui-là lise ce discours d'Orzechowski. Son talent n'est point dégradé par la basse adulation du panégyrique, mais il est noblement employé à montrer dans tout leur jour les grandes vertus et les grands services de ce prince. Cependant, dans l'exposé des travaux guerriers du héros, Kromer est beaucoup plus exact.

Ce discours fut réimprimé la même année à Venise, et ensuite dans divers recueils, comme : *in Script. rer. pol. Guagnini, ed. Francof., t. III;* puis *in Orat. clarorum hominum,* etc., à Venise, en 1559; *in Orationibus gratulatoriis, etc.*, Hanovre, 1613, etc., etc. On l'a réimprimé aussi à l'usage des écoles en Pologne.

IV. *Annales Sta. Orichovii.* C'est une partie de l'histoire nationale depuis 1548 jusqu'en 1552. On l'a publiée d'abord à Dobromil, en 1611; ensuite à Dantzig, en 1643; puis à Leipzig, en 1712, avec l'histoire de Dlugosz.

L'ouvrage perd beaucoup de son prix à cause de la généalogie bizarre que son auteur donne à la nation; mais à part cette partie, c'est une des plus belles productions historiques. Il est écrit sans passion, sans sophismes, sans flatterie et sans indulgence pour les individus : l'auteur est toujours grave, développe le cours des événemens et les caractères des personnes dans un ordre parfait; cependant il s'étend beaucoup plus qu'il ne conviendrait sur ce qui regarde son mariage. On lui reproche quelquefois sa négligence et ses jugemens superficiels, mais personne ne lui conteste un vrai talent pour écrire l'histoire.

Nous passerons sous silence ses autres productions, nous réduisant à quelques idées générales sur cet auteur.

Il se laissait toujours entraîner par la faveur et l'intérêt; les éloges qu'il mérita dans le commencement de sa carrière enflèrent trop son amour-propre; et docile à la voix de ses passions, il oublia cet ancien amour de la gloire, qui avait été le mobile de ses premiers ouvrages. L'éloquence qui distingue ses compositions latines fait honneur à la nation polonaise, et les éloges de Reszka (*Rescius*), qui l'appelle le *Démosthène de la Pologne*, ne sont pas exagérés, non plus que ceux des autres auteurs qui le comparent à Périclès et à Cicéron. « Si je compare son éloquence à celle des orateurs anciens, dit le savant Ossolinski, je placerai sans hésiter ses nombreux ouvrages à côté des Catilinaires, des Verrènes, des Philippiques, etc., de Cicéron; et je pense avec d'autres auteurs, que si Orzechowski traitait ses adversaires avec moins de fureur et plus de retenue, et s'il exposait ses idées avec plus de modération (il s'agit ici des écrits dont nous ne parlons point dans cette notice), on pourrait le regarder comme le rival de Démosthène dans l'éloquence délibérative. Enfin, son panégyrique de Sigismond Ier l'a élevé au premier rang parmi les rhéteurs anciens et modernes. Dans le panégyrique de Trajan, Pline se montre plus ingénieux, plus brillant, par l'ornement et la recherche des pensées;

Orzechowski, dans son Éloge de Sigismond Ier, a plus de profondeur dans les idées, plus de majesté dans les tableaux, et plus noblesse dans l'expression.... Il connaissait aussi parfaitement la langue grecque, continue Ossolinski, mais il n'égala pas Gornicki dans celle de son pays. Il fut théologien plus subtil que savant, historien respectable, quoiqu'il n'ait écrit qu'un seul ouvrage de ce genre; philosophe vil et méprisable; et dans les ouvrages politiques qu'il publia avant d'écrire sur la théologie, il montre un jugement sain, une raison éclairée et une grande ardeur pour la vertu. »

MODRZEWSKI FRYCZ (André), *Andreas Fricius Modrevius*, issu d'une famille noble, naquit vers l'année 1520, dans le village de Modrzewo. Il se rendit en Allemagne, dans un âge déjà assez avancé, et étudia à Wurtemberg, sous le célèbre Philippe Mélanchton. Quelque temps après il se rendit en Italie; et après en avoir visité toutes les universités, il retourna en Pologne. Sigismond Ier l'accueillit avec distinction, le chargea de diverses ambassades, et Sigismond-Auguste, son successeur, le nomma son secrétaire et le combla de bienfaits.

C'était un des plus savans Polonais de son temps, mais malheureusement personne n'a donné de notice sur sa vie publique, ni une analyse raisonnée des ouvrages qu'il a composés, excepté l'honorable abbé Xavier Szaniawski, auteur d'un discours prononcé à une séance publique de l'Université de Warsovie, et dont nous sommes obligés de n'indiquer que très-imparfaitement le mérite.

Le nombre des ouvrages de Modrzewski s'élève à treize, mais le plus important est celui qui a pour titre *de Republica emendanda, libri quinque*. La première édition parut à Krakovie en 1551, in-8, et ne contient que les trois premiers livres; la seconde à Bâle, en 1554; et la troisième, qui est la meilleure, fut imprimée dans cette même ville, in-folio, en 1559. Une excellente traduction polonaise par Cyprien Bazylik en a paru à Losk (Lithuanie), 1577.

Dans le premier livre de cet ouvrage il parle de la nécessité des mœurs dans la république, des moyens d'en assurer la pureté par la propagation des connaissances utiles. Il développe les devoirs des divers états, et expose les moyens qui peuvent aider le gouvernement à corriger les mœurs des habitans d'un pays. Un défaut facile à apercevoir dans cette partie de son excellent ouvrage, est qu'il veut soumettre au frein des lois celles des actions des hommes qui doivent être libres, et empêcher la démoralisation des individus en les accablant d'une foule de dispositions législatives, sans réfléchir si elles sont applicables à l'état de société politique. Mais on lui pardonnera ce défaut en lisant avec attention son second livre, consacré spécialement aux lois. Il dit que les bonnes mœurs et les bonnes lois ont entre elles un rapport intime; il prouve que la conviction ou plutôt la conscience et une liberté éclairée sont pour les citoyens de la république la source des premières, et l'autorité du pays celle des secondes; et en même temps il fait ressortir la différence qui existe entre la justice et la légalité. La véritable probité, celle que le sentiment unanime des gens de bien et l'utilité publique approuvent, est, selon lui, le but réel des lois, qui se développent ensuite en empêchant de faire le mal, en protégeant l'innocence, et en punissant l'audace nuisible à la tranquillité des individus et de la république tout entière. Il veut que les lois commandent à tous les citoyens sans distinction de rang; il regarde la soumission aux lois que la nation elle-même s'est données, comme le véritable état de liberté; ennemi de l'inégalité, il s'élève contre la noblesse polonaise. Il parle des tribunaux, des juges, des avocats; puis des preuves, des témoins et de toute la procédure. Selon lui, les législateurs doivent être choisis dans les diverses classes des citoyens du pays; ils doivent connaître parfaitement, non-seulement les lois et les usages de leur patrie, mais aussi ceux de toutes les nations anciennes et modernes, ainsi que les sciences philosophiques.

Dans le troisième livre, qui est consacré *à la guerre*, il montre qu'une république sage doit toujours éviter la guerre plutôt que la chercher, et ne jamais donner à ses voisins aucun motif de querelle. Ensuite, il dit quels sont les cas dans lesquels la guerre est légitime, quels sont les moyens et les préparatifs avec lesquels elle doit être commencée et

soutenue; quels sont les devoirs des gens de guerre, en quoi consiste leur gloire réelle; quelle doit être leur conduite dans les marches, dans les batailles, après la victoire; et comment, après le rétablissement de la tranquillité, ils doivent reprendre leurs occupations civiles.

Dans le quatrième livre, intitulé *de l'église*, il trace le tableau du gouvernement ecclésiastique, et donne les motifs qui peuvent prévenir les dissentions religieuses. Il écrivit cette partie de son ouvrage au moment où il fut envoyé à la tête de l'ambassade polonaise au concile de Trente.

Enfin son cinquième livre, *sur l'instruction*, renferme un juste éloge des avantages qu'une république retire d'une bonne éducation de la jeunesse, etc., etc.

Son ouvrage était sans doute digne de l'attention de Montesquieu, qui ne le connaissait cependant point, quoiqu'il fût écrit en latin. Tous ceux qui l'ont lu donnent à son auteur les plus grands éloges. Ainsi Jean Justinien, savant de Padoue, dans une lettre qu'il adressa à Modrzewski (1), dit qu'il y avait plus de mille ans qu'il n'avait paru un ouvrage de ce genre, et qu'il est digne d'être traduit dans toutes les langues. Pierre Martyr ou Vermilius de Florence, dans les *Commentaires sur les livres des Rois*, donne à peu près les mêmes éloges à notre auteur. Moréri, dans son *Dictionnaire historique*, répète la voix unanime du public de l'Europe en sa faveur. Starowolski, dans son *Hécaton*, quoique peu juste à l'égard de Modrzewski, partage cependant l'admiration universelle pour lui. Bayle dit ces paroles, dans son *Dictionnaire historique et critique* : « Les livres *de Republica emendada* sont fort » estimés; ils ont fait ranger l'auteur parmi » ceux qui ont écrit le plus sensément de la » politique, etc. »

Considéré comme orateur, Modrzewski est non moins grand écrivain; voici le parallèle qui fut établi entre lui et Orzechowski par notre célèbre savant du seizième siècle, Jacques Gorski :

« Il est difficile de résister à l'impétuosité d'Orzechowski; il écrase, il brise, il emporte tout avec lui, tandis que Modrzewski s'avance lentement et avec prudence. Il expose ses idées avec habileté, et il est toujours sûr de la victoire. Orzechowski s'élance sur la cime des Alpes, et il n'y a pour lui rien qui ne soit accessible; Modrzewski travaille lentement, et les fruits de ses travaux sont aussi beaux qu'utiles : son éloquence coule comme une fleuve majestueux, qui n'écume point et ne frappe pas nos oreilles d'un bruit soudain, mais qui nous attire par son doux murmure. Il persuade la raison en lui laissant sa liberté, et ne cherche jamais à la subjuguer. Orzechowski entraîne les rochers, renverse les obstacles, s'élève avec rapidité, et atteint les lieux les plus sublimes; Modrzewski évite ces obstacles par de légers détours, et atteint son but, non par la force, mais si naturellement, qu'on croirait que l'objet qu'il cherche s'approche de lui; et l'orateur termine son travail sans fatigue. »

Une partie des discours de Modrzewski se trouve dans l'édition de Bâle 1559. Il mourut vers l'année 1590.

GORNICKI (Luc), né vers l'année 1520, mort en 1590. Élève de l'Université de Krakovie et secrétaire du roi Sigismond-Auguste, Gornicki a l'honneur d'être jusqu'à présent le premier prosateur polonais; tout ce qu'il a écrit est dans cette langue, et pas un seul ouvrage latin n'est sorti de sa plume. Nous avons de lui : I. *Histoire de Pologne, depuis* 1538 *jusqu'à l'année* 1572, qui fut publiée après sa mort en 1637. II. *Le Chemin d'une liberté parfaite*, 1590. III. *Dialogues entre un Polonais et un Italien sur la liberté, sur les lois, sur les mœurs polonaises*; 1616. La traduction allemande de C. G. Friese a paru à Breslaw en 1762, in-8. IV. *Démon de Socrate*, 1624. V. *Essais sur l'orthographe polonaise*, 1595. VI. *Le Polonais homme de cour*, 1566. VII. *Sur les bienfaits*, traduction de Sénèque; 1593. VIII. *Troas*, tragédie de Sénèque, traduite en vers polonais; 1589.

Pour faire connaître à nos lecteurs cet illustre écrivain, nous n'avons qu'à citer le jugement que le savant Bentkowski porte sur lui dans son *Histoire de la littérature de Pologne*. « En jugeant Gornicki seulement d'après les ouvrages que nous possédons maintenant, dit-il, nous pouvons assurer sans crainte,

(1) Cette lettre se trouve à la tête de l'édition de Bâle, 1559, de l'ouvrage de Modrzewski.

qu'en ce qui concerne la pureté de la langue polonaise, l'arrangement des périodes, la vivacité et la précision d'expressions, nous lui donnons la première place parmi les auteurs qui illustrèrent le siècle des deux Sigismond. Et en parlant ainsi, nous n'oublions point que les matières que cet auteur a traitées sont généralement si intéressantes, qu'elles peuvent être à la portée de toutes les classes de lecteurs. L'objet de l'ouvrage *le Chemin de la liberté parfaite et le Dialogue,* sont traités avec une telle sagacité et exposés avec tant de clarté, que, si nos compatriotes eussent mieux connu le but de ces ouvrages, celui du célèbre Konarski *sur la réforme du gouvernement* aurait été inutile; car ce n'est qu'un développement plus hardi des idées de Gornicki. Dans son *Histoire* se trouvent des remarques de l'auteur très-ingénieuses, très-profondes, la plupart jetées çà et là sans avoir l'air d'y attacher une grande importance, et que nous sommes habitués à trouver dans des historiens *pragmatiques.* Nous dirons plus encore : si elles diffèrent de ces dernières, c'est par leur simplicité et leur clarté : elles sont d'ailleurs exposées naturellement et sans prétention. Quant aux discours qu'il met dans la bouche des divers personnages cités dans ce même ouvrage, ils peuvent être présentés comme des modèles d'éloquence. Pour ce qui concerne l'ouvrage de Sénèque, nous pouvons assurer qu'il est écrit avec une telle facilité et une telle clarté, qu'on croit lire un ouvrage original, et que l'on oublie que ce n'est qu'une traduction. En un mot, poursuit M. Bentkowski, de nos jours où, par différentes causes, la langue polonaise n'a pas son ancien éclat, où parmi de nombreux ouvrages il n'y en a que peu qui soient écrits tout-à-fait comme il faut, les écrits de Gornicki peuvent contribuer beaucoup à l'amélioration de la langue; et ce que Quintllien a dit de Cicéron, nous pouvons l'appliquer à notre Gornicki : *que celui qui se plaît à lire ses ouvrages, a déjà fait beaucoup de progrès.* »

On a publié beaucoup d'éditions des ouvrages de cet écrivain célèbre, et de nos jours ils ont été deux fois réimprimés, moins comme un monument de l'ancien langage que comme un modèle pour les écrivains du dix-neuvième siècle.

STRUT (Joseph), en latin *Struthius,* fut dans son temps un des plus célèbres médecins de l'Europe, il fit même époque dans la médecine par le renouvellement de la *sphygmique,* ou doctrine sur le pouls, qui avait été entièrement oubliée pendant douze siècles. Il naquit à Posen en 1510, et fit ses premières études à Krakovie; il suivit ensuite les cours académiques sous les célèbres professeurs qui occupaient alors les chaires; c'étaient Georges Liban pour la langue grecque, Valentin Morawski pour les mathématiques et la philosophie, et Cyprien de Lowicz pour la médecine. Il commença par écrire des poésies latines, et par traduire du grec quelques ouvrages de Lucien et de Samosate. En 1532, il se rendit à Padoue, où il se perfectionna dans la littérature grecque sous Lazaro *Bonamico,* dans la médecine sous François *Phrigomeli.* Après quatre ans de séjour dans cette ville, il fut nommé professeur public de médecine à l'Université de Padoue, à l'âge de vingt-six ans.

Il publia alors plusieurs ouvrages sur la médecine, ainsi qu'une traduction latine des ouvrages du célèbre Galien, dont la plupart n'avaient jamais été traduits. Le roi Sigismond-Auguste, qui savait apprécier le mérite, et qui aimait à encourager les talens, engagea Strut à quitter l'Italie et à rentrer dans sa patrie. Strut revint en effet en Pologne, et fut nommé premier médecin de la sœur de Sigismond, Isabelle, reine de Hongrie, qu'il accompagna dans le voyage qu'elle fit dans ses États.

Soliman II, empereur de Turquie, sans s'arrêter aux usages de ses prédécesseurs, appela Strut auprès de lui dans une maladie dont il fut atteint; rendu à la santé par les soins de cet habile médecin, il le renvoya comblé de bienfaits.

Strut s'occupa ensuite de la traduction de l'ouvrage de Galien, sur le pouls, dont il enseigna la doctrine à Padoue, et ce travail a immortalisé son nom dans les annales de la médecine moderne. Cette traduction, publiée à Bâle, fut accueillie par le public avec une telle faveur, que huit cents exemplaires en furent vendus à Padoue le même jour de leur arrivée de Bâle.

La renommée dont jouissait cet illustre médecin parvint jusqu'aux oreilles de Philippe II,

roi d'Espagne, qui le consulta quelquefois dans ses maladies, et voulut même se l'attacher; mais Sigismond ne laissa pas passer dans une cour étrangère un talent si distingué et si utile à la Pologne; il l'appela près de lui, le nomma son premier médecin, et le combla d'honneurs et de richesses. (Voyez *les ouvrages bibliographiques de Ianocki.*)

Voici, d'après l'ordre chronologique de leurs publications, une énumération exacte de ses poésies et des divers ouvrages qu'il a composés sur la médecine :

I. *Ad Cyprianum de Lowicz, de Medicæ artis excellentia, carmen elegiacum.* Krakovie, 1529, in-8. — II. *Ad Joan. Latalscium Epis. Posna. Elegia.* Ibid., 1530. in-8. — III. *Ad bonæ mentis adolescentes elegiacum carmen paræneticum,* publié avec l'ouvrage suivant. — IV. *Joannis a Lasco archiep., et primatis regni Epicedion.* Ib., 1531, in-4. — V. *Luciani Samosati astrologia. Erasmo Roterdamo interprete. Jos. Struthii in Luciani astrologiam commentariorum libri duo. Luciani declamatio lepidissima, quæ Dike Phoneenton i. e. Judicium Vocalium inscribitur Jos. Struthio interprete.* Ibid., 1531, in-8 maj. — VI. *Galeni astrologia ad Aphrodisium. Spuria quidem judicata. Exhibens mathematicæ scientiæ prognostica de decubitu infirmorum. Nunc primum à Jos. Struthio e græco translata.* Venise, 1535, in-8. Inséré aussi dans le septième volume de l'édition latine de Galien, publiée par Jean Cornarius. — VII. *Galeni de Urinis liber, genuinus aliis visus, aliis suppositicius, nunc primum a Jos. Struthio e græco traductus;* à Venise, 1535, in-8, dédié au docteur Morawski, réimprimé dans l'édition des Junth à Venise, 1625. — VIII. *Claudii Galeni de Antidotis libri duo, per tot sæcula ab omnibus magno opere desiderati in gratiam magni antistitis Joan. Choieniski ep. Plocen. e græco in latinum traducti et commentariis brevibus illustrati à Jos. Struthio.* Venise, 1537, in-8 maj. On y trouve jointes : *Astrologiæ ad Aphrodisium liber unus,* et *De Urinis liber unus,* du même traducteur. — IX. *Galeni in libram Hippocratis de fracturis, commentariorum libri tres e græco in latinum conversi à Jos. Struthio polono, publico artis medicæ Patavii professore.* Venise, 1538, in-8 maj. — X. *Galeni in librum Hippocratis de Articulis commentariorum libri quatuor latine redditi a Jose. Struthio.* Ibid., 1540. — XI. *Artis sphygmicæ libri quinque.* Bâle, 1555, in-8.

C'est l'ouvrage qui contribua le plus à la gloire de Strut. Il fut réimprimé sous ce titre : *Artis sphygmicæ jam mille ducentos annos perditæ et desideratæ libri quinque a Jos. Struthio Posnaniense medico, conscripti, nunc denuo diligentissime emendati.* Venise, 1573. Trente ans après on l'a réimprimé sous le titre de *Ars sphygmica seu pulsuum doctrina supra MCC annos perdita et desiderata. A Jose. Struthio Posnaniense Sig. Aug. regis Pol. olim medico, libris quinque conscripta et jam primum aucta. Accessit Hieronimi* CAPISACCEI *de pulsibus elegans tractatus, et Gaspari* BAUHINI *introductio pulsuum synopsin continens.* Bâle, 1602, in-8.

GOSLICKI (LAURENT) évêque de Posen, né en 1537, mort en 1607. Il fit ses études à l'Université de Krakovie, et embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Nommé d'abord secrétaire de Sigismond-Auguste, ensuite chancelier du duché de Transylvanie, sous Étienne Batory; ambassadeur en Saxe, en Suède, etc., il sut partout mériter la plus haute estime. Au moment de l'élection de Sigismond III, sa noble conduite lui valut le titre de *père de la patrie,* que la diète lui décerna. Dans toutes les affaires les plus importantes il exerçait son influence salutaire; il plaidait auprès du pape Sixte V la cause de l'université de Krakovie, contre les jésuites; sa voix éloquente étonna les étrangers même les plus savans, et le cardinal Gaëtano, après son retour en Italie, disait qu'il n'aurait jamais cru trouver en Pologne autant de lumières et des esprits aussi élevés. Le vénérable historien Piasecki définit ainsi le genre de son éloquence (Chron. p. 142) : « Il avait un don de parler très-rare, l'esprit gai, une raison d'une vivacité singulière. Il résumait avec ordre toutes les idées de ses adversaires, en présentait un sommaire, et accompagnait chaque pensée de ses observations. » Outre un grand nombre de manuscrits, il laissa un ouvrage intitulé *: De optimo senatore, libri duo;* publié à Venise en 1586, in-4; la deuxième édition à Venise

en 1588; la troisième à Bâle, 1593, in-8. Cet ouvrage fut traduit au dix-huitième siècle en anglais, sous le titre de *Laurence Grimald Gozliski. The accomplished Senator in two books. Done into english from the edition printed at Venice* 1588 *by M. Oldisworth.* Londres, 1733, in-4. En outre, des extraits de cet ouvrage ont été traduits en anglais sous le règne d'Élisabeth et sous celui de Cromwell. L'auteur nous retrace le portrait d'un parfait sénateur. Il développe les causes, les projets et le but des sociétés humaines; il traite de la nature et des formes du gouvernement; des attributions des magistratures qui y sont nécessaires; des divers travaux et des rapports de ces magistratures entre elles; enfin, des causes de la grandeur et de la décadence des républiques. Son ouvrage, quoique un peu trop favorable à la noblesse, restera cependant toujours comme un monument digne de la mémoire du *père de la patrie.* Nous avons de lui beaucoup de discours, et entre autres celui qui fut prononcé en polonais à l'avènement de Sigismond III au trône, et publié à Krakovie, en 1587. Quelques extraits de cet ouvrage feront le mieux connaître à nos lecteurs et l'esprit qui animait notre honnête clergé, et les idées qui dominaient alors en Pologne. « Sire, disait-il, ce n'est ni l'éclat de l'or, ni celui de l'argent, qui nous ont entraînés vers vous. Nos généreux sentimens, et nos bouches qui en sont les interprètes, n'ont été ni souillés, ni violés, ni subjugués par aucun intérêt personnel. Nos cœurs et nos mains sont purs devant Dieu comme devant la république : hommes sans reproche, nous pouvons nous regarder avec une noble fierté. C'est l'esprit de la divine liberté, et non celui de ce monde, qui a présidé à notre choix : il a pénétré nos yeux et nos cœurs, et les a dirigés vers un lieu où ils ne s'étaient jamais élevés. Nous étions séparés de votre personne par une immense étendue, par les flots de la mer et des rochers impénétrables (1), qui toutefois n'ont pu dérober V. M. aux vœux de nos cœurs. Le vol de la renommée est rapide; la vertu se fait connaître de loin. Enfin nous avons trouvé un roi du sang de nos rois (1), du sang des pères de notre patrie. . . . . Si vous voulez ajouter aux bienfaits que nous tenons de vos ancêtres, dans quel lieu pourriez-vous vivre plus heureux, et régner avec plus de gloire? La Pologne est le centre de l'Europe, la fleur du monde civilisé; d'ici vous pouvez aller partout où vous voudrez. Les nations les plus nobles et les plus éclairées peuvent contempler la gloire du règne de V. M., en remercier la Divinité, et en ressentir un plaisir continuel. Vous allez régner sur un peuple qui, pour l'antiquité et la beauté de sa langue, ne le cède pas aux plus illustres. Ici, le souverain trouve une fidélité constante; ici l'ardent amour de la patrie, la vertu et la gloire, sont les trésors les plus chers. . . . Je ne vous parle point de la valeur et de la bravoure de ce peuple : si vous voulez la connaître, interrogez les Tatars, les Moskovites et tous les autres ennemis de notre liberté. . . . Vous verrez, quand les circonstances l'exigeront, si les citoyens de cette terre craignent de dire la vérité. Vous n'allez pas vous asseoir sur le trône d'un pays où on ne compte que les boutiques; mais vous allez régner dans un État qui est l'ornement et le rempart de la chrétienté contre les ennemis de la croix. Vous ne trouverez point ici les douceurs du repos, l'ennemi vous appellera bientôt : tous les jours vous *battiez le ciel* pour vous et pour vos guerriers; à chaque heure vous offriez les sacrifices des têtes et des langues païennes qui blasphèment le nom de Dieu et sa sainte gloire. . . . Ainsi, heureux de monter sur le trône d'une nation libre, prenez le sceptre dans vos mains, et gouvernez le peuple de Dieu. »

BZOWSKI (Abraham), *Bzovius*, naquit en 1567. Il fit ses premières études à Secymin, se rendit ensuite à l'Université de Krakovie, et après y avoir terminé ses cours de théologie il entra dans l'ordre des Dominicains. Envoyé en Italie il professa la théologie à Milan et à Bologne; puis, revenu dans sa patrie, il ne s'occupa plus que des affaires de son ordre, et nous ignorons sur quel fondement Bayle, Touron, Quoron, Quetif et Eckhard ont pu sou-

(1) Il parle ici de la Suède, car Sigismond III était le fils de Jean III, roi de ce pays.

(1) Les rois Jagellons. La mère de Sigismond III était sœur de Sigismond-Auguste.

tenir que les troubles qui éclatèrent alors en Pologne furent apaisées par Bzowski.

En 1612 il fit un voyage à Rome. Virginius Ursinus, duc de Brachiano, et le cardinal Scipion Borghèse, l'aidèrent à faire un résumé de l'*Histoire ecclésiastique* du cardinal Baronius. Ce travail lui ouvrit le chemin à des occupations plus importantes. La première pierre du grand édifice de Baronius était déjà posée, mais personne n'avait eu le courage de le continuer. Après de longues délibérations, le choix du pape Paul V tomba enfin sur Bzowski, qui se mit tout aussitôt à continuer cet auteur. Les volumes se succédèrent rapidement, et le talent supérieur avec lequel ils étaient écrits excita l'attention publique. Mais la cour de Bavière, indignée du tableau qu'il avait tracé du règne de Louis IV, chargea son chancelier Jean-Georges Herwart de défendre sa cause. Celui-ci donc publia en 1618, à cet effet, un ouvrage dans lequel il s'élève contre Bzowski; et les autres savans suivirent son exemple.

D'un autre côté, le continuateur de Baronius offensa les moines, qui regardaient le fameux théologien Jean Dunsius Scotus comme un miracle, en lui donnant l'épithète de *Tenebricosus*. Il indigna en outre les jésuites en appliquant à leur ordre la prophétie de sainte Hildegarde. Par conséquent on publia, dans l'année 1627, *la Défense des Français* et plusieurs autres ouvrages où respire le plus grand acharnement contre Bzowski, et Théophile Raynaud prouva même qu'il était hérétique. Toutes ces attaques cependant restèrent sans réponse, et le seul Nicolas Jansenius de Cologne, et puis Vincent Baron, prirent la défense de notre auteur.

Après avoir offensé la cour de Bavière, il lui donna une pleine satisfaction en insérant dans un des volumes de son ouvrage le diplôme sur lequel Herwart appuyait sa défense. Mais quelques années plus tard, le même Théophile Raynaud, qui s'était d'abord le plus déchaîné contre Bzowski, après avoir trouvé dans les archives de Rome les nouveaux documens qui combattaient l'opinion de Herwart, publia un ouvrage où il rendit justice à son ancien adversaire.

En général on reproche à notre auteur, avec justice, d'être entré dans beaucoup trop de détails insignifians; mais l'objection que lui fait Bayle, qu'il s'appropriait les petits écrits des autres auteurs en les insérant dans son ouvrage, n'a aucun fondement; car Bzowski ne le fit jamais sans indiquer ce qu'il empruntait aux autres auteurs. Ses contemporains lui ont fait l'honneur de le reconnaître comme le plus digne de continuer le travail de Baronius; et en effet il était le théologien le plus habile de son siècle, et n'était en rien inférieur à son prédécesseur. Tout n'était pas or chez Baronius, non plus que chez Bzowski : l'un et l'autre renferment un grand nombre d'erreurs. Pagius avait publié en quatre volumes *in-folio*, un ouvrage consacré à indiquer les fautes de Baronius; l'auteur polonais fut obligé de suivre ses traces, de remplir ses pages de mysticisme, d'ascétisme et de légendes; d'élever les bassesses des papes, de disculper leurs démarches, de considérer leurs décrets comme infaillibles, etc.; car telle était aussi la tâche de Baronius. Celui-ci offensa Philippe III, roi d'Espagne, celui-là excita la fureur de la cour de Bavière. L'un n'avait à faire qu'avec une hérésie éteinte, l'autre était aux prises avec une hérésie vivante. L'un n'était pas parvenu au temps de la puissance des moines, tandis que l'autre était obligé d'en parler. Ceux donc qui avaient élevé l'un, condamnaient l'autre. La cour de Rome prenait le parti de Baronius, car il était revêtu de la pourpre du cardinalat, et crut ne pas avoir besoin de s'intéresser à un simple moine. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs écrivains soient tombés dans l'erreur relativement à Bzowski. Le dominicain polonais n'a pas trouvé un second Pagius; et Langlet du Fresnoy daigna à peine en faire mention dans son ouvrage. Toutefois ces circonstances ne peuvent nuire à sa gloire littéraire ni laisser dans l'oubli son ouvrage.

Notre illustre Ossolinski, qui se donna la peine d'écrire une biographie très-détaillée de Bzowski, dit qu'il possédait tous les dons précieux de la nature; et si son esprit, habitué dès l'enfance à scruter la vérité, eût entrepris des travaux plus méritoires, ses ouvrages ne seraient pas restés aussi inconnus à l'étranger qu'ils le sont aujourd'hui. Son esprit approfondissait tous les objets d'un seul coup-d'œil;

les idées se succèdent sous sa plume avec une rapidité étonnante; sa mémoire prodigieuse conservait une foule de connaissances, rangées dans un tel ordre, que son immense savoir était toujours à sa disposition. On voit, il est vrai, beaucoup de négligence dans ses écrits; toutefois son style facile et léger possède des beautés de diction qui manquaient à Baronius.

Vicinius Erythreus n'a pas exagéré en disant que Bzowski a écrit tant d'ouvrages qu'il serait difficile de trouver quelqu'un qui pût les lire tous, y employât-il sa vie entière. Baronius a publié douze gros vol. in-folio de l'*Histoire de l'Église;* Bzowski avait fait aussi douze volumes de même grandeur et de même grosseur. Neuf de ces volumes ont été imprimés et renfermaient l'histoire depuis 1198 jusqu'en 1572; les trois autres sont restés en manuscrit, ainsi qu'une foule de ses autres ouvrages. Ossolinski disait que sa bibliothèque (à Léopol en Gallicie) possède en manuscrit la traduction polonaise de l'Histoire de Bzowski, depuis l'année 1198 jusqu'à l'année 1321. La bibliothèque de Saint-Honoré, à Paris, possédait le manuscrit de son *Histoire de l'Ordre des Prédicateurs,* et celle de Zaluski (aujourd'hui à Saint-Pétersbourg), le manuscrit de son *Histoire de la Sainte-Inquisition.* Enfin nous nous dispensons de faire ici une énumération succincte des ouvrages qu'il a publiés, car le lecteur curieux la trouvera facilement dans Bayle, Quetif, Eckhard et autres auteurs.

PSZONKA (Stanislas), juge au tribunal de Lublin, mort vers l'année 1590.

Nous ne pouvons mieux terminer notre ouvrage que par cette notice, qui prouvera à nos lecteurs quel était le genre de civilisation en Pologne au seizième siècle.

Pszonka, propriétaire d'un village appelé *Babin*, et situé dans le palatinat de Lublin, composa une société satirique et littéraire de ses amis les plus éclairés et les plus distingués par leur probité et la gaieté de leur caractère. Les plus remarquables de ce nombre furent son fondateur, et Pierre Kaszowski, autre juge au tribunal de Lublin. Ces deux amis étaient tellement recherchés, qu'aucune fête, aucune réunion de famille n'avaient lieu dans les environs qu'ils n'y fussent conviés. Le seul nom du village de Babin, dit l'historien *Sarnicki,* dissipait la tristesse et l'ennui, car il rappelait Pszonka et son caractère gai, qui lui attirait partout des amis. Cette société, qui se rassemblait à Babin, avait pour but la satire de toutes les actions blâmables des grands personnages. Pour rehausser son éclat, Pszonka conçut l'idée, qui fut accueillie avec empressement, de lui faire prendre le nom de *République de Babin,* et de la modeler sur celle de Pologne, en choisissant un roi, des palatins, des castellans, des archevêques, des évêques, des starostes, des hetmans ou grands-généraux, des chanceliers; enfin en instituant tous les magistrats établis dans la véritable république. Dans l'origine, les amis de Pszonka se partagèrent ces divers emplois pour donner quelque consistance à leur gouvernement. Le fondateur lui-même se contentait du titre de préfet, et *Kaszowski* de celui de grand-chancelier. Le nombre des emplois était illimité, et ces républicains d'un nouveau genre se les distribuèrent si libéralement, qu'il n'était personne parmi eux qui n'eût une dignité. Pour que la critique eût plus de sel, on distribuait ensuite les charges titulaires aux personnes qui en étaient l'objet, et par conséquent qui furent étrangères à la société elle-même; dans ces cas, on avait toujours égard aux défauts des individus, et le soin de leur conférer un titre tout-à-fait opposé à leur caractère et aux qualités qu'il exigeait dans la véritable république.

Si quelqu'un, dans les assemblées nationales, parlait de choses au-dessus de sa portée, et qui ne le regardaient pas, il recevait le titre d'archevêque de la république de Babin, par un diplôme revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement. Un individu avançait-il dans la chambre des députés un fait extraordinaire et difficile à croire, on lui expédiait le diplôme d'orateur ou de chancelier de Babin. Celui qui faisait à contre-temps parade de son courage, était créé chevalier de Babin, ou bien grand-général de la république. Un individu avait-il parlé sans respect de la religion, il était nommé prédicateur ou saint inquisiteur de cette république. Ces joyeux amis savaient se tenir au courant de ce qui se passait dans toute la Pologne, au point qu'aucun personnage

possédant une place un peu élevée ne pouvait soustraire ses défauts aux plaisanteries de la république. Elle montra toujours la plus grande impartialité dans ses critiques; car jamais elles n'atteignirent que des coupables qui n'osaient s'en offenser dans la crainte de devenir l'objet de la risée publique. Cette manière de faire la guerre aux vices ne put que tourner au profit du pays; car, si elle ne les corrigea pas toujours, du moins elle força à les bien cacher, et à ne pas scandaliser la jeunesse.

Cette société était renommée par son talent à ridiculiser tout ce qui pouvait être nuisible à la patrie. Elle se maintint avec d'autant plus d'éclat, que jamais on ne put lui reprocher d'avoir employé l'arme de la calomnie, ou d'avoir reçu un membre capable de s'en servir. Tout individu, pour être admis dans la société, était obligé de donner des preuves de la délicatesse de ses sentimens, d'un esprit cultivé, et d'un jugement juste des choses et des hommes. Elle attira dans son sein les premiers personnages du pays, tels que les palatins, les ministres, les évêques, etc., afin que, dans le cas où il faudrait punir un coupable dans la vraie république, celui-ci ne pût se trouver offensé en recevant son diplôme des mains d'une personne non moins respectable dans la république de Pologne que dans celle de Babin, et pour que le châtiment produisît un effet plus salutaire.

Sigismond-Auguste, sous le règne duquel les deux républiques jouirent de leur plus grande splendeur, était spirituel, éclairé, libéral, et ennemi de la tristesse. Il aimait à entendre parler de la république de Babin; et, étant un jour entouré de plusieurs de ses membres, parmi lesquels se trouvait Pszonka, il leur demanda s'ils avaient un roi parmi eux. « Non, sire, lui répondit le préfet Pszonka, » de ton vivant nous ne songerons pas à en » choisir un. Régnez dans la république de » Babin comme vous régnez dans celle de Po» logne. » Le roi reçut cette réponse en riant, et, loin de s'en offenser, il en manifesta au contraire son contentement à Pszonka, et désarma ainsi le ressentiment excité chez plusieurs personnages par le châtiment que leur avait infligé la république de Babin par l'envoi des diplômes.

Cette association nous a paru mériter l'extension que nous lui avons donnée dans cet article, à cause du grand empire qu'elle exerça sur l'esprit national, et sur les mœurs dans le seizième siècle. Les jeunes gens qui faisaient le premier pas dans la carrière publique tremblaient devant ce tribunal, dans la crainte d'encourir sa censure, et ceux-là faisaient tous leurs efforts pour y échapper qui occupaient des charges. C'est ainsi que cette république, futile au premier coup-d'œil, rendit des services réels à l'État, en attaquant le vice, et eut une influence bienfaisante sur la conduite et les démarches des membres du sénat, du conseil, et de la chambre des députés.

Pszonka mourut vers l'année 1570. Ses successeurs soutinrent long-temps encore l'honneur et l'éclat de la république de Babin, dont toutes les archives disparurent pendant les guerres de la Pologne avec la Suède. Cependant le prince Adam Czartoryski, étant ministre des affaires étrangères de toutes les Russies, envoya, en 1802, en Suède pour obtenir la permission de recouvrer quelques actes polonais que les Suédois avaient enlevés pendant leurs invasions; il en a obtenu une petite partie, et entre autres les protocoles de la république de Babin, depuis 1601 jusqu'en 1677. Ces actes font partie des plus riches trésors nationaux qui se trouvent réunis dans la bibliothèque de ce prince, à Pulawy.

En lisant ces protocoles, d'une date beaucoup plus postérieure de l'ancienne splendeur de la république de Babin, on voit la même stagnation que l'histoire politique et littéraire de la Pologne nous présente. On y trouve des pièces en vers et en prose de plusieurs personnes les plus distinguées; cependant l'influence morale de cette république, dans le pays, était nulle à la fin de son existence.

Tous les historiens des seizième et dix-septième siècles parlent avec les plus grands éloges de cette institution, qui disparut enfin à la suite des malheurs communs à toute la Pologne.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pages.
Chapitre Ier. — Situation, étendue, divisions géographiques, frontières, tableau chronologique de la réunion et du démembrement des provinces polonaises.	1-9
Chap. II. — Vues générales, sol, fleuves, plaines, montagnes, et observations géologiques et physiques.	9-16
Chap. III. — Suite des vues générales. — Climat; qualité de l'air et des eaux; productions minérales, végétales et animales.	16-24
Chap. IV. — Considérations générales sur les mœurs, le caractère et la constitution physique des habitans.	24-33
Chap. V. — Les Juifs en Pologne.	33-42
Chap. VI. — Royaume de Pologne. — Description historique et géographique de la Petite-Pologne.	42-57
Chap. VII. — Description historique et géographique de la Grande-Pologne.	57-61
Chap. VIII. — Description historique et géographique de la Kuïavie.	61-62
Chap. IX. — Description historique et géographique de la Mazovie. .	62-71
Chap. X. — Description historique et géographique de la Poméranie et de la Prusse-Polonaise et des pays qui en dépendaient; avec un coup d'œil sur la marine des Polonais sur la mer Baltique.	71-84
Chap. XI. — Description historique et géographique de la Podlaquie.	84-86
Chap. XII. — Description historique et géographique de la Lithuanie, comprenant les palatinats de Wilna, de Troki, la starostie-duché de Samogitie, les palatinats de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski, de Minsk, de Poloçk, de Witebsk, de Mscislaw, et de celui de Smolensk.	86-109
Chap. XIII. — De la langue lithuanienne, et principalement du dialecte Samogitien.	109-114
Chap. XIV. — Description historique et géographique de la Livonie et de la Kourlande, avec quelques remarques sur les pays limitrophes.	114-121
Chap. XV. — Description historique et géographique de la Russie-Rouge (Gallicie), y compris les palatinats de Belz et la terre de Chelm.	121-134
Chap. XVI. — Description historique et géographique de la Wolhynie.	134-137
Chap. XVII. — Description historique et géographique de la Podolie, composée des palatinats de Podolie et de Braçlaw.	137-141

Pages.

CHAP. XVIII. — Description historique et géographique de l'Ukraine, composée des palatinats de Kiiovie et de Czerniéchow, avec un coup-d'œil sur les Kosaks. . . 141-151

CHAP. XIX. — Coup-d'œil historique sur la Moldavie et la Walachie. 151-154

CHAP. XX. — Statistique actuelle du territoire intégral de l'ancienne Pologne, d'après le géographe Stanislas Plater. 154-159

PRÉCIS RAPIDE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

AVANT-PROPOS. 159-160

PREMIÈRE ÉPOQUE. Pologne conquérante. (De 860 à 1139.) — Dynastie des Piasts. — Monarchie absolue. 161-163

DEUXIÈME ÉPOQUE. La Léchie en partage. (De 1139 à 1333.) — Dynastie des Piasts. — Monarchie aristocratique. 164-168

TROISIÈME ÉPOQUE. Pologne florissante. (De 1333 à 1587.) — Dynastie des Jagellons. — Monarchie consentie et tempérée. 169-178

QUATRIÈME ÉPOQUE. Pologne en décadence. (De 1587 à 1795.) — Rois électifs de différentes familles. — Démocratie nobiliaire. 179-203

CINQUIÈME ÉPOQUE. Pologne renaissante. (De 1796 à nos jours.) — Les légions polonaises sous les drapeaux français. — Grand-duché de Warsovie. — Royaume de Pologne. 204-235

ESSAI HISTORIQUE SUR LA LÉGISLATION POLONAISE, civile et criminelle (de 930 à 1030) par Joachim LELEWEL.

§ Ier. — Les lois nationales se confondent et se mêlent avec les lois canoniques. (De 930 à 1030). . . 239-243

§ II. — L'influence du christianisme opère de grands changemens. Les propriétés particulières acquièrent plus d'étendue. La cruauté des supplices s'adoucit. (De 1030 à 1130). 243-244

§ III. — La donation des priviléges aux propriétaires (*jure hæreditario*) et du droit de principauté (*jure ducali*), cause un tort à la loi nationale. (De 1130 à 1230). 244-248

§ IV. — La loi allemande se répand. La loi nationale est à son déclin. Le désir de la remettre en vigueur commence à se manifester. (De 1230 à 1330). 248-255

§ V. — La restauration de la législation nationale. (De 1330 à 1430). 255-261

FRAGMENS SUR LA LITTÉRATURE ANCIENNE DE LA POLOGNE, par M. PODCZASZYNSKI.

INTRODUCTION. — I. Coup-d'œil préliminaire. 267-269

II. Sur les anciens Slaves. 269-272

III. L'éducation chrétienne au moyen âge; 1° Depuis l'introduction du christianisme jusqu'à l'année 1050. 272-273

2° Les rapports religieux de la Pologne avec la France et l'Italie. (1050-1150) 273-274

3° L'influence funeste de l'Allemagne (1150-1250). 274-275

4° La Pologne se débarrasse des ténèbres de l'Allemagne, et renouvelle ses rapports avec la France et l'Italie. (1250-1350). 275-276

5° Fondation de l'Université de Krakovie à l'instar de celle de Paris. (1350-1450). 276-278

6° La Pologne monarchie slave universelle. La langue polonaise triomphe sur le russe et le bohème. — Rapports continuels avec l'Italie. (1450-1550). . . . 278-279

7° Les progrès de la littérature. — La décadence de la civilisation intellectuelle. — L'influence funeste des opinions de l'Allemagne. (1550-1650). 279-281

8° La Pologne s'approche du dernier degré de l'ignorance. — Ses rap-

Pages.

ports avec la France la retirent des ténèbres. (1650-1750). . . . 281-284

9° La reconnaissance de la littérature en Pologne. — Son union avec la France. — Vues générales sur sa révolution. (1750-1800). . 284-287

IV. État des connaissances historiques en Pologne. — Le plan de mes quatre fragmens sur la littérature ancienne. 287-292

PREMIER FRAGMENT.

CHAPITRE Ier. — *L'histoire en général.*

Gallus.—Mathieu Cholewa. — Kadlubek. — Boguchwal. — Baszko. — Martin Polonais. — Jean. — Anonyme. — Dlugosz. — Gallimach. — Miechowita. —Kromer. — Wapowski. — Herburt. — Neugebauer. — Guagnin.—Stryikowski. — Bielski (Martin). — Bielski (Joachim). — Sarnicki. . 293-305

CHAPITRE II. — *Historiens des époques contemporaines.*

Décius. — Rey. — Gornicki. — Orzechowski. — Reszka. — Statius. — Fredro. — Solikowski.— Heidenstein. — Lasicki. — Gorecki. — Krzystyanowicz. — Szemberg. — Sobieski. — Petrycy. — Lubienski. — Wassemberg. — Piasecki. — Starowolski. — Rudawski. — Kochowski. — Zawadzki. — Zaluski. — Przebendowski.—Laboureur.—Cellarius. — De la Bizardière. — O'Connor. — Dalerac. — Coyer.—Partenay et Fasmann. 305-312

CHAPITRE III. — *Diverses sources historiques.*

I. *Historiens des provinces polonaises.* — Swiencki. — Lasicki. — Michalon-Lithuanien. — Murinus. — Chwalkowski.—David. — Lindenblatt.—Schutz. — Hartknoch. —Russau. — Lengnich. — Kotzebue. — Curiche. — Gralath. Russau Hylzen. Beauplan. — Koïalowicz. 312-313

II. *Histoire de l'Église.* — III. *Blason.* — IV. *Résumés de l'histoire de Pologne.* — V. *Collection des historiens polonais.* 313

DEUXIÈME FRAGMENT.

Sciences exactes.

Vitellio. — Wroçlawianin. — Jean de Glogow. — Brudzewski. — Jacques de Kobylin. — Martin d'Olkusz. — Kopernik. — Martin d'Olkusz.—Grzebski.—Slowacki. — Latosz. 314-319

Philosophie.

Grégoire de Sanok. — Jean de Glogow. — Jean de Stobnica. — Glaber. — Gorski. — Burski. — Koszutski. — Budny. — Piotrowicz. — Petrycy. — Gornicki. . 319-320

Zoologie. — Botanique. — Minéralogie. 320

TROISIÈME FRAGMENT.

Sur les langues de la fédération polonaise. — Sur les mœurs des Polonais. — Sur leurs danses et chansons nationales, pour servir d'introduction au fragment consacré aux poètes de ce pays. 321-328

QUATRIÈME FRAGMENT.

PREMIÈRE PARTIE. — *Poètes latins.*

Korwin. — Krosnianin. — Krzycki. — Dantiscus. — Ianicki. — Samboritanus. — Malinski. — Szamotulski. — Tyczynski — Marszewski.—Knobelsdorf.—Gorycki. — Kobylinski.—Szreter.—Szeen. — Niegoszewski. — Sarbiewski. 329-335

SECONDE PARTIE. — *Poésie polonaise.—Poètes lyriques. — Traductions des auteurs de l'antiquité.*

David. — Horace. — Ovide. — Pindare. — Sapho. — *Poètes nationaux.* — Rey. — Kochanowski (Jean). — Szarzynski Semp. — Rybinski. — Grochowski.— Miaskowski. — Kochowski. — *Poètes didactiques. — Traductions des anciens auteurs.* — Arat. — Virgile. — *Poètes nationaux.* — Zbylitowski. — Klonowicz. — Zimorowicz. — Twardowski. — Druzbacka.—*Fables et satires.*— *Poésie pastorale.*—Szymonowicz. — Zimorowicz. — Chelchowski. —Gawinski. — *Poésie héroïque.* — Kochanowski (Jean). — Kochanowski (Pierre). —Zebrowski. — Otfinowski. — Chroscinski.— Bardzinski.—*Poésie dramatique.* —Kochanowski (Jean). 335-347

CINQUIÈMENT FRAGMENT.

Diverses illustrations littéraires.

Gorski. — Orzechowski. — Modrzewski. — Gornicki. — Strut. —Goslicki.—Bzowski.—Pszonka. 348-359

FIN DE LA TABLE.